G. PACHECO
ZEGARRA
—
OLLANTAÏ
PM6308
.9
049
1878
c.1

1080045680

TRÉSOR

DE LA

LANGUE DES INCAS

PAR

GAVINO PACHECO ZEGARRA.

TOME I.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



110843

29605

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Gavino Pacheco Zegarra

Á mi buen amigo
el Gerente de la Tarde
en prueba del aprecio
verdadero que le profesa
El Autor

Paris Obre 1878

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A mi buen amigo
Gustavo de la Fuente
en prueba del aprecio
verdadero que le profesa
El Autor

Paris, Obre. 1878.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

OLLANTAÏ

DRAME EN VERS QUECHUAS DU TEMPS DES INCAS

TEXTE ORIGINAL écrit avec les caractères d'un alphabet phonétique spécial
pour la langue quechua ; précédé d'une ÉTUDE DU DRAME,
au point de vue de l'histoire et de la langue ;
suivi d'un APPENDICE en deux parties
et d'un VOCABULAIRE de tous
les mots contenus dans
le drame.

TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR

GAVINO PACHECO ZEGARRA.



PARIS
MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
25, QUAI VOLTAIRE, 25.
—
M.DCCC.LXXVIII.

PM6308
.9
.O74
1878

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS

A M. le Général Don Luis La Puerta,

Premier Vice-Président de la République du Pérou.

Mon noble ami,

Ce livre vous appartient à bon droit. Il y a longtemps que je vous l'ai promis, et maintenant je vous le dédie avec le même sentiment d'affection et de respect qui m'avait engagé à vous en faire la promesse.

Le temps, qui change tout, n'a pas changé mon cœur.

Et entre quelles mains, mieux que dans les vôtres, pourrais-je déposer ce travail? Cuzcain, vous vous êtes toujours montré fier des gloires de l'ancien empire; connaissant la langue des Incas, vous êtes plus à même que personne d'apprécier cette traduction; ami indulgent et fidèle, vous fermerez les yeux sur les imperfections de mon livre, et ne verrez que l'importance qu'il peut avoir pour faire connaître le seul monument qui ait survécu de notre littérature ancienne.

Puisse cet ouvrage vivre plus longtemps que son auteur, pour être un témoignage éternel de l'amitié de

GAVINO PACHECO ZEGARRA.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ÉTUDE

SUR LE

DRAME D'OLLANTAÏ

AU POINT DE VUE

DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE.

INTRODUCTION.

Trois grandes époques constituent l'Histoire du Pérou.

La conquête espagnole, commencée en l'année 1525 et achevée par Pizarre; ses sanglants épisodes; comme résultat de la conquête, trois siècles de vie coloniale sous la domination de la couronne de Castille; les guerres de l'indépendance, aux campagnes hasardeuses, aux grandes batailles, guerres qui se terminèrent en 1824 par le triomphe définitif de la cause américaine; la vie indépendante de la République péruvienne, agitée de convulsions aussi fréquentes que déplorables, par suite desquelles l'instabilité constante du pouvoir suprême a été dans ces régions un obstacle, et non le moins grave, aux progrès de notre grand siècle: voilà les grandes périodes qui, en raison de la prédominance d'un même esprit, celui de l'Espagne catholique avec tous ses avantages et tous ses défauts, tous ses vices et toutes ses vertus, ne forment dans leur ensemble qu'une seule époque, l'*Époque de la civilisation chrétienne*, c'est-à-dire l'Histoire moderne du Pérou.

La monarchie des Incas, éteinte par la conquête des Espagnols, ne comptait pas à l'époque de la découverte du Nouveau Monde, moins de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cinq ou six siècles d'existence, son origine remontant à la fondation de la ville du Cuzco par Manco-Capac. Cette longue période constitue l'*Époque de la civilisation des Incas*, que l'on peut considérer comme l'Histoire du moyen-âge du Pérou.

Avant Manco-Capac, avant la fondation de son empire, les anciens habitants de l'Amérique méridionale avaient déjà parcouru bien des étapes séculaires dans la voie de la civilisation. Des ruines de monuments grandioses et même de villes entières, dont les diverses architectures, non-seulement sont essentiellement distinctes de l'architecture des Incas, mais encore diffèrent considérablement entre elles, et à l'égard desquelles, dès le temps des Incas, on ne conservait plus guère que de lointaines et vagues traditions; des langues en grand nombre qui avaient fait place à la langue générale de l'empire, le quechua, langues dont plusieurs étaient sur le point de disparaitre lorsque les Espagnols occupèrent le Pérou; diverses traditions aussi obscures que fabuleuses au sujet des premiers habitants de l'Amérique et des races antérieures à celle des Incas; tous ces faits démontrent clairement que les tribus qui peuplaient les vastes domaines au centre desquels on fonda la ville du Cuzco, pour en faire le cœur de l'empire, comptaient déjà dans leur histoire un long passé avant l'apparition de Manco-Capac. Cette période forme l'*Époque de la civilisation primitive des Péruviens*. Nous la regardons comme l'Histoire ancienne du Pérou. On pourrait la nommer l'époque préhistorique, à cause du manque de certitude; mais la linguistique, qui aujourd'hui parvient à résoudre les problèmes les plus ardus touchant l'origine des peuples anciens, de même que l'ethnologie, qui réussit à obtenir des résultats non moins importants par l'étude des crânes et le classement des antiquités, sont appelées à jeter beaucoup de lumière sur cette époque lointaine, en fournissant la solution des graves questions relatives aux premiers habitants du nouveau continent et en donnant ainsi à cette branche de l'histoire un caractère authentique et précis.

Il n'est presque pas de peuple de l'antiquité, ainsi que l'éminent historien anglais Robertson en fait la remarque, auquel on n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. Les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Scythes, plus récemment les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Ibères, figurent au nombre des nations que les historiens, les uns dans leurs divagations, les autres sur des conjectures plus ou moins vraisemblables, considèrent comme les premiers habitants du Nouveau Monde. Ce qui est

certain, c'est que, jusqu'à présent, ce problème n'est pas sorti de la région des hypothèses; les sciences que nous venons d'indiquer pourront seules peut-être en amener un jour la solution.

Des trois époques dans lesquelles nous venons de diviser l'Histoire du Pérou, celle des Incas est la seule qui présente de l'intérêt pour notre sujet. Le drame d'Ollantaï, que nous livrons aujourd'hui à la publicité, étant tout ce qui reste de la littérature de l'empire, et l'esprit, les croyances, la vie, les mœurs de cette nation s'y réfléchissant plus vivement que partout ailleurs, enfin ce drame ayant été composé dans la langue quechua, qui a été la langue générale des Incas, il nous a semblé indispensable de donner une idée, bien que brève et succincte, de cette époque.

L'histoire sur ce point nous fournit toute la lumière nécessaire pour apprécier dûment le haut degré de culture intellectuelle auquel les Incas étaient parvenus. Quoique les conquérants espagnols, dans leur œuvre de destruction, n'aient eu assurément aucun souci de conserver les monuments de ce peuple, ni de s'enquérir de ses traditions ou de déchiffrer ses quipos, unique genre d'écriture que possédassent les Incas, la civilisation parmi ceux-ci était tellement avancée que ni les ravages de la conquête, ni le servilisme résultant de l'oppression de trois siècles de régime colonial, ne sont parvenus à l'anéantir complétement, pas plus qu'à en ternir l'éclat aux yeux de la postérité. Bien que les historiens contemporains de la conquête ne nous aient pas présenté le tableau des progrès moraux et matériels de cette nation, les restes de cette race, sa langue, que l'on parle encore dans la plus grande partie des régions transandines, les agglomérations urbaines et rurales de population indigène qui n'ont pas cessé d'exister au sein de ces contrées, et qui, malgré l'influence avilissante de l'esclavage colonial, ont conservé jusqu'à nos jours un esprit de haute moralité, de sociabilité, de culture intellectuelle, pourraient même actuellement nous fournir le témoignage évident du développement auquel avait atteint ce grand peuple au moment de son apogée.

Parmi les historiens des premiers temps de la conquête auxquels nous faisons allusion, Garcilaso de la Vega (1), Cuzcain de naissance et des-

(1) Cet illustre Cuzcain naquit dans la ville du Cuzco, le 12 avril 1539. Il partit pour l'Espagne le 21 février de l'année 1560, et mourut à Cordoue le 22 avril 1616. Ses cendres reposent dans la cathédrale de Cordoue, dans la chapelle qui, précisément parce

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cendant lui-même des Incas, ayant puisé les éléments de ses récits aux sources pures de la tradition encore vivante de ses aïeux, connaissant les lieux où se sont passées les scènes qu'il décrit, ayant assisté en personne à plusieurs des épisodes qu'il raconte, est l'auteur qui offre le plus de garanties de véracité historique. En effet, plus on étudie ces temps-là et mieux on les connaît, plus son livre inspire de confiance.

On pourra sans doute y remarquer quelques lacunes, ses récits pourront être entachés de quelque inexactitude chronologique, l'historien qui se targue de sa généalogie pourra se montrer parfois passionné dans ses jugements ; mais toutes ces imperfections n'empêchent pas que le tableau qu'il nous trace ne soit exact, et que la physionomie morale qu'il donne à la société qui fut son berceau, ne soit bien celle qu'elle avait réellement. Dans mon opinion, *Los Comentarios Reales* (1), l'ouvrage le plus estimé que nous ait laissé l'Inca Garcilaso, forment pour ainsi dire, les archives les plus riches de l'histoire péruvienne, et le plus noble monument que cet auteur ait pu ériger à la mémoire de ses ancêtres.

Le territoire qui formait la vaste monarchie des Incas s'étendait au nord jusqu'aux terres qui forment aujourd'hui l'État du Cauca, compris dans les États-Unis de la République de la Colombie ; au sud jusqu'au fleuve Maulli qui sépare les frontières méridionales de la République du Chili du pays des Araucaniens ; à l'ouest il avait pour limite l'Océan pacifique, à l'est il comprenait toutes les régions transandines, en englobant les Pampas du Sacramento, les fertiles contrées des Amazones et toutes les autres qui s'étendent jusqu'à l'empire du Brésil (2). Cette im-

qu'elle renferme sa sépulture, porte le nom de *Chapelle de Garcilaso*. Sur sa tombe, on lit l'inscription suivante en langue castillane : « L'INCA GARCILASO DE LA VEGA : HOMME ÉMINENT, DIGNE DE PERPÉTUELLE MÉMOIRE : DE SANG ILLUSTRE : EXPERT DANS LES LETTRES : VAILLANT DANS LES ARMES : FILS DE GARCILASO DE LA VEGA, DES MAISONS DES DUCS DE FERIA ET D'INFANTADO, ET D'ÉLIZABETH, PALLA, SŒUR DE HUAYNA-CAPAC, DERNIER EMPEREUR DES INDES : IL COMMENTA « LA FLORIDA », TRADUISIT « LEON HEBREO », ET COMPOSA « LOS COMENTARIOS REALES » : VÉCUT A CORDOUE DANS UNE GRANDE PIÉTÉ : FIT UNE MORT EXEMPLAIRE : DOTA CETTE CHAPELLE : S'Y FIT ENTERRER : LÉGUA SES BIENS A ICELLE, POUR LES SUFFRAGES DES AMES DU PURGATOIRE : LES PATRONS A PERPÉTUITÉ EN SONT MESSIRES LE DOYEN ET LE CHAPITRE DE CETTE SAINTE ÉGLISE : IL DÉCÉDA LE XXII AVRIL M.DC.XVI. »

(1) La première partie de *Los Comentarios Reales* a été publiée à Lisbonne, en l'an 1609, et la seconde partie à Cordoue en 1617.

(2) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. I, Cap. 8.

mense étendue de territoire arrive à donner le chiffre énorme d'environ six millions de kilomètres carrés, comme on pourra en juger par le tableau ci après :

TABLEAU DES NATIONS MODERNES DONT LE TERRITOIRE FAISAIT PARTIE DE L'EMPIRE DES INCAS.

État du Cauca	135,000	kilomètres	carrés.
République de l'Équateur	643,295	»	»
République du Pérou	1,303,700	»	»
République de la Bolivie	1,297,255	»	»
République Argentine	2,080,506	»	»
Rép. du Chili, sans l'Araucanie	312,220	»	»
TOTAL	5,771,976	kilomètres	carrés.

L'adoration du Soleil, le culte des astres, la déification des phénomènes de la nature, constituaient la religion des Incas (1). Ils croyaient que la Lune était l'épouse et la sœur du Soleil (2) et les Étoiles des divinités secondaires, sortes de suivantes qui leur faisaient cortége et n'existaient que pour les servir. Néanmoins le Soleil, tout en étant reconnu comme la divinité suprême du monde que nous habitons ainsi que de toute la nature, n'était considéré que comme la divinité visible et comme la manifestation extérieure et nécessaire d'une autre divinité supérieure, invisible, éternelle et immuable (3). C'est ainsi qu'ils s'élevèrent à la conception de l'Être suprême tel que le conçoivent les théistes. Dans leur langue, ils lui donnaient le nom de Pañakamaj, qui signifie *celui qui anime, celui qui vivifie l'univers*. L'immortalité de l'âme, la vie future dans laquelle les bons devront être récompensés et les méchants punis, faisaient aussi partie de leurs croyances ; celles-ci naturellement découlaient de

(1) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II. Cap. 1 et 2.

(2) Prescott. *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 3.

(3) Cieza de Leon. *Cronica del Peru*, Cap. 72. — Augustin de Zarate. *Histoire du Pérou*, livre II, chap. 5. — Marmontel. *Les Incas*, chap. 1.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'idée élevée qu'ils se formaient du Créateur (1). Dans leur langue, ils appelaient le ciel Hanaj-Paña ou *Monde d'en haut*, l'enfer, Uku-Paña ou *Monde du dedans ;* et le démon Supay ou *Génie du mal.* Ils donnaient encore à l'enfer le nom de Supaypa-Wasin, *Maison du diable.* Ces croyances, qui, par elles-mêmes, montrent à quel degré de culture intellectuelle étaient parvenus les anciens Péruviens, se traduisaient en pratiques religieuses et en cérémonies qui, exemptes du sensualisme payen, entouraient le culte d'une grande pompe et de beaucoup de magnificence. Ils avaient des prêtres (2) et des pontifes chargés de présider aux solennités religieuses que l'on célébrait en l'honneur du Soleil (3), et dans les grands sacrifices auxquels donnaient lieu ces fêtes somptueuses, il était interdit d'immoler des victimes humaines (4). Il existait aussi des Vierges du Soleil vouées au service des temples et au culte de la divinité. Cette institution, quant à la clôture perpétuelle et à la pureté des mœurs, ne le cédait en rien à l'institution des vestales romaines et autres prêtresses de l'antiquité (5). Le palais des Vierges du Soleil de la ville du Cuzco était le principal parmi d'autres édifices de ce genre, dont il existait un nombre considérable dans l'empire ; il renfermait, en effet, à lui tout seul, mille cinq cents vierges. On rencontrait également des temples

(1) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II, Cap. 7.

(2) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II, Cap. 9.

(3) Marmontel, en parlant de la religion des Incas, s'exprime ainsi : « Le culte du Soleil avait à Cuzco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splendeur de la Cour, l'affluence des peuples, l'ordre des prêtres du Soleil, et le chœur des Vierges Choisies, plus nombreux et plus imposants, donnaient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractère auguste. » (*Les Incas*, chap. 30.) — Voyez aussi Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. VI, Cap. 20, 21 et 22.

(4) Marmontel (*Les Incas*, chap. 2), dit à ce sujet : « La première de ces lois leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solennel de reconnaissance et d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible : des prières, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété se concilie avec la joie : tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison. » Et, en parlant du sacrifice religieux des Incas, (chap. 3), il dit : « Ce sacrifice est innocent et pur. Ce n'est plus ce culte féroce qui arrosait de sang humain les forêts de ces bords sauvages, lorsqu'une mère déchirait elle-même les entrailles de ses enfants sur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons et des animaux, que la nature a destinés à servir d'aliments à l'homme. » — Voyez aussi Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II, Cap. 8.

(5) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. IV, Cap. 2, 3 et 4. — Prescott. *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 3.

magnifiques dans toutes les villes de quelque importance. Aucun cependant ne pouvait soutenir la comparaison avec celui de la ville du Cuzco, sa richesse étant telle qu'on le désignait sous le nom de : Ĥori-Kaña, *Palais d'or*. Les jardins mêmes qui l'entouraient étaient remplis de fruits et de plantes artificielles en argent et en or massif (1).

C'est surtout dans la vénération des morts que se révélait la piété et le sentiment religieux des Incas. Les sépultures où l'on ensevelissait les cadavres, et qui portent le nom de *huaccas* (waka), étaient regardées comme des lieux sacrés ; les corps eux-mêmes formaient un objet de culte. Un grand nombre étaient embaumés et on les conservait comme les dieux tutélaires du foyer domestique, surtout ceux des personnes qui s'étaient distinguées par leurs vertus, et ceux des rois (2).

Les Incas ne méritent pas moins notre admiration en matière de gouvernement. L'empire était divisé en quatre parties, sur la base des quatre points cardinaux, et chacune de ces parties en vint à acquérir des proportions énormes au fur et à mesure que le système de conquête, aussi habile que sûr, dont se servaient les monarques péruviens, les rendirent maîtres de l'immense territoire dont nous venons de parler. Ĥinĥay-suyu, *Région du nord* ; Ĥolla-suyu, *Région du sud* ; Anti-suyu, *Région de l'est* ; Kunti-suyu, *Région de l'ouest*, c'est ainsi que l'on désignait les quatre grandes provinces qui, dans leur ensemble, étaient appelées Tawantin-suyu, véritable nom de l'empire, qui veut dire *Les quatre régions* (3).

La langue quechua, en raison de sa richesse, de sa force et surtout de la merveilleuse souplesse avec laquelle elle se prête à tous les changements et aux jeux multiples de la pensée, ainsi qu'à l'expression des nuances, pour ainsi dire, les plus fugitives, a été comparée aux langues savantes par beaucoup d'écrivains. Cette langue se propageait en

(1) Prescott. *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 3. — Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. III, Cap. 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

(2) Francisco Lopez de Gomara, ch. 125, au sujet des funérailles que l'on faisait, au Pérou, aux rois et aux seigneurs de haut rang, s'exprime en ces termes que nous reproduisons textuellement : « Quand les Espagnols ouvraient ces sépultures et en dispersaient « les ossements, les Indiens les suppliaient de ne le point faire, afin que ces os se trou- « vassent réunis à l'heure où les corps ressusciteraient : car ces peuples croient en « effet à la résurrection de la chair et à l'immortalité de l'âme. » Cité par Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II, Cap. 7.

(3) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II, Cap. 11.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même temps que s'étendait la domination des Incas, qui regardaient l'unification du langage comme un des principaux éléments d'un sage gouvernement. Le père Blaise Valera, cité par Garcilaso, dit à ce propos ce qui suit (1) : « Les Rois Incas, dès les temps les plus reculés, n'avaient pas plutôt soumis un royaume ou une province quelconque, que, parmi les autres mesures qu'ils décrétaient dans l'intérêt de leurs vassaux, ils leur enjoignaient d'apprendre la langue qu'on parlait à la Cour du Cuzco et de l'enseigner à leurs enfants. Afin que leurs prescriptions ne fussent pas vaines, ils leur envoyaient des Indiens natifs de la province du Cuzco pour qu'il leur enseignassent la langue et les mœurs de la Cour; à ceux-ci on assignait dans lesdites provinces des maisons, des terres et des biens en héritage, pour qu'en s'y naturalisant, ils devinssent eux et leurs enfants à perpétuité les instituteurs des populations. De plus, les gouvernants Incas préféraient pour les emplois de la République, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, les individus qui parlaient le mieux la langue générale. » On est donc autorisé à conclure de là que les langues de ces nations conquises disparaissaient au fur et à mesure que se propageait le quechua. Cependant, à l'époque de la conquête espagnole, on parlait encore une foule de langues et de dialectes. Les langues principales étaient, au nord de l'Empire, la langue *Moja* ou *Moxa*, dont les dialectes étaient le *Baure*, le *Ticoméri*, le *Chuchucupcono*, le *Combocono*, le *Monbocono* et le *Mosotié*. Au sud, la langue principale était l'*Aymara*, dont les dialectes sont le *Canchi*, le *Cana*, le *Colla*, le *Collagua*, le *Lupaca*, le *Pacase*, le *Carancu* et le *Charca*. Beaucoup d'autres langues qui n'étaient dialectes ni de l'*Aymara* ni du *Moja*, se trouvaient répandues par tout l'Empire ; ce sont : la langue *Majiena* ou *Maxiena*, parlée par la nation des Ticoméris, le *Mobina* qu'on parlait dans les Missions de Sainte-Anne, de Saint-Borgia et des Saints-Rois, situées dans la province de Mojos; la langue *Puquina* qu'on parlait aux environs de Chucuito, dans la lagune de Titicaca ; la langue *Yunca*, appelée *Mochica*, employée par les tribus de Runa-huanac ; le *Chincha* parlé par les tribus qui se trouvaient au nord des précédentes ; le *Cuyubaba* dont on se servait dans les Missions de l'Exaltation de la Sainte-Croix et de Saint-Pierre ; l'*Itonama* dans la Mission connue sous le nom de la Madeleine ; la langue *Sabicona*, dans

(1) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. VII, Cap. 3.

la Mission des Saints-Rois, déjà citée ; on parlait aussi dans cette Mission les langues *Chiriba* et *Chumana*, qui paraissent avoir entre elles quelque affinité ; les langues *Herisobocona*, *Orocotona* et *Rocotona*, qui ont de l'affinité entre elles et que l'on parlait sur le territoire des Missions de Saint-Ignace, de Saint-Martin et de Sainte-Rose; la langue *Mure*, dont on faisait usage dans les Missions de Saint-Simon, de Saint-Jude et de Saint-Michel; la langue *Canisiana*, dont on ignore si c'était une langue mère ou un dialecte et qu'on parlait dans la Mission de Saint-Pierre; le *Mopeciana*, dont faisait usage une tribu ennemie de celle qui se servait du *Canisiana*; ces deux tribus habitaient une même contrée voisine du fleuve Mamoré, un des affluents du Madera ; la langue *Guaraya* dont on ne connaît pas le caractère, et qui était parlée par des tribus voisines des précédentes ; la langue *Chiquita* qui se parlait dans la Mission de *Los Desposorios* à douze lieues de Santa-Cruz de la Sierra ; la langue *Guarani* que l'on parle encore au Paraguay et qui a pour dialectes le *Chiriguano* et le *Chiriono;* enfin les langues *Caisina*, *Capinjela*, *Caliciona* et *Ucoiña*, dont l'origine et le caractère sont inconnus.

Si l'on réfléchit aux innombrables conquêtes que durent faire les Incas, de peuples différents ayant naturellement chacun leur idiome propre, pour qu'ils aient pu étendre, comme ils le firent, leur empire à la presque totalité de l'Amérique du Sud, on ne s'étonnera pas que toutes les langues que nous venons d'énumérer, continuassent à être parlées lorsque les Espagnols occupèrent le Pérou. Au siècle dernier, un grand nombre de ces langues étaient encore en usage, et même aujourd'hui plusieurs d'entre elles sont encore vivantes. Si l'on désire avoir des détails plus abondants et une foule de données authentiques sur cette matière, on pourra consulter l'ouvrage de l'abbé Lorenzo Hervas, qui est intitulé : CATALOGO DE LAS LENGUAS DE LAS NACIONES CONOCIDAS. Tom. I, Cap. 4. Cet ouvrage est le plus complet et le plus important que nous connaissions sur ce sujet.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la langue quechua fut celle qui eut la prépondérance sur toutes les autres. On la parlait, en effet, de Quito jusqu'au Tucuman et au Chili, et c'est par cette raison qu'on l'appelait la langue générale. Les Indiens la nomment Runa-Simi ou *Langue des hommes*. Les principaux dialectes en sont le *Chinchaysuyo*, le *Lamano*, le *Chuntaquiro*, le *Quiteño*, le *Calchaqui*, l'*Iquichano* et le *Tucuman*, qui tous diffèrent très-peu du *Cuzcain*, c'est-à-dire du quechua proprement dit, qui était la langue des Incas, et la plus cultivée ainsi que la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus importante de toutes. Maintenant que nous avons fait connaître quelques détails que nous considérons comme d'un très-grand intérêt pour les philologues, revenons à notre sujet.

Le Cacique général, représentant immédiat de l'autorité du monarque, était le chef principal dans chacune de ces provinces ou états. Son autorité s'y trouvait secondée par tous les employés subalternes, dont la hiérarchie en descendant allait aboutir aux décurions mêmes. En effet, tous les sujets se trouvant divisés, d'après le système décimal, en groupes de dix, de cinquante, de cent, de cinq cents et de mille individus, chacune de ces divisions et subdivisions avait son chef spécial, de sorte que la bienfaisante influence des lois administratives et pénales s'étendait à tous les habitants sans exception (1). Il y avait dans ce système de décuries et de centuries une certaine analogie entre les Incas et les Romains. La législation des Incas offre un vaste champ d'observations au législateur et au philosophe. Des lois agraires au moyen desquelles dans la répartition des terres on avait résolu un grand nombre de problèmes qui, même de nos jours, paraissent insolubles malgré les efforts du socialisme moderne (2); des lois locales et de police garantissant le bien-être général et la sécurité publique, et qui sillonnèrent de routes et de chemins le territoire entier (3); une organisation postale mettant en communication, par les quipos et les messagers, tous les centres de population (4); un système d'impôts modéré qui eut pour effet d'accumuler dans la métropole des trésors fabuleux (5); l'obligation imposée aux

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part. Lib. II, Cap. 12 et 14.

(2) «La loi du partage des terres, dit Marmontel, prescrit aussi le tribut. De trois parties égales du terrain cultivé, l'une appartenait au Soleil, l'autre à l'Inca, et l'autre au peuple. Chaque famille avait son apanage ; et plus elle croissait en nombre, plus on étendait les limites du champ qui devait la nourrir. C'est à ces biens que se bornaient les richesses d'un peuple heureux. Il possédait en abondance les plus précieux des métaux; mais il les réservait pour décorer les temples et les palais de ses rois. L'homme en naissant, doté par la patrie, vivait riche de son travail, et rendait, en mourant, ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avait pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléaient.» (*Les Incas*, chap. 2). — Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, Ia Part. Lib. V, Cap. 1, 2, 3 et 4.

(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. V, Cap. 16. — Rivéro y Tschudi *Antigüedades Peruanas*, Cap. 10.

(4) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. VI, Cap. 7.

(5) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. V, Cap. 5, 6, 7, 15 et 16.

décurions de fournir le relevé exact des naissances et des décès (1); ces institutions et beaucoup d'autres analogues, démontrent jusqu'à l'évidence par leur maturité et les principes salutaires qui en sont la base, que la nation qui en était en possession avait déjà, sur ce point, réalisé les plus grands progrès.

Ce peuple n'était pas moins avancé en ce qui concerne l'instruction et les sciences. Les Incas en étaient arrivés à compter le temps d'après les années solaires, et ils divisaient chaque année, qu'ils appelaient Wata, en lunaisons. Chaque lunaison ou mois synodique recevait le nom de Killa. Ils parvinrent même à calculer exactement le retour des solstices et des équinoxes, et ils savaient, bien qu'imparfaitement, prévoir les éclipses de soleil et de lune (2). Bien qu'en raison des conditions favorables du climat et de l'austérité des mœurs, beaucoup de maladies leur fussent inconnues, ils n'en connaissaient pas moins la vertu médicinale d'un grand nombre de plantes. Aujourd'hui encore il existe dans les montagnes du Cuzco de certains guérisseurs, sortes de médecins indigènes qui, ayant conservé le secret traditionnel d'une foule de remèdes, opèrent des cures qui sont l'étonnement des docteurs des Facultés. Ce seul fait témoigne du haut degré de développement (3) auquel avait également dû arriver l'art médical. Quant aux sciences exactes, pour compter, ils se servaient comme nous du système décimal, et s'ils ne parvinrent pas à résoudre les grands problèmes de l'algèbre et de la géométrie, ils savaient, en matière de calcul, tout ce qu'il leur fallait pour mesurer leurs terres, pour faire leurs comptes, et pour conserver dans leurs quipos des relevés exacts relatifs soit au dénombrement de la population et de l'armée, soit aux chiffres des naissances et des décès, soit au montant des contributions, ou encore à d'autres besoins de la vie civile (4). Les hommes de science étaient chargés de l'éducation de la jeunesse dans les nombreuses écoles de l'empire (5); on les appelait *Amautas* (Amawta), nom qui correspond à *sage, philosophe, maître, oracle*. La musique nationale des Incas, qui présente le caractère de la

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Réales*, Ia Part., Lib. II, Cap. 14.

(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. II, Cap. 21, 22, et 23.

(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. II, Cap. 24 et 25.

(4) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. II, Cap. 26.

(5) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, Ia Part., Lib. IV, Cap. 19 et Lib. VII, Cap. 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mélodie élégiaque et de la romance sentimentale, se mariait à merveille avec leur poésie, généralement amoureuse, pleine de douceur, de simplicité et de tendresse (1). Les poètes, qu'on nommait *harahuecus* (Harawɨkuna), mot qu'on ne saurait mieux rendre que par celui de *Troubadours*, composaient aussi des chants héroïques pour rappeler les hauts faits de leurs rois, et les chantaient publiquement dans les grandes solennités. Les belles-lettres avaient fait de tels progrès que les Incas parvinrent à composer des comédies et des tragédies (2) que les nobles de la Cour représentaient devant le monarque. Le drame d'Ollantaï, mieux que tout autre spécimen, permettra de juger de cette littérature. En dehors du mérite historique et des nombreuses beautés qu'il renferme, ce drame, étant l'unique monument qui nous reste du génie des Incas en matière de poésie, vaut à lui seul, dans mon opinion, toute une littérature. C'est pourquoi, dans les chapitres suivants, nous avons cru devoir nous étendre longuement sur son antiquité, de manière à ne laisser aucun doute à cet égard.

La branche des connaissances humaines dans laquelle les anciens Péruviens réalisèrent le moins de progrès, est celle des beaux-arts. Leurs monuments, construits d'énormes blocs de pierre, révèlent sans contredit beaucoup de puissance, et l'aspect en est grandiose, mais ils sont dépourvus de goût architectonique. Quant à la peinture et à la sculpture, ces peuples étaient encore plus arriérés. Il est hors de doute cependant qu'ils n'ignoraient pas complétement ces deux arts; la tradition évoque le souvenir de certaines peintures (3), et l'on peut observer sur leurs vases antiques et sur leurs tissus, de même que sur leurs idoles, une foule de dessins aux couleurs variées. Néanmoins, on peut affirmer que la peinture et la sculpture étaient encore tout-à-fait dans l'enfance parmi eux.

Ce qui a constamment appelé l'attention et mérité les éloges des historiens péruviens, ainsi que de tous ceux qui se sont occupés de ces temps reculés, c'est la pureté de mœurs de ces peuples. Pour eux, la morale n'était pas uniquement un devoir, c'était un dogme. Les Incas se regardant comme les fils du Soleil, cette origine divine communiquait à leurs lois et à leurs moindres commandements un caractère sacré. Ceux

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. II, Cap. 26 et 27.
(2) Prescott, *Conquête du Pérou*, chap. 4.
(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. V, Cap. 23.

qui les violaient étaient regardés comme coupables de sacrilége et irrémissiblement condamnés au dernier supplice (1). Cette soumission, qui s'étendait aux enfants à l'égard de leur père et de leur mère, aux inférieurs à l'égard de leurs supérieurs et aux sujets à l'égard des autorités, bien qu'impliquant tous les défauts inhérents à un système d'absolutisme excessif, réussit à produire sous le gouvernement patriarcal de monarques prudents et ayant à cœur le bonheur de leurs sujets, des résultats admirables. Dans les moindres détails, dans le simple salut que se font les indigènes, on peut constater cet esprit de haute moralité. Ama-suwa, ama-llulla, ama-kɨlla : *Ne vole pas, ne mens pas, ne sois pas oisif,* dit la personne qui salue, et l'autre lui répond : Hinallataɟ kanpas : *Qu'il en soit ainsi de toi.* Voilà comment l'un des actes les plus simples et les plus fréquents de la vie renfermait tout un code de morale. On voit encore par là que si l'oisiveté est considérée par les moralistes comme la mère de tous les vices, les Incas ne l'envisageaient pas moins sévèrement, puisqu'ils la regardaient comme un crime aussi abominable que le vol et le mensonge. Les femmes publiques, dont le genre de vie dans leur opinion n'avait pas d'autre cause que cette oisiveté, étaient l'objet d'un tel mépris et d'une telle répulsion qu'ils leur interdisaient le séjour des villes et des villages, et les reléguaient dans les campagnes, d'où leur est venu le nom de : Pampay-runa, qui équivaut à *Femmes des lieux inhabités* (2). Nous avons déjà vu le respect qu'ils professaient pour la vir-

(1) Marmontel dit en parlant des Incas : « Ce fut partout le caractère de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines ; mais chez un peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple et doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques et de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'était que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnaissance au gouvernement juste et sage qui faisait sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendait les lois comme inutiles : elles étaient préservatives et presque jamais vengeresses. » (*Les Incas*, chap. 2.) — Cantu, en parlant de la morale des anciens Péruviens, s'exprime ainsi : « Leur morale se réduisait à trois défenses : *n'être ni voleurs, ni oisifs, ni menteurs.* Comme ils étaient persuadés que les désastres publics et privés provenaient des crimes commis, ils allaient dénoncer aux juges ceux même que couvrait le secret; s'il faut en croire Vega, c'est tout au plus si, sur un territoire aussi étendu, il se trouvait dans une année un délit punissable. Il n'est donc pas surprenant que d'Acosta regarde les Péruviens comme supérieurs aux Grecs et aux Romains en fait d'institutions politiques. » (*Histoire Universelle,* livre XIV, chap. 8.) — Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales,* 1ª Part., Lib. II, Cap. 13.
(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales,* 1ª Part., Lib. IV, Cap. 16.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ginité, au point de consacrer cet état au culte divin ; mais ils ne tenaient pas en moins haute estime le mariage, lequel constituait un devoir imposé par les lois. Chaque année, en effet, on choisissait les jeunes gens et les jeunes filles qui étaient arrivés à l'âge nubile, et on les mariait. C'était l'Incas lui-même, dans la capitale, et les Caciques, dans les provinces, qui donnaient aux maris leurs épouses respectives (1). Ainsi, la classe des célibataires, non moins pernicieuse que les courtisanes quand le célibat est érigé en système comme conséquence de la licence des mœurs et de la mollesse, ne se composait que des rares individus qui, en raison de circonstances particulières, telles qu'une mauvaise santé, continuaient à rester garçons. Les femmes mariées, vouées aux soins de la famille, aux occupations domestiques et à la confection de vêtements pour leurs maris et leurs enfants, jouissaient d'une grande considération à cause de leurs vertus (2). L'adultère passait pour un crime très-grave et celui qui le commettait était condamné au gibet, ni plus ni moins que le voleur, le meurtrier et l'incendiaire (3). Les veuves n'avaient pas

(1) Après avoir décrit les grands préparatifs de la fête consacrée au mariage, Marmontel poursuit ainsi : « Alors s'avancent les amants que l'âge appelle aux devoirs d'époux, et rien de plus majestueux que ce cercle immense, formé d'une florissante jeunesse, la force et l'espoir de l'État, qui demande à se reproduire. et à l'enrichir à son tour d'une postérité nouvelle. La santé, fille du travail et de la tempérance, y règne et s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même. « Enfants de l'État, dit « le prince, c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout « homme qui regarde la vie comme un bien, est obligé de la transmettre et d'en mul- « tiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable, pour qui c'est « un malheur que de vivre et que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il « élève la voix, qu'il dise ce qui lui fait haïr le jour : c'est à moi d'écouter ses plaintes. « Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil, mon père, venez, « en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire et à perpétuer le « nombre des heureux. » On n'entendit pas une plainte, et mille couples, tour à tour. se présentèrent devant lui. « Aimez-vous, observez les lois, adorez le Soleil, mon père, » leur dit le prince ; et pour symbole des travaux et des soins qu'ils allaient partager, il leur faisait toucher, en se donnant la main, la bêche antique de Manco, et la quenouille d'Ocllo, sa laborieuse compagne. » (*Les Incas*, chap. 30.)

Cantu, dans son *Histoire universelle*, dit à ce sujet : « Les mariages se célébraient à des époques déterminées, selon la volonté de l'Inca ou des Curacas, et toujours entre parents ou concitoyens. La femme, une fois mariée, sortait peu de sa maison, où elle s'occupait à filer et à tisser. » (Livre XIV, chap. 8.) — Voy. aussi Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. IV, Cap. 8.

(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. IV, Cap. 13.

(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. IV, Cap. 19.

moins de droits à l'estime publique. Elles vivaient dans une sorte de retraite et dans le recueillement, et elles étaient tenues d'observer une conduite exemplaire. Si elles venaient à se remarier, ce qui arrivait rarement, elles étaient assez mal vues, de même que leurs fiancés, à moins que ceux-ci ne fussent également veufs (1). Ce haut degré de considération dont jouissait la femme chez les Incas n'est pas le trait le moins saillant de l'état de culture morale de ce peuple.

Non-seulement les historiens péruviens, mais une foule de penseurs et d'écrivains renommés, en remuant les cendres encore chaudes de cette civilisation aujourd'hui éteinte, ont rendu largement hommage au Pérou des Incas.

L'érudit Barcia, dans son épître dédicatoire de *Los Comentarios Reales* de Garcilaso, adressée à Philippe V, s'exprime en ces termes : « Le monde lit avec admiration la description de ce gouvernement de barbares fondé sur une politique si sage qu'il rivalise avec ceux des anciens Grecs et des anciens Romains que les Incas surpassèrent en vertus sans jamais descendre aussi bas dans le vice. » Le savant Puffendorff, dans son *Introduction à l'Histoire des principaux États existant aujourd'hui en Europe*, dit : « Il y a peu de nations qui puissent se vanter d'avoir été supérieures aux Incas dans l'établissement de sages règlements politiques. » Dans un autre passage, il ajoute : « Les anciens habitants (les Incas) ne sont sous aucun rapport aussi ignorants et barbares que le croient beaucoup de gens, car il existait chez eux des lois et des mœurs dont l'absence devrait être la honte des Européens. » Le chevalier Jaucourt (2) pense que « Manco-Capac et Confucius ont été des législateurs qui ont rendu les hommes plus modérés et plus humains, et partant plus honnêtes aussi, et que pendant une période de cinq cents ans, il y a eu en Chine et au Pérou plus d'hommes de bien et de gens heureux que depuis le commencement du monde sur le reste de la terre. »

Cantu, Marmontel et d'autres écrivains également renommés, pourraient aussi nous fournir des jugements non moins honorables pour la nation dont nous retraçons à grands traits le tableau.

Puisse la postérité en dire autant des Hispano-Américains d'aujourd'hui !...

Dans ce tableau, la figure de Manco-Capac se détache entre toutes et

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. IV, Cap. 7.

(2) Passage cité par Don Ignacio de Castro dans ses célèbres *Fiestas del Cuzco*, p. 9.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

apparaît à nos yeux dans des proportions colossales. Pleines de poésie, comme toutes les fables ayant trait à l'origine des peuples primitifs, les diverses traditions relatives à l'apparition de ce grand homme sur la terre et à la fondation de la ville du Cuzco (1) se sont conservées jusqu'à nous. La légende la plus populaire est la suivante (2). La vie des anciennes tribus nomades était un chaos d'ignorance, d'immoralité et de barbarie. Le Soleil, père et Dieu de l'univers, et la Lune, son épouse et sa sœur, pris de compassion à la vue de l'état malheureux des hommes, résolurent de les tirer de ce chaos. Ils envoyèrent à cet effet dans le monde leurs enfants Manco-Capac et Mama-Ocllo, qui surgirent, comme par enchantement, du lac de *Titicaca*. Ainsi ce lac, qui se trouve sur les confins méridionaux du Pérou par 17 degrés de latitude australe, et qui est le plus beau et le plus grand de l'Amérique du Sud, fut considéré par l'imagination des aborigènes comme le lit nuptial du Soleil et de la Lune, le lieu où vinrent à la lumière du jour les premiers-nés, fruit de cet hymen divin. C'est dans une île de ce lac, où l'on érigea plus tard le premier temple en l'honneur du Soleil, que Manco-Capac et sa sœur Mama Ocllo, passèrent leurs jeunes années, bercés par les fraiches brises du lac, se livrant à la contemplation de leurs célestes parents, sous les caresses des étoiles considérées comme des divinités inférieures au service des grands astres auxquels elles devaient l'existence. Arrivés à l'âge de quatorze ans, le frère et la sœur s'unirent par les liens sacrés du mariage, obéissant en cela aux ordres du Soleil qui leur révéla leur mission surnaturelle. Donnant à Manco-Capac une verge d'or, d'une demi-aune de long et de deux doigts d'épaisseur, il dit aux jeunes époux : « Allez là où vous conduira la destinée, et partout où vous vous arrêterez, soit pour étancher votre soif, soit pour vous reposer et vous abandonner au sommeil, plantez dans le sol cette baguette, et à l'endroit

(1) Le nom de cette ville est toujours précédé de l'article. Au Pérou, personne ne parle autrement. On doit dire *le Cuzco*, malgré l'usage contraire de quelques écrivains français, comme on dit *le Caire*, *la Haye*, etc.

(2) On trouvera toutes ces diverses traditions relatées par Prescott, dans son ouvrage : *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 1; dans Lorente : *Historia Antigua del Peru*, Lib. III, Cap. 2; et surtout dans Garcilaso de la Vega : *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. I, Cap. 15, 16, 17, 18 et 19. La tradition que nous rapportons ici est tellement répandue parmi les Péruviens et plus particulièrement parmi les Cuzcains, que nous ne croyons pas que chez ces derniers elle soit ignorée de qui que ce soit; d'autre part, c'est celle que Garcilaso avait entendue des lèvres d'un de ses oncles.

où elle s'enfoncera complétement et d'un seul coup, là vous fixerez votre séjour et établirez votre cour ; car c'est là que vous trouverez la nation que vous êtes appelés à conquérir et à gouverner. Enseignez aux hommes le culte qu'ils me doivent pour les bienfaits que je répands chaque jour à flots sur la terre, et l'obéissance à laquelle ils sont tenus envers vous qui êtes mes enfants et que j'envoie pour les rendre bons et heureux. »

Investi de cette mission divine, le couple céleste sortit de l'île de *Titicaca*, et guidé en quelque sorte par une puissance mystérieuse, il s'achemina dans la direction du Septentrion. Pendant bien des jours et des nuits, les jeunes époux marchèrent sans pouvoir plonger dans le sol la baguette sacrée, jusqu'à ce qu'une nuit, après avoir franchi une distance de quatre-vingts lieues environ, ils arrivèrent à un endroit où ils se sentirent saisis du secret pressentiment qu'ils se trouvaient dans le voisinage du pays à la recherche duquel ils étaient. A partir de ce moment-là, ce site s'est appelé Paĥarıj-Tampu, qui veut dire *Lieu de l'aube*, et les indigènes qui, plus tard, l'habitèrent, étaient fiers d'y être nés et y élevèrent un temple magnifique consacré au Soleil : car, d'après la tradition dont nous donnons ici le récit, les voyageurs divins, obéissant au pressentiment de leur cœur, s'y étaient levés dès l'aube du jour pour poursuivre leur pérégrination.

En effet, vers l'heure de midi, ils atteignirent le sommet du mont Huanacauri où, d'après la légende, la verge d'or s'enfonça dans le sol et disparut pour jamais. Quant à l'étymologie du nom donné à ce mont, ce nom signifie : « C'est ici qu'il faut se reposer ! » En langue quechua, Wanay a non-seulement le sens de *se réformer*, mais aussi celui de *se reposer*, *trouver un lieu de repos*, et si l'on y ajoute la désinence Kayrı, *ici*, le mot Wana-Kayrı prend la signification que nous venons de lui donner. Je ne me rappelle pas si les historiens des premiers temps de la conquête qui, en espagnolisant ce mot, en ont fait *Huanacauri*, ont donné l'explication de cette étymologie, qui est extrêmement curieuse et intéressante en raison de sa conformité avec la tradition.

Une fois sur la terre promise, Manco-Capac et sa compagne descendirent dans la plaine où s'élève aujourd'hui la ville du Cuzco, et qu'habitaient alors les Quechuas, dont les nombreuses tribus et peuplades s'étendaient jusqu'aux rives du fleuve Apurimac (1), de son affluent le

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part. Lib. III, Cap. 12.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Huillcamayo et de l'Amancay. L'Inca entreprit de conquérir les tribus du Nord ; la Coya, son épouse, celles du Midi, et la nouvelle doctrine, ainsi que les préceptes nouveaux qu'ils prêchaient, furent acceptés avec docilité, sous l'influence de la splendeur divine qui rayonnait autour des hôtes célestes, à tel point que cette docilité ne tarda pas à se convertir en superstition et en fanatisme religieux. Ce fut à ce moment qu'on jeta les fondements de l'ancien Cuzco, et on lui donna ce nom, parce qu'en quechua, il signifie : *Nombril, centre, milieu, partie principale de toute chose*. En raison des auspices surnaturels sous lesquels cette ville avait été fondée, et de ce qu'elle avait été le séjour habituel des fils de Dieu, elle fut regardée dans tout l'Empire comme une chose sacrée et un objet de vénération (¹).

Que de fois dans le Cuzco moderne, qui n'est plus aujourd'hui que la tombe d'un passé de grandeurs (²), en contemplant des fenêtres de la maison paternelle, au Sud, les cimes grisâtres du mont Huanacauri, ma pensée ne s'est-elle pas reportée sur Manco-Capac ! Je me figurais voir ce grand homme, couronné de son génie puissant comme d'une éclatante auréole, se présentant devant les tribus nomades de ces contrées. Supérieur à son époque, sa grande âme renferme à elle seule les germes d'une ère nouvelle, et, pour s'imposer, il cherche dans le ciel et parmi les astres, l'origine d'une race qu'il appelle divine. Il fait du plus grand lac du Pérou un berceau digne d'une si illustre naissance. Sa voix, inspirée par le sentiment de sa grande mission, entraîne après lui toutes ces hordes de sauvages qui l'écoutent et lui obéissent comme à un oracle. C'est alors que se dessinent les lignes de la cité sainte, que surgissent des temples magnifiques consacrés à la nouvelle religion ; les huttes des sauvages font place à d'autres demeures commodes et somptueuses, qui reçoivent sous leurs toits une société nouvelle ; on bâtit de superbes palais pour les Vierges du Soleil et pour le Roi-Dieu qui va créer en ce lieu un grand peuple. Au souffle régénérateur de la

(¹) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part. Lib. III, Cap. 20.

(²) Marmontel, parlant de l'étonnement d'Alonzo de Molina, lorsqu'il arriva au Cuzco, s'exprime ainsi : « Le temple du Soleil, le palais du monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominait la ville et qui la protégeait, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandaient en abondance les eaux vives et salutaires, l'étendue et la magnificence des places qui la décoraient, ces monuments, dont ils ne reste plus que de déplorables ruines, le frappaient d'admiration. » (*Les Incas*, chap. 30.)

civilisation née de son cerveau, ce peuple étendra, en peu de temps, son empire en tous lieux, embrassant presque toutes les vastes régions de l'Amérique du Sud.

Les hommes supérieurs qui, dans l'enfance fabuleuse des peuples, apparaissent dans l'histoire investis d'un pouvoir surnaturel, qui établissent les dogmes, qui créent une civilisation, qui constituent une nationalité, ne m'ont jamais paru aussi grands que lorsque, le voile du merveilleux une fois écarté, ils se montrent tels qu'ils sont aux regards de la raison, avec le seul éclat de leur génie qui les place si haut au-dessus de leurs contemporains. Les armes humaines ne leur suffisant pas pour lutter et vaincre dans ces siècles reculés, ils eurent recours aux armes célestes en allant jusqu'à se donner eux-mêmes pour des dieux. C'est ainsi que m'apparaît Manco-Capac, grand pontife, grand philosophe, grand législateur, un de ces hommes au génie multiple, qui, dans l'enfance des sociétés, sont envoyés par la Providence, pour jeter les peuples au moule, les animer de leur esprit et leur donner jusqu'à leur nom. Manco-Capac accomplit glorieusement son œuvre de rédemption ; il se fit, comme Mahomet, le prophète d'un nouveau culte ; comme Romulus il fonda un empire, le moralisa comme Confucius, et, en mourant déjà octogénaire, il laissa pour héritage un peuple dont le gouvernement patriarcal, les lois sages, les mœurs vertueuses et laborieuses, sont sans exemple dans les annales des nations antiques.

Douze monarques se succédèrent jusqu'à Huayna-Capac, qui fut le dernier empereur de la dynastie des Incas, et sous le règne duquel l'empire parvint à l'apogée de sa gloire, au point que ce souverain peut être nommé l'Auguste des Péruviens. Plusieurs auteurs, se livrant à une sorte de calcul rétrospectif, au sujet du temps que chaque Inca régna, et de l'âge que la tradition assigne à chacun d'eux, en tirent la conséquence que la ville du Cuzco fut fondée en l'an 1043, et que Manco-Capac mourut en 1088, après 45 ans de règne (¹). Huayna-Capac, à sa mort, en 1525, par-

(¹) Ces dates sont données par le Dr Mesa, dans *Los Anales del Cuzco*, Tom. I, Pag. 3 et 7. Cependant Lorente, dans son *Histoire du Pérou*, (Pag. 119), cite un manuscrit du XVIe siècle, d'après lequel Manco-Capac aurait régné 36 ans et serait mort en 1054. Mais le même auteur n'admet pas ces dates, et il est évident que celles du Dr Mesa, si elles ne sont pas tout-à-fait exactes, sont beaucoup plus rapprochées de la vérité, cet écrivain étant un investigateur enthousiaste et très-compétent des antiquités de son pays.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tagea l'empire entre ses deux fils Huascar et Atahuallpa (1). Ceux-ci se divisèrent aussitôt, devinrent ennemis mortels, et la guerre civile avec toutes ses horreurs ne tarda pas à ravager le pays. C'est vers l'époque où mourut Huayna-Capac, que parurent sur les côtes du Pérou Pizarre et ses compagnons qui allaient en faire la conquête.

De plus grands malheurs mirent bientôt fin aux discordes des deux frères rivaux. Huascar tombait à Antamarca, assassiné par les ordres secrets de son frère. Ce dernier, peu de temps après, payait de sa vie son fratricide : les nouveaux conquérants l'étranglèrent à Cajamarca, malgré la fabuleuse rançon qu'il donna pour sa vie (2). Manco-Inca, jeune frère des précédents et l'unique rejeton de l'illustre famille des Incas qui pût faire valoir des droits au trône, s'enfuit dans les montagnes, cherchant à échapper à la fureur des conquérants. Dans sa retraite, il fut assassiné par un Espagnol auquel il avait donné asile pour le sauver des fureurs des Pizarre (3). A partir de ce moment, la dynastie de Manco-Cápac disparut complétement, et son peuple eut à supporter le pillage, l'extermination et les ravages qui ont rendu si tristement célèbres les conquêtes des Espagnols dans le Nouveau Monde.

Ce qui plus que toute autre chose semble digne de remarque au sujet de la dynastie des Incas, et qui, selon mon opinion, est sans précédent dans l'histoire, c'est que tous ces souverains avaient conservé dans toute leur vigueur première les maximes et l'esprit du chef de leur race. Tous, profondément imbus des mêmes idées, se présentent dans l'histoire avec un même caractère, tellement qu'on peut dire que dans chaque descendant qui arrivait au trône, c'était son devancier qui revivait. La vie de chacun de ces monarques sous le rapport de l'influence morale qu'elle exerçait sur l'Empire, n'était autre que la continuation de l'existence de son prédécesseur, leur dynastie formant ainsi une série de règnes si intimement liés les uns aux autres que tous ne constituaient en réalité qu'une seule et grande personnalité. Les Incas étaient loin

(1) Pio B. Mesa, *Los Anales del Cuzco*, Tom. II, Pag. 188.

(2) Cette rançon ne consistait en rien de moins qu'en une quantité d'or suffisante pour remplir, jusqu'à la hauteur où pouvait atteindre son bras élevé en l'air, le cachot où il était renfermé. Ce cachot avait vingt-deux pieds de long sur dix-sept de large, et la ligne que l'on avait tracée sur la muraille, était à neuf pieds au-dessus du sol. Ce n'est pas tout : il avait aussi rempli deux fois d'argent une pièce voisine, un peu moins grande que la précédente. (Prescott, *Conquête du Pérou*, chap. 6 et 7.)

(3) Garcilaso de la Vega, *Los Comentarios Reales*, Part. 2, Lib. IV, Cap. 7.

de ressembler à ces fameux aventuriers qui, de nos jours, sans autre mobile que la soif du lucre, sans autres aspirations que celles de leur ambition démesurée, montent à l'assaut du pouvoir suprême, après avoir épuisé dans des guerres fratricides les richesses de leur patrie et versé à flots le sang de leurs concitoyens. Quelle différence, en effet, entre le Pérou de nos jours et celui des jours anciens ! Non que nous prétendions établir une comparaison entre la civilisation actuelle et celle des Incas, ni que nous voulions mettre la culture intellectuelle de ce peuple en parallèle avec la nôtre ; une pareille idée serait une véritable aberration ; mais cela n'empêche pas que nous ne soyons fermement convaincu que pour une époque arriérée, et dans le cercle restreint où se trouvait circonscrite leur vie, les anciens Péruviens étaient déjà arrivés à des conditions de prospérité et de bien-être moral et matériel très-remarquables et même à proportion supérieures à celles qui ont été réalisées par nos Républiques de l'Amérique méridionale, eu égard aux immenses ressources intellectuelles et matérielles que la civilisation de notre grand siècle a mises à leur disposition. Il est certain que ces Républiques, dont l'existence commence à peine, doivent forcément, comme le veut la logique inéluctable de l'histoire, subir les funestes effets de l'instabilité politique, ainsi que les maux qui accompagnent toujours l'enfance des peuples (1). Il est également certain que, par la marche nécessaire des siècles, ces Etats arriveront, à l'ombre bienfaisante de la liberté, à un degré de prospérité et de grandeur auquel, peut-être, jamais nation du globe n'est parvenue. Néanmoins, que de générations s'écouleront encore, que d'obstacles il

(1) Bolivar, le grand homme de l'Amérique, s'exprimait ainsi quelques jours avant sa mort : « L'Amérique est ingouvernable. Ceux qui ont servi la cause de l'indépendance, n'ont fait que labourer dans la mer. Tout ce qui reste à faire aux Américains, c'est d'émigrer. Les constitutions ne sont que sur le papier ; les élections sont des batailles, et la vie est un tourment. Tout est préférable à une lutte sans fin, qui semble s'accroître par sa propre violence. Ces pays tomberont infailliblement dans les mains d'une multitude effrénée, pour passer ensuite dans celles de tyranneaux obscurs de toutes couleurs et de toutes races, couverts de toutes sortes de crimes, et se consumant eux-mêmes par leur propre férocité. S'il était possible qu'une partie du monde retombât dans le chaos primitif, cette période serait la dernière de l'Amérique. »

Bolivar, aigri par les injustices dont il était le témoin et la victime, nous paraît avoir vu trop en noir l'avenir de l'Amérique. Il est vrai que le temps des tyranneaux n'est pas encore passé, mais nous sommes convaincu que l'avenir donnera un démenti aux sombres prévisions du grand patriote.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nous faudra surmonter avant d'atteindre à cette époque lointaine! Il est juste, en attendant, de rendre aux anciens habitants du sol américain l'hommage qui leur est dû pour la stabilité de leur gouvernement, pour la sagesse de leurs lois, pour leurs mœurs pures et laborieuses, pour leurs immenses richesses, qui remplirent le monde d'étonnement et qui étaient le résultat d'une grande prévoyance économique, enfin pour beaucoup d'autres avantages qui contribuèrent à en faire un peuple heureux et puissant, avantages que nous sommes loin de posséder, nous leurs descendants, au sein de notre civilisation moderne tant vantée.

Si nos lecteurs, et surtout nos compatriotes, daignent accueillir avec bienveillance ce travail qui nous a été inspiré par l'unique désir de contribuer, dans la mesure de nos faibles forces, à mieux faire apprécier une nation traitée de barbare par le vulgaire et admirée des savants, tous nos vœux seront alors entièrement comblés (1).

(1) Sous le titre de TRÉSOR DE LA LANGUE DES INCAS, l'auteur prépare la publication complète de ses travaux et recherches sur le quechua. Il a bien voulu consentir à ce qu'*Ollantaï*, qui forme le premier volume de cette publication, fît partie de la COLLECTION LINGUISTIQUE AMÉRICAINE de MM. Maisonneuve et Cᵉ. Les volumes suivants du TRÉSOR contiendraient le *Dictionnaire quechua*, la *Grammaire*, les *Yaravis* ou Chants élégiaques indiens, et plusieurs drames, tels que *La mort d'Atahuallpa*, *Usca-Paucar* et d'autres, qui sont postérieurs à la conquête. Mais comme des publications de ce genre imposent de grands sacrifices et entraînent des difficultés sérieuses, l'accueil que le public fera à ce premier volume décidera de la suite.

CHAPITRE PREMIER.

PERSONNAGES DU DRAME. — LEUR CARACTÈRE HISTORIQUE. — ÉTYMOLOGIE DE LEURS NOMS.

Avant d'entrer de plain pied dans l'examen du drame, il est indispensable que nous nous occupions des personnages qui y figurent. Nous obtiendrons ainsi, dès le début, une vive lumière qui nous permettra d'apprécier, comme il convient, l'époque où l'action se passe et celle où l'ouvrage a été composé. Afin que les noms quechuas conservassent autant que possible leur prononciation naturelle, nous les avons écrits en français, de façon à les rapprocher, du mieux que nous avons pu, de leur prononciation originaire. Il en est plusieurs que nous avons traduits, parce qu'ayant une signification propre, ils sont dans le drame un sujet de nombreux jeux de mots qui eussent été intraduisibles pour nous et incompréhensibles à nos lecteurs, si nous n'avions eu recours à cet expédient.

OLLANTAÏ. — Ollantay (1).

Au nord-est de la ville du Cuzco, à sept lieues environ de distance, on rencontre la ville d'Urubamba, capitale de la province du même nom. C'est dans cette province que se trouvent les célèbres ruines d'Ollantaï-Tambo (Manoir, château d'Ollanta), qui, du haut d'une éminence,

(1) Nous écrivons généralement les noms propres avec l'orthographe que nous avons adoptée pour le français, et qui rend aussi exactement que possible la manière dont ces noms se prononcent au Pérou, quand on parle espagnol. Ainsi, pour *Yupanki*, nous écrivons *Youpanqui*. Mais quand il s'agit d'explications philologiques, nous sommes obligés d'écrire ces noms avec les caractères de notre alphabet phonétique, ces explications s'adressant principalement aux philologues, que nous supposons devoir prendre connaissance de notre alphabet. C'est, au reste, ce que devront faire aussi tous les autres lecteurs qui seront désireux de comprendre nos explications philologiques au sujet de ces noms pour déterminer le caractère des personnages du drame. (Voyez notre chapitre sur la phonétique.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nous faudra surmonter avant d'atteindre à cette époque lointaine! Il est juste, en attendant, de rendre aux anciens habitants du sol américain l'hommage qui leur est dû pour la stabilité de leur gouvernement, pour la sagesse de leurs lois, pour leurs mœurs pures et laborieuses, pour leurs immenses richesses, qui remplirent le monde d'étonnement et qui étaient le résultat d'une grande prévoyance économique, enfin pour beaucoup d'autres avantages qui contribuèrent à en faire un peuple heureux et puissant, avantages que nous sommes loin de posséder, nous leurs descendants, au sein de notre civilisation moderne tant vantée.

Si nos lecteurs, et surtout nos compatriotes, daignent accueillir avec bienveillance ce travail qui nous a été inspiré par l'unique désir de contribuer, dans la mesure de nos faibles forces, à mieux faire apprécier une nation traitée de barbare par le vulgaire et admirée des savants, tous nos vœux seront alors entièrement comblés (1).

(1) Sous le titre de TRÉSOR DE LA LANGUE DES INCAS, l'auteur prépare la publication complète de ses travaux et recherches sur le quechua. Il a bien voulu consentir à ce qu'*Ollantaï*, qui forme le premier volume de cette publication, fît partie de la COLLECTION LINGUISTIQUE AMÉRICAINE de MM. Maisonneuve et Cᵉ. Les volumes suivants du TRÉSOR contiendraient le *Dictionnaire quechua*, la *Grammaire*, les *Yaravis* ou Chants élégiaques indiens, et plusieurs drames, tels que *La mort d'Atahuallpa*, *Usca-Paucar* et d'autres, qui sont postérieurs à la conquête. Mais comme des publications de ce genre imposent de grands sacrifices et entraînent des difficultés sérieuses, l'accueil que le public fera à ce premier volume décidera de la suite.

CHAPITRE PREMIER.

PERSONNAGES DU DRAME. — LEUR CARACTÈRE HISTORIQUE. — ÉTYMOLOGIE DE LEURS NOMS.

Avant d'entrer de plain pied dans l'examen du drame, il est indispensable que nous nous occupions des personnages qui y figurent. Nous obtiendrons ainsi, dès le début, une vive lumière qui nous permettra d'apprécier, comme il convient, l'époque où l'action se passe et celle où l'ouvrage a été composé. Afin que les noms quechuas conservassent autant que possible leur prononciation naturelle, nous les avons écrits en français, de façon à les rapprocher, du mieux que nous avons pu, de leur prononciation originaire. Il en est plusieurs que nous avons traduits, parce qu'ayant une signification propre, ils sont dans le drame un sujet de nombreux jeux de mots qui eussent été intraduisibles pour nous et incompréhensibles à nos lecteurs, si nous n'avions eu recours à cet expédient.

OLLANTAÏ. — Ollantay (1).

Au nord-est de la ville du Cuzco, à sept lieues environ de distance, on rencontre la ville d'Urubamba, capitale de la province du même nom. C'est dans cette province que se trouvent les célèbres ruines d'Ollantaï-Tambo (Manoir, château d'Ollanta), qui, du haut d'une éminence,

(1) Nous écrivons généralement les noms propres avec l'orthographe que nous avons adoptée pour le français, et qui rend aussi exactement que possible la manière dont ces noms se prononcent au Pérou, quand on parle espagnol. Ainsi, pour *Yupanki*, nous écrivons *Youpanqui*. Mais quand il s'agit d'explications philologiques, nous sommes obligés d'écrire ces noms avec les caractères de notre alphabet phonétique, ces explications s'adressant principalement aux philologues, que nous supposons devoir prendre connaissance de notre alphabet. C'est, au reste, ce que devront faire aussi tous les autres lecteurs qui seront désireux de comprendre nos explications philologiques au sujet de ces noms pour déterminer le caractère des personnages du drame. (Voyez notre chapitre sur la phonétique.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dominent le bourg qui porte aujourd'hui le même nom et qui est situé à quatre lieues environ de la ville d'Urubamba, sur la rive orientale du fleuve Huillca-Mayo. Un détail curieux, c'est qu'aucun des historiens contemporains de la conquête ne s'est occupé de ces ruines. Quant aux écrivains modernes (1), beaucoup de voyageurs et d'historiens leur ont reconnu l'importance qu'elles méritent, et la plupart les croient antérieures à l'époque des Incas. Cette opinion nous paraît d'autant plus fondée que l'architecture de ces monuments est complétement différente de celle dont les Incas faisaient usage dans la construction de leurs temples, de leurs palais et de leurs forteresses. Il est impossible que celui qui voit, par exemple, la forteresse de Sacsayhuaman au Cuzco, les murailles du temple du Soleil, celles du palais des Vierges d'Élite et d'autres édifices dont les restes existent encore dans cette ville, puisse admettre que ce fussent les mêmes hommes qui ont bâti la forteresse ou château d'Ollantaï-Tambo. D'autre part, la tradition qui est parvenue à fixer jusqu'à l'époque et aux circonstances où furent élevées les constructions monumentales des Incas, se tait sur celle qui nous occupe, comme si son origine avait disparu de la mémoire des hommes.

Le fait que le héros du drame s'appelle Ollantaï, et que plusieurs des principales scènes se passent dans la forteresse d'Ollantaï-Tambo, nous conduit à une observation essentielle, sans laquelle il serait impossible de déterminer, même approximativement, la véritable personnalité de ce héros.

Le nom d'Ollanta, soit qu'il ait appartenu à l'ancien seigneur du château et que, du maître, il ait passé à la forteresse, soit qu'il eût une tout autre origine aujourd'hui impossible à découvrir, n'est pas le même nom que celui du héros du drame ; celui-ci, en effet, s'appelle Ollantay. La conformité de ce dernier nom avec la tradition et avec le sujet du drame, est confirmée de la façon la plus claire par les règles que suit sur ce point la langue quechua. Le nom propre de lieu, Ollanta, pour former l'adjectif de nationalité qui désigne l'habitant d'Ollanta, change la désinence -a en -ay. C'est ainsi qu'entre Ollanta et Ollantay, il

(1) Entre autres descriptions de ces ruines, on peut voir celle qui a été donnée avec illustrations, dans les *Antigüedades Peruanas* de Rivero et Tschudi, p. 298 et suiv., et celle de Markham, dans son ouvrage *Cuzco and Lima*, p. 179. Même dans ce volume, dans la première partie de notre Appendice final, on trouve aussi une note du Dr Mesa, dans laquelle il énumère longuement tous les détails de ces ruines. (Voy. p. 178.)

y a la même différence qu'entre Paris et Parisien. Bien que ce principe grammatical ait naturellement ses exceptions, celles-ci ne prouvent rien contre notre conclusion, à l'appui de laquelle nous pourrions citer de nombreux exemples : ainsi le nom ĸinĥa (Chincha) se transforme en ĸinĥay, pour former un adjectif indiquant la nationalité ; et ĸinĥay-Suyu veut dire *Province de Chincha*, attendu que Suyu signifie *Province*. Il n'existe pas en français d'adjectif qui puisse être l'équivalent de la locution *de Chincha*, mais en espagnol, nous dirions *Chincheña*. Pampa signifie *lieu inhabité*, et Runa, *gens*, en sorte que pour exprimer que les *gens* sont d'un *lieu inhabité*, on dit en quechua : Pampay-runa, exemple que, pour plus d'autorité, nous empruntons à Garcilaso et que nous avons déjà mis à profit dans notre *Introduction*, en parlant des courtisanes. En espagnol, on pourrait se servir de *Pampeña*, pour traduire l'adjectif de lieu Pampay. C'est d'une manière analogue qu'on a formé Sajsay-waman, dont le radical est Sajsa ; Pampay-marca, dont le radical est Pampa ; Waray-pata, dont le radical est Wara ; Taray-llajta, dont le radical est Tara ; ainsi qu'un grand nombre d'autres encore en usage actuellement au Pérou. Du moment qu'Ollantay signifie quelque chose comme : *Celui d'Ollanta* ou *Qui appartient à Ollanta*, ce que nous pourrions rendre, en forçant la langue française, par l'adjectif *Ollantain*, il nous reste à démontrer que le vrai nom du personnage du drame est Ollantay et non Ollanta.

Si nous examinons la pièce avec attention, nous voyons, en effet, que dans les passages où l'on emploie le nom du héros, on lit *Ollantay*, conformément à l'ancienne orthographe, et non *Ollanta*. Dans le manuscrit que nous avons pris pour base de la publication du texte quechua, et qui, ainsi que nous le dirons en son lieu, a appartenu à un quechuiste très-compétent, on trouve constamment *Ollantay*. C'est cette circonstance qui nous a fait deviner juste, et comprendre que réellement c'était là le véritable nom de notre héros. Il est vrai que, dans les autres textes, soit imprimés, soit manuscrits, dont nous avons connaissance, bien qu'on lise le plus souvent *Ollantay*, en quelques endroits on rencontre aussi *Ollanta*, mais il est facile d'y voir un effet de la négligence des copistes, ou l'idée préconçue que le nom de la personne était le même que celui des ruines, c'est-à-dire *Ollanta*, comme on dit en espagnol quand on parle des restes de ce château. Rien de plus aisé à démontrer que notre assertion. Ainsi, par exemple, dans le premier texte de Tschudi, dont nous faisons ressortir le mérite dans un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

autre chapitre (1), on lit quelquefois *Ollanta*, mais presque toujours dans des passages où l'on reconnaît clairement que la leçon primitive a été altérée; ainsi les vers 1047 : *Ollantacca, Ollantacca, Ollantacca*, — 1487 : *Ollanta ñei, ñei Orccohuarancca*, — 1667 : *Ollanta, Ollanta ccan ricuy ari*, — 1789 : *Ollanta, Ollanta, chunca huata*, ne présentent à l'oreille aucune espèce de rhythme, et quant à la mesure, on y compte deux et trois syllabes de plus qu'il n'en faut pour l'octosyllabe, qui est le mètre dont on s'est servi dans tout le cours du drame. Quant au vers 519: *Ah Ollanta? Ah Ollanta?* non-seulement il paraît un peu faible, mais encore on s'aperçoit que la rime exige *Ollantay* pour rimer avec *huarmillay* et *urpillay* qui terminent les vers 523 et 526. Il semble que la variante en question soit, comme nous l'avons déjà dit, le résultat de l'inadvertance du copiste du texte dont il est parlé ci-dessus, d'autant plus qu'elle n'est pas fréquente et que dans toutes les parties de ce texte on lit généralement *Ollantay*. Nous pourrions faire encore des observations semblables sur les autres textes.

Dans la langue quechua, souvent le suffixe *y* équivaut aussi à l'adjectif possessif *mon* ou *ma*, et dans le drame même, nous trouvons, et de préférence au vocatif, des substantifs qui ont la susdite désinence ; ainsi les mots que nous venons de citer, Warmillay, *ma femme*, Urpillay, *ma colombe*, Ñustallay, *ma princesse*, et Mamallay, *ma mère* (vers 283), et bien d'autres encore, sont des exemples à l'appui de cette règle. On pourrait, par conséquent, s'imaginer que le nom d'*Ollanta* prend, dans des cas analogues, la désinence *y*; néanmoins, le drame nous fournit la preuve qu'il n'en est rien : car non-seulement dans mon texte, mais dans ceux de Tschudi et de Markham, nous trouvons *Ollantay* dans des cas où l'adjectif possessif serait une absurdité, si le nom était *Ollanta*. Par exemple, au vers 698, lorsque l'Indien vient apporter la nouvelle de la révolte d'OLLANTAÏ, il n'y a pas d'à-propos pour dire «*mon Ollanta*». Dans les vers 469 et 479, notre héros se donne à lui-même le nom d'*Ollantay*, ce qui serait encore plus absurde s'il s'appelait Ollanta : en effet, la désinence *y* ferait forcément croire qu'il parlait d'une autre personne et non pas de lui-même. Il est donc évident que dans le drame, l'*y* final

(1) Comme nous parlons dans un chapitre spécial des traducteurs et commentateurs du drame, tels que Barranca, Tschudi, Markham, etc., chaque fois que nous citons le témoignage de ces auteurs, on peut se reporter à ce que nous en disons dans cet endroit. On peut voir aussi dans le dernier chapitre de cette Étude, consacré à la bibliographie quechua, le titre exact des ouvrages de tous ces auteurs.

d'Ollantay fait partie intégrante de ce nom, et que cette lettre ne saurait avoir d'autre signification que de désigner la nationalité du personnage principal. Il résulte, en effet, du contexte même du drame, non-seulement qu'OLLANTAÏ (*l'Ollantain*) est né dans la localité d'Ollanta, mais encore qu'il réussit à se faire reconnaître comme chef suprême de ces régions, si importantes du temps de l'empire; bien plus, que, lorsqu'il s'insurgea contre l'Inca du Cuzco, il s'enferma durant dix ans dans le château d'Ollanta. D'après tout ce qui précède, n'est-il pas très-naturel que de son temps tous l'appelassent Ollantay, comme qui dirait en français *l'Ollantain*, en espagnol *El Ollantino*, et que l'auteur du drame lui ait donné ce même nom, attendu, comme nous le prouverons plus loin, que l'épisode qui a servi de thème au poète repose sur un fait positif.

Vers la fin du chapitre suivant, nous émettons une conjecture, à notre avis, des plus fondées, au sujet de l'individu qui a dû être le véritable personnage qui, sous le nom d'OLLANTAÏ, figure dans la tradition du fait historique auquel nous venons de faire allusion, ainsi que dans le drame. C'est par ce motif que nous avons longuement insisté pour fixer son véritable nom et en déterminer la signification.

Il est singulier que les commentateurs et les traducteurs de la pièce ne se soient pas arrêtés à la différence qui existe entre les noms Ollanta et Ollantay, et qu'ils n'en aient pas conclu que ce dernier est le seul exact. Dès à présent, l'on voit, comme nous le dirons plus loin, que ces auteurs, étrangers à la langue des Incas, n'ont pas donné, sur beaucoup de points, une idée juste de l'œuvre qui nous occupe.

Barranca, dans sa traduction du drame, à la première note du premier acte, dit qu'Ullu, *membrum virile*, est le radical du nom d'Ollanta, ce mot ayant ici la forme d'un accusatif, et que cela indique l'amour physique personnifié dans notre héros. Cette opinion est aussi extravagante que contraire à la langue quechua, dans laquelle, en supposant que l'on voulût obtenir l'accusatif d'Ullu, cet accusatif serait Ulluta, ce qui ne peut avoir aucun rapport avec Ollantay. Tout aussi malheureuse est l'explication donnée par Nodal (1) de l'étymologie de ce mot, lorsqu'il suppose que ce n'est que l'aphérèse de *Colla*, nom des habitants de la province de *Colla-suyo* au sud de l'Empire. Cette opinion n'est fondée ni sur la tradition, ni sur le contexte du drame, ni sur aucune raison plausible.

Tschudi, dans la traduction qu'il publia de cette pièce en 1875 (p. 23),

(1) Voyez le titre de la traduction de Nodal, au dernier chapitre de cette Étude.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avec la sagacité que nous nous plaisons à lui reconnaître, croit qu'*Ollanta* n'est pas le nom réel du personnage en question, mais bien un nom mythique auquel a eu recours le poète quechua, pour donner plus de relief à son héros ; néanmoins, cet auteur ne parvient pas non plus à établir le sens véritable des mots dont il s'agit et son opinion n'a que la valeur d'une pure hypothèse.

PACHACOUTIC. — Paĥakutiy.

Ainsi que l'atteste avec beaucoup de justesse Lorente, dans son *Histoire du Pérou* (Page 164), la véritable grandeur de l'Empire des Incas ne commence qu'avec le règne de VIRACOCHA. PACHACOUTIC fut fils de ce monarque, père de TOUPAC-YOUPANQUI et aïeul du grand HUAYNA-CAPAC. Si l'on s'en rapporte à *Los Anales del Cuzco* du Dr Mesa (Tom. 1er, Pag. 41), VIRACOCHA, après un long règne de cinquante et un ans, serait mort en 1319, à l'âge avancé de 74 ans. Dans le même passage de cet ouvrage, nous voyons de plus que l'Inca YOUPANQUI, fils de PACHACOUTIC et petit-fils de VIRACOCHA, naquit en 1311, alors que ce dernier était déjà arrivé à l'âge de 72 ans. Il y a là une erreur évidente : en effet, si, à l'époque de la naissance de son petit-fils, tel était l'âge de VIRACOCHA, à sa mort, qui eut lieu huit ans plus tard, en 1319, il ne pouvait pas avoir seulement 74 ans, ainsi que l'affirme l'auteur de *Los Anales*. Nous nous permettons cette réflexion pour montrer que, bien que l'on puisse faire des calculs approximatifs touchant les époques de chaque règne, car chacun d'eux est marqué par de grandes conquêtes et de nombreux événements qui les mettent en relief et les distinguent dans l'histoire, il nous paraît néanmoins impossible d'en fixer avec précision l'ordre chronologique. Cette circonstance, comme nous l'avons déjà dit dans notre *Introduction*, quoique donnant naissance à des lacunes dans l'histoire des Incas, ne lui enlève rien de son véritable caractère, et ne jette aucun doute sur les grands événements et les principaux faits que nous rapportent les historiens et dont la tradition nous a conservé le souvenir.

Il n'est personne au Cuzco qui ne sache quels sont les monarques dont nous parlons ici, et leurs noms, surtout parmi les indigènes, sont, non-seulement connus, mais familiers à tous. On prétend que VIRACOCHA avait le visage extrêmement blanc et barbu, d'où lui est venu son nom qui signifie littéralement : *Lagune de suif;* le même mot s'applique aussi, par extension, à l'*écume de la mer* : car en langue quechua on désigne, sous le nom de *suif, l'écume* (1), sans doute à cause de sa blancheur. On dit encore que PACHACOUTIC, fils du monarque dont nous venons d'évoquer la mémoire, portait ce nom, qui correspond à *Tout-Puissant*, non-seulement à cause de la grande puissance dont il jouissait, mais parce qu'il exerçait le pouvoir suprême avec beaucoup de sévérité et un certain despotisme. Quant à HUAYNA-CAPAC, tous les Indiens prononcent son nom avec respect et racontent sa vie et ses exploits en les accompagnant de mille détails. Un trait, certes des plus curieux, c'est que parmi les nombreuses populations aborigènes des régions transandines, il y a un fort grand nombre d'indigènes qui ignorent, par exemple, quel était le général Gamarra, l'un des personnages les plus illustres de notre histoire contemporaine et dont la mort remonte à peine à l'année 1841, tandis que nous ne croyons pas qu'il existe un seul Indien qui ne sache quels étaient les rois dont nous parlons. Ce fait, dont nous affirmons la parfaite authenticité, est une preuve évidente de ce que nous disons, et il n'a rien de singulier si l'on considère que la tradition est bien plus positive et plus réelle chez un peuple qui, ne pouvant compter ni sur l'écriture ni sur d'autres moyens pour perpétuer les faits mémorables de sa vie nationale, doit recourir à la transmission constante et fidèle qui en est faite de père en fils.

Paĥa, en quechua, répond à : *terre, monde, univers*. Kutiy est un substantif verbal dérivé de Kutiy, qui, entre autres acceptions, a celle de

(1) *Écume* en quechua se dit plus généralement Rosuĥu, comme on le trouve dans notre vocabulaire final. Quant à la signification que nous lui donnons ici, le Dr Mesa, dans *Los Anales* (Note à la page 43), dit : « VIRACOCHA veut dire en quechua *Écume de la mer*, ce qui nous porte à attribuer l'origine de la civilisation péruvienne à quelque voyageur de l'ancien continent, qui n'a pu arriver jusqu'à nous qu'en traversant les mers ou en *flottant sur elles comme l'écume.* » Cette explication est tout à fait forcée. D'ailleurs, pour répondre à la supposition de l'auteur de *Los Anales*, le nom de VIRACOCHA aurait dû être donné au premier Inca et non à un des derniers. Notre explication au contraire est parfaitement conforme au génie de la langue quechua, qui forme les noms propres des personnes avec les noms des objets physiques, à cause de quelque similitude. Ex. : Runtu, *œuf*, est devenu un nom propre, donné à une personne très-blanche, et nous avons dans l'histoire une reine, la femme de Viracocha, qui s'appelle Mama-Runtu. (Voy. Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1a Part. Lib. V. Cap. 28.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Tourner, faire une évolution, imprimer à une chose un mouvement giratoire, la faire tourner. Le dérivé Kutiȷ veut donc dire : *Celui qui tourne une chose ou fait tourner une chose*, et appliqué à Paȟa, *terre*, il signifie tout simplement : *Celui qui met en mouvement, celui qui fait tourner la terre.* Le verbe *tourner* n'exprime pas ici l'idée de la rotation astronomique, mais bien la souveraine puissance de celui qui peut faire, défaire et retourner le monde en tous sens. C'est pour cela que nous pensons, ainsi que nous l'avons déjà indiqué antérieurement, que Paȟakutiȷ (1) équivaut à *Tout-Puissant*, mot qui, mieux que tout autre, exprime le sens véritable du nom dont il est question. C'est là, sans contredit, la raison qui fait que, dans un sens plus large, les Indiens l'ont appliqué à l'Être suprême. Dans ce sens il est synonyme de Paȟakamaȷ.

Garcilaso dit que le nom réel de cet Inca était Tito-Manco-Capac (2), mais que Viracocha, son père, ordonna par son testament qu'on l'appelât Paȟakutiȷ, en souvenir de la déroute des Chancas, dont la défaite fut de telle importance qu'elle n'amena rien de moins qu'un grand changement ou bouleversement dans l'Empire. Quant à nous, l'idée que ce surnom fut donné à ce monarque à raison de la sévérité et de la dureté de son gouvernement, nous paraît d'autant plus acceptable, qu'il résulte non-seulement de la signification du surnom même, mais encore du contexte du drame, où la sévérité de ce monarque est poussée jusqu'à la cruauté, que cette épithète de Paȟakutiȷ lui convient on ne peut mieux. Comme il était connu de tous sous ce titre, ou surnom, il existe des doutes parmi les historiens, comme nous le verrons plus loin, au sujet de son véritable nom.

Pachacoutic ne s'est pas distingué seulement par ses conquêtes et l'absolutisme de son gouvernement : ce qui est plus digne de mémoire et ce qui l'élève au rang des grands penseurs, ce sont ses maximes si pro-

(1) Plusieurs historiens, la plupart espagnols et étrangers à la langue quechua, écrivent ce nom *Pachacuti*. Tschudi, en expliquant cette leçon, dit que *Pachacuti* signifie *cent fois*, ce qui n'est pas exact, puisque lui-même reconnaît que, pour avoir ce sens, le nom devrait être *Pachak-cuti*. Mais cette dernière locution n'a rien à faire avec le nom du monarque qui nous occupe, et qui est encore aujourd'hui si populaire, sous le nom de Paȟakutiȷ (Pachacoutic), parmi tous les gens parlant quechua, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter à réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent la leçon *Pachacuti*.

(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1ª Part. Lib. V. Cap. 28.

fondes que la tradition nous a soigneusement conservées. En voici plusieurs que le père Blaise Valera a recueillies (1) :

« Quand les sujets, les caciques et les grands chefs obéissent de bon gré au roi, alors le royaume jouit d'une paix et d'une tranquillité parfaites. »

« L'envie est un ver qui ronge et dévore les entrailles de l'envieux. »

« Celui qui est jaloux et envieux du bonheur d'autrui souffre une double torture. »

« Mieux vaut que tu sois bon et envié que si, étant méchant, tu portais envie aux autres. »

« Celui qui porte envie aux autres se nuit à lui-même. »

« Celui qui porte envie aux bons ne retire d'eux que du mal pour lui-même, de même que l'araignée (2) tire son venin des fleurs. »

« L'ivrognerie, la colère et la folie vont de pair dans leur course, avec cette seule différence que les deux premières sont volontaires et transitoires, et la dernière permanente. »

« Celui qui tue un autre, sans autorité ou juste motif, se condamne lui-même à mort. »

« Les adultères, qui ternissent la réputation et l'honneur d'autrui, qui enlèvent le repos et la tranquillité aux autres, doivent être considérés comme des voleurs, et comme tels condamnés à mort sans rémission aucune. »

« On reconnaît l'homme noble et vaillant à la patience qu'il montre dans l'adversité. »

« L'impatience est l'indice d'une âme vile et basse, mal instruite et encore plus mal élevée. »

« Les juges qui reçoivent en secret les présents des gens d'affaires et des plaideurs, doivent être réputés voleurs et comme tels punis de mort. »

« Le médecin ou l'herboriste qui ignore les vertus des plantes, ou

(1) Valera, cité par Garcilaso, *Comentarios Reales*, 1ª Part. Lib. VI. Cap. 36.

(2) Il y a dans les vallées du Pérou un insecte qui ressemble à une petite araignée ailée, et qui tire son venin de certaines plantes vénéneuses. Les Indiens l'appellent Tiyaȷ, *séjournant, qui s'attache, qui se fixe, adhésif*, mot dérivé du verbe Tiyay (Voy. *Vocab. final.*) On a donné ce nom à cet insecte parce que sa piqûre cause des ravages incurables, quand elle n'est pas mortelle. Au Cuzco, où on le redoute beaucoup, on l'appelle, en parlant espagnol, Tiyac-araña, nom moitié quechua moitié castillan.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui, connaissant celles de quelques-unes, ne cherche pas à les connaître toutes, ne sait que peu ou rien. Il doit apprendre à les connaître toutes, aussi bien celles qui sont salutaires que celles qui sont nuisibles, afin de mériter le nom auquel il prétend. »

« Celui qui se fatigue à compter les étoiles, ne sachant même pas compter les nœuds des *quipos*, est un objet de risée. »

On voit dans plusieurs de ces maximes, toutes simples qu'elles sont, beaucoup d'originalité. C'est à ce monarque qu'on attribue aussi la création de la célèbre formule de salutation : *Ne vole pas, ne mens pas, ne sois pas oisif*, avec la réponse : *Qu'il en soit ainsi de toi*, dont nous avons parlé dans notre *Introduction*.

Toupac-Youpanqui. — Tupaj-Yupanki.

Yupanki veut dire *tu comptes*, dans le sens de tu as de la valeur, de l'importance. C'est la 2me pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe Yupay, *compter*, et, au sens moral, *être compté, être tenu en grande estime*. Ce mot Yupanki a été employé dès les temps les plus reculés comme épithète accompagnant le nom des Incas, à peu près, ainsi que le fait observer Garcilaso (1), comme le surnom d'*Auguste* était appliqué aux empereurs romains. En quechua, la 2me personne du futur de tous les verbes a la même forme que la 2me pers. du présent, en sorte que Yupanki veut dire aussi *tu compteras*. C'est ce futur que Garcilaso voit dans l'épithète royale en question, et qui, selon lui, renfermant implicitement l'idée de son complément, signifierait : « Tu compteras ses grands exploits, ses vertus excellentes, sa piété, sa mansuétude, etc. » Quoique Garcilaso considère cette locution comme très-élégante, et qu'il ait raison de dire qu'elle peut renfermer l'idée du complément qu'il supplée, elle nous semble ne pouvoir convenir à un roi, puisqu'il est naturel de l'appliquer plutôt à la nation ou à la postérité appelée à raconter les exploits et les grandes qualités du monarque. Tschudi, s'écartant aussi de Garcilaso, donne à peu près la même valeur que nous au mot Yupanki, que nous rendrions en français par *illustre, immortel*. Si donc nous rejetons l'explication de Garcilaso, c'est uniquement parce qu'elle manque de logique en cet endroit-ci : car en elle-même, elle est parfaitement

(1) *Comentarios Reales*, 1a Part., Lib. II, Cap. 17.

conforme au génie de la langue quechua, le verbe Yupay, que nous avons pris dans le sens intransitif, étant en même temps transitif et susceptible d'avoir un complément direct, ce qui est le cas pour un grand nombre de verbes quechuas. Comme transitif et pris au futur, Yupanki veut dire, *tu raconteras quelque chose*, ou *tu auras des choses à raconter*, ce qui revient à l'idée de Garcilaso. Tschudi nie implicitement que Yupay ait le sens de *raconter, livrer à la postérité*, quand il affirme que le verbe qui exprime ce sens en quechua, est *Hahuari*. En cela, cet auteur n'est pas exact : ce verbe, tel qu'il l'écrit, n'est jamais employé au Cuzco, et s'il veut parler de Haywariy (dont le radical est Hayway, *allonger la main pour donner quelque chose*), ce mot ne voudrait dire que *marcher, s'approcher en allongeant la main*, le suffixe riy, *aller, marcher*, ajoutant l'idée de mouvement à tous les verbes. Au contraire, Yupay s'emploie communément dans le sens de *raconter*, qui est aussi une des acceptions des verbes Willay et Uyariñiy. Cependant, ces derniers verbes, qui sont employés dans le langage ordinaire, n'auraient ni la vigueur, ni l'élégance de Yupay.

Tupay signifie principalement *racler*, et s'emploie tous les jours pour indiquer l'action de polir les métaux, ce qui se fait d'ordinaire en raclant. Tupaj, dérivé verbal, équivalant à *celui qui racle, celui qui polit*, appliqué au monarque, voudrait dire, selon Garcilaso, *celui qui reluit, celui qui resplendit*. Mais cette interprétation nous paraît forcée : car s'il est vrai qu'en raclant on peut faire reluire, il ne s'ensuit pas qu'on reluise soi-même. A mon avis, la signification du verbe Tupay, dans le cas présent, est celle de polir, d'adoucir une surface rude, acception si usitée, qu'on emploie communément ce verbe pour exprimer même l'action d'aplanir les inégalités du terrain. Dans le sens moral, on étend cette acception à l'idée d'adoucir, de calmer, d'apaiser, en sorte que le dérivé Tupaj, spécialement appliqué à un roi, n'a d'autre sens raisonnable que *celui qui adoucit, celui qui calme, pacificateur*.

D'après ces explications, nous pouvons conclure que le nom de Tupaj-Yupanki veut dire l'*Illustre pacificateur*, et cette conclusion a d'autant plus de vraisemblance que son père devait son nom de Pañakutiy, le Tout-Puissant, au caractère de son gouvernement, si sévère et si fort que, comme l'atteste notre drame, sa propre fille en avait elle-même ressenti les rigueurs, tandis que le fils, d'un caractère tout opposé, et qu'on voit dans le drame pardonner à tout le monde et réparer envers

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sa sœur la dureté paternelle, justifie pleinement l'explication que nous avons donnée de son nom.

Plusieurs historiens, et Garcilaso lui-même (1), disent que TOUPAC-YOUPANQUI n'était pas le fils, mais le petit-fils de PACHACOUTIC, et entre ces deux monarques, ils en placent un qu'ils appellent INCA-YOUPANQUI. Non-seulement le drame d'Ollantaï qui, remontant au temps des Incas, est une autorité irrécusable, mais beaucoup d'autres raisons que nous développerons dans les chapitres suivants, nous font regarder comme très-invraisemblable que TOUPAC-YOUPANQUI n'ait pas été réellement le fils et le successeur immédiat de PACHACOUTIC.

Tschudi, dans ses deux éditions, ainsi que Barranca, Nodal et Carrasco, écrivent *Tupac-Yupanqui*, tandis que dans le texte de Markham, la liste des personnages au commencement du drame, porte seulement *Inca-Yupanqui*, et que, dans le corps du drame, le même personnage est désigné sous le nom de *Ccapac-Yupanqui*. Cette leçon n'est susceptible, à notre avis, d'aucune justification.

ŒIL-DE-PIERRE. — RUMI-ÑAWI.

Rumi, employé comme substantif, veut dire *pierre;* employé comme adjectif et précédant un autre substantif, il équivaut à *dur, fort*, c'est-à-dire qu'il indique la qualité essentielle de la pierre. C'est là un principe général dans la langue quechua, et il serait presque impossible de trouver des substantifs dont au besoin on ne fît des adjectifs. Ainsi Riti, *neige*, change sa signification dans celle de *blanc*, s'il qualifie le substantif Uya, *visage*, en sorte que Riti-uya, veut dire *visage blanc*. Miski, *miel*, qualifiant le mot Simi, *bouche*, signifie *mielleux, suave, doux*, et Miski-simi, équivaut à *bouche mielleuse, douce, qui dit des tendresses*. Dans le même drame, nous rencontrons une foule d'exemples de ce genre. Il convient de faire remarquer que dans le quechua l'adjectif précède le substantif : Or donc, le mot Rumi qualifiant Ñawi, *œil*, ainsi que cela a lieu pour le nom Rumi-Ñawi, forme avec lui une locution qui pour tout quechuiste a évidemment le sens d'*Œil dur, Œil-de-Pierre*. Bien que cette signification soit facile à comprendre, il n'en est plus de

(1) *Los Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. VII, Cap. 26.

même lorsqu'il s'agit de rechercher par quelle raison cette épithète a pu être donnée à ce personnage, l'un des principaux du drame. Avant lui, on ne l'a appliquée à aucun autre, et il est probable que le personnage qui figure dans le drame étant historique, ainsi qu'il résulte de la tradition, et étant de plus très-connu de son temps, le poète quechua s'est servi de ce nom pour le désigner. Il est plus probable encore que ce surnom lui a été donné de son vivant par le public, attendu qu'à raison du caractère du personnage et du rôle qu'il joue, il lui convient à merveille. En effet, le qualificatif Rumi s'emploie aussi communément pour désigner les qualités morales, comme c'est le cas avec d'autres substantifs. Au Cuzco, on se sert du mot Rumi joint à Uma, *tête*, et Rumi-uma veut dire *tête dure*, dans le sens que l'homme auquel on applique cette expression est complétement niais et stupide. Pareillement, le même mot se joint à Sonqo, *cœur*, et Rumi-sonqo, *cœur de pierre,* s'applique aux individus dont le cœur est fermé à tout sentiment de pitié et de tendresse. Dans mon opinion, le qualificatif Rumi-Ñawi, *Œil-de-Pierre*, eu égard au génie de la langue des Incas, signifie que l'œil d'un homme est sans expression aucune, que la vie y fait complétement défaut, que le regard en paraît hébété (1). Cette interprétation est d'autant plus admissible qu'elle se trouve conforme au caractère du personnage dont nous nous occupons, qui est admirablement peint dans le drame et qui, par plusieurs raisons, a droit de porter ce surnom, ainsi que nous le verrons plus loin.

Peut-être était-ce un descendant de ce personnage que cet autre Rumi-Ñawi (2) qui, du temps d'Atahuallpa, figure dans l'Histoire comme Mestre de Camp, et qui se rendit si célèbre par ses cruautés, ainsi qu'on

(1) Tschudi, page 57, dit : « Cette expression (Rumiñahui), je l'ai souvent vu employer par les Indiens du Moyen-Pérou pour désigner les yeux atteints d'un obscurcissement de la cornée par suite d'une kératite. » Cet emploi du mot Rumi-Nawi, dont nous n'avions aucune connaissance, mais qui est confirmé aussi par Garcilaso, ne contredit nullement l'explication que nous venons de donner, car la personne atteinte de la maladie en question a nécessairement l'œil fixe et mort. Seulement il y a bien d'autres cas où cette épithète peut être appliquée, et nous ne croyons nullement que le personnage dont il s'agit ait eu l'œil malade.

(2) Ce Rumi-Ñawi était devenu un des plus redoutables adversaires des Espagnols à l'époque de la conquête du royaume de Quito. Il s'était retranché dans le voisinage d'une montagne près de cette ville, pour se défendre contre le capitaine Sébastien de Belalcazar, et c'est en mémoire de ce fait que cette montagne a été appelée de son nom Rumi-Nawi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peut le voir dans Garcilaso et dans la Tradition que nous publions à la fin de cet ouvrage dans la première partie de notre Appendice. (Voyez page 168.) Dans le drame, Rumi-Ñawi se livre à force jeux de mots sur son nom et fait sur le mot Rumi, *pierre*, de nombreux calembours, qui eussent été inintelligibles si nous n'avions pas traduit ce nom par Œil-de-Pierre.

Chef-Montagnard. — Orku-Waranka.

Waranka signifie *mille*. Nous avons déjà dit dans notre Introduction que la division des sujets par groupes de dix, de cinquante, de cent, cinq cents et mille individus, était une des pratiques du gouvernement des Incas. Chacun de ces groupes avait son chef spécial portant le nom du nombre d'individus qui se trouvaient sous son autorité. Ainsi Kunka, *dix*, était aussi le nom du chef d'une décurie. De même, Waranka, *mille*, désignait le chef du groupe le plus considérable, qui était celui de mille hommes. Ces noms qui, au commencement, répondaient à des titres ou grades militaires, devinrent bientôt patronymiques, comme cela arrive aussi dans d'autres langues; ainsi *Coronel*, en espagnol, et *Maréchal*, en français, sont des noms propres, tout comme en quechua Kunka, Waranka et autres. Il résulte donc de ce qui a été dit, qu'Orku, *montagne*, qualifiant le mot Waranka, se transforme en adjectif et équivaut à *montagnard*, d'où il suit qu'Orku-Waranka ne signifie pas autre chose que Chef-Montagnard, titre que l'on dut donner à l'origine aux chefs de mille hommes de la montagne, et qui, plus tard, resta comme nom patronymique jusqu'à nos jours, car il y a encore à l'intérieur du Pérou beaucoup d'Indiens qui s'appellent ainsi.

Dans l'Histoire des Incas, le nom d'Orku-Waranka est des plus anciens. Nous voyons dans le livre de Sahuaraura (1) sur la dynastie des monarques péruviens, que l'on compte au nombre des descendants de Lloque-Yupanqui, troisième empereur après Manco-Capac, et qui vivait au douzième siècle, un certain Orku-Waranka, ce qui est également attesté par *Los Anales del Cuzco* du Dr Meza. (Pag. 11.)

Dans les deux ouvrages que nous venons de citer (2), un « Apu-Orku-

(1) *Recuerdos de la Monarchia Peruana*. Pag. 29.

(2) Sahuaraura. *Recuerdos de la Monarchia Peruana*, Pag. 30. — Pio B. Mesa. *Los Anales del Cuzco*. Pag. 16.

Waranka » figure parmi les descendants de l'Inca Mayta-Capac, qui fut le quatrième empereur; et l'épithète Apu, qui ne se donne qu'aux plus grands personnages, prouve évidemment que cet Orku-Waranka devait occuper un rang très-élevé dans l'empire.

Nous voyons encore dans l'ouvrage de Sahuaraura, un Orku-Waranka figurer au premier rang parmi les descendants du roi Yahuar-Huaccac, et nous croyons, par la même raison que nous avons donnée dans la note au vers 838, page 64, que le personnage de notre drame n'est pas autre que cet Orku-Waranka ou son fils. Il est vrai que dans *Los Anales del Cuzco*, du Dr Meza, c'est Apu-Maruti qui est au premier rang parmi les descendants du roi Yahuar-Huaccac, et qu'Orku-Waranka n'y est pas nommé : mais sur ce point l'autorité de Sahuaraura, écrivain beaucoup plus ancien que l'auteur de *Los Anales*, et qui nomme aussi Apu-Maruti, mais seulement au second rang, nous paraît d'autant plus respectable qu'elle s'accorde mieux avec notre drame.

Les noms étrangers, surtout quand ils sont longs et difficiles à prononcer, répugnent à la langue française ainsi qu'au caractère de la nation, c'est pourquoi dans notre version, nous avons préféré au nom quechua Orku-Waranka, celui de Chef-Montagnard, qui n'en est que l'exacte traduction.

Hanco-Huaillo. — Hanqu-Waylu.

Ce nom n'est pas moins connu dans l'histoire du Pérou. Dans les œuvres de Garcilaso de la Vega, nous voyons le nom de Hanco-Huaillo figurer comme celui d'une grande province appartenant à la nation des Chancas et qui avait été conquise par l'Inca-Rocca. Le même auteur nous présente comme étant le grand chef de la nation des Chancas, du temps de l'Inca Viracocha, un certain Hancó-Huaillo, ainsi appelé sans doute, parce qu'il était de la province de ce nom. Après s'être révolté contre l'empereur du Cuzco, il livra la fameuse bataille de Yawar-Pampa (le champ du sang) où il fut fait prisonnier. Ayant obtenu, non-seulement sa grâce, mais encore sa liberté et son maintien à la tête du gouvernement des Chancas, pris de désespoir, il s'enfuit dans les montagnes, parce que son caractère hautain ne pouvait se plier à la domination des Incas. Dans *Los Anales del Cuzco* du Dr Mesa (Tome Ier, Page 38) cet

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

auteur dit au sujet du chef dont il est ici question : « On raconte que HANCO-HUAILLO était un homme hardi, d'un caractère indépendant, ennemi de toute soumission, vaillant, loyal, en même temps que reconnaissant. Incapable de faire acte de trahison envers l'Inca par qui il avait été comblé de faveurs, ne lui devant rien de moins que la vie et son maintien à la tête du gouvernement des Chancas, mais moins disposé encore à continuer à vivre soumis, traînant des chaînes, qui, bien que d'or, n'en étaient pas moins des chaînes, il résolut de s'exiler plutôt que de faire la guerre à VIRACOCHA, ou de lui jurer à tout jamais foi et hommage. »

On ignore si ce personnage revint plus tard dans l'empire et s'il eut des descendants, mais on sera porté à le croire si l'on considère que jusqu'à nos jours, le nom de HANCO-HUAILLO est très-répandu parmi les Indiens, et que ceux qui le portent en sont très-fiers : car on y voit le signe d'une haute noblesse. Dans notre drame, comme nous aurons l'occasion de le remarquer en en faisant l'analyse, HANCO-HUAILLO nous apparaît avec le même caractère historique.

Hanku signifie en quechua *cru, non cuit*, et Hanku, signifie *tendon, nerf;* ces deux mots diffèrent toutefois de Hanqu : car c'est ainsi qu'actuellement on prononce ce nom propre qui, bien que d'un usage assez fréquent, n'a pas d'étymologie connue. Waylu est l'équivalent de *tendre, doux, suave,* de sorte que se trouvant accouplé à Hanqu, il forme le nom composé Hanqu-Waylu, qui répond à *tendre, suave, gentil Hanco.* Tous ces noms sont si connus que ce serait fatiguer en vain le lecteur et allonger démesurément ce travail que de nous arrêter à réfuter les diverses opinions émises par les autres commentateurs au sujet de la signification et de l'orthographe de ce nom.

L'ASTROLOGUE. — Willaj-Uma.

Willaj, dérivé du verbe Willay, *conseiller, avertir, prédire,* a le sens de : *conseiller, devin, homme qui prédit, oracle.* Joint au substantif Uma, *tête,* il forme le titre Willaj-Uma, qui équivaut à *tête de devin, tête qui conseille, tête d'oracle.* C'était là le nom des prêtres du Soleil. Leur principale fonction consistant à proclamer les augures dans les grandes solennités et à observer les astres, il nous a semblé que le

terme d'ASTROLOGUE était celui qui cadrait le mieux avec leurs fonctions. Le mot quechua n'est donc aucunement un nom propre de personnes, ni un nom patronymique. Ces prêtres figurent encore sous ce même nom aux premiers temps de la conquête espagnole. Garcilaso, dans les cas nombreux où il a occasion d'en parler, les appelle *Huillac-Umu*, ce qui a été cause que beaucoup d'auteurs ont cru que le second élément de ce nom était Umu et non Uma. Toutefois, d'après la façon dont nous l'avons entendu prononcer par des quechuistes de race pure, il faut lire Uma.

Au chapitre de la phonétique, nous discourons longuement à ce sujet en traitant de la voyelle A.

Il y a aussi des auteurs qui pensent que le premier élément doit être Willka, *merveilleux, surnaturel, mystérieux* : alors le nom de Willka-Uma signifierait : *Tête surnaturelle, merveilleuse.* Il ne serait pas surprenant que du temps des Incas, on eût donné cette épithète aux prêtres ; néanmoins, la leçon Willaj-Uma nous paraît la plus généralement usitée et elle a pour elle non-seulement l'autorité de Garcilaso, mais encore celle de différents historiens contemporains de la conquête. Dans le texte primitif de Tschudi, on trouve *Huillca-Uma*, ce qui, à notre avis, n'est pas fautif, puisque ce dernier titre a un sens encore plus expressif que le premier. Malgré cela, cet auteur a préféré pour son second texte Willaj-Uma, qui est plus usité.

PIED-LÉGER. — Piki-Haki.

Piki est le nom de l'insecte qu'on appelle *nigua* en espagnol et *chique* en français. Voici la définition que donne du mot *nigua* le Dictionnaire de l'Académie espagnole : « Insecte de moins d'une demi-ligne de long, et qui ressemble beaucoup à la puce, dont il diffère en ce que la partie postérieure du corps est blanche, et la bouche armée d'une trompe de même longueur que l'animal. C'est à l'aide de cet instrument qu'il s'introduit dans les pieds de l'homme et qu'il y dépose ses œufs. Ceux-ci, animés par une prompte incubation, causent, en se développant, des douleurs très-aiguës, et souvent même la mort. » Pour compléter cette idée du Piki, car on lui donne encore ce nom parmi les Cuzcains, en l'espagnolisant, *Pique*, nous ajouterons que cet insecte se rencontre surtout dans les endroits chauds, humides et sablonneux, et qu'il abonde dans les vallées des montagnes du Cuzco.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ƙaki veut dire *pied* dans la stricte acception du mot, et *jambe* dans une acception plus large. Nous avons déjà fait observer que quand un substantif se trouve devant un autre, il prend le caractère d'adjectif et dénote une qualité. L'expression de Piki-Ƙaki, littéralement *pied de puce* ou pied semblable à celui de la puce, ne signifie nullement que le pied soit envahi par ces insectes, mais qu'il possède les qualités dont ces animaux sont doués, c'est-à-dire leur agilité et leur marche par bonds. Sur ce point, il ne peut y avoir de discussion : car, dans le département du Cuzco, cette expression est très-usitée et s'applique surtout aux jeunes garçons qui ne peuvent rester tranquilles et dont le pas, en même temps que très-petit, est très-rapide : Il est évident que cette locution, que l'on peut regarder comme un idiotisme quechua, a existé longtemps avant que le drame d'Ollantaï eût été composé et avant que l'auteur eût pensé à l'appliquer au personnage comique de la pièce.

Barranca, Carrasco, ainsi que Nodal, donnent la même signification que nous au nom dont il est question. Tschudi, sans se rendre compte de la valeur réelle des mots, croit que Piki-Ƙaki veut dire *pied ayant des puces* et que cette expression indique qu'une personne a les pieds envahis par cette sorte d'insectes, et par suite tout à fait déformés. Il pousse cette idée jusqu'à ce point de se figurer que le page d'Ollantaï devait avoir été pied-bot. Pour que l'explication de Tschudi fût exacte, il faudrait que l'expression quechua fût : Pikiyuj-ƙaki ou pikisha-ƙaki, *pied ayant des puces* ou, comme on dit le plus souvent parmi les Indiens, Pikisapa, *plein de puces*, ce qui est le terme consacré par l'usage pour désigner celui qui souffre de cette maladie. Si l'on considère que celle-ci, beaucoup plus douloureuse et aussi plus dangereuse que la difformité vulgairement appelée *pied-bot*, en est entièrement différente, on reconnaîtra que l'opinion de Tschudi n'est admissible en aucun cas.

Le caractère de Pied-Léger, bien qu'il ne soit pas historique, et qu'il semble n'avoir été introduit que pour donner un peu de mouvement au drame, est la personnification vivante d'un type du temps des Incas, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Au Cuzco et en diverses localités de l'intérieur du Pérou, les gens qui ont un rang, par exemple, les curés, les gouverneurs de provinces et autres personnages, ont chez eux un tout jeune Indien qu'on désigne, même quand on parle espagnol, par le nom d'*Incachu* (petit Inca), et qu'on habille avec un grand luxe. Culotte courte de velours bleu à canons, jaquette a la façon de celle des Incas, appelée

Unku, de même étoffe et garnie de gros boutons jaunes, espèce de gilet de drap écarlate, enfin bonnet pointu avec glands d'or ou d'argent, tel est le costume de ces petits pages, dont l'occupation au Cuzco consiste le plus souvent à porter les petits tapis ou carreaux dont les dames qui se rendent à la messe se servent pour s'agenouiller. C'est surtout aux jours de grande fête qu'on peut voir ces petits domestiques en grande tenue. Gâtés par leurs maîtres, habitués à traiter d'égal à égal avec les fils de la famille, à jouer avec eux, ils prennent bien des libertés et on leur passe tout à raison de leur intelligence et de leur gentillesse : car les Indiens étant naturellement rusés, cet esprit de finesse se développe de bonne heure par le contact de la société et par l'éducation qu'ils reçoivent dans les grandes maisons, quand, dès leur enfance, ils y sont élevés dans le but que nous venons d'indiquer. L'auteur du drame a tracé de main de maître ce personnage, et le nom de Pied-Léger qu'il lui a donné est on ne peut plus heureux. La raison qui nous porte à croire que l'épithète Piki-Ƙaki est beaucoup plus ancienne que le drame, c'est que tous les Indiens, dont beaucoup sont aujourd'hui grossiers et étrangers à toute culture, savent ce que veut dire cette expression, et nous sommes sûrs que la plupart, peut-être tous, sauf de rares exceptions, ignorent l'existence d'un drame qui a pour base l'épisode historique d'Ollantaï et même la tradition relative à cet épisode.

Stella. — Kusi-ƙoyllur.

Si, comme nous espérons le démontrer dans les chapitres suivants, le sujet du drame ne présente pas seulement quelques apparences de vérité, mais repose dans ses parties essentielles sur des événements historiques, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cette fille de Pachacutic, objet de la flamme d'Ollantaï et cause de la rébellion de ce chef, se soit réellement appelée Kusi-ƙoyllur, ou tout au moins ƙoyllur, *Étoile*, nom de femme encore en très-grand usage parmi les Indiens, et que l'auteur du drame aura fait précéder du qualificatif Kusi, *joyeuse*, le nom de Kusi-ƙoyllur équivalant ainsi à *Étoile de félicité*, *Étoile d'allégresse*, *Étoile riante*.

Dans *Los Anales del Cuzco* du Dr Mesa (Tom. I, Pag. 16), nous trou-

vons que parmi les descendants de MAYTA-CAPAC, qui fut le quatrième empereur, il y en avait un qui s'appelait INTI-CUSI-MAYTA. Ce fait prouve que le qualificatif *Cusi* (Kusi), qui entre dans la composition des noms propres de plusieurs descendants du douzième empereur HUAYNA-CAPAC, était déjà employé dès les temps les plus anciens. Parmi ces descendants de HUAYNA-CAPAC figure même une matrone appelée CUSI CHIMPU. (*Ibid.* Tom. II, Pag. 264). Il n'est donc pas surprenant que le mot Kusi ait servi à composer le nom dont nous nous occupons. Comme lorsqu'il s'agit de la descendance des empereurs Incas, on ne conserve presque jamais les noms de femmes, on ne peut risquer d'assertion quelconque à cet égard ; s'il en était autrement, peut-être trouverions-nous le nom de Kusi-Hoyllur dans la descendance de PACHACOUTIC, qui passe pour avoir eu beaucoup d'enfants de ses différentes femmes, plus de trois cents selon quelques historiens.

ANAHUARQUI. — Anawarki.

Dans *Los Comentarios Reales* de Garcilaso (1ª Part. Lib. VI, Cap. 34), nous voyons qu'ANAHUARQUI était la sœur et l'épouse légitime de PACHACOUTIC. Nous ignorons la véritable signification du nom quechua de cette reine, mais si l'on considère que les *Anahuarqui* sont du nombre des familles du Cuzco qui passent pour avoir une origine noble, on comprend que c'est un nom patronymique et non pas un nom propre de femme. Néanmoins, je ne l'ai jamais rencontré dans la généalogie d'aucun monarque de la dynastie des Incas.

Sahuaraura, dans ses *Recuerdos de la Monarquia Peruana*, dit, à la page 35, que cette reine habitait d'ordinaire un grand palais, situé sur le coteau d'*Apucancha*. Le nom de ce coteau a en quechua à peu près le sens de *Haut Palais*, et il est assez probable que ce nom lui venait de ce que le palais de la Reine était situé sur cette éminence. Le même auteur, dans le passage cité, ajoute que le frère d'ANAHUARQUI, appelé APU-CHUMANA, avait sa résidence habituelle à *Anccas-Chaca*, et qu'il était bisaïeul du prince de même nom, qui, dès le temps de la conquête, fit don d'une conque d'or et d'argent, contenant quinze mille réaux, pour la construction des églises paroissiales. Tous ces détails ne

sont pas inutiles pour faire comprendre que la civilisation chrétienne se naturalisa sans beaucoup de peine, parce qu'elle rencontra des dispositions favorables dans l'élévation d'esprit d'hommes supérieurs à bien des égards aux hordes conquérantes.

BELLA. — Ima-Sumaj.

Sumaj, *beau* ou *belle*, est aussi un nom propre de femme. Dans *Los Anales* du Dr Mesa, page 101, sous ce titre, *Un Épisode de la vie de nos ancêtres*, on trouve un récit qui, d'après cet auteur, « est le tableau fidèle d'une tradition connue de tous les Cuzcains, tradition qui, universellement admise, repose de plus sur des vestiges, des ruines, et sur la topographie des lieux que l'on désigne ». Nous ne donnons aucun extrait de cette légende, attendu qu'elle n'a pas le moindre rapport avec le sujet de notre drame, mais nous y voyons que l'héroïne s'appelle Sumaj-Tika, *Belle-Fleur*, nom analogue à celui que porte la fille de STELLA, et, coïncidence qui ne laisse pas que d'être assez curieuse, on place précisément l'épisode auquel nous faisons allusion à l'époque de l'empereur PACHACOUTIC. L'Histoire est si obscure sur ce point, que nous n'osons pas émettre de conjectures sur le caractère historique du nom de BELLA. Le contexte du drame seul peut nous fournir quelque lumière à ce sujet.

Ima, *quel*, précédant le mot Sumaj, forme Ima-Sumaj, qui littéralement équivaut à *Quelle beauté !*

LA MÈRE ROCHE. — Mama-haha.

haha, *roche*, est une dénomination assez usitée parmi les Indiens, mais je ne l'ai jamais entendu employer comme nom propre de femme. Il est néanmoins probable qu'elle s'employait ainsi du temps des Incas, mais qu'elle ne sera parvenue jusqu'à nous qu'avec le caractère de nom patronymique. Mama, *matrone*, constituait un titre honorifique que portaient les dames nobles. MAMA-RUNTU était la femme de VIRACOCHA et la mère de PACHACOUTIC, et, à partir de l'époque où vivait MAMA-OCLLO, épouse de MANCO-CAPAC, un grand nombre de reines et de femmes de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sang royal ont joui de cette qualification qui précède toujours le nom de la personne. Les Indiens allaient même jusqu'à donner ce titre à la lune qu'ils appelaient Mama-Killa en signe de vénération. Mama-ĥaĥa, *La Mère Roche*, en même temps que femme de sang royal, qualité indispensable, au rapport des historiens, pour devenir la supérieure des Vierges du Soleil, doit de plus évidemment avoir été une personne de haute importance; il est donc naturel qu'elle reçût le titre honorifique de MAMA.

Dans le texte primitif de Tschudi, on trouve ĥaĥa-Mama, où l'on voit l'ordre des mots interverti. Cela est contraire au génie de la langue quechua; aussi cet auteur a-t-il rectifié cette erreur dans le texte qu'il publia postérieurement. Barranca et Carrasco ont une leçon identique à celle de mon texte, Mama-ĥaĥa; mais dans les textes de Markham et de Nodal, l'ordre des mots est également interverti.

Si ĥaĥa se trouvait avant le mot Mama, ce dernier figurerait comme nom principal et l'autre comme qualificatif. Dans l'expression Wasi-Mama, par exemple, Wasi, *maison*, indique que la personne désignée par Mama, *Matrone*, est de la maison, qu'elle en fait partie, et Wasi-Mama signifie littéralement *Matrone de la maison*. Si l'on donne donc à ĥaĥa la signification de *caverne*, que ce mot possède également, ĥaĥa-Mama équivaudrait à *Matrone de la caverne*, appellation qui ne convient pas du tout au personnage dont nous nous occupons ici : car si, par là, on avait voulu indiquer, non pas la supérieure des Vierges d'Élite, mais bien la gardienne de la caverne de STELLA, jamais on ne se serait servi du terme *Mama*, qui, comme nous l'avons déjà dit, constitue un titre d'honneur et n'a, en aucun cas, en quechua, la signification de gardienne ou surveillante, ni de rien de semblable. Pour désigner la femme chargée de garder la caverne de STELLA, on aurait dit ĥaĥa-Kamayuj.

Il est à remarquer que dans le même premier texte de Tschudi (V. 710), on voit que le roi TOUPAC-YOUPANQUI, s'adressant au personnage dont il s'agit, le nomme Mama-ĥaĥa, ce qui vient en confirmation de ce que nous avons dit. Au V. 1725, le même roi, parlant à cette supérieure, l'appelle ĥaĥaj-Maman, jeu de mots que nous avons expliqué dans une note, et qui, peut-être, a été la cause de l'erreur où sont tombés les auteurs qui ont préféré le texte ĥaĥa-Mama.

SALLIA. — Salla.

On trouve généralement dans les autres textes d'OLLANTAÏ, Pitu-Salla, d'où l'on déduit que Pitu, *compagne*, fait partie intégrante du nom propre Salla. Dans la langue des Incas, Pitu est un simple qualificatif que probablement les novices se donnaient entre elles, et dans lequel nous ne saurions voir un titre et encore moins un élément entrant dans la composition d'aucun nom propre. C'est par cette raison que nous avons adopté exclusivement le nom Salla, d'autant plus que dans le même drame, le qualificatif Pitu ne précède pas toujours ce nom, mais en revanche est fréquemment employé comme adjectif commun appliqué à d'autres personnes, et il n'est pas jusqu'à BELLA qui ne s'en serve, dans le couvent même des Vierges d'Élite, en parlant à STELLA dont elle ignore encore le nom. Nous aurions pu laisser Pitu-Salla sans que cela eût tiré le moins du monde à conséquence; mais le désir de préciser la valeur des mots quechuas, dans l'interprétation desquels les autres commentateurs se sont presque toujours égarés, nous a obligé à n'adopter que le nom propre.

Quant à l'étymologie du mot Salla, nous avouons que nous l'ignorons complétement. Barranca, pag. 63, dit que ce mot signifie *amour*, assertion foncièrement inexacte, attendu que, non content de nous être enquis de ce qui en est, auprès des Indiens du Cuzco, nous avons aussi consulté sur ce point différentes personnes de la Bolivie et de la République de l'Équateur qui parlent le quechua. Probablement Barranca a confondu Salla avec Sulla, *douleur*, *peine*, pouvant, dans une acception plus large, signifier le *mal d'amour*. Nodal, à la pag. 8, avec son parti pris d'expliquer toutes choses, ou de changer celles qu'il ne comprend pas, a converti le nom en question en celui de *Pitu-Siclla*, qui équivaut, d'après lui, à *compagne de la jacinthe*, pour attribuer à la personne favorite les vertus et les qualités que le langage allégorique prête à cette fleur ou à la pierre précieuse de ce nom. Ce qui est certain, c'est que Pitu-Sihlla, qui, en réalité, veut dire *Compagne-Jacinthe*, ne serait qu'une absurdité en tant que nom propre de cette jeune fille.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE SECOND.

ANALYSE DU DRAME AU POINT DE VUE HISTORIQUE. — TRADITION SUR OLLANTAÏ.

L'empire des Incas se trouve sous la puissance de PACHACOUTIC, qui monta sur le trône vers le milieu du XIVe siècle. Un des personnages les plus éminents du royaume, à cette époque, est OLLANTAÏ, grand chef de la province des Andes (Anti-suyu), qui, par sa valeur, ses talents, ses hauts faits, s'est élevé du rang d'obscur vassal, à un poste auquel on ne reconnait de supérieur que la dignité royale. Ce vaillant guerrier, non-seulement gagne la faveur du monarque, mais devient même l'objet de l'amour de STELLA, la fille préférée de ce souverain. La reine ANAHUARQUI est seule à découvrir les liens déjà coupables qui unissent les deux amants, et l'amour maternel l'oblige à cacher cet attachement à PACHACOUTIC, dont la sévérité ne laisse rien à espérer, car une loi inexorable défend formellement que le sang des descendants du Soleil se mêle au sang étranger. Cependant la passion et la hardiesse d'OLLANTAÏ n'ont pas de bornes, et, un jour, le héros demande au roi la main de sa fille. L'Inca écoute avec stupéfaction les prétentions téméraires de son favori, et, en observateur fidèle de la loi de ses ancêtres, répond par un refus ferme et hautain. Blessé dans son amour et dans son orgueil, presque certain de perdre la faveur royale, OLLANTAÏ prend la résolution de se révolter contre PACHACOUTIC, et s'enfuit dans la province des Andes. Là, l'affection et la fidélité de ses sujets lui offrent un asile sûr contre la colère du roi. Les Antis, en effet, non-seulement embrassent sa cause avec enthousiasme, mais encore le proclament à l'instant roi, et font de l'ancienne forteresse d'Ollanta tout à la fois le château d'OLLANTAÏ et un boulevard inexpugnable contre l'Inca du Cuzco. Dix années s'écoulent de la sorte, le pays se trouvant comme en état de siége. PACHACOUTIC perd l'espoir de recouvrer le plus beau fleuron de sa couronne, et descend au tombeau après qu'ŒIL-DE-PIERRE, chef principal de ses armées, a éprouvé une déroute complète qui parait

assurer définitivement la domination d'Ollantaï sur les Antis. Œil-de-Pierre, homme dont la constance confine à la témérité, médite un stratagème aussi ingénieux que terrible en vue de soumettre son adversaire. Un jour, il se présente devant celui-ci le corps tout couvert de blessures et de contusions ; il feint d'avoir été, par ordre de Toupac-Youpanqui, successeur de Pachacoutic, soumis à la torture pour avoir eu le dessous dans la dernière bataille, et il implore la pitié de son ennemi, le suppliant de lui donner asile sous son propre toit. Ollantaï, plein de générosité, se sent ému de compassion en voyant l'état déplorable de son ancien compagnon d'armes, et il lui accorde une hospitalité franche et loyale. Œil-de-Pierre, grâce à son astuce raffinée, a bientôt gagné la confiance sans bornes de son protecteur, et il la met à profit au moment où la fête solennelle du Soleil, pendant laquelle tous les guerriers s'abandonnent à l'orgie, lui offre une occasion propice pour consommer la trahison qu'il médite. Alors, à la faveur de la nuit, il ouvre aux troupes du roi du Cuzco les portes de la forteresse, et il prête son concours pour que les rebelles, sans exception aucune, soient tous chargés de chaines et conduits aux pieds de leur ancien souverain. Celui-ci ordonne aussitôt qu'Ollantaï et ses principaux complices soient précipités au fond d'un effroyable abime, ce qui constituait un des châtiments les plus terribles parmi ceux qui étaient en usage dans l'empire. Mais, s'inspirant d'un sublime esprit de clémence, au moment même où les condamnés marchent vers le lieu du supplice, il arrête le funèbre convoi, commande qu'on les mette tous en liberté, et prononce la parole suprême d'un pardon absolu, parole qu'Ollantaï et tous les autres entendent avec admiration et qui leur fait verser des larmes de reconnaissance. Toupac-Youpanqui fait plus : il rend à tous les rebelles leurs anciens honneurs et tous leurs titres, et va jusqu'à déléguer à Ollantaï la souveraine puissance, afin qu'il reste à la tête de l'empire pendant son absence, ses conquêtes dans la province de Colla l'obligeant à quitter la ville du Cuzco.

Pendant la longue période de la rébellion, on ne sait rien de Stella. Durant ce même temps, une belle enfant grandit dans le palais des Vierges du Soleil. Une nuit, qu'elle se promène dans les allées désertes des jardins du palais, Bella, car tel est le nom de cette enfant, entend les gémissements d'une femme qui se désole, et, bien que ces cris de douleur la remplissent d'effroi, poussée par un mystérieux pressentiment, elle surmonte tous les obstacles et parvient à découvrir l'endroit d'où sortent

les plaintes. Cet endroit, c'est la caverne secrète et étroite qui sert de prison à Stella. La malheureuse y avait été, pour ainsi dire, enterrée vivante par ordre de Pachacoutic, plus sévère monarque que tendre père. Stella, guidée par l'instinct maternel, réfléchissant à l'âge de sa fille et entendant son nom, la reconnait et presse dans ses bras, après une si longue séparation, le fruit adoré de son amour avec Ollantaï. Bella, en retrouvant sa mère, déplore l'affreuse situation où elle la voit, et à partir de ce moment n'a plus qu'une pensée, celle de l'arracher à son triste sort. Sur ces entrefaites a lieu la capture d'Ollantaï et les autres événements que nous venons de raconter. Bella saisit le moment où le cœur de Toupac-Youpanqui, débordant de magnanimité, pardonne à ses ennemis, pour courir se jeter à ses pieds et demander grâce pour sa mère. L'Inca, touché de la douleur et de la beauté de la jeune fille, accède à ses désirs et se laisse conduire par elle, suivi d'Ollantaï, du grand prêtre et des autres personnages de sa cour, à l'endroit où git Stella, déjà sur le point d'expirer sous le poids de ses malheurs. Les soins que tous s'empressent de prodiguer à l'infortunée, l'émotion de Toupac-Youpanqui en reconnaissant sa sœur, la joie profonde d'Ollantaï en retrouvant sa bien-aimée après tant d'années, l'effusion avec laquelle tous embrassent Bella, tels sont les incidents qui forment le dénouement de l'action.

Voilà, esquissé à grands traits, l'épisode historique d'Ollantaï, tel que nous le présente l'auteur quechua, et voilà, avec plus ou moins de détails, la tradition qui en est restée parmi quelques habitants du Cuzco, jaloux de conserver les faits mémorables de leurs aïeux. La tradition la plus populaire entre tous les nombreux récits qui ont cours à ce sujet, est celle qui parut imprimée pour la première fois en 1837 (1) dans *El Museo Erudito*, journal qui, à cette époque, se publiait au Cuzco, sous la direction de Don Manuel Palacios. Cet écrit, postérieur de beaucoup à notre drame, se présente aussi avec moins de caractères de véracité historique, mais l'importance que lui ont donnée les autres traducteurs, nous a obligé à l'insérer en entier dans la première partie de notre *Appendice*, sans autre but toutefois que de montrer, comme nous le faisons plus loin, qu'il ne justifie pas l'estime qu'en ont faite ces auteurs, surtout dans les passages où il attribue à l'époque de la conquête espa-

(1) C'est par suite d'une erreur typographique que dans l'*Appendice* on a mis 1835 au lieu de 1837. Voir page 157, ligne 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gnole cette intéressante production littéraire, et au curé Valdez la gloire d'en avoir été l'auteur.

Avant tout, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur le drame lui-même pour être en état de reconnaître, dès les premiers pas, que cette œuvre, dans sa disposition, ne présente pas le moindre rapport avec la littérature des temps de la conquête, et qu'au fond l'esprit qui se dégage de son ensemble appartient à un monde à part et à un ordre d'idées entièrement différentes de celles de notre époque. On verra, en effet, tout de suite, que la division en scènes et en actes faite par la personne qui, la première, a écrit le drame en caractères latins, ne saurait être plus arbitraire, et que celui à qui elle est due, non-seulement est loin d'être l'auteur même, mais ne connait même pas les règles les plus élémentaires de la composition. La pièce, telle que l'a composée son auteur et telle que devaient être toutes celles du même genre, est une succession de dialogues où l'on méconnait entièrement l'art de les rattacher les uns aux autres et le mouvement scénique des personnages. Nous sommes ici, si l'on peut s'exprimer de la sorte, en présence d'un roman versifié et dialogué, où chaque chapitre est indépendant des autres au point de vue des lois du théâtre, et forme néanmoins avec les autres un tout complet. Quant à nous, voulant présenter cette œuvre dans toute l'originalité naïve avec laquelle elle a été écrite, nous nous sommes borné à la diviser par scènes qui changent chaque fois que les personnages sont tous nouveaux. Quelques-unes de ces scènes, où le changement des personnages n'est que partiel, comme cela a lieu quand un des interlocuteurs sort ou entre, ont été subdivisées par nous en dialogues pour indiquer ces changements. C'est au surplus ce que l'on va voir clairement ci-après.

Scène I.

Premier Dialogue (1-75) (¹). — Le drame commence par une conversation entre Ollantaï et son petit page Pied-Léger. Le premier parle au second de la flamme amoureuse qui le dévore et se propose de faire de

(¹) Les numéros entre parenthèses indiquent le premier et le dernier vers d'un dialogue ou d'un passage quelconque : car, comme ce chapitre n'a d'autre but que d'offrir la synthèse du drame et de beaucoup d'observations dont nous l'avons accompagné dans les notes au bas des pages, nous supposons que le lecteur, en lisant ce chapitre, aura le texte et la traduction sous les yeux.

lui le messager de ses amours. Pied-Léger, en termes qui, dès le début, dessinent le caractère espiègle, rusé et joyeux de ce personnage, cherche à détourner son maitre de ses projets, en lui rappelant que Stella, fille du roi, n'est pas pour lui, et en se montrant comme effrayé d'aller chez elle.

Deuxième Dialogue (76-255). — Arrive l'Astrologue, qui s'avance en adressant au Soleil son invocation, interrompant ainsi la précédente conversation et remplissant Ollantaï de crainte. Ni Garcilaso ni aucun autre historien n'ont peint le caractère des prêtres du Soleil en traits aussi frappants que le fait l'auteur du poème dans ce dialogue. Regardés comme des êtres supérieurs au commun des mortels, par tous ceux qui ne pouvaient, comme eux, se glorifier d'être les descendants du Dieu-Soleil, toutes leurs paroles étaient tenues pour des oracles et on les croyait au courant des secrets les plus intimes du cœur humain. Voilà l'explication de cette crainte religieuse qui, dans le gouvernement théocratique des Incas, donnait naissance à la moralité sévère des sujets, et faisait que ceux-ci, alors même qu'ils commettaient des crimes, étaient les premiers à s'en accuser, convaincus que rien ne restait caché aux Incas, ni aux Pontifes suprêmes, qui devaient forcément les uns et les autres être du même sang. Une des choses qui jette le trouble dans l'âme d'Ollantaï, c'est de voir que l'Astrologue se trouve entouré d'*ossements*, de *fleurs*, d'*urnes* et de *pierres minérales*. L'auteur du drame n'explique pas si l'Astrologue portait sur lui ces objets comme des instruments servant aux incantations magiques, ou s'il en faisait usage dans les sacrifices, et encore moins quel était cet usage. Je penche vers la première de ces suppositions. Le doute qui se produit ici ne pouvait exister du temps des Incas, où tout le monde connaissait évidemment la signification de ces objets. Si l'auteur eût été contemporain de la conquête, il aurait été plus explicite dans ce passage et dans beaucoup d'autres également obscurs pour nous, non pas précisément à cause de la langue, mais à raison de l'époque où cette œuvre a été composée. Notre héros, en cet endroit, parle aussi de sa passion, révélant dans l'excès de son désespoir tous les secrets de son cœur, et il entend de la bouche de l'Astrologue des conseils émis sous forme de profondes et graves sentences, et même le conseil d'avouer humblement au roi la vérité. Ce sentiment d'inébranlable soumission envers le monarque, dont les seigneurs et les sujets se trouvaient pénétrés, ne laisse pas que d'être un fait très-remarquable.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Troisième Dialogue (256-268). — L'ASTROLOGUE une fois parti, PIED-LÉGER se livre à des saillies spirituelles et mordantes qui ont pour but d'éloigner son maître des dangers que son amour peut lui faire courir. Tout ce dialogue abonde en figures propres à la langue des Incas et dont un grand nombre sont très-difficiles à traduire exactement. C'est ainsi qu'en terminant, OLLANTAÏ s'écrie : *Conduis-moi chez l'Etoile* (STELLA), et PIED-LÉGER répond : « Punhawrajmi, » — *Il fait encore jour*, ce qui, en quechua, grâce à la désinence rajmi, indique qu'il n'est pas possible de voir une étoile pendant le jour, idée qui renferme un jeu de mots très-clair dans l'original, mais dont, en lisant la traduction, on ne s'aperçoit qu'à l'aide de la réflexion.

SCÈNE II.

Premier Dialogue (269-306). — Cette scène nous présente la reine ANAHUARQUI parlant avec sa fille STELLA des amours de celle-ci. Mais ce dialogue, ainsi que toute la scène actuelle, n'a aucun rapport avec la précédente, parce que non-seulement les interlocuteurs ne sont plus les mêmes, mais que le lieu de l'action a changé aussi, et que, quant au temps, on ne peut savoir si l'une ou l'autre des deux scènes est antérieure ou postérieure, ni quel laps de temps s'est écoulé entre les deux, à ce point que si le drame avait commencé par la scène dont il est ici question, cette interversion n'aurait nui ni à l'ensemble, ni à l'intérêt. Dans le dialogue actuel, STELLA se plaint de l'ingratitude et de l'oubli d'OLLANTAÏ, bien que dans tout le drame il n'y ait pas trace de cette inconstance ; on dirait qu'il y a là une lacune.

Deuxième Dialogue (307-345). — Le roi s'avance suivi de son cortége. La reine mère se hâte de dire à sa fille de cacher son chagrin ; malgré cette recommandation, quand le monarque adresse à STELLA des paroles pleines d'une tendresse paternelle poussée jusqu'à l'exaltation poétique, elle n'y résiste plus et tombe à ses pieds, comme pour implorer le pardon d'une faute que son père ignore encore. Celui-ci, surpris et ne pouvant s'expliquer la cause de cette attitude, la comble de caresses en la prenant sur ses genoux. Il est à remarquer que la reine mère ne paraît plus sur la scène dans toute la suite du drame, et que l'on ignore

même ce qu'elle devient en définitive ; ce qui semble encore une autre lacune.

Troisième Dialogue (346-368). — Un groupe de danseurs vient rendre hommage aux souverains. Ils exécutent devant eux, en l'accompagnant de chant, la ronde que les Indiens appellent *Casua*. La chanson qui, en apparence, n'a aucun rapport avec le sujet, s'adresse à un petit oiseau qui, à l'époque de la récolte, fait d'assez grands ravages ; on le prévient de ne pas toucher au maïs de la princesse s'il ne veut pas périr tristement. Il est néanmoins évident que ces conseils adressés à la *Tuya*, car tel est le nom de ce petit oiseau, renferment une allusion à OLLANTAÏ, et que les dangers qui le menacent se rapportent à son amour pour STELLA, fruit défendu pour lui. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que, dans la pensée de l'auteur, cette chanson dût être chantée en présence d'OLLANTAÏ, puisque c'est à lui qu'elle s'adresse sous le voile de la fiction allégorique du petit oiseau. Mais de cela il n'est pas resté le moindre indice dans aucun des manuscrits.

Quatrième Dialogue (369-399). — Cette chanson terminée, STELLA demande à ses *Sicllas*, espèce de nymphes qui lui font cortége, une chanson de meilleur augure et un peu plus triste. En effet, la précédente *Casua*, bien que d'un funeste présage, devait être accompagnée d'une musique aussi enjouée que celle de toutes les autres chansons de ce genre. Une des dames d'honneur satisfait au désir de la princesse en chantant un *Yaravi*, qui, ainsi que tous les chants de même caractère, devait être exécuté sur un rhythme excessivement mélancolique et triste. Ce chant se rapporte aussi aux amours d'OLLANTAÏ et de la fille du roi. On y peint l'amour malheureux de deux colombes ; l'une d'elles meurt d'amour en cherchant inutilement sa compagne absente. C'est ainsi que se trouve symbolisé l'amour malheureux de STELLA et du chef des Antis. La fille du roi n'y résiste plus ; elle renvoie ses dames et donne un libre cours à ses larmes.

SCÈNE III.

Premier Dialogue (400-453). — Sans préparation ni justification scénique d'aucun genre, on voit paraître PACHACOUTIC, OLLANTAÏ et ŒIL-DE-PIERRE

en conférence au sujet de la conquête de Chayanta. Cette scène se lie si peu aux précédentes qu'il est impossible de calculer de combien de temps elle est postérieure. Toutefois, il semblerait conforme à la logique de l'art dramatique de supposer qu'elle se place peu après la précédente. Ni Barranca, ni Markham, ni Tschudi lui-même, n'ont compris la valeur historique de ce dialogue, comme nous le verrons quand nous en arriverons à la révolte d'Ollantaï. Le roi expose ici qu'il est nécessaire de profiter de la saison sèche pour entreprendre la conquête de Chayanta, province qui, de nos jours encore, garde le même nom et se trouve dans la République de la Bolivie sur les confins de Cochabamba et de Sucre ; ces derniers pays formaient avec elle une partie de l'ancienne province de *Colla-Suyo*, c'est-à-dire de la division méridionale de l'empire. Ollantaï et Œil-de-Pierre prédisent en termes enthousiastes l'heureuse réussite de la campagne. Déjà ici commence à se dessiner le caractère empreint d'un dévouement absolu à la personne du roi et en même temps plein d'une bonne foi allant jusqu'à la niaiserie, qui distingue Œil-de-Pierre. Le roi sans doute connaissait sa bravoure, de même que la courte portée de son intelligence et sa nature superstitieuse quand il lui dit : « Veux-tu déjà sortir à la recherche des serpents « terribles? » La question qu'il lui adresse ainsi s'accorde avec une tradition qui s'est conservée jusqu'à ce jour parmi les Indiens. Voici en quoi elle consiste : On raconte qu'une fois l'armée d'un Inca, pendant qu'elle était en marche pour une des conquêtes si nombreuses que firent ces monarques, étant venue à camper dans un endroit désert, tous les guerriers se virent assaillis et furent dévorés, dans la nuit, par une multitude de serpents (amaru), sortis comme par enchantement du sein de la terre. Or, ces serpents n'étaient autres que les dieux des pays que l'on allait conquérir, lesquels avaient pris la forme de couleuvres gigantesques pour défendre les foyers dont ils étaient les génies protecteurs. On ne trouvera donc rien d'étrange à ce que le roi ait adressé à Œil-de-Pierre une telle question, pour peu qu'on réfléchisse à la tradition au sujet de laquelle nous croyons avoir trouvé quelques renseignements dans nos historiens des premiers temps. Ce dialogue se termine par le violent désir que manifeste Ollantaï de conférer en particulier avec le roi, faveur qui lui est accordée.

Deuxième Dialogue (454-518).— Rien n'est plus éloquent que la grande tirade d'Ollantaï où ce chef épuise tous les artifices de la parole pour

demander au roi la main de sa fille en le priant de se souvenir des services rendus dans le passé et en jurant de lui dévouer son existence dans l'avenir. Le roi répond par un refus bref et formel, rappelant à Ollantaï qu'il n'est qu'un simple vassal, et lui intimant l'ordre de se retirer de sa présence.

Scène IV.

Monologue d'Ollantaï (519-554). — Cette scène ne devait pas se passer dans le palais du roi, attendu que celui-ci a congédié Ollantaï, et que ce monologue du héros, incontestablement l'un des plus beaux passages du drame, laisse supposer qu'Ollantaï se trouve seul, ou tout au plus avec Pied-Léger qui figure dans le dialogue suivant. Il semble qu'entre ce monologue et la scène antérieure il dut s'écouler fort peu de temps.

Premier Dialogue et Chanson d'un inconnu (555-647). — Ollantaï commande à son page d'aller trouver Stella et de lui annoncer qu'il lui rendra visite cette même nuit. Pied-Léger répond qu'ayant été ce jour-là plusieurs fois chez la princesse, il a trouvé la maison déserte, Stella, sa mère et tous leurs serviteurs en ayant disparu. Dans ce dialogue, le vers 576 renferme un double sens par la raison que la phrase « Waranha runallan » peut se rendre tantôt par: *Près de mille hommes*, comme nous l'avons traduite, tantôt par: *le chef des mille hommes*, ce qui est en réalité la pensée de Pied-Léger, qui fait allusion au *Chef-Montagnard*. Nous avons préféré la première de ces significations, car c'est celle qu'Ollantaï comprend tout d'abord. Ce jeu de mots, de même que beaucoup d'autres, est intraduisible.

Tout à coup et sans y être préparé par quoi que ce soit, on entend une chanson, introduite dans la pièce, comme étant chantée par un inconnu ; toutefois, le sens qu'elle présente cadre à merveille avec la situation d'Ollantaï. Tout s'y réduit en effet à ceci, qu'un amant se plaint d'avoir perdu sa bien-aimée et en décrit la beauté par des figures si poétiques et par des images d'une originalité telle, que cette poésie peut soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de plus parfait en ce genre dans n'importe quelle littérature. C'est une chose digne de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

remarque que la manière, d'une naïveté pour ainsi dire un peu rustique, avec laquelle l'auteur quechua introduit dans le drame cette chanson et les deux précédentes. Comment se fait-il que ceux qui chantèrent et dansèrent la *Casua* connussent les amours d'OLLANTAÏ? Comment la jeune fille qui chanta le *Yaravi* les connaissait-elle? Et enfin quelle connaissance pouvait en avoir l'inconnu dont on entend la voix et qui, vu la teneur de cette dernière chanson, paraît plutôt être OLLANTAÏ lui-même? En réalité, aucun des chanteurs n'est au fait de ces amours, mais il y a là une espèce de coïncidence mystérieuse qui fait que le sujet des chants se trouve être en rapport avec l'amour de nos héros, effet inattendu, qui, par cela même, produit une plus vive impression. Il n'est personne au courant du procédé classique auquel on avait recours pour l'introduction des chœurs dans la tragédie grecque, qui puisse se figurer, dans le but de soutenir que notre drame est d'origine moderne, que ces chansons y ont été introduites par l'auteur quechua d'après l'exemple des chœurs du théâtre grec.

Deuxième Dialogue (648-673). — Une fois la chanson finie, PIED-LÉGER fait un calembour sur le nom de STELLA. OLLANTAÏ parle de s'insurger contre le roi, PIED-LÉGER ajoute encore quelques autres plaisanteries, puis le dialogue se termine par la fuite de notre héros. Celui-ci ordonne à son page de prendre les devants, à quoi PIED-LÉGER répond : « Quand il s'agit de fuir, j'en suis ». Cela ne laisse pas que de nous intéresser, car c'est une preuve de plus que ce bouffon n'était rien moins que boiteux ou pied-bot, ainsi que l'a cru Tschudi.

SCÈNE V. — (674-720).

Cette scène fait suite à la précédente, mais avec un intervalle de trois jours. Le roi, qui craint qu'OLLANTAÏ ne s'enfuie, ainsi que cela a déjà eu lieu en effet, pense à le faire arrêter, et avoue la colère dans laquelle le met cette idée. ŒIL-DE-PIERRE l'informe qu'il y a *trois jours* que notre héros a disparu; puis survient un messager qui arrive d'Urubamba et qui lui annonce comme positive la rébellion d'Ollantaï, nouvelle que confirme au surplus le *quipo* qu'il apporte. La colère du roi est à son comble, aussi ordonne-t-il à ŒIL-DE-PIERRE de marcher immédiatement

contre le rebelle. D'après tous les textes, soit manuscrits, soit imprimés, dont j'ai connaissance, on donne cette scène comme commencement du second acte, ce qui prouve de plus en plus que la première main qui écrivit cette œuvre sur le papier et en caractères latins, ne fut pas celle de l'auteur lui-même, mais quelque autre main profane. En effet, rien de plus mal à propos que la division du drame en cet endroit : car s'il y a lieu de faire une division, ce qui aurait été naturel et logique, c'eût été que cette scène, qui ne se compose que de très-peu de vers, qui, d'ailleurs, n'est autre chose que la conséquence directe de la fuite d'OLLANTAÏ, et qui, enfin, se passe encore au Cuzco, fût placée à la fin du premier acte, le second commençant alors par la scène suivante où le lieu de l'action, qui est transportée à Tambo, et l'action elle-même, changent complètement.

SCÈNE VI.

Premier Dialogue (721-765). — Le CHEF-MONTAGNARD, dont OLLANTAÏ avait dit que son cœur lui présageait qu'il avait déjà disparu du Cuzco (591 et suiv.), se trouve en effet au nombre des grands chefs de Tambo, parmi lesquels il figure au premier rang. Le présent dialogue est extrêmement important au point de vue historique. PACHACOUTIC, dans la conférence qu'il eut avec ses généraux, leur parla (400 et suiv.) de la conquête de Chayanta dans la région de *Colla-suyo*, et dans ce dialogue-ci nous voyons précisément que le CHEF-MONTAGNARD blâme cette idée du roi du Cuzco, en peignant ce projet sous les couleurs les plus sombres et en déplorant les malheurs qu'entraînent après elles les conquêtes dans des contrées si lointaines. C'est là un plan qui n'a d'autre objet que de déconsidérer PACHACOUTIC pour amener une révolte générale contre lui. OLLANTAÏ, dans le même but, adresse la parole aux chefs en des termes analogues. On remarque néanmoins que l'un aussi bien que l'autre des deux conspirateurs montre un certain respect envers PACHACOUTIC, et que le ton de leur langage vis-à-vis de lui est celui de gens qui veulent avant tout sonder le terrain. On voit donc que la conquête de Chayanta, qui fut en réalité un des épisodes importants de l'histoire des Incas, commença, suivant l'auteur du drame, par être un des desseins qui attirèrent l'attention de l'Inca PACHACOUTIC, et ce fut,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

selon Garcilaso, sous le règne de CAPAC-YOUPANQUI que s'acheva cette conquête. Cet historien, entre autres choses relatives à cette campagne, dit ce qui suit : « Ils allèrent de Cochapampa à Chayanta, traversant trente lieues d'un pays affreusement désert, qui s'étend entre ces deux localités; pas un pouce de terrain qu'on puisse utiliser; ce ne sont partout que rochers et pointes aiguës, que cailloux et roche vive. Aucune plante ne vient dans ce désert, sauf quelques arbres à cire qui portent des *épines* longues comme les doigts de la main, et dont les Indiens faisaient des aiguilles pour coudre le peu qu'ils cousaient. Ces ciriers croissent dans tout le Pérou. Ce désert franchi, ils entrèrent dans la province de Chayanta, qui a vingt lieues de long sur presque autant de large. L'Inca (CAPAC-YOUPANQUI) fit signifier au prince d'avoir à envoyer des ambassadeurs avec les formalités accoutumées » (1). Rien de plus intéressant que de comparer ce passage avec ce que disent OLLANTAÏ et le CHEF-MONTAGNARD au sujet de l'aridité des déserts qu'il faut traverser pour arriver à Chayanta, sans oublier même les *épines* qui, d'après eux, meurtrissent au passage les pieds des guerriers. Cette coïncidence n'est pas fortuite, puisqu'aujourd'hui encore les détails rapportés par Garcilaso et par le poète quechua relativement aux inconvénients des chemins de Chayanta et autres localités circonvoisines, sont passés en proverbe. Même de nos jours, la civilisation n'est pas parvenue, jusqu'ici du moins, à faire disparaître ces inconvénients. Or, cette conformité, qui naît de l'exacte reproduction de la vérité, pourrait être considérée comme une objection contre l'ancienneté de l'œuvre que nous analysons, si l'on supposait que l'auteur ait puisé à la source de Garcilaso. Néanmoins, quelques réflexions sur ce point nous amèneront à reconnaître l'impossibilité de cette hypothèse, et, tout au contraire, nous fourniront la preuve de l'antériorité de notre drame par rapport à *Los Comentarios Reales*. Si nous examinons de près la série des conquêtes dont il est fait mention dans cet ouvrage de Garcilaso, conquêtes au moyen desquelles les Incas se rendaient peu à peu maîtres de l'immense territoire qu'ils arrivèrent à posséder, nous voyons l'Inca ROCCA, *sixième* souverain de la dynastie, s'emparer des Chancas et de Hanco-Huaillo, territoires éloignés du Cuzco de quarante à cinquante lieues à peine. De même nous voyons que c'est sous le règne de l'Inca YAHUAR-HUACCAC, *septième*

(1) Garcilaso. *Comentarios Reales*. 1ª Part. Lib. III. Cap. 15.

roi, qu'eut lieu la conquête du territoire compris entre Arequipa et Tacama (aujourd'hui Tacna), qui se trouve à cent lieues environ du département actuel du Cuzco. Enfin, nous voyons que VIRACOCHA, *huitième* souverain de la dynastie des Incas, conquit le territoire qui forme aujourd'hui le département de Huamanga, qui se trouve aussi à peu près à cent lieues au nord du Cuzco, et qu'il s'occupa ensuite à parcourir pendant trois ans les quatre grandes parties de son Empire. Bien que la manière dont Garcilaso fait voyager les monarques conquérants ne puisse manquer de prouver contre lui les inexactitudes chronologiques que nous lui avons attribuées dans notre *Introduction*, nulle part cette inexactitude n'est plus évidente que lorsqu'il suppose que CAPAC-YOUPANQUI, *cinquième* roi, et antérieur par conséquent à ceux que nous venons de citer, acheva la conquête de Chayanta. Non-seulement la situation de ce pays, plus éloigné du Cuzco que ceux dont nous venons de parler, mais encore la difficulté de ses chemins presque impraticables, conduisent forcément à la conclusion que cette conquête a dû suivre toutes les autres. C'est ce que constate l'auteur du drame en affirmant que PACHACOUTIC forma le projet de cette expédition, mais que la révolte d'OLLANTAÏ attira pendant dix ans toute son attention, en sorte que ce ne fut que TOUPAC-YOUPANQUI, son successeur, qui se mit en marche pour accomplir les desseins de son père. Trois considérations nous confirment encore dans notre opinion au sujet de la priorité du drame par rapport à Garcilaso : premièrement, le ton d'assurance avec lequel l'auteur d'*Ollantaï* s'exprime, quand le personnage qu'il fait parler révèle le sentiment général de mécontentement et d'aversion que ces campagnes dans des pays éloignés et dépourvus de ressources inspiraient et devaient inspirer aux sujets du roi, sentiment que, du temps des Espagnols, Garcilaso ignorait probablement; secondement, le caractère d'authenticité et de véracité qu'on découvre dans ce passage, aussi bien que dans tout le reste du drame, et surtout, troisièmement, une considération qui paraît résoudre complètement la question: en effet, si l'auteur du drame eût puisé à la source de Garcilaso, du moment qu'il s'éloigne de cet historien au point d'altérer l'ordre de sa narration, il aurait pu, si cet épisode du drame n'eût eu d'autre objet que de chercher un prétexte pour dépouiller de son prestige le roi PACHACOUTIC, recourir à n'importe laquelle des conquêtes de ce dernier, ou à tout autre prétexte plus en harmonie avec ce qu'un écrivain de notre époque aurait pu imaginer. Ce qui milite en faveur de notre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

thèse, c'est que, de même que les traducteurs et commentateurs du drame, le docteur Valdez lui-même (il sera plus loin question de cet écrivain, qu'on a cru à tort être l'auteur d'OLLANTAÏ ou tout au moins le premier qui l'ait transcrit), ne comprit aucunement que dans ce dialogue il s'agissait de la conquête de Chayanta : car dans le texte qu'on lui attribue, ce passage se trouve mutilé et défiguré de la manière la plus fâcheuse.

Deuxième Dialogue (766-866). — C'est ici que commence en plein la rébellion d'OLLANTAÏ. HANCO-HUAILLO, qui est revêtu du caractère de pontife suprême, lui donne la marque distinctive de la royauté, le *llautu*, et, chose digne de remarque, il le fait, non pas au nom du Dieu-Soleil, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, mais au nom du peuple, comme s'il eût craint, du moment qu'il s'agissait d'un rebelle, de profaner le nom de la divinité. OLLANTAÏ nomme le CHEF-MONTAGNARD chef suprême de ses armées, et celui-ci s'étend longuement sur les préparatifs qu'il y a lieu de faire pour se retrancher dans la forteresse et la mettre en état de défense contre les forces de PACHACOUTIC. Toutes les cérémonies relatives au couronnement d'OLLANTAÏ et à l'investiture du CHEF-MONTAGNARD comme chef suprême, de même que les formules en usage dans ces actes solennels, sont essentiellement remarquables par leur originalité. Ce qu'il y a de plus important dans ce dialogue, c'est la manière dont le CHEF MONTAGNARD parle de toutes les localités qui se trouvent dans le voisinage de Tambo. Il paraît évident que l'auteur quechua a dû passer plusieurs années de sa vie dans toutes ces contrées et qu'il n'y avait pas un pouce de terrain qu'il ne connût. Il n'y aurait rien que de très-naturel à supposer qu'il était originaire de ce pays, et que ce fut cette circonstance qui lui inspira la pensée de composer cette œuvre capitale, dont le sujet, déjà intéressant par lui-même, devait l'être pour lui au plus haut degré, puisqu'il avait eu pour théâtre les lieux mêmes qui avaient été son berceau. Dans tous les textes, ce dialogue est joint au précédent, comme si tous les deux n'en formaient qu'un seul ayant trait à la rébellion d'OLLANTAÏ. Cette grave erreur dans la façon de comprendre le drame, erreur qui ne saurait être attribuée qu'à celui qui le premier mit par écrit cette œuvre, augmente le nombre des preuves que nous donnons pour démontrer que son auteur fut un autre que le quéchuiste qui, ayant notre manière d'écrire, le confia pour la première fois au papier en faisant usage des caractères latins.

SCÈNE VII.

Monologue d'Œil-de-Pierre (867-913). — On ne peut, même approximativement, calculer combien de temps après la scène précédente ce monologue a eu lieu. Si l'on tient compte de cette circonstance que le roi PACHACOUTIC envoya ŒIL-DE-PIERRE contre OLLANTAÏ le lendemain de la fuite de ce dernier, et que les préparatifs des rebelles de Tambo pouvaient être achevés en quelques jours, on ne se hasardera pas trop en supposant que la déroute que subit ŒIL-DE-PIERRE ait pu avoir lieu peu de temps après le couronnement d'OLLANTAÏ. Cependant quand on examine plus attentivement la marche du drame, on s'aperçoit que cette déroute d'ŒIL-DE-PIERRE a dû arriver après un temps très-long, attendu que ce même chef (v. 1105 et suiv.), environ dix ans plus tard, fait allusion à sa défaite en des termes qui lèvent toute espèce de doute à cet égard. De cette allusion on déduit que cet événement a dû se passer très-peu de temps avant la mort de PACHACOUTIC, laquelle a eu lieu alors que BELLA avait déjà atteint sa dixième année. La manière dont on a intercalé ce monologue dans le drame sans lien aucun, ne peut que paraître étrange. Peut-être manque-t-il dans l'œuvre quelques passages qui expliqueraient mieux toutes ces circonstances ; peut-être aussi dans l'esprit de l'auteur quechua, ce monologue devait-il précéder immédiatement la Scène X qui a trait au couronnement de TOUPAC-YOUPANQUI, et où évidemment il eût été plus naturel qu'il fût placé. Ce qui est certain, c'est que ces interversions non-seulement démontrent l'insuffisance de la personne qui a transcrit ce drame, mais expliquent pourquoi les autres traducteurs, dans beaucoup de cas analogues à celui qui nous occupe, ont été induits en erreur sur le véritable sens.

Une circonstance très-intéressante à noter dans cette scène, c'est l'accord du récit d'ŒIL-DE-PIERRE avec la topographie des lieux. En effet, le château d'Ollanta étant sur une hauteur escarpée, il fallait, pour arriver aux portes, suivre un chemin d'environ trois mètres de large, taillé dans le flanc de la montagne et faisant deux ou trois coudes, qui existe encore aujourd'hui. Pour quiconque connaît les lieux comme l'auteur de ce livre, il est très-facile de se représenter la manière dont l'armée d'ŒIL-DE-PIERRE a dû être écrasée dans ces défilés sous la masse de pierres lancées d'en haut par les défenseurs de la forteresse.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Scène VIII.

Premier Dialogue (914-1002). — Sallia, d'un ton tendre et caressant, prodigue quelques conseils à Bella, et son discours a pour principal objet d'amener la jeune fille à revêtir l'habit des Vierges du Soleil. A cet effet, elle lui peint sous les couleurs les plus séduisantes les avantages qu'il y a à faire partie de cette sainte cohorte. Bella manifeste ouvertement l'aversion qu'elle ressent pour le palais des Vierges d'Elite, et quand elle dit que tout y inspire la tristesse, elle évoque, comme un pressentiment douloureux, le souvenir de ce qui lui est arrivé la nuit précédente. Rien de plus émouvant que cette narration, où l'auteur quechua fait preuve des grandes qualités dont il est doué sous le rapport du génie poétique, en se servant de la simplicité et de la vérité comme source unique du pathétique. Par malheur, tout ce sentiment est presque impossible à conserver dans la traduction. Ce dialogue, de même que le suivant, n'a aucun lien qui le rattache ni à la scène précédente ni à celle qui se trouve placée immédiatement après.

Deuxième Dialogue (1003-1029). — Bella se retire, et la Mère Roche, supérieure des Vierges du Soleil, entre et demande à Sallia si elle a réussi à convaincre la jeune fille, ce qui prouve que tout ce que Sallia a dit dans le dialogue précédent lui a été inspiré par cette matrone. Sallia ne cache pas dans sa réponse les sentiments réels de Bella, et les paroles par lesquelles elle termine : *Quel serpent ! Quelle lionne !* font comprendre qu'elle prend le parti de la jeune fille, ce qui se trouve confirmé dans la suite.

Scène IX. — (1030-1076).

On pourrait se figurer que les paroles de Sallia que nous venons de citer n'ont pas trait à la supérieure des Vierges du Soleil, mais bien à l'Astrologue que l'on voit paraître dans cette scène s'entretenant avec Pied-Léger.

Cette supposition ne serait pas contraire au génie de la langue,

attendu qu'il n'y existe pas de genre grammatical, et que le mot que nous avons traduit par *lionne* pourrait également se rendre par *lion*. Toutefois, le contexte de cette scène ne présentant aucune allusion à la précédente et exigeant que le lieu de l'action ne soit pas le palais des Vierges d'Élite, rend cette supposition inadmissible. D'autre part, les filles du Dieu-Soleil étaient astreintes à une clôture si rigoureuse qu'il est de toute invraisemblance, non-seulement que Pied-Léger, mais que l'Astrologue lui-même aient pu y pénétrer.

Dans le dialogue dont il s'agit ici, l'Astrologue s'étonne de la rencontre, en apparence fortuite, qu'il fait du page d'Ollantaï et il l'interroge sur son maître. Le page élude ces questions par d'habiles faux-fuyants et finit par se débarrasser des demandes indiscrètes de l'Astrologue en lui parlant et du deuil universel que cause la mort du roi Pachacoutic, et de l'avénement de Toupac-Youpanqui, lequel, au dire de l'Astrologue, monte sur le trône par la volonté unanime du peuple.

Scène X. — (1077-1124).

Dans cette scène, qui naturellement doit se passer peu de temps après la précédente, a lieu l'inauguration du règne de Toupac-Youpanqui. Les présages de l'Astrologue ne laissent pas que d'être curieux, surtout si l'on réfléchit qu'il devait être au courant des projets secrets de trahison que préméditait Œil-de-Pierre contre Ollantaï, ainsi que cela ressort du sens énigmatique des derniers vers de cette scène. Ce qui n'est pas moins intéressant, ce sont les raisons qu'Œil-de-Pierre donne pour se justifier, quand le nouveau souverain lui reproche la déroute qu'il a subie. Ce passage vient confirmer notre observation que le monologue d'Œil-de-Pierre aurait dû précéder immédiatement cette scène, pour être plus compréhensible.

Scène XI.

Premier Dialogue (1125-1135). — C'est dans cette scène qu'Œil-de-Pierre commence à mettre à exécution son projet, et il est par con-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

séquent naturel qu'elle ait eu lieu peu après la précédente. Tout se réduit à ceci, que ce chef se présente le corps couvert de contusions à l'un des hommes qui sont de garde à l'entrée de la forteresse, et que cet homme lui promet d'avertir OLLANTAÏ de son arrivée.

Deuxième Dialogue (1136-1194). — Soit qu'OLLANTAÏ eût répondu à l'appel d'ŒIL-DE-PIERRE, soit que ce dernier eût été introduit auprès de lui, circonstance qui n'est pas indiquée dans le drame, le fait est que le nouveau roi des Antis fait l'accueil le plus cordial à son ancien compagnon d'armes, lui donne des vêtements neufs, prête une oreille attentive à toutes ses plaintes au sujet des cruautés de TOUPAC-YOUPANQUI, et lui promet de guérir ses blessures et d'apporter remède à ses maux. Dès cette scène, on voit déjà l'hôte rusé qu'OLLANTAÏ a accueilli sous son toit, fixer le jour solennel de la fête du Soleil pour la réalisation de ses projets : car il émet l'avis que dans cette occasion tous les guerriers, ainsi que leurs femmes, devront se livrer à tous les plaisirs.

SCÈNE XII. — (1195-1228).

BELLA demande à SALLIA, avec le plus vif intérêt et dans les termes les plus touchants, quelle est l'infortunée qui souffre et se lamente dans les jardins du Palais. SALLIA offre de lui dévoiler tout ce mystère, pourvu que la jeune fille lui promette le silence le plus absolu sur tout ce qu'elle va voir et entendre. Celle-ci lui en fait donc la promesse et SALLIA va chercher une lumière pour conduire sa compagne à l'endroit même où se trouve la malheureuse femme dont les douloureuses plaintes l'ont tant émue dans la Scène VIII. Il est superflu d'ajouter que la scène actuelle, de même que presque toutes les autres du drame, n'a aucun lien avec la précédente au point de vue de l'enchaînement théâtral, bien que son contenu indique qu'elle a lieu pendant la nuit, ce qui est aussi le cas pour la scène suivante.

SCÈNE XIII. — (1229-1331).

SALLIA qui, selon le rôle que nous lui avons vu jouer jusqu'à présent, est une jeune femme, une sorte de novice qui porte de l'intérêt à BELLA, nous apparaît ici comme la gardienne de la grotte où STELLA est retenue prisonnière. Tous les passages de cette scène sont d'autant plus émouvants que, pour les rendre tels, l'auteur n'a eu qu'à tirer parti des ressources dramatiques que présente le malheur réel dont le simple exposé, dans toute sa nudité, et sans aucun artifice poétique, cause une émotion profonde. L'évanouissement de BELLA, à la vue des malheurs de STELLA ; l'empressement avec lequel, après qu'elle a repris ses sens, elle et SALLIA cherchent à secourir l'infortunée qui, sous le poids de ses maux, est là gisante et comme inanimée ; le serpent qui figure comme un moyen de torture ; puis le dialogue empreint de tant de tendresse entre la fille et la mère qui ignorent encore ce qu'elles sont l'une à l'autre ; enfin le résultat final de l'entrevue, qui est qu'elles se reconnaissent l'une l'autre, et que la joie mutuelle de ce court moment apporte un léger soulagement à tant de souffrances ; toutes ces circonstances offrent un tableau de la douleur portée à sa plus haute expression.

Il est hors de doute que sous le gouvernement absolu et inhumain d'un monarque cruel et fanatique, de telles pénalités devaient exister réellement, et que l'auteur d'*Ollantaï* n'a fait que copier d'après un original malheureusement aussi réel qu'il est horrible. Dans la note relative aux vers 1726 et suivants, nous avons dit que la présence du serpent, de même que celle du *puma*, dans la grotte où était enfermée STELLA, constituait un fait qui se dégageait du contexte même de l'œuvre, tout invraisemblable qu'il paraisse de nos jours. Pour donner plus de force à notre assertion, nous empruntons à Garcilaso (*Los Comentarios Reales*, 1ª Part. Lib. V. Cap. 10), le passage suivant : « Les animaux féroces, tels que tigres et lions (puma), couleuvres et crapauds, étaient entretenus en vue des châtiments à infliger aux malfaiteurs, ainsi que nous le dirons en un autre endroit lorsque nous traiterons des lois concernant telle ou telle sorte de criminels. » Cette citation est suffisante pour notre but. La scène dont il est ici question se ter-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mine par la séparation de STELLA et de BELLA : car SALLIA prévient cette dernière qu'il faut absolument se quitter. BELLA en partant promet à sa mère de la tirer de son affreux cachot.

SCÈNE XIV.

Premier Dialogue (1332-1350). — Le nouveau roi TOUPAC-YOUPANQUI demande à l'ASTROLOGUE s'il a appris quelque chose au sujet d'ŒIL-DE-PIERRE ; l'ASTROLOGUE, en réponse, lui raconte que la nuit précédente il lui a été donné de voir des hauteurs de Vilcanota, une foule de gens ayant les mains liées, ce qui indique, selon lui, que les rebelles sont déjà au pouvoir d'ŒIL-DE-PIERRE.

Deuxième Dialogue (1351-1432). — L'arrivée d'un messager, envoyé par ŒIL-DE-PIERRE et porteur d'un quipo, confirme de tous points les conjectures de l'ASTROLOGUE. Ce même messager raconte en détail les moindres incidents de la prise de la forteresse et comment OLLANTAÏ et tous ses partisans viennent tous chargés de liens, ce qui s'accorde avec ce que l'ASTROLOGUE a vu la nuit précédente, et de plus, avec ce qu'avait insinué ŒIL-DE-PIERRE quand, arrivé à la forteresse, il avait parlé à OLLANTAÏ de la fête du Soleil que tous les guerriers devaient être tenus de célébrer solennellement. Le récit du messager nous fournit une nouvelle preuve de la connaissance que l'auteur du drame devait avoir des localités dont il fait mention, ainsi que nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'en faire la remarque.

Troisième Dialogue (1433-1465). — ŒIL-DE-PIERRE arrive et se jette aux genoux de l'Inca, lui annonçant sa victoire sur OLLANTAÏ et les Antis et demandant le dernier supplice pour tous les rebelles. L'Inca le reçoit à bras ouverts et avec les paroles les plus affectueuses ; puis il lui promet le châtiment de tous les coupables, qu'il ordonne qu'on amène en sa présence.

Quatrième Dialogue (1466-1653). — Les mains liées et les yeux bandés, les rebelles vaincus apparaissent conduits par les guerriers victorieux. L'Inca commande qu'on leur enlève le bandeau ; puis YOUPANQUI

s'adressant à OLLANTAÏ, au CHEF-MONTAGNARD et à HANCO HUAILLO, reproche à chacun d'eux en termes amers leur infidélité, surtout à HANCO HUAILLO dont l'illustre noblesse, confirmée d'ailleurs par l'histoire, peut se conclure des paroles que lui adresse le monarque. OLLANTAÏ répond au nom de tous et avoue brièvement le crime dont ils se sont rendus coupables. L'Inca demande quel châtiment il faut leur infliger. L'ASTROLOGUE répond que son cœur incline vers la clémence, mais ŒIL-DE-PIERRE, sans pitié aucune, réclame de nouveau la mort des prisonniers et se réjouit d'avance à l'idée des tortures qu'on leur fera subir. Le Roi ordonne que les condamnés soient envoyés au supplice. Avant d'aller plus loin, il convient de faire remarquer que l'auteur quechua ne manque pas de faire intervenir PIED-LÉGER dans ce dialogue, mais il le fait d'une façon extrêmement habile, en sorte que le page, sans perdre son caractère spirituel et bouffon, n'interrompt pas par ce qu'il dit, la marche sérieuse du dialogue. C'est précisément au moment où ŒIL-DE-PIERRE ordonne, dans son exaltation impitoyable, qu'on accomplisse les ordres du Roi, que celui-ci commande que les prisonniers qui allaient être exécutés, soient mis en liberté. Ce revirement inattendu est d'autant plus surprenant, que le Roi YOUPANQUI pardonne à tous, adresse aux principaux chefs de douces remontrances, et leur rend à tous leurs honneurs et leurs insignes, dont l'ASTROLOGUE les revêt de nouveau. La magnanimité d'YOUPANQUI va jusqu'au point de nommer OLLANTAÏ souverain intérimaire de l'Empire, tandis qu'il marchera lui-même à la conquête de *Colla-Suyo*. C'était là un projet, ainsi que nous l'avons vu, arrêté par son père PACHACOUTIC, projet que, dans leur rébellion, OLLANTAÏ et le CHEF-MONTAGNARD avaient mis à profit pour dépouiller le monarque de son prestige et soulever contre lui les Antis. Aussitôt l'ASTROLOGUE confère à OLLANTAÏ les insignes royaux et les armes d'honneur, annonçant aux populations, par ordre d'YOUPANQUI, qu'OLLANTAÏ restera pour occuper la place de cet Inca. Une chose digne d'attention, c'est l'oubli, évidemment intentionnel, d'ŒIL-DE-PIERRE dans la répartition que fait le Roi des emplois et des armes d'honneur, ce qui s'accorde avec le caractère peu sympathique de ce chef, qui n'a d'autre volonté que celle de l'Inca et qui, dès l'instant où OLLANTAÏ rentre en faveur auprès du souverain et se trouve choisi pour le remplacer dans le gouvernement de l'Empire, est le premier à le courtiser et à lui adresser ses félicitations. Ce contraste entre la satisfaction que paraît éprouver ŒIL-DE-PIERRE en voyant OLLANTAÏ

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sur le trône, et le désir que peu de moments auparavant il manifestait de le voir envoyé au supplice ; la manière simple et souvent niaise avec laquelle il s'exprime, son esprit ne consistant qu'à faire sur son nom des calembours qui, à force d'être répétés, finissent par devenir fatigants ; le rôle principal qu'il remplit en se faisant l'instrument d'une trahison ou d'un stratagème qui frappe plutôt par la nature barbare du moyen employé que par aucun trait d'intelligence ou d'astuce; tout cela montre bien qu'Youpanqui, mesurant Œil-de-Pierre à sa juste valeur, met prudemment en pratique la maxime politique qui consiste à profiter de la trahison et à mépriser les traîtres, sans que le dévouement de ce sujet le rendit respectable à ses yeux. Nous avons déja fait observer que la physionomie morale d'Œil-de-Pierre, telle qu'elle résulte de l'analyse de notre drame, est également en parfait accord avec la signification de son nom, qui, comme nous l'avons expliqué, est une épithète ou un qualificatif fort bien approprié à ce personnage, eu égard à son peu d'intelligence naturelle. Dans le Dialogue dont nous nous occupons ici, il y a lieu de remarquer encore les suggestions du Roi à Ollantaï, pour le porter à se choisir une femme et à se marier, ce qui ne sert qu'à préparer les événements de la scène suivante, qui est celle du dénouement et de la fin de l'œuvre.

Cinquième Dialogue (1654-1684). — L'arrivée de Bella qui, par de douloureux hélas, s'efforce de pénétrer jusque dans l'enceinte où se trouve le souverain, la manière dont, une fois introduite en la présence de celui-ci, elle se jette à ses genoux, implorant grâce pour sa mère et enfin obtenant qu'Youpanqui, suivi d'Ollantaï et de toute sa cour, s'achemine vers le Palais des Vierges du Soleil, ce sont là autant de circonstances qui contribuent à amener la scène suivante.

Scène XV.

Premier Dialogue (1685-1702).—Bella arrive à l'endroit où sa mère gît en proie à un sombre désespoir. Ollantaï qui, grâce à une coïncidence habilement ménagée par l'auteur, ignore encore que Bella est sa fille, la conduit par la main, et semble douter que dans le Palais des Vierges d'Élite la mère de Bella puisse être exposée à de pareils tourments. Rien de plus naturel que l'intérêt avec lequel tous, y compris le monarque, voient ouvrir la caverne ou grotte vers laquelle les a conduits la jeune fille.

Deuxième Dialogue (1703-1812). — La Mère Roche, supérieure des Vierges d'Élite, arrive suivie de Sallia et ouvre, sur les ordres du roi, la porte de la prison de Stella. Bella s'empresse de porter secours à sa mère qu'elle croit sur le point d'expirer, tant elle est frappée de son état d'immobilité. Le roi est saisi d'horreur en pensant aux souffrances de la pauvre femme qui paraît sur le point d'expirer. Il demande à la Mère Roche quelle est cette malheureuse et qui l'a fait jeter dans ce cachot ; et quand la supérieure lui répond que c'est son père Pachacoutic, dont on n'a fait qu'exécuter les ordres, alors, sans se livrer à aucune réflexion à ce sujet, il chasse de sa présence la Mère Roche, lui enjoignant d'emmener avec elle les animaux qui redoublent l'horreur de cette caverne. Les secours prodigués à Stella l'ayant rappelée à la vie et lui ayant permis de reprendre ses sens, elle se trouve en présence de son frère Youpanqui, de son amant Ollantaï, de sa fille Bella et de toute la cour, qui la comblent de marques de respect et de soins. La surprise générale des personnes présentes et surtout celle d'Ollantaï et du Roi en retrouvant Stella après tant d'années, la réhabilitation et la réinstallation de celle-ci dans les honneurs auxquels elle a droit, la félicité dont espèrent jouir à l'avenir tous les principaux personnages : voilà le dénouement de la pièce.

Il y a lieu de faire observer ici que dans cette scène et dans la précédente, tous les dialogues se succèdent avec un mouvement et un enchaînement tels, qu'ils montrent que l'art dramatique, malgré la simplicité en apparence rustique où cet art se trouvait chez les Incas, n'en avait pas moins atteint un haut degré de développement. Il est vrai que cette liaison des dialogues semble être l'effet du hasard plutôt que le résultat de l'habileté de l'auteur. Néanmoins, on comprendra facilement que les lacunes que nous avons signalées, de même que les interversions indubitables indiquées par nous, dans nos annotations au texte, nous portent à croire que le drame, tel qu'il a été composé par son auteur, a dû perdre plusieurs fragments qui comblaient les vides en question et expliquaient bien des choses aujourd'hui incohérentes, ce qui nous démontre, sans aller plus loin, que celui qui le premier a mis le drame par écrit, n'en a donné qu'une reproduction, nécessairement défectueuse.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La Tradition de *El Museo Erudito* du Cuzco.

Après l'examen qui précède, la première chose que nous allons prouver, c'est que la tradition que nous publions dans la première partie de l'Appendice, manque le plus souvent du caractère de véracité historique que l'on sent, pour ainsi dire, vivre et palpiter dans notre drame. En effet, toutes les considérations historiques ne sont autres que des extraits de *Los Commentarios Reales* de Garcilaso, et quant au fond du récit, le seul point qui paraisse s'accorder avec l'histoire, ce sont les amours d'Ollantaï avec la fille de Pachacoutic, la révolte qui en fut le résultat, et la fidélité d'Œil-de-Pierre; pour le surplus, tous les détails que relate l'auteur de cette Tradition sont en opposition avec la vraisemblance. En premier lieu, cet auteur suppose qu'Ollantaï était un Cacique de haute noblesse, mais d'une noblesse différente de celle des Incas, lequel, avant même la fondation de l'empire par Manco Capac, aurait été en possession du territoire occupé par les Antis. Cette supposition n'est guère admissible: car ce territoire étant le premier qu'aient possédé les Incas, il n'est pas croyable que dans le centre de leur empire il existât, surtout sous le règne d'un des derniers de ces souverains, un grand seigneur, rien de moins qu'un cacique de la province la plus importante, qui n'eût pas été de la descendance du Soleil. Il y aurait eu là une contradiction avec les maximes fondamentales du régime théocratique et absolu des Incas, contradiction que les historiens n'ont même pas soupçonnée. Rien ne paraît donc plus naturel que l'origine plébéienne ou obscure que le drame assigne à Ollantaï. Son nom indique sa naissance, ainsi que nous l'avons déjà prouvé, et ses hautes capacités, ses talents supérieurs, sont attestés par le grand rôle qu'il a rempli.

En second lieu, l'auteur de la Tradition dont il s'agit ici ne peut se dégager entièrement de l'époque où il écrit; aussi suppose-t-il qu'Ollantaï demande au roi la main de sa fille publiquement, c'est-à-dire à l'occasion d'une revue analogue, d'après la description qui en est faite, aux revues de nos armées. Dans le drame, au contraire, Ollantaï demande une audience secrète, et, dans cet entretien, il met à profit les desseins que le roi a formés au sujet de la conquête de Chayanta,

exploitant le besoin que le monarque a de ses services et s'enhardissant ainsi jusqu'à faire appel à la bienveillance royale en faveur de son union avec Stella, ce qui semble bien plus vraisemblable.

En troisième lieu, d'après la susdite Tradition, on voit qu'Œil-de-Pierre, afin de se rendre criminel et de s'attirer volontairement le châtiment de sa faute, ce qui est nécessaire à la réalisation de ses desseins secrets, escalade le palais des Vierges du Soleil, et, de la sorte, devient coupable de sacrilége. Bien qu'il n'y ait en cela rien d'impossible, on dirait plutôt une circonstance créée *ad hoc* par l'auteur de la tradition, en vue d'expliquer d'une façon originale les incidents de la trahison d'Œil-de-Pierre. Si l'on s'en tient au drame, quoiqu'il ne contienne rien qui fasse connaître de quelle manière ce chef astucieux s'y prit pour se présenter le corps tout couvert de contusions devant Ollantaï, on trouve cependant un passage qui jette de la lumière sur cet incident, et qui rend plus conforme aux pratiques pénales des Incas le moyen employé dans le but indiqué. Au vers 1141, Ollantaï, à la vue de l'état déplorable d'Œil-de-Pierre, s'écrie : « D'où est-ce que tu es tombé ? » Je suis porté à croire que par cette question Ollantaï fait allusion au terrible supplice qui, à l'époque de l'empire, consistait à précipiter les criminels du haut d'une montagne, et l'on comprend son étonnement, qu'Œil-de-Pierre ait pu s'en tirer la vie sauve. Quoi qu'il en soit de cette supposition, il n'y a rien qui autorise la conclusion que plusieurs commentateurs ont cru pouvoir tirer de certaines analogies entre les circonstances qui accompagnèrent la trahison ou ruse de Zopire lors du siége de Babylone par Darius, et les incidents du stratagème auquel Œil-de-Pierre a recours. Certes, les deux faits s'accordent sur un point, à savoir qu'un guerrier passe dans les rangs de l'ennemi en feignant, pour lui inspirer plus de sécurité, d'avoir été maltraité par son souverain. Mais cela n'autorise nullement à conclure de cette analogie que notre drame est moderne, parce qu'il renferme un épisode où l'on en aurait imité un autre, tiré d'une histoire étrangère aux Incas. Cette coïncidence ou ressemblance entre les événements de la vie de peuples complètement étrangers les uns aux autres et qui ont fleuri à des époques différentes, est si fréquente dans les fastes historiques, qu'elle ne vaut pas la peine que nous nous arrêtions davantage sur ce point. Par les mêmes raisons, on pourrait tout aussi bien traiter de pure invention de l'auteur du drame l'existence de vierges consacrées au culte divin, la loi qui interdisait aux descendants du monarque les mariages avec des personnes de sang

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

différent et une foule d'autres choses encore que nous lisons dans *Ollantaï* et qui se rapprochent beaucoup des institutions et coutumes d'autres nations anciennes et modernes. Ce qu'on ne peut excuser chez l'auteur de la Tradition dont nous donnons l'analyse, c'est que, d'après lui, la peine subie par Œil-de-Pierre pour préparer son stratagème aurait été celle de la flagellation, supposition inadmissible, attendu que ce châtiment avilissant, importé dans la discipline militaire de l'Amérique par les conquérants espagnols, était absolument inconnu aux Incas.

Enfin, toujours d'après cette Tradition, Œil-de-Pierre met à exécution ses projets en profitant de certaines fêtes qui auraient été données à l'occasion du mariage d'une infante. C'est encore là une supposition qui parait introduite *ad hoc* dans l'écrit en question, car il est bien plus naturel que, comme on le voit dans le drame, l'astucieux chef ait profité, pour accomplir ses desseins, de la grande solennité qu'offrait la fête du Soleil universellement célébrée par toute la nation. Les observations précédentes et une foule d'autres auxquelles pourrait donner lieu un examen attentif de la Tradition de *El Museo Erudito*, montrent clairement que son auteur, né à une époque postérieure de beaucoup à celle où vécut l'auteur de notre drame, a commis des inexactitudes et des erreurs dans lesquelles le dramaturge quechua ne pouvait pas tomber, ayant vécu très-peu de temps après les événements qui forment le sujet de son œuvre, si même il n'en a pas été contemporain. Après ce que nous venons d'exposer, on ne saurait ajouter la moindre foi à l'affirmation que se permet l'auteur de la dite Tradition, en prétendant que le docteur Valdez a été l'auteur du drame d'*Ollantaï*, d'autant plus qu'il n'allègue aucune raison à l'appui de cette assertion, et qu'il ne fait qu'effleurer très-légèrement ce sujet.

Qui pouvait être *l'Ollantain* (Ollantay) ?

Déjà dans le chapitre Ier de cette *Étude*, nous avons démontré que presque tous les personnages de notre drame figurèrent réellement à l'époque des Incas, précisément au même rang que l'auteur quechua leur assigne. Parmi ces personnages historiques, il en est, comme l'Inca Pachacoutic, son fils Toupac-Youpanqui, les grands Seigneurs Hanco-

Huaillo et le Chef-Montagnard, l'Astrologue (1) et la reine Anahuarqui, sur l'existence desquels l'ombre d'un doute n'est pas possible. Quant à Ollantaï et à Œil-de-Pierre, il n'en est pas question chez les historiens, et leurs faits et gestes ne nous sont parvenus que grâce à la tradition qui, laissant dans l'oubli jusqu'aux personnages historiques déjà cités, ne nous a conservé que les noms des deux derniers, probablement parce que l'épisode qui valut à chacun d'eux une si grande renommée les avait rendus positivement célèbres du temps de Pachacoutic. C'était là notre pensée avant de nous rendre bien compte du nom d'Ollantaï, et avant que nous eussions examiné le dénouement du drame dans ses rapports avec l'histoire. Une simple réflexion sur ce point nous conduit à une conjecture fondée touchant le véritable personnage que l'auteur de la pièce que nous analysons nous présente sous ce nom (*l'Ollantain*). Nous voyons, en effet, que, selon cet auteur, Toupac-Youpanqui est fils de Pachacoutic auquel il succède dès que ce dernier vient à mourir. Nous voyons encore que du moment où Ollantaï a fait sa soumission et recouvré la faveur royale, il s'assied par intérim sur le trône de Toupac-Youpanqui qui se met en route pour la conquête des régions les plus méridionales de la province de *Colla-Suyo*. Comme le projet de cette entreprise avait été conçu par ce même Pachacoutic qui parle surtout de la conquête de Chayanta, région non-seulement située à l'écart, mais d'un accès difficile à raison des chemins qui y sont des plus scabreux, il est très-probable que plusieurs années s'écoulèrent avant la soumission de ce pays, et que durant ce laps de temps Ollantaï dut se maintenir sur le trône. Venons à présent à nos historiens. Tous ne s'accordent pas à reconnaître que Toupac-Youpanqui fut fils de Pachacoutic ; il en est même beaucoup parmi eux qui prétendent que le premier était petit-fils, et non pas fils du second, et que, entre le règne de ces deux souverains, il en faut compter un autre, celui d'Inca-Youpanqui, qui aurait été père de Toupac-Youpanqui et fils de Pachacoutic. L'existence d'Inca-Youpanqui parait d'autant plus avérée, que Garcilaso, Sahuaraura, Mesa et autres érudits Cuzcains en soutiennent la réalité. Il existe donc entre l'auteur de notre drame et ces historiens un point où ils sont d'accord : c'est quand ils affirment qu'il y eut un souverain qui occupa le trône du Cuzco après Pachacoutic, et cela vers les premières années du règne de Toupac-Youpanqui ;

(1) Voir la note au vers 787.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la seule divergence consiste en ce que ce monarque porte le nom d'Ollantaï dans le drame, et celui d'Inca-Youpanqui dans l'histoire. Le point sur lequel Garcilaso et les autres historiens se trouvent positivement en désaccord avec l'auteur quechua, c'est que ce dernier nous présente Toupac-Youpanqui comme étant le fils de Pachacoutic, tandis que les premiers le regardent comme son petit-fils.

Avant de déduire les conséquences de ce qui précède et les conjectures que nous en tirons, écoutons l'historien Lorente, lequel, après avoir énuméré les monarques dans le même ordre et d'après la même nomenclature que Garcilaso et que les autres historiens en général, c'est-à-dire comme ci-après :

I. Manco-Capac.
II. Sinchi-Rocca.
III. Lloque-Yupanqui
IV. Mayta-Capac.
V. Capac-Yupanqui.
VI. Inca-Rocca.
VII. Yahuar-Huaccac.
VIII. Viracocha.
IX. Pachacutic.
X. *Inca-Yupanqui.*
XI. Tupac-Yupanqui.
XII. Huaina-Capac.

continue en ces termes :

« Quelques historiens ajoutent à ces noms celui de l'Inca Urco, fils aîné de Viracocha qui, ou ne fut que régent de l'Empire pendant la vie de son père, ou ne régna que peu de jours, au bout desquels il fut déposé à cause de son imbécilité et de ses vices. »

Après ce que l'on voit dans le drame, il semble curieux qu'il y ait eu des historiens qui parlent d'un régent frère de Pachacoutic; mais cela ne présente pas autant d'intérêt que ce passage du chapitre suivant :

« Avec plus de raison on pourrait supprimer de la précédente liste le nom d'Inca-Yupanqui, dont les actions glorieuses se confondent avec celles de Tupac-Inca-Yupanqui, et dont le nom est celui-là même sous lequel Pachacutic fut connu pendant longtemps. En vérité, ce n'est pas pour céder à ces raisons spécieuses, mais par des considérations d'un bien autre poids, que nous retrancherions du catalogue impérial le dixième Inca. Bien que beaucoup d'auteurs nous parlent de lui, presque tous s'appuient sur l'unique témoignage de Garcilaso, autorité d'un grand poids en cette matière, mais néanmoins inférieure

à celle d'historiens plus anciens et d'une critique plus sûre, lesquels avaient puisé leurs renseignements chez les *quipocamayos* plus instruits. Il est au surplus une autre considération pour ne point faire d'Inca-Yupanqui un souverain distinct de Pachacutic et de Tupac-Inca-Yupanqui, c'est que, tandis que ceux-ci et les autres empereurs ont laissé une lignée qui se vantait de descendre d'eux, aucune famille ne faisait remonter son origine à ce douteux Inca » (1).

Après quelques réflexions au sujet des autres monarques, Lorente continue ainsi :

« Inca-Yupanqui et Tupac-Inca-Yupanqui, qu'ils soient deux souverains distincts, ou un seul et même sous des noms différents, agrandirent l'Empire par leurs conquêtes au Chili et à Quito » (2).

Enfin venant à parler spécialement de ces deux derniers souverains, à la page 188 de son histoire, il débute de la manière suivante :

« Les nobles prouesses, et jusqu'à un certain point l'identité individuelle des monarques qui ont rempli l'intervalle entre le règne de Pachacutic et celui de Huaina-Capac, se trouvant si profondément confondues, nous continuerons à suivre le progrès de l'Empire sans distinguer d'une façon arbitraire entre les hauts faits d'Inca-Yupanqui et les exploits de Tupac-Yupanqui. »

D'après ces considérations judicieuses, nous pouvons conclure que l'historien qui s'y livre, s'il avait fait un examen approfondi de notre drame, se serait senti confirmé dans la croyance que Toupac-Youpanqui était le fils et non le petit-fils de Pachacutic, et peut-être supposerait comme nous que le règne d'Inca-Youpanqui ne fut autre en réalité et n'eut d'autre origine historique que la Régence ou pouvoir provisoire d'Ollantaï. A l'appui de cette conjecture, nous croyons devoir ajouter quelques considérations.

Du moment que nous avons démontré que le héros du drame ne se présente pas sous son vrai nom, mais simplement sous la dénomination qualificative de l'Ollantain, qui désigne le lieu de sa naissance, il devient probable que l'auteur quechua, soit par respect envers les Incas, soit par d'autres motifs, aura adopté ce qualificatif au lieu du nom d'Inca-Youpanqui qui, disons-le en passant, n'est pas davantage le nom propre du personnage en question. En effet, Inca n'indique pas autre chose que

(1) *Historia Antigua del Perù.* p. 116.
(2) *H. A. del Perù.* p. 121.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le titre des monarques, et YOUPANQUI n'est qu'une appellation honorifique; toutefois ces épithètes pouvaient parfaitement s'appliquer à un roi intérimaire, dépourvu de tout nom qui fût de nature à mettre en relief la noblesse de sa race et les droits qu'il avait au trône, avantages qui manquaient effectivement à OLLANTAÏ.

Quant à l'autorité de Garcilaso, qui suppose INCA-YOUPANQUI fils de PACHACOUTIC, on comprend sans peine que cet historien, qui donne à toutes les lois et coutumes des Incas un caractère de perfection et d'inaltérabilité fatales, voyant qu'il y eut un monarque qui monta sur le trône dans l'intervalle entre les règnes de PACHACOUTIC et de TOUPAC-YOUPANQUI, en ait tout simplement conclu qu'il était le fils du premier et le père du second, sans même soupçonner qu'il en pût être autrement. A l'époque où Garcilaso écrivit, il n'était pas non plus facile que des circonstances de détail qui devaient être familières au poète quechua fussent arrivées jusqu'à lui. Comment admettre que l'auteur du drame, dont la profonde connaissance de la vie et des mœurs des Incas se révèle dans toutes les parties de son œuvre, eût eu la fantaisie de faire monter sur le trône OLLANTAÏ, si réellement cela n'avait pas été un fait positif, d'autant plus que cette circonstance n'était nullement nécessaire pour le dénouement?

De tout ce que venons d'exposer, il résulte que le monarque dont nous nous occupons ici, qu'on l'appelle OLLANTAÏ ou INCA YOUPANQUI, ne nous est pas connu sous son véritable nom; et quant à la noble généalogie dont tous les Incas faisaient gloire, elle n'existe pas pour lui, ainsi que le montre l'histoire et que le confirme le drame. Son origine plébéienne semble donc indiscutable.

CHAPITRE TROISIÈME.

LITTÉRATURE CHEZ LES INCAS. — OPINIONS DE QUELQUES ÉCRIVAINS.

Aucun des historiens et des écrivains graves qui se sont occupés de la civilisation des Incas, n'a méconnu les progrès remarquables que ces peuples avaient accomplis en matière de littérature et encore moins le développement remarquable auquel était arrivé chez eux le drame, un des genres qu'ils cultivèrent le plus. Mais comme il se pourrait que quelques-uns de nos lecteurs fussent étrangers à ces études, et que chez d'autres existât l'idée préconçue que les anciens Péruviens étaient encore voisins de l'état sauvage, nous croyons convenable de donner ici une idée des belles-lettres antérieurement à la conquête.

Garcilaso (1) venant à parler de la littérature des Incas, s'exprime en ces termes : « Les Amautas, qui étaient les philosophes, ne manquaient pas d'habileté dans la composition des comédies et des tragédies, que les jours de fête et de grandes solennités on représentait devant leurs Rois et les Seigneurs de la Cour. Les acteurs n'étaient pas de condition vile, mais bien des Incas, des nobles, des fils de Curacas, ou encore les Curacas eux-mêmes, et des capitaines, voire enfin des mestres de camp ; c'est que le sujet des tragédies était représenté sans travestissement, et roulait toujours sur les hauts faits militaires, les triomphes et les victoires, les prouesses et les gloires des anciens souverains et autres nobles héros. Les comédies avaient trait à l'agriculture, aux travaux champêtres, aux choses du ménage, à la vie familiale. Les acteurs, dès que la comédie était finie, regagnaient leurs places où ils étaient assis suivant leur rang et leurs emplois. Pas de saynètes déshon-

(1) *Los Comentarios Reales.* 1ª Part. Lib. II. Cap. 27.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le titre des monarques, et YOUPANQUI n'est qu'une appellation honorifique; toutefois ces épithètes pouvaient parfaitement s'appliquer à un roi intérimaire, dépourvu de tout nom qui fût de nature à mettre en relief la noblesse de sa race et les droits qu'il avait au trône, avantages qui manquaient effectivement à OLLANTAÏ.

Quant à l'autorité de Garcilaso, qui suppose INCA-YOUPANQUI fils de PACHACOUTIC, on comprend sans peine que cet historien, qui donne à toutes les lois et coutumes des Incas un caractère de perfection et d'inaltérabilité fatales, voyant qu'il y eut un monarque qui monta sur le trône dans l'intervalle entre les règnes de PACHACOUTIC et de TOUPAC-YOUPANQUI, en ait tout simplement conclu qu'il était le fils du premier et le père du second, sans même soupçonner qu'il en pût être autrement. A l'époque où Garcilaso écrivit, il n'était pas non plus facile que des circonstances de détail qui devaient être familières au poète quechua fussent arrivées jusqu'à lui. Comment admettre que l'auteur du drame, dont la profonde connaissance de la vie et des mœurs des Incas se révèle dans toutes les parties de son œuvre, eût eu la fantaisie de faire monter sur le trône OLLANTAÏ, si réellement cela n'avait pas été un fait positif, d'autant plus que cette circonstance n'était nullement nécessaire pour le dénouement?

De tout ce que venons d'exposer, il résulte que le monarque dont nous nous occupons ici, qu'on l'appelle OLLANTAÏ ou INCA YOUPANQUI, ne nous est pas connu sous son véritable nom; et quant à la noble généalogie dont tous les Incas faisaient gloire, elle n'existe pas pour lui, ainsi que le montre l'histoire et que le confirme le drame. Son origine plébéienne semble donc indiscutable.

CHAPITRE TROISIÈME.

LITTÉRATURE CHEZ LES INCAS. — OPINIONS DE QUELQUES ÉCRIVAINS.

Aucun des historiens et des écrivains graves qui se sont occupés de la civilisation des Incas, n'a méconnu les progrès remarquables que ces peuples avaient accomplis en matière de littérature et encore moins le développement remarquable auquel était arrivé chez eux le drame, un des genres qu'ils cultivèrent le plus. Mais comme il se pourrait que quelques-uns de nos lecteurs fussent étrangers à ces études, et que chez d'autres existât l'idée préconçue que les anciens Péruviens étaient encore voisins de l'état sauvage, nous croyons convenable de donner ici une idée des belles-lettres antérieurement à la conquête.

Garcilaso (1) venant à parler de la littérature des Incas, s'exprime en ces termes : « Les Amautas, qui étaient les philosophes, ne manquaient pas d'habileté dans la composition des comédies et des tragédies, que les jours de fête et de grandes solennités on représentait devant leurs Rois et les Seigneurs de la Cour. Les acteurs n'étaient pas de condition vile, mais bien des Incas, des nobles, des fils de Curacas, ou encore les Curacas eux-mêmes, et des capitaines, voire enfin des mestres de camp ; c'est que le sujet des tragédies était représenté sans travestissement, et roulait toujours sur les hauts faits militaires, les triomphes et les victoires, les prouesses et les gloires des anciens souverains et autres nobles héros. Les comédies avaient trait à l'agriculture, aux travaux champêtres, aux choses du ménage, à la vie familiale. Les acteurs, dès que la comédie était finie, regagnaient leurs places où ils étaient assis suivant leur rang et leurs emplois. Pas de saynètes déshon-

(1) *Los Comentarios Reales.* 1ª Part. Lib. II. Cap. 27.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nètes, triviales ou basses; rien qui n'eût un but sérieux et moral; des sentences et des saillies spirituelles permises en un tel lieu. Ceux qui se distinguaient par le naturel avec lequel ils remplissaient leur rôle, recevaient en récompense des bijoux et des distinctions qui étaient jugées très-flatteuses. »

Dans le chapitre suivant, parlant de la culture intellectuelle des Indiens, notre historien continue ainsi : « Ils ne se seraient pas montrés moins habiles pour les sciences si on les leur eût enseignées, comme cela ressort des comédies qu'ils ont jouées en maints endroits; aussi est-il arrivé que quelques amateurs, religieux de différents ordres et surtout de la compagnie de Jésus, ont composé, dans le but de prédisposer favorablement les Indiens à l'égard des mystères de notre religion, des comédies destinées à être représentées par ces mêmes Indiens. Ces religieux savaient, en effet, que ces peuples en avaient représenté au temps de leurs rois Incas, et ils avaient remarqué qu'ils étaient doués d'habileté et d'intelligence pour tout ce qu'on voulait leur enseigner. C'est ainsi qu'un père de la Compagnie de Jésus composa une comédie à la louange de la Sainte Vierge, et l'écrivit en *aymara* (1), langue qui diffère de l'idiome général du Pérou. Le sujet roulait sur ces paroles du troisième Livre de la Genèse : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, etc., et elle t'écrasera la tête ». Cette pièce fut représentée par des enfants ou adolescents, tous Indiens, dans une localité appelée Sulli. Au Potosi, on fit réciter un dialogue sur la foi en présence de plus de douze mille Indiens. Au Cuzco on en fit réciter un autre sur l'enfant Jésus, et toute la grandesse de cette ville y assista. On en donna un autre dans la ville de los Reyes, en présence de la magistrature, de toute la noblesse, ainsi que d'une foule innombrable d'Indiens; le sujet était le Saint-Sacrement, et dans cette pièce la langue espagnole alternait avec l'idiome général du Pérou. Dans les quatre localités que nous venons de citer, les jeunes Indiens remplirent leurs rôles dans ces dialogues avec tant de grâce et de charme dans le langage, tant de minauderies et des gestes si décents, que le public en était ravi et réjoui; leurs voix, dans les chants, étaient

(1) Les historiens nous disent que, outre le quechua qui était la langue générale, il y avait à la Cour du Cuzco une langue spéciale uniquement parlée par les membres du gouvernement des Incas, et inconnue du vulgaire. Comme MANCO-CAPAC, fondateur de la civilisation de l'Empire, était originaire d'une île du lac de Titicaca, nous pensons que cette langue particulière à la Cour des Incas n'était autre que l'*Aymara*, qui était parlé et que l'on parle encore dans toute la contrée où se trouve ce lac.

si suaves, si touchantes, que beaucoup d'Espagnols versèrent des larmes de joie en voyant la grâce, l'habileté, les excellentes dispositions de ces pauvres petits Indiens, et furent amenés à changer du tout au tout d'opinion à l'égard des Indiens qu'ils avaient tenus jusque-là pour fainéants, grossiers et stupides. »

Prescott (1), dont l'impartialité et la compétence sont notoires et généralement reconnues, dit ce qui suit touchant la littérature péruvienne :

« Le soin de compiler les annales du pays n'était pas exclusivement réservé aux Amautas : ce devoir était en partie imposé aux *haravecs* ou poètes, qui choisissaient les événements les plus brillants pour en faire le thème des chants qu'ils composaient pour être chantés aux fêtes royales et pendant le repas de l'Inca. C'est ainsi que se forma une collection de poésie traditionnelle, analogue à celle que forment les ballades anglaises et les romances castillanes, et de la sorte les noms d'une foule de chefs barbares, au lieu de sombrer dans l'oubli faute d'un chroniqueur, ont été transmis sur les ailes d'une mélodie rustique aux générations postérieures....

« Le poète trouvait dans le beau dialecte quechua un instrument très-utile à ses fins. Nous avons déjà vu les singulières mesures auxquelles les Incas avaient eu recours pour propager leur idiome dans tout l'Empire. Naturalisé de cette façon dans les provinces les plus reculées, ce dialecte s'enrichissait d'une foule de mots et de locutions exotiques qui, sous l'influence de la Cour et par la culture poétique, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, s'amalgamaient graduellement, formant comme une sorte de mosaïque d'un travail achevé, où les matériaux grossiers ou hétérogènes se fondaient en un tout harmonieux. Le quechua arriva à être le plus compréhensible et le plus varié, en même temps que le plus complet des dialectes de l'Amérique du Sud.

« En dehors des compositions dont nous venons de parler, on assure que les Péruviens manifestaient certaines dispositions pour les représentations théâtrales autres que ces stériles pantomimes qui ne réjouissent que les yeux et qui ont servi de passe-temps à plus d'une nation barbare. Les pièces péruviennes aspiraient aux honneurs de la composition dramatique, soutenues par le caractère et le dialogue, et fondées parfois sur des sujets d'un intérêt dramatique, parfois aussi sur des sujets qui, par leur caractère léger et familier, correspondent à la

(1) *Conquista del Perù*. Lib. I. Cap. IV.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

comédie. Aujourd'hui nous manquons des moyens nécessaires pour juger de l'exécution de ces pièces. Il est probable, comme le comportait l'état d'une nation qui n'était pas encore entièrement formée, que cette exécution devait être assez grossière, mais, quelle qu'elle fût, la simple conception de l'idée d'un divertissement de ce genre est déjà une preuve de la culture intellectuelle qui distingue, d'une facon honorable, les Péruviens des autres races américaines, lesquelles ne connaissaient d'autres distractions que la guerre ou les jeux féroces qui en reflètent l'image. »

Les auteurs que nous venons de citer ne sont pas seuls à affirmer comme un fait indiscutable que le genre dramatique était cultivé dans la littérature des Incas. Cantù lui-même (1) en parlant des qualités éminentes de la langue quechua et du grand développement qu'elle avait acquis du temps des Incas, déclare sans hésitation que les anciens Péruviens se distinguaient dans la composition de tragédies et de comédies.

Pour rendre plus complète l'idée que les historiens nous donnent du drame avant la conquète, nous ajouterons que les anciens Péruviens ne connaissaient pas les changements scéniques du théâtre. Les dialogues, comme Garcilaso les appelle, et c'est en effet le nom qui leur convient, étaient récités devant les Souverains et les grands Seigneurs dans une sorte de bosquet artificiel que les Indiens, à l'occasion des grandes solennités, élevaient en l'honneur de la personne qu'il voulaient fêter. En effet, non-seulement les *Autos Sacramentales* ou *Mystères*, composés par les Missionnaires dans le but de familiariser les indigènes avec les choses de la foi, mais d'autres œuvres dramatiques, ont continué à être représentées d'après les usages traditionnels, et cela jusqu'à nos jours, dans certaines localités, de la manière que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire dans un *Mallqui*, car c'est ainsi qu'on appelle le petit bosquet improvisé pour cet objet. On plantait généralement ce *Mallqui* au centre d'une place ou dans le cimetière attenant à l'église, ainsi que l'auteur même de ce livre se souvient de l'avoir vu à Ayaviri (2), lieu de sa naissance, à l'occasion de la fameuse fête d'*Alta-Gracia* (Nativité de la Vierge) que l'on célèbre dans cette ville. Il est vrai qu'il n'était encore qu'un enfant lorsqu'en 1855 il

(1) *Hist. Univers.* Liv. XIV. Chap. 8.

(2) Cette petite ville fait partie de la province de Lampa, du département de Puno.

quitta sa ville natale pour se transporter au Cuzco avec ses parents; néanmoins il se souvient fort bien d'avoir assisté deux ans de suite aux représentations en langue quechua que l'on donnait alors et que l'on continua plus tard encore à donner dans cette ville. Dans plusieurs autres localités, la même coutume avait lieu, et il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'au sein de ces populations, l'usage de ce genre de spectacles ne fût pas encore éteint. C'est au reste ce qu'assure Anchorena dans sa grammaire quechua, publiée en 1874, où on lit, à la page 140, ce qui suit : « Le *Huancay* et l'*Aranhuay* sont des poésies dramatiques que l'on ne chante pas. Le premier correspond à la tragédie, le second à la comédie ; l'un et l'autre sont composés de vers blancs ou assonants de huit à dix syllabes. Au nombre des drames les plus remarquables de la langue quechua, il faut ranger *Ollanta*, *Uscapaukar*, *La Mort d'Atahuallpa*, *Titu-Cusi-Yupanqui* et d'autres moins importants que l'on représente encore dans quelques villes de l'intérieur pendant l'octave de la Fête-Dieu et pendant celle de l'Invention de la Sainte-Croix.

A l'occasion de notre publication d'*Ollantaï*, nous nous sommes adressé à un de nos amis, natif de la même ville que nous, pour lui demander quelques renseignements à ce sujet, et, en réponse, nous avons reçu de lui la promesse qu'il nous enverrait plusieurs de ces pièces qu'il nous assure exister dans la sacristie de l'église d'Ayaviri. Il en mentionne entre autres une nouvelle, jusqu'ici à nous inconnue, et dont le titre est *Huascar-Inca*.

Rivero et Tschudi, dans leurs *Antigüedades Peruanas* (p. 116 et 117) regardent le drame d'*Ollantaï* comme une preuve de l'existence de la poésie dramatique chez les Incas, et ils se prononcent en faveur de l'antiquité de la pièce. Ils reproduisent, en outre, deux des plus beaux passages qu'elle renferme, pour donner ainsi un spécimen de la beauté du style et de la profonde expression des sentiments.

Lorente, dans son *Historia Antigua del Perù* (p. 304), sans s'arrêter même à discuter l'ancienneté d'*Ollantaï*, dit que cette tragédie s'est conservée jusqu'à nos jours comme un reste des « véritables drames », que l'on composa du temps des Incas, et il se borne à donner une idée du sujet de cette œuvre.

M. Vicente Fidel Lopez, dans son livre : *Les Races Aryennes du Pérou* (p. 325 et suiv.), émet au sujet d'*Ollantaï* un jugement que nous croyons devoir reproduire ici ; il est ainsi conçu :

« La poésie, cette sœur de la musique, avait également atteint un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

développement considérable. Tous les genres étaient connus, depuis la romance jusqu'au drame et au poème épique de vastes proportions. L'élégie se nommait *yaravi*; la poésie érotique, *huaylli*; la poésie lyrique religieuse ou guerrière, *haylli*.

« La tradition espagnole nous a conservé de cette littérature deux drames probablement altérés, mais qui reposent sur des traditions célèbres à la cour des Inkas, l'APU-OLLANTAY et le USKA-PAUKAR.

« Le premier a été publié par M. Tschudi, étudié partiellement par M. Markham (1), et traduit récemment en espagnol par M. Barranca, de Lima. On a discuté beaucoup sur l'authenticité de cette œuvre, qu'on a même attribuée au docteur Valdez.

« J'ai quelques raisons pour douter de l'exactitude de ce fait : l'une, toute personnelle, est que mon père, ami de Valdez, ne sut jamais qu'il fût l'auteur de l'APU-OLLANTAY (2), et tint toujours pour certain que ce drame était très-antique. Je lui ai souvent entendu dire que M. Mariano Moreno, autre ami intime de Valdez qu'il connut pendant son séjour à Charcas, pensait de même à ce sujet. La seconde est que le père Iturri, beaucoup plus vieux que Valdez, parle dans sa fameuse lettre contre Muñoz *des drames quichuas transmis jusqu'à nous par une tradition indiscutable* (3) ; cette assertion dans la bouche d'un écrivain qui, à sa vaste érudition des choses américaines, réunissait un savoir classique éminent, est d'autant plus décisive qu'il ne pouvait avoir en vue la fiction postérieure qui attribue à Valdez l'APU-OLLANTAY.

« Toutefois, je suis loin de prétendre que la forme actuelle du drame soit antérieure à la conquête. Il renferme des traits véritablement antiques par l'expression, et certaines des idées qu'on y trouve exprimées sont une inspiration naturelle du génie indien. Les chœurs et le dialogue ont cette couleur et cette physionomie que l'imitation reproduit toujours imparfaitement ; on ne peut y noter une seule fois une allusion ou une idée modernes. Certains mots espagnols s'y sont, il est vrai,

(1) Il est probable que la traduction complète d'OLLANTA, par Markham, publiée dans la même année que l'ouvrage de Lopez (1871), n'était pas encore venue à la connaissance de cet auteur.

(2) Il est à remarquer qu'on trouve ici *Ollantay* au lieu d'*Ollanta* qui se lit dans tous les autres auteurs. Malheureusement, comme on va le voir, l'explication que Lopez donne de ce nom n'est pas admissible.

(3) CARTA CRITICA sobre *La Historia de América de D. Juan B. Muñoz*, por el P. Franc. Iturri. ROMA, 1797 (reimpressa el 13 de abril 1818.)

glissés ; on cite par exemple le mot *asnuta*, accusatif de *asno* ; mais plusieurs manuscrits donnent en cet endroit la forme *llamata*, llama, qui est parfaitement péruvienne, et le contexte répond plutôt au *llama* qu'à l'*âne*. On y parle, en effet, du long cou de l'animal nommé dans le dialogue, et ce trait fort naturel à propos du llama ne peut nullement s'appliquer à l'âne (1). Au temps de la conquête, l'usage des chœurs lyriques à la manière antique était entièrement inconnu en Espagne, et à plus forte raison en Amérique, où les colons n'avaient point de théâtre. Qui donc aurait eu l'idée d'imiter à chaque scène l'originalité des formes helléniques, surtout dans un pays où l'on ne connaissait point la littérature grecque ? Si l'APU-OLLANTAY est de Valdez, et postérieur par conséquent à la révolte de Tupak-Amaru, comment n'y trouve-t-on aucune allusion aux événements du jour, aucun parallèle entre la condition du pays sous le gouvernement des Incas et sous le despotisme espagnol ?

« J'ai cherché un mot qu'on pût appeler moderne, et c'est à peine si j'en ai trouvé un seul : ICHUNA (2), qui signifie la *faux* ou faucille, et se trouve employé comme emblème de la mort. Cependant l'action symbolique exprimée dans ce mot est grecque et non catholique ; l'idée qu'il rend était naturelle chez une race agricole. Pour le Quichua laboureur comme pour le Pélasge, la mort est une moissonneuse qui fait chaque jour sa récolte. On ne peut donc affirmer que cette image soit venue précisément par le catholicisme dans un pays où l'on trouve des vases, des édifices et toute une langue analogues aux vases, aux édifices et aux langues pélasgiques.

« Quant au sujet du drame, on ne peut douter qu'il ne soit fort ancien,

(1) Voir nos notes aux vers 264, 669 et 1270, où nous discutons les seuls mots espagnols qui se soient glissés dans quelques manuscrits. Ces mots n'étant qu'au nombre de trois, bien loin de nous étonner de leur présence, nous avons plutôt lieu d'être surpris que ces manuscrits, copiés par des Espagnols, n'en renferment pas davantage.

(2) Ce mot est tout-à-fait quechua. Voir le *Vocabulaire* final. Ce que Lopez veut dire, ce n'est donc pas que le mot soit moderne, mais que l'emploi qui en est fait pour signifier l'arme mise entre les mains de la mort personnifiée pourrait sembler moderne. Quant à la raison qu'il donne pour prouver le contraire, et qui conduit à la même conclusion que celle que l'on trouve dans Tschudi (p. 33 de son *Ollanta*) à propos de la même question, elle est tout-à-fait acceptable. A l'appui de l'opinion de ces auteurs, j'ajouterai que les Indiens personnifiaient la mort sous la figure d'une femme vêtue de noir. Le quatrain bien connu qui se trouve dans *Don Quichotte* (2e Part. Chap. 38) : « Ven, muerte,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus ancien peut-être que la dynastie des Incas (1). Le nom même qu'il porte est très-significatif, si nous l'analysons philologiquement. Dans ces races antiques et aujourd'hui encore parmi nos tribus indigènes, tout nom possède un sens symbolique. La deuxième partie du mot OLLANTAY (ANTAY) signifie *des Andes, chose venant des Andes;* mais en quechua, il n'y a aucune racine qui soit OL ou OLL; cette syllabe était dans la bouche des Péruviens, ULL ou UILL. La forme véritable du nom est donc UILL-ANTAY, ou mieux UILLA-ANTAY; et comme UILLA signifie légende, tradition, histoire, chronique, UILLA-ANTAY signifie LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE DES ANDES. Une preuve évidente de l'antiquité du drame consiste en ce que toutes les traditions postérieures en ont personnifié le titre et y ont vu un personnage appelé OLLANTAY. Je dois dire pourtant que plusieurs manuscrits portent la variante APU-OLLANTAY, c'est-à-dire *la chronique du chef des Andes* (2).

tan escondida — Que no te sienta venir, — Porque el placer del morir — No me torne a dar la vida », dont la traduction littérale est : *Viens, mort, en te cachant tellement — Que je ne te sente pas venir, — Afin que le plaisir de mourir — Ne me rende pas la vie*, a été traduite librement en quechua de la manière suivante :

Upalla ama samaspa	*Silencieuse et retenant ton haleine,*
Hamuwanki wañuy onhuy	*Approche vers moi, mort,*
Pajta kawsarinman sonhuy	*Peut-être mon cœur revivrait*
Hamushaykita yañaspa.	*En te voyant arriver.*

Pour les Indiens, la personnification de la mort serait évidente dans ce passage, et si le poète qui a fait cette traduction, et qu'on dit avoir été le curé Badrial, n'a pas hésité à donner à la mort la faculté de retenir son haleine, c'est parce qu'il savait que les Indiens se la représentaient sous les traits d'une femme. Ainsi la traduction quechua a beaucoup plus d'énergie et de poésie que le quatrain de Cervantes.

(1) Cette idée de Lopez, en ce qui concerne l'antériorité du drame à la dynastie des Incas, n'est pas susceptible d'être appuyée, même par de simples conjectures. Il suffit d'avoir lu la pièce pour reconnaître qu'il ne s'y trouve pas un seul dialogue qui ne porte l'empreinte de la civilisation des Incas.

(2) L'explication étymologique que Lopez donne ici du nom *Ollantay*, nous semble absolument inacceptable : car Anti, qui est le vrai nom ancien des Andes, ne peut

« Mais ce titre même lie l'événement aux races primitives qui ont laissé dans les Andes les ruines étendues de *Ollantay-tambo* (palais de Ollantay). Dans ce cas, ou bien la légende ne saurait être contemporaine de TITU-YUPANKI, aïeul de ATA-HUALLPA, comme il résulterait de la forme actuelle du drame, ou bien OLLANTAY ne fut pas le constructeur des monuments en question. Tout cet assemblage de palais et de murailles n'est l'œuvre ni d'un seul homme, ni d'une seule génération; les carrières immenses ouvertes dans les montagnes et dans lesquelles les blocs de pierres sont encore entassés par milliers, révèlent le séjour de tribus nombreuses plutôt que le campement provisoire d'un rebelle. Si les événements mis en scène dans le drame eurent lieu sous les derniers Incas, il faut convenir qu'ils ne sont point contemporains des ruines : il faut y voir une guerre d'émancipation ou bien une révolte du chef des Andes APU-UILLA-ANTAY à la tête des antiques tribus de sa race. »

Tout aussi importante est l'opinion de Barranca (*Ollanta*, p. XII) dont la traduction espagnole est la première que l'on ait faite de notre drame. Les raisons qu'il donne à l'appui de l'ancienneté de cette œuvre ne laissent pas que d'être fort judicieuses. En les reproduisant ici, nous y joindrons quelques observations.

nullement donner lieu au dérivé *Antay;* tout ce qu'on peut en tirer, au moyen du suffixe *y*, pour exprimer quelque chose venant des Andes, ce serait Antiy. Mais ce qui est encore plus injustifiable, c'est la décomposition arbitraire du nom, dont la première partie *ol* ou *oll* aurait été dans la bouche des Péruviens *ull* ou *uill*, radical de *uilla*, qui signifierait *légende, tradition*. Le verbe Willay, (*huillay* selon l'orthographe ancienne), qui signifie *raconter*, est très-usité encore aujourd'hui, et tout le monde le prononce en donnant à l'initiale le son du *w* anglais dans le mot *will*, ce qui n'a aucun rapport avec la manière dont se prononce le mot *Ollanta*, également très en usage pour désigner le château de ce nom. Nous avons dit déjà (p. XXXII) que c'est de ce dernier mot qu'a été formé le dérivé *Ollantay*, nom de notre héros, tandis que, selon l'explication de Lopez, *Ollantay* serait le nom primitif, et *Ollanta* n'aurait aucune raison d'être. Enfin, à supposer même que dans la bouche des Péruviens, les mots dans lesquels cet auteur décompose Ollantay eussent été Willa-Antay, cette expression n'aurait aucun sens en quechua. Pour signifier *Légende* ou *Histoire des Andes*, il faudrait dire « Antipi Willasha ». Le manque d'égard à la vraie prononciation et la recherche systématique des analogies entre les différents mots d'une même langue, ou entre des mots appartenant à des langues diverses, seulement à cause de quelque analogie entre les initiales ou les premières lettres, peuvent conduire aux résultats les plus absurdes. Ainsi *gaï*, qui signifie *amour* en chinois, pourrait avec cette méthode, devenir l'ancêtre ou le proche parent du mot *gai* en français, sous prétexte que rien n'est plus gai que l'amour.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« En ce qui nous concerne », dit cet auteur, « nous regardons ce drame comme composé au fond, de morceaux d'une antiquité incontestable, lesquels ont été conservés par la tradition, et nous sommes d'avis que le Dr Valdez s'est borné uniquement à les mettre en ordre, leur donnant la forme qu'ils ont aujourd'hui, avec quelques additions datant de l'époque de Tupac-Amaru, protecteur des lettres. » — On verra plus loin que Valdez ne peut pas même être considéré comme le premier qui ait transcrit cette œuvre. Quant aux additions, pour beaucoup de textes, sauf le premier texte de Tschudi, il y en a un certain nombre qu'on peut lui attribuer.

Barranca continue en ces termes :

« Les raisons sur lesquelles nous nous appuyons sont :

« 1° Qu'on ne découvre pas dans le drame la moindre allusion au christianisme, ni à la société de l'époque à laquelle on prétend qu'il aurait été écrit.

« 2° Qu'il renferme bon nombre de chants que l'on trouve maintenant sur les lèvres des Indiens de race pure.

« 3° Que la langue du drame présente de remarquables différences, si on la compare avec celle que l'on parle aujourd'hui ; par exemple, un certain degré d'aspérité propre à la période primitive du développement d'une langue. » — Il est évident que dans le quechua actuel on a introduit beaucoup de dénominations répondant à des objets qui étaient entièrement inconnus aux Indiens, mais aucun de ces objets introduits par les Espagnols n'étant mentionné dans le drame, il est clair qu'on n'a pu y admettre de néologismes de ce genre.

« 4° Il renferme des mots qui ont disparu et quelques-uns qui, s'ils existent encore, sont tellement travestis que, pour en reconnaître la forme naturelle, on est forcé de recourir aux Vocabulaires rédigés immédiatement après la conquête. » — Le manque d'un alphabet approprié à la langue quechua a été cause qu'une foule de mots d'un usage commun dans le langage usuel des Indiens, se trouvent défigurés dans les manuscrits au point d'avoir été autant d'écueils réels pour les traducteurs. C'est là un inconvénient qui, nous l'espérons, disparaîtra grâce à l'étude de notre Phonétique. Quant aux mots obsolètes, *Ollantaï* n'en contient que fort peu, ceux uniquement qui servent à désigner des titres ou des objets dont l'usage fut abandonné dès la chute même de l'Empire ; tels sont : Waminha, Awkı, Llawtu, Kuku, Tunkı et un petit nombre d'autres qui sont aujourd'hui de véritables archaïsmes, mais dont on trouve la signification dans tous les Dictionnaires. Au surplus, la langue du drame est tout-à-fait compréhensible et claire pour tout quéchuiste, par cela même qu'elle est très-pure.

« 5° Les manuscrits offrent de remarquables différences, non-seulement quant à l'étendue de chaque dialogue, mais aussi quant aux interlocuteurs. » — Ces différences proviennent précisément de ce que la première fois que l'on coucha ce drame par écrit, on le fit imparfaitement, c'est-à-dire avec des lacunes et des erreurs que, dans les copies postérieures, on s'est efforcé de combler ou de corriger d'une manière différente dans chacune d'elles. Si le drame eût été composé dans les temps modernes par un homme versé dans les lettres, il est clair que ces lacunes et ces erreurs n'auraient ni existé ni donné lieu à des corrections plus ou moins défectueuses.

« 6° Le langage de la Cour est essentiellement celui des Incas, car on y fait usage de mots et de phrases qui sont aujourd'hui inusités. » — Il est certain que le quechua du drame est au suprême degré classique. Nous avons précédemment reconnu qu'on y rencontre quelques mots tombés en désuétude ; toutefois l'assertion qu'il y a également des tournures de phrases inusitées, est inexacte. La langue quechua, parlée par presque tout un continent, n'a pu se perdre si rapidement, qu'au Cuzco et dans une foule d'autres localités transandines où jadis elle florissait, on ne la comprenne encore et ne la parle parfaitement même dans toute son ancienne pureté. Nous pouvons assurer que tout indigène du Cuzco, si on lui lit *Ollantaï* correctement, le comprendra d'un bout à l'autre. C'est là, au surplus, une chose qui paraît très-naturelle quand on réfléchit que dans aucun genre de littérature, on n'emploie généralement un langage aussi commun et aussi ordinaire que dans le genre dramatique, car le dialogue est étranger à tout style sublime et élevé, style qui, soit dit en passant, n'existait pas parmi les Incas.

« 7° On y rencontre une foule de termes que l'on emploie encore couramment dans d'autres endroits, surtout au sud du Pérou. » — Si Barranca s'exprime ainsi par rapport à Lima, où on ne parle pas le quechua, cette assertion n'est pas inexacte. Quant à nous, notre avis est que tous les mots appartiennent à la langue générale qui était l'idiome naturel des Cuzcains.

« 8° La société qui figure dans le drame est tout-à-fait païenne : car on n'y remarque nulles traces de la civilisation des envahisseurs. » — C'est un point que nous avons surabondamment prouvé dans les chapitres

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

précédents. Dans nos notes au bas des pages, nous verrons qu'il n'est pas jusqu'aux personnages que l'on cite incidemment qui n'aient réellement appartenu à l'époque de l'Empire, entr'autres APU-MARUTI, le prince CHARA et le cacique KARI.

« 9° La division de l'action n'est pas conforme aux règles du drame moderne, car il y a quelques scènes qui sont de véritables actes ; l'usage des chœurs ne l'est pas non plus.

« 10° L'existence d'une rime régulière dans le drame quechua, ne prouve en rien que son origine soit moderne ; il n'est pas difficile, en effet, de démontrer que cette rime était connue longtemps avant la conquête. » — Il était impossible, à notre avis, que la poésie quechua fût étrangère à la rime, attendu que nous ne connaissons encore aucune langue où il y ait autant de terminaisons homogènes. D'autre part, tous les mots peuvent prendre, pour ainsi dire au gré du poète, les désinences qui lui conviennent, ce qui fait que, même en prose, on n'est nullement choqué de l'agglomération des assonances ou des consonnances; toutefois l'usage de la rime diffère de l'emploi qui en est fait dans les langues latines, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

« 11° Les caractères différentiels qui distinguent l'ancien drame (des Incas) du drame moderne s'appliquent parfaitement à l'œuvre dont il s'agit. »

Les raisons données par Barranca et par les autres auteurs que nous avons cités, de même que les données historiques et autres preuves que nous sommes en train de résumer à l'appui de l'ancienneté de cette pièce, se trouveront rendues encore plus complètes par l'examen littéraire que nous en faisons plus loin.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ART MÉTRIQUE CHEZ LES INCAS. — ÉPOQUE DE LA COMPOSITION D'*Ollantaï*. — DEUX VASES ANTIQUES. — ÉPOQUE DE LA TRANSCRIPTION DU DRAME EN CARACTÈRES LATINS.

Pour que notre analyse du drame soit complète, descendons à certains détails qu'il y a lieu de noter dans la versification et la formation des strophes, ainsi que dans le dialogue.

Tous les vers du drame sont assonants ou consonnants, sauf un très-petit nombre de vers blancs, c'est-à-dire dénués de toute rime. Plusieurs auteurs, faute d'avoir suffisamment approfondi le sujet, ont émis l'opinion que la rime était inconnue dans la poésie des Incas, et Garcilaso lui-même (1) dit : « Ils ne firent pas usage de consonnances dans leurs vers, qui tous étaient blancs, et pour la plupart ressemblaient à ces strophes très-communes chez les Espagnols, qu'on appelle *redondillas*. » On voit ici que cet historien était fort peu versé dans la connaissance de la métrique : car, par cela même qu'il écrit que la poésie indigène ressemble en général aux *redondillas* espagnoles, dans lesquelles la rime consonnante est de rigueur, il se trouve contredire immédiatement son assertion que tous les vers quechuas n'étaient que des vers blancs. Quant aux rares auteurs qui affirment ce dernier point, il est hors de doute, qu'outre qu'ils n'ont jamais entendu de la bouche des indigènes les chants populaires, dont un grand nombre nous ont été conservés traditionnellement depuis l'époque de l'Empire, ces auteurs n'ont fait que suivre, sans prendre la peine de l'examiner, l'opinion de Garcilaso.

En ce qui concerne les *redondillas* ou quatrains octosyllabes, dont le premier vers et le quatrième sont consonnants entre eux, ainsi que le second et le troisième, l'opinion de Garcilaso est on ne peut plus exacte. Notre drame même est dans sa plus grande partie formé de stances de ce genre. Toutefois, on y rencontre aussi d'autres combinaisons incon-

(1) *Comentarios Reales*. 1ª Part., Lib. II, Cap. 27.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

précédents. Dans nos notes au bas des pages, nous verrons qu'il n'est pas jusqu'aux personnages que l'on cite incidemment qui n'aient réellement appartenu à l'époque de l'Empire, entr'autres APU-MARUTI, le prince CHARA et le cacique KARI.

« 9° La division de l'action n'est pas conforme aux règles du drame moderne, car il y a quelques scènes qui sont de véritables actes ; l'usage des chœurs ne l'est pas non plus.

« 10° L'existence d'une rime régulière dans le drame quechua, ne prouve en rien que son origine soit moderne ; il n'est pas difficile, en effet, de démontrer que cette rime était connue longtemps avant la conquête. » — Il était impossible, à notre avis, que la poésie quechua fût étrangère à la rime, attendu que nous ne connaissons encore aucune langue où il y ait autant de terminaisons homogènes. D'autre part, tous les mots peuvent prendre, pour ainsi dire au gré du poète, les désinences qui lui conviennent, ce qui fait que, même en prose, on n'est nullement choqué de l'agglomération des assonances ou des consonnances; toutefois l'usage de la rime diffère de l'emploi qui en est fait dans les langues latines, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

« 11° Les caractères différentiels qui distinguent l'ancien drame (des Incas) du drame moderne s'appliquent parfaitement à l'œuvre dont il s'agit. »

Les raisons données par Barranca et par les autres auteurs que nous avons cités, de même que les données historiques et autres preuves que nous sommes en train de résumer à l'appui de l'ancienneté de cette pièce, se trouveront rendues encore plus complètes par l'examen littéraire que nous en faisons plus loin.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ART MÉTRIQUE CHEZ LES INCAS. — ÉPOQUE DE LA COMPOSITION D'*Ollantaï*. — DEUX VASES ANTIQUES. — ÉPOQUE DE LA TRANSCRIPTION DU DRAME EN CARACTÈRES LATINS.

Pour que notre analyse du drame soit complète, descendons à certains détails qu'il y a lieu de noter dans la versification et la formation des strophes, ainsi que dans le dialogue.

Tous les vers du drame sont assonants ou consonnants, sauf un très-petit nombre de vers blancs, c'est-à-dire dénués de toute rime. Plusieurs auteurs, faute d'avoir suffisamment approfondi le sujet, ont émis l'opinion que la rime était inconnue dans la poésie des Incas, et Garcilaso lui-même (1) dit : « Ils ne firent pas usage de consonnances dans leurs vers, qui tous étaient blancs, et pour la plupart ressemblaient à ces strophes très-communes chez les Espagnols, qu'on appelle *redondillas*. » On voit ici que cet historien était fort peu versé dans la connaissance de la métrique : car, par cela même qu'il écrit que la poésie indigène ressemble en général aux *redondillas* espagnoles, dans lesquelles la rime consonnante est de rigueur, il se trouve contredire immédiatement son assertion que tous les vers quechuas n'étaient que des vers blancs. Quant aux rares auteurs qui affirment ce dernier point, il est hors de doute, qu'outre qu'ils n'ont jamais entendu de la bouche des indigènes les chants populaires, dont un grand nombre nous ont été conservés traditionnellement depuis l'époque de l'Empire, ces auteurs n'ont fait que suivre, sans prendre la peine de l'examiner, l'opinion de Garcilaso.

En ce qui concerne les *redondillas* ou quatrains octosyllabes, dont le premier vers et le quatrième sont consonnants entre eux, ainsi que le second et le troisième, l'opinion de Garcilaso est on ne peut plus exacte. Notre drame même est dans sa plus grande partie formé de stances de ce genre. Toutefois, on y rencontre aussi d'autres combinaisons incon-

(1) *Comentarios Reales*. 1ª Part., Lib. II, Cap. 27.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nues à la versification des langues romanes et surtout à la versification castillane dont nous nous servirons précisément comme terme de comparaison. En effet, dans l'hypothèse où l'auteur d'*Ollantaï* eût été le curé Valdez ou toute autre personne d'origine espagnole, il est clair que l'on trouverait dans la composition des preuves évidentes ou tout au moins des traces dénotant la connaissance de la métrique espagnole, sinon de la métrique latine.

En matière de rimes, ce qui appelle le plus l'attention, c'est la masse de vers pairs inusités dans l'octosyllabe castillan ; les vers assonants se suivent très-souvent, sans interruption, au point qu'il y en a quatre, six, huit et même davantage, qui tous présentent une seule assonance, chose également inconnue dans la métrique espagnole. Quant au dialogue, ce n'est pas comme dans nos drames où quand l'un des interlocuteurs vient à laisser en suspens une strophe, un autre la termine, de sorte que bien des fois un quatrain est récité par trois et quatre personnages. Dans le poème d'*Ollantaï*, si l'un des interlocuteurs n'achève pas une strophe, celle-ci reste irrémissiblement tronquée, quoique le sens soit complet, et de la sorte il n'arrive jamais qu'un vers récité par l'un des personnages se trouve rimer avec un autre vers récité par un autre interlocuteur.

Ce qui est non moins digne de remarque au sujet de la rime quechua, c'est que pour celle-ci on ne voit pas exister le rigorisme de la versification espagnole, surtout à l'égard de la rime consonnante où les désinences doivent être complétement identiques à partir de la dernière voyelle accentuée. Cette règle, si facile pourtant à observer dans une langue aussi riche en désinences analogues que l'est le quechua, aurait été sans nul doute suivie par tout auteur qui eût eu les notions les plus rudimentaires de la versification espagnole. Loin de là, dans la poésie indigène on remarque fréquemment que dans les strophes mêmes que l'on peut comparer aux *redondillas*, la rime est bien moins rigoureuse, comme on le constatera dans les quatrains ci-dessous de notre drame :

1382 Suyuntın Yanawar-apı	1406 Ña kimsa punhaw tihr-aska
Ƙaypın wayqu anhallatan	Ƙawpı tutan hatarıyku
Pakanapaȷ hapran hatan	Hawanta mana rim-aspa
Hinantinta hay was-ipı	Tampunmanmı llapa rıyku.

On voit que dans le premier quatrain, on rend consonnantes les

terminaisons « apı » et « ipı » et dans le second « aska » et « aspa. « Or, dans *Ollantaï*, on rencontre une foule de consonnances telles que celles-là et dont beaucoup, par exemple « apı » et « ipı », ne seraient pas même considérées comme assonances dans la versification des poètes postérieurs à la conquête.

Quant à la mesure, on remarque aussi beaucoup de particularités tout-à-fait étrangères à l'art métrique espagnol : ainsi la synalèphe, qui est de rigueur dans l'idiôme castillan, est inconnue dans le quechua. On ne la rencontre dans aucun des cas où elle pourrait avoir lieu, par exemple dans le vers 3 : Ama Intı munahunhu, qui pour un Espagnol serait un vers de sept syllabes, puisque l'a de Ama devrait se fondre dans la syllabe In de Intı. Certainement l'on rencontre dans *Ollantaï* par ci par là des vers tels que les suivants : 137 Samı miyuta ahllanaykipaȷ ; — 138 Kawsay, wañuyta tarinaykipaȷ ; mais ces vers sont de véritables décasyllabes et par conséquent dans le premier la synalèphe ne saurait avoir lieu en aucune façon. Cette introduction de décasyllabes dans un quatrain où le premier et le quatrième vers sont des octosyllabes serait inconcevable chez un poète espagnol. Nous trouvons encore dans la pièce des vers de neuf syllabes qui, si on les regarde comme des octosyllabes, exigeraient la synalèphe, par exemple le vers 1038 : Ollantayka imatan ruran ; toutefois les lois du rhythme que nous expliquons longuement au chapitre VI, s'opposent absolument à l'emploi de la synalèphe dans ce vers, qui, pour l'oreille de tout quechuiste, doit être coupé de la sorte :

Ollan-tay | ka-i | ma-tan | ruran ;

car c'est seulement ainsi, c'est-à-dire en faisant que la syllable faible *i* soit comprise dans le second trochée, et en évitant la synalèphe, qu'on parvient à satisfaire aux exigences rhythmiques de ce vers. La contraction des deux premières syllabes Ollan qui n'ont dès lors que la valeur d'une syllabe longue, au lieu de choquer l'oreille, ne fait que donner plus de vigueur au premier trochée. Si l'on mesurait le vers d'après les règles de la poétique espagnole, c'est-à-dire si l'on faisait la synalèphe

O-llan | tay-ka-i | ma-tan | ru-ran,

les deux premiers trochées seraient tout-à-fait absurdes et nuiraient à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la cadence. La synalèphe est par conséquent inconnue dans la poésie quechua, ce qui paraît logique du moment qu'il s'agit d'une langue où il n'existe pas de diphtongues. C'est par cette même raison qu'on n'y connaît pas davantage la synérèse et la diérèse.

Un fait qui est également très-curieux et exclusivement propre au dialogue de cette composition indigène, c'est que jamais le vers n'est partagé entre deux personnages ou un plus grand nombre d'interlocuteurs, ce qui en espagnol, de même que dans les autres langues latines, est d'un usage très-fréquent. Exemple :

NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la princesse ;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah, Seigneur !

NÉRON.

Je vous laisse.

(RACINE, *Britannicus*, Acte II, Scène VI.)

Eh bien, dans le dialogue de l'œuvre que nous examinons, il n'arrive jamais qu'un vers se compose comme dans l'exemple ci-dessus, de paroles prononcées par deux interlocuteurs ou même par un plus grand nombre. Tout au contraire, quand un des personnages se voit, parce que les circonstances l'exigent ainsi, dans la nécessité de prononcer une ou plusieurs paroles qui n'arrivent pas à former un octosyllabe, le vers reste irrémissiblement tronqué, sans que l'autre interlocuteur le complète. Ainsi, dans le passage qui répond au vers 263, on ne lit que : « Imata ? » fragment tronqué quant à la forme, mais non quant au sens, et qui ne complète pas plus le vers antérieur qu'il ne se trouve complété par celui qui lui fait suite. Cette imperfection, dont nos poètes n'offrent

pas d'exemples, se rencontre dans *Ollantaï*, comme si elle constituait l'une des habitudes de la composition.

A un autre point de vue, si nous cherchons dans cette œuvre quelques-uns de ces procédés conventionnels que l'on peut regarder comme caractéristiques du drame espagnol ou de l'ancien drame classique, nous n'en rencontrons pas un. Jamais, par exemple, pendant tout le cours de la pièce, l'amoureux ne se trouve en tête à tête avec sa dame : ce n'est qu'au dénouement qu'ils s'adressent quelques mots : or, chez nous, le dialogue érotique eût paru de rigueur.

Quant aux trois unités, quelque liberté que se permettent les auteurs romantiques, ils n'y manquent jamais au point de laisser les dialogues sans aucun lien scénique entre eux : ceux-ci, comme nous en avons déjà fait la remarque à propos de notre drame, semblent, sous le rapport de l'enchaînement théâtral qu'ils devraient avoir, n'être que des chapitres d'une histoire ou d'un roman.

Les Incas n'avaient nulle idée de la mise en scène, et c'est par cette raison qu'ils ne laissèrent pas d'édifices exclusivement destinés, comme nos théâtres, à ce genre de spectacles. Leurs compositions dramatiques, séries de simples dialogues comme ceux d'*Ollantaï*, étaient récitées dans les endroits publics et plus particulièrement sous des espèces de bosquets artificiels dont nous avons déjà parlé. Le sujet de ces dialogues, par trop historiques pour se prêter à la fiction, manquait des artifices et de l'intrigue du drame proprement dit, à ce point que l'œuvre n'était, en réalité, qu'une sorte de poème lyrique et descriptif, qui aurait été semblable à tous les autres de même genre, si elle n'avait pas été mise en dialogues depuis le commencement jusqu'à la fin.

Dans tous les textes, surtout dans le premier texte de Tschudi, qui est un des plus anciens et des plus autorisés, il n'y a pas d'indications scéniques et celles qu'on trouve en petit nombre dans les textes moins anciens, ou sont erronées, ou répondent mal au contexte de l'œuvre : ainsi à la scène troisième de la traduction de Barranca, laquelle correspond à la deuxième de notre texte, l'action est supposée se passer dans le palais des Vierges du Soleil, tandis que, d'après le contexte, elle a dû se dérouler dans le palais de la reine ANAHUARQUI, comme nous le faisons remarquer dans notre note relative au vers 368. Cela prouve de plus en plus que le premier qui mit par écrit le drame, et qui, comme nous l'avons déjà démontré, en fit une division absurde en le partageant en trois actes, n'osa pas aller jusqu'à indiquer le lieu où doivent se

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

passer les scènes, et que ce sont seulement les copistes postérieurs qui ont hasardé à cet égard des indications plus ou moins erronées.

La subdivision des actes en scènes, telle qu'elle se trouve dans les textes que nous connaissons d'*Ollantaï*, ne saurait non plus se justifier : car il y a des scènes qui, d'après la distribution que l'on fait ordinairement, renfermeraient deux scènes proprement dites ou même davantage, puisque celles-ci doivent changer à chaque introduction d'un nouveau personnage. C'est ainsi que la scène première en renfermerait trois en vertu de cette règle.

Ayant donc vu pour ce qui nous concerne, que l'œuvre n'était pas susceptible d'être divisée à la façon de nos drames actuels, nous nous sommes borné à l'unique division possible, celle par dialogues, et nous avons réuni ensemble plusieurs de ces dialogues, chaque fois que, d'après le contexte du drame, ils ont eu lieu dans un même endroit ; puis nous avons intitulé *scène* cette réunion de dialogues. Quant aux indications scéniques, nous avons donné celles qui nous ont paru le plus conformes aux exigences de l'œuvre au cas où celle-ci viendrait à être représentée. De là il est résulté que chaque scène, étant nécessairement accompagnée d'un changement de lieu, exige également un changement de décors, ce qui confirme encore davantage notre conviction touchant l'antiquité de ce drame ; il est impossible, en effet, qu'un auteur postérieur à la conquête, eût la pensée d'introduire des changements de scènes aussi fréquents, attendu que non-seulement dans les pauvres théâtres de cette époque-là, mais même dans les théâtres plus riches et mieux construits de l'époque actuelle, il serait extrêmement difficile, sinon impossible, de représenter la pièce en question avec tous les changements de décors qu'elle comporte. Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'époque des Incas où l'on se passait complétement de décors.

Si nous abordons une sphère plus élevée, celle de la métaphore et de l'expression de la pensée, nous sommes également amenés aux mêmes conclusions relativement à l'âge du drame. En effet, il ne s'y trouve pas une idée, une figure de rhétorique, un trope quelconque, un adage ou un proverbe, dont le caractère exclusivement propre à la littérature des langues modernes où à celle des Grecs et des Romains, trahisse le travail d'un esprit imbu de ces littératures. Le langage du drame, d'une incomparable richesse, tout rempli de comparaisons, d'images et de traits vigoureux, est la manifestation spontanée et authentique du véritable état des belles-lettres péruviennes avant la conquête espagnole.

ÉPOQUE DE LA COMPOSITION DU DRAME.

De ces preuves, corroborées par une multitude de considérations historiques contenues dans cette *Étude* ou dispersées dans nos commentaires au-dessous du texte quechua, résulte la démonstration la plus complète et la plus évidente que le drame d'*Ollantaï* a été composé du temps de l'Empire des Incas.

Mais quelle fut approximativement l'époque de sa composition, et celle où pour la première fois il fut écrit sur le papier avec des caractères espagnols ? telles sont les questions au sujet desquelles nous allons maintenant donner nos conjectures.

L'action du drame, ainsi que nous l'avons déjà vu, embrasse les dix dernières années du règne de PACHACOUTIC, plus un court intervalle de temps, au commencement du règne de TOUPAC-YOUPANQUI. PACHACOUTIC gouverna l'empire durant la seconde moitié du quatorzième siècle. Mesa, dans *Los Anales del Cuzco* (p. 45), dit à cet égard : « En l'an 1349 de Notre-Seigneur et 307 de la fondation du Cuzco, on couronna du *llautu*, en cette cour Impériale, l'Inca *Ttitu-Manco-Ccapacc*, appelé *Pacha-Cuticc*, neuvième Empereur du Pérou. » Ce même auteur suppose que le règne de ce souverain dura jusqu'en 1408, puisqu'il affirme (p. 117), que cette année-là, son fils et successeur YOUPANQUI monta sur le trône. Dans un ancien manuscrit dont Lorente fait mention dans son *Histoire Ancienne du Pérou* (p. 119) et qu'il dit remonter au seizième siècle, on voit que PACHACOUTIC, après cinquante-deux années de règne, mourut en 1385. Il y a par conséquent une différence de plus de vingt ans entre les dates assignées par ces écrivains pour la mort de ce monarque.

Sans affirmer l'exactitude ni de l'une ni de l'autre de ces dates, nous pensons que celle qui est donnée par l'auteur de *Los Anales*, se rapproche davantage de la vérité, non-seulement parce qu'à notre avis cet historien, né au Cuzco, et qui fait preuve d'un grand zèle dans ses recherches sur les Incas, mérite à de nombreux égards plus de confiance, mais encore parce que PACHACOUTIC étant l'aïeul de HUAYNA-CAPAC qui fut le dernier Inca de l'empire et mourut en 1525, il est logique de supposer d'après l'ordre naturel des choses qu'entre la mort de l'aïeul et celle du petit-fils, il n'a pas dû y avoir plus d'un siècle d'intervalle, c'est-à-dire que la mort de PACHACOUTIC a dû arriver vers le commencement du quatorzième siècle, à peu près à l'époque indiquée par

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mesa (1408). Et qu'on n'élève pas une objection en intercalant à la suite du règne de PACHACOUTIC, soit la régence d'OLLANTAÏ, soit le règne d'INCA YOUPANQUI : car, encore que cette régence ou ce règne eût duré quelques années, ce qui paraît le plus probable, c'est que la personne qui se trouva chargée du gouvernement à cette époque n'appartenait pas à la ligne directe ascendante ou descendante des Incas.

Après la régence d'OLLANTAÏ, il est hors de doute que le souverain qui monta sur le trône fut TOUPAC-YOUPANQUI, dont le gouvernement dura de 1438 à 1481, d'après Mesa, et de 1425 à 1470, d'après le manuscrit cité par Lorente. HUAYNA-CAPAC, fils et successeur de TOUPAC-YOUPANQUI, suivant le premier de ces écrivains, régna de 1481 à 1523, année de sa mort, et, suivant le second, de 1470 à 1520.

Dans les *Antigüedades Peruanas* de Rivero (p. 45), les dates relatives à la durée du règne de chaque Inca diffèrent de celles que nous venons d'indiquer. Ainsi PACHACOUTIC ceignit la couronne en 1340, régna 60 ans et mourut en 1400, après avoir vécu, suivant la tradition, 103 ans; INCA-YOUPANQUI hérita de la puissance royale en 1400, régna 39 ans et mourut en 1439 ; TOUPAC-YOUPANQUI régna à partir de 1439 et décéda en 1475, après 36 années de règne ; enfin HUAYNA-CAPAC régna à partir de 1475, et après un règne de 50 années, mourut en 1525, époque où, comme nous l'avons déjà dit, les conquérants espagnols paraissent pour la première fois sur les côtes du Pérou.

L'on voit que les dates ci-dessus diffèrent assez entre elles, mais non pas à tel point que nous ne puissions affirmer catégoriquement que le laps de temps que formèrent les règnes de TOUPAC-YOUPANQUI et de HUAYNA-CAPAC, derniers souverains avant la conquête, ne dut en aucun cas dépasser la durée d'un siècle. Il est certain par conséquent que le drame dont nous nous occupons fut composé dans cette période, c'est-à-dire dans le cours des cent années qui précédèrent la domination espagnole. Il paraît inutile d'émettre aucune conjecture vague, à l'effet de préciser davantage encore sous lequel des deux règnes sus-mentionnés, cette œuvre a dû être composée. Les auteurs qui touchent ce point sont d'avis que l'empire étant arrivé au plus haut degré de splendeur du temps de HUAYNA-CAPAC, il est probable que cette pièce appartient à cette époque. Néanmoins si l'on réfléchit à la façon quelque peu adulatrice dont le poète parle de TOUPAC-YOUPANQUI, chaque fois qu'il le met en scène, de même qu'à la façon si délicate avec laquelle il fait paraître PACHACOUTIC, père du précédent, sans qu'il lui

échappe d'allusion à ses cruautés, ainsi qu'on pourrait s'y attendre, il n'y aurait rien que de naturel à supposer que la pièce fut composée après la régence d'OLLANTAÏ et pendant le gouvernement de TOUPAC-YOUPANQUI, loué avec une intention si marquée, surtout dans la partie finale de l'œuvre. Cette supposition est au surplus conforme au but véritable de ce genre de littérature, qui s'emparait, pour ainsi dire *in flagranti*, de tous les faits glorieux dignes d'être transmis à la postérité afin de les consigner dans des œuvres telles que la présente, où prédominent surtout le naturel et la précision dans la narration des faits. D'autre part, il n'est pas fait la moindre allusion à HUAYNA-CAPAC ni à son époque. Mais nous l'avons déjà dit, on ne peut émettre qu'une vague conjecture sur l'époque précise de la composition du drame, et quant à la personnalité du poète quechua, auteur primitif d'*Ollantaï*, le plus prudent est de renoncer à toute recherche ultérieure. Ce qui toutefois paraît hors de doute, c'est qu'une œuvre comme celle-ci dut jouir d'un grand renom en son temps et dut être représentée avec le plus grand succès au moins en présence de HUAYNA-CAPAC, si ce n'est de TOUPAC lui-même.

DEUX VASES ANTIQUES.

C'est ici le lieu de mentionner comme un fait digne d'être cité, deux débris de l'antiquité qui, conservés jusqu'à nos jours, peuvent être regardés comme des preuves d'un autre genre de la réalité de l'épisode qui a servi de base à notre drame. L'un de ces objets consiste en une sorte de vase destiné à servir de coupe dans les festins et formé par le buste d'ŒIL-DE-PIERRE (RUMI-ÑAWI), l'un des personnages les plus importants de l'œuvre. Dans la Tradition qui figure à l'Appendice (p. 161), on voit que l'Indien Fabian Tito gardait ce vase comme une précieuse relique, et que le présent qu'il fit de ce buste au brigadier Don Antonio Maria Alvarez fut précisément le motif qui engagea l'auteur de la Tradition à la consigner par écrit.

Un vase plus important encore nous paraît être celui qui a été donné au Musée Royal de Berlin par notre ami Frédéric Hohaguen. On y voit représenté à la surface extérieure un épisode de guerre, qu'on croit se rapporter à la rencontre des troupes d'OLLANTAÏ avec celles de l'Inca du Cuzco.

Si l'on réfléchit qu'au temps des Incas la céramique avait fait de grands

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

progrès et que nous possédons encore d'autres vases ornés de dessins représentant évidemment des faits historiques ou des scènes familières d'un puissant intérêt pour la société d'alors, il n'y a rien d'extraordinaire à supposer que la céramique indigène se soit également appliquée à reproduire le sujet d'*Ollantaï* et qu'il y ait eu une foule d'objets du genre de celui qui nous occupe ici. Nous avons eu l'occasion nous-même de voir un *fac-simile* de la surface du vase dont il s'agit, et nous pouvons attester que les deux espèces de guerriers qui y sont représentés se reconnaissent facilement, tant par la différence de leur physionomie que par celle de leurs vêtements. La circonstance que ce vase se trouvait enfoui dans un endroit voisin du château d'Ollanta, vient encore à l'appui de la conclusion ci-dessus.

Tschudi (p. 24 et suiv.) donne une longue description de ce vase, et, tout en accordant que les inductions que l'on pourrait tirer du lieu où il a été trouvé peuvent être combattues par des objections plausibles, il pense que l'on peut très-bien supposer qu'un céramiste du temps des Incas, inspiré par la représentation du drame, en a choisi les scènes les plus importantes comme sujet de peintures exécutées sur une série de vases, du nombre desquels serait celui dont il s'agit. Il ajoute même qu'il est possible qu'on trouve dans la suite d'autres vases appartenant à cette espèce de cycle dramatique.

Pour montrer combien la céramique du temps des Incas était avancée, nous croyons, bien que cela n'ait pas rapport à notre sujet, devoir faire mention ici d'un vase existant au musée du Louvre, qui l'a acquis en 1859 de M. Martin Segrestan. Ce vase, de trente centimètres de hauteur, a la forme d'une grosse boule surmontée d'un goulot vertical, qui est réuni à la panse par deux canaux semi-circulaires. La couleur générale du vase est jaune clair, et les figures sont peintes en rouge. Ces figures représentent d'un côté de la surface convexe un roi ou personnage divin, assis et tenant de la main gauche, dans l'attitude d'un homme qui châtie, une espèce de fouet formé d'une corde attachée au bout d'un bâton, tandis que de la main droite il serre fortement par le cou un monstre semblable à un serpent ayant une figure humaine, de petits bras, et l'extrémité inférieure terminée en queue de poisson. Le casque du roi est orné par devant d'une tête de puma, et par derrière il s'étale comme un éventail de plumes. Un serpent entoure, comme une ceinture, la taille du monarque. Derrière le monstre, on voit un guerrier indien qui étend les bras dans la posture d'un suppliant, et qui porte un casque dont la forme est celle d'un paon qui fait la roue. L'autre côté du vase représente également le roi, le serpent et l'Indien, à très-peu de variantes près.

Époque de la Transcription.

A la suite de la guerre d'extermination que les Espagnols firent aux Indiens, la division se mit parmi les conquérants eux-mêmes, en sorte que, depuis le commencement de la conquête, il s'écoula une trentaine d'années avant que le pays pût être considéré comme pacifié. On peut regarder comme le dernier acte de cette sanglante tragédie le supplice de Gonzalo Pizarro et de Carbajal, décapités en 1548. Don Pedro de la Gasca, envoyé de la Péninsule aux colonies avec le titre de Président de l'Audience Royale et avec des pouvoirs extraordinaires, consolida alors la domination espagnole, et c'est à partir de ce moment que commencèrent à s'établir de vraies relations sociales entre les conquérants et les indigènes, en sorte que l'on vit de nobles dames indiennes recherchées en mariage par des Espagnols. Les missions catholiques multipliées sur toute l'étendue du territoire devinrent pour le pays conquis la seule source d'instruction, et les couvents érigés par les divers ordres religieux furent les seuls centres de culture intellectuelle. Le témoignage des historiens, ainsi qu'une constante tradition, nous apprend que le drame quechua continua à être cultivé, probablement par ce qui restait des poètes de l'Empire et par ceux-mêmes de leurs descendants qui, bien que nés depuis la conquête, avaient encore toutes les traditions de leur race et une éducation tout-à-fait indienne. C'est à cette époque qu'il faut rapporter *La Mort d'Atahuallpa*, *Usca-Paucar*, *Huasca-Inca* et d'autres drames portant le cachet indien et dont le sujet était pris des faits les plus mémorables de la conquête. D'autre part, les jésuites, qui se mirent à l'étude de la langue quechua avec cette ardeur qui les caractérise, firent composer par des indigènes intelligents, pour l'instruction et l'édification du peuple, des *Autos Sacramentales*, petites pièces religieuses ou *mystères* qu'ils faisaient représenter par de jeunes Indiens. C'est dans cette période qu'eut lieu évidemment la transcription d'*Ollantaï*. Selon les historiens, c'étaient les *Harahuecus* et les *Amautas* qui avaient l'obligation de savoir par cœur et de réciter toutes les compositions poétiques relatives aux faits mémo-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rables de l'histoire péruvienne. Plusieurs d'entre eux, qui prenaient le titre de *maître des Quipos* (Ḳipu-kamayuḳ), étaient chargés de la composition de ce genre d'écriture, et il n'y a que deux alternatives possibles quant à la conservation du drame depuis l'époque de sa composition au temps des Incas : ou il avait été consigné dans un quipo qu'on a pu sauver de la destruction générale des objets de cette espèce, et qui, recueilli par un de ces *Quipocamayos*, a été par lui transmis mot pour mot à un religieux curieux d'antiquités de ce genre, qui l'a écrit immédiatement sous sa dictée; ou les *Harahuecus*, qui le savaient par cœur, et dont plusieurs devaient infailliblement survivre encore, en ont fait la transmission orale au religieux qui l'a écrit.

Cette dernière supposition paraitra la plus vraisemblable si l'on considère que les quipos (1) avaient été détruits ou enterrés par les Indiens eux-mêmes, dans le but de les soustraire aux Espagnols, tandis que la conservation par transmission orale était d'autant plus naturelle que les *Harahuecus* étaient voués par état à la conservation de ces poésies, et n'avaient d'autre occupation que de les apprendre et de les réciter. Sous ce rapport, il y a une analogie frappante entre eux et les rhapsodes grecs. Ce qui est certain, c'est que le drame d'*Ollantaï* resta oublié, en la possession de quelque amateur, et très-probablement au couvent de Santo Domingo, jusqu'à l'époque où le curé Valdez le fit représenter avec quelques changements et additions. Dans le chapitre suivant, en parlant du manuscrit de Santo Domingo et de celui de Justiniani, nous reviendrons sur le curé Valdez.

(1) Voyez notre note aux vers 1356-1361.

CHAPITRE CINQUIÈME.

MANUSCRITS DU DRAME. — TRADUCTEURS ET COMMENTATEURS.

MANUSCRIT DE SANTO DOMINGO PUBLIÉ PAR TSCHUDI.

Parmi les auteurs qui se sont le plus occupés de l'histoire et de la science américaines, J. J. Von Tschudi figure en première ligne. Naturaliste, philologue, historien, antiquaire et voyageur, ce savant écrivain nous a donné plusieurs ouvrages de la plus haute importance, tels que la *Fauna Peruana*, les *Antiquités péruviennes* publiées par lui en collaboration avec Rivero, ses travaux sur la *Langue quechua*, composés d'une Grammaire et d'un Vocabulaire assez remarquable, et ses *Voyages dans l'Amérique du Sud*.

C'est dans la seconde partie de sa *Kechua Sprache*, parue en 1853, qu'il a publié l'*Ollantaï*, et cette publication est la première que nous ayons du texte de ce drame.

Après l'exécution de Tupac-Amaru (1781), quand la représentation des drames quechuas fut prohibée par le Gouvernement espagnol, il ne restait de l'*Ollantaï* que quelques manuscrits, copies plus ou moins fidèles de celui qui avait servi à la représentation de cette pièce sous le patronage du curé Valdez, et il y avait longtemps que cet ouvrage était presque oublié, lorsqu'en 1837 *El Museo Erudito* (1) publia la Tradition

(1) Dans la première partie de notre Appendice, nous avons dit que le rédacteur de ce journal était Don Manuel Palacios, conformément à ce qui nous était affirmé par un de nos amis du Cuzco, récemment arrivé à Paris, qui avait connu personnellement Palacios. C'est pour cela que nous nous sommes écarté de Barranca, qui lui donne le nom de José. Dernièrement, un autre Péruvien nous dit qu'il avait l'idée que Palacios portait les deux noms, José Manuel. Ce point, qui du reste est sans importance, serait facile à éclaircir au Cuzco, mais ici à Paris, nous devrions attendre longtemps la réponse.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rables de l'histoire péruvienne. Plusieurs d'entre eux, qui prenaient le titre de *maître des Quipos* (Ḳipu-kamayuḳ), étaient chargés de la composition de ce genre d'écriture, et il n'y a que deux alternatives possibles quant à la conservation du drame depuis l'époque de sa composition au temps des Incas : ou il avait été consigné dans un quipo qu'on a pu sauver de la destruction générale des objets de cette espèce, et qui, recueilli par un de ces *Quipocamayos*, a été par lui transmis mot pour mot à un religieux curieux d'antiquités de ce genre, qui l'a écrit immédiatement sous sa dictée; ou les *Harahuecus*, qui le savaient par cœur, et dont plusieurs devaient infailliblement survivre encore, en ont fait la transmission orale au religieux qui l'a écrit.

Cette dernière supposition paraitra la plus vraisemblable si l'on considère que les quipos (1) avaient été détruits ou enterrés par les Indiens eux-mêmes, dans le but de les soustraire aux Espagnols, tandis que la conservation par transmission orale était d'autant plus naturelle que les *Harahuecus* étaient voués par état à la conservation de ces poésies, et n'avaient d'autre occupation que de les apprendre et de les réciter. Sous ce rapport, il y a une analogie frappante entre eux et les rhapsodes grecs. Ce qui est certain, c'est que le drame d'*Ollantaï* resta oublié, en la possession de quelque amateur, et très-probablement au couvent de Santo Domingo, jusqu'à l'époque où le curé Valdez le fit représenter avec quelques changements et additions. Dans le chapitre suivant, en parlant du manuscrit de Santo Domingo et de celui de Justiniani, nous reviendrons sur le curé Valdez.

(1) Voyez notre note aux vers 1356-1361.

CHAPITRE CINQUIÈME.

MANUSCRITS DU DRAME. — TRADUCTEURS ET COMMENTATEURS.

MANUSCRIT DE SANTO DOMINGO PUBLIÉ PAR TSCHUDI.

Parmi les auteurs qui se sont le plus occupés de l'histoire et de la science américaines, J. J. Von Tschudi figure en première ligne. Naturaliste, philologue, historien, antiquaire et voyageur, ce savant écrivain nous a donné plusieurs ouvrages de la plus haute importance, tels que la *Fauna Peruana*, les *Antiquités péruviennes* publiées par lui en collaboration avec Rivero, ses travaux sur la *Langue quechua*, composés d'une Grammaire et d'un Vocabulaire assez remarquable, et ses *Voyages dans l'Amérique du Sud*.

C'est dans la seconde partie de sa *Kechua Sprache*, parue en 1853, qu'il a publié l'*Ollantaï*, et cette publication est la première que nous ayons du texte de ce drame.

Après l'exécution de Tupac-Amaru (1781), quand la représentation des drames quechuas fut prohibée par le Gouvernement espagnol, il ne restait de l'*Ollantaï* que quelques manuscrits, copies plus ou moins fidèles de celui qui avait servi à la représentation de cette pièce sous le patronage du curé Valdez, et il y avait longtemps que cet ouvrage était presque oublié, lorsqu'en 1837 *El Museo Erudito* (1) publia la Tradition

(1) Dans la première partie de notre Appendice, nous avons dit que le rédacteur de ce journal était Don Manuel Palacios, conformément à ce qui nous était affirmé par un de nos amis du Cuzco, récemment arrivé à Paris, qui avait connu personnellement Palacios. C'est pour cela que nous nous sommes écarté de Barranca, qui lui donne le nom de José. Dernièrement, un autre Péruvien nous dit qu'il avait l'idée que Palacios portait les deux noms, José Manuel. Ce point, qui du reste est sans importance, serait facile à éclaircir au Cuzco, mais ici à Paris, nous devrions attendre longtemps la réponse.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que nous avons reproduite. On dit qu'à cette même époque, plusieurs fragments de l'*Ollantaï* furent publiés dans ce journal, et quelques Cuzcains nous ont même assuré que le texte entier y avait été donné successivement. Comme il n'existe plus de collection de *El Museo Erudito*, et qu'ayant voulu nous en procurer une, nous avons reçu du Cuzco la réponse que la chose était presque impossible, nous ne pouvons rien affirmer à cet égard. Nous n'avons donc que le texte publié par Tschudi, que nous puissions considérer comme le premier, non-seulement parce que nous croyons que les fragments ou le texte publiés par *El Museo Erudito* n'étaient que la copie remaniée de Valdez, mais encore parce que le texte de Tschudi est la reproduction d'un manuscrit beaucoup plus autorisé et plus ancien, celui du monastère de Santo Domingo. La copie de ce manuscrit, qui avait été donnée à Tschudi par un artiste de Munich, M. Rugendas, était de la main d'un moine dominicain du Cuzco, et Tschudi nous assure l'avoir reproduit avec une fidélité scrupuleuse.

En examinant ce texte avec attention, nous ne voyons aucune difficulté à admettre que le manuscrit de Santo Domingo est le premier texte de la transcription en caractères latins, et que celui de Valdez même, aussi bien que tous les autres manuscrits connus, n'en auraient été que des copies plus ou moins infidèles. En effet, le manuscrit de Santo Domingo présente la pièce dans toute sa simplicité, et trahit la première transcription d'une manière évidente. Ainsi, dans le quatrain qui commence au vers 838, et qui se lit :

Apu maruti llocsincca
Huillcapampa Anticunahuan
Chai ttinqui Qquero pataman
Chaipin happincca runanta.

Il y a dans le derniers vers une transposition évidente que nous avons corrigée dans notre texte imprimé, en rétablissant ainsi l'ordre des mots :

Chaipin runata (1) *happincca.*

Comme les deux leçons sont également correctes sous le rapport grammatical, mais que la nôtre est seule conforme aux exigences de la

(1) La transposition exige que dans ce mot on retranche l'*n* qui précède la désinence *ta* de l'accusatif.

rime, et qu'elle est par conséquent évidemment la leçon originaire, il est probable que la faute a été commise dans la première transcription, d'où elle a passé dans toutes les copies postérieures. Comme le manuscrit de Santo Domingo était déjà très-vieux et presque illisible à l'époque où la copie de M. Rugendas a été exécutée, il n'y a rien d'extraordinaire à supposer qu'il remontait aux premiers temps de la domination espagnole, et la circonstance que la transposition qui vient d'être signalée, aussi bien que beaucoup d'autres erreurs évidentes, se trouve uniformément dans d'autres manuscrits moins anciens, montre clairement que ceux-ci ne sont que des reproductions de ce premier manuscrit. On peut en dire autant des lacunes manifestes dont nous avons signalé quelques-unes dans nos commentaires au bas des pages : toutes ces lacunes se trouvent remplies dans les autres textes, mais non d'une manière uniforme, ce qui montre qu'elles l'ont été selon le caprice des copistes postérieurs. L'orthographe même nous fournit des indices à l'appui de ce que nous disons : ainsi, au vers 838 ci-dessus cité, on lit *maruti* avec minuscule, et ce sont seulement les copistes postérieurs qui, apprenant par l'histoire que ce mot était un nom propre, l'ont écrit avec majuscule. Le premier transcripteur du drame ignorait probablement l'histoire, et il avait commis plusieurs erreurs du même genre, que l'on voit clairement avoir été rectifiées dans les manuscrits moins anciens. En outre, peu familiarisé avec la langue quechua, il avait écrit le drame presque sans ponctuation, et le petit nombre de signes orthographiques qu'il y avait introduits, montrent, par la manière presque arbitraire dont ils sont placés, que, loin d'être l'auteur du drame, il ne comprenait même pas parfaitement le sens de plusieurs passages. La même induction peut encore se tirer de ce que nous avons dit relativement aux indications des lieux où se passent les différentes scènes, indications qui manquent absolument dans le premier manuscrit publié par Tschudi, et qui devaient effectivement y manquer d'après le système du drame indien.

Si l'on considère que le monastère de Santo Domingo avec son église n'est autre chose que le célèbre temple du Soleil appelé *Coricancha*, consacré au culte catholique par les conquérants espagnols, et que c'est là que les premiers missionnaires arrivés au Cuzco trouvèrent asile, on s'explique parfaitement comment c'est dans ce couvent qu'a été trouvé le premier manuscrit de l'*Ollantaï*, car c'est probablement un de ces missionnaires primitifs qui en a fait la transcription. Ce manuscrit sera sans doute resté au monastère jusqu'à l'époque où le curé Valdez l'a

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tiré de son obscurité pour faire représenter le drame en l'honneur de Tupac-Amaru, et lui rendre son ancienne popularité.

Dans le texte qui nous occupe, il y a évidemment deux sortes d'erreurs : les unes commises par le premier transcripteur, les autres imputables ou au moine qui a fait la copie de Rugendas ou à l'imprimeur. Cependant, nous sommes bien loin de partager l'opinion de Tschudi, qui s'exprime ainsi dans sa *Kechua Sprache* (p. 28 et 29) : « La langue du drame n'est pas le pur kechua. Soit par suite de ce que les copistes ont mal lu le premier manuscrit, soit par les changements arbitraires qu'ils y ont faits en modifiant à leur gré les endroits de l'original qu'ils ne comprenaient pas, soit enfin par l'introduction d'expressions et de constructions empruntées à la langue Aymara qui appartient à la même famille, et même de quelques mots espagnols, l'œuvre a été défigurée et a perdu sa pureté primitive, au point de devenir tout-à-fait inintelligible en beaucoup d'endroits. » Pour nous, le reproche de manque de pureté fait à la langue du drame n'est pas plus fondé que l'usage de constructions empruntées à la langue Aymara et les autres défauts signalés par Tschudi. Cet estimable auteur, au moment même où il rendait un si grand service à la littérature quechua, ne s'était pas fait une assez haute idée de l'authenticité du texte qu'il publiait, et qui, malgré ses imperfections, est le plus autorisé que nous possédions de l'*Ollantaï*.

Barranca, dans la préface de sa traduction (p. XI), s'exprime ainsi : « Tschudi, qui a consacré les plus belles années de sa vie à des travaux complets sur le Pérou, a publié tout le drame à la fin de son grand ouvrage sur la langue quichua : c'est ainsi qu'il a sauvé de l'oubli et de l'action corrosive du temps une des plus belles productions de la langue quichua, et sans contredit la seule qui existe écrite en langue américaine. Ce n'est pas le seul avantage qui soit résulté de la publication de ce philologue : il faut y ajouter celui de mettre une barrière à la multitude de variantes auxquelles donnent lieu les copies faites par des personnes étrangères à la langue, et même en dehors de cette circonstance, aux caprices des copistes qui ne cessent d'altérer les textes par les intercalations que leur imagination leur suggère. ....La traduction que j'offre aujourd'hui au public est faite en partie sur ce texte que nous regardons comme l'un des plus corrects que nous connaissions, puisque les autres manuscrits contiennent une multitude d'altérations qui interrompent parfois l'unité du drame en le défigurant entièrement. Nous avons corrigé cependant beaucoup de passages du

texte imprimé qui sont inintelligibles, soit à cause de la mauvaise orthographe, soit par suite de la détérioration de l'original. »

Nous partageons tout-à-fait la manière de voir de Barranca au sujet de l'importance du premier texte de Tschudi, et nous avons éprouvé une pénible déception en voyant cet auteur, dans le second texte qu'il a publié avèc la traduction allemande en 1875, ne pas suivre les prudents conseils du traducteur péruvien que nous venons de citer, et s'écarter au contraire considérablement de son premier texte.

Texte remanié de Tschudi.

Dans nos notes au bas des pages, nous nous étendons longuement et fréquemment sur les variantes fautives que nous présente le second texte de Tschudi : mais, outre ces variantes accidentelles, nous en remarquons d'autres résultant d'un système uniforme, qui se reproduisent sans cesse et dénaturent foncièrement la langue. Ainsi, nous voyons que la désinence *n*, qui a différentes fonctions grammaticales, et dont l'usage dans la plupart des cas n'est pas simplement facultatif, a été effacée par l'auteur, qui ne se rendait pas bien compte de sa valeur. Dans le premier texte, on lit au vers 84 *hamusca* au lieu de *hamuscan*, dont la désinence *n* indique la 3me pers. du prés. de l'ind. du verbe *hamuscay*. C'était une faute du premier texte, et Tschudi, au lieu de la corriger dans le second, a au contraire fait une nouvelle faute en retranchant l'*n*, grammaticalement tout aussi indispensable, du mot *purimuscan* dans le vers 87 avec lequel devait rimer le vers 84. Il serait trop long d'indiquer en détail toutes les altérations de ce genre qui ont eu lieu dans tout le cours du drame, et qui proviennent évidemment de ce que Tschudi a fait une règle de ce qui n'était qu'une faute du premier texte. Voici cependant encore un autre exemple qui nous tombe sous les yeux : au vers 256, Tschudi a écrit *cari* au lieu de *carin*, où l'*n* est le signe indispensable du nominatif, comme on le voit dans notre texte. Cette *n* avait été représentée par *m* dans son premier texte, par suite d'une faute du système orthographique que nous avons signalée dans notre chapitre sur la phonétique.

Une faute bien plus grave encore et en même temps plus fréquente dans le second texte, consiste dans l'introduction d'un nouvel accusatif : *ta*, désinence de ce cas, est transformé en *cta*, et on lit *yupeykicta*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

(v. 76), *llamacta* (v. 79), *llaycacta* (v. 88), au lieu de *yupiquitan*, *llamata*, *layccata*, ce qui introduit dans la langue du drame une confusion déplorable, la particule *c*, ajoutée devant *ta*, donnant à cette désinence un sens différent qui ne convient nullement aux endroits ou a lieu le changement. Précisons davantage : *cama*, qui dénote l'idée abstraite de commandement, de puissance, avec la désinence *c*, veut dire *celui qui commande, celui qui gouverne*, et par exemple, dans le mot *Pachacamac*, indique *celui qui gouverne l'univers*, *pacha* voulant dire *univers*. Garcilaso de la Vega (1) s'explique de la même manière en parlant de la signification du nom du fleuve Runahuanac : « Le nom de ce fleuve, dit-il, est composé du mot *runa*, qui veut dire *gens*, et du verbe *huana*, qui signifie *corriger*, et qui, avec le *c* final, devient un participe présent dont le sens est *celui qui fait corriger*, en sorte que les deux mots joints ensemble signifient *celui qui fait corriger les gens*. » Le suffixe ȷ par lequel, selon notre système alphabétique, nous représentons le son que Garcilaso exprime par *c*, modifie donc l'idée du verbe en y ajoutant celle de la personne qui exécute l'action : Munay veut dire *aimer*, et Munaȷ, *celui qui aime, amant*. Ajoutons maintenant à Munaȷ la désinence de l'accusatif *ta*, et la phrase Rikuni munaȷta voudra dire *je regarde celui qui aime*. Cette même désinence ȷ, ajoutée à un substantif, dénote la possession, l'appartenance : ainsi Runa, *homme*, avec cette désinence, devient Runaȷ, et veut dire *ce qui appartient à l'homme*, et la locution Runaȷ-maman veut dire *la mère de l'homme*.

On comprend facilement d'après cela que la nouveauté introduite par Tschudi dans l'accusatif quechua produit toujours dans les phrases, soit l'obscurité, soit le ridicule, soit un contre-sens. Ainsi, dans les exemples cités ci-dessus de son second texte, au lieu de « *yupeykita* », *ta trace, ta course*, on lit « *yupeykicta* », *ce qui appartient à ta trace, à ta course*, ce qui forme un contre-sens ; au lieu de « *llamata* », *le lama*, accusatif dans la phrase *j'ai préparé mille lamas*, on lit « *llamacta* », ce qui fait dire à l'ASTROLOGUE : *J'ai préparé ce qui appartient à mille lamas*, et on se demande ce que l'ASTROLOGUE pouvait avoir préparé ; enfin dans le vers 88, au lieu de « *laycata* », *ce devin*, on lit « *llaycacta* », *ce qui appartient à ce devin*, en sorte qu'OLLANTAÏ, au lieu de dire : *Je déteste ce devin*, dit : *Je déteste ce qui appartient à ce devin*, sans qu'on puisse savoir au juste quel est l'objet de sa haine. Nous ne savons d'où Tschudi a pu tirer ces

(1) *Comentarios Reales*, 1ª Part., Lib. VI, Cap. 28.

absurdités, et nous sommes porté à croire qu'attachant trop d'importance au texte bizarre de Nodal, il s'est laissé entraîner par l'autorité de cet auteur, qu'il appelle, chose étonnante, *un connaisseur fin et profond de la langue quechua*. (Ein feiner und gründlicher Kenner der Kechua Sprache). Il n'y a, en effet, aucun manuscrit écrit au Cuzco dont on puisse s'autoriser pour justifier de pareilles erreurs.

MANUSCRIT BOLIVIEN.

Peut-être un manuscrit ancien, dont Tschudi nous parle à la page 38 de son Introduction, et auquel il donne également trop d'importance, est-il aussi pour beaucoup dans les erreurs que nous présente son second texte. Presque toutes les variantes qu'il a tirées de ce manuscrit sont erronées ou inutiles, comme nous l'avons dit dans nos notes au bas des pages, et une centaine de vers qu'il en reproduit à la fin de son ouvrage (p. 219) n'étant pas plus corrects, nous pouvons assurer sans hésitation que, dans ce manuscrit, la leçon primitive du drame est tout-à-fait altérée. Ce n'est probablement qu'une copie faite par un Bolivien peu versé dans la langue quechua, ou du moins dans celle qu'on parle au Cuzco, et qui a fait arbitrairement beaucoup de remaniements pour mettre le drame à la portée des gens pour lesquels le quechua classique était difficile à comprendre. Tschudi nous apprend que cette copie, trouvée par lui parmi plusieurs autres livres et manuscrits anciens dont M. Harmsen lui avait fait présent pendant son séjour à Arequipa, porte à la fin la date *Nª Srª de la Paz, oi* (1) *18 de Junio de 1735*, et cette date est la seule circonstance qui, à notre avis, donne de l'importance à ce manuscrit, en nous fournissant une preuve à ajouter à celles que nous avons données pour réfuter l'opinion qui attribue la composition du drame au curé Valdez, lequel est mort presque un siècle plus tard.

MANUSCRIT DE JUSTINIANI, PUBLIÉ PAR MARKHAM.

Clements R. Markham, F. S. A., F. R. G. S., voyageur anglais, qui a fait beaucoup de recherches sur l'ancien Pérou, a publié à Londres, en 1871, une traduction anglaise de l'*Ollantaï* avec le texte quechua en regard. Ce

(1) Hoi, *aujourd'hui*, sans *h* initiale, est une faute si grave qu'elle donne la mesure du degré d'instruction du copiste.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

texte avait été transcrit par lui-même avec un grand soin sur une copie ancienne qui se trouvait en la possession du curé de Lares, Don Pablo Justiniani. Cette copie elle-même avait été faite par le père du curé, Don Justo Pastor Justiniani, sur le manuscrit original de Valdez. On sait au Cuzco combien le curé Justiniani, qui se disait descendant des Incas, a montré de zèle pour cultiver la langue quechua, et surtout pour populariser le drame d'*Ollantaï*. Il y a plusieurs années, notre ami M. Antonio Araoz du Cuzco nous a montré une autre copie qu'il tenait également du vieux curé. Il était persuadé, aussi bien que plusieurs autres Cuzcains, que le texte popularisé par Justiniani était la reproduction du manuscrit de Valdez, et cela nous parait d'autant plus vraisemblable que ce texte offre certaines additions et remaniements évidemment motivés par les besoins de la représentation, et dont Valdez devait être l'auteur. Ainsi, dans la scène du couronnement du rebelle OLLANTAÏ à Tambo (776-777), probablement afin d'introduire un ballet et de la musique, on a intercalé une huitaine de vers qui trahissent leur origine, surtout par la ressemblance qu'ils ont avec une litanie chrétienne. Les voici, tels qu'ils se trouvent dans ce texte, sauf quelques corrections évidemment nécessaires, et avec notre traduction, qui diffère considérablement de celle de Markham, laquelle est tout-à-fait infidèle :

Incan paccarin! Inccan paccarin!	Le roi se lève ; le roi se lève.
Causapuasun! Causapuasun!	Qu'il vive pour nous! qu'il vive pour [nous!
Llantuycuasun! Llantuycuasun!	Qu'il nous protége! qu'il nous pro- [tége!
Sonccontan chaypacc camarin!	Son cœur pour cela est préparé.
Yayanchishina uyhuaycuasun!	Qu'il nous élève comme notre père!
Churintahina llulluycuasun!	Qu'il nous aime comme ses fils!
Huacchancunata cuyaycuasun (1)*!*	Qu'il nous plaigne comme ses pau- [vres!
Soncco rurunpi hatallihuasun!	Qu'il nous garde au fond de son [cœur!

Dans les passages relatifs à la conquête de Chayanta et à la défense de la forteresse par les rebelles de Tambo, les variantes du texte de

(1) Markham, dans plusieurs de ces désinences, a laissé *ausun*, faute évidente d'impression, au lieu de *uasun*.

Justiniani, par rapport au manuscrit de Santo Domingo, nous montrent clairement que celui qui a arrangé ce texte, que ce soit Valdez ou un autre, n'ayant pas compris le vrai sens de ces passages, les a altérés et défigurés au point de les rendre tout-à-fait obscurs. On n'en sera point étonné, si l'on réfléchit que le transcripteur en question n'était pas très-versé dans l'histoire, ce qui l'empêchait de comprendre ces passages si clairs dans le manuscrit dominicain. Un seul exemple suffira pour justifier ce que nous venons de dire. Dans le passage où OLLANTAÏ, parlant aux chefs de Tambo, leur représente sous les couleurs les plus sombres la campagne entreprise par le roi contre Chayanta, afin d'obtenir de ces chefs qu'ils l'appuient dans sa rébellion, il parle en général de maladies auxquelles les guerriers sont exposés dans cette expédition. Le transcripteur du texte de Justiniani veut préciser la maladie, et dans une variante très-obscure au vers 754, il introduit le mot *chuchucc* (1) *onccoy*, qui signifie *fièvre tierce* : or, cette maladie étant endémique dans les vallées de Tambo, il est évident que, dans la pensée erronée de l'auteur de cette variante, OLLANTAÏ parlait ici de l'invasion de Tambo par le roi du Cuzco, et non de la campagne projetée contre Chayanta. Nous pouvons tirer les mêmes conclusions des autres variantes ou corrections qui se trouvent dans le texte de Justiniani, lesquelles semblent faites par une personne qui, croyant corriger la leçon primitive, ne faisait que la corrompre. Ainsi, aux vers 1101 et 1148, ŒIL-DE-PIERRE, dans le texte de Santo Domingo, porte le titre de *Grand chef des Andes*, titre qui lui appartenait en effet par les raisons que nous avons données dans notre commentaire au bas des pages, tandis que dans le texte de Justiniani, il est appelé *Grand chef du Haut-Pays* (Hanan-suyu). Dans les passages mêmes où les variantes du texte de Justiniani sont grammaticalement correctes, on découvre immédiatement le cachet moderne. Ainsi au vers 601, le mot primitif *tapucuipuni* a été changé en *mascariy puni* (2), mot qui, bien que synonyme du premier dans le sens de *rechercher*, est beaucoup moins classique et n'a pas la même élégance ni la même délicatesse dans le langage érotique. On voit le même verbe employé au gérondif au vers 393 dans un sens identique, et là *mascarispa*, au lieu de *tapucuspa*, serait tout-à-fait choquant.

A ces imperfections que nous venons d'indiquer, et qui sont impu-

(1) Probablement ce mot était écrit ainsi : *chucchucc* (ɦuɦuɟ.)

(2) On doit écrire en un seul mot : Masqarıypunı.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tables au texte de Justiniani, la publication de Markham en a ajouté une multitude d'autres qui sont dues soit à la manière fautive dont cet auteur a copié le texte qu'il avait sous les yeux, soit à des erreurs purement typographiques. C'est à cette dernière classe de fautes qu'appartiennent évidemment un assez grand nombre des variantes que Tschudi a signalées à la fin de son second texte (p. 173.) Un grand nombre de ces variantes consistent en des *r* substituées à des *n*, probablement parce que, dans le manuscrit de Justiniani, les *n* espagnoles étaient mal formées, et ont été prises pour des *r* par l'auteur anglais qui copiait machinalement.

Après un examen attentif des travaux de Markham sur le quechua, nous sommes arrivé à souscrire pleinement au jugement de Tschudi, qui pense que la langue des Incas était pour cet auteur un terrain étranger où il ne pouvait que s'égarer. Ainsi, dès les premières lignes de son Vocabulaire (*Contributions*, p. 63), il débute par des contre-sens incroyables qui montrent clairement qu'il n'a fait que traduire en anglais la partie espagnole d'un vocabulaire quechua-espagnol. Le mot Acahuara, composé de Aca, *excréments*, et Huara, *pagne, petit caleçon*, désigne en quechua le linge dont les nourrices enveloppent les petits enfants pour les tenir propres, et qui, en espagnol, est appelé *pañal*. Markham, n'ayant pas fait attention à l'ñ, au lieu de ce mot, a cherché dans son dictionnaire espagnol-anglais *panal*, et le trouvant naturellement traduit par *honeycomb* (rayon de miel), a mis sans plus de réflexion ce mot en face du quechua Acahuara. La même bévue lui est arrivée pour le mot Acana-sañu, qui a le même radical que le précédent, et qui veut dire *vase de nuit;* comme en espagnol le mot *servidor* est une des manières honnêtes de désigner cet objet, Markham trouvant ce mot en face du quechua, l'a traduit par *servant* (serviteur), qui est la signification ordinaire du mot *servidor*.

Dans le mot Quea du même Vocabulaire (p. 160), dont le vrai sens est *pus*, en espagnol *podre*, il n'a pas compris ce mot espagnol, et croyant sans doute à une faute d'impression, il a interverti les deux dernières lettres et mis *poder*, qu'il traduit naturellement par *power* (pouvoir). Ce ne sont là que quelques exemples des innombrables bévues dont fourmillent ses travaux sur le quechua, et en particulier sa traduction de l'*Ollantaï*, qui semble faite presque entièrement sur l'espagnol de Barranca, avec la prétention de placer en face de chaque vers quechua la traduction correspondante : mais comme la traduction de Barranca est en prose et ne contient pas le texte quechua, le traducteur anglais, qui ne connaissait même pas à fond l'espagnol, place parfois en regard d'un vers ce qui est la traduction d'un autre vers. Ainsi, par exemple, la traduction du vers 451, qui du reste n'est pas correcte, est placée deux lignes plus haut. Ce qui est plus curieux encore, c'est que Barranca ayant fait sa traduction principalement sur le premier texte quechua de Tschudi, toutes les fois que ce texte s'écarte de la leçon de Markham, celui-ci trahit son ignorance du quechua en mettant en anglais la traduction de Barranca en face de son propre texte qui a un sens tout différent. C'est ainsi que le vers 370 de la leçon de Markham, « Amauta parahuicc cuna » (1), dont le sens est *sages poètes*, est traduit par lui *loveable* (2) *nymphs*, parce que la leçon de Tschudi, sur laquelle Barranca a fait sa traduction, porte « Munacusccai sicllaicuna » (*mes chères Sicllas*), que Barranca traduit *nymphes adorées*.

Tout ce que nous venons de dire prouve à l'évidence que l'auteur anglais dont nous parlons n'a aucune autorité comme quechuiste, ce qui n'empêche pas de reconnaître le mérite de ses travaux sur d'autres matières.

Le curé Don Antonio Valdez.

A la suite de la révolte de l'Inca Tupac-Amaru dans les provinces méridionales du Cuzco, la sentence de mort portée en 1781 contre ce descendant des anciens rois, prohibait en même temps toutes les coutumes propres à entretenir le souvenir de l'empire, et en particulier la représentation des drames quechuas. On ne saurait douter que cette dernière prohibition n'ait eu pour cause immédiate la grande impression qu'avait faite sur le peuple indien la représentation du drame d'*Ollantaï* que Valdez, curé de Tinta et grand ami de l'Inca rebelle, avait fait représenter avec beaucoup de pompe à la cour de ce malheureux prince. En effet, le sujet de ce drame était tout ce qu'il y avait de plus propre à réveiller les souvenirs de l'ancienne grandeur de l'Empire des Incas, et à raviver dans tous les cœurs les sentiments d'amour et de fidélité à l'égard des descendants des anciens monarques. Nous ne voyons pas que Valdez se soit jamais donné comme l'auteur de ce drame, et il n'y a pas

(1) Il y a dans ce mot deux erreurs typographiques évidentes : le manuscrit portait sans doute *harahuiccuna*. On dirait que Markham a donné le bon à tirer sur la première épreuve sans l'avoir corrigée.

(2) *Loveable* pour *lovable* est une faute d'orthographe qui doit sans doute encore être imputée à l'imprimeur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à notre connaissance un seul manuscrit (1) où son nom figure en cette qualité sur le frontispice. Comme il n'est mort qu'en 1816, trente-cinq ans après le supplice de l'Inca son ami, il y a naturellement encore au Cuzco beaucoup de gens qui ont vécu de son temps, et c'est une chose connue qu'il ne se donnait même pas pour poète, ce que d'ailleurs on pourrait déjà conclure de ce fait qu'il n'a laissé aucune poésie ni en espagnol ni en quechua. Mais le mérite qui lui appartient incontestablement, c'est d'avoir découvert, soit chez un particulier, soit au monastère de Santo Domingo, le manuscrit ignoré d'*Ollantaï*, et d'avoir popularisé le drame.

Après sa mort, son neveu et héritier Narciso Cuentas trouva une copie du drame parmi les papiers de la succession, et soit par ignorance, soit par le désir immodéré d'exalter le nom de son oncle, lui en attribua la composition. Sa famille et un petit nombre de gens illettrés accueillirent cette affirmation sans aucun examen, ainsi que l'auteur de la *Tradition sur* OLLANTAÏ, lequel, comme on peut le voir dans notre Appendice, mentionne simplement Don Antonio Valdez comme auteur de la tragédie, sans discuter aucunement la question. Au Cuzco même, cette assertion n'a pas eu de succès et l'on n'y a attaché aucune importance, en sorte qu'aucun des écrivains qui se sont occupés de l'*Ollantaï*, tels que Rivero, Tschudi, Lorente, Barranca, Lopez, Markham, Nodal, Carrasco, n'a admis que Valdez fût l'auteur du drame.

Tout ce que lui accorde Barranca, c'est d'en avoir été peut-être le premier transcripteur, hypothèse qui n'est pas même admissible, d'après ce que nous avons dit du manuscrit de Justiniani. En outre, cette transcription, qui présente le drame dans toute sa pureté, n'aurait plus été possible à l'époque où vécut Valdez, plus de deux cents ans après la conquête.

NODAL.

Il y a environ cinq ans, l'avocat péruvien José Fernandez Nodal publia une grammaire de la langue quechua, à la fin de laquelle il plaça un

(1) Parmi les copies anciennes du drame, je dois mentionner celle que possède M. l'abbé Gonzalez de la Rosa, et qui lui avait été donnée en présent dans son voyage au Cuzco il y a une dizaine d'années. Ayant eu l'occasion d'avoir ce manuscrit sous les yeux, j'ai remarqué qu'il était en parfait état ; mais, d'après la teinte du papier et celle de l'écriture, qui, quoique très-lisible, était déjà jaunie, j'ai jugé qu'il devait remonter au commencement du siècle.

texte de l'*Ollantaï*. Peu de temps après, il fit paraître ce même texte dans une brochure séparée avec la traduction espagnole en regard. Aucune de ces publications n'est datée. Me trouvant à Londres pendant l'été de 1874, j'eus l'occasion de rencontrer cet auteur à la bibliothèque du Musée Britannique, où j'allais faire des recherches pour mon propre travail. Le croyant Cuzcain d'après le frontispice de sa grammaire, je lui adressai la parole en quechua, supposant naturellement qu'il parlait cette langue ; mais immédiatement je dus reconnaître mon erreur, et il m'avoua lui-même qu'il n'était pas du Cuzco, mais qu'il s'était appliqué à l'étude de la langue au moyen des ressources que lui offrait pour cela le Musée Britannique. Plus tard, à Paris, j'ai rencontré des personnes connaissant cet écrivain, qui m'ont appris qu'il était d'Arequipa, où le quechua est tout-à-fait ignoré, et que malheureusement il était depuis longtemps dans un état d'exaltation maladive, par suite duquel la passion des découvertes et des publications scientifiques était arrivée à constituer chez lui une vraie monomanie. C'est alors que je me suis expliqué ses singulières publications sur le quechua.

Dans les 450 pages in-octavo de sa Grammaire, on peut dire qu'il parle de tout excepté de la langue, et même dans le peu de passages où il semble s'en occuper, il ne fait autre chose que d'accumuler des explications et définitions philologiques obscures et incohérentes. Son *Ollanta* surtout montre le désordre de ses idées relativement au quechua : ainsi une de ses manies consiste à régulariser entièrement la rime du texte primitif, et pour cela il ne se gêne nullement soit pour altérer *ad libitum* les finales de chaque vers, ce qui produit presque autant de barbarismes, soit pour faire des transpositions et changements de mots. Presque toutes les variantes qui sont de son fait sont fautives ou superflues et démontrent sa complète incompétence. Quelquefois ces variantes touchent au ridicule, par exemple, dans le vers 455, le mot Yanarkayki, *je t'ai servi*, est transformé par lui en Yanacyayqui, *je t'ai noirci*.

D'après ce que nous venons de dire de cet écrivain, on ne s'étonnera plus qu'il dise avoir des agences et des dépôts là même où il n'en existe pas, au Cuzco, à Puno, à Arequipa, et partout, et que la liste qu'il donne de ses ouvrages inédits embrasse, pour ainsi dire, toutes les connaissances humaines. Nous avons cru devoir donner ces explications dans l'intérêt de l'honorabilité de cet écrivain qui a été un homme distingué et un citoyen estimé à Arequipa, avant que sa bibliomanie lui ait fait quitter le pays.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Barranca.

En 1868, parut à Lima la première traduction qui ait été faite du drame d'*Ollantaï*. L'auteur de cette traduction en langue espagnole était José Sébastian Barranca, très-connu au Pérou comme amateur des études linguistiques et surtout de celles qui sont relatives au quechua. Cette publication n'ayant pas le texte quechua en regard, nous n'avons pu préciser les fautes que cet auteur peut y avoir commises, et si nous lui en avons attribué un certain nombre dans nos commentaires au bas des pages, ç'a été dans la supposition qu'il avait pris pour base de sa traduction le premier texte de Tschudi, dont il loue le mérite et qu'il dit avoir suivi principalement. Malgré ces défauts et quelques méprises au sujet de la manière d'entendre certaines scènes, la traduction de Barranca ne laisse pas d'avoir un vrai mérite, et elle a été d'un grand secours pour les traducteurs qui sont venus après lui. Cependant il faut avouer qu'elle a été aussi la source de beaucoup d'erreurs. Non-seulement Markham, mais Tschudi lui-même dans certains passages difficiles, l'ont suivi de confiance et se sont égarés après lui. Plusieurs Péruviens m'ont assuré que Barranca ne possède pas le quechua comme sa langue maternelle, mais qu'il en a acquis la connaissance par l'étude, et c'est ce qui du reste résulte de l'examen de sa traduction, dont quelques passages ne sauraient être l'ouvrage d'un Cuzcain ou de tout autre individu né dans un pays où l'on parle quechua. Je crois ne pas me tromper en avançant que si la traduction de Barranca n'avait pas existé, Tschudi ne serait pas tombé dans plusieurs erreurs qu'il a commises ; et moi-même j'avoue franchement qu'en commençant ma traduction, je me suis laissé entraîner inconsciemment par Barranca dans le premier vers du drame, où j'ai traduit Rikunkiñu par *as-tu vu?* quand il aurait fallu traduire par *verras-tu?* ou mieux par *iras-tu voir ?* Il est vrai que la forme verbale rikunki (1) correspond selon les cas au passé indéfini *tu as vu*, au présent *tu vois*, et au futur *tu verras*; mais c'est ce dernier temps qu'il fallait préférer, puisque la réponse de Pied-Léger indique que le but d'Ollantaï était de le séduire pour l'envoyer avec un message chez sa bien-aimée, et dans la suite de la scène, on voit que le page ne connaissait pas encore Stella, et que

(1) Le suffixe ñu ajouté au verbe, n'a d'autre effet que de donner à la phrase le sens interrogatif. Voir dans le chapitre suivant ce que nous disons, en parlant du rhythme quechua, sur le changement des voyelles.

par conséquent il s'agissait pour les deux interlocuteurs d'un fait futur, Ollantaï ne pouvant avoir l'idée que son page pût avoir vu Stella auparavant. Plût à Dieu que cette méprise fût la seule que j'aie commise dans ma traduction!

Carrasco.

Après la traduction de Barranca, parut celle de Markham, puis celle de Nodal, et enfin celle de Tschudi dont nous avons déjà parlé. Il nous reste seulement à dire quelques mots de la publication de l'*Ollantaï* en vers espagnols dont l'auteur est Constantino Carrasco, et qui a paru à Lima en 1876. Je connais personnellement Carrasco, et je puis assurer que ses connaissances en matière de quechua ne lui permettaient guère de faire une traduction proprement dite ; c'est au reste ce dont le titre même contient implicitement l'aveu, puisqu'on y lit que le drame a été mis (et non pas traduit), en vers castillans : « Puesto in verso castillano por C. Carrasco ». Il semble même que cet auteur n'a eu aucune prétention de se préoccuper du texte quechua : car, dans sa préface, il nous renvoie avec une grande naïveté au texte de Nodal en disant : « On peut voir l'original quichua, qui est en vers octosyllabes rimés, et divisé en trois actes, à la fin de la Grammaire de cette langue, publiée à Londres par le Dr D. José Fernandez Nodal en 1872. Markham, qui a étudié cette production, a mis quelques scènes en anglais. » Cette dernière assertion montre que Carrasco ne connaissait même pas l'ouvrage de Markham publié cinq ans auparavant, et qu'il n'avait pas d'autres notions sur le drame que celles qu'il avait trouvées dans l'ouvrage de Barranca, dont il n'a fait que mettre en vers la traduction. Ce point nous paraît indubitable quand nous considérons d'un côté que presque toutes les erreurs de Barranca ont passé dans l'*Ollanta* de Carrasco, et de l'autre, que dans les passages où il s'écarte de ce traducteur, ce n'est pas pour suivre une autre version, mais pour s'abandonner à sa propre imagination, ou parce qu'il est obligé de se conformer aux exigences de la versification.

L'ouvrage de Carrasco est précédé de quatre pages d'introduction de Ricardo Palma, dans lesquelles cet écrivain, bien connu au Pérou, révoque en doute l'antériorité du drame à la conquête. Parmi les raisons qu'il allègue, les unes sont si faibles qu'il n'y a pas lieu de nous y

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

arrêter, et les autres ont été surabondamment réfutées dans cette *Étude*. Il est à regretter qu'un écrivain de mérite ait émis des assertions si risquées sur une matière qu'il n'avait pas suffisamment étudiée. Il n'y a rien de plus funeste pour la science que ces assertions magistrales d'hommes jouissant d'une certaine réputation, au sujet de questions qu'ils ne connaissent pas du tout.

Mon Texte.

Il y a une quinzaine d'années, vers 1863, parmi deux ou trois caisses de livres de la bibliothèque de mon père transportées d'Ayaviri au Cuzco où il s'était installé définitivement, je cherchais une traduction en quechua de la *Phèdre* de Racine faite par mon grand oncle Don Pedro Zegarra, renommé dans le temps comme amateur de quechua, et que l'on sait avoir écrit des poésies en cette langue. Il m'a même été dit que la tragédie de Phèdre en quechua avait été représentée une fois à Ayaviri à la fête de la Nativité de la Vierge vers 1830.

Don Rufino Macedo, chef de la famille Macedo de Puno, vieillard respectable et parent de ma mère, connaissant mon goût pour les études littéraires, m'avait souvent parlé de Don Pedro Zegarra, qui était mort peu de temps avant la bataille d'Yungay, en 1839, et c'est sur ses indications que je faisais les recherches dont je viens de parler. Au lieu de ce que je cherchais, je trouvai un manuscrit d'*Ollantaï*, et c'est alors que j'appris pour la première fois l'existence de ce drame. Quoique à cette époque je n'attachasse pas grande importance à cette découverte, et que je fusse loin de prévoir qu'un jour je publierais moi-même une traduction de la pièce, je lus avec curiosité le manuscrit, et le communiquai à un certain nombre de mes condisciples au Collége des Sciences du Cuzco, dont deux ou trois en tirèrent des copies, entre autres M. Erasmo Reynoso, un de mes meilleurs amis. La lecture de l'*Ollantaï* m'inspira le désir de faire quelques études grammaticales sur le quechua, et c'est en faisant moi-même la copie de ce manuscrit que je reconnus pour la première fois l'insuffisance de l'alphabet castillan pour l'écriture de la langue des Incas.

Ce texte, écrit probablement de la main de Don Pedro Zegarra, était sans date, et le frontispice portait simplement : OLLANTAY, *drama quechua en tres actos y en verso*. Le cahier, de format

in-folio, était écrit sur deux colonnes, l'écriture moulée et très-soignée, le nom des personnages écrit à l'encre rouge.

Quelques années plus tard, vers 1870, quand, mes études de droit terminées, je faisais mon stage à Lima en même temps que mon ancien condisciple Reynoso, qui habitait la même maison que moi, j'appris par lui que le drame d'*Ollantaï* avait été depuis longtemps publié en Allemagne, et nous le lûmes ensemble dans le texte de Tschudi avec beaucoup plus d'intérêt que nous n'avions fait au collége. Dès ce temps là, je pris note de quelques différences entre ma copie et le texte imprimé, corrigeant à la plume dans ce dernier les fautes typographiques qui étaient évidentes. Cependant, dans l'ignorance où j'étais de l'importance qu'on donnait en Europe à ce genre d'études, je m'étonnais de voir le drame dont je possédais le manuscrit et que je croyais encore inédit, imprimé déjà depuis près de vingt ans avec une grande correction que je ne me serais jamais attendu à trouver dans une édition faite si loin du Pérou. Dans ce même temps, j'eus entre les mains la traduction de Barranca, faite deux ans auparavant, et voyant que cette traduction espagnole contenait des inexactitudes manifestes, j'eus l'idée d'en faire une moi-même. A cette époque, je donnais à ma copie la préférence sur le texte de Tschudi, dont naturellement les incorrections me frappaient, et j'ai conservé ce sentiment jusqu'à ce que les études plus approfondies, nécessitées par la publication de mon ouvrage, m'ont fait apprécier l'authenticité et l'importance historique du manuscrit de Santo Domingo publié par cet auteur. Je reconnus alors que les passages qui sont obscurs ou incorrects dans ce manuscrit, et qui l'étaient sans doute aussi dans celui sur lequel Don Pedro Zegarra avait fait sa copie, avaient été corrigés par lui et rendus clairs et corrects, comme on pouvait l'attendre d'un quechuiste tel que lui.

Il est plus que probable que toutes les copies connues ont été faites ou sur le manuscrit de Santo Domingo, ou sur celui qu'avait laissé le curé Valdez, et que ces copies ont été diversement altérées selon le caprice des amateurs compétents qui ne pouvaient s'empêcher de corriger les fautes qui leur paraissaient manifestes. C'est ainsi qu'on trouve dans la copie de Don Pedro Zegarra, comme dans d'autres, des passages qui s'éloignent plus ou moins des deux textes plus anciens, que nous regardons comme la source de tous les autres. Ces considérations m'ont conduit à partager l'opinion de Barranca au sujet du premier texte de Tschudi, et pour présenter le drame autant que possible dans toute sa

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS ®

pureté, j'y ai rétabli la leçon de ce texte, toutes les fois que les corrections de Don Pedro Zegarra ne me paraissaient pas indispensables. Mes commentaires au bas des pages ont principalement pour but d'expliquer ces variantes. C'est par la même raison que, mettant de côté toute vanité d'auteur, j'ai adopté le numérotage de Tschudi, malgré les quelques vers en plus de mon texte, que je mets entre parenthèse ou que je désigne par un numéro répété avec l'indication *bis*. Par là, la comparaison entre les deux textes de Tschudi, celui de Markham et le mien, laquelle autrement eût été très-difficile, n'offrira aucun embarras. Je crois que la copie de Don Pedro Zegarra est du nombre de celles qui ont eu pour base le manuscrit de Santo Domingo : car elle ne contient pas les additions que nous avons repoussées dans le texte de Justiniani. Il est vrai qu'on y trouve deux ou trois vers qui, étant dans le texte de Markham, ne se trouvent pas dans celui de Tschudi, mais il est à supposer que ces vers ont pu être omis dans la copie du manuscrit de Santo Domingo faite pour Rugendas, ou que Zegarra les aurait ajoutés d'après d'autres copies.

MA TRADUCTION.

En voyant les nombreuses méprises où sont tombés tous les traducteurs, et dont quelques-unes sont vraiment impardonnables, j'eus l'idée de publier tout le drame avec le mot-à-mot sous le texte et la traduction en regard, en y joignant des notes pour expliquer quelques passages difficiles de la traduction interlinéaire, ainsi que quelques accidents grammaticaux de la langue. J'ai cru devoir donner ici un échantillon de ce travail, en choisissant pour cela un des plus beaux morceaux du drame, le dialogue dans lequel OLLANTAÏ demande au roi la main de sa fille (p. 35) :

Yaɦankiñan bapaɟ Inka Tu sais déjà illustre roi	Illustre roi, tu sais que dès mon
Warmamantan yanarɦayki Dès mon jeune âge je t'ai servi	jeune âge, je me suis attaché à toi,
ɦantan wiñay bawarɦayki Toi toujours je t'ai regardé	te regardant toujours comme mon
Rurarɦayki kay (1) waminɦa. Je t'ai fait ce chef ou maître.	maître.

(1) Dans ce cas, l'adjectif démonstratif kay, *ce*, équivaut en quechua à l'adjectif possessif *mon*.

ɦanta ɦatispan kallpaypas Toi en suivant (1) mes forces	En t'imitant, mes forces sont
Waranɦaman kutipurɦan, Comme mille sont devenues	devenues mille fois plus grandes,
Humpiypas ɦanpin sururɦan Ma sueur sur toi est versée	Et souvent à ton service, mon
ɦan raykutaɟmi maypipas; Grâce à toi par tout (2).	front s'est baigné de sueur ;
Rurum awɦapas karɦani, Cruel ennemi j'ai été	Ennemi acharné de tes propres
Tukuy ɓawaɟ, tukuy taɟtaɟ, tout voyeur tout abatteur	ennemis, partout je les ai cherchés,
Manɦarñinmi llipi llaɟtaɟ, Terreur de tout le peuple	combattus, anéantis.
Anti ɦawpin siɦarkani. Des Antis au milieu j'ai monté.	Je suis redoutable à tous, quand
Imapin manapas lloɟllaɟɦu Où est-ce que n'a pas coulé	je me trouve au milieu de mes
Awɦaykikunaɟ yawarñin ? De tes ennemis leur sang ?	braves Antis.
Pipaɟmi mana ɦawarñin Pour qui pas une corde	Est-il un lieu où leur sang n'ait
Ollantaypa sutin kaɟɦu ? D'Ollantaï le nom a été ? (3)	coulé à flots ?
Nokan ɦanpa ɦakiykiman Et moi de toi à tes pieds	Mon nom seul les étrangle comme
Hanan-suyu llipintinta Le Haut-Pays et tous ses gens	une corde au cou.
	J'ai traîné à tes pieds le Haut-
	Pays tout entier

(1) ɦatiy, *suivre*, équivaut ici à *imiter*.

(2) En quechua, *verser sa sueur sur quelqu'un* est une expression qui équivaut à *se donner beaucoup de peines et de fatigues dans l'intérêt de quelqu'un*. Maypipas, *partout*, adverbe de lieu, s'emploie aussi comme adverbe de temps, dans le sens de *souvent, à chaque instant*.

(3) Sans inversion, cette curieuse métaphore équivaudrait à : « Pour qui le nom d'Ollantaï n'a-t-il pas été une corde ? » Notre traduction rend bien mieux l'idée du poète.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ħurarhanı Yunkantinta
J'ai placé et tous les Yuncas
Yanaykipaȷ wasıykiman.
Comme tes esclaves à ta maison.
Ħanhakunata kanaspa
Les Chancas en brûlant
Raprankutan kuĥurhanı ;
Leurs ailes j'ai coupé (1);
Ñoĥataȷ kururarhanı
Moi-même j'ai fait rouler par terre
Wanka-Willkata tastaspa.
Huanca-Huilca en abattant.
Maypın mana sayarirhan
Quand est-ce que non pas s'est mis debout
Ollantay ñawpaȷ-ñawpaȷta?
Ollantaï en avant très en avant
Ñoĥa rayku tukuy llaȷta
A moi grâce tous les peuples
Ħakıykiman hamurirhan,
A tes pieds ont été attirés
Ñaraȷ llamputa llullaspa,
Tantôt la tendresse en montant
Ñaraȷ piña ĥaparispa,
Tantôt la colère en criant
Ñaraȷ yawarta hiĥaspa,
Tantôt le sang en versant
Ñaraȷ wañuyta tarispa.
Tantôt la mort en faisant trouver (2)

Et une foule de Yuncas devenus les esclaves de ton palais.

J'ai porté l'incendie chez les Chancas, et leur ai coupé les ailes,

Mon bras a subjugué même le puissant Huanca-Huillca.

Dans toutes les batailles, je marchais à l'avant-garde.

C'est ainsi que tantôt par ruse, tantôt par colère, versant le sang, et immolant tout, je t'ai rendu maître absolu de tous.

(1) En quechua, on dit *couper les ailes* pour *réduire quelqu'un à l'impuissance*, et l'on reconnaît encore mieux le cachet indien dans cette métaphore, quand on connaît l'habitude qu'ont les indigènes de se servir du feu pour couper les choses allongées, comme le fil, le bois, etc.

(2) La construction logique de ce passage depuis le vers 480 serait : « Tantôt en montant la tendresse, tantôt en criant la colère, tantôt en versant le sang, tantôt en faisant trouver la mort, grâce à moi, tous les peuples ont été attirés à tes pieds. » On voit par là qu'en quechua la *tendresse* peut-être mentie, et la *colère* criée, en sorte que ces substantifs sont ici le complément direct des verbes *mentir* et *crier*.

Ħanmı, Yayay, ĥowarhankı
Et toi, mon père, tu m'as donné
Ħorı ĥampita, ĥantaȷmı
D'or le champi, et toi-même
Ħorı ĥukuta.
D'or le panache.
Imapaȷmı
Pourquoi
Runamanta horĥuwarhankı?
D'homme du commun m'as-tu tiré?
Ħanpan kay ĥorı maĥana
A toi est cette d'or massue
Ħanpaȷtaȷmı ima kasĥaypas.
Et à toi est même tout ce que je suis.
Kallpaypas ĥaninmı ĥaypas
De ma force la valeur dans ce cas
Tukuytan ĥaypı masqana.
Tout entière là il faut chercher (1).
Ñan aputa horĥuwankı
Déjà le suprême chef tu m'as élevé
Antı-suyu waminĥata
Et d'*Antisuyo* le général
Pisĥa ĥunka waranĥata
Cinq fois dix mille
Runaykita yupawankı ;
Tes sujets tu m'as compté;
Hinantın Antı ĥatiwan
En masse les Andes me suivent
Ħanta yanakuskallaypı,
Toi en servant toujours

Quant à toi, mon père, tu as armé mon bras du *champi* d'or, et placé sur ma tête le panache d'or.

Pourquoi m'as-tu tiré de mon obscure condition?

Ma personne et ces armes précieuses sont encore à toi.

Tout mon être est voué à ton service.

Il est vrai que tu m'as placé à la tête de la province des Andes, en faisant de moi le chef de cinquante mille guerriers ;

Mais les Andes, leurs guerriers, leurs chefs et moi-même, je les remets humblement à tes pieds

Notre traduction en face du texte rend exactement la pensée du poète, en la dépouillant de cette forme hachée qui, d'un très-bel effet en quechua, paraîtrait lourde en français.

(1) Ħaypı, *là*, dans la circonstance où se trouve Ollantaï, veut dire aux pieds de Pachacoutic, ce qu'il indique par le geste. La construction logique étant « Dans ce cas, il faut chercher *là* la valeur tout entière de ma force, » notre traduction, « Tout mon être est voué à ton service », répond à la pensée de l'auteur, bien mieux que le mot-à-mot.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ñoĥatawanmı ĥuraykı
Moi-même je mets devant toi
Ullpuykuspa ĥakıykiman.
En me courbant à tes pieds (1).
Asllatawan ĥoĥariway ;
Encore un peu élève-moi ;
Yanaykın kanı ĥawarıy,
Ton serviteur je suis, regarde,
Ĥatıshaykın y kunanrı :
Je te suivrai certes maintenant (2) :
Ĥoyllurnıykita ĥoriway !
Ta Stella donne-moi !
Ĥay kanĥaywan purırispa,
Cette lumière avec en marchant,
Ĥan apuyta yupayĥaspa,
Toi mon souverain en considérant,
Wiñaytaȷ ĥanta ĥawaspa,
Et à jamais toi en regardant (3)
Wañunaypaȷ takırispa.
Je mourrai en chantant (4).

pour implorer de toi une suprême faveur.

Elève-moi encore d'un degré ;

Ma place est marquée à ton foyer,

Ma vie est toute à toi :

Accorde-moi Stella !

Illuminé par cette douce lumière et fort de ta protection,

Plus fidèle que jamais, je trouverai du bonheur à mourir pour toi !

Quoique la méthode dont nous venons de donner un spécimen, eût été de nature à inspirer plus de confiance dans notre traduction, elle avait l'inconvénient, d'une part, d'augmenter démesurément les proportions de cet ouvrage, et de l'autre de lui donner un aspect par trop didactique.

(1) Le sens de ce quatrain, très-clair pour un quechuiste, serait incomplet dans la traduction sans l'addition que nous avons faite des mots « pour implorer de toi une suprême faveur », idée qui est évidemment renfermée dans la pensée de l'auteur.

(2) La traduction en face du texte de ce vers et du vers précédent semble s'éloigner notablement du mot-à-mot : cependant Ollantaï, en disant au roi de considérer qu'il est son serviteur, veut dire qu'il n'est pas un étranger et que sa place est déjà à son foyer ; et, en ajoutant : « Je te suivrai certes maintenant », il ne fait, selon le caractère de la construction quechua, que lui offrir sa vie : car le verbe ĥatıy, *suivre*, dans les cas semblables, veut dire *se donner entièrement à une personne*.

(3) *Regarder à jamais* équivaut ici à *être fidèle*.

(4) Takıy, *chanter*, se prend très-souvent métaphoriquement pour *éprouver une très-grande joie, être parfaitement heureux*.

Si la tâche du traducteur est toujours difficile, elle ne l'est jamais tant que quand il s'agit de rendre un ouvrage écrit dans une langue foncièrement différente de celle dans laquelle on traduit. La méthode généralement suivie dans ce cas, consistant à s'attacher surtout au sens littéral des mots, laisse beaucoup à désirer : car il est évident que pour rendre le sens des proverbes, des métaphores, des acceptions figurées et des locutions particulières d'une langue, choses qui en constituent précisément le génie, il est absolument nécessaire de s'écarter du mot-à-mot. Cependant presque toutes les fois que je me suis trouvé dans ce cas, j'en ai fait l'observation dans le commentaire au bas des pages, en signalant en même temps les méprises des autres traducteurs, et je dois avouer que, donnant à l'autorité de Tschudi l'importance qu'elle mérite, je me suis attaché surtout à relever ses erreurs, par cela même que, venant de lui, elles pouvaient être plus dangereuses. Connaissant les difficultés qu'un étranger doit avoir à surmonter pour apprendre une langue telle que le quechua, j'ai toujours admiré, même alors que cet auteur n'a pas réussi dans sa traduction, la persévérance et les aptitudes philologiques dont il a fait preuve, et qui, d'ailleurs, ne sont pas le seul, ni même le principal mérite qui le distingue.

En général, j'ai traduit vers par vers le texte quechua, en indiquant par une majuscule le commencement de chaque vers, même dans le cas où la ponctuation n'aurait exigé qu'une minuscule ; mais dans les passages où cela n'était pas possible, j'ai réuni plusieurs vers ensemble pour les rendre par une phrase continue que j'ai placée en face des vers ainsi groupés.

J'espère que le lecteur voudra bien me pardonner d'avoir insisté si souvent sur le fait que le quechua est une langue que je parle depuis l'enfance, puisque c'est cette circonstance qui, à défaut d'autre mérite réel, est propre à donner quelque importance à mon travail.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE SIXIÈME.

Caractères de la langue quechua.

Agglutination.

Le caractère fondamental de la langue quechua est l'agglutination. C'est elle qui domine dans tous les accidents lexicologiques et syntaxiques de cette langue, et qui en rend la grammaire complètement différente de celle des langues d'origine hellénique ou latine. Rigoureusement parlant, il ne saurait y être question de diviser les mots en substantifs, adjectifs, verbes, etc. : car il n'existe qu'une seule espèce de mots, qui désigne l'être soit moral, soit matériel, en sorte qu'à proprement parler tous les mots sont des substantifs. Ces substantifs, au moyen d'un ou de plusieurs suffixes, ou quelquefois au moyen d'affixes, servent à exprimer, tantôt une qualité, tantôt une action, tantôt une manière d'agir, et par conséquent tiennent lieu d'adjectifs, de verbes ou d'adverbes. L'article, le pronom, la préposition et la conjonction, qui, dans nos langues, sont des mots détachés, ne sont en quechua que de simples lettres ou syllabes qui s'ajoutent aux mots. Quelquefois le mot, sans recevoir aucune désinence, change de caractère selon la place qu'il occupe dans la proposition. Quelques exemples feront comprendre ce qui précède mieux que toute autre explication.

1. « Miski », dans le sens absolu, est un substantif et veut dire *miel*.

2. « Miski », précédant un substantif, devient un adjectif équivalent à *doux*, soit dans le sens physique, soit dans le sens moral. Ainsi Rimay signifiant *conversation*, Miski rimay équivaut à *doux entretien, conversation tendre*.

3. « Miskiy », attendu que la désinence *y* est celle de tous les infinitifs, devient un verbe, qui signifie *sucrer, édulcorer*, dans le sens physique, et *adoucir* dans le sens moral.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4. « Miskina » répond à l'idée abstraite de la *douceur* : car telle est la force de la désinence *na* ajoutée au radical.

5. « Miskiɲıy », dans lequel on voit que la particule ɲı est intercalée entre le radical et la désinence de l'infinitif, exprime l'action qui, en français, se traduit par le double infinitif *faire adoucir*.

6. « Miskıykuɲıy », qui n'est que le verbe précédent modifié par l'intercalation des deux suffixes *y* et *ku*, ajoute à l'action l'idée de tendresse. C'est quelque chose d'analogue à ce qu'on obtient en français au moyen du pronom *moi* employé comme explétif dans les phrases comme celle-ci: *Faites*-moi *taire ces gens-là*. Il y a toutefois cette différence que, dans la locution française, le pronom *moi*, mis par redondance, exprime la satisfaction que l'action fera éprouver à la personne qui parle, tandis qu'en quechua la particule *ku* indique la tendresse avec laquelle la personne agit. Ainsi l'infinitif Miskıykuɲıy veut dire : *Faire adoucir avec beaucoup de tendresse*.

7. « Miskıykuɲıpakuy », où la particule paku, ajoutée avant la désinence *y*, donne au verbe précédent le caractère de réciprocité, signifie: *Faire avec beaucoup de tendresse des actes tendant à s'adoucir réciproquement*.

8. « Miskıykuɲıpakuskaɧankiɲıs » n'est que la 2e personne du pluriel du passé indéfini du verbe précédent. C'est, comme pour tous les autres verbes, l'effet de la terminaison complexe skaɧankiɲıs substituée à la désinence de l'infinitif. Le sens est donc : *Vous autres, vous avez fait avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

9. « Miskıykuɲıpakuskaɧankiɲıspunı. » La désinence punı a ici la valeur d'un adverbe équivalant à *malgré tout, en tout cas, certes*. Ainsi ce mot signifie : *Certainement, vous avez fait avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

10. « Miskıykuɲıpakuskaɧankiɲıspunıñataȷ. » La désinence ñataȷ, *déjà*, ajoute au mot précédent l'idée d'une action entièrement consommée dans une circonstance donnée, en sorte qu'il n'y manque plus rien. Le mot ci-dessus veut donc dire : *Certainement, vous avez déjà dans cette circonstance là accompli avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

11. « Miskıykuɲıpakuskaɧankiɲıspunıñataȷsı. » La particule sı, dans ce cas et dans tous les cas analogues, veut dire : *On dit que, on raconte que*. Ex. : Munan, *il aime*, Munansı, *on dit qu'il aime*. Ainsi, le mot de

quinze syllabes qui précède, équivaut à lui seul à une proposition complexe, qui, dans nos langues, exige l'emploi d'un grand nombre de mots, savoir: *On nous dit que bien certainement, vous avez déjà, dans cette circonstance-là, accompli avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

Encore aujourd'hui, principalement chez les Indiens de race pure, dont la langue n'a pas été altérée par le commerce avec les Espagnols, on entend à chaque instant des mots non moins longs que ceux dont nous venons de donner des exemples, et qui équivalent à de longues périodes. Mesa, dans *Los Anales del Cuzco* (tom. 1er, p. 198), parle aussi de ce caractère agglutinatif de la langue quechua, et il donne pour exemple Manan-ɧallarıykukullawankupasraȷɲu, mot parfaitement correct, qui veut dire : *Ils n'ont pas même encore eu la bonté ou la compassion de commencer avec moi*, et qui peut se mettre très-naturellement dans la bouche d'un convive qui se plaint d'être oublié quand tous les autres sont servis depuis longtemps.

Si chacune des particules qui entrent ainsi dans la composition des mots avait toujours la même signification et une place déterminée et invariable, l'étude de la langue ne serait pas aussi difficile qu'elle l'est en réalité ; mais il arrive que chaque particule a plusieurs significations selon la place qu'elle occupe parmi les autres, et aussi selon la nature du mot auquel elle s'ajoute. Ainsi, par exemple, le suffixe *y* est : 1° comme nous l'avons dit, la désinence de l'infinitif ; 2° il est aussi la désinence de l'impératif ; 3° il s'ajoute au nom propre d'un pays pour en faire un adjectif de nationalité, comme nous l'avons dit en expliquant le nom d'Ollantay (p. XXXI) ; 4° ajouté à un substantif, il tient lieu de l'adjectif possessif *mon, ma*, comme nous l'avons dit également à l'occasion du même nom ; 5° il équivaut au génitif latin, qui dans nos langues s'exprime par la préposition *de* ; 6° isolée, la lettre *y* est enfin un signe d'affirmation, équivalent à *oui, certes, sans doute*. Plusieurs autres suffixes quechuas ont des significations non moins multiples, et même plus nombreuses encore.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, si une même particule a ordinairement plusieurs sens, vice versa la même idée peut se rendre par diverses particules équivalentes quant à la signification. Ainsi la désinence *n* indique le nominatif, et par conséquent caractérise le sujet de la proposition. Ex : Inkan munan, l'*Inca aime*. Mais quand le nom finit par une consonne, la désinence du nominatif est généralement mı :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ex : Kusı-ĥoyllurmı munan, *Stella aime.* Dans d'autres cas, cette désinence est ĥa. qui ne diffère des deux précédentes qu'en ce qu'elle donne plus d'importance au sujet comme auteur de l'action : Ex : Inkaĥa munan, Ollantayĥa munan, l'*Inca aime*, *Ollantaï aime.* Le drame d'*Ollantaï* est plein de semblables exemples. Ainsi les vers 1351 — Rumı-Ñawın Kaĥamuwan, *Œil-de-Pierre m'a envoyé*, et 1694 — Inkan hamun, *le roi vient*, nous offrent le nominatif caractérisé par *n ;* les vers 1737 — Sonĥuymı qasukunĥaña, *mon cœur se brise déjà* et 1747 — Kusı-ĥollurmı sutinĥa, *Etoile de joie est son nom* (1), le nominatif caractérisé par *mi ;* les vers 1051 — Ollantayĥa pırĥata hoĥarın, *Ollantaï construit des murs*, et 1268 — Ñoĥaĥa huh warmın kanı, *Moi, je suis une femme*, le nominatif caractérisé par ĥa. Il y a encore d'autres suffixes, comme pas, lla, punı, etc., qui s'emploient pour le nominatif dans certains cas spéciaux, mais en impliquant en outre quelque autre idée accessoire. Ex. : Inkapas hamun, *même l'Inca vient ;* Inkalla hamun, *seul, l'Inca vient ;* Inkapunı hamun, *l'Inca lui-même vient.*

Ce n'est pas tout encore : certaines désinences, combinées deux, trois ou quatre ensemble, ont une signification nouvelle qui, dans beaucoup de cas, n'a aucun rapport avec la signification de chacune d'elles prise isolément. Ces combinaisons, si complexes qu'elles soient, aussi bien que les autres particularités que nous avons signalées dans l'agglutination, ont lieu naturellement d'après des lois fixes, dont l'exposé devrait en conséquence former la partie la plus importante de la grammaire quechua ; et cependant aucun des ouvrages qui portent ce nom, depuis la grammaire de San Thomas jusqu'à celle d'Anchorena (2), ne donne une idée satisfaisante de tout l'ensemble du système agglutinatif ni des particularités qui le composent. Il ne pouvait guère en être autrement, tous ces auteurs n'ayant fait que suivre les principes de la grammaire latine, en les adaptant plus ou moins adroitement à la connaissance imparfaite qu'ils avaient de la langue des Incas. L'étude du quechua par le moyen de ces grammaires, si elle donne une idée vague ou superficielle de la langue, ne peut donc jamais conduire à la posséder d'une manière complète. Qui croirait, par exemple, après ce que nous avons dit des désinences caractéristiques du nominatif en quechua, (et si nous avons

(1) En français le sujet de la proposition peut être à volonté *Etoile de joie*, ou *son nom :* mais en quechua, il n'y a pas la même liberté, *Etoile de joie* étant nécessairement le sujet de la proposition.

(2) Voir le dernier chapitre de cette Etude.

insisté sur ce point, c'est précisément en vue de la conclusion que nous tirons ici) ; qui croirait, disons-nous, que les grammairiens représentent le cas nominatif par le radical quechua, sans y ajouter aucune désinence? Nous pourrions appliquer la même observation à tous les autres cas de la déclinaison.

L'agglutination, dans la conjugaison des verbes, ne présente pas moins de difficultés, quoiqu'il n'y ait pas en quechua de verbes irréguliers : car l'infinitif, qui n'est que le substantif exprimant l'idée abstraite de l'action, auquel on ajoute la désinence *y*, prend une ou plusieurs particules pour donner au verbe les divers caractères que dans nos langues nous désignons par les adjectifs *transitif, intransitif, réfléchi, réciproque*, etc. Ainsi Munay, *aimer*, est transitif ; Munaskay, qui est quelquefois transitif, est généralement intransitif, et pourrait se traduire par *être amoureux* ; Munakuy, *s'aimer soi-même*, a le sens réfléchi ; et Munapakuy, *s'aimer l'un l'autre, s'entr'aimer*, le sens réciproque. Cette particule paku, ainsi que les précédentes, a d'ailleurs plusieurs autres significations. Il y a encore d'autres particules qui donnent à l'infinitif diverses nuances que nous exprimons dans nos langues au moyen des auxiliaires ou de plusieurs verbes combinés, ou même d'adverbes. Ainsi Munaĥıy veut dire *faire aimer* ; Munarıy, littéralement *aller aimer*, exprime l'idée *d'être en train de devenir amoureux ;* Munallay est une sorte de diminutif verbal, dont il est impossible de trouver un équivalent en français pour *aimer*, mais dont il y a des exemples pour certains autres verbes, comme *vivoter* dérivé de *vivre.*

En quechua, tous les verbes sont susceptibles de recevoir la particule lla, aussi bien que les autres : par exemple Takillay, dérivé de Takıy, *chanter*, veut dire *chantonner* ; Uhyallay, dérivé d'Uhyay, *boire*, veut dire *buvoter* : ĥiwillay, dérivé de ĥiwıy, *siffler*, veut dire *siffloter*, etc. Il faut bien avouer toutefois que la traduction que nous donnons de ces verbes n'est pas rigoureusement exacte : car il y a là des nuances qui ne peuvent être saisies que par ceux qui sont natifs du pays, et dont on ne pourrait donner une idée que par de longues périphrases. Le vrai sens de Munallay, par exemple, est *aimer légèrement, sans conséquence, avoir une amourette.*

Plusieurs de ces particules peuvent naturellement se combiner ensemble : ainsi Munarikuskallay, où se trouvent réunies les particules ri, ku, ka et lla, dont nous avons expliqué les valeurs respectives, et qui précèdent toujours la terminaison *y* de l'infinitif, voudrait dire *être en*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

train de devenir amoureux de soi-même, commencer à devenir vanileux. La grande difficulté de ces combinaisons consiste dans l'ordre à établir entre ces particules, ordre qui n'est point laissé à l'arbitraire, et dont cependant les grammairiens n'ont dit que peu de chose, si toutefois ils en ont parlé.

ONOMATOPÉE.

Comme nous venons de le voir, l'agglutination est le caractère principal de la langue des Incas, puisque c'est la base de toute la grammaire. L'onomatopée, quoique indépendante des accidents grammaticaux, est cependant aussi un caractère remarquable de cette langue.

Il n'y a presque pas un phénomène de la nature qui n'ait été dénommé en quechua d'après le son par lequel il se manifeste ; pareillement beaucoup de noms d'animaux, et spécialement beaucoup de noms d'oiseaux, sont une sorte d'imitation de leurs cris ou de leur chants. La plupart des instruments musicaux ont été nommés par le même procédé onomatopéique. Il en est de même des actions humaines, soit réfléchies, soit instinctives, de la joie, de la crainte et de tous les autres sentiments, qui chez l'homme se produisent au dehors d'une manière perceptible à l'ouïe, comme par le rire, les pleurs, les sanglots, les soupirs.

C'est ce caractère de la langue des Incas qui fait surtout qu'une grande partie du coloris, de l'énergie et de la poésie même de notre drame, surtout dans les parties descriptives, se perd nécessairement dans une traduction. Dans nos langues modernes, si polies et si raffinées, l'expression s'adresse à la pensée par des combinaisons de sons purement conventionnelles, dans lesquelles a disparu presque entièrement la partie imitative, qui cependant a été l'élément principal dans la formation des langues primitives.

Cela vient de ce que les langues européennes, dérivées de langues plus anciennes, mais qui elles-mêmes n'étaient pas primitives, ont perdu peu à peu dans ces transformations, l'élément onomatopéique qui évidemment avait présidé à la formation des langues mères. Ce phénomène se produit aujourd'hui même dans certains mots quechuas que les habitants actuels du Pérou ont transporté dans la langue espagnole. Une fois les voyelles particulières au quechua remplacées par

les sons pleins des voyelles castillanes, et les nombreuses gutturales quechuas remplacées aussi par les consonnes de l'alphabet latin, toute imitation a disparu, et le mot espagnolisé a perdu, pour celui qui l'emploie, tout son caractère onomatopéique. Pour nous, persuadé que dans toute langue primitive l'onomatopée prédomine essentiellement, nous n'hésitons pas, par cette raison, à penser que la langue quechua ne dérive d'aucune autre. Cette seule considération, même s'il n'y en avait pas d'autre, nous aurait déterminé à croire que tous les auteurs qui ont cherché à prouver que le quechua était dérivé des langues asiatiques, et notamment du Sanscrit ou du Chinois (1), n'ont pu que s'égarer. Mais il y a d'ailleurs dans le caractère agglutinatif du quechua, et dans le caractère rhythmique dont nous parlerons ci-après, des raisons décisives de ne l'assimuler à aucune de ces deux langues.

L'articulation gutturale étant un des éléments principaux de l'onomatopée, surtout en quechua, nous pouvons tirer de là une conclusion qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues : il est évident que ce ne saurait être l'existence des gutturales dans une langue, qui peut lui donner son caractère onomatopéique ; mais que tout au contraire c'est le procédé onomatopéique qui a donné lieu à l'emploi d'une grande variété de sons gutturaux, indispensable pour répondre aux besoins de l'imitation. Il n'est pas moins évident qu'à mesure que les transformations linguistiques s'opèrent dans les langues dérivées, et que le caractère onomatopéique disparaît, les articulations gutturales doivent s'adoucir et disparaître également à leur tour. Ce changement, s'il

(1) L'opinion qui donne une origine chinoise aux aborigènes de l'Amérique Méridionale est tellement répandue, que Mesa lui-même a inséré dans *Los Anales del Cuzco* (tom. II, p. 123) un article de fond du journal péruvien *El National* (n° du 24 janvier 1867) dans lequel on affirme que dans une ferme à trois lieues de la ville d'Ica, où l'on voit quelques ruines anciennes, on a trouvé, parmi d'autres antiquités, une espèce de plat ou d'assiette couverte d'hiéroglyphes et de caractères chinois qui ont pu être déchiffrés et compris par les colons chinois employés dans la ferme. Cet article de journal, dont l'auteur est inconnu, qui ne cite pas même le nom du jeune antiquaire auquel il attribue la découverte, et qui enfin avance que les Chinois ont des hiéroglyphes dans leur écriture, est, à notre avis, dépourvu de toute valeur scientifique. Dans le seul but de vérifier par nous-même la prétendue parenté du quechua avec le chinois, nous avons pris un professeur de cette dernière langue, et dans le cours de leçons consacrées uniquement à la comparaison des deux langues, nous avons acquis la conviction qu'elles sont complétement étrangères l'une à l'autre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

contribue à la douceur et à l'harmonie de la langue, lui enlève en revanche beaucoup de sa vigueur et de ses ressources naturelles.

Les exemples que l'on pourrait citer des mots imitatifs de la langue quechua sont si nombreux, que nous devons nous borner à en choisir un petit nombre, afin d'en donner seulement quelque idée.

Briser, casser	ɦeɟtay	Respirer	Samay
Cascade	Raɲha	Sangloter	Hikɪy
Clairon	Wankar	Siffler	ɦiwɪy
Crever	Toɟyay	Souffler	Pukuy
Eternuer	Haɦɪy	Tonner	Kakakakay
Flûte	Pinkullu	Tousser	Ohuy
Glisser	ILuskay	Tremblement de terre	Kunuɲuɲuy
Grêler	Ḫihɦɪy	Trompette	Pututu
Jaillir	ILoɟllay		
Ronfler	boɾkuy		

Rhythme.

Dans nos langues, le rhythme n'est autre chose que la distribution régulière des accents pour donner au langage une certaine marche caractéristique qui constitue la cadence. Dans les langues savantes, le grec et le latin, c'est la distribution des longues et des brèves qui constitue cette cadence. Le rhythme, élément commun à toutes les langues, existe naturellement aussi en quechua, mais il n'y résulte ni des longues et des brèves, ni de l'accentuation : il y est l'effet d'un changement symétrique des voyelles, que des exemples feront mieux comprendre que toute autre explication. Ainsi, dans Miskɪy, l'I de la dernière syllabe se change en I toutes les fois qu'on ajoute au mot un suffixe d'une syllabe : on prononce donc Miskina, Miskirɪy Miskiɦɪy, Miskikuy, etc. Dans un mot terminé par une autre voyelle, comme Munay, le même effet se produit, et on prononce Munana, Munarɪy, Munaɦɪy, Munakuy, etc. Si nous ajoutons une autre syllabe aux exemples précédents, l'I et l'A redeviennent I et A, et on prononce Miskɪnallay, Miskɪrillay, Miskɪɦillay Miskɪkullay, et de même Munanallay, Munarillay

Munaɦillay, Munakullay. Le même effet se produirait si le mot se terminait par U. Ainsi l'U de Rikuy devient U si l'on ajoute un suffixe d'une syllabe, et redevient U si l'on ajoute deux syllabes Ex. : Rikuna, Rikunallay ; Rikurɪy, Rikurillay ; Rikuɦɪy, Rikuɦillay. Si nous ajoutons encore un ou plusieurs suffixes aux exemples précédents, ces mêmes changements de voyelles se continueront, ainsi qu'on peut s'en convaincre en examinant les exemples tirés de Miskɪ, que nous avons donnés au sujet de l'agglutination.

Ce procédé, qui constitue le rhythme de la langue quechua, dont toute la cadence est basée sur ces changements de voyelles, n'est pas entièrement étranger à nos langues européennes : en espagnol, par exemple, dans les mots *Sesudo*, *Pepito*, *Casucha*, dérivés de *Seso*, *Pepe* et *Casa*, ces changements apparaissent clairement.

Le français nous en présente aussi beaucoup d'exemples, comme *figurine* de *figure*, *Jeannette* de *Jeanne*, *salé* de *sel*, *nasal* de *nez*, *amabilité d'aimable*, et d'autres.

L'italien, l'anglais et l'allemand ne nous en fourniraient pas moins, mais quoique ces accidents entrent pour quelque chose dans le rhythme de ces langues, ils n'en forment pas, comme en quechua, la partie essentielle, ce qui est d'ailleurs très-naturel dans une langue agglutinative, où un seul accent ne saurait suffire pour constituer le rhythme d'un mot de douze à quinze syllabes, par exemple, et où ces changements symétriques forment une espèce d'ondulation qui facilite la prononciation de ces longs mots en y évitant la monotonie.

Garcilaso, qui ne pouvait pas concevoir un autre rhythme que celui des accents, et qui était en arrière des progrès faits de nos jours par la philologie, s'exprime ainsi ; «Pour accentuer les mots (quechuas), il faut remarquer qu'ils ont l'accent presque toujours sur l'avant-dernière syllabe, et très rarement sur l'antépénultième, mais absolument jamais sur la dernière syllabe (1). » Si l'on considère que même de nos jours les explications que nous avons données sur ce point ne seront peut-être pas admises sans contestation par tous ceux qui s'occupent de la langue des Incas et d'autres langues qui leur sont étrangères, et qu'ils veulent assujettir bon gré mal gré aux règles des langues latines, on ne sera pas étonné que Garcilaso explique d'une manière si naïve ce qu'il appelle l'accentuation de la langue quechua.

(1) *Los Comentarios Reales.* Advertencias acerca de la lengua general del Peru. (Chap. non-numéroté en tête de l'ouvrage.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En appliquant mon alphabet à notre drame, j'ai été surpris d'abord de trouver ces changements de voyelles : mais en m'en tenant invariablement au principe d'écrire les mots comme ils se prononçent, j'ai mis, par exemple : Tukuy, Tukuytan et Tukuytaɟmı (vers 652 et 653), ce qui se répétant dans beaucoup d'autres mots, m'a amené à reconnaître la marche systématique de ces changements, et beaucoup de règles d'après lesquelles ils ont lieu. Ainsi, dans un mot radical terminé par A, cette lettre se change invariablement en A, quand on ajoute une consonne, comme cela a eu lieu dans les mots : Mana, Manan ; Inka, Inkaɟ ; Wata, Watan ; si cela n'a pas lieu pour d'autres consonnes, c'est parce que tous les mots radicaux qui ne se terminent pas par A, se terminent par ı ou u, et ces deux dernières voyelles ne changent pas quand on les fait suivre d'une consonne : Ex. : Intı, Intın ; Sonku, Sonkun. Il n'y a pas en quechua de radicaux qui se terminent par I et par U, et ceux qui sont terminés par A ou par O, comme Ama et ɦushо, sont excessivement rares. Une autre règle que j'ai pu découvrir, c'est que dans les verbes qui se terminent par uy, comme Rikuy, l'U ne change pas au participe présent, que l'on écrit Rikuspa, et à mon avis cette règle n'a pas d'exception. J'avais cru d'abord qu'il y en avait une pour Muspa (dont l'U se prononce comme *oú* dans vo*ú*te), mais à la réflexion, j'ai reconnu que ce mot n'est pas un participe présent. Une autre règle qui me paraît aussi sans exception, c'est que le son de l'I n'existe pas devant l'*y* consonne, et que cette dernière ne se trouve jamais en articulation inverse qu'avec I. Aussi ai-je écrit Purıy, Purıyta.

Ces exceptions au principe général peuvent encore être considérées comme des règles particulières à certains cas : mais il en est d'autres qui sont d'un caractère si arbitraire, que l'usage seul peut les faire connaître : ainsi dans certains noms propres, comme Ollantay, Paɦakutıɟ, les voyelles finales A et I ne changent pas par suite de l'addition d'un suffixe, en sorte qu'on prononce Ollantayta, Paɦakutıɟta, tandis qu'Yupankı fait forcément Yupankita, et Sumaɟ, Sumaɟta. D'autres mots, comme Sonɦu, Baɦu, Orɦu, Wayqu, etc., ne changent pas la dernière voyelle, et dans les dérivés Sonɦuta, Baɦuta, Orɦuta, Wayquta, etc., l'U reste invariable dans la prononciation.

Ces accidents sont tellement le résultat de l'agglutination, que les mêmes voyelles gardent invariablement le même son tant que le mot ne reçoit pas de nouveaux suffixes, et que l'opinion de certains grammairiens, qui prétendent que les Indiens n'ont pas une prononciation uniforme, mais qu'ils prennent indifféremment une voyelle pour une autre, est tout-à-fait erronée. Ainsi le mot Inka devient Inkan dans la bouche de tous les Indiens, et il n'y en a pas un seul qui prononce Inka ou Inkan. Le changement des voyelles n'est donc nullement facultatif.

Si nous appliquons la technologie latine au rhythme poétique du quechua, considérant d'abord deux espèces de voyelles, les fortes ou pleines A, E, I, O, U et les faibles A, I, U, nous pourrions appeler rhythme trochaïque la combinaison d'une syllabe forte suivie d'une syllabe faible : ainsi In-kan, A-ma sont de vrais trochées. Si le pied a trois syllabes, comme en quechua la syllabe finale est toujours faible et celle du milieu toujours forte, nous pouvons l'appeler amphibraque. Si on ajoute une syllabe à ce dernier, comme cela ne fait que le transformer en deux trochées consécutifs, au moyen du changement des voyelles, nous pouvons en conclure que dans la versification quechua le trochée et l'amphibraque sont les deux pieds qui prédominent, surtout le premier. Celui-ci, dans l'octosyllabe de notre drame, est une source d'harmonie.

Ainsi dans les quatre premiers vers du drame :

1 Pi-kı | ɦa-kı, | ri-kun | ki-ɦu
2 Ku-sı | ɦoy-llur | ta wa | sin-pı
3 A-ma | In-tı | mu-na | ɦun-ɦu
4 ɦay-man | ɦu-ra | ku-nay | ta-ɦa !

nous trouvons que tous les pieds sont de vrais trochées, sauf le troisième pied du second vers (ta wa) et le quatrième pied du quatrième vers (ta-ɦa) où ne se trouve pas la combinaison de la voyelle pleine avec la faible. En prononçant correctement toutes les voyelles de ces vers, on ne peut manquer d'y sentir une cadence qui, bien que différente de celle de la poésie latine, n'est pas moins harmonieuse et l'emporte de beaucoup sous ce rapport sur la poésie des langues modernes. Il est vrai que cette marche trochaïque n'est pas si uniforme dans tout le drame, mais elle y prédomine tellement que, sur les 1812 vers qui le composent, on n'en trouverait peut-être pas deux cents qui ne soient pas rigoureusement trochaïques.

La chanson à la *Tuya* (p. 28) et la chanson d'un inconnu (p. 44), les seuls morceaux du drame qui ne soient pas en octosyllabes, sont très-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

remarquables par la combinaison parfaitement régulière du trochée et de l'amphibraque.

Nous finirons ce chapitre par une observation qui nous fournira une nouvelle preuve de l'antiquité du drame, à ajouter à celles que nous avons déjà tirées de la composition poétique. Tous les poètes ou amateurs qui ont écrit des vers quechuas postérieurement à la conquête, comme le curé Tellechea Badrial, quechuiste renommé, ont suivi les règles de la prosodie latine, et le vers dans leurs compositions est loin d'avoir la symétrie rhythmique du drame d'*Ollantaï*. Entre autres pièces de cet auteur, nous trouvons dans *Los Anales del Cuzco* de Mesa, tom. I, p. 203, sa traduction bien connue de la *Despedida de Arriaza*, (Les adieux d'Arriaza), poésie espagnole très-populaire. Dans cette traduction, qui est en octosyllabes, l'auteur montre évidemment qu'il n'a pas compris les règles de la prosodie quechua, bien plus sévères que celles de la prosodie espagnole ; et si dans quelques passages on trouve une certaine cadence, cela semble être plutôt un effet de l'instinct du poète que de sa connaissance des règles. Si le drame d'*Ollantaï* eût été écrit après la conquête, il n'aurait pu manquer d'offrir le même caractère rhythmique, et de trahir par là, comme par les autres détails de la composition poétique, son origine moderne.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Phonétique.

Dans mon *Alphabet Phonétique de la langue Quechua* (1), après avoir fait l'examen analytique de la valeur et de la nature des sons élémentaires de cette langue, j'ai prouvé amplement qu'elle possédait beaucoup de sons particuliers, inconnus aux langues romanes, lesquels, pour n'être pas confondus avec les sons familiers à ces dernières, devaient nécessairement être représentés dans l'écriture par des caractères spéciaux et bien distincts des caractères latins. C'est la formation d'un système alphabétique d'après ce principe, que je me suis proposée dans l'ouvrage indiqué, et maintenant je consacre ce chapitre à quelques observations que depuis lors la réflexion, et surtout l'expérience acquise en appliquant mon alphabet à la publication du drame d'Ollantaï, m'ont suggérées à l'appui de mes premières conclusions. Mais avant tout, je crois devoir reproduire ici le tableau complet de cet alphabet. Dans la première colonne, se trouvent les numéros d'ordre, qui sont indispensables pour signaler la place que chaque lettre doit occuper dans le Vocabulaire. Dans la seconde, qui est double, on verra les caractères, majuscules et minuscules, qui composent l'alphabet. Dans la troisième, j'ai placé des mots très-communément employés dans la conversation chez les Indiens, et propres à servir d'exemple pour la prononciation de chaque lettre. Enfin, dans la quatrième, j'ai mis les divers caractères ou combinaisons de caractères que les autres auteurs ont employés pour représenter les mêmes sons.

(1) Cet ouvrage, présenté par l'auteur, qui était Membre du Conseil pour le Pérou, au Congrès des Américanistes réuni pour la première fois à Nancy en 1875, se trouve dans le compte-rendu de ce Congrès, tome I, pages 301-326. Le même travail a paru aussi dans une brochure à part.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

remarquables par la combinaison parfaitement régulière du trochée et de l'amphibraque.

Nous finirons ce chapitre par une observation qui nous fournira une nouvelle preuve de l'antiquité du drame, à ajouter à celles que nous avons déjà tirées de la composition poétique. Tous les poètes ou amateurs qui ont écrit des vers quechuas postérieurement à la conquête, comme le curé Tellechea Badrial, quechuiste renommé, ont suivi les règles de la prosodie latine, et le vers dans leurs compositions est loin d'avoir la symétrie rhythmique du drame d'*Ollantaï*. Entre autres pièces de cet auteur, nous trouvons dans *Los Anales del Cuzco* de Mesa, tom. I, p. 203, sa traduction bien connue de la *Despedida de Arriaza*, (Les adieux d'Arriaza), poésie espagnole très-populaire. Dans cette traduction, qui est en octosyllabes, l'auteur montre évidemment qu'il n'a pas compris les règles de la prosodie quechua, bien plus sévères que celles de la prosodie espagnole ; et si dans quelques passages on trouve une certaine cadence, cela semble être plutôt un effet de l'instinct du poète que de sa connaissance des règles. Si le drame d'*Ollantaï* eût été écrit après la conquête, il n'aurait pu manquer d'offrir le même caractère rhythmique, et de trahir par là, comme par les autres détails de la composition poétique, son origine moderne.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Phonétique.

Dans mon *Alphabet Phonétique de la langue Quechua* (1), après avoir fait l'examen analytique de la valeur et de la nature des sons élémentaires de cette langue, j'ai prouvé amplement qu'elle possédait beaucoup de sons particuliers, inconnus aux langues romanes, lesquels, pour n'être pas confondus avec les sons familiers à ces dernières, devaient nécessairement être représentés dans l'écriture par des caractères spéciaux et bien distincts des caractères latins. C'est la formation d'un système alphabétique d'après ce principe, que je me suis proposée dans l'ouvrage indiqué, et maintenant je consacre ce chapitre à quelques observations que depuis lors la réflexion, et surtout l'expérience acquise en appliquant mon alphabet à la publication du drame d'Ollantaï, m'ont suggérées à l'appui de mes premières conclusions. Mais avant tout, je crois devoir reproduire ici le tableau complet de cet alphabet. Dans la première colonne, se trouvent les numéros d'ordre, qui sont indispensables pour signaler la place que chaque lettre doit occuper dans le Vocabulaire. Dans la seconde, qui est double, on verra les caractères, majuscules et minuscules, qui composent l'alphabet. Dans la troisième, j'ai placé des mots très-communément employés dans la conversation chez les Indiens, et propres à servir d'exemple pour la prononciation de chaque lettre. Enfin, dans la quatrième, j'ai mis les divers caractères ou combinaisons de caractères que les autres auteurs ont employés pour représenter les mêmes sons.

(1) Cet ouvrage, présenté par l'auteur, qui était Membre du Conseil pour le Pérou, au Congrès des Américanistes réuni pour la première fois à Nancy en 1875, se trouve dans le compte-rendu de ce Congrès, tome I, pages 301-326. Le même travail a paru aussi dans une brochure à part.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ALPHABET PHONÉTIQUE DE LA LANGUE QUECHUA.

Numéros d'ordre.	LETTRES de l'Alphabet. Majuscules.	Minuscules.	SE PRONONCE COMME DANS LES MOTS	CARACTÈRES OU COMBINAISONS DE CARACTÈRES EMPLOYÉS PAR LES AUTRES AUTEURS
1	A	a	ʜan, *toi*. Pay, *lui*.	a.
2	A	a	Ama, *non*. Kamay, *ordonner*.	a, i, u.
3	E	e	ʜeɟtay, *briser*. Sequy, *étrangler*.	e.
4	I	ı	Iskay, *deux*. Ñıy, *dire*.	e, i, a.
5	I	i	Inka, *roi*. Tika, *fleur*.	i.
6	O	o	ʜosa, *mari*. Opa, *sot*.	o.
7	U	u	ʜusho, *le Cuzco*. Huh, *un*.	o, u, a.
8	U	u	Ŧuru, *boue*. Kunka, *cou*.	u.
9	K	k	Kay, *être*. Kaĥı, *sel*.	k, c, q.
10	Ƙ	ƙ	Ƙipu, *nœud*. Ƙiska, *épine*.	c, qq, c.
11	ʜ	ʜ	ʜara, *peau*. ʜorı, *or*.	cc, qq, kk, c.
12	Ƀ	ƀ	Ƀaway, *regarder*. Ƀapaɟ, *riche*.	c, k, kk, qq, cc.
13	Ɋ	ɋ	Ɋellu, *jaune*. Ɋata, *trouble*.	c, q, qk, kq, cc.
14	Ƙ	ƙ	Ƙara, *cuisson*. Ƙutuy, *ronger*.	c, cc, qq, kk, qk, kq.
15	ʜ	ĥ	ʜita, *agneau*. ʜay, *celui*.	ch.
16	H	ĥ	Hapĥa, *ébouriffé*. Hika, *tant*.	ch, chh.
17	Ĥ	ĥ	Ĥaway, *traire*. Ĥakı, *sec*.	ch, chh, cchh.
18	H	h	Huh, *un*. Hamuy, *venir*.	hc.
19	Ɉ	ɉ	Ƀapaɟ, *riche*. Munaɟ, *amant*.	c, cc, j, k.
20	L	l	Lawa, *crême de maïs*. Palta, *avocatier*.	l.
21	ʟL	ʟl	ʟlama, *lama*. Allĥu, *chien*.	ll.

ALPHABET PHONÉTIQUE DE LA LANGUE QUECHUA.

Numéros d'ordre.	LETTRES de l'Alphabet. Majuscules.	Minuscules.	SE PRONONCE COMME DANS LES MOTS	CARACTÈRES OU COMBINAISONS DE CARACTÈRES EMPLOYÉS PAR LES AUTRES AUTEURS
22	M	m	Mama, *mère*. Makı, *main*.	m.
23	N	n	Nina, *feu*. Nanay, *peine*.	n, m.
24	Ñ	ñ	Ñıy, *dire*. Ñoĥa, *moi*.	ñ, n.
25	P	p	Pay, *lui*. Para, *pluie*.	p.
26	Ᵽ	ᵽ	Ruru, *plume*. Riña, *irrité*.	ph, p.
27	Ᵽ	ᵽ	Paĥa, *vêtement*. Puku, *assiette*.	pp, ph, p.
28	R	r	Rıy, *aller*. Runa, *homme*.	r.
29	S	s	Sutı, *nom*. Suwa, *voleur*.	s, ch, k.
30	T	t	Tuta, *nuit*. Tiyay, *s'asseoir*.	t.
31	Ŧ	t	Tuta, *teigne*. Tupay, *polir*.	th, tt, t.
32	Ŧ	t	Ŧika, *fleur*. Ŧuru, *boue*.	tt, t, th.
33	W	w	Wası, *maison*. Warmı, *femme*.	hu, gu.
34	Y	y	Yaya, *père*. Yuyay, *souvenir*.	y, i.

Ayant comparé avec soin les diverses manières dont les auteurs anciens et modernes ont écrit la langue quechua, j'ai remarqué le complet désaccord qui existe entre eux sur ce point, et qui est tel qu'on peut dire que chacun d'eux a son système orthographique particulier, ce qui est indubitablement la conséquence de la connaissance imparfaite qu'ils avaient de la langue et spécialement de sa phonétique.

Ce sont surtout les deux textes d'Ollantaï, publiés par Tschudi, et celui de Markham, qui m'ont fourni les plus fortes preuves et les raisons plus les convaincantes à l'appui de mon sentiment que l'unique

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

moyen de sauver la langue des anciens Péruviens d'une anarchie funeste, était le remède que j'ai employé : donner à chaque son un signe propre, différent de tous les autres. Le système de doubler les caractères a été, non-seulement insuffisant, mais encore extrêmement dangereux, parce qu'en dénaturant les sons, il conduit directement à la destruction de la langue elle-même. C'est ce qu'on verra clairement dans ce chapitre.

On y verra, en outre, que l'identité des textes ci-dessus mentionnés et du mien (sauf les variantes de fond qui sont en très-petit nombre), est très-facile à reconnaître, une fois que le lecteur est assez familiarisé avec les caractères modifiés pour bien les distinguer. En tout cas, je ne doute pas que cette étude, bien qu'un peu minutieuse, ne soit en même temps pleine d'intérêt pour les personnes qui savent la langue, et très-utile à celles qui veulent l'étudier sérieusement.

Les caractères latins n'offrant aucune difficulté, parce qu'ils se prononcent comme en français, je ne parlerai que de ceux qui sont particuliers à la langue quechua, ce qui simplifie beaucoup notre tâche.

Voyelles.

La langue quechua compte huit voyelles : A, Ạ, E, I, Ị, O, U, Ụ, entre lesquelles trois seulement, Ạ, Ị, Ụ, lui sont exclusivement propres. Avant de parler de ces dernières, nous ferons observer que l'A a le même son qu'en français dans le mot *famille*, l'E le même son que dans *objet*, l'I le même son que dans *mille*, l'O le même son que dans *homme*, et l'U le même son que dans *équation*, c'est-à-dire le même son que l'U espagnol (ou), et nous ajouterons seulement que le quechua manque absolument de sons nasaux, aussi bien que de diphtongues. Quelquefois, quand les consonnes W et Y se trouvent en articulation inverse (1), comme dans les mots « aw-ĥa », « ay-ĥa », les auteurs ont mis improprement l'U et l'I latins à la place de ces consonnes, et ont écrit *au-cca*, *ai-cha*.

(1) Dans l'articulation directe, la consonne précède la voyelle. Ex. : *ka*, *wa*, *ya*; tandis que dans l'articulation inverse, la voyelle précède la consonne. Ex. : *ak*, *aw*, *ay*. L'*y*, selon notre alphabet, n'est en aucun cas une voyelle.

I, ı.

Cette voyelle, dès le temps des historiens primitifs, a passé par différentes vicissitudes : l'Inca Garcilaso, autorité très-compétente en ce qui concerne la langue quechua, dit au sujet du nom de *Perú* donné à l'ancien empire par les conquérants, que « d'autres (historiens), qui se piquent de raffinement, mais qui sont les plus modernes, ont altéré deux lettres et écrit *Pirú* dans leurs histoires (1). »

Ce n'est pas que ces historiens fussent raffinés, mais c'est que la voyelle qui, aux oreilles de Garcilaso, avait le son de l'E, semblait aux autres avoir celui de l'I. Le même Garcilaso cite au chapitre sixième ces paroles du père Blaise Valera : « Les premiers conquérants ont fait de ce nom, deux fois appellatif, le nom propre de l'empire qu'ils avaient conquis; et je les emploierai sans aucune différence, en disant *Perú* et *Pirú*. » Ce qui est arrivé au père Valera, vient de ce que le son dont il s'agit ici lui semblait s'approcher quelquefois de l'I et d'autres fois de l'E. C'est le son que j'ai désigné par le signe I, et qui, ainsi que je l'ai expliqué dans mon *Alphabet phonétique*, tient le milieu entre les deux voyelles latines E et I, et ressemble beaucoup à l'I anglais dans le mot *this*. On pourra m'objecter que le mot Piru ne tire pas son origine du quechua, mais en aucun cas on ne saurait y méconnaître l'existence de son I. Voici encore un autre exemple :

Le mot *quechua*, nom de la langue qui nous occupe, et qui, dans nos langues romanes, doit s'écrire comme on le voit ici, se prononce, et par conséquent s'écrit « kiĥ-wa » d'après les principes de mon *Alphabet*, dans lequel je me suis proposé de représenter chaque son tel qu'il se prononce.

Plusieurs grammairiens et vocabulistes, anciens et modernes, écrivent *quichua*, entre autres, le frère Domingo de S. Thomas, Torres Rubio, le frère Juan Martinez, Hervas, le père Gonzales Holguin et d'autres qui, à ce que je crois, n'ont fait que suivre le premier de ces auteurs, qui a écrit ce mot avec un I. Toutefois il ne manque pas d'autres écrivains qui écrivent *quEchua*, comme Alonso de Huerta, Sancho de Melgar, Tschudi,

(1) *Comentarios Reales*, 1ª Part. Lib. I. Cap. 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Anchorena, etc. Comme il ne s'agit en ce moment que de la voyelle I, et que, pour ce qui est de la différence qui se rencontre dans les autres lettres du mot bɪhwa, j'en parlerai dans les paragraphes qui les concernent, je dois seulement dire ici qu'en français j'écris *quechua*, parce que c'est ainsi qu'ont écrit les premiers historiens, et en particulier Garcilaso, et parce que c'est ainsi qu'on prononce au Cuzco en parlant espagnol : car en parlant la langue des Incas, on ne dit jamais autrement que « bɪhwa. »

Mais arrivons au drame d'Ollantaï, qui est ce qui nous intéresse principalement. Considérons d'abord l'anarchie complète dont notre I a été l'objet dans les mêmes mots. Pour s'en faire une idée, il suffira de jeter un coup d'œil sur le tableau suivant, dont la première colonne donne la leçon du premier texte de Tschudi; la seconde, la leçon de Markham; et la troisième, celle de la seconde édition de Tschudi.

Numéros des vers.	Tschudi, 1er texte.	Markham.	Tschudi, 2e texte.
173	Qquelleta	Quell*i*ta	Kill*i*cta
238	Cacct*e*i	Cact*i*y	Capt*e*y
239	Ccat*e*i'	Ccat*i*y	*Kahuay*
243	Champ*e*ipin	Champ*i*ypin	Champ*e*ypi
245	Chaqu*e*iman	Chaqu*i*nman	Chak*e*yman
542	Chayqu*e*ipin	Chaqu*i*ypin	Chak*e*ypi
555	Pur*e*y, r*e*i	Pur*i*y, r*i*y	Pur*e*y, r*e*y
597	Uyar*e*i	Uyar*i*y	Uyar*e*y
743	Uyar*e*ichis	Uyar*i*ychis	Uyar*e*ychik
1491	Rimar*e*i	Rimar*i*y	Rimar*e*y
1608	Pur*e*ita	Pur*i*yta	Pur*e*yta
1707	Tar*e*ita	Tar*i*yta	Tar*e*yta

Quelques auteurs qui n'ont pas approfondi la matière, assurent que les Indiens prononcent fréquemment comme un E, l'I médial ou initial. Cette assertion est inexacte. Ce qui les a induits en erreur sur ce point,

c'est la manière dont ils entendaient notre I, ou, pour parler plus exactement, la préoccupation qui les empêchait de vouloir entendre dans cette voyelle d'autres sons que ceux des voyelles de l'alphabet latin. Jamais un Indien du Pérou n'aurait dit *quechua* ni *quichua*, en donnant aux sons E, I, la valeur qu'ils ont en espagnol, ce qui serait la même chose que si un Anglais prononçait le mot pɪn, (épingle), dans lequel se rencontre notre I, comme *pen* ou comme *peen*. (Dans ce dernier mot, qui, du reste, n'est pas anglais, le double *e* se prononcerait comme l'*i* français dans *abîme*.) Tout ce que l'oreille d'un étranger est capable de saisir, c'est que l'I de pɪn semble avoir quelquefois le son de l'E et quelquefois celui de l'I.

En examinant le tableau comparatif qui précède, on reconnaitra qu'il est impossible d'admettre qu'il ait jamais existé dans la prononciation des aborigènes du Pérou, une instabilité et un vague tels que les suppose ce tableau, puisque le son que nous représentons par I a constamment été entendu par celui qui a écrit le manuscrit de Markham comme ayant le son de l'E, et par celui qui a écrit le texte de Tschudi, comme ayant le son de l'I.

U, u.

Cette voyelle a eu le même sort que la précédente. Parmi les anciens historiens, il n'y en a que très-peu qui aient écrit *Cuzco*, pour désigner la capitale de l'Empire des Incas. La plupart ont écrit *Ccoscco* ou *Cosco*. Garcilaso n'écrit pas autrement que *Cozco*. Ce même auteur, avec plusieurs autres, donne le nom de *Pastu*, *Quitu*, aux villes qui s'appellent aujourd'hui *Pasto* et *Quito*. Le vrai son de la voyelle qui a donné lieu à une telle confusion, est celui qu'attribue à la lettre U le passage suivant de mon *Alphabet phonétique* déjà cité : « Le signe U représente un son qui tient le milieu entre la voyelle *o* et la prétendue diphtongue *ou*, laquelle équivaut à l'*u* espagnol. » Ce son ressemble beaucoup à celui du mot anglais *whom*. Ex. : husho, la capitale de l'Empire des Incas.

Je ne prétends pas qu'en parlant les langues romanes, on prononce les noms husho, Kitu, Pastu, comme ils se prononcent en quechua : mais j'affirme que dans cette dernière langue, ces noms et une multi-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tude d'autres ont cet U qui a causé une confusion égale à celle que nous avons signalée en parlant de l'I. Pour s'en convaincre surabondamment, on n'a qu'à comparer les trois colonnes du tableau suivant, où l'on a réuni quelques exemples empruntés aux textes déjà cités.

Numéros des vers.	TSCHUDI, 1er TEXTE.	MARKHAM.	TSCHUDI, 2e TEXTE.
191	Miyoi	Mi*u*y	Miy*u*
211	Topoman	*Allpaman*	Top*u*man
215	Topotapas	Top*u*tapas	Top*uc*tapas
352	Hillorina	Hill*u*cunan	Hill*u*rina
469	Sotin	S*u*tin	S*u*tin
591	Ccosccomanta	C*u*zcomanta	Coscomanta
722	Anti-suyo	Anti-suy*u*	Antisuy*u*...
888	Yaicorccani	Yayc*u*rccani	Yayc*u*rcany
1025	Millpocc	Milp*u*cc	Millp*u*k
1797	Mosocc	M*u*suc.	Mosok

Il suffit d'un simple coup d'œil pour comprendre que le moine qui a écrit l'ancien manuscrit de Tschudi a pris le parti de mettre un *O* là où celui qui a écrit le texte de Markham a mis un *U*, parce qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre le signe U, indispensable dans notre Alphabet. Quant à Tschudi, dans son texte remanié, il a choisi *ad libitum*. A défaut d'autres raisons, le fait que ces variations, *qui n'existent que pour l'écriture*, se rencontrent dans une multitude de mots, prouve à l'évidence que le son U est des plus communs en quechua, et j'ajouterai même que cette voyelle se rencontre plus fréquemment que l'*U* et que l'*O*. Parmi les variantes que Tschudi a rencontrées entre son premier texte et celui de Markham, figurent quelques centaines de mots dans lesquels il n'y a que des changements de phonétique, qui, à mon avis, ne constituent pas des différences essentielles. L'étude de ce chapitre prouvera, j'espère, au lecteur, qu'en réalité les vraies variantes sont en fort petit nombre.

A, a.

Le son de cette voyelle tient le milieu entre l'*u* anglais de *cut* (couper) et l'*a* de *hat* (chapeau), et il est aussi usité que les voyelles dont nous venons de parler, et bien plus fréquemment employé que l'A. En effet, il y a très peu de mots dans lesquels, comme dans han, hasa, le son de l'A soit aussi ouvert que l'est celui de cette lettre dans le mot *Paris*. Le son de notre A n'a pas d'équivalent dans les langues romanes.

C'est à dessein que nous avons traité de cette voyelle en dernier lieu, pour montrer que, si elle n'a pas été l'objet des mêmes divergences que les voyelles I, U, c'est parce que l'espagnol a deux caractères (*e*, *i*) pour écrire notre I, et deux autres (*o*, *u*) pour notre U; mais qu'il n'a qu'une lettre (*a*) pour représenter le son que nous donnons à notre A. Il ne manque cependant pas de cas dans lesquels les auteurs n'ont pu se défendre de confondre ce son avec d'autres voyelles. Ainsi le mot Ḥallkuḥima, qui est un nom propre de personne, et que Garcilaso écrit *Challcuchima*, a été écrit *Chilicuchima* par Francisco de Jerez dans sa *Conquête du Pérou* et *Cilicuchima* par Agustin de Zarate, dans son *Histoire du Pérou*. On voit par là que le son de notre A a été représenté par ces deux écrivains au moyen d'un I, tandis que Garcilaso a employé l'A. Dans d'autres cas, notre A a été confondu avec l'U. Ainsi, dans le nom Willaj-Uma, la dernière voyelle a été figurée par A dans plusieurs historiens du temps de la conquête, tandis que Garcilaso a mis un U à la place, parce que cette dernière voyelle se rapproche plus que l'A latin du son de notre A.

Après cette explication, la discordance au sujet de l'orthographe du nom du grand prêtre et de plusieurs autres mots, disparait au moyen de notre alphabet, qui possède un caractère spécial pour représenter ce son, bien connu de tout quechuiste.

Consonnes.

Au sujet de la prononciation des consonnes, dont nous avons à parler, je me contenterai de reproduire ici les explications que j'ai données dans mon *Alphabet phonétique*, auquel je renvoie pour plus de détail.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

K, k.

Cette consonne a le même son qu'en français, c'est-à-dire qu'elle se prononce comme le *C* devant *A*, *O*, *U*, ou comme le *Q* suivi d'un *U*. Nous n'avons pas conservé le *C*, qui ne sonne point devant *E* et *I* comme devant les autres voyelles, et qui ne se prononce pas en espagnol de la même manière qu'en français. Le K offre cet avantage qu'il est fixe et invariable.

Q̊, q̊.

Cette consonne se prononce comme la précédente, mais en aspirant avec force.

ɦ, ɦ.

Le son de cette consonne est extrêmement guttural ; il se forme dans le plus profond de la gorge par un effort analogue à celui que l'on fait pour se gargariser. Cette indication, qui est parfaitement exacte, a été donnée par un auteur dont le nom nous échappe.

ƀ, ƀ.

Aspirez avec force le son qui précède, et vous aurez celui que nous représentons par ce signe.

Ɋ, ɋ.

Ce signe représente un son guttural extrêmement fort que l'on produit en comprimant l'intérieur du gosier et en l'ouvrant ensuite, comme à regret, par la force de l'aspiration. Ce son est semblable au bruit d'une vessie qui éclate quand on veut y introduire plus d'air qu'elle n'en peut contenir.

K̊, k.

Le son représenté par ce signe provient non-seulement du gosier, mais aussi des mâchoires que l'on serre comme pour unir la racine de la langue avec la partie postérieure du palais, et produire, avec une forte aspiration, un son à la fois aigu et doux.

Comme on a souvent confondu les sons des six consonnes précédentes, je crois à propos de placer ici des groupes d'exemples qui mettent le lecteur à même d'en faire la comparaison.

K.	Q̊.
Kamay, *ordonner.*	Q̊uyay, *plaindre.*
Kay, *celui-ci.*	Q̊iska, *épine.*
Kuka, *coca* (plante).	Q̊ipu, *nœud; écriture des Incas.*
Kunka, *cou.*	Uq̊u, *dedans.*
Kaɦu, *sel.*	Q̊arka, *sale.*
Kuru, *ver.*	Q̊uɦu, *porc.*

ɦ.	ƀ.
ɦara, *peau.*	ƀiɦwa, *quechua.*
ɦoya, *la femme de l'Inca.*	ƀapaj, *riche.*
ɦallu, *langue.*	ƀoru, *camard.*
ɦoru, *or.*	ƀata, *pente de montagne.*
ɦosa, *mari.*	Aba, *boisson de maïs.*
ɦusɦo, *Cuzco.*	ƀaway, *regarder.*

Ɋ.	K̊.
Ɋara, *pelé.*	K̊ara, *cuisson.*
Ɋomir, *vert.*	K̊ita, *sauvage.*
Ɋata, *obscur, trouble.*	K̊ullu, *bois.*
Ɋepi, *fardeau.*	K̊aki, *mâchoire.*
Ɋopa, *balayure.*	Hanka, *maïs rôti.*
Ɋellu, *jaune.*	K̊utuy, *ronger.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Aucune des consonnes précédentes ne se trouve dans l'articulation inverse.

Il va sans dire que les lettres Q̌ et Q̧, à la différence du Q latin, ne nécessitent pas l'emploi de la voyelle *u* devant une autre voyelle, pour conserver leur valeur respective.

Nous n'avons pas conservé le Q dans notre Alphabet, parce qu'il a le même son que le K, et que son emploi aurait donné lieu à des confusions.

Ꞓ, ꞓ.

Cette consonne a la même valeur que le *ch* espagnol, lequel est étranger au français, mais non à l'italien, où il se rencontre sous la forme de C devant les voyelles *E* et *I*. Afin d'éviter toutes les confusions possibles, nous avons adopté un signe nouveau.

ꞕ, ꞕ.

Ce son est celui de la consonne précédente, prononcée en aspirant.

ꞕ, ꞕ.

Ce signe représente un son beaucoup plus fort que le précédent ; on le produit en collant la langue au palais et contre les dents et en poussant l'air avec force.

Comme on a confondu les sons du ꞕ et du ꞕ avec celui du Ꞓ (*ch* espagnol) il est indispensable que nous donnions quelques exemples :

Ꞓ.	ꞕ.
Ꞓuɪ, *fils.*	ꞕihɪ, *chauve-souris.*
Ꞓiɪ, *froid.*	ꞕika, *tant.*
Ꞓakɪ, *pied.*	ꞕapꞕa, *déguenillé.*
Ꞓaka, *pont.*	ꞕala, *canne sèche de maïs.*
Ꞓita, *agneau* (1).	ꞕhu, *paille.*

(1) Voir le mot Ꞓita dans le *Vocabulaire final.*

ꞕ.

ꞕumay, *distiller.*
ꞕayña, *chardonneret.*
ꞕakɪ, *sec.*
ꞕia, *lente, œuf de pou.*
ꞕullu, *bonnet rond.*

H, h.

Cette consonne est toujours aspirée comme en anglais, mais il est à remarquer qu'elle se rencontre aussi en articulation inverse. Ex. : Huh, *un ;* Wahꞕa, *mendiant ;* Ahllay *choisir ;* Wahsa, *vapeur.* Il ne faut pas confondre ce son avec celui du J tel qu'il sonne dans Waȷsa, *édenté.*

J, ȷ.

Ce signe représente un son beaucoup plus fort que celui de la *Jota* telle qu'on l'entend souvent dans la bouche des Espagnols qui l'articulent d'une manière excessivement gutturale et rude. Comme cette lettre a perdu aujourd'hui une partie de sa force en Amérique et même dans quelques provinces de l'Espagne, nous avons préféré l'indiquer par le J, qu'il ne faut pas confondre avec le J français, absolument étranger à la langue des Incas.

Il importe de remarquer que cette consonne ne se rencontre en quechua que dans l'articulation inverse. Les grammairiens ont confondu ce son avec celui du C, en écrivant *capac* au lieu de bapaȷ ; ils ont ainsi espagnolisé et identifié deux sons différents et exclusivement propres à la langue quechua, savoir le Ƀ et le J qu'ils ont rendus tous les deux par le C.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L, LL, M, N, Ñ. l, ll, m, n, ñ.

Ces consonnes se prononcent, les quatre premières comme en français, et la cinquième comme en espagnol.

LL se prononce comme dans le mot *meilleur*, et non pas comme dans le mot *illustre ;* c'est pourquoi nous avons pris la précaution d'unir ensemble les deux L. Ex. : LLama, *lama*, et en général *quadrupède*.

M et N n'ont jamais le son nasal et se prononcent dans l'articulation inverse très-accentuées, comme en anglais dans les mots *ham* (jambon), *pen* (plume). Ex. : Makı, *main ;* Nina, *feu*. C'est pour cela peut-être que quelques auteurs ont confondu ces deux consonnes dans beaucoup de mots; par exemple, dans ʜan, *toi*, qu'ils écrivent ʜam. Mais, dans mon opinion, la véritable cause de cette confusion est que ces mots étant presque toujours suivis des suffixes *pi, pas, puni*, etc., on a été porté à suivre l'orthographe des langues romanes, dans laquelle le *p* n'est jamais précédé de l'*n*. Une fois cette habitude prise, on a continué à écrire les mots en question avec l'*m*, même quand ils ne sont suivis d'aucun suffixe commençant par *p*.

Ñ équivaut à *gn* dans les mots *magnifique, gagner*. Ex.: Ñakay, *médire, maudire ;* Ñakay, *décapiter*.

Il ne peut y avoir de doute sur l'existence de ces consonnes, à l'exception cependant de l'L au sujet de laquelle l'Inca Garcilaso dit nettement : « Il n'y a pas en quechua d'L simple, mais seulement une LL double. » Mais ni Tórres Rubio ni les autres grammairiens ne ratifient cette sentence. « L'*L*, dit Tórres Rubio, se prononce toujours double. excepté dans le mot Palta, qui signifie *avocatier*. » Si l'on ajoute à Palta les mots Lawa, *crème de maïs*, Layʜa, *sorcier*, Lampa, nom d'une province, et Alʜamarı, nom d'un oiseau, on verra que cette consonne est peu usitée, mais non absolument inconnue.

P, Ꝑ, Ᵽ. p, ꝑ, ᵽ.

Le son du P est très-commun en quechua, mais il a été confondu avec celui du Ꝑ et du Ᵽ.

Quelques exemples apprendront à distinguer ces trois consonnes :

P.	Ꝑ.
Para, *pluie*.	Ꝑiña, *irrité*.
Pana, *sœur par rapport au frère*.	Ꝑutıy, *bouillir*.
Purıy, *marcher*.	Ꝑuru, *plume*.
Puka, *rouge*.	Ꝑisʜa, *cinq*.
Paʜa, *lieu, terre*.	Ꝑukuy, *souffler*.
Pata, *banc*.	Ꝑata, *crevé*.

Ᵽ.

Ᵽitay, *sauter*.
Ᵽuku, *assiette*.
Ᵽakıy, *briser*.
Ᵽanay, *bâtonner*.
Ᵽaʜa, *robe, habit*.
Ᵽata, *morsure*.

Le P se prononce comme en français : le Ꝑ est le précédent fortement aspiré; quant au Ᵽ, Garcilaso dit au sujet de Ᵽaʜa, qu'il écrit Ppacha : « La première syllabe de ce mot se prononce en serrant les lèvres et en les ouvrant ensuite au moyen de l'air de la voix; cela se démontre *viva voce* et ne peut s'enseigner autrement. »

Tórres Rubio reconnaît également l'existence de ce son, mais il l'explique moins bien que Garcilaso : « Ce mot Ppacha, dit-il, se prononce en ouvrant les lèvres avec force au moyen de l'air, et signifie *robe* ou *habit ;* si l'on prononce simplement Pacha, il signifie *lieu, endroit*. »

L'aspirée Ꝑ n'avait été jusqu'à ce jour exactement appréciée par aucun grammairien, et cependant on trouve en quechua la série suivante : Pata, *banc ;* Ꝑata, *crevé ;* Ᵽata, *morsure ;* trois mots dont la signification diffère suivant que l'on modifie la consonne initiale.

Il est vrai que nous trouvons dans la grammaire de Tschudi un P surmonté d'un accent, qu'il semble avoir consacré à représenter le son de notre Ꝑ. Mais en examinant cette grammaire et spécialement le vocabulaire du même auteur, nous trouvons qu'il n'emploie pas son P accentué dans certains mots où il le faudrait, et que *vice versa* il l'em-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ploie là où il est déplacé. Ainsi Paña, *lieu, endroit, monde,* dont la consonne initiale se prononce comme en français, ou *simplement*, commme s'exprime Tórres Rubio que nous venons de citer, est écrit par Tschudi avec le P surmonté d'un accent, comme si l'initiale était aspirée. Réciproquement, on rencontre des mots qui exigeraient l'un ou l'autre des P modifiés qu'il a adoptés, et qu'il écrit avec le P ordinaire. Ainsi Raway, *courir*, Rata, *crevé*, Ruru, *plume*, Rurum, *désert*, Pasña, *jeune fille*, et d'autres mots, sur la prononciation desquels il ne saurait y avoir le moindre doute parmi les quechuistes, sont écrits dans le vocabulaire de cet auteur *pahua, pata, puhuru, puhurum, pasña*. Cette observation, qui peut s'étendre à l'emploi que Tschudi fait de tous les autres caractères nouveaux de son alphabet, emploi dans lequel, étranger au pays des Incas, il est bien excusable d'avoir commis de nombreuses erreurs, nous amène à conclure que cet auteur n'a fait qu'ajouter, par son système alphabétique, à la confusion déjà existante au sujet de l'orthographe quechua.

R, r.

Cette consonne ne s'articule jamais avec force comme dans les mots *terre, pourrai,* ni même faiblement comme dans le mot *courir*.

On sait que dans chacune des langues modernes, cette consonne a un son particulier, sujet à des variations. Il en est de même dans l'idiôme des Incas : R y a une prononciation *sui generis*, se rapprochant beaucoup de la prononciation anglaise dans le mot *ring* (anneau), mais nous devons faire remarquer que le son de l'R quechua est plus faible que celui de l'R anglais. Ex. : Runa, *homme*.

S, s.

Cette consonne se prononce comme dans le mot *ressentir*, jamais comme dans le mot *maison*. Ex. : Suwa, *voleur;* Sutı, *nom*. A la fin des mots, elle est beaucoup plus sifflante qu'au commencement ou au milieu, et, à la rigueur, elle devrait être dans ce cas désignée par un autre caractère. Quelques auteurs appliquent à ce son la combinaison *ch* qui ne le représente aucunement, en écrivant, par exemple, Munanchich, *nous aimons*. Nous avons conservé l'S pour ce cas, et nous écrivons Munanhıs,

parce qu'une fois l'observation faite, la place qu'occupe cette consonne ne laisse aucun doute sur la prononciation.

T, T, Ŧ. t, t, t.

A côté du T, qui se prononce comme en français, il y a deux autres sons qui lui ressemblent et que l'on a confondus avec lui.

Tórres Rubio nous vient ici en aide :

« Le mot Ttanta, dit-il, prononcé en faisant claquer avec force la langue contre les dents, signifie *pain;* si l'on aspire la consonne initiale en touchant légèrement les dents avec la langue, le même mot (thanta) signifie *vieux, usé, en guenilles;* si enfin on prononce cette même consonne comme en espagnol ou en français, Tanta a le sens d'*assemblée, congrégation.* »

On ne saurait trouver un meilleur exemple pour justifier la distinction que nous établissons entre ces trois consonnes. Voici encore une triple série d'exemples comparatifs :

T.	Ŧ.
Tura, *frère par rapport à la sœur.*	Ŧuta, *teigne.*
Tawa, *quatre.*	Ŧanta, *vieux, usé.*
Tuta, *nuit.*	Ŧantay, *vieillir, s'user.*
Tiyay, *s'asseoir.*	Ŧutay, *ronger.*
Tukuy, *achever.*	Ŧupay, *gratter.*
Tanhay, *pousser.*	Ŧampıy, *tâtonner.*

Ŧ.

Ŧika, *fleur.*
Ŧankay, *s'allonger.*
Ŧinkay, *donner des chiquenaudes.*
Ŧanta, *pain.*
Ŧuru, *boue.*
Ŧakay, *répandre.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

W, w.

Cette consonne se prononce comme dans les mots anglais *Well*, *Bow*. Ex. : Wasi, *maison;* Warmi, *femme;* Wanu, *guano;* Wanaku, *Guanaco;* et elle se trouve aussi dans l'articulation inverse. Ex. : Awki, *prince;* Awha, *ennemi*.

Y, y.

Cette consonne se prononce comme dans le mot français *voyelle*. Ex. : Yaya, *père;* riy, *aller*.

En français, l'Y est compté parmi les voyelles et a le son de l'I latin, ce qui n'arrive jamais en quechua, où, suivant notre système, il doit toujours se prononcer comme en français dans les mots *payer*, *noyer*, etc. (Voy. le mot Y au Vocabulaire final.)

Il résulte de ce qui précède que l'alphabet quechua renferme huit voyelles et vingt-six consonnes.

Cinq des premières, A, E, I, O, U (ou); et onze des secondes, K, H, Ll, M, N, Ñ, P, R, S, T, Y, sont connues dans les langues romanes.

Parmi les caractères représentant des sons étrangers à ces langues, nous comptons trois voyelles, Ä, Ü, Ï, et quatorze consonnes, Q̈, ḥ, ḅ, Ḳ, ḳ, Ḱ, Ḧ, Ḥ, J, Ṛ, Ṗ, Ṭ, Ṯ, W.

Les consonnes francaises qui manquent absolument sont D, F, G, (qu'il se prononce *gue* ou *ge*), J, RR, V, X, Z (et par conséquent l'*s* doux entre deux voyelles). Il manque aussi le *ch* de *chat*, qui équivaut au *sh* anglais dans *she*, et enfin la combinaison *cz* du mot *czar*.

Pour ceux qui connaissent d'autres langues, nous ajouterons que l'idiome des Incas ne possède ni le *z* ni le *c* (devant *e*, *i*) espagnols, ni le *z* italien, ni le *j* ni le *g* anglais des mots *John*, *gentle*, ni le *th* de la même langue, soit fort comme dans *thing*, soit faible comme dans *that*.

Nous ne comptons au nombre des lettres qui manquent dans le quechua ni le C ni le Q dont nous n'avons pas fait usage, attendu que leurs sons respectifs existent dans cette langue et qu'ils y sont représentés par K et par S.

Je ne finirai pas ce chapitre sans ajouter que l'étude et l'expérience acquises en travaillant à cet ouvrage m'ont amené à corriger plusieurs

méprises que j'avais commises dans mon *Alphabet Phonétique*, ainsi que plusieurs fautes typographiques qui s'y étaient glissées. Je ne me flatte assurément pas d'avoir dit le dernier mot dans cette matière. Au contraire, je pense que les quechuistes de naissance, une fois au courant de mon Alphabet, corrigeront les erreurs que je pourrais encore y avoir laissées. Mais ce dont je suis absolument convaincu, c'est que l'adoption de cet Alphabet est le seul moyen pour eux d'écrire et de correspondre en quechua, ce qui n'a pas été possible jusqu'à présent, à cause de l'insuffisance de l'alphabet latin.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE HUITIÈME.

Bibliographie.

Notre *Étude* ne serait pas complète si nous ne donnions pas ici le catalogue de tous les ouvrages concernant la langue quechua, ainsi que tout ce qui a été publié sur *Ollantaï*. Il est vraiment remarquable que dans le nombre il se trouve neuf Vocabulaires et une douzaine de Grammaires, dont plusieurs ont eu trois ou quatre éditions, ce qui montre de combien d'études et de recherches le quechua a été l'objet. Beaucoup de ces ouvrages, quoique de peu de mérite au point de vue philologique, sont de vraies curiosités bibliographiques, très-difficiles à trouver, soit au Pérou, soit dans les librairies européennes. Les seuls endroits où ils se trouvent presque tous sont : la Bibliothèque du Musée Britannique de Londres, très-renommée pour sa richesse et pour la complaisance avec laquelle on y facilite les recherches; la Bibliothèque Royale de Berlin, non moins renommée, et la Bibliothèque Nationale de Paris, peut-être la plus riche de toutes, mais où la manière dont le public est servi ne correspond pas aux trésors qu'elle possède. Nous avons pu nous procurer nous-même quelques-uns de ces anciens ouvrages, et nous avons dû à la complaisance de plusieurs de nos amis, d'en avoir quelques autres à notre disposition.

Ainsi, MM. Maisonneuve, nos éditeurs, dont la maison est une des plus riches en curiosités de ce genre, ont eu la bonté de nous confier les ouvrages de San Thomas et d'Holguin, dont les éditions primitives ont une valeur inappréciable.

Nous saisissons avec empressement cette occasion de témoigner aussi notre reconnaissance à nos amis : M. le général Don Luis La Puerta, qui nous a envoyé de Lima un texte d'*Ollantaï* et une Grammaire quechua; Don Francisco de Rivero, ancien Ministre plénipotentiaire du Pérou à Paris et à Londres, qui nous a fait don des *Antigüedades Péruanas*, dont son frère Don Mariano Eduardo a été l'auteur en collaboration avec Tschudi; et à Don Juan José Araoz, ancien Membre du Parlement péruvien, à qui nous avons dû l'envoi opportun de la traduction de notre drame par

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Carrasco. Nous ne saurions oublier non plus le savant professeur Don Ezequiel Uricoechea, dont les connaissances bibliographiques et les recherches philologiques sur l'Amérique du Sud, nous ont été d'un grand secours. C'est lui d'ailleurs qui a été le fondateur de la COLLECTION LINGUISTIQUE AMÉRICAINE dont notre ouvrage fera partie.

VOCABULAIRES ET NOTICES PHILOLOGIQUES.

Fr. DOMINGO DE S. THOMAS, de la orden de S. Domingo, *Lexicon ó Vocabulario de la Lengua general del Peru llamada Quichua*. Valladolid, impresso por Francisco Fernandez de Cordova, 1560, in-8°, de 8 et 179 feuillets.

Voy. GRAMMAIRES, où l'on mentionne une autre édition de 1586.

P. DIEGO GONZALEZ HOLGUIN, *Vocabulario de la Lengua general de todo el Peru llamada Quichua, ó del Inca*. En la Ciudad de los Reyes, 1586, in-8°.

Réimprimé : Corregido e renovado conforme à la propiedad cortesana del Cuzco. En la ciudad de los Reyes, impresso por Francisco del Canto, 1607, 1608, 2 vol. in-4° ; 375, 332 p.

Deux parties : Quichua-Espagnol et Espagnol-Quichua.

DIEGO DE TORRES RUBIO, E S. J., *Grammatica y Vocabulario en la Lengua general del Peru, llamada Quichua y en la Lengua Española*. Sevilla, 1603, in-8°.

La grammaire occupe 40 feuillets; le Vocabulaire Quichua-Espagnol, 11 feuilles d'impression (A-L), l'Espagnol-Quichua, 12 feuilles (A-M).

Réimprimé : *Arte de la Lengua Quichua, compuesto por el Padre* DIEGO DE TORRES RUBIO de la Compañia de Jesus. Lima, por Francisco Lasso, 1619, in-8°, 103 feuillets (4 et 44 numérotés, 55 non-numérotés).

Brunet, IV, p. 495, dit qu'indépendamment de la Grammaire, ce volume contient deux petits vocabulaires : Espagnol-Quichua et Quichua-Espagnol.

Réimprimé : Tercera Edicion, nuevamente corregida con añadidos los romances, el catecismo corregido pequeño, el Vocabulario añadido y otro Vocabulario de la Lengua Chinchaysuyu, por el M. R. JUAN DE FIGUEREDO. En Lima, por Joseph de Contreras, 1700, petit in-8°, 12 et 115 feuillets.

Réimprimé : Añadió el P. JUAN DE FIGUEREDO, de la misma Compañia, ahora nuevamente, corregida y aumentada en muchos Vocablos.... por un religioso de la misma Compañia. Lima, 1754, in-8°.

El P. Maestro Fray JUAN MARTINEZ, *Vocabulario en la Lengua general del Peru, llamada Quichua y en la Lengua Española*. En los Reyes, 1604, petit in-8°.

Arte y Vocabulario en la Lengua general del Peru, llamada Quichua. En los Reyes (Lima), Francisco del Canto, 1614, in-8°.

Bibliotheca Heberiana, VI, 35, n° 512, X, 18, n° 522.

Court vocabulaire, p. 477-478, par JOAN DE LAET, *Novus orbis*. Lugduni Batavorum. Elzevir, 1633, in-folio.

GILII, *Saggio di Storia Americana*, vol. III, p. 355 et suiv.

HERVAS, *Origine, Formazione, Mecanismo ed Armonia degli Idiomi*, p. 27, 29, 37, 41, 44, 45, 49, 79, 118, 135, 136, 139, 140, 177, 178. Tabb. XLIX, L, LI.

HERVAS, *Vocabolario Poliglotto*, p. 161 et suiv. (Kichua o Peruano-Kichua del anno 1560, Kiteña), p. 224 (Kichua e Kiteña).

HERVAS, *Aritmetica*, p. 100-101 (Kichua, Kiteña, Lamano, Chinchaysuyu).

HERVAS, *Saggio pratico delle Lingue*, p. 88-89.

JOHN REINHOLD FORSTER, *Observations made during a Voyage round the World, on Physical Geography, Natural History, and Ethic Philosophy*. London, Robinson, 1778, in-4°.

Traduction allemande : Uebersetzt und mit Anmerkungen versehen von G. Forster. Berlin, Haude et Spener, 1783, in-8°, p. 254.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SMITH BARTON, *New Views of the Origin of the Tribes and Nations of America*. Philadelphia, 1797, in-8°. — Comparative Vocabularies of 70 words.

Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in beinahe 500 Sprachen und Mundarten, von JOHANN CHRISTOPH ADELUNG, tom. I, Berlin, Voss, 1806, in-8°, continué (d'après les notes laissées par Adelung) par le Dr JOHANN SEVERIN père, tomes II, III et IV. *Ibid.* 1809-1817, in-8°.

La 2e et la 3e partie du tome III contiennent les langues de l'Amérique. Voir, pour le Quichua, p. 522, 537, 538, 547 et 571, (tiré d'Hervas, de Tórres et d'Holguin.)

BALBI, *Atlas Ethnographique*, tab. XLI, n° 459 (dialecte Quiteño).

WILL. MARSDEN, *Miscellaneous Works*. London, Cox and son, 1834, in-4°, p. 104.

Vocabulaire de vingt-trois mots, p. 162, 164 du tome I d'A. D'ORBIGNY, *L'Homme Américain*.

Quatre mots quechuas comparés à l'Arrowack, à l'Atoray, au Maipure et au Moxos, Appendice VI, p. 166 d'*El Dorado* de J. A. VAN HEUVEL's. New-York, Winchester, 1844, in-8°.

Un Vocabulaire manuscrit de la langue quechua se trouve dans la bibliothèque de la Société Royale de Géographie de Londres (Journal, etc. tom. X. London, Murray, 1841, in-8°), p. XXIV.

J. J. VON TSCHUDI (Voy. GRAMMAIRES).

Vocabulaire de quatre-vingt-huit mots Quechuas et Italiens, et des nombres depuis 1 jusqu'à 20, 30, 40, etc. 100, 200, etc. et enfin 1000, p. 49-50, et : *Alcuni Vocabuli piu communi in Lingua Quichoa*, p. 289-300, dans l'ouvrage de GAETANO OSCULATI, *Exploracioni delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazoni*, etc. Milano, typographia Bernardoni, 1850, in-8°.

CLEMENTS R. MARKHAM (Voy. GRAMMAIRES).

LA POESIA DE LOS INCAS, Chap. non numéroté, p. 196-208, du tome I de *Los Anales de la Ciudad del Cuzco, o las Cuatro Epocas principales de su historia*, narradas breve y sencillamente, por PIO B. MESA. Cuzco, 1866. Typografia de la Convencion por Jacinto Carrasco, 2 vol. très-petit in-4°, tome I, 18 p. (non numérotées) et 213 p. (numérotées) ; tome II, 302 p.

GRAMMAIRES ET NOTICES GRAMMATICALES.

Gramatica o Arte de la Lengua general de los Indios de los Reynos del Peru. Nuevamente compuesto por el Maestro Fray DOMINGO DE S. THOMAS, de la Orden de S. Domingo, Morador en los dichos Reynos. Impresso en Valladolid, por Francisco Fernandez de Cordova, 1560, petit in-8°, de 8 et 96 feuillets.

Le Vocabulaire par le même auteur (voy. VOCABULAIRES) est généralement joint à cette grammaire. L'un et l'autre ont été réimprimés dans *Arte y Vocabulario en la Lengua general del Peru, llamada Quichua y en la Lengua Española*. En la Ciudad de los Reyes, por Ant. Ricardo, 1586, petit in-8°.

Le Vocabulaire a un titre séparé, donné par Brunet, IV, pag. 676 : *Vocabulario en la Lengua general del Peru, llamada Quichua y en la Lengua Española*. En los Reyes, por Ant. Ricardo, 1586, petit in-8°.

La préface de ce vocabulaire est signée « Ricardo ». Rivero et Tschudi nomment Antonio Ricardo comme l'auteur du Vocabulaire et de la Grammaire.

DIEGO DE TORRES RUBIO (Voy. VOCABULAIRES).

P. DIEGO GONZALES HOLGUIN, de la Compañia de Jesus, Natural de Caceres, *Gramatica y Arte nueva de la Lengua general de todo el Peru llamada Qquichua, o Lengua del Inca*, añadida y cumplida, en todo lo que le faltava de tiempos y de la Gramatica, y recogida en forma de Arte lo mas necesario en los dos primeros Libros: Con mas otros dos Libros postreros de Adiciones de Arte, para mas perfieccionarla, el uno

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

para alcanzar la Copia de Vocablos, y el otro para Elegancia y Ornato. Impresso en la Ciudad de los Reyes del Peru, por Francisco del Canto, 1607, in-4°, de 4 et 144 feuillets.

Réimprimé : Nueva Edicion, revista y corregida s. l. Genova, Pagano, 1842, in-8°, 320 pages.

D. Alonso de Huerta, *Arte de la Lengua Quechua general de los Yndios de este Reyno del Peru.* Impresso por Francisco del Canto. En los Reyes, 1616, in-4°, de 8 et 40 feuillets.

Un exemplaire manuscrit de cette Grammaire se trouvait dans la bibliothèque de M. Chaumette des Fossées (Voy. ci-après Manuscrits).

Didac. de Olmos, *Gramatica de la Lengua Indica.* Lima, 1633, in-4°. (Tschudi donne la date de 1634.)

D. Juan Roxo Mexia y Ocon, Natural de la Ciudad del Cuzco, *Arte de la Lengua general de los Indios del Peru.* Impresso en Lima, por Jorge Lopez de Herrera, 1648, petit in-8°, de 18 et 88 pages.

El Bachiller Don Esteban Sancho de Melgar, *Arte de la Lengua general del Ynga llamada Qqechhua.* Lima, Diego de Lyra, 1691, in-8°.

Breve instruction o Arte de la Lengua commune de los Indios, segun que se habla en la Provincia de Quito. Lima, en la emprenta de la Plazuela de San Christoval, 1753, petit in-8°.

Langue du Pérou, p. 525-533 du tome VIII de Court de Gebelin, *Monde primitif.* Paris, 1772, in-4°. Réimprimé p. 334-336 des *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde* de J. B. Scherer. Paris, Brunet, 1777, in-12.

Gilii, *Saggio,* vol. III, p. 233-243.

Mithridates, vol. III, p. 526-534.

A. d'Orbigny, l'*Homme américain*, tom. I, p. 272-274.

La Lengua Quichua, Cap. V, p. 86-115, de Mariano Eduardo de Rivero y Juan Diego de Tschudi, *Antigüedades Peruanas.* Vienna, Imprenta imperial, 1851, in-4°.

J. J. von Tschudi, *Die Kechua Sprache.* Erste Abtheilung : Sprachlehre. Zweite Abtheilung : Sprachproben. Dritte Abtheilung : Wœrterbuch. Wien, K. K. Hof und Staatsdruckerei, 1853. 3 vol. in-8°, (tom. 1) iv, 268 ; (tom. 2) vj, 110; (tom. 3) viij, 508, 2.

Voir ci-après : Textes de l'Ollantaï.

Clements R. Markham, F. R. G. S. *On the Language and Literature of the Incas,* p. 161-201 de : Cuzco, *A Journey to the Ancient Capital of Peru, with an Account of the History, Language, Literature, and Antiquities of the Incas. And :* Lima, *a visit to the Capital and Provinces of modern Peru; with a Sketch of the Viceregal Government, History of the Republic, and a Review of the Literature and Society of Peru; with Illustrations and a map.* In-8°, 420 pages. London, 1856.

Une esquisse de la grammaire des Incas, avec Vocabulaires et spécimens de la littérature quechua, forme l'Appendice A, pages 389-408 de cet ouvrage.

Clements R. Markham, F. S. A., F. R. G. S. *Contributions towards a Grammar and Dictionary of Quichua, the Language of the Incas of Peru.* Petit in-8°, London, Trübner and Co. 1864. Intr. 16 p. *Quichua Grammar*, p. 17-61; *Quichua Dictionary*, (Quechua-Anglais) p. 53-192; *English-Quichua Dictionary*, p. 196-223.

Vicente Fidel Lopez, *Les races Aryennes du Pérou, leur Langue, leur Religion, leur Histoire*, Paris, A. Frank, 1871, grand in-8°, 422 p.

José Fernandez Nodal, *Elementos de Gramatica Quichua o Idioma de los Yncas,* petit in-4°, xvi, 441 p. et encore 9 d'appendice. Cuzco. En el deposito del Autor.

Il n'y a aucune indication de date ni d'imprimerie sur le frontispice ni dans la préface. Seulement, au bas de la page 6 de l'Appendice, on lit : *Impreso por Watson Hazell de Aylesbury y Londres.* L'ouvrage a dû paraître vers l'année 1872.

José Dionisio Anchorena, *Gramatica Quechua o del Idioma del Imperio de los Incas,* Lima, Imprenta del Estado, 1874. Petit in-8°, viii et 187 p.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GRAMMAIRES ET VOCABULAIRES PÉRUVIENS MANUSCRITS.

Une grammaire Ms. faisant autrefois partie de la Bibliothèque de W. de Humboldt, est maintenant à la Bibliothèque Royale de Berlin.

La bibliothèque de feu M. Amédée Chaumette des Fossées, consul de France au Pérou (Catalogue, Paris, Labitte, 1842, in-8°) contenait plusieurs manuscrits relatifs aux langues du Pérou, savoir :

ALONZO DE HUERTA, *Arte de la Lengua Quechua* (Catal. p. 50, n° 574.)

Arte de la Lengua general del Inca llamada Quichua, Ms. sur papier, in-12 (Catal. p. 50, n° 575.).

Vocabulario de la Lengua de los Campos en la Pampa del Sacramento del Peru. Ms. sur papier, in-4°. C'est la copie d'un manuscrit appartenant à D. Manuel Arnes, Gouverneur d'Andanamarca (Catal. p. 51, n° 581).

Vocabulario de la Lengua Fassa ó Setaba. Ms. sur papier, 1795, in-8° oblong (Catal. p. 51, n° 582).

Arte de la Lengua Cholona, advertencias para el idioma Chiriguano. 2 vol. in-12, Ms. sur papier (Catal. p. 51, n° 583).

Vocabulario de la Lengua Caniba, por el P. BUENAVENTURA MARQUES. predicador en Ucayali (Escrito en favor del Colegio de Ocopa) Ms. in-4° (Catal. p. 51, n° 584).

Cahier contenant un *Vocabulario en Lengua del Inca segun se habla en el Obispado de Maynas y Ucayali, escrito por el Hermano Fray* GERONIMO DE LOS DOLORES Y LECETA, *Conversor de los Pueblos de Pisqui y Cuntamana de Manca.* Mayo 21, 1814, au couvent des Missionnaires de Santa Rosa de Ocopa, province de Jauja (Voy. le Vocabulaire de Tschudi, préface, p. VII).

TEXTES ET TRADUCTIONS D'OLLANTAÏ.

J. J. von TSCHUDI. *Ollanta oder Die Strenge eines Vaters und die Grossmuth eines Koenigs. — Drama in drei Abtheilungen.* Pag. 71-110 de la *Kechua Sprache* de J. J. von Tschudi, zweite Abtheilung, Sprachproben, Wien, aus der Kaiserlich-Kœniglichen Hof-und Staatsdruckerei, 1853.

Ne contient que le texte quechua sans traduction. Voir GRAMMAIRES.

JOSÉ S. BARRANCA. *Ollanta, o sea La Severidad de un Padre y la Clemencia de un Rey, drama dividido en tres actos, traducido del Quichua al Castellano con notas diversas.* Lima, Imprenta liberal, 1868, petit in-4°, XVI et 72 p.

Ne contient que la traduction espagnole avec quelques notes, mais sans le texte quechua.

CLEMENTS R. MARKHAM, C. B., *Ollanta. An ancient Ynca Drama. Translated from the original Quichua.* London, Trübner et Co. 1871, petit in-8°, 128 p.

Traduction anglaise en regard du texte quechua, avec quelques notes.

JOSÉ FERNANDEZ NODAL. *Los Vinculos de Ollanta y Cusi-Kcuyllor, ó el rigor de un Padre y magnanimidad de un Monarca.* Pag. 417-441 de la Grammaire quechua de cet auteur (Voir GRAMMAIRES).

Ne contient que le texte quechua entièrement remanié.

JOSÉ FERNANDEZ NODAL. Faux titre : *Ollanta.* Titre : *Los Vinculos de Ollanta y Cusi-Kcuyllor.* Drama en Quichua. Obra compilada y espurgada con la version castellana al frente de su testo por el Dr. José Fernandez Nodal, abogado de los Tribunales de Justicia de la Republica del Perù. Ayacucho, en el deposito del Autor. Grand in-8°, 70 p.

Il n'y a aucune indication de date ni d'imprimerie sur le frontispice. Seulement à la dernière page on lit : *Impreso por Watson Hazell, de Aylesbury y Londres.* L'ouvrage a dû paraître vers 1873. Contient le texte quechua tellement remanié par Nodal, qu'on peut affirmer qu'il en est le vrai auteur, et que ce n'est plus le texte primitif.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

J. J. von TSCHUDI. *Ollanta. Ein altperuanisches Drama aus der Kechua Sprache.* Uebersetzt und commentirt von J. J. von Tschudi, Wien, 1875. In commission bei Karl Gerold's Sohn Buchhaendler der Kais. Akademie der Wissenschaften. Grand in-4°, 220 p.

Introd. 61 pages. Texte quechua très-remanié avec la traduction allemande en regard et notes au bas des pages : p. 62-135. Observations critiques, p. 136-172. Textes comparés, c'est-à-dire variantes du texte de Markham comparé avec le texte de Tschudi, p. 173-219. Quelques variantes d'un manuscrit bolivien, p. 219-220.

CONSTANTINO CARRASCO. *Ollanta. Drama Quichua en tres actos y en verso.* Puesto en verso castellano por Constantino Carrasco. Lima, Imprenta Liberal de El Correo del Perù, 1876. Petit in-8°, IX et 88 p.

Ne contient pas le texte quechua, et n'en est qu'une traduction très-libre. On y trouve quelques notes au bas des pages.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

OLLANTAI.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

OLLANTAÏ.

RIMAJKUNA.	PERSONNAGES.
Ollantay (Antı-suyu Waminha).	Ollantaï, grand chef des Andes.
Paĥakutıj (Ĥusho Inka).	Pachacoutic, roi du Cuzco.
Tupaj-Yupankı (Paĥakutıjpa ĥurın).	Toupac-Youpanqui, fils de Pachacoutic.
Rumı-Ñawı (Hanan-suyu Waminha).	Œil-de-Pierre, chef militaire du Cuzco.
Orhu-Waranha (Ollantaypa Waminhan).	Chef-Montagnard, un des chefs attachés à Ollantaï.
Hanqu-Wayllu (Awkı).	Hanco-Huaillo, prince de la noblesse.
Willaj-Uma (Hatun Amawta).	L'Astrologue, qui est en même temps grand-prêtre.
Pikı-Ĥakı (Ollantaypa warman).	Pied-Léger, valet d'Ollantaï.
Huh runa (Ĥaskı).	Un Indien, qui sert de messager.
Kusı-ĥoyllur (Inkaj Ñustan).	Stella, fille du roi Pachacoutic et de la reine
Anawarkı (Inkaj warmın).	Anahuarqui.
Ima-Sumaj (Kusı-ĥoyllurpa wawan).	Bella, fille de Stella.
Mama ĥaĥa (Ahlla-wası kamayuj).	La Mère Roche, supérieure des Vierges d'Elite.
Salla (Ima-Sumajpa pitun).	Sallia, compagne de Bella.
Inkajpa, Ollantaypa, Ĥusı-ĥoyllurpa ĥatıjkuna.	Suite du Roi, d'Ollantaïet de Stella.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

OLLANTAÏ.

SCÈNE I.

Grande place au Cuzco, avec le temple du Soleil au fond. La scène se passe devant le vestibule du temple.

[*Dialogue premier.*]

OLLANTAÏ, PIED-LÉGER.

Ollantay.	OLLANTAÏ.
Piki-ĸaki, rikunkiñu Kusi-ĥoyllurta wasinpi	Pied-Léger, as-tu vu la charmante Stella chez elle ?
Piki-ĸaki.	PIED-LÉGER.
Ama inti munañunñu ĸayman ñurakunaytaĥa! Manañu ĥanĥa manñanki Inkaȷ ususin kasĥantaĥa?	Dieu me garde de songer à la guetter! Comment se fait-il que tu ne redoutes pas la fille du roi?
Ollantay	OLLANTAÏ.
ĸaypas kañun, munasaȷmi ĸay llullukuskay urpita	Malgré tout, je ne puis me défendre d'aimer cette douce co

3. Tschudi, dans sa première édition, avait mis amataȷ au lieu de ama. Non-seulement le vers était allongé d'une syllabe, mais il contenait une erreur grammaticale : le suffixe taȷ ne s'ajoute à l'impératif négatif que lorsque le sens indique conseil ou prière ; mais il s'omet dans le sens absolu de commandement ou de menace. Nous trouvons dans le même texte (vers 19) Ama runa harkawayñu, (vers 21) Ama rimapayawayñu : placée là, la désinence taȷ aurait constitué une faute. Dans la deuxième édition, cet estimable auteur nous présente le texte avec la correction qu'il comportait. La traduction littérale est : Le soleil me garde de cela.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ñan kay sonĥuy, paypa ĥita,
Payllallatan masqaskanı.

Pikı-Ĥakı.

Supayĥa raykusĥasunkı,
Iĥa ĥanĥa muspankipas ;
Hinantinpın warma sipas,
Anĥatan rikupakunkı.
Ima punĥawĥa yaĥanĥa
Inka yuyaykusĥaykita,
Ĥorunĥan ĥay kunkaykita
Ĥantaȷ kankı ayĥa kanka.

Ollantay.

Ama, runa, ĥarkawayĥu
Kaypitaȷ sipırĥuykiman :
Ama rimapayawayĥu,
Makıypitaȷ llikıykiman

lombe. Mon cœur me force à la suivre comme un tendre agneau.

Pied-Léger.

Je crois que tu as le diable au corps et que tu perds la tête.

Il y a assez d'autres jeunes filles à aimer. Pourquoi tant te hâter!

Le jour où le roi découvrira ton audacieux projet,

Il te fera couper la tête et fera jeter ton corps au feu.

Ollantaï.

Ne me décourage pas, si tu ne veux périr de mes mains.

Assez parlé !

Ou je te mets en pièces.

9. Chez les Incas, les petits agneaux de deux à trois mois jouissaient auprès des femmes des mêmes prérogatives que les king-charles chez nous : on retrouve encore cette coutume dans quelques villes du Pérou, et les Ĥitas, portant au cou un grelot et ornées de rubans bariolés, suivent leurs maîtresses. Markham, dont le texte contient le mot ĥita, ne pouvait, comme étranger, en saisir le sens, et en a omis la traduction. Peut-être la même raison a-t-elle été cause des variantes que l'on trouve dans les deux textes de Tschudi. Dans le premier, le vers est mutilé, et dans le second, si le vers est correct, la métaphore disparaît. La ĥita (*agneau*) était, chez les Incas, ce qu'est la colombe chez nous, un emblème d'amour.

14. Rikupakunkı est la seconde personne du présent de l'indicatif. Le suffixe pakuy, qui peut s'ajouter à presque tous les verbes quechuas, modifie leur signification, tout en leur laissant la forme de l'infinitif : munapakuy, de munay, signifie aimer à la folie et être aimé en retour. Rikupakuy, de rikuy, signifie voir une chose en lui donnant une importance excessive, et en se donnant de la peine. Tschudi a changé le verbe rikupakuy, commun en quechua, en rukuyakuy, seulement parce que dans son premier texte, soit faute de copiste, soit faute d'impression, on trouvait *u* au lieu de *i*. Quoi qu'il en soit, le verbe rukuy n'existe pas; donc il ne peut recevoir aucun suffixe. La désinence yakuy est la forme générale des verbes réfléchis : ainsi, rikuyakuy ne peut signifier autre chose que *se voir*.

18. Garcilaso de la Vega et d'autres historiens nous racontent que ceux qui avaient l'audace de séduire les vierges du Soleil étaient condamnés au bûcher. Dans ce vers, Pied-Léger menace Ollantaï de ce châtiment. Les traducteurs ont rendu cette phrase par trop littéralement : aucun *quechuiste* n'aurait compris qu'il s'agissait de faire un bifteck d'Ollantaï, idée baroque dans la langue des Incas.

Pikı-Ĥakı.

Purıyarı, aysawamuy
Allĥu wañusĥa hinata,
Iĥaĥa ama ñoĥata
Purıy, Pikı, masqarĥamuy
Ñıwankiĥu, sapa wata,
Sapa punĥaw, sapa tuta

Ollantay.

Ñan ñıykiña, Pikı-Ĥakı,
Kikın wañuy iĥunantın,
Hinantın orĥu hinantın,
Sayarinman awĥa wakı,
Ĥaypaĥapas sayaymanmı
Paykunawan ĥurakuspa ;
I ñoĥan, kawsay wañuspa,
Ĥoyllurñıypı mitkaskanı

Pied-Léger.

Alors traîne-moi comme un chien mort,

Et ne me répète pas nuit et jour pendant des années : Pied-Léger, va chercher Stella.

Ollantaï.

Je te l'ai dit, Pied-Léger, quand la mort même avec sa faux et une montagne immense se dresseraient contre moi comme deux ennemis,

Malgré tout, je leur résisterais, j'affronterais tout,

Pour tomber, vif ou mort, aux pieds de ma divine Stella.

23. Aysay veut dire *traîner ;* aysaway, *me traîner ;* aysawamuy, *me traîner vers toi.* Le sens littéral de ce verbe à l'impératif est donc : *traîne-moi vers toi*, locution qui indique en quechua un traitement ignominieux. Dans les autres textes, ce mot est écrit *aysaĸamuy*, impression fautive de *aysauamuy* (aysawamuy), qui doit avoir existé dans le texte primitif, car il suffit d'un simple coup d'œil pour reconnaître que rien n'était plus facile que de substituer les deux lettres *r c* à la lettre *u*, surtout si le manuscrit n'était pas très-net. Il est curieux de remarquer que de semblables erreurs typographiques, tout évidentes qu'elles soient, ont échappé à Tschudi. Aysarĥamuy, *va le traîner*, quoique bon quechua, serait déplacé en cet endroit, car il donnerait l'idée qu'Ollantaï devait traîner une autre personne que Pied-Léger qui lui fait ce reproche. Dans le vers 26, masqarĥamuy, *va la chercher*, est correct, et masqawamuy, *viens me chercher* serait inadmissible d'après le contexte, puisqu'il s'agit ici de chercher Stella.

32. Ce vers littéralement veut dire « *s'opposeraient comme deux ennemis* », wakı étant un adverbe dont le sens est *comme deux ensemble*. (Holguin, dans son Vocabulaire, dit : « *Huaqui, dos juntos* ». Ex. Munaȷ wakı, *comme deux amants*. La gradation que Tschudi a cru voir ici : *la mort, une montagne, tous les ennemis*, dont il a fait un triple sujet de la proposition, n'a donc aucun fondement. Les Indiens personnifiaient les montagnes en les considérant comme de bons ou de mauvais génies. Le drame d'Ollantaï nous offre encore un autre exemple de cette personnification aux vers 411 et 412. Cette observation est indispensable pour comprendre le passage qui nous occupe.

35-36. Mitkaskanı est la première pers. du sing. du prés. de l'ind. du verbe mitkaskay, qui est composé de mitkay, *trébucher*, et kay, *être*, et veut dire littéralement *être trébuchant*. Dans le texte, ce verbe, employé métaphoriquement, signifie *tomber aux pieds de quelqu'un*. Ainsi, le vrai sens de ce passage est : *Moi, vif ou mort, je veux tomber aux pieds de Stella*. Les traducteurs ne donnent pas une idée juste de ces deux vers, et Tschudi est celui qui s'est le plus égaré, d'autant plus

UNIVERSIDAD NACIONAL AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Piki-ĸaki.

Supay llojsimunman ĥayri

Ollantay.

Paytapas ñoĥa tustuymanmi.

Piki-ĸaki.

Mana sinĥanta rikuspan
Kunan ĥayta rimaskanki.

Ollantay.

ĸaypas, Piki, willallaway
Ama imata pakaspayki
Manaĥu ĥoyllur rikushayki
Llipij tikan? Iñillaway!

Piki-ĸaki.

ĥoyllurllawan muspaskanki!
Manan ñoĥa rikuniñu.
Payĥa karĥan, iĥa piñu,

PIED-LÉGER.

Et si le diable surgissait contre toi?

OLLANTAÏ.

Je lui ferais mordre la poussière!

PIED-LÉGER.

Si tu voyais seulement le bout de son nez, tu ne crierais pas si fort.

OLLANTAÏ.

Eh bien soit; mais dis-moi, Pied-Léger, franchement et sans détour, Stella n'est-elle pas la plus belle de toutes les fleurs? Voyons, avoue-le!

PIED-LÉGER.

Stella vous trouble encore l'esprit! Je ne l'ai pas vue. Peut-être était-ce elle que j'ai vue hier, à la tombée

qu'il nous présente, dans son second texte, une variante fautive et dépourvue de sens; car mitikany n'est pas un mot quechua. Nous n'avons en cette langue ni mitiy ni mitikay, d'où l'on puisse tirer aucun dérivé verbal.

37. La variante de Tschudi, dans sa seconde édition, est non-seulement inutile, mais fautive, en ce qu'elle donne à la phrase, qui est interrogative, une tournure affirmative. En quechua, ni le point interrogatif (?) dans l'écriture, ni l'intonation dans le langage parlé, ne suffisent pour que la phrase soit interrogative, et c'est précisément le mot ĥayri (que Tschudi a changé), qui, ajouté à une autre phrase ou à un autre mot, le rend interrogatif. Exemple Munanĸa, *il aimera*, (sens affirmatif.) Munanĸaĥayri? *Est-ce qu'il aimera peut-être?* Avec la variante de Tschudi, le vers, traduit littéralement, aurait un sens affirmatif : « Le diable (ou le mauvais esprit) va surgir dans cet endroit. »

38. La variante de ce vers, dans la seconde édition de Tschudi, par une raison semblable à celle qui vient d'être donnée, est fautive. La désinence mi dans ce cas donne plus d'énergie à l'affirmation. Ainsi, tustuyman veut dire simplement *je le mettrai sous mes pieds*, et tustuymanmi, *je le ferai disparaître sous mes pieds, je lui ferai mordre la poussière*, ou quelque autre expression de la même énergie.

39. Garcilaso de la Vega (C. R. P. I, L. VI, chap. XX), dit que les Incas avaient l'habitude d'user de masques dans les danses publiques des grandes fêtes. Cette coutume existe encore dans les villes transandines pour solemniser les processions religieuses. On peut y voir les diables avec un nez pointu et recourbé d'une longueur énorme, qui fait la terreur des enfants. C'est à ce nez diabolique que Pied-Léger fait allusion dans ce vers.

ĥayna punĥaw, ranki-ranki,
ĸurum taskikuna uqupi
Llojsimurĥan; ĥay suyupi

de la nuit, au dedans des lieux solitaires de la promenade; dans ces endroits-là, elle m'a paru brillante

48. Tschudi a donné au mot ranki-ranki, un sens tout-à-fait opposé à celui qu'il a véritablement, et contraire en outre à toute vraisemblance. Il n'est pas croyable que Stella, la fille du roi, ait été vue par Pied-Léger dès le point du jour. Au reste, celui-ci confirme lui-même, dans les vers 63 et 64, qu'il ne parlait pas du matin. Voir la note au vers 56.

49. Il est curieux de voir que Barranca, dans ce passage, nous parle de *las sin mancilla*, Markham des *spotless ones*, et Tschudi des *Muthwillige Maedchen*. ĸurum, comme on le trouve dans tous les dictionnaires, veut dire *désert, solitaire*. Lorente, dans son *Histoire du Pérou*, t. I, p. 307, le traduit de même dans la jolie pièce de vers qu'il nous y donne, et que nous reproduisons ici, parce qu'elle en vaut la peine :

ĸurum pampapi,
Pishukunata
Rikujmi kanĥis,
Yanallanmanta,
Ǫesaman rispa
Ǫuyay waĥajta!
ĸay hinan noĥa
Ǫuyay waĥasaj
ĥan ripujtiyki,
Munakushallay.

Dans la pampa solitaire,
Les oiseaux
Nous regardions
Sur leurs compagnes,
En allant à leurs nids,
Pleurer amèrement.
C'est ainsi que moi,
Je pleurerai tristement
Quand tu t'en iras,
Oh! mon amour!

Cette chanson est populaire au Cuzco et nous y avons ajouté le vers antépénultième qui manquait. Taskiy signifie *marcher, se promener*, et taskina, le lieu de la promenade : car, le suffixe na sert à tirer les substantifs des verbes. Ainsi, de maĥay dérive maĥana, de tiyay, tiyana, etc. Taskikuna est le pluriel de taskina. Uqu veut dire *dedans*. Par conséquent, le vers 49, littéralement traduit, donne : *au-dedans des lieux déserts de la promenade*. Domingo de San Thomas, dans son *Lexicon* quechua, porte : « ĸurum warmi ou taski » en donnant à cette expression le sens de *pucelle, vierge;* mais c'est une erreur évidente, puisqu'il fait warmi synonyme de taski. Warmi veut dire *femme*, et taski, comme on peut le voir dans le dictionnaire d'Holguin, un garçon qui n'a pas encore l'âge de treize ans. Ce dernier auteur même ne donne pas une idée exacte du mot, qui, en réalité, n'est que le verbe taskiy, lequel, en perdant la désinence y et en prenant j, devient un adjectif verbal, taskij, et s'applique à tout enfant qui a commencé à marcher, mais qui n'est pas encore arrivé à l'âge de puberté. La preuve convaincante que la leçon de San Thomas est défectueuse, soit par sa faute, soit par celle du typographe, c'est qu'on ne trouve pas le mot *tazqui*, à la place qu'il devrait occuper dans son *Lexicon*.

50. Suyu, dans le sens propre, veut dire *région, lieu, endroit*. Ainsi, Intij suyun signifie la région du soleil, c'est-à-dire les cieux. ĸay suyupi veut dire *dans cet endroit, dans ce lieu*. Après avoir parlé des *lieux solitaires de la promenade*, Pied-Léger, pour éviter la répétition, dit que *dans ces endroits-là*, Stella lui a paru brillante comme le soleil et devint belle comme la lune. Quoi qu'en dise Tschudi, dans ses notes critiques, pour justifier les variantes par lesquelles il dénature son premier texte, sa première leçon (suyupi) était la bonne.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Intımanmı rihĥakurĸan
Killamantaȷ tukupurĸan.

Ollantay.

Paypunın! ĸayĸa reȷsinkı.
Ima sumaȷ, ima kusı!
Kunallanmı purırinkı
Kunaynıywan kusı-kusı.

Pikı-ĸakı.

Manan ñoĸaĸa rıymanĥu
Punĥawĸa ĸatun wasinta;
ĸaypıñataȷ qepıntinta
Manan pita reȷsıymanĥu.

Ollantay.

Reȷsıniñan ñınkıtaȷmı?

Pikı-ĸakı.

ĸaytaĸa ñıyllaymı ñını:

comme le soleil, et devint belle comme la lune.

Ollantaï.

C'était elle! Tu la connais déjà: Quelle beauté vive, épanouie!
Va tout de suite plein de joie, avec un message de ma part.

Pied-Léger.

A quoi bon pénétrer en plein jour dans son palais rempli de femmes toutes bariolées, au milieu desquelles je ne pourrais la reconnaître?

Ollantaï.

Mais tu viens de me dire que tu la connaissais déjà?

Pied-Léger.

J'ai dit cela pour plaisanter: Stella

51-52. Dans ce passage, Pied-Léger, qui vient de dire qu'il a vu Stella à la tombée de la nuit, emploie une métaphore qui ne manque pas de beauté en quechua. Tant que le jour avait duré, Stella, aux yeux de Pied-Léger, était le soleil, et la nuit venue, elle devenait la lune, le changement s'opérant dans le crépuscule.

56. En quechua, la transformation de l'adjectif en adverbe se fait très-souvent par la simple répétition de l'adjectif. Ainsi, kusı signifie *gai*, et kusı-kusı *gaiment*. Nous avons dans le texte beaucoup d'adverbes ainsi formés, que nous avons mis dans notre vocabulaire final, parce que la réduplication renforce toujours et change même quelquefois un peu le sens de l'adjectif. On forme de pareils adverbes même avec des substantifs et des verbes. Ex.: de paĥar, *matin*, se forme paĥar-paĥar, qui équivaut aux locutions adverbiales *au point du jour*, *de grand matin*, *de très-bonne heure*, *au chant du coq*, etc. Rankıy, qui signifie tomber doucement et lentement, donne, en perdant la finale de l'infinitif y, l'adverbe rankı-rankı, qui, dans le vers 48, signifie *au crépuscule du soir, à la tombée de la nuit*, etc., mais, plus ordinairement, s'emploie comme adverbe de mode. Au Cuzco, par exemple, on l'applique souvent à la démarche d'un ivrogne qui chancelle toujours sans jamais tomber.

59. La traduction littérale du mot qepı a égaré les traducteurs. Ils n'ont pas remarqué qu'ici on ne parle pas du *petit fardeau* de Pied-Léger, mais de celui des gens du palais composant la suite de Stella, et qui ne pouvaient être que des femmes. Le mot qepı, métaphoriquement, signifie les chiffons dont les femmes étaient surchargées; ce qui rend le texte tout-à-fait clair et naturel dans la bouche de Pied-Léger, qui est le bouffon de la pièce, tandis que dans les autres versions, ce passage est dépourvu de tout sens raisonnable.

62. Barranca a bien traduit ce vers. Les autres traducteurs qui l'ont suivi n'ont pas saisi le sens de l'espagnol. En quechua, la phrase ñıyllaymı ñını équivaut à l'espa-

Tutallan ĸoyllurĸa kanĥan,
Tutallataȷmı reȷsini.

Ollantay.

Llolȷsiway kaymanta layĸa!
ĸay ĸoyllur munakusĸayĸa
Intıȷ ĸayllanpın aswanta
Kanĥan, hipĥın, sapanmanta.

Pikı-ĸakı.

ĸayĸa kunan llolȷsımuskan
Huh maĥu, iĥa payaĥu,
Warmımanmı rihĥakuskan;
Iĥa kunaynıykı apaȷĥu;

est une étoile qui ne brille que la nuit, et c'est la nuit que je peux la reconnaître.

Ollantaï.

Va-t-en donc, sorcier!
Mon étoile bien-aimée
Fait pâlir le soleil,
Et brille sans rival.

Pied-Léger.

Voici venir justement un vieillard, ou une vieille, car sa mise dénote une femme.
Peut-être pourra-t-elle porter ton

gnol *decir por decir;* mais, en français, comme en d'autres langues, elle signifie *dire une chose par plaisanterie*. Il est vrai que Barranca a mal ponctué le passage; mais, s'il l'avait compris comme Markham et Tschudi, il aurait mis « *eso he dicho por decir* QUE, etc., » et n'aurait pas employé la conjonction COMO au lieu de QUE. Tschudi a mis fautivement dans sa première édition ñeȷllatan, et dans la seconde neyllan au lieu de ñıyllaymı que l'on trouve dans mon texte. Le suffixe llay ajouté à un verbe, sans lui ôter la forme infinitive, donne à l'action qu'il exprime un sens dubitatif. Ainsi, rikullay veut dire *voir une chose sans la regarder avec attention*. Ñıyllay signifie *dire une chose non-sérieusement, par plaisanterie*. Le suffixe mi s'ajoute généralement à un infinitif pour le mettre à l'accusatif.

65. En quechua, comme en anglais, l'impératif ne diffère pas de l'infinitif quant à la forme; par conséquent, tous les impératifs finissent en y, comme les infinitifs. Aussi llolȷsıy, dans les deux éditions de Tschudi, est correct. Mais nous préférons notre leçon llolȷsiway, parce que la désinence way, qui peut aussi s'ajouter à tous les verbes quechuas, est indispensable pour manifester que l'action désignée par l'impératif, doit être exécutée à l'égard de la personne qui ordonne, prie, conseille, etc. Llolȷsıy veut dire simplement *sors*, et llolȷsiway *sors de ma présence*. Dans le même drame d'Ollantaï, on trouve aux vers 41 et 44, des exemples à l'appui de cette règle. Willay, *dis*, Iñıy, *avoue*, avec le suffixe way, veulent dire littéralement, *dis-moi*, *avoue-moi*. En outre, le vers dans le texte de Tschudi, manque d'une syllabe.

70. L'idée de confondre le grand-prêtre avec une femme capable de se charger d'un message amoureux, est une de ces plaisanteries naïves et malicieuses qui sont tout à fait dans le rôle de Pied-Léger, le personnage comique de la pièce, habilement caractérisé par l'auteur.

72. Dans sa dernière édition, Tschudi nous donne un vers différent de celui qui se trouve dans les autres textes et dans le mien. Voici ce dernier :

Iĥa kunaynıykı apaȷĥu.
Peut-être ton message il porterait.

Quelle raison Tschudi peut avoir eue pour changer un vers si clair, c'est ce que nous ne savons pas, sa variante étant incompréhensible.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Paywan kunay. Ñoɦataɦa
Kaɦapurı ñiwanmanmı
Pimaypas, huh waɦɦataɦa.

message. Fais qu'elle le porte. Si je m'en chargeais, moi pauvre diable, on m'appellerait entremetteur.

[*Dialogue second.*]

L'Astrologue et les Précédents.

Willaȷ-Uma.

Kawsaȷ Intı, yupıkitan
Ullpuykuspa yupayɦanı!
ɦanpaȷtaȷmı waɦayɦanı
Waranɦa llamata ; hinan
Punɦawnıykipı boruspa,
Yawarñınta ɦayllaykipı,
Ninapı kanasɦa, llipı
Rupanɦaku, mana aɦuspa.

L'Astrologue.

Soleil éternel, prosterné devant toi, moi qui te mesure dans ta course, je t'admire! Mille lamas sont prêts à être immolés pour toi au jour solennel qui t'est consacré : après le jeûne, leur sang coulera en ton honneur, et l'immense bûcher les consumera tous.

Ollantay.

Pikı-ĸakı, kayɦa hamuskan
ĸay amawta, Willaȷ-Uma,

Ollantaï.

Pied-Léger, voici venir
Le savant Astrologue. Ce vieux

83. Dans ce vers, Tschudi n'a pas traduit la locution mana-aɦuspa qui veut dire *étant sans manger* ou *jeûnant*. Mana, *non*, placé avant un verbe, le rend négatif, et le suit, en qualité de préfixe, dans tous ses dérivés. Ainsi, mana-aɦuspa est le participe présent du verbe mana-aɦuy, *être sans manger*, car aɦuy veut dire *manger*. Chez les Incas, on privait de nourriture les animaux destinés au sacrifice ; parce que le jeûne, même pour eux, était regardé comme un moyen de purification. Il est curieux de remarquer que le jeûne, comme rite religieux, était observé chez toutes les peuplades de l'Amérique méridionale, plus sévèrement encore que chez les catholiques. M. Uricoechea, dans l'introduction de sa *Gramática de la Lengua Chibcha*, dit que le jeûne était aussi une pratique religieuse chez les Chibchas, la nation la plus importante qui ait peuplé autrefois le territoire occupé aujourd'hui par la République de la Colombie. On peut voir, en outre, dans le *Vocabulario Paez* (langue d'une autre nation indienne de la Colombie), par le même auteur, que la coutume dont il s'agit était en vigueur chez cette nation ; et dans sa langue, on trouve le mot QUIS qui veut dire *abstinence religieuse* ou *jeûne*. La variante de Tschudi dans ce vers est tout à fait incompréhensible.

Ima benɦas, ɦaymı Puma,
Paywan kuska purımuskan.
ĸeȷnıkunın ɦay layɦata
Anɦa llakita watuȷtın ;
Pay rimarın ɦaypaɦaɦa
Tukuy putita watuȷmı.

renard traîne après lui son bagage de sortiléges.

Je déteste ce devin qui n'ouvre la bouche que pour prédire des malheurs, et je pressens que ses prophéties me seront fatales.

Pikı-ĸakı.

Upallay, ama rimayɦu ;
ĸay layɦaɦa rimasɦaykita
Ñan yaɦanña ıskay mita
Ñan watunña ɦayɦu, kayɦu.

Pied-Léger.

Chut! Tais-toi; je suis sûr que ce sorcier sait déjà par cœur ce que tu dis et ce que tu penses, parce qu'il devine tout.

Ollantay.

Rikuwanñan, rimaykusaȷ.
ɓapaȷ Awkı, Willaȷ-Uma,
Yupayɦaykın millay kutı.
ɦanpaȷ kaɦun tukuy sutı
Hinantintaȷ kaɦun ɦuma.

Ollantaï.

Je vais l'aborder, car il m'aperçoit. Illustre et noble astrologue, je m'incline devant toi avec respect. Que le ciel t'éclaire et chasse les ombres loin de tes yeux!

Willaȷ-Uma.

ɓapaȷ Ollantay, ɦanpaȷpas
Tukuy Suyu llaȷta kaɦun
Kallpaykitaȷ yanapaɦun
ĿLipita seȷranapaȷpas.

L'Astrologue.

Puissant Ollantaï, puisse le pays entier t'appartenir, et ton bras vigoureux réduire l'univers !

86. Puma est le lion des Andes. Il diffère de ceux d'Afrique en ce qu'il n'a pas de crinière. Chez les Incas, il était l'emblême de l'astuce comme le renard chez nous. M. Littré a admis le mot PUMA dans son dictionnaire.

99-100. Tschudi nous donne ici une variante nuisible au sens, parce que, comme il l'avoue lui-même, il ignorait le mot ɦuma qui veut dire *clair*, *limpide*, et, appliqué au ciel, *sans ombre*, *sans nuage*. Ollantaï dit à l'astrologue :

ɦanpaȷ	kaɦun	tukuy	sutı
Pour toi	soit	tout	brillant
Hinantintaȷ	kaɦun	ɦuma	
Et partout	soit	limpide	

Comme ces paroles étaient adressées à l'astrologue au moment où celui-ci venait de faire son invocation aux cieux, il est évident que les mots tukuy, *tout*, hinantintaȷ, *partout*, désignaient les cieux. C'est une idée elliptique, presque nécessaire dans la circonstance, et que les traducteurs n'ont pas comprise.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ollantay.

Anĥatan manĥarikunku
Maĥuyta kaypi rikuspa.
Hinantinmi ĥiri uspa,
Tika, turu, haha-runku,
Maypaĥas ĥanta rikunku,
ĥanta bawarinku ĥayha.
Niway imapajtaj kayha ?
(Inkaĥu wajyaskasunki,
ĿLakiĥu pusamusunki,
Iha kusipajĥu ĥayha ?)
Imamantaj han hamunki
Manaraj raymi kajtinha ?
Onkuriñu iha Inka ?
ĥanllaĥu watupakunki
Yawar sutujta rikunki ?
Inti-watana punĥawpas
Killa-majĥina paĥapas
Anha karurajmi kaskan
ĦayĿlarajmi killapaskan
Hatun-hoha kananpajpas.

Willaj-Uma.

Anyaspaĥu tapuwanki,
Warmaykiĥu iha kani ?
Tukuy imatan yaĥani,
ĥanña rikuy yuyawanki.

Ollantay.

Manĥarinmi llajlla sonĥuy
Yanha punĥawpi rikuspa,

OLLANTAÏ.

Vieillard, à ton aspect chacun est saisi de frayeur.

On ne voit autour de toi qu'ossements, fleurs funèbres, urnes et pierres précieuses,

Et l'on te regarde avec crainte.

Que signifie tout cela?

Est-ce que le roi t'a appelé ici comme un prophète de malheur ou comme un bon génie?

Pourquoi viens-tu avant le jour consacré à la fête?

Le roi serait-il malade?

Ou peut-être as-tu deviné qu'il coulera bientôt du sang?

Car le grand jour du soleil et des libations à la lune, est encore bien éloigné.

La lune commence à peine à se montrer et nous ne sommes pas encore au jour solennel des sacrifices.

L'ASTROLOGUE.

Pourquoi m'interroges-tu sur ce ton de reproche? Suis-je ton vassal? Je sais tout, et je te le prouverai tantôt.

OLLANTAÏ.

Mon cœur se sent défaillir de crainte en te voyant arriver en ce

120. Notre texte, dans ce vers, diffère de ceux de Tschudi et de Markham. Killapaskan est la troisième personne du présent de l'indicatif du verbe killapaskay, qui dérive de killa, *lune*. Dans les textes des auteurs précités, on a séparé la racine killa de la désinence paskan, en ajoutant à la première le suffixe ta; ce qui, au total, a produit un contre-sens. Quant au mot ĥayllarajmi, il est une variante de ĥayrajmi, et dans ce cas, on peut employer indifféremment l'un ou l'autre. Voir le mot killapaskay dans le vocabulaire final.

Ħayamuyniykı ruruspa
Iĥapas ñoĥapaj onĥuy.

Willaj-Uma.

Ama, Ollantay, manĥawayĥu
Kunan kaypı rikuwaspa,
Iĥapas ĥanta munaspa
Ĥawamuni, wayra iĥu.
Niway, yuyayniykipiĥu
Kaman ĥay sajra sonĥuyki ?
Kay punĥawmi ĥanpaj ĥoyki
Sami, miyuta, ahllanaykipaj
Kawsay, wañuyta tarinaykipaj
Ĥaytan kunan horĥumuyki.

Ollantay.

Aswan sutinta mastariy
Ĥay watushaykı simita.
Kay ĝipusha qaytutari
Paskariy aswan parita

Willaj-Uma.

Kayha, Ollantay, uyapay
Yañayñiypa tarishanta

jour inattendu : peut-être ta venue me sera funeste.

L'ASTROLOGUE.

N'aie pas peur, Ollantaï, en me voyant ici aujourd'hui :
Car peut-être est-ce l'amour qui m'a porté vers toi, comme le vent emporte une feuille sèche. Dis-moi, ta pensée obéit-elle à ton cœur diabolique? Je t'accorde ce jour-ci pour choisir ton bonheur ou ta perte, la vie ou la mort à ton gré.

OLLANTAÏ.

Rends tes paroles plus claires, afin que je puisse te comprendre. Elles sont comme un écheveau embrouillé que tu ferais bien de démêler pour moi.

L'ASTROLOGUE.

Eh bien, Ollantaï, écoute-moi: ma science me fait découvrir des

129. Onĥuy signifie *mal physique* (maladie) ou *mal moral* (malheur.) Le même Barranca, en restreignant la signification de ce mot au seul mal physique, a, dans plusieurs cas comme dans celui-ci, mal rendu le vrai sens du texte.

133. Le texte porte littéralement *paille* là où nous avons mis *feuille sèche*, locution que nous préférons comme plus conforme au génie de la langue française. A quoi bon s'attacher, au détriment de la clarté et du bon goût, à la signification intrinsèque des mots, lorsqu'on peut la trouver dans notre vocabulaire final ?

137. Sami signifie une grande commotion d'esprit, occasionnée par la douleur ou par la joie. Ce dernier sens, plus ordinaire en quechua, est celui qu'il faut donner au mot en cet endroit-ci. Nous l'avons traduit par *bonheur*, pour le mettre en opposition avec *perte*, et reproduire l'antithèse du texte ! Miyu, poison extrait de certaines herbes que j'ai lieu de croire avoir été désignées par le même nom, est employé ici métaphoriquement pour *disgrâce, perte, fatalité*, etc. Tschudi et Markham ont suivi l'interprétation trop littérale que Barranca a donnée à ce mot. Holguin dit dans son *Vocabulaire :*

« Mio. *Las yerbas ponzoñosas que matan o hacen daño a los carneros.* »

144. Dans mon texte, comme dans celui de Markham et dans le premier texte de Tschudi, on trouve uyapay au lieu de uyariy qui est la variante de la seconde édition de Tschudi. En quechua, l'idée adverbiale s'exprime souvent par une simple dési-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Yaĥarĥanın llipıllanta
Pakasĥata noĥa sapay.
Kantajmı ñoĥajpas kallpay
ĥan aputa horĥunaypaj.
Warmamantan uywarĥaykı,
Anĥatataj munarĥaykı,
I kunanpas yananaypaj.
Antı-suyu kamaĥıjtan
Tukuy ĥanta rejsısunkı,
ĥantan Inka munasunkı,
llawtunta ĥanwanmı hejtan
Hinantinta bawarispan
Ñawinta ĥanpı ĥurarĥan.
Kallpaykita pukararĥan

choses cachées à l'esprit du vulgaire.

Moi aussi, je me crois assez puissant pour faire de toi un grand chef.

Dès ton jeune âge, je t'ai élevé et aimé tendrement pour te servir dans cette circonstance.

Le peuple te vénère, comme chef du pays des Andes ; le roi t'aime beaucoup et voudrait partager sa couronne avec toi.

Il a promené ses regards sur tous,
Et les a fixés sur toi seul.
Il a rendu ton bras assez fort

nence ajoutée au verbe. Uyarıy veut dire uniquement *écouter*, et uyapay, *écouter attentivement*. La preuve frappante que notre texte contient la vraie leçon, c'est que dans la strophe de cinq vers, le mot uyapay rime avec sapay, ce que n'a pas remarqué Tschudi, presque toujours malheureux dans ses corrections.

150 *bis*. Ce vers dans mon texte est le même que dans celui de Markham. La variante de Tschudi n'est pas correcte. En quechua, l'adverbe prend des suffixes qui correspondent aux temps du verbe qu'il accompagne. Munarĥaykı est le passé du verbe *t'aimer*, et son adverbe anĥatataj, *beaucoup*, ne peut admettre, à ce temps, d'autre suffixe que tataj. Le suffixe punın s'emploie au présent ; ainsi anĥapunın munaykı serait correct, parce que munaykı est au présent. Au futur, le suffixe serait punıtataj : ainsi, anĥapunıtataj munashaykı voudrait dire *je t'aimerai beaucoup*. Quelquefois pour l'élégance, ces mêmes suffixes s'ajoutent au verbe plutôt qu'à l'adverbe : Munashaykıpunıtaj anĥata aurait alors la même signification que le dernier exemple donné ci-dessus. Je ne fais qu'indiquer ici les particularités caractéristiques du quechua qui donnent à cette langue une merveilleuse élasticité ; car c'est dans ma grammaire que je les traiterai avec tout le développement qu'elles comportent, en même temps que j'y donnerai les exceptions qui en limitent l'usage.

150 *bis*-151. Voici la traduction de ces vers :

Anĥatataj	munarĥaykı	
Et beaucoup	je t'ai aimé	
I	kunanpas	yananaypaj
Même	dans cette circonstance	pour te servir.

La phrase finit ici, mais Tschudi y rattache le vers suivant. Sa variante « camancany yanapaypak » est erronée, le verbe camancay n'existant pas en quechua. Kamay veut dire *ordonner, commander* ; le dérivé qu'on peut en tirer au moyen du verbe kay, *être*, est kamaskay, et celui-ci même n'aurait pas de sens en cet endroit. Tschudi n'a fait que suivre très-servilement la leçon de Markham, qui est fautive. Le mot « yanapaypak » est de même déplacé ici.

Awĥankunaj ĥampınpajpas ;
Tukuy ima hayka kajpas
ĥanllallapın puĥukarĥan.
Ĥayĥu kunan piñaĥıyta
Sonĥuykipı tojllaskankı?
Ususintan ĥan munankı!
Ĥay ĥoyllurta muspaĥıyta
Ĥay Kusita urmaĥıyta.
Ama ĥaytaĥa rurayĥu,
Amapunı kururayĥu
Sonĥuykipı ĥay huĥata.
Munasunkın pay anĥata,

contre les massues de tes ennemis ;

Et tu les as tous abattus, si nombreux qu'ils fussent.

Mais est-ce une raison pour blesser le roi au cœur ?

Tu aimes sa fille !

Tu prétends rendre Stella folle de toi pour abuser de cette passion.

Ne fais pas cela,
Un pareil crime ne germe pas au fond d'un noble cœur.

Si sa passion est immense, est-

160-163. Voici la traduction interlinéaire de ces quatre vers :

Tukuy	ima	hayka	kajpas
Tous,	tant	nombreux	qu'ils fussent,
ĥanllallapın	puĥukarĥan		
Par toi seul	ils périrent.		
Ĥayĥu	kunan	piñaĥıyta	
Est-ce pour cela	que maintenant	de le mettre en colère	
Sonĥuykipı	tojllaskankı ?		
En ton cœur	tu es méditant ?		

Tschudi et Barranca se sont égarés chacun de son côté, et Markham a suivi ce dernier. Leurs interprétations défectueuses viennent probablement de ce que le sens des mots puĥukarĥan et tojllaskankı leur a échappé. Tschudi a traduit ainsi le passage : « Quoi qu'il en soit, — C'est par toi seul qu'il (l'Inka) a eu du succès. — Celui-ci maintenant pour mettre en colère, — Tu dresses des piéges dans ton cœur. » Tout cela est aussi obscur qu'inexact ; et les variantes de Tschudi ont rendu très-vague le texte quechua lui-même. Hayka qui, pris adverbialement, signifie *combien*, comme adjectif équivaut à *nombreux*. Tschudi a, en outre, écrit imahayka, faisant ainsi un seul mot de deux : le radical hayka ne s'emploie jamais comme suffixe.

170-173. Nous ne pouvons résister à la tentation de mettre en pleine lumière les procédés parfois divinatoires auxquels Tschudi a recours quand le vrai sens l'embarrasse. Voici la traduction interlinéaire de ces quatre vers :

Munasunkın	pay	anĥata ;	
T'aime	elle	beaucoup ;	
Manan	ĥay	kamasunkiĥu,	
Non	cela	t'oblige	
Ĥay	hika	quyashanmanĥu	
Qu'à	tant	de passion	
Ĥay	bellita	kutiĥiwaj.	
Cette	saleté	tu donnes en retour.	

Voici maintenant la traduction de Tschudi : « Elle t'aime beaucoup ; — Lui (l'Inca), ne te juge pas digne — De sa tant aimée. — Puisses-tu défaire ce lien ! » Nous croyons tout commentaire inutile.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Manan ħay kamasunkiħu,
Ħay ħika ʠuyashanmanħu
Ħay bellita kutiħiwaʃ?
Mitkaspaħu puririwaʃ
Urmawaʃ ħuh ponħumanħu.
Manan Inka munanmanħu
Anħatan ħoyllurta ʠuyan;
Rimarinki ħayri kunan
Toyyanħan piñarikuspa.
Ħantaʃ rikuy, muspa-muspa
Awkimanta kawaʃ runa.

Ollantay.

Maymantataʃ ħan yaħanki
Kay sonħuypi pakashayta?
Mamallanmi yaħan ħayta
Kunantaʃ ħan willawanki.

Willaj-Uma.

Killapin tukuy imapas
Seqisha ħillha ñoħapaʃ,
Aswan pakashayki kaʃpas,
Sutillanmi kan ñoħapaʃ

Ollantay.

Watuskarħanin sonħuypi
Ñoħaʃñiyuʃ kanaykita
ſſakisha uhyanaykita;
Wiħħuwaʃħu ħuh onħuypi?

ce une raison pour payer tant d'amour par le déshonneur?

Tu chancelles, mais je t'arrête au bord de l'abîme.

Tu sais bien que le roi ne consentira jamais à mésallier sa fille; Lui en ouvrir la bouche serait soulever en son cœur une affreuse tempête, et par tes folles illusions, du premier rang où tu es, tu tomberais au dernier.

Ollantaï.

Comment se fait-il que tu saches tout ce que je recèle au fond de mon cœur? Sa mère seule savait cela, et voilà que tu me révèles tout.

L'Astrologue.

Je lis dans la lune comme dans un livre ouvert.

Et les destinées les plus obscures apparaissent claires à mes yeux.

Ollantaï.

Je devinais bien que tu voulais puiser dans mon cœur, et t'y désaltérer; jetteras-tu la coupe après l'avoir vidée?

174-181. Toute cette période, qui n'a rien de difficile à comprendre, a été obscurcie par les traducteurs. Tschudi a confondu le mot ponħu, *crevasse, ravin, abime*, avec punku, *porte*. La variante yuyarħuspa, au lieu de muspa-muspa, est aussi une grande faute. Muspa-muspa est un mot qui équivaut à la phrase adverbiale *d'une manière folle, sotte à l'excès, délirante*, etc., au lieu que yuyarħuspa, *méditant, pensant, se souvenant*, ne peut trouver place dans la vraie interprétation du texte. Tschudi, pour le faire entrer dans la sienne, a été obligé de recourir à une périphrase inutile. Nous avons traduit librement le dernier vers; le sens littéral est : « De prince tu deviendras simple sujet ».

190-193. Ce quatrain, qui renferme une métaphore brillante et originale, a été dénaturé

Willaj-Uma.

Mayħika kutin uhyanħis
ħori ħerupi wañuyta!
Yuyariy tukuy ħamuyta,
Rikuy wallawisan kanħis.

Ollantay.

Huhkamallaña boruway
Ħay tumiki makikipin,
Kay sonħuyta ħan horħuway,
Ħaypaʃ kani ħakikipin.

Willaj-Uma.

(Piki-Ħakita.)

Ħaħay tikata apamuy.

(Ollantayta.)

Ñan rikunki ħaki kajta;
Hina ħakin huh nanajta
Ununta waħanka. Hamuy!...

(Tikata hirwaspa.)

Ollantay.

Aswan utbaytan huh ħaka
Ununta parararanka,

L'Astrologue.

Que de fois nous buvons dans des coupes d'or des poisons mortels!

Sache bien que le plus souvent quand le malheur nous frappe, c'est par notre entêtement.

Ollantaï.

Plonge-moi dans la gorge le couteau que tu tiens à la main; arrache mon cœur.

Je me jette à tes pieds.

L'Astrologue.

(*A Pied-Léger.*)

Cueille-moi cette fleur.

(*A Ollantaï.*)

Tu vois, elle paraît sèche; je la presse... Regarde, elle pleure... Coule!.... Coule!....

(*Pressant la fleur.*)

Ollantaï.

Il serait plus facile de faire jaillir l'eau du rocher,

dans les autres versions. En voici le sens littéral :

Watuskarħanin,	sonħuypi,		
J'étais devinant	dans mon cœur		
Noħaʃñiyuʃ	kanaykita,		
Qu'avec mon secret	tu voulais y être,		
ſſakisha	uhyanaykita;		
Et altéré	y boire;		
Wiħħuwaʃħu	ħuh	onħuypi?	
Le jetteras-tu	dans un	autre malheur?	

Les locutions Y *être*, Y *boire*, et LE *jetteras-tu*, se rapportent au mot *cœur*; ce que les autres traducteurs n'ont pas compris, faute de savoir apprécier la valeur des désinences quechuas. De plus, par une erreur de copiste ou d'impression, le mot ñoħaʃñiyuʃ a été décomposé en deux, dont le second miyu, qui renverse tout le sens, n'existe pas dans mon texte. Le suffixe composé ñiy-uʃ est tout à la fois adverbial et possessif : ainsi mamayñiy veut dire *celui de ma mère*, et mamayñiyuʃ *avec celui de ma mère* : donc noħaʃñiyuʃ, (dérivé de ñoħa, *moi*,) signifie *avec le mien, avec ce qui m'appartient, avec ce qui se passe en moi*, en un mot *avec mon secret*. Notre traduction, toute libre qu'elle soit quant aux mots, renferme exactement l'idée essentielle de l'auteur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Wekıta paĥa waĥanĥa,
Mana ñoĥaĥu paypaĥa,
ĥoyllurta mana rikuspa.

Willaj-Uma.

Ĥay hallpaman huh ruruta
Ĥuraykuy, ĥanñan rikunkı
Manarajĥa ripukunkı,
Mirankan karu-karuta,
Llimpankan ĥay toputapas.
Hinan huĥaykı puriskan
Hinan pisıpankı ĥanpas!

Ollantay.

Huhkamaña willasĥaykı
Pantasĥayta hatun yaya;
Kunan yaĥay, yaĥay baya,
Huhllamantan arwıwankı,
Hatunmı arwiway wasqa
Sequkunaypaj watasĥa.
Ĥaypas, ĥorı qaytumantan
Simpasĥa. Ĥayĥa kaymantan
ĥorı huĥa sipıj kasĥa.
Kusı-ĥoyllurĥa warmıyñan,
Paywan watasĥañan kanı
Payhu, kunan, yawar kanı,

Et de faire pleurer le sable,
Que de me faire abandonner mon Étoile de bonheur.

L'Astrologue.

Jette une mauvaise graine en terre, tu la verras, en très-peu de jours, se multiplier et grandir au-delà des bornes du champ.

Plus le crime débordera en toi, plus tu deviendras petit!

Ollantaï.

Je veux t'ouvrir mon cœur, vénérable père, et t'avouer mes fautes; Sache donc pour toujours, puisque tu as surpris mon secret,

Que le lacs qui m'enlace est très-long, et qu'il finira par m'étrangler.

Pourtant, étant tissu de fils d'or, il est bien digne de punir un crime d'or.

Stella m'appartient déjà, je suis déjà lié à elle, et maintenant que mon sang coule dans ses veines,

216. Tschudi a traduit par Schuld, *dette*, le mot huĥa qui signifie *faute, péché, crime, grande offense*. Dans sa *Kechua Sprache* (2e part. p. 2), dans la demande de l'Oraison Dominicale, « pardonnez-nous nos *offenses* », rendue quelquefois par « remettez-nous nos *dettes* », ce mot est traduit par huĥa; mais cela ne veut pas dire que dans la langue quechua, l'idée de dette soit identique avec celle de crime. Dans le drame d'Ollantaï, ce mot, qui revient plusieurs fois, n'a pas d'autre sens que crime. Voir entre autres les vers 1201, 1262, 1489, 1495. Puriskan est la 3e pers. sing. du présent de l'ind. du verbe puriskay, composé de purıy, *marcher*, et de kay *être*, et dont le sens, entre autres, est *croître, s'augmenter lentement, graduellement*. Nous ne saurions trouver un meilleur exemple pour confirmer notre interprétation du vers 634. C'est pour cela que la variante de Tschudi, copie malheureuse de Nodal, nous a même causé de la peine. L'idée de changer arbitrairement, dans un ouvrage monumental comme celui-ci, un mot qu'on ne comprend pas, est un procédé étrange de la part d'un savant, une sorte de vandalisme littéraire. Le mot punkinĥa, dérivé de punkıy, *ausschewellen*, se gonfler, s'enfler, ne correspond en aucune manière à l'idée que les fautes s'accroissent comme la mauvaise semence. Le mot anglais *increase* que Markham a employé ici, rend parfaitement le sens.

218-226. Ce passage a été si mal compris par les autres traducteurs, que je suis

Ñoĥapas paypa sapiñan;
Mamanpas yaĥan, iñinñan.
Inkata rimaykuĥiway,
Yanapaway, pusariway,
Kay ĥoyllurta ĥowananpaj:
Kallpaypas asta kananpaj
Ĥiñakujtın puriĥiway,
Anĥataĥus millawanman
Inka yawar mana kajtıy.
Ñawpaj wiñayñıyta ĥatıy
Iĥapas ĥaypı urmanman.
Ĥawariĥun mitkasĥayta
Yupariĥun purıshayta
Kay ĥampıypın riqurinĥa
Nanaj waranĥa waminĥa,
Ĥakinman ullpuĥıshayta.

je suis aussi noble qu'elle;
Samère sait tout, et peut l'attester.

Je vais tout dire au roi, et je compte sur votre influence pour le décider à me donner Stella.

Je lui parlerai avec force et sans crainte, bravant sa colère et le mépris qu'il a pour moi parce que je ne suis pas du sang royal.

Peut-être, se souvenant de ma jeunesse, se laissera-t-il attendrir.

Il pourra lire mes combats gravés sur cette arme victorieuse qui abattait des milliers de guerriers, les traînant humiliés à ses genoux.

obligé d'en donner ici le mot-à-mot :

Huhkamaña	willasĥaykı			
Une bonne fois	je vais te raconter			
Pantasĥayta	hatun	yaya.		
Mon égarement,	grand	père.		
Kunan	yaĥay,	yaĥay	baya,	
Maintenant	sache,	sache	à l'avenir,	
Huhllamantan	arwıwankı,			
Puisqu'une fois	tu m'as enlacé,			
Hatunmı	arwiway	wasqa		
Que très-grande est	pour m'enlacer	la corde		
Sequkunaypaj	watasĥa			
Et que pour me pendre	elle est attachée.			
Ĥaypas,	ĥorı	qaytumantan		
Pourtant,	d'or	sont ses fils		
Simpasĥa.	Ĥayĥa	kaymantan		
Tissus.	Celle-là	telle doit être		
ĥorı huĥa	sipıj	kasĥa.		
D'un crime d'or	meurtrière	pour être.		

La traduction que j'ai donnée en regard du texte, rend bien mieux le sens du quechua que celle-ci, qui est cependant plus littérale : c'est parce que le génie de cette langue, avec ses suffixes qui n'ont pas d'équivalent dans nos langues modernes, rend presque impossible un mot-à-mot exact. Par extraordinaire, la traduction de Markham est ici un peu moins inexacte que celles de Barranca et de Tschudi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Willaj-Uma.

Hikallata, awkı, rimay :
Kay ĥutiĥa anĥa arwishan,
Kay qaytu millay pitishan,
ĥan tisankı, ĥan kururay.
Inkanĥista rimaykamuy
Sapanpı, millay putispa,
Pisillata rimarispa,
Allintataj rikuykamuy.
Ñoĥaĥa, maypı kaspapas
Yuyashaykın sipıshapas.
(ILojsın.)

L'ASTROLOGUE.

Tu parles trop, jeune prince; tu as rompu et embrouillé le fil de ta destinée, débrouille-le et renoue-le toi-même.

Va seul parler au roi, supporte seul le châtiment que tu as encouru, et surtout, parle peu, et avec beaucoup de respect.

A la vie, à la mort, je ne t'oublierai pas.

(*Il sort.*)

[*Dialogue troisième.*]

LES MÊMES, MOINS L'ASTROLOGUE.

Ollantay.

Ollantay, barın kankı,
Ama imata manĥayĥu:
Ama ĥayta anĥayayĥu.
ĥanmı, ĥoyllur, kanĥawankı!
Piki-ĸakı, maypın kankı?

Piki-ĸakı.

Puñurĥushanı nanajta,
Tapyapajmı moshukuni.

Ollantay.

Imata?

Piki-ĸakı.

Huh atujta watashata.

OLLANTAÏ.

Ollantaï! Tu es un homme et tu ne dois rien craindre:
Ne t'exagère pas le danger.

Stella, étoile de bonheur, éclaire-moi! Pied-Léger, où es-tu?

PIED-LÉGER.

Je m'étais endormi et je rêvais de choses sinistres.

OLLANTAÏ.

De quoi donc?

PIED-LÉGER.

D'un renard la corde au cou.

264. Tschudi, dans son premier texte, avait mis asnuta, *âne*, au lieu de atujta, *renard*, qui se trouve dans le mien et dans celui de Markham. Je crois que cette leçon provenait originairement d'une faute de copiste qu'on avait cru corriger plus tard en

Ollantay.

ĥanpunın ĥayĥa karkankı!

Piki-ĸakı.

(ĸayĥa ĥuñuyan sınĥaypas)
ĸayĥa wiñan kay rinrıypas.

Ollantay.

Haku ĥoyllurman pusaway.

Piki-ĸakı.

Punĥawrajmı.

OLLANTAÏ.

Pour sûr, tu étais ce renard!

PIED-LÉGER.

Il est vrai que mon nez devient plus fin, et mes oreilles plus longues.

OLLANTAÏ.

Conduis-moi chez Stella.

PIED-LÉGER.

Il fait encore jour.

SCÈNE II.

Grand salon au palais de la Reine-Mère, qui y demeure avec Stella.

[*Dialogue premier.*]

LA REINE-MÈRE ANAHUARKI, STELLA.

Mama-ĥoya.

Haykajmantan ĥika llakı,
Kusı-ĥoyllur, intıj llirpun?

LA REINE-MÈRE.

Depuis quand parais-tu si triste,
Étoile, prunelle du soleil?

mettant à la place le mot espagnol *asno*. Les raisons prolixement apportées par Tschudi dans ses observations critiques, en faveur de la variante llama, de sa seconde édition, ne sont nullement convaincantes : le renard, ennemi juré des troupeaux de moutons, et pour cela objet de la haine des pasteurs indiens, expie souvent son avidité par le supplice de la corde. C'est à quoi Pied-Léger fait ici clairement allusion, en disant à Ollantaï, séducteur d'une fille de sang royal, destinée à faire partie de la troupe sacrée des vierges du soleil, qu'il pourrait bien lui arriver de finir comme le renard. La comparaison que fait Tschudi entre les oreilles du lama et celles du renard, par rapport à la longueur, est tout-à-fait puérile. Pied-Léger dit que ses oreilles deviennent longues, parce que le renard a le sens de l'ouïe très-développé. En outre, le lama, animal de la taille du cheval, a, toute proportion gardée, l'oreille bien plus courte que le renard.

266. Tschudi a confondu le sens du mot ĥayĥa, *cela est vrai*, (sens affirm.) avec celui de ĥayĥu, *cela est-il vrai?* (sens interr.) C'est pour cela qu'il le traduit par *vielleicht*, *peut-être*.

270. Tschudi a de nouveau confondu llirpu (*lirpun*) *prunelle*, leçon correcte de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Willaj-Uma.

Hikallata, awkı, rimay :
Kay ĥutiĥa anĥa arwishan,
Kay qaytu millay pitishan,
ĥan tisankı, ĥan kururay.
Inkanĥista rimaykamuy
Sapanpı, millay putispa,
Pisillata rimarispa,
Allintataj rikuykamuy.
Ñoĥaĥa, maypı kaspapas
Yuyashaykın sipıshapas.
(ILojsın.)

L'ASTROLOGUE.

Tu parles trop, jeune prince; tu as rompu et embrouillé le fil de ta destinée, débrouille-le et renoue-le toi-même.

Va seul parler au roi, supporte seul le châtiment que tu as encouru, et surtout, parle peu, et avec beaucoup de respect.

A la vie, à la mort, je ne t'oublierai pas.

(*Il sort.*)

[*Dialogue troisième.*]

LES MÊMES, MOINS L'ASTROLOGUE.

Ollantay.

Ollantay, barın kankı,
Ama imata manĥayĥu:
Ama ĥayta anĥayayĥu.
ĥanmı, ĥoyllur, kanĥawankı!
Piki-ĸakı, maypın kankı?

Piki-ĸakı.

Puñurĥushanı nanajta,
Tapyapajmı moshukuni.

Ollantay.

Imata?

Piki-ĸakı.

Huh atujta watashata.

OLLANTAÏ.

Ollantaï! Tu es un homme et tu ne dois rien craindre:
Ne t'exagère pas le danger.

Stella, étoile de bonheur, éclaire-moi! Pied-Léger, où es-tu?

PIED-LÉGER.

Je m'étais endormi et je rêvais de choses sinistres.

OLLANTAÏ.

De quoi donc?

PIED-LÉGER.

D'un renard la corde au cou.

264. Tschudi, dans son premier texte, avait mis asnuta, *âne*, au lieu de atujta, *renard*, qui se trouve dans le mien et dans celui de Markham. Je crois que cette leçon provenait originairement d'une faute de copiste qu'on avait cru corriger plus tard en

Ollantay.

ĥanpunın ĥayĥa karkankı!

Piki-ĸakı.

(ĸayĥa ĥuñuyan sınĥaypas)
ĸayĥa wiñan kay rinrıypas.

Ollantay.

Haku ĥoyllurman pusaway.

Piki-ĸakı.

Punĥawrajmı.

OLLANTAÏ.

Pour sûr, tu étais ce renard!

PIED-LÉGER.

Il est vrai que mon nez devient plus fin, et mes oreilles plus longues.

OLLANTAÏ.

Conduis-moi chez Stella.

PIED-LÉGER.

Il fait encore jour.

SCÈNE II.

Grand salon au palais de la Reine-Mère, qui y demeure avec Stella.

[*Dialogue premier.*]

LA REINE-MÈRE ANAHUARKI, STELLA.

Mama-ĥoya.

Haykajmantan ĥika llakı,
Kusı-ĥoyllur, intıj llirpun?

LA REINE-MÈRE.

Depuis quand parais-tu si triste,
Étoile, prunelle du soleil?

mettant à la place le mot espagnol *asno*. Les raisons prolixement apportées par Tschudi dans ses observations critiques, en faveur de la variante llama, de sa seconde édition, ne sont nullement convaincantes : le renard, ennemi juré des troupeaux de moutons, et pour cela objet de la haine des pasteurs indiens, expie souvent son avidité par le supplice de la corde. C'est à quoi Pied-Léger fait ici clairement allusion, en disant à Ollantaï, séducteur d'une fille de sang royal, destinée à faire partie de la troupe sacrée des vierges du soleil, qu'il pourrait bien lui arriver de finir comme le renard. La comparaison que fait Tschudi entre les oreilles du lama et celles du renard, par rapport à la longueur, est tout-à-fait puérile. Pied-Léger dit que ses oreilles deviennent longues, parce que le renard a le sens de l'ouïe très-développé. En outre, le lama, animal de la taille du cheval, a, toute proportion gardée, l'oreille bien plus courte que le renard.

266. Tschudi a confondu le sens du mot ĥayĥa, *cela est vrai*, (sens affirm.) avec celui de ĥayĥu, *cela est-il vrai?* (sens interr.) C'est pour cela qu'il le traduit par *vielleicht*, *peut-être*.

270. Tschudi a de nouveau confondu llirpu (*lirpun*) *prunelle*, leçon correcte de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Haykaȷmantan ɦinkaripun
Kusiwan samiwan wakɪ?
Uʠu sikɪkuna paraspa,
Sonɦullaytan sipɪnɦaña,
Wañullayman ɦuɦkamaña
Ɦika putita ɓawaspa.
Ollantaytan munarɦankɪ,
Ñataȷmɪ, paywan yanasɦa,
Warminña kankɪ watasɦa
ɦantaȷmɪ ahllakurɦankɪ
ɦosaykipaȷ ɦay awkita :
Samarikuy asllallata.

Kusɪ-ɦoyllur.

Ay ɦoyallay ! Ay mamallay !
Imaynan mana waɦasaȷ,
Imaynan mana sullasaȷ,
I ɦay awkɪ munasɦallay,
I ɦay ɦosay waylluɦallay,
Kay ɦika tuta punɦawpɪ,
Kay ɦika warma kasɦaypɪ,
ɦonɦarɪkuwan, saɦɪwan,
Uyantapas, pay pakiwan

Depuis quand t'ont fui la joie et le bonheur à la fois?

Aussi les larmes, pluie de l'âme, inondent mon visage : car je ne puis voir sans gémir ta situation; elle me fera mourir.
Tu aimes Ollantaï :
N'es-tu pas unie à lui?
N'es-tu pas déjà son épouse?
Ce guerrier, n'a-t-il pas été l'homme de ton choix?

Calme ta douleur.

Stella.

O ma reine, O ma mère !

Comment contenir mes pleurs,
Comment contenir mes sanglots,
Lorsque le chef que j'adore
Lorsque mon époux tant désiré, pendant des jours et des nuits entières,
Sans songer à mon jeune âge,
M'oublie et m'abandonne?
Il détourne ses regards de moi,

sa 1re Ed. avec rirpu, miroir; emprunt malheureux fait à Markham, qui probablement a été induit en erreur, parce que dans le Dictionnaire d'Holguin, on trouve le mot rirpu et non llirpu, qui est cependant très-commun en quechua. La locution Intiȷ llirpun, *prunelle du Soleil*, qui s'applique parfaitement à Stella, tant à cause de sa qualité de fille de sang royal et par conséquent de fille du Soleil, qu'à cause de son nom « Étoile », convient en outre très-bien au Soleil, qui est considéré par le poète quechua comme l'œil de la création. Il ne s'agit pas absolument ici de la beauté de Stella, mais de l'importance qu'elle avait aux yeux du Dieu-Soleil, esprit animateur de l'Univers. De plus, l'idée d'appeler une étoile « prunelle du Soleil » est une métaphore tout-à-fait dans le goût indien, et qui ne manque pas de charmes. L'observation ci-dessus s'applique également au vers 320.

283-306. Dans cette tirade de Stella, l'exclamation « O ma reine, O ma mère ! » est répétée trois fois, au commencement, au milieu et à la fin. Toute la période du vers 295 au vers 304 a été complétement dénaturée par les traducteurs. La traduction littérale de cette suite de métaphores ne peut donner qu'un résultat faux ou ridicule : car les idiotismes d'une langue, s'ils n'ont pas leur équivalent dans la langue en laquelle se fait la traduction, doivent être rendus d'une manière tout-à-fait différente quant à l'expression, si l'on veut rester fidèle au sens. Le système de rimes suivi dans ce passage, est celui des rimes jumelles, qui se rencontre très-rarement dans la poésie espagnole, spécialement dans le drame. Encore une preuve de l'ancienneté d'Ollantaï : car l'auteur, si on le suppose de race espagnole, ne se serait pas écarté, dans cet endroit comme dans presque tout l'ouvrage, des règles reçues.

Mana waturikuwaspa.
Way mamallaȷ ! Way ɦoyallay !
Ay wayllukusɦay ɦosallay !
ɦanpa reȷsɪkunaypaña
Killapɪ ɦay yana paña,
Intipas paɦarɪkuspa
ɓospapurkan, ɦirɪ uspa
Ruyupas, taȷru ninawan,
ILakita kunan willawan,
ɦoyllurpas ɦaska tukuspa,
Ɦupanta aysarɪkuspa.
Puka ñawɪypaȷrɪ kaspa,
Ruyu yawarta paraspa !
Way,ɦoyallay ! way mamallay !
Ay, wayllukusɦay ɦosallay !

Et ne vient plus me chercher.
O ma mère ! O ma reine !
O cher époux tant désiré !
Jusqu'au jour où je serai unie à toi,
La lune est obscurcie pour moi,
Le soleil n'a plus d'aurore,
Les nuages empourprés naguère sont devenus aussi ternes que la cendre refroidie ;

Les étoiles palissent et pleurent comme moi, et il me semble que si l'eau du ciel tombait, mes yeux rougis croiraient voir une pluie de sang !
O ma reine ! O ma mère !
O mon époux tant désiré !

[*Dialogue second.*]

Le roi Pachacoutic avec sa cour, et les Précédentes.

Mama-ɦoya.

Piɦarikuy uyaykita,
Ɦakɪrɪɦɪy ñawɪykita :
Inka yayaykɪn lloȷsimun
Kayñɪȷmanmɪ kutɪrimun.

La Reine-Mère.

Compose ton visage, et sèche tes larmes :

Le roi ton père vient et s'avance vers nous.

Inka.
(Kusɪ-ɦoyllurta.)

Kusi-ɦoyllur, sonɦuy rurun
ILipɪ ɦurɪykunaȷ tikan,
Kay ɓasɦuypa pantɪ llikan,
Simɪykɪn rawraȷ wayrurun.

Le Roi.
(*A Stella.*)

Étoile de bonheur, essence de mon âme, fleur la plus belle parmi mes enfants, réseau qui enlace mon cœur, ta bouche est aussi vermeille que le corail.

309. Tschudi a confondu le sens du mot ILoȷsɪy, *sortir*, avec celui de lloȷsimuy, que nous avons traduit par *venir*. C'est qu'il n'a pas apprécié la valeur de la désinence muy : personne ne peut venir chez nous sans sortir de chez lui, et ce sont précisément ces deux rapports qu'exprime ce verbe avec le suffixe muy. ILoȷsimun est la 3e pers. sing. du prés. de l'ind. du v. lloɪsimuy.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

315 Kay bashuyman hamuy urpi,
Kay rihraypi samarikuy,
Kay nawiypi paskarikuy
Hori llika kanti uqupi;
Tukuy llapaj sami hanpin
320 Ñawiypa llirpunmi kanki
Ñawiykipin wanki-wanki
Tukuy intij wahin haypin
Llipitan llikan ñawiyki
Behipraykita kihaspa.
325 Simiykitari paskaspa
Qapantajmi samayñiyki.
Hanllan kanki yayaykipaj
Tukuy samin, kawsaywanpas:
Ñohata rikuspa hanpas
330 Kawsay wiñay kusinaypaj,

Kusi-hoyllur.
(honhurikuspa.)

Muhani waranha kuti
Llampu yayay hakiykita;
Llantuway kay wawaykita
Hinkarihun tukuy puti.

Inka.

335 Han hakiypi, han ullpuspa!
Manhaspan hayta rimani!
Bawariy yayaykin kani,
Uywaykin hanta llulluspa.
Wahankihu?.....

Viens, ma colombe, sur mon sein
Et repose-toi dans mes bras;
Développe-toi devant mes yeux,
Voile d'or qui m'enveloppes;
Toute ma félicité vient de toi;
Tu es la prunelle de mes yeux,
Et les tiens, scintillant
Comme un rayon de soleil,
Fascinent tous les regards
Quand ta paupière se lève.
Quand tes lèvres s'entrouvrent,
Ton haleine embaume l'air.
Sans toi, ton père ne saurait
Ni vivre ni jouir de la vie:
Car sa vie entière est vouée à ton bonheur.

STELLA.
(*Tombant à ses pieds.*)

O père si bienveillant pour moi,
j'embrasse mille fois tes genoux.
Sous ton ombre disparaissent
tous les chagrins de ta fille.

LE ROI.

Toi, ma fille, prosternée devant moi!
Je crains quelque malheur!
Toi! aux pieds d'un père
Qui t'a tant choyée!
Tu pleures?....

320. La variante rirpun au lieu de llirpun, dans la 2e Ed. de Tschudi, n'a pas de sens en quechua, et nous ignorons si « miroir de mes yeux » substitué à « prunelle de mes yeux », a un sens préférable en allemand. Markham qui avait dénaturé le texte quechua du vers 270, a laissé celui-ci intact; inconséquence qui nous prouve de plus en plus que cette langue lui est complétement étrangère. La première édition de Tschudi porte lirpun au lieu de llirpun, faute évidente du copiste espagnol, qui ne pouvait s'imaginer qu'un mot pût commencer par la syllabe *lli*, ce qui en espagnol n'arrive jamais.

Kusi-hoyllur.

340 Hoyllurpas wahan sullanta
Intij llojsirimujtinha
Sullari ununpurinha
Majhirinha hay sullanta.

Inka.

Hamuy munakushallay,
345 Tiyarikuy kay harpaypi.

STELLA.

L'étoile pleure de chagrin quand le soleil paraît;
Mais ses larmes limpides elles-mêmes effacent sa douleur.

LE ROI.

Lève-toi, ma bien-aimée,
Ta place est sur mes genoux.

340-343. Voici le mot-à-mot de ce quatrain, objet de désaccord entre les autres traducteurs :

Hoyllurpas wahan sullanta
L'étoile même pleure de douleur

Intij llojsirimujtinha;
Quand le soleil commence à sortir;

Sullari ununpurinha,
Et ses pleurs, comme l'eau coulant,

Majhirinha hay sullanta
Laveront cette douleur.

Il y a ici un calembour fondé sur la double signification du mot sulla, lequel substantivement veut dire *douleur*, *peine*, *souffrance*, et, comme verbe, signifie *pleurer*. Le sens est que Stella dit au roi son père, qu'elle le considère comme le soleil qui la fait pâlir par sa présence et pleurer d'envie; mais que les pleurs même sont un soulagement qui enlève la douleur. La variante de Markham, mayllarincca, s'emploie seulement pour l'action de laver les objets et spécialement la vaisselle, ou *récurer*. Le quechua, langue très-riche pour exprimer les actions et les sensations de la vie ordinaire, a plusieurs mots pour l'action de laver, selon l'objet auquel elle s'applique et la manière dont elle se fait. Ainsi tajsay s'applique uniquement au lavage du linge; aytiy s'emploie pour le dernier lavage, et répond au verbe français *rincer*. Majhiy, de notre texte, veut dire principalement l'action de laver la figure, *débarbouiller*; pour laver la tête, on emploierait déjà un autre mot: llullpuquy. Mojhiy signifie *laver la bouche*. C'est pour n'avoir pas compris ces nuances, que Markham a adopté la leçon déplacée qu'on voit dans son texte, probablement d'après l'avis de quelque cuisinière plus habituée à laver la vaisselle qu'à se laver la figure. Le verbe Majhiy est employé ici dans sa signification la plus élevée, et indique que les larmes de tendresse effacent l'envie, qui est comme une tache sur le visage. Le mot sulla signifie aussi *rosée*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

[*Dialogue troisième.*]

LES MÊMES. CHŒUR DE GARÇONS ET DE FILLES.

Huh warma.
Warmaykikunan hamuskan
ħanta kusiħinankupaj

Iaka.
Yaykuykamuħunku ñiy

(Warmakunaj baswan.)

Ama pisħu miquyħu
Tuyallay,
Ñustallaypa ħahranta;
Tuyallay,
Ama hina tukuyħu
Tuyallay,
Illurina sarata;
Tuyallay,

UN SERVITEUR.
Seigneur, tes humbles serviteurs viennent pour te distraire.

LE ROI.
Faites entrer tout le monde.

(*Les garçons et les filles entrent en dansant et chantent ce qui suit.*)

Il ne faut pas manger,
Tourterelle,
Dans le guéret de la princesse;
Tourterelle,
Il ne faut pas consommer,
Tourterelle,
Tout le maïs de la récolte;
Tourterelle,

349-365. Au Cuzco, dans toutes les fermes, existe encore la coutume de danser des rondes qu'on appelle *casuas*, en espagnolisant le mot quechua baswa. Ces rondes consistent en un cercle d'hommes et de femmes se tenant alternativement par la main, et au milieu duquel se trouve le musicien qui chante la chanson, après chaque vers de laquelle le chœur des danseurs répète le refrain. La *casua* du texte s'adresse à un petit oiseau appelé *tuya*, qui est très-nuisible au temps de la récolte. *Cocoborus Chrysogaster Cab.* (V. Tschudi. *Fauna Peruana, II Aves*, p. 222-.) Je l'ai remplacé par tourterelle, pour mettre ce passage plus à la portée du lecteur français. Le musicien, le *charango* à la main, chante les conseils et les menaces adressées à l'oiseau, dont le chœur entier répète chaque fois le nom en faisant ce qu'on appelle un balancé, sans interrompre le mouvement général qui porte le cercle de droite à gauche. Cette chanson, composée de cinq quatrains de vers de sept syllabes à rimes croisées, et qui se chante encore au Cuzco, est très-altérée dans mon texte, sans doute pour avoir été copiée et recopiée par des copistes peu scrupuleux. Considérant la leçon du premier texte de Tschudi comme beaucoup plus ancienne, j'ai arrrangé celle du mien de manière à me rapprocher autant que possible du texte primitif. Toutefois, je donne dans l'*Appendice* final, le mien, qui, malgré les variantes, est aussi très-correct. Cette observation faite, je m'abstiens de discuter chacune de ces variantes, ce qui serait un travail sans fin.

352. Illurina sarata, *le maïs de la récolte*, a été traduit par Tschudi *Schmackhaften maïs, le maïs savoureux.* Illuy, veut dire l'action de fouiller le sol pour

Paraħaymı rurunrı,
Tuyallay,
Anħatajmı miskinpas;
Tuyallay,
Ñuħñurajmı uquunrı,
Tuyallay,
Llullurajmı rapinpas;
Tuyallay,
Watasħañan hilluyta,
Tuyallay,
Pupasħaykın ħantapas;
Tuyallay,
(Kuħusajmı silluyta,
Tuyallay,
Hapısħaykın ħantapas.)
Tuyallay,
Piskakata watukuy
Tuyallay,
Sipısħata bawarıy
Tuyallay,
Sonħullanta tapukuy
Tuyallay,
Ruruntataj masquriy
Tuyallay,
Llikısħatan rikunkı
Tuyallay,
Huh ruruta ħapħajtın
Tuyallay,

Les grains en sont très-blancs,
Tourterelle,
Et très-doux à manger;
Tourterelle,
Le fruit en est très-tendre,
Tourterelle,
Et les feuilles en sont toutes vertes;
Tourterelle,
Mais l'appât est déjà suspendu,
Tourterelle,
Et la glu est préparée;
Tourterelle,
Et je me couperai les ongles,
Tourterelle,
Pour te saisir plus doucement.
Tourterelle,
Demande au *piscaca*,
Tourterelle,
Cloué à cette branche-là,
Tourterelle,
Où est son cœur,
Tourterelle,
Où sont ses plumes;
Tourterelle,
Il a été écartelé,
Tourterelle,
Pour avoir becqueté un seul grain:
Tourterelle,

enlever les racines. Illurıy a un sens plus général et signifie récolter toute espèce de fruits de la terre. Illurina avec la désinence na, qui sert à tirer les substantifs des verbes, comme nous l'avons expliqué dans la note sur le vers 49, veut dire simplement *la récolte*.

357. Hillu, *friandise*, ne doit pas être confondu avec Illuy, *fouiller le terrain*. Dans l'orthographe ancienne, soit que la voyelle initiale fût aspirée ou non, on la faisait arbitrairement précéder d'une *h*, surtout quand le mot commençait par *i*. Ce passage fait allusion à la coutume des Indiens, de suspendre un appât, généralement un fruit mûr, à portée des branches enduites de glu, afin d'y attirer les oiseaux.

359. Le *piscaca* est un oiseau beaucoup plus gros que la *tuya*, que les Indiens tuent et clouent au tronc des arbres, pour servir d'épouvantail aux autres oiseaux, comme on le fait en Europe pour les oiseaux de proie. Voir le Vocabulaire final.

UANL UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Hinataɟmı rikunkı
Tuyallay,
(Huhllallapas ĥinkaɟtın)
Tuyallay,

Voilà la triste destinée,
Tourterelle,
De l'oiseau maraudeur,
Tourterelle.

Inka.
(ILoɟsispa.)

Kusıkuskay, Kusı-ĸoyllur,
Warmaykikunaɟ ĥawpinpı,
Kay mamaykiɟpa wasinpı.

Le Roi.
(*Se retirant.*)

Stella, je te laisse au palais de ta mère, au milieu de tes jeunes serviteurs, continuer ces joyeux amusements.

[*Dialogue quatrième.*]

Les Précédents, moins le Roi Pachacoutic.

Kusı-ĸoyllur.

As ñuhñuta takıpuyĥıs
Munakushay sihllaykuna
Tapyatan takın kaykuna.
ĥankunarı ĥay ripuyĥıs

(barıkuna lloɟsinku. Huh sihllataɟmı takın.)

Stella.

J'aimerais mieux un chant plus triste, mes chères amies ; celui qui vient de finir me semble de mauvais augure ; et vous autres, vous pouvez me laisser.

(*Les garçons sortent, et une des jeunes filles chante.*)

368. Ce vers nous prouve que la scène se passait dans le palais de la Reine-Mère, et non dans celui des Vierges d'Élite, comme on le suppose dans l'édition de Markham et dans tous les manuscrits que nous avons eu occasion de voir, y compris mon texte. Tschudi, qui montre de la perspicacité dans toutes les questions qui ne demandent pas une connaissance approfondie de la langue, a eu le bon esprit de faire cette correction. Ce que Pied-Léger dit au vers 559 et suivants, confirme que Stella ne demeurait pas dans le palais des Vierges d'Élite.

371. Stella, superstitieuse comme tous les Indiens, croit que son amant était personnifié dans la *tuya*, et que toutes les menaces faites à cet oiseau étaient un mauvais présage pour le séducteur d'une fille qui était pour lui le fruit défendu.

373-396. Cette chanson, qui est le vrai *yaravi* quechua par son caractère mélancolique et plaintif, se compose de six quatrains octosyllabes, rimant parfaitement, le premier vers avec le quatrième, et le deuxième avec le troisième. Tschudi, dans ses deux éditions, les a groupés en trois strophes de huit vers, probablement parce que, dans son manuscrit, le morceau était ainsi arrangé. Dans les manuscrits que nous avons eu l'occasion de voir, comme dans le texte de Markham, il n'y a aucune division. Cette division en strophes ne dépendant pas du caprice des copistes, mais de la nature de la composition, nous la faisons ici comme il le faut : car ces quatrains sont les mêmes que les espagnols appellent *redondillas* et dont nous avons déjà parlé.

Harawı.

Iskay munanakuɟ urpı
ILakın, putın, anĥın, waĥan.
Iskayñintas ĸasa pakan
Huh ĥakı mullpa kurkupı.

Huhñıntaɟsı ĥinkaĥiska
Wayllukuskan pitullanta
Huh soɟyapı sapallanta
Mana haykaɟ kaĥariska.

Waĥaɟ urpıtaɟmı llakın,
Pitullanta bawarispa
Wañushatańa tarispa,
Kay simipı paypaɟ takın :

« Maymı, urpı, ĥay ñawıykı,
ĸay bashuykı munay-munay,
ĸay sonĸuykı ñuhñukunay,
ĸay aĥanĸaray simıykı »

ĸinkarıkuspan urpirı
ĸaĥa ĥaĥapı muspaspa
Weĸınwan ĸaparĸaĥaspa
Qiskamanñataɟ purirın,

Hinantinta tapukuspa,
Yanallay maypitaɟ kankı,
Ñıspan mıtkan rankı-rankı,
Ñıspan wañun ullpuykuspa.

Yaravi.

Deux colombes amoureuses se désolent; elles soupirent, pleurent, sanglottent; elles sont couvertes de neige et se tiennent blotties dans le tronc d'un arbre dépouillé.

Mais voilà que l'une d'elles, délaissée par sa compagne, se plaint amèrement : car, pour la première fois, elle se trouve seule dans le monde.

Et croyant sa compagne morte, elle se lamente amèrement, exhalant sa tristesse dans ce chant plaintif :

« Douce compagne, où donc es-tu? Que sont devenus tes yeux si doux, ta gorge charmante et ton cœur si tendre? Et ta bouche brûlante qu'est-elle devenue? »

C'est ainsi que cherchant son amie, elle erre, éperdue, de rocher en rocher. Poussant des cris plaintifs et sans prendre garde à rien, elle se repose même sur des épines,

En demandant partout ce qu'est devenue sa compagne. Alors, son souffle l'abandonne, elle trébuche, chancelle, tombe et meurt.

375. Le mot ĸasa, *neige*, a été confondu par Tschudi avec Qasa, *crevasse, fente*, parce que dans l'orthographe ordinaire, on a quelquefois écrit ces deux mots avec le double cc initial *(CCasa)*, mais le sens du texte indique clairement qu'on ne parle ici que de la neige. Tschudi, pour justifier sa version, nous parle du *pied* d'un arbre, dont il n'est pas fait mention dans le texte quechua, sans doute parce qu'une crevasse ne peut exister que dans les racines ou le pied d'un arbre, et jamais dans le feuillage.

395. Au sujet du mot rankı-rankı, qui signifie ici *chanceler*, voir la note sur le vers 56. Il y a dans ce passage une très-belle gradation.

Kusi-ĸoyllur.

Hikatan ñin ĥay harawi ;
Hikallataña takiway,
(Sapayllataña sahiway.)
(Tukuy llojsinku.)
ILojllariĥunña kay ñawi !

STELLA.

Ce *yaravi* est trop triste ; cesse de chanter.
Laissez-moi seule.
(Elles sortent toutes.)
Maintenant coulez librement, mes larmes.

SCÈNE III.

Intérieur du palais du Roi.

[*Dialogue premier.*]

LE ROI PACHACOUTIC, OLLANTAÏ, ŒIL-DE-PIERRE.

Inka.

Kunan punĥawmi, Awkikuna,
ĸankunawan rimananĥis :
Ñan ĥiraw ĥayamuwanĥis
ILojsinanñan llapa runa,
ĥolla-suyu masqamuna
Ñan ĸayanta kamarikun
Nokanĥiswan llojsinanpaj,
(Kallpankuta topunanpaj.)
ILapallankus takurikun
Wahinkuta tuparikun.

LE ROI.

C'est aujourd'hui, grands Chefs, qu'il me faut vous entretenir :
Le printemps arrive et il faut mettre sur pied l'armée entière, et marcher sur la province de Colla.
Déjà, celle de Chayanta s'avance contre nous et est toute prête à mesurer ses armes avec les nôtres.
On dit qu'elle rassemble ses guerriers et que ceux-ci aiguisent leurs flèches.

Ollantay.

Imatas, Inka, tahyanĥa

OLLANTAÏ.

Quoi qu'ils fassent, Seigneur, ce

409-418. Ce passage, qui a plusieurs vers consonnants, nous offre une suite continue de dix assonances, ce qui serait une faute sans exemple contre les règles de la versification espagnole. On trouve d'autres passages semblables dans le cours du drame, ce qui prouve de plus en plus qu'il n'a pas été composé par un auteur d'origine espagnole.

Ñay hanka runakunaĥa.

ĥushowanmi orĥu kayĥa
Paykunapajĥa sayanĥa.
Ñan pusaj ĥunka waranĥa
Wallawisa suyaskanña
Wanĥarñiypa tojyananta,
Pututuypa waĥananta ;
Ñan maĥana tuprashaña
ĥampipas ñan ahllashaña.

Inka.

Tukuytaraj wajyay, kunay,
Willankihisraj, pajtapas
ĸumuykunman wakillanpas,
Yawarñinkun anĥa quyay.

RUMI-ÑAWI.

Anĥa piñas huñukunku
Yunkakunata wajyaspa,
Ñankunatari paskaspa.
ĥaramantas unkukunku.
Hinan manĥayñinta pakan
Ñay pisisonhu Ñayanta.
Mana ĥakij ĥayananta
Ñantapas basha munaskan.
Ñan akuya kamarisha
ILamanĥista ĥajnanapaj

sont des lâches, incapables de nous résister en face.
Cuzco seul et ses montagnes se dresseront devant eux comme une barrière infranchissable. Déjà quatre-vingt mille des miens, avec leurs massues et leurs *champis* choisis avec soin, attendent impatients le signal du clairon pour se mettre en marche au son des trompettes guerrières.

LE ROI.

Essayons d'abord de les ramener à nous, peut-être feront-ils leur soumission pour prévenir l'effusion du sang.

ŒIL-DE-PIERRE.

Dans leur colère, ils ont appelé à leur secours les Yuncas et ils ont obstrué les chemins pour les rendre impraticables. Ils se sont recouverts de cuir. C'est ainsi que ces lâches de Chayanta dissimulent leur peur. Ils ont défoncé même les chemins que nous ne suivrons jamais. Nos lamas sont chargés de provisions pour long-

410. Tschudi a traduit trop littéralement le mot hanka, *boiteux*, qui, chez les Indiens, s'emploie également pour désigner un lâche, un poltron. Dans le texte de Markham, on trouve le mot llajlla qui en est l'équivalent : mais cet auteur, dans sa traduction, n'a nullement rendu le sens de sa propre variante. Dans sa 2e éd., Tschudi a mis runallakuna *(runallacuna)* au lieu de runakunaĥa, qui est la leçon correcte. Runallakuna n'est pas quechua, car l'ordre des suffixes lla et kuna est interverti d'une manière qui est sans exemple dans tous les ouvrages en langue quechua, ceux de Nodal exceptés. Runakunalla aurait rendu l'idée que Tschudi a traduite par *Maennchen, (petits hommes)* : mais cette leçon même serait inconciliable avec le contexte qui exige la désinence ĥa du nominatif, comme on le voit dans notre texte.
411. Voir la note au vers 32.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Aĸo ɢurum tihranapaȷ
Ñan rihranĥis kamariska.

Inka.

(Rumi-Ñawita.)

Llolsiytañaĥu yuyanki
Ɍiña amaru tinkuriȷ?
Ɍay runakuna takuriȷ,
Ñawpajtaraȷ ĥan waȷyanki,
Miski simi rikuy runata,
Manan yawar hiĥaytaĥu
Ñi pita boruĥiytaĥu.

Ollantay.

Ñan ñoĸapas llolsisaȷña,
Tukuy iman kamariska;
Kay sonĸuymi manĥariska,
Huh yuyaypin muspasaȷña.

Inka.

(Rimariy, ñiy! Ɍaypaĥapas)
Kay llawtuyta munaspapas

temps, et nous sommes préparés à passer le désert.

Le Roi.

(A Œil-de-Pierre.)

Veux-tu déjà sortir à la recherche des serpents terribles?

Il faut appeler les ennemis amicalement avant de les combattre, et leur parler avec douceur. Prends garde de verser le sang inutilement, et d'immoler des innocents.

Ollantaï.

Moi aussi, je suis prêt à marcher, mais auparavant je voudrais exprimer le tourment secret qui m'oppresse le cœur.

Le Roi.

Eh bien! parle, quand bien même tu me demanderais ma couronne.

435-436. Comme ces deux vers ont une importance historique, que nous avons signalée dans notre étude préliminaire, en voici la traduction littérale :

llolsiytañaĥu	yuyanki	
Est-ce que sortir déjà	tu penses	
Ɍiña	amaru	tinkuriȷ?
Les enragés	serpents	pour y trouver?

Ici, comme dans tous les passages où il est question de Chayanta, les traducteurs se sont mépris.

437-441. Dans le récit qu'il nous fait des conquêtes faites par les Incas au nord et au sud de leur empire, conquêtes qui les avaient rendus maîtres de presque toute l'Amérique méridionale, Garcilaso de la Vega nous dit que ces conquérants n'engageaient jamais une bataille et ne livraient jamais d'assaut à une ville sans avoir auparavant tenté les moyens de douceur et de persuasion, faisant même appel à la superstition et à la crainte que le Dieu-Soleil devait inspirer aux Indiens. Dans le drame même qui nous occupe, quand Ollantaï et toute son armée ont été victimes de la ruse d'Œil-de-Pierre, le premier soin du roi est de demander s'il y a eu du sang répandu (Vers 1370 et suiv. et 1448). Comme je crois ce drame plus ancien que les écrits de Garcilaso, je suis de plus en plus convaincu que cet auteur a puisé ses renseignements dans la tradition, encore toute palpitante, de ses ancêtres, et que ses récits, qui peuvent laisser à désirer pour l'exactitude chronologique, nous donnent un tableau fidèle et complet des mœurs et de la civilisation des aborigènes péruviens.

Ollantay.

Sapaykipi uyariway.

Inka.

Hanan-suyu apu waminĸa,
Wasikipi samarimuy.
Ɓaya-ɓunĥaw muyurimuy
Ñoĸa waȷyanay kaȷtinka.

Rumi-Ñawi.

Ɍanpa simiykin noĸapaȷ
Huntaña huh ĥimlliyllapi.

(llolsin.)

Ollantaï.

Je voudrais t'entretenir en secret.

Le Roi.

Noble chef du Haut-Pays, va dans ta demeure prendre un peu de repos. Je te ferai appeler un de ces jours, si j'ai besoin de toi.

Œil-de-Pierre.

Je m'incline avec respect devant tes ordres.

(Il sort.)

[*Dialogue second.*]

Le roi Pachacoutic, Ollantaï.

Ollantay.

Yaĥankiñan ɓapaȷ inka
Warmamantan yanarĥayki

Ollantaï.

Illustre roi, tu sais que dès mon jeune âge je me suis attaché à toi,

451. La locution ɓaya punĥaw, traduite *demain* par Barranca, qu'a suivi Tschudi, veut dire *à l'avenir, un de ces jours*. Pour *demain*, on aurait dit paĥarin.

454-509. Ayant donné cette grande tirade d'Ollantaï avec sa traduction interlinéaire, dans notre *Etude préliminaire*, nous ajouterons seulement ici qu'elle se compose de 14 quatrains de vers octosyllabes, dont le premier rime avec le quatrième et le deuxième avec le troisième. Ce sont ces fameuses *redondillas* dont les anciens historiens, et spécialement Garcilaso, font l'éloge en disant que les Indiens étaient très-forts dans ce genre de composition poétique; et nous pensons vraiment qu'il faudrait aller jusqu'à Calderon pour trouver dans la poésie espagnole quelque chose de comparable. Le rhythme trochaïque qui prédomine dans la versification, lui donne une harmonie qu'on trouverait difficilement dans l'octosyllabe espagnol, dont les mauvais poètes abusent en accentuant seulement la septième syllabe. On est étonné de la correction de ce passage dans le premier texte de Tschudi, où, sauf quelques petites erreurs typographiques ou de copie, tout est conforme aux règles de la mesure et à la clarté du sens. Notre texte nous a servi pour le corriger complétement Les variantes de Tschudi, aussi contraires au rhythme qu'à la rime, ou, ce qui est encore pire, à la correction de la langue, sont inadmissibles. Celles même qui, à la rigueur, seraient grammaticalement correctes, doivent être rejetées comme inutiles.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ĥantan wiñay bawarĥayki
Rurarĥayki kay waminĥa.
ĥanta ĥatispan kallpaypas
Waranĥaman kutipurĥan,
Humpiypas ĥanpin sururĥan
ĥan raykutajmi maypipas,
Rurum awĥapas karĥani,
Tukuy bawaj, tukuy tajtaj,
Manĥarñinmi llipi llajtaj,
Anti ĥawpin siĥarĥani.
Imapin manapas llojllajĥu
Awĥaykikunaj yawarñin?
Pipajmi mana ĥawarñin
Ollantaypa sutin kajĥu?
Ñoĥan ĥanpa ĥakiykiman
Hanan-suyu llipintinta
ĥurarĥani Yunkantinta
Yanaykipaj wasiykiman.
ĥanĥakunata kanaspa
Raprankutan kuĥurĥani;
Noĥataj kururarĥani
Wanka-Willkata tajtaspa.
Maypin mana sayarirĥan
Ollantay ñawpaj-ñawpajta?
Noĥa rayku tukuy llajta
ĥakiykiman hamurirĥan,
Ñaraj llamputa llullaspa,
Ñaraj piña ĥaparispa,
Ñaraj yawarta hiñaspa,
Ñaraj wañuyta tarispa.
ĥanmi, Yayay, ĥowarĥanki
ĥori ĥampita, ĥantajmi

te regardant toujours comme mon maître.

En t'imitant, mes forces sont devenues mille fois plus grandes, et souvent à ton service mon front s'est baigné de sueur; ennemi acharné de tes propres ennemis, partout je les ai cherchés, combattus, anéantis. Je suis redoutable à tous, quand je me trouve au milieu de mes braves Antis. Est-il un lieu où leur sang n'ait coulé à flots?

Mon nom seul les étrangle comme une corde au cou.

J'ai traîné à tes pieds le Haut-Pays tout entier et une foule de Yunkas devenus les serviteurs de ton palais.

J'ai porté l'incendie chez les Chancas, et leur ai coupé les ailes; mon bras a subjugué même le puissant Huanca-Huillca.

Dans toutes les batailles, je marchais à l'avant-garde.

C'est ainsi que, tantôt par ruse, tantôt par colère, versant le sang et immolant tout, je t'ai rendu maître absolu de tous.

Quand à toi, mon père, tu as armé mon bras du *champi* d'or, et

475. Rapra, dans le sens propre, veut dire aile, et c'est ainsi que ce mot est communément employé chez les Indiens. On l'applique quelquefois métaphoriquement aux branches d'un arbre, comme le fait ici Tschudi dans sa version; mais le premier sens est conforme au contexte. San Thomas, dans son *Lexicon*, a confondu Rihra, *épaule*, avec ce mot, et Holguin, qui, dans plusieurs cas, ne fait que le suivre, en a fait autant.

ĥori ĥukuta. Imapajmi
Runamanta horĥuwarĥanki?

Ñanpan kay ĥori maĥana
ĥanpajtajmi ima kasĥaypas.
Kallpaypas ĥaninmi ĥaypas
Tukuytan ĥaypi masqana.
Ñan aputa horĥuwanki
Anti-suyu waminĥata
Risĥa ĥunka waranĥata
Runaykita yupawanki;
Hinantin Anti ĥatiwan
ĥanta yanakushallaypi,
Ñoĥatawanmi ĥurayki
Ullpuykuspa ĥakiykiman.
Asllatawan hoĥariway;
Yanaykin kani bawariy,
ĥatisĥaykin y kunanri:

(ĥonkurikuspa.)

ĥoyllurniykita ĥoriway!
ĥay kanĥaywan puririspa,
ĥan apuyta yupayĥaspa,
Wiñaytaj ĥanta bawaspa,
Wañunaypaj takirispa.

Inka.

Ollantay, ĥan runan kanki
Hinallapitaj beparіy:
Pin kasĥaykita bawariy,
Anĥa wiñaytan bawanki.

Ollantay.

Huhcamallaña sipiway!

Inka.

Ñoĥan ĥaytaĥa rikunay
Manan ĥanpa ahllanaykiĥu:
Ñiway yuyayñiykipiĥu
Karĥanki? Utbay ripullay!

placé sur ma tête le panache d'or. Pourquoi m'as-tu tiré de mon obscure condition?

Ma personne et ces armes précieuses sont encore à toi.

Tout mon être est voué à ton service.

Il est vrai que tu m'as placé à la tête de la province des Andes, en faisant de moi le chef de cinquante mille guerriers;

Mais les Andes, leurs guerriers, leurs chefs et moi-même, je les remets humblement à tes pieds pour implorer de toi une suprême faveur. Élève-moi encore d'un degré; Ma place est marquée à ton foyer; ma vie est toute à toi:

(Il se jette à genoux.)

Accorde-moi Stella!

Illuminé par cette douce lumière et fort de ta protection, plus fidèle que jamais, je trouverai du bonheur à mourir pour toi!

Le Roi.

Ollantaï, rappelle-toi que tu es simple sujet: chacun doit rester à sa place; tu as voulu monter trop haut.

Ollantaï.

Frappe-moi au cœur!

Le Roi.

C'est à moi de faire tout pour le mieux et non à toi de choisir:

Tu n'as pas réfléchi sur une pareille prétention. Va-t'en!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SCÈNE IV.

Forêt aux environs du Cuzco.

Monologue d'Ollantaï.

Ollantay.	Ollantaï.
Way Ollantay! way Ollantay!	Ollantaï, malheureux Ollantaï !
Haynataɦu horɦusunkı	Comment toi, le maître de tant de pays, te laisses-tu humilier par celui que tu as si longtemps servi ?
Llipı llaɟtaɟ kaɟñıykiman,	Oh! mon Étoile de bonheur,
Ƙay ɦika yanasɦaykiman?	Je viens de te perdre pour toujours.
Ay ! Kusı-ɦoyllur, warmillay,	Le vide se fait dans mon âme ;
Kunanmı ɦinkarıɦıykı.	O ma princesse, ma colombe !
Ñan ñoɦa pisipaɦıykı ;	O Cuzco, la belle ville !
Ay, ñustallay! Ay, urpillay!	
Ay, ɦusɦo! Ay, sumaɟ llaɟta!	

519-554. Ce monologue d'Ollantaï, un des plus beaux morceaux du drame, a déjà été donné par moi dans mon *Alphabet phonétique de la langue quechua*. Malheureusement, il n'est pas exempt de fautes typographiques, ayant été imprimé à Nancy, sans que j'aie pu suffisamment en corriger les épreuves. Mon texte y diffère en plusieurs endroits de celui de Tschudi et de celui de Markham. (Voir l'Appendice final.) Soit que ce morceau ait été composé par le poète quechua, en octosyllabes libres, chose inusitée dans la poésie espagnole, soit qu'originairement composé avec des rimes régulières, comme les autres grands morceaux de la pièce, il ait subi des altérations dès la première fois qu'il a été écrit en caractères latins, nous y trouvons encore une preuve manifeste de l'ancienneté du drame. Aucun poète moderne ne l'aurait écrit tel qu'il nous a été transmis.

525. Le mot pisipaɦıykı, dérivé du verbe pisipay, regretter l'absence de quelqu'un (en anglais, *to miss*) a été traduit par Tschudi *zu gering*, trop petit, trop inférieur. Cet auteur a confondu pisipay avec pisiyay, qui vient de pisi, *peu*, et veut dire amoindrir. Ce verbe, selon la valeur des désinences, dont il faut toujours tenir compte, signifierait dans le passage, *je t'amoindris*, au lieu de *je te regrette*. Le mot pisipaɦıykı, qui a encore la désinence ɦıy, donne beaucoup plus d'énergie à la phrase, et signifie : « Je souffre du vide que me cause ton absence. » La version de Tschudi : « Je suis tenu comme trop petit pour toi, » n'est admissible en aucun cas.

Kunanmanta bayamanɦa	Dorénavant, je serai ton implacable ennemi,
Awɦan kasaɟ, kasaɟ awka	Je t'ouvrirai le sein pour t'arracher le cœur
Ƙay basɦuykita qaraɟta,	Et le jeter aux vautours.
Llikırɦospa, sonɦuykita	Il verra, ton roi cruel,
Kunturkunaman ɦonaypaɟ.	Mes Antis, par milliers, séduits, rassemblés et armés par moi, et par moi aussi guidés vers le Sacsaïhouaman, le menacer de là, comme une nuée de malédictions.
Ƙay awɦa, ɦay inkaykita	Quand le feu rougira le ciel, et que tu dormiras sur ta couche ensanglantée, ton roi périra avec toi, et une fois terrassé, il verra si mes Yuncas sont peu nombreux.
Huñu-huñu waranɦata	Quand je l'étranglerai, nous verrons si sa bouche inanimée me dira encore : « Tu n'es pas digne de ma fille ! jamais tu ne la posséderas ! »
Antıkunata llullaspa,	Je n'irai plus devant sa face hautaine la lui demander à genoux ;
Suyuykunata toɟllaspa,	Car alors c'est moi qui serai le roi, et ma volonté fera loi !
Pusamusaɟ pullɦanɦata.	Mais, à cette heure, prudence !
Saɟsaywamanpın rikunkı	
Rimayta puyutaɦina.	
Ƙaypın sayarinɦa nina,	
Yawarpın ɦaypı puñunkı,	
Ƙakıypın kanɦa Inkaykı,	
Ƙaypaɦan paypas rikunɦa	
Pisıwanɦus Yunɦaykuna.	
Puɦukaɟtın ɦay kunkaykı	
« Manapunın ɦoykımanɦu, »	
Ñiwanraɟ, ɦay ususinta !	
Ƙasɦarınɦan ɦay siminta	
« Manan ɦanpaɦa kanmanɦu, »	
Ñıspa, utikuy piñasɦa,	
ɦonɦur sayaspa mañaɟtıy ;	
Inkan, paypas, noɦa kaɟtıy ;	
Tukuymı ɦayɦa yaɦasɦa !	
Kunanɦa kayllana kaɦun !	

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

[*Dialogue premier et Chanson d'un inconnu.*]

OLLANTAÏ ET PIED-LÉGER.

Ollantay.

Pikı-ĥakı, purıy rıy
Kusı-ĥoyllurñinman nıy
Kunan tuta suyawañun.

Pikı-ĥakı.

Naba rinı, ĥisı rinı
Kusı-ĥoyllurpa wasinta ;
Tarinı tukuyta ĥinta ;
Tukuytañan tapurinı.
Manan misıllapas kanĥu.

OLLANTAÏ.

Pied-Léger, cours, va dire à ma chère Stella, qu'elle m'attende ce soir.

PIED-LÉGER.

Je suis allé chez elle il y a un moment à la tombée de la nuit ;
La maison était déserte, et personne n'a pu me dire pourquoi.
Il n'y a pas un chat.

562. Nous ne croyons pas comme Tschudi que le mot MISI soit d'origine espagnole, quoique dans cette langue le mot *miz* s'emploie en caressant les chats. Dans les montagnes du Cuzco, il existe une espèce de chat qu'on désigne en quechua par les locutions OSQOLLU MISI, *chat sauvage*, ou PUNA MISI, *chat de la montagne*, ce qui a été traduit littéralement *chat montagnard* (*gato montés*) par les Espagnols. Cet animal est une sorte de puma dégénéré, et qui, plus petit et moins féroce, était probablement apprivoisé par les Indiens. Nous en avons la preuve dans le drame même d'Ollantaï, où nous trouvons (Scène XV) Stella renfermée dans son caveau avec un puma qui évidemment ne pouvait être un lion, mais pouvait être un de ces *misi* dont il est question ici. Si dans la scène précitée, il est appelé puma, c'est parce que c'était un nom général par lequel on désignait tous les animaux ravisseurs : les renards sont eux-mêmes souvent appelés pumas. Le nom de chat de la montagne, que les Indiens donnaient à certains de ces animaux, prouve qu'il y en avait aussi de domestiques, et ceux-ci ont sans doute disparu à l'époque de la conquête, parce qu'ils ont cédé la place et même leur nom, aux chats importés de Castille. Encore aujourd'hui, quand les Indiens de la montagne, qui ne savent pas un mot d'espagnol, font une battue pour détruire ces animaux, ils emploient indifféremment pour les désigner les noms PUMA ou MISI. San Thomas, dans son *Lexicon*, les appelle *ozcollo* (OSHOLLU) ce qui n'est qu'un simple adjectif qui peut s'appliquer à tous les habitants de la montagne, hommes ou animaux. Holguin, dans la partie quechua-espagnole de son vocabulaire, dit : MICI, MICITU *gato*, et dans la partie espagnole-quechua : *gato*, MICI MICITU. Il n'est pas croyable qu'étant lui-même de race espagnole, il ait mis un hispanisme dans son vocabulaire. En outre, le mot MIZ, employé en Castille pour caresser les chats, est un idiotisme qui n'est nullement connu au Cuzco, même des gens parlant espagnol.

Tukuy punkun wasqarĥusĥa
563 bis Hatun-punkullan kiĥasĥa ;
Manañan pipas tiyanĥu.

Ollantay.

Warmankunarı ?...

Pikı-ĥakı.

Hukuĥapas ayĥıpushan
Mana miquyta tarispa,
Tukullañan sayarispa
Manĥaytaña takıkuskan

Ollantay.

Yayanĥarı pusakapun
Hatun wasinman pakarĥuj

Toutes les portes sont attachées, excepté la porte principale ; il n'y a même pas de gardien.

OLLANTAÏ.

Et les serviteurs ?...

PIED-LÉGER.

Les souris même ne trouvant rien à ronger, ont abandonné la maison, et la chouette fait entendre sur le toit son chant sinistre.

OLLANTAÏ.

Peut-être son père l'a-t-il enlevée pour la cacher au fond de son palais.

563. WASQARĤUSĤA (qui est le participe passé du verbe WASQARĤUY, *se trouver attaché*, vient de WASQA, nom d'une corde faite généralement avec la laine du lama, et qui se prend aussi dans le sens de *fronde*. Les anciens Péruviens n'avaient pas de serrures à la manière européenne, et l'unique moyen dont ils se servaient, et dont leurs descendants se servent encore aujourd'hui pour fermer les portes, était de les attacher avec ces *huascas* (comme on les appelle en espagnolisant le mot) que l'on passait par deux trous pratiqués à la même hauteur, l'un dans la porte, ordinairement de cuir, et l'autre dans le mur. Dans la première édition de Tschudi, ce mot se trouve dans la note, mais la leçon du texte est défectueuse. Car le verbe WISQARĤUY veut dire renfermer une chose ou une personne dans un endroit. Dans le même drame d'Ollantaï, vers 1190, ce dernier mot est employé dans ce sens. WASQARĤUY en anglais, serait *to lock, to fasten*, et WISQARĤUY, *to shut up, to close in*. Dans la dernière édition de Tschudi, ce mot est dénaturé (WISQAKUSĤA au lieu de WISQARĤUSĤA) par un suffixe qui voudrait dire qu'une chose s'est enfermée elle-même dans un endroit, ce qui n'a pas de sens.

563 *bis*. Ce vers, qui ne se lit dans aucun des autres textes, se trouve dans le mien. Son authenticité résulte manifestement de ce que, tout-à-fait correct quant au sens, il est indispensable pour compléter le quatrain. Nous avons déjà fait observer que dans la poésie quechua, on est moins sévère pour la consonnance des rimes que dans la poésie espagnole. Ainsi, dans le 2me et le 3me vers, on fait rimer U avec A, deux voyelles qui se ressemblent beaucoup, comme nous l'avons expliqué dans la partie phonétique de notre *Etude préliminaire*.

565. WARMA veut dire *jeune homme* ou *jeune fille*, et aussi *serviteur* ou *servante ;* car, en quechua, le genre grammatical n'existe pas. Tschudi l'a traduit par femme (Frau), comme si le quechua eût porté WARMINKUNARI, et cette méprise est d'autant plus inexcusable que lui-même dans son vocabulaire (Kechua-Sprache) distingue HUARMA de HUARMI.

Piki-ɬaki.

Iɦapas payta warkurɦun
Mamantinmi pay ɦinkapun

Ollantay.

Manaɦu pi ñoɦamanta
Tapurikun ɦaynamanta ?

Piki-ɬaki.

Waranɦa runallan ɦanta
Masqasunki ɦampiɦantin

PIED-LÉGER.

Peut-être l'a-t-il pendue ! Sa mère naturellement a disparu aussi.

OLLANTAÏ.

Quelqu'un m'avait-il demandé avant que tu ne vinsses ici ?

PIED-LÉGER.

Près de mille hommes sont venus te chercher, armés de leurs misérables massues.

573. Ce vers a été traduit trop librement par Barranca et aussi par Tschudi. L'explication de ce dernier, quant à la valeur de la particule verbale pun (puy à l'inf.), comme impliquant l'idée de violence, est tout-à-fait inexacte, et elle est démentie par l'emploi qui est fait de cette particule dans maint autre passage de notre drame. Voir entre autres les vers 1238, 1539 et 1542, où cette particule n'est autre chose qu'une marque de tendresse envers la personne dont on parle ou à laquelle on s'adresse. Plus généralement, ce suffixe ajoute au verbe l'idée d'une action qu'il était naturel d'attendre dans une circonstance donnée : ainsi, au vers 1759, le roi aurait pu dire simplement hamuy, *viens*, kutimuy, *retourne*; mais en disant hampuy, kutimpuy, il montre qu'en attirant Stella sur son cœur, il ne faisait que céder à l'impulsion naturelle et presque au devoir qu'il avait de secourir sa sœur. Pareillement, Pied-Léger, dans le passage qui nous occupe, aurait pu dire simplement ɦinkan ; mais en disant ɦinkapun (3me pers. sing. du prés. de l'ind. de ɦinkapuy), il exprime l'idée que la disparition de la reine-mère était très-naturelle; car on devait s'attendre à ce qu'elle suivît sa fille. La variante de Tschudi mamantinri au lieu de mamantinmi, *avec sa mère*, est absolument injustifiable; car la désinence ri qui renferme l'idée de contradiction ou de doute, est ici tout-à-fait déplacée. Il n'est pas étonnant que ces nuances échappent à Tschudi, qui n'est pas du pays transandin ; mais ce qui nous surprend, c'est qu'il ait fait subir de semblables altérations au texte d'un bout à l'autre du drame.

576-577. Dans la 1re Éd. de Tschudi, la leçon de ces deux vers était correcte, sauf une faute de copie ou de typographie, consistant en une *n* retournée dans le mot *chanpi, (massue)*, qui se trouvait par là transformé en *chaupi (milieu.)* L'obscurité résultant de ce changement, a donné lieu à Tschudi de se livrer à sa fureur de remanier son premier texte. Il nous est difficile d'admettre que le manuscrit bolivien, aussi ancien que le dit Tschudi, et originaire d'un pays où le quechua se parle encore très-bien aujourd'hui, ait pu contenir de telles absurdités. Mais il nous est plus difficile encore de douter de la véracité de Tschudi, et dès lors nous déclarons une fois pour toutes qu'à nos yeux, ce manuscrit n'est probablement que l'ouvrage d'un Espagnol tout-à-fait novice en fait de quechua, et qu'il est par conséquent sans aucune valeur. La désinence ɦa qui sert à former les diminutifs en quechua, est aussi une marque de mépris, tout-à-fait comme en italien. Exemple : le mot *ragazzaccia* équivaut exactement à warmaɦa (ɦa se prononce comme *cia* en italien) qui ne veut pas dire qu'une fille est petite,

Ollantay.

Tukuy suyu hatariɦun
Tukuytan tajtanɦa makiy.
Kay maɦanan makiy ɦakiy,
Tukuypajmi ɦampiy iɦun.

Piki-ɬaki.

Ñoɦapas ɦay runataɦa
Haytaymanmi qarataɦa.

Ollantay.

Pi runata ?

Piki-ɬaki.

Ɬay Orɦu-Waranɦatan ñini
Payllan ɦanmanta tapukun

Ollantay.

Inkas iɦa masqaɦiwan
Ñispan piñakuskarɦani.

OLLANTAÏ.

Si tous se soulèvent contre moi, mon bras les abattra tous.
Rien ne peut résister à cette main qui rase tout avec ce terrible *champi*

PIED-LÉGER.

Moi aussi, je lui aurais donné un coup de pied, s'il n'avait pas été armé

OLLANTAÏ.

A qui donc ?

PIED-LÉGER.

Au Chef-Montagnard, à celui qui le premier est venu chez toi.

OLLANTAÏ.

Peut-être le roi l'avait-il envoyé ! Voilà ce qui rallume ma colère.

mais qu'elle est méprisable. En appelant les massues ɦanpiɦa, Pied-Léger indique le mépris qu'il avait pour les armes des ennemis de son maître. Bref, ɦampiɦantin, veut dire : avec leurs tristes ou misérables massues ; car la particule finale ntin indique la possession. La réponse d'Ollantaï, prouve bien que les gens armés dont parlait Pied-Léger étaient des adversaires, et non des amis qui venaient l'entourer.

583. Le mot kanajtaɦa (canactaca) est une variante de Tschudi, qui n'a pas de sens, et qui, pour former comme il le suppose le participe présent du verbe kanay, *brûler*, devrait être kanaspa. Kanaj, veut dire *celui qui brûle*, et kanajtaɦa, *à celui qui brûle*, idée complétement hors de propos en cet endroit. La vraie leçon est la nôtre qaarataɦa, qui vient de qaray, *peler, dépouiller*.

587-588. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Inkas	iɦa	masqaɦiwan
Le roi	peut-être	me fait chercher
Ñispan		piñakuskarɦani
En disant cela		j'étais enragé.

Le mot piñakuskarɦani est la 1re pers. sing. du plus-que-parf. du verbe piñakuskay, *être enragé*. Nous ne comprenons pas comment Tschudi a pu dans sa traduction le mettre à la 3e personne : « disant *qu'il est furieux.* » La variante ñispa, *disant*, au lieu de ñispan, *disant cela*, de sa 1re Éd. fait disparaître l'idée relative que nous avons exprimée par le pronom cela : car cette *n* finale que Tschudi a effacée dans beaucoup d'endroits du texte, équivaut précisément dans ce cas au pronom relatif *cela*. Au reste, tout ce dialogue dans la traduction de Tschudi n'est guère conséquent avec lui-même : Pied-Léger qui, aux vers 582-583, voudrait fouler aux pieds le Chef-Montagnard, en parle dans les vers 589-590 comme d'un homme aimable et qui lui est cher.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Piki-ĸaki.

Orĸu-Waranĥa, manan inkaĥu :
Runallan ĥayri millakuy.

Ollantay.

ĸinkarinñan ĸuskomanta
Kay sonĸuymi watupakun,
Kay tuku ĥaytan willakun
(Kunan ripusun kaymanta).

Piki-ĸaki.

ĥoyllurtari sakisunĥu ?

Ollantay.

Imanasajtaj ĥinkajtin?
Ay, ĥorllurllay ! Ay, urpillay !

Piki-ĸaki.

ĸay harawita uyariy,
Riĥa takikun.

Harawi.

Urpi uywaskaytan ĥinkaĥikuni
Huh ĥimlliyllapi.
Pajta rikuwaj tapukuypuni
Kay kitillapi.

PIED-LÉGER.

Non pas le roi, le Chef-Montagnard est venu de lui-même ; c'est un homme ignoble.

OLLANTAÏ.

Mon cœur me dit qu'il a disparu du Cuzco, et cette chouette m'en donne l'avis.

Partons sur le champ.

PIED-LÉGER.

Mais abandonnerons-nous Stella?

OLLANTAÏ.

Que puis-je faire? Elle est disparue! O Stella! O mon amour!

PIED-LÉGER.

Ecoute ce *yaravi* que l'on chante près d'ici.

Yaravi.

En un clin d'œil j'ai perdu ma colombe bien aimée.

Si tu veux la voir, cherche-la aux alentours.

599-638. Malgré le titre qu'on lui donne dans le texte, cette chanson ne participe pas du caractère du vrai *yaravi*, et appartient à cette poésie qui, en quechua, s'appelle waynu, (*huaino*) et consiste à dépeindre la nature ou la beauté, soit physique, soit morale, des personnes. On pourrait l'appeler une ode descriptive. La musique n'en est ni plaintive et mélancolique, comme celle du *yaravi*, ni gaie et dansante comme celle des *cashuas*, mais elle constitue un genre à part. Le *huaino* du texte renferme dix strophes de quatre vers rimant, le 1er avec le 3e, tous deux de 10 syllabes, et le 2e avec le 4e, tous deux de cinq syllabes. Etant composée presque entièrement de métaphores, cette chanson a été très-mal rendue par les autres traducteurs. C'est pour cela, et afin de donner une idée plus exacte des tournures quechuas, que nous présentons ici le mot-à-mot de plusieurs passages.

Millay munaymi, sumaj uyanpi :
ĥoyllur sutinmi.
Pajta pantawaj huhpa ĥayllanpi
Rikuy sutinmi.

Killawan kuska Inti matinpi,
Nanaj qapĥipi,
Kuskan illanku, huhpa sutinpi,
Anĥa kusipi.

Quoique infidèle, son visage est charmant : elle s'appelle Étoile.

Il est impossible de la confondre avec les autres à cause de son éclat.

La lune et le soleil rivalisent entre eux pour briller sur son front, étincelant d'un nouvel éclat, pleins d'allégresse.

603-606 Traduisons d'abord ce passage avant de le commenter :

Millay	munaymi,	sumaj	uyanpi
Laide	en amour,	belle	de visage,
	ĥoyllur	sutinmi	
	Étoile	est son nom.	
Pajta	pantawaj	huhpa	ĥayllanpi,
Pour ne pas	la méconnaître	une autre	en approchant,
	Rikuy	sutinmi !	
	Vois	son éclat.	

Millay a deux sens, *innombrable* et *horrible* ou *laid*. En quechua, la locution *laid en amour* veut dire *infidèle* ou *ingrat*. Suti, *clarté, éclat*, a été confondu par Tschudi avec suti, *nom*, à cause de l'orthographe ancienne qui était vicieuse. Dans mon texte, le premier mot est écrit avec un double *tt* et le second avec un simple *t*, ce qui est correct. Holguin dans son vocabulaire, nous donne seulement *sutti-suttilla*, qui est un dérivé adverbial de *sutti*, mais ce mot lui-même ne s'y trouve pas, quoique d'un usage très-commun. L'adverbe suti-sutilla, signifie *clairement, évidemment, manifestement*, et sa formation est conforme à l'explication que nous avons donnée dans la note sur le vers 56. Les traducteurs, par suite de la confusion qu'ils ont faite de ces deux mots, ont obscurci plusieurs passages du drame.

607-610. Voici le mot à mot :

Killawan	kuska	Inti	matinpi,
Avec la lune	joint	le soleil	sur son front,
	Nanaj	qapĥipi,	
	Beaucoup	en se brûlant,	
Kuskan	illanku	huhpa	sutinpi,
Ensemble	étincellent	d'un nouvel	éclat,
	Anĥa	kusipi.	
	Très	joyeusement.	

La construction logique est donc : Le soleil et la lune, en rivalisant sur son front, étincellent tous deux d'un nouvel éclat et très-joyeusement.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Llampu huhĥanri hillu kayñinpi;
Misatan awan
Yana yuraɟwan, llumpaɟ rinrinpi
Nanaɟtan rawran.

Sa chevelure soyeuse d'un noir sombre tombe en longues tresses
Sur son cou dont elle fait ressortir la blancheur.

Beĥiprankuna, munay uyanpi,
Kuyĥin paĥarin.
Iskaymi Inti kikin ñawinpi
Ĥaymi sayarin ;

Ses sourcils embellissent sa figure comme deux arcs-en-ciel,
Ses yeux étincellent comme deux soleils au lever de l'aurore ;

Beĥiprallanri ñakayĥa waĥin
Tukuy sipɟmi.
Ĥaypin munaypas llipipaɟ qapĥin
Sonĥu sikɟmi.

Et leurs cils sont des flèches ardentes et meurtrières.
Plus d'un cœur s'offre gaiement à leurs traits.

Aĥanĥaraypas sansan uyanpi
Ritiwan kuska,
Mitun yuraɟpi, sami utq̂api,
Hinan rikuska.

Ses joues sont comme des roses tombées sur la neige,
Et son visage, blanc et transparent, est comme l'albâtre.

611-614. Mot à mot :

Llampu	huhĥanri	hillu	kayñinpi ;
Très-tendre,	sa chevelure,	très-noire	aussi ;
	Misatan	awan	
	Deux couleurs	tressent	
Yana	yuraɟwan	llumpaɟ	rinrinpi
Le blanc	et le noir	derrière	l'oreille
	Nanaɟtan	rawran.	
	En s'accentuant	l'un l'autre.	

Construction logique : Sa chevelure soyeuse est très-sombre. La blancheur de sa peau derrière l'oreille (c'est-à-dire la blancheur de son cou) et le noir de ses cheveux, s'entrelaçant ensemble, se font ressortir mutuellement.

623. La fleur *achancaray*, est très-commune au Cuzco. Elle se distingue par sa couleur rouge très-foncée dont les Indiens tiraient un extrait pour se peindre le visage. Nous donnons cette explication, parce que Tschudi nous parle ici d'une fleur blanche nuancée de rose, que nous ne connaissons pas du tout. Dans mon texte, on trouve sansan, verbe qui dérive de sansa, *feu, flamme*, et non sisan, 3e pers. sing. du prés. de l'ind. de sisay, *éclore*, qui est sans doute une faute typographique. Il n'est pas conforme au génie de la langue quechua de supposer qu'une fleur puisse éclore de la neige.

625. Le mot utq̂a, qu'il ne faut pas confondre avec utq̂u, *fleur de cotonnier*, est le nom d'une espèce de marbre très-blanc et transparent, que nous avons rendu par albâtre, et qui, encore aujourd'hui, s'emploie au Cuzco pour faire les billes avec lesquelles jouent les enfants, et qu'on appelle simplement *las uscas*, en espagnolisant le mot. L'espèce de lupin à fleurs blanches dont parle Tschudi, et qu'il appelle *usca*, m'est absolument inconnue.

Sumaɟ siminpi ĥanpaɟmi paskan
Riti piñita.
Asispan ĥontun miski samasĥan
Tukuy kitita.

Sa bouche entr'ouverte laisse voir deux rangées de perles.
Et quand elle rit, son haleine embaume tout autour d'elle.

Llampu kunkanri ĥespi wayllusĥa
Paraĥay ritin.
Utq̂u munaymi basĥunwan kuska
Huntan puririn.

Sa gorge est polie comme le cristal et blanche comme la neige.
Ses deux seins charmants ressemblent à deux fleurs de cotonnier fraîchement écloses.

Beĥi makinri llullu kayñinpi
Q̂ullarimpunin.
Rukanankuna paskakuyñinpi
Ĥullunkun kutin.

Au seul toucher de sa main si douce, je tressaille de plaisir.
Ses doigts sont aussi blancs que des stalactites de glace.

627-630. Piñi ne désigne pas le collier lui-même, comme le suppose Tschudi, mais les grains de pierres fines dont il est formé; c'est pourquoi nous l'avons traduit par perles. Quand les grains sont d'une autre matière, généralement de petites baies, on les appelle ruru.

631-634. Mot à mot :

Llampu	kunkanri	ĥespin	waylluska
Doux	son cou est	comme cristal	poli
	Paraĥay	ritin.	
	Et blanc	comme neige.	
Utq̂u	munaymi	basĥunwan	kuska
Aux fleurs de coton	ravissantes	ses seins	semblables
	Huntan	puririn	
	Déjà pleins,	s'épanouissent.	

Tschudi, dans les deux premiers vers, nous parle d'un cou mou de cristal, et de neige blanche suspendue dans l'air. Waylluska, (participe passé de wayllay, *attendrir)* signifie *attendri, adouci*, et appliqué à une surface, *poli*. Dans le premier texte de Tschudi, on lisait *huattan*, au lieu de *hunttan*, par suite d'une faute typographique qui avait changé *n* en *a*. Faute d'avoir remarqué cela, Tschudi a traduit ce mot par *chaque année*, comme s'il eût été écrit *sapa huata*, avec un seul *t*, car le *t* de ce mot se prononce comme en français; mais avec un double *tt*, *huatta* signifie *île*, comme on peut le voir dans Holguin, qui distingue parfaitement ces deux mots. Cette même erreur a conduit Tschudi à écrire constamment dans sa 2e Éd. *huatta*, signifiant *année*, avec le *t* modifié qu'il emploie pour le double *tt*, ce qui est une faute grave, que je n'ai encore vue dans aucun livre imprimé. *Huata* est d'un usage fréquent chez les Indiens, qui ne l'ont jamais prononcé comme *huatta*, *île*, avec le *t* guttural. Selon mon *Alphabet Quechua*, j'écris wata, *année*, et wata, *île*. Quiconque a vu les fleurs du cotonnier récemment épanouies, appréciera la justesse et la beauté de cette métaphore. Le mot wata, *année*, au lieu de hunta, *plein*, non-seulement n'y ajoute rien, mais ne fait que la gâter. Dans ce passage, la finale *n* de ĥespi et de riti, équivaut à *comme*, et celle de hunta, à *déjà*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
FLAMMA VERITATIS
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ollantay.

Ha ! Kusi-ħoyllur !
Rejsirħanñus kay takiɟħa
Sumayñiykita ?
Ripullañun kay llakiɟħa
Maytapas kita.
Ñoħan ħanta ħinkañiyki.
Muspallasaɟña ;
Noħan kanta sipiħiyki
Wañullasaɟña.

OLLANTAÏ.

Ah ! Mon Etoile de bonheur !
Celui qui chante là-bas, sait-il combien tu es belle ?
Il me faut fuir d'ici et cacher ma douleur.
L'idée d'avoir causé ta perte, me rend fou ;
Et ta mort, dont je suis l'auteur, me tuera.

[*Dialogue second.*]

OLLANTAÏ, PIED-LÉGER.

Piki-ĦAKI.

Sipinpuniña ħoyllurta,
Manan tutapas kanñanñu.

PIED-LÉGER.

Peut-être Stella, ton étoile, est-elle morte, car ton ciel est bien sombre.

Ollantay.

Ihaħa rejsinħan Inka
Ollantaypa ħusasħanta ;
Tukuytan tarinħa awħanta
Tukuytajmi saħirinħa.

OLLANTAÏ.

Quand le monarque apprendra bientôt qu'Ollantaï l'a abandonné,
Tous les miens vont aussi le quitter pour se tourner contre lui.

Piki-ĦAKI.

Hinantinmi munasunki,
Anña ħokuɟ kaɟtiykiña :
Tukuypaɟmi rakikunki...
Ñoħallapaɟtaɟmi miña.

PIED-LÉGER.

Tu as l'affection de tous,
Grâce à ta libéralité :
Car ta main est ouverte à tous...
Et n'est fermée que pour moi.

Ollantay.

Imapajmi ħan munanki ?

OLLANTAÏ.

De quoi as-tu besoin ?

658. On voit ici un exemple qui justifie une des diverses acceptions que nous avons données au mot munay dans notre vocabulaire final ; celle d'avoir besoin, désirer, vouloir quelque chose.

Piki-ĦAKI.

Imapaɟ ? ĦAypaɟ, kaypaɟ,
Huhman ɒañata ħonaypaɟ.
Huh ħollkiyta rikunanpaɟ,
Noħatari manñananpaɟ.

Ollantay.

Riña kayari,
ĦAywan tukuy manñasunki

Piki-ĦAKI.

Manan kay uyay ħaypaɟñu ;
Anñatan ñoħa asini,
Anñatataɟmi ħasini ;
Lerqu kay manan noħaɟñu.
Ima ɒinkullus waħamun,
Karumantakaman hamun.

PIED-LÉGER.

De quoi ? D'acheter ceci, cela... D'offrir une parure à la petite... Et puis, dame ! je voudrais faire sonner mon argent : ça donne de la considération.

OLLANTAÏ.

Sois donc brave,
Et tout le monde te craindra.

PIED-LÉGER.

Mon visage ne s'accommode pas de la bravoure ; toujours gai et prêt à rire, trop habitué à l'oisiveté, je ne saurais froncer le sourcil.
Chut ! Je crois entendre au loin le son plaintif du fifre.

668. Tschudi, dans sa 2e Éd., a substitué keusu (ħewsu) à lerqu, tous deux mots quechuas et presque synonymes. ħewsu veut dire *louche*, mot déplacé dans cet endroit ; lerqu, *froncer le sourcil, regarder de travers*. Tschudi, avec son parti pris de changer tout ce qu'il n'a pas compris (et ici il avoue lui-même qu'il ne connaît pas ce mot) et avec son idée malheureuse de copier Nodal, nous donne une leçon fautive. Dans son Introduction, il a déjà fait du pauvre Pied-Léger un boiteux, et maintenant il lui donne des yeux louches. Evidemment, cet auteur, qui a une certaine connaissance lexicologique de la langue des Incas, est complétement étranger à son génie. En outre, le vers qu'il nous y donne, est très-obscur, car le verbe de la proposition ne s'y trouve pas.

669. Au lieu du mot ɒinkullu, on lit dans la 1re Éd. de Tschudi PITO, *fifre*, et dans la 2me, il a copié la leçon de Markham, pututu, *trompette faite avec une conque marine*. Il est évident que PITO est un mot espagnol, et pourtant Tschudi, qui est si sévère pour MISI, ne l'a pas compté au nombre des hispanismes qu'il trouve dans son premier texte. Comme le vers n'avait que sept syllabes d'après ce texte, on voit clairement que le mot *pito*, de deux syllabes, est une variante moderne à la place d'un autre mot de trois syllabes qui devait se trouver dans le texte original. Notre leçon ɒinkullu, qui a le même sens (fifre), nous semble plus acceptable que la leçon de Markham ; car le verbe waħamuy, *pleurer*, pris au figuré, selon le génie de la langue quechua, s'applique beaucoup mieux au son du fifre qu'à celui de la trompette. Il est vrai que le vers 416 est contraire à cette assertion ; mais nous croyons que tous les *quechuistes* s'accorderont avec nous pour trouver ce verbe, là aussi, un peu déplacé. Les verbes ħaparıy, *crier*, et toɟyay, *éclater*, seraient plus acceptables pour exprimer le son du pututu.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ollantay.

Ñoĥataĥa masqawanku ;
Haku, ñawparıy.

Pikı-ĸakı.

Ayĥıjpajĥa ñoĥan kanı.

OLLANTAÏ.

Sans doute on est à ma recherche ;
Partons, marche en avant.

PIED-LÉGER.

Quand il s'agit de fuir, j'en suis.

SCÈNE V.

Même décor que pour la scène III.

LE ROI PACHACOUTIC, ŒIL-DE-PIERRE, puis un MESSAGER.

Inka Paĥakutıj.

Ollantaytan masqaĥını :
Manan payta tarınkuĥu.
ĸiñayñıymı puĥu-puĥu,
Paypın llojllata tarını.
Rikunkiĥu ĥay runata ?

LE ROI PACHACOUTIC.

J'ai fait chercher Ollantaï partout
Personne n'a pu le rejoindre.
La colère dont mon cœur est plein
doit déborder sur lui.
L'aurais-tu rencontré?

673. Le verbe kay, *être,* signifie aussi, sans avoir besoin d'aucun suffixe, comme on le voit dans ce vers, *être bon à quelque chose.* Dans ce passage, Pied-Léger dit que, pour ce qui est de fuir, il est très-capable. Le verbe kay a la même force au vers 668, où Pied-Léger, en le faisant suivre de la négation manan, dit : « Je ne suis pas capable de froncer le sourcil. »

677. Tschudi a traduit ce vers : « Je trouve en lui un torrent », ce qui est parfaitement littéral, mais ce qui prouve aussi que cet auteur ne connaît pas cet idiotisme, qui, en quechua, a la valeur que nous lui donnons dans notre traduction. *Trouver un torrent* veut dire métaphoriquement : *Avoir l'occasion de se livrer à un juste accès de colère.*

Rumı-Ñawı.

Manĥarishan ĥanpaj karĥan.

Inka.

Waranĥa runata ahllaspa
Purıy payta masqamuway.

Rumı-Ñawı.

Ñaĥa maytapas purirın,
Kimsa punĥawñas ĥusan ?
Wasınmanta piĥa pusan
ĸayraykun mana riqurın.

Huh ĸaskı.

(Huh qipuwan hamuspa.)

Kay qiputan apamunı
Urupampamanta kunan.
Huh ĥimllıypın, hina munan
Hamunayta, ñan rikunkı.

Inka.

Iman ĥaykunapı sımı ?

ĸaskı.

ĸay qipuĥa willasunkı.

Inka.

(Rumı-Ñawita.)

Kayta paskay, Rumı-Ñawı.

Rumı-Ñawı.

Kayĥa llanta : Ñan ĥawarwan
ĸay umanpı watashaña ;

ŒIL-DE-PIERRE.

La crainte l'aura éloigné de toi.

LE ROI.

Prends avec toi mille guerriers,
et mets-toi à sa poursuite.

ŒIL-DE-PIERRE.

Qui sait où il est allé, depuis
trois jours qu'il a disparu?
Peut-être quelqu'un le cache
chez lui, et le rend invisible.

UN MESSAGER.

(*Entrant avec un quipo à la main.*)

Voici, seigneur, un quipo de la
ville d'Urubamba.
On ma ordonné de me rendre ici,
rapide comme l'éclair, et me voici.

LE ROI.

Quelle nouvelle apportes-tu ?

LE MESSAGER.

Ce quipo te le dira.

LE ROI.

(A Œil-de-Pierre.)

Examine cela, Œil-de-Pierre.

ŒIL-DE-PIERRE.

Voici le quipo: Le diadème a
déjà ceint sa tête;

693. Généralement les cordelettes des quipos étaient attachées le long d'une corde plus grosse qui servait comme de tronc (llanta en quechua) et dépassait souvent la longueur d'un mètre. Les différentes couleurs des cordelettes, le nombre des nœuds que portait chacune d'elles, et même les différentes manières dont ces nœuds étaient faits, formaient un système complet d'écriture que malheureusement jusqu'à ce jour, il a été impossible de déchiffrer. Les cordelettes étaient de laine de lama, et les rares exemplaires qui ont survécu à la conquête sont tout à fait détériorés, ayant été longtemps enfouis sous terre, où les Indiens les avaient cachés pour les soustraire

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

695 Kay rurukunarı runan
Tukuy payman watasĥaña.

Inka.

Imatan ĥan rikurĥankı ?

Ĥaskı.

Ollantaytas tukuy Antı
Runakuna ĥaskırĥanku.
700 Hinatan willakurĥanku,
ĦawartasĦawtu kunpantı
Aysarintaȷ umallanpı.

Rumı-Ñawı.

Ĥaytan ʠipu willasunkı.

et les nœuds suspendus aux fils, ce sont tous ses partisans.

Le Roi.

Et toi, as-tu vu quelque chose?

Le Messager.

On dit que tous les Antis ont fait une grande réception à Ollantaï.

Plusieurs racontent l'avoir déjà vu couronné du diadème royal qu'il porte fièrement sur sa tête.

Œil-de-Pierre.

Le quipo indique la même chose.

aux recherches des oppresseurs. Œil-de-Pierre emploie ici la figure appelée synecdoche en disant kayĥa llanta, *voici le tronc*, au lieu de *voici le quipo*. C'est la partie prise pour le tout, comme quand on dit : *Voici une voile*, pour dire : *Voici un navire*.

695. Dans ce vers, le mot ruru, signifie *nœud*. Barranca lui a donné le sens de grain de maïs, en faisant ainsi entendre que le quipo était semblable à un chapelet et que les grains de maïs pouvaient en faire partie.

698-702. Mot-à-mot :

Ollantaytas	tukuy	Antı
Ollantaï	tous	des Andes
Runakuna	ĥaskırĥanku.	
Les hommes	ont reçu.	
Hinatan	willakurĥanku	
C'est ainsi	que tous racontent	
Ħawartas	Ħawtu	kunpantı
Que la tresse	du Ħautou	enroulée
Aysarintaȷ	umallanpı	
Il est portant	sur sa tête.	

Voici le même passage, en remplaçant les inversions habituelles au quechua par la construction française : « Tous racontent que tous les hommes des Andes ont reçu Ollantaï, et qu'il porte sur sa tête la tresse enroulée du Ħautou. » Dans la 1re Éd. de Tschudi, le vers 701 se lisait ainsi : *ccahuatas llaitucun panti*, ce qui est à peu près la même leçon que la nôtre, sauf que la division des mots est défectueuse. Le *Ħautou* était une seule tresse longue qu'on enroulait autour de la tête en en faisant une espèce de diadème. Voir *Garcilaso de la Vega* : C. R. — P. I, Lib. I, Chap. 22.

Inka.

Amaraȷ ʠiña ŧoȷyaȷtıy,
705 Purıy purıy, ĥan waminĥa :
Kallpaykirı pisıȷtinĥa,
Manaraȷ aswan ĥayaȷtın,
ʠisĥa ĥunka waranĥata
Suyuykita takurispa,
710 Utbay-utbay purırispa,
Muĥuĥimuy ĥay awĥata.

Rumı-Ñawı.

Paĥarillan ŧoȷsısaȷmı ;
Wallawisa kamariskan.
ĥollamanñan purıriskan,
715 Tukuyta harkamusaȷmı,
Ĥay wayquman tihranapaȷ ;

Le Roi.

Je contiens à peine ma colère !

Chef valeureux, il faut partir contre ce rebelle avant qu'il ne devienne trop puissant. Si tes forces ne sont pas suffisantes, augmente de cinquante mille le nombre de tes guerriers. Poursuis-le à marches forcées, et ne t'arrête pas qu'il ne soit châtié.

Œil-de-Pierre.

Dès demain je me mets en route; je vais en toute hâte préparer tout.

S'il prend le chemin des *Collas*, je me fais fort de ramener ici les fugitifs, pour les précipiter du haut

712. Tschudi a confondu paĥarillan, *demain*, avec paĥar, *de bon matin*, généralement employé sous la forme réduplicative paĥar-paĥar. Il est vrai que paĥarın est la 3e pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe paĥarıy, qui répond au verbe français *poindre* en parlant du jour (*amanecer* en espagnol). Mais ce même verbe, en prenant la désinence llan, devient substantif et signifie *le jour de demain* ou *le lendemain* d'un jour donné. Pour exprimer l'idée de Tschudi, le texte quechua aurait dû être : Paĥar-paĥarmı ŧoȷsisaȷ.

713. Le mot wallawisa a été traduit par Tschudi *armée*, tandis que ce n'est qu'un adverbe qui signifie *promptement*, *en toute hâte*, ou un adjectif qui a le sens d'*entêté* : car, dans la langue des Incas, le même mot peut avoir la valeur d'un substantif, d'un adjectif, d'un verbe, d'un adverbe, etc, selon la place qu'il occupe dans la proposition ou le suffixe qui s'y ajoute. Dans les vers 197 et 414, on trouve ce même mot avec le sens que nous lui donnons ici. Mais Tschudi, dans sa 2e Éd., l'a remplacé au vers 197, par les deux mots huacsa (waȷsa, *édenté*) et huicsa (wihsa, *ventre*) qu'il a traduits par insatiable (unersaettlich), mais qui, en réalité, n'ont aucun sens dans cet endroit.

716. Tihray veut dire *rouler*, et tihranapaȷ, *faire rouler* quelque chose sur une pente inclinée ; mais ce même mot, appliqué aux personnes, renferme l'idée d'un supplice infligé aux criminels et consistant à les faire rouler dans un précipice. Il existe à quelques minutes de la forteresse d'Ollantaï, au village du Tambo, un de ces précipices qu'on appelle aya wayqu, *la pente des morts*. C'est une surface de pierre très-unie, d'une immense hauteur et presque perpendiculaire, qui fait face à la forteresse. Il y avait dans l'empire des Incas plusieurs autres localités dont la nature se prêtait à ce genre de supplice, et qui avaient la même destination : mais celle du village de Tambo, selon la tradition, était réservée aux grands criminels. C'est évidemment à ce supplice qu'Œil-de-Pierre fait allusion dans notre drame. La traduction de ce passage par Tschudi : « Pour battre cette campagne » se refuse à tout commentaire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ħay awħata sipınapaȷ.
Kawsaȷtapas, wanuȷtapas;
Atısajmı runantapas.
Ħanrı, Inka, samarikuy.

du rocher; ton ennemi doit périr, et, mort ou vif, tu l'auras;
Mes forces suffiront : en attendant, seigneur, repose-toi sur moi.

SCÈNE VI.

Intérieur de la forteresse d'Ollantaï dans le village de Tambo.

[*Dialogue premier.*]

OLLANTAÏ, CHEF-MONTAGNARD et d'autres Chefs.

Orĸu-Waranĸa,
Ñan waminĸa ĥaskısunkı
Antı-suyu runakuna.
Anĥan waĥan warmıkuna
Rikunkı, kunan rikunkı;
Ħayantamansı purinĸa
Tukuy runa, tukuy Awkı,
Anĥa karun purınayki.
Ima punĥawĥa taninĸa
Sapa wata llojsmanĥıs

CHEF-MONTAGNARD.

Tu es déjà accepté comme grand chef par les Antis.
Toutes les femmes pleurent, comme tu le verras; parce que les guerriers et leurs chefs vont partir pour la guerre contre Chayanta, et tu dois entreprendre une lointaine expédition. Quand finiront ces voyages où chaque année nous allons à la

723. Wahay veut dire *pleurer, se plaindre*, et jamais *jubiler, être dans la joie*, comme le suppose Tschudi. Les femmes avaient sujet de pleurer, parce que, la guerre contre Chayanta une fois décidée, on croyait qu'Ollantaï allait chez ses sujets les Antis, pour y prendre l'armée et la mettre en marche. Ce vers et les suivants, qui se rapportent directement à l'expédition entreprise contre Chayanta, ont été plus ou moins dénaturés par les traducteurs.

Ħay karu llaȷtakunaman
730 bis Ħay millay awĥakunaman,
Yawartan llipı hîĥanĥıs?
Ña Inkaĥa, ña paypaȷta
Miq̂uyñinta ĥespıkuspan,
As kukatarı apakuspan,
Saykuskanku tukuy llaȷta.
Aĥu purummı masq̂ana,
Ħaypın llamapas pisiĥan
Ħaypın ĥakınĥista tipan
Millay turpuȷpas q̂iskaña;
Unupas ĥaypaȷmı apana
Wasankupı, uhyanapaȷ,
Wañuytapas y suyana.

recherche de pays éloignés et à la rencontre d'ennemis sans nombre, au prix de torrents de sang?
Le roi, pourvu qu'il ne manque ni de nourriture ni de sa provision de coca, peu lui importent les fatigues du peuple.
En traversant les déserts sablonneux, nos lamas périssent.
Là, nos pieds sont déchirés par des épines acérées;
Là, pour ne pas mourir de soif, nous devons transporter l'eau sur nos épaules et de très-loin.

Ollantay.

Apukuna, uyarıyĥıs
Orĸu-Waranĥaȷ rimasĥanta.

OLLANTAÏ.

Ecoutez, braves guerriers, ce que dit le Chef-Montagnard.

730 *bis*. Ce vers se lit ainsi dans la 2e Ed. de Tschudi et dans celle de Markham : Ħay awĥa runakunaman, ce qui pour le sens est à peu près la même chose que notre leçon. Dans le 1er texte de Tschudi, il n'existe pas. Toutes ces lacunes, dont les corrections dans les autres textes ne sont nullement d'accord entre elles, prouvent l'antiquité de ce premier texte, qui est vraiment un monument littéraire. Il serait très-difficile de décider si c'est le vers de Markham ou le nôtre qui est le primitif. A mon avis, tous les deux sont des additions postérieures destinées à remplacer la leçon originaire qui est perdue.

732. La scène à laquelle ce vers appartient, ayant été considérée erronément comme ne faisant qu'un avec le dialogue suivant qui se rapporte au couronnement d'Ollantaï, déjà révolté contre Pachacoutic, les traducteurs n'ont pu comprendre comment on pouvait encore y parler du roi en termes d'amitié. De là, la variante de ce vers dans le texte de Markham, reproduite dans celui de Tschudi : Ñohanĥıspaȷta, paykunaȷta, vers que Tschudi considère comme faisant suite au 3e quatrain et en complétant le sens, tandis qu'en réalité, le 3e quatrain finit, aussi bien que le sens, au vers 731, et que le vers 732 se rattache au quatrain suivant.

734. Garcilaso, qui parle à plusieurs reprises de la *coca*, et en vante les qualités dans ses *Comentarios Reales*, nous raconte (P. I, L. IV, Cap. 2) que cette feuille était réservée exclusivement à l'usage du roi et de ses parents, et considérée comme une chose presque sacrée, à laquelle il était interdit au vulgaire d'avoir part. Il est curieux de remarquer dans ce vers comment le Chef-Montagnard s'exprime dans le même sens, attribuant au roi la provision de *coca*, comme si lui seul devait en profiter. Selon le même Garcilaso (P. I, L. IV, Cap. 16), le prince Yahuar Huaccac est le premier qui ait donné de l'importance à cette feuille provenant d'un petit arbre originaire de la province des Andes, et qui en ait reconnu l'usage et favorisé la culture.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

745 Ḱay saykuy kamarishanta
Sonḥuykiḥispi hapiyḥis.
Tukuy Antita llakispan,
Karaj sonḥu ñini Inkata:
« Samariḥun kunan wata,
750 Anti-suyu sispan-sispan.
Ḱay runakunan tojyanan
Sapa watan llipillankn.
Ña kanasha ranku-ranku,
Hina tojyan, hina onḥujyan,
755 Hika karu purishanpi
Mayḥika runan pisipan!
Mayḥika Awkin taripan
Wañuyñinta ḥay-kashanpi!»

Il faut bien peser les fatigues qu'il vous a dépeintes.

Plein de pitié pour les Antis, j'ai dit au roi avec le cœur endolori :

« Il faut laisser reposer pour cette année la province des Andes qui n'en peut plus. Ce sont les braves qui tous les ans s'immolent pour toi.

Soit par le fer, soit par le feu ou par la maladie, ils périssent en grand nombre, et combien ne reviennent jamais de ces expéditions lointaines! Combien de princes ont trouvé la mort dans ces entreprises!»

747-748. Mot-à-mot :

Tukuy	Antita	llakispa
Tous	les Antis	en plaignant,

Karaj	sonḥu	ñini	Inkata, etc.
Démangé	le cœur,	je dis	au roi.

Ollantaï, dans ce dialogue, cache encore son dessein de se révolter contre le roi. Il dit que la pitié qu'il éprouve pour ses sujets l'avait engagé à prier l'Inca de laisser les Antis en paix. La variante du manuscrit bolivien présentée par Tschudi soncocama n'a pas de sens, car la désinence kama ajoutée à un nom de lieu, de ville, de province, d'endroit, etc., équivaut à la préposition *jusqu'à*. Ainsi, Pariskama voudrait dire *jusqu'à Paris*. Le suffixe kama a encore d'autres emplois, mais jamais celui que le texte de Tschudi lui donne dans ce passage, lequel, pour être correct, devrait être ainsi conçu : Inkaj sonḥun-kaman ñini, et alors signifierait littéralement : « J'ai parlé au roi jusqu'au fond du cœur. » La traduction donnée par Tschudi ne correspond pas même à sa propre leçon, toute défectueuse qu'elle soit. La vérité est que ce passage, comme tous les autres qui concernent la conquête de Chayanta, a été très-mal rendu par les autres traducteurs. En quechua, karaj, *démangé*, signifie dans le sens moral, *triste*, *endolori*.

Hinan, Anti, llojsimuni
760 Inkanḥispa ñawḥinmanta,
Manan! ñinin; hinamanta
Ñoḥan kunan pawamuni.
Manan pipas llojsisunḥu,
Samakuyḥis wasiykipi
764 bis Mana Inka munajtinri
765 Noḥan kasaj awḥa ḥunḥu!

C'est ainsi, ô Antis! que j'ai laissé la cour du roi,

En lui disant que pour cette fois vous vous tiendriez en repos; et j'accours vous dire que personne ne se prépare à abandonner son foyer.

Et si le roi persiste, je me déclare son ennemi implacable!

759-762. Mot-à-mot :

Hinan,	Anti,	llojsimuni
Ainsi,	O Antis,	j'ai quitté

Inkanḥispa	ñawḥinmanta.
De notre roi	le côté.

Manan!	ñinin;	hinamanta
Non!	lui dis-je;	et c'est ainsi

Ñoḥan	kunan	pawamuni....
Que moi	maintenant	j'accours....

Ollantaï, qui, comme nous l'avons fait observer (sur les v. 747 et suiv.), cache encore son dessein de se tourner contre le roi du Cuzco, raconte ce qu'il a fait avant de quitter la Cour, et prétend gagner le cœur de ses sujets, en leur disant qu'ils ne seront pas contraints de prendre part à la guerre contre Chayanta, qui, à ce moment, occupait probablement tous les esprits. La locution que nous avons traduite littéralement : *Non! lui dis-je*, signifie ici, d'après le contexte : « Je me suis opposé au dessein du roi de troubler votre repos. » Nini est la 1re pers. sing. du pr. de l'ind. du verbe ñiy, *dire*. Tschudi l'a traduit par la 3me pers. en faisant de l'Inca le sujet du verbe. C'est qu'il n'a pas compris le sens de tout ce passage. Ollantaï, voulant expliquer sa présence à Tambo, raconte qu'après avoir dit au roi ce qu'il croyait le plus propre à le persuader, il est accouru aussitôt dans ce village. Tschudi, qui, dans plusieurs endroits, n'a fait que traduire Barranca, suppose ici qu'Ollantaï, au lieu de raconter ce qu'il a fait, parle au futur, comme s'il s'agissait d'un simple projet. Inutile de dire que les variantes de cet auteur, sur un texte dont le sens est si clair, sont tout-à-fait inacceptables.

764 *bis*. Dans notre texte, au lieu du vers Noḥataj llajtaykiḥispi, qui se trouve dans le texte de Markham, nous avons Mana Inka munajtinri. Ce vers, qui est le 3me du dernier quatrain, et dont l'absence faisait une lacune dans le sens, n'existe pas dans le 1er texte de Tschudi, ce qui prouve que cette faute, dont probablement l'origine est ancienne, a été corrigée postérieurement, et que ni le texte de Markham ni le mien n'ont la leçon primitive. Je préfère la mienne, parce que le sens en est beaucoup plus naturel.

765. Le mot ḥunḥu est un adjectif qui veut dire *sauvage*, *indomptable*. C'est pour cela qu'il est devenu le nom propre d'une tribu barbare, qui n'a pu être soumise, même après la conquête des Espagnols, et qui habite le nord de la province de la Convention du département du Cuzco. Dans le texte, ce mot a sa signification commune. Tschudi, tout à l'inverse, suppose que c'est le nom propre de la tribu des *Chunchos* qui a donné origine à l'adjectif.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

[*Dialogue second.*]

OLLANTAÏ, CHEF-MONTAGNARD, HANCO-HUAILLO, d'autres Chefs et la foule du peuple.

Tukuy.

(Ĥaparispa.)

Inkayku kawsay wiñaypaȷ
Puka unanĥata hoĥarıy
Samı ĥawarta aysanaykipaȷ!

ILajta.

(Hawamanta.)

Inkan paĥarın Tampupı!
Inkan paĥarın! Inkan paĥarın!

Hanqu-Wayllu.

Makıymanta ĥaskıy Inka
Suyuykıȷ hoshan llawtuta.

Tous.

(*En criant.*)

Sois notre roi à tout jamais!
Arbore l'étendard rouge, et porte la couronne de joie!

LE PEUPLE.

(*Crie en dehors*).

Tambo a maintenant son roi!
Il se lève comme l'astre du jour!

HANCO-HUAILLO.

Reçois de mes mains la couronne que te donne ton peuple.

766. Le dialogue qui commence à ce vers, et qui dans tous les textes, mon manuscrit compris, est supposé avoir eu lieu dans le même endroit et à la même époque que le précédent, a été isolé par moi, parce qu'une simple lecture du drame m'a fait comprendre que le couronnement d'Ollantaï comme roi des Andes n'a pu avoir lieu que plusieurs jours après l'entretien qui précède, où il était question de préparer les esprits à ce couronnement, en exploitant l'aversion des Antis pour la campagne projetée contre Chayanta, par le roi Pachacoutic. Cette circonstance a échappé à Markham et à Tschudi, et c'est cē qui a donné lieu à toutes leurs variantes inutiles, et à leurs fausses interprétations du texte dans le dialogue précédent.

768. ĥawar qui, littéralement veut dire *tresse*, est ici synonyme de llawtu, insigne qui était l'équivalent d'un diadème. Aujourd'hui, le mot hawar s'emploie pour désigner toute corde tressée de crins ou de sparte. Dans le 1er texte de Tschudi, le mot aysanaykipaȷ, *tu dois porter*, se lisait ăhinaykipaȷ. Cette leçon défectueuse, qui était sans doute le résultat de la maladresse du copiste, a donné lieu à Tschudi de mettre dans sa 2de Éd. une variante incompréhensible. Le vers qu'il introduit avant celui qui nous occupe :

767 *bis*. ILawtuykipajtaȷ kamarıy
Et pour ton diadème prépare

est hors de propos. C'est évidemment une addition postérieure qui a pris place dans les textes dont il invoque l'autorité. Pareillement, dans le vers 768, le mot sanı, au lieu de samı, est déplacé. bawajta *(kahuacta) à celui qui regarde* et wataypaȷ, *pour attacher*, ne sont susceptibles d'aucune explication.

Karu-karun Willkanuta
Willkakunata wajyajtinĥa
Hamullanĥan, punĥaw-tuta.

Tukuy.

Inkan paĥarın Ollantay!

Ollantay.

Orĥu-Waranĥa, Awkı kay,
Antı-suyuta kamaĥıy.
Kayĥa ĥukuy, kayĥa waĥıy,
Waminĥaypas ĥantaȷ kay.

Tukuy.

Orĥu-Waranĥa waminĥa!
Kawsaĥun! kawsaĥun!

ILajta.

(Hawamanta.)

Orĥu-Waranĥa kawsaĥun!

Ollantay.

Hanqu-Wayllu, ĥanmı kankı
Aswan yuyaȷ maĥu Awkı.

La lointaine Vilcanota elle-même, au premier signal, t'enverra ses peuples pour se ranger sous ta loi.

Tous.

Le Roi Ollantaï se lève comme l'astre du jour!

OLLANTAÏ.

Chef-montagnard, je te nomme chef suprême de la province des Andes. Reçois mon panache et ces flèches, et commande en maitre à l'armée.

Tous.

Longue vie au Chef-Montagnard! Vivat! Vivat!

LE PEUPLE

(*Crie en dehors*).

Vive le Chef-Montagnard!

OLLANTAÏ.

Hanco-Huaillo, tu es le plus âgé et le plus sage parmi les princes.

773. Willkanuta est composé de willka, *miraculeuse*, et unuta, *l'eau*, l'u initial du dernier mot disparaissant par une sorte de contraction. *L'eau miraculeuse* est le nom d'une petite rivière et aussi celui de la grande cordillère qui sépare le département du Cuzco de celui de Puno, et à laquelle cette rivière, qui y prend naissance, a donné son nom. Ce cours d'eau, dans les temps de pluie, se gonfle tellement que le passage en devient impossible, ou du moins très-périlleux. Peut-être est-ce la raison qui lui a fait donner autrefois ce nom qu'il porte encore aujourd'hui : mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, on ne peut faire que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Au temps des Incas, selon la tradition, il y avait au bord de la rivière une grande ville de même nom, qui était le chef-lieu de toute la contrée avoisinante, et c'est ce qui ressort aussi du contexte de notre drame.

776. Après ce vers, il y a dans le manuscrit de Markham huit vers qui ne se trouvent ni dans mon texte ni dans aucun autre à ma connaissance. Nous croyons que c'est une intercalation moderne, et comme elle est tout-à-fait inutile pour la marche du drame, nous nous sommes bien gardé de l'adopter.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

hamm kunan hurawanki
(Willka-Umaj ayllun kanki),
Kay sipita waminhayman.

Hanqu-wayllu.

(honhurisha Orhu-Wanranhaman)

Kay sipitan kay watani
Makikiman, yuyanaykipaj
Tukuyta wayllunaykipaj.
barin kanki; sayariy!

Orhu-Waranha.

Waranha kutin yupayhani,
bapaj Inka, rurashaykita.

Hanqu-Wayllu.

bari barita kawariy
Umanmanta sapinkama

Je désire que tu donnes aujourd'hui,
(Tu es parent du grand prêtre),
L'anneau au Chef-Montagnard.

HANCO-HUAILLO.

(Au Chef-Montagnard qui s'agenouille).

J'attache cet anneau à ta main,
pour que tu n'oublies jamais que
tu dois avoir de la clémence pour
tous. Lève-toi, tu es un héros!

CHEF-MONTAGNARD.

Je bénis mille fois, illustre roi,
l'honneur que tu me fais.

HANCO-HUAILLO.

Voici le vaillant Vaillant
Armé des pieds à la tête,

787. Nous avons dit, dans notre *Etude* préliminaire, que Willaj-Uma était le titre de tous les grands prêtres et non pas un nom propre de personne. Ce vers, qui est mis entre parenthèses comme étant une observation incidente, nous éclaire sur la famille à laquelle appartenait le Willaj-Uma de notre drame, famille qui n'était autre que celle de Hanco-Huaillo dont nous avons parlé dans la même étude. Il est probable que l'Astrologue, comme presque tous les personnages du drame, est historique. En effet, si c'était un personnage imaginaire, il ne serait pas venu à l'idée de l'auteur du drame de faire cette réflexion qui interrompt inutilement la suite du discours et n'avait d'intérêt que pour les spectateurs de l'époque.

788. Dans ce vers, Tschudi écrit correctement sipi, comme on le voit ici, avec un *p* ordinaire, et dans le vers suivant ainsi que dans la note, où il répète le même mot, il l'écrit avec le *p* barré. Cette incertitude, que nous avons déjà signalée à propos d'autres mots, nous fait répéter encore une fois que cet auteur, étant étranger, ne pouvait posséder assez la phonétique de la langue quechua pour en composer l'alphabet. Sipi veut dire *anneau* en général, et peut se traduire *bague*, *bracelet*, *collier*, selon les cas. C'est la racine du verbe sipiy, *mettre à l'anneau*, *pendre* : car la corde destinée à ce supplice était problablement pourvue d'un anneau de fer qui faisait la fonction de nœud coulant. Sipiy, s'emploie aussi métaphoriquement pour *tuer*.

795-798. Ce quatrain renferme un calembourg très-ingénieux. bari veut dire *homme fort*, *vaillant*, *intrépide* : il est aussi nom propre de personne. Garcilaso, (P. I, L. III, Cap. 14) dit : « Un de ces Seigneurs s'appelait bari et l'autre hipana, » et dans le titre du chapitre indiqué, il les appelle *Grandes Curacas*, ce qui équivaut à *Grands Seigneurs*. En français, l'adjectif vaillant est aussi substantif patronymique, comme quand on dit *le maréchal Vaillant* : il en est de même en quechua, ce qui nous facilite la traduction littérale de ce jeu de mots. Barranca et Tschudi n'ont pas remarqué

Qiskawan pahallishata
Haynan kana bari bari.

(bariman kutirispa.)

Manan haykaj rikurhanhu
Wasaykita awhaykikuna.
Ayhiwajtaj puna runa
Manhawajtaj, llullu-qahu!

Orhu-Waranha.

Uyariyhis, Antikuna!
Ñan Inkanhis kunan kanña,
Ñan kunanha yuyanaña
Tahyananhis, runakuna!
Mahu Inkas hushomanta
Suyunkunata kamarispa
Awkikunata samispa

Et tout hérissé comme un porc-épic.
C'est ainsi que doit être le vaillant
Vaillant.

(Se tournant vers Vaillant.)

Jamais tes ennemis ne t'ont vu
par derrière.
Homme de la *Puna*, ne va pas
maintenant fuir et trembler comme
un roseau!

CHEF-MONTAGNARD.

Guerriers des Andes, écoutez!
Nous avons déjà un roi,
Et sachez que dorénavant, il faut
hardiment le soutenir.
On dit que le vieux roi du Cuzco
convoque ses guerriers et avec habileté s'attache les chefs,

cette particularité. Dans le chapitre suivant, Garcilaso parle de la conquête de Chayanta, ce qui mérite d'être remarqué, car nos lecteurs savent déjà ce que nous avons dit à ce sujet, dans notre *Étude* préliminaire.

801. Puna veut dire un lieu de collines aride et ouvert à tous les vents. Il n'y a pas de *punas* dans les contrées fertiles de l'ancienne province des Antis *(Antisuyu)*, ce qui confirme que bari, *(Vaillant)*, à qui on donne ici le titre de puna runa, *homme de la Puna*, n'était pas du pays. Garcilaso, au chapitre cité dans la note précédente, dit que bari était de la province des Collas *(Collasuyu)* dont le territoire est presque entièrement composé de ces *punas* dont nous venons de parler. Cette circonstance est probablement celle qui a donné origine au nom de *Puno*, qu'aujourd'hui porte au Pérou le département ainsi nommé, qui occupe le territoire de l'ancienne *Collasuyu*. Comme, selon l'histoire, bari était soumis volontairement aux Incas, il n'y a rien d'étrange à ce que ce cacique, ou un de ses descendants du même nom, se trouvât parmi ceux qui prirent part à la révolte d'Ollantaï.

802. Pour comprendre la valeur grammaticale des mots llullu qahu, voir la note au vers 1211.

804. Mot-à-mot :

Ñan	Inkanhis	kunan	kanña
Déjà	notre roi	maintenant	il y a

Dans la 1re Éd. de Tschudi, au lieu de notre leçon kunan kanña, on lisait kunankaña, qui est la 3me pers. sing. du futur du verbe kunay, *conseiller*, suivi du suffixe ña (kunanha-ña), ce qui ne saurait avoir d'application ici : car on n'emploie jamais ce verbe dans le sens de gouverner un État. Au contraire, il résulte du contexte, qu'ici le Chef-Montagnard annonce au peuple, après le couronnement d'Ollantaï, que désormais les Andes ont un roi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Horkumunka makanata :

Tukuy kusko llojsimunñan
Kay wayquman, ñokañista
Sipimanpaj, wasiñista
Kanaripytan kayka munan.
Manan punkaw usunañu :
Orku runata masqaripy,
Kompikunata kamaripy,
Manapunin kasimañu.
Kay Tamputa pakay, llutay
Huk punkullata sakispa
Orkukunapi ; katarispa
Hinantinpi miyuta kutay
Wañiñista kampinapaj.

Kaywan wañi pitananpaj,
Wañunanpaj utkay-utkay.

Pour faire marcher son armée contre nous :

Le Cuzco en masse va envahir le sein de notre montagne, avec le dessein de nous tuer et d'incendier nos demeures.

Il n'y a pas un jour à perdre :

Convoquez tous les Montagnards et tenez prêts les uniformes de l'armée, sans aucun retard.

Munissez Tambo de remparts,
Ne laissant qu'une sortie
Donnant sur la montagne ; et pilez dans le mortier quantité d'herbes vénéneuses pour empoisonner nos flèches.

Ainsi, la mort les atteindra plus vite que le trait qui les frappera.

812. Wayqu désigne ici un endroit caché par les anfractuosités des montagnes. Le bourg d'Ollantaï-Tambo se trouve dans un de ces endroits, et la forteresse, au sommet de la montagne qui le protége. Le Chef-Montagnard ne pouvait employer d'expression plus propre à désigner cette localité. Le même mot a encore d'autres significations que nous expliquons dans notre vocabulaire final.

817. Chez les Incas, les chefs portaient de petits caleçons semblables à ceux des nageurs ou des pêcheurs, (wara en quechua), et on tenait pour un grand honneur de recevoir ce vêtement de la main des Incas. Cette cérémonie s'appelait warakuy, qui veut dire *donner caleçons*, et, comme en quechua, l'infinitif équivaut au substantif, le vrai sens est *distribution des caleçons*. Garcilaso de la Vega, (P. I, L. VI, Cap. 24 et suiv.) parle longuement du warakuy. Le commun des soldats se couvrait au moyen d'une grande pièce d'étoffe tissue de laine, avec laquelle ils s'entouraient la taille, et qui pendait jusqu'à la cheville, comme le *Chiripa* des naturels de la Plata. Cette espèce de robe qui, avant d'être placée sur le corps, a la forme d'une couverture carrée, est ce qu'on appelle kompi, mot encore aujourd'hui très-usité au Cuzco. Garcilaso (P. I, L. VI, Cap. 16) en donnant à ce mot la signification de *Ropa*, qui désigne un habillement quelconque, n'explique pas bien en quoi ce vêtement consiste. La variante de Tschudi (kumpa pour kompi) est inadmissible : kumpa *bloc de pierre*, ne peut jamais être le régime de kamariy, *préparer*, parce que, selon le génie de la langue quechua, la locution kumpata kamariy serait aussi impropre que si, en français, on disait *confectionner le bloc de pierre*.

Ollantay.

Orku-Waranka, kan ahllaskay
Awkikunata ñawpajpaj ;
Ayllu-aylluta pakajpaj,
Sayanantari unanñaskay.
Awkañus manan puñunñu,
Kuh yaykuyta atipaspaka
Kutipunkan taka-taka,
Runakuna, kompisunñu.

OLLANTAÏ.

Chef-Montagnard, choisis les chefs pour marcher en avant, et marque les endroits où les différentes tribus doivent se tenir cachées.

Nos ennemis ne s'endormiront pas qu'ils ne nous aient envahis ; mais, soldats, ils seront dispersés et mis en fuite à coups de *Compi*.

826-827. Mot-à-Mot :

Orku-Waranka,	kan,	ahllaskay
Chef-Montagnard,	toi,	sois choisissant
Awkikunata	ñawpajpaj	
Les princes	pour aller en avant.	

Ahllay est *choisir ;* ahllaskay, *être choisissant* ou *sois choisissant*, l'impératif et l'infinitif ayant la même forme en quechua. Ce mot dans le texte est à l'impératif, et nous l'avons rendu simplement par *choisis*. Nous ne comprenons pas comment Tschudi a pu trouver ici *je t'ai choisi*, qui, en quechua, serait nokataj ahllarkayki. Tous les verbes composés avec *kay*, n'équivalent pas au verbe français correspondant conjugué avec l'auxiliaire *être*. La désinence ne sert qu'à donner plus d'énergie ou de mouvement à l'action du verbe. En français, on ne pourrait dire *sois choisissant*, mais en espagnol, nous traduirions parfaitement ahllaskay par *vé escojiendo*. Cette première erreur a conduit Tschudi à faire encore un contre-sens dans le vers suivant.

828-829. La variante pusajpaj, *pour conduire*, dans la 2me Éd. de Tschudi, au lieu de pakajpaj est tout-à-fait erronée : car ce dernier mot dérive du verbe pakay, *cacher*. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Ayllu-aylluta	pakajpaj
Les différentes tribus	pour cacher
Sayanantari	unanñaskay.
Les lieux à se tenir	sois désignant.

Sayay, *se tenir ;* sayana, le lieu à se tenir. Ces mots équivalent aux termes espagnols *parar* et *parada*. Unanñaskay est à l'impératif. En traduisant ce verbe par la 1re pers. sing. du passé indéfini, Tschudi montre encore une fois qu'il ne connaît même pas la simple conjugaison des verbes quechuas.

832-833. Quand un Indien parle d'un adversaire qu'il ne croit pas digne de se mesurer avec lui, il dit : *Je lui donnerai des coups de Compi*. Cette locution familière est employée par Ollantaï, pour exprimer le peu de cas qu'il fait de ses adversaires : c'est comme si l'on disait en français : *Ils seront dispersés à coups de tabliers*. Tschudi n'a pas compris le passage, qui n'est pas dans la forme interrogative qu'il lui donne

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Orku-Waranka.

Ñan kimsa-ƙunka-waranka
Antikuna kan Tampupi.
Manan ñokanƙis uq̃upi
Kanƙu ƙilla, kanƙu ƙanka
Apu-Maruti ƖƖojsinka
Willkapampa Antikunawan.
Ƙay Tinki-ƙeru pataman

CHEF-MONTAGNARD.

Trente mille de nos Antis sont déjà dans la forteresse de Tambo.
Parmi nous, on ne trouverait pas un fainéant ni un poltron.
Le puissant Maruti s'apprête à sortir avec les Antis de Vilcabamba.
Dans les flancs abrupts de Tin-

pour justifier sa version. La désinence ƙu, dans le mot ƙompisun comme dans puñun, avec lequel il rime, ne sert qu'à donner à ces verbes la valeur d'un futur incertain qui n'a pas d'équivalent en français. La variante de Tschudi tawƙa-tawƙa au lieu de taƙa-taƙa, est un contre-sens. Tawƙay veut dire *mettre une chose sur l'autre, entasser*, et si l'on voulait en faire un adverbe, tawƙa-tawƙa donnerait l'idée d'un empilement d'une extrême hauteur. Tschudi, sans ignorer la valeur du verbe kutipuy, *retourner rapidement, fuir*, y ajoute un adverbe qui est en parfaite opposition avec l'idée du verbe, et ainsi, il accuse l'auteur quechua d'une contradiction qui n'est que dans sa propre variante. Taƙa-taƙa, dérivé de taƙay, *séparer, disperser*, équivaut à la locution adverbiale en *pleine dispersion ou déroute*. C'est ainsi que les soldats fuient, tandis que, quand ils restent morts sur le champ de bataille, on pourrait employer tawƙa-tawƙa, pour exprimer l'empilement des cadavres. Taƙa, se trouve même dans la *Kechua-Sprache* de Tschudi.

834. Le Chef-Montagnard expose dans la tirade qui commence ici, le système de défense qu'il a résolu d'adopter, et dont le monologue d'Œil-de-Pierre dans la scène suivante, montre le succès complet.

837. Cette fois, Tschudi a donné au mot ƙanka, qu'il traduit par incapable, sa véritable signification. Voir ci-dessus la note sur le vers 410.

838. Dans *Los Anales del Cuzco*, Apu-Maruti occupe le premier rang parmi les descendants du roi Yahuar-Huaccac (Yawar-waƙaj), et ici il est nommé avant tout autre par le Chef-Montagnard, ce qui prouve que c'était un personnage de la plus haute importance. Cet accord entre l'histoire et notre drame est très-remarquable. Il n'est pas douteux, en effet, que l'Apu-Maruti nommé dans *Los Anales* et celui dont le Chef-Montagnard parle ici, ne soient le même personnage. Car, selon *Los Anales*, Apu-Maruti était contemporain de l'Inca Viracocha, père de Pachacoutic, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait survécu à Viracocha et fleuri à l'époque de Pachacoutic, laquelle est précisément celle de notre drame, dont ce dernier Inca lui-même est un des personnages les plus importants.

840. En allant de la ville d'Urubamba au village de Tambo, par la rive droite de la rivière de Huilcamayo, on trouve l'endroit qu'on appelle Tinki-ƙeru, nom qui signifie *deux vases accouplés*, tels qu'ils étaient en usage chez les Indiens, et qu'on peut encore les voir dans les collections de poteries anciennes du Pérou, aussi bien que dans les *Antigüedades Peruanas* de Rivero et Tschudi (Lam. XII.) Le lieu qui nous occupe aura probablement reçu ce nom, parce qu'il est formé de deux petites collines arrondies comme les vases péruviens et unies ensemble par une langue de terre. Tinki-ƙeru est à environ une lieue et demie du village de Tambo et presque en face de Pachar, qui est de l'autre côté de la rivière. V. la note au vers 848.

Ƙaypin runata haƥinka.
Pakashata willanaykama;
Ƙimpanpitaɟmi hinataɟ
Awki Ƙara runataɟ
Pakanka waɟyanaykama.
Ƙara-muraypin puñunka
Ƙunka-waranka Antinƙis,
Paƙar wayqupin haƥinƙis,
Huh ƙunkatataɟ ayllunka.

Yaykumuƙun ƙushokuna,

Ama rimarispa suyay.
ƖLoɟllamunkan munay-munay,
Kirpashan punkunƙiskuna.

Tukuy uq̃upi kaɟtinri
Pututunƙista pukuna;
Ƙaypaƙañan orkukuna

quiquero, il cachera ses guerriers, prêts à surgir au premier signal;
Et sur les hauteurs opposées, il apostera l'armée du prince Chara, en attendant mes ordres.
Dans les gorges de Charamuraï, dix mille de nos Antis passeront la nuit, et dans la vallée de Pachar, on en rassemblera encore dix mille autres.
Et maintenant, les Cuzcains peuvent venir,
Nous les attendons avec calme.
Ils s'avanceront triomphants jusqu'à ce que nous leur fermions la retraite.
Une fois cernés de toutes parts,
La trompette guerrière retentira;
C'est alors que les montagnes se-

844. Awki-Ƙara, *le prince Chara*, le second et dernier personnage nommé par le Chef-Montagnard dans ce passage, figure aussi dans *Los Anales del Cuzco*, et dans le même endroit qu'Apu-Maruti. Voici la traduction de ce paragraphe si intéressant qui se trouve à la page 34 de l'ouvrage du docteur Mesa : « Il (le roi Yahuar-Huaccac) eut pour femme la reine Mama-Chig-ya, de laquelle il eut l'Inca Viracocha, et outre celui-ci, il eut cent soixante-deux fils de différentes femmes. Ses descendants (légitimes) étaient : *Apu-Maruti*, Auqui-Mayta, Chima-Cachiyucc, Inca-Sinchi-Rocca, Pfahuac-Cullicay-Mayta, Ttupa-Huaman-Chiri, Auqui-Auccaylli, Apuyqui-Yupanqui, *Auqui-Chara*, Ttupa-Qqueto, etc. Ce dernier groupe s'appelait *Aƴllo-Auccaylli-Panaca.* » Par la même raison que nous avons donnée au sujet d'Apu-Maruti, dans la note au vers 838 nous croyons que le prince Chara des *Anales* est le même que celui dont il est question dans cet endroit de notre drame.

848. Paƙar est aujourd'hui même une propriété rurale très-considérable dans la province d'Urubamba. Elle occupe un long espace sur la rive gauche de la rivière de Huilcamayo, en aval du pont suspendu qu'il faut traverser pour arriver à la forteresse d'Ollantay-Tambo, qui est de l'autre côté. Il y a une douzaine d'années, quand l'auteur habitait dans le pays, cette propriété appartenait à monsieur Canal.

849. Ayllunka est la 3me pers. sing. du futur du verbe aylluy, qui veut dire *rassembler les tribus*. Le sens du passage est qu'en rassemblant les tribus, on obtiendrait encore dix mille hommes, le mot *mille* qui se trouve exprimé au vers 847, étant ici sous-entendu. Ayllu, *tribu*, sous la forme substantive, comme l'a compris Tschudi, n'aurait aucun sens, la proposition se trouvant alors sans verbe.

Hapĥikunĥa rumıntinrı :

Kuĥın urmamunĥa rumı,
Wankakunan wikupanĥa,
Tukuyta ĥaypın panpanĥa.
ĸaymı paykunapaȷ tumı !
ĸaypaĥarı ayĥıȷkuna
Makınĥispı wañunĥaku ;
Waĥınĥispın wakınkuna
Turpuĥa riȹurınĥaku.

Tukuy.

Allinmı ! Allinmı !

ront ébranlées et lanceront leurs pierres :

D'énormes blocs rouleront rapidement et écraseront les Huancas, qui seront tous ensevelis.

Alors le couteau agira contre eux !

Car, si quelques-uns échappent,

Ils périront par nos mains,

Ou nos flèches les perceront dans leur fuite.

Tous.

C'est bien ! Très-bien !

SCÈNE VII.

Défilé dans les montagnes, d'où l'on peut apercevoir la forteresse d'Ollantaï.

MONOLOGUE D'ŒIL-DE-PIERRE.

Rumı-Ñawı.	Œıl-de-Pierre.
Ha Rumı ! ha Rumı-Ñawı !	Malheureux Œil-de-Pierre !
Ima benĥa rumın kankı !	Tu es une pierre maudite !

867. Le monologue d'Œil-de-Pierre, qui commence ici, se compose de 12 quatrains rimant, le 1er vers avec le 4me, et le 2me avec le 3me, et, dans les autres textes, il n'y manquait que le vers 873 *bis*, dont l'absence mutilait le second quatrain. Il suffit d'un simple coup d'œil pour s'en convaincre. Le sens de tout ce passage prouve clairement, que le plan du Chef-Montagnard exposé dans la scène précédente, a été exécuté dans toutes ses parties, et avec un plein succès. Si l'on compare notre traduction avec celle de Tschudi, on verra qu'il a dénaturé entièrement le caractère de ce monologue. Impossible de discuter toutes les variantes fautives qu'il a introduites dans le texte quechua, aussi bien que toutes les méprises de sa traduction.

ĥahamantan llojsırĥankı !

ĸaymı kaskapas harawı !
Manaĥu makıykı karĥan
ĸay wayqupı pakaskata,
Ollantayta ĥarĥuskata,
Wañuyta ĥaypı ĥonaypaȷ ? bis
Manaĥu yuyarırĥankı
Taparaku sonĥu kaskanta,
Tukuy mahanakuskanta ?
Manaĥu ĥan taȷtarĥankı !
Hinantinpı llullakuspa
Suyuykunata ihurĥan ;
Payllapıpunın tinkurĥan
ȹello kay barı tukuspa

Heureusement tu t'es échappé des roches !

Et avoir cru pareilles chansons !

Tu n'avais donc pas des mains pour tuer, dans cette étroite vallée, le fugitif Ollantaï qui s'était caché dans ces gorges ?

Ne savais-tu pas que son cœur, volage comme un papillon,

Trahissait tout le monde ? Et tu n'as pas été capable de l'anéantir !

En ayant recours à la ruse,

Il a immolé mes guerriers :

C'était le seul moyen de faire pâlir un héros tel que moi !

871-873 *bis*. Mot-à-Mot :

Manaĥu	makıykı	karĥan
Est-ce que non pas	ta main	il y avait
ĸay	wayqupı,	pakaskata
Dans ces	gorges	qui était caché
Ollantayta	ĥarĥuskata	
A Ollantaï	qui était chassé	
Wañuyta	ĥaypı	ĥonaypaȷ ?
La mort	sur-le-champ	pour donner ?

Construction logique : Est-ce qu'il n'y avait pas ta main pour donner sur-le-champ la mort à Ollantaï qui, chassé, s'était caché dans ces gorges ? Le mot ĥarĥusĥa a dans cet endroit la même valeur que *fugitif*, et il est appliqué à Ollantaï chassé du Cuzco par la rigueur du roi et devenu rebelle. Tschudi a traduit ce passage tout à contre-sens. D'après-lui, Œil-de-Pierre se vante d'avoir de sa main repoussé Ollantaï, tandis que tout au contraire, il se lamente du triomphe qu'Ollantaï vient de remporter sur lui. Ici, comme en plusieurs autres endroits, l'erreur des traducteurs ne porte pas seulement sur un mot, mais sur un passage entier, ce qui fait que dans ces traductions, la marche du drame est dépourvue de logique. Cependant Barranca a cette fois parfaitement compris l'original.

873 *bis*. Ce vers n'existe dans aucun texte autre que le mien. Peut-être cependant existait-il dans les manuscrits que Barranca a pu consulter pour faire sa traduction, qui ressemble à la nôtre. En tout cas, je crois que ce vers, même en étant une addition moderne, est tout-à-fait indispensable : car, sans lui, le second quatrain du monologue resterait incomplet pour le sens aussi bien que pour la composition. Le vers 874 est le premier de la strophe suivante, à laquelle il appartient entièrement par le sens.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Hika waranha runata
Kunan punhaw sipihini !
Kunan ñakayta hespini
Makinmanta.
Hay qarata
Ñohaha bariha ñispa
Uyapura masqarhani ;
Hay wayquman yaykurhani
Ayhinpunin kayha ñispa.
Ña suyuy punkunpi kaspa ;

Urmamuytan hallarimun
Tukuy haka pojhirimun,
Wanharkunata wajyaspa.

Hinantinpin rumi ñitin,
Hinantinpin haka pakan
Aswanta, asqakunatan
Haypi, kaypi, kumpa sipin.
Yawarllan tukuy wayqupi
Purin, llojllan, mastarikun.
Hinantinmi hayta rikun
Ñohapas yawar ponhupi
Piwantaj tinkuyman karhan,
Mana runan llojsimujtin,
Mana pipas riqurijtin.
Wanbakuna warakawarhan.

Ima uyaywanmi tinkusaj
Inkaywan, kunan hayllanpi

Que de milliers d'hommes j'ai fait massacrer aujourd'hui ?

C'est à grand'peine que j'ai pu moi-même échapper de ses mains.

Tenant ce misérable pour un homme de cœur, j'ai voulu me trouver face à face avec lui ;

J'ai pénétré dans ces défilés, Croyant le poursuivre dans sa fuite.

Mon armée était presque à ses portes,

Quand tout-à-coup, les rochers se sont ébranlés contre nous,

Aussitôt qu'eurent retenti les trompettes éclatantes.

Partout une pluie de pierres, grandes et petites, a écrasé de côté et d'autre l'immense foule de guerriers qui est restée sous les blocs.

Le sang, coulant comme un ruisseau, inonde encore les défilés.

L'on m'a vu chercher sur le sol ensanglanté un homme pour combattre avec moi,

Mais personne ne s'est offert ;

Personne ne m'a regardé en face.

Les lâches ne se sont armés contre moi que de leurs frondes.

Quelle figure vais-je faire

Devant mon roi bien-aimé ?

882. Dans notre texte, comme dans celui de Markham et dans le 1er texte de Tschudi, on lit *Chica* (hika), *beaucoup, innombrable*. C'est probablement l'ignorance de la signification de ce mot qui a occasionné la variante de Tschudi hunka, qui est inutile, Œil-de-Pierre ne précisant point le nombre des victimes. Le mot hika est si commun, que nous croyons qu'il doit exister dans tous les vocabulaires. Tschudi ne justifie pas même sa variante par l'autorité du manuscrit bolivien.

Manan kanhu kaypaj hampi :
Risaj maytapas ripusaj ;
Ñan kunan sehukuymanña
Kay warakawan nohalla ;
Iha kayhus paykamalla...
Ollantay haykaj urmanhaña.

Il n'y a aucun remède à ma situation : je dois fuir n'importe où ;

Je dois m'étrangler moi-même avec cette fronde ;

Mais elle peut m'être très-utile...

Le jour où Ollantaï viendra à tomber.

SCÈNE VIII.

Cour intérieure du Palais des Vierges d'Élite, avec une porte donnant sur la rue.

[*Dialogue premier.*]

SALLIA, BELLA.

Salla.

Ama hikata punkuman,
Ima-Sumaj, llojsillayhu.

SALLIA.

Bella, il ne faut pas t'approcher aussi souvent de cette porte.

908. Le mot hampi, *remède*, se rapporte à la situation d'Œil-de-Pierre, comme on le voit par le relatif kaypaj, qui veut dire : *dans la circonstance présente, dans cette affaire*. L'application que Tschudi fait au roi de ce relatif, est erronée.

914. La variante *Chicalla* (hikalla), dans la 2me Éd. de Tschudi, au lieu de *Chicata* (hikata), qui est l'unique leçon possible, est singulière. Sallia admoneste la petite Bella pour qu'elle ne s'approche pas si souvent de la porte, et Tschudi, par le changement d'une simple désinence, lui fait dire tout-à-fait le contraire dans le texte quechua, que, par une bizarre inconséquence, il traduit comme s'il était correct. Hika, *grand, trop, innombrable* (appliqué à la quantité) avec la désinence lla, qui exprime le peu d'importance d'une chose, veut dire *trop peu, trop petit*, et le texte arrangé par Tschudi veut dire littéralement : *Ne t'approche pas trop peu, si peu, de la porte*. Je serais curieux de savoir à quelle source Tschudi a puisé cette leçon.

915. Tschudi, qui se pique de traduire vers par vers, introduit dans celui-ci le mot

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Amataȷ ɦaypı sayayɦu ;
Mamakunan ꝑiñakunman.
Ima-Sumaȷ sutıykipas,
Anɦa munakusɦay ñaña,
Hinapitaȷ paykamaña
Willapunman maypas, pipas.
Ahllaman kusıta ɦonan
Kay kanɦapı wısqakuspa.
Tiyay kaypı kusıkuspa
Pın kaymanta pita ɦorkunan.
Kaypın tarıkunkı rikuy
Tukuy ima ɦoȷñıykita
Sumaȷ ꝑaɦaɦa, ɦorita,
Kaypın tukuy mıskı miꝗuy.

Ni même rester auprès ;
Les mères s'en fâcheraient.
Ton nom charmant de Bella,
Qui m'est si cher, ma sœur, serait partout répété et colporté de bouche en bouche.
Il faut honorer les Vierges d'Élite dès qu'on a franchi cette porte.
Amuse-toi ici dedans,
Et personne n'aura rien à te dire.
Songe bien que tu vas trouver ici ceux qui te donnent tout ce que tu peux imaginer, de jolies parures d'enfant, de l'or et des mets recherchés.

porte punku, qui est dans le vers précédent. Je ne blâme aucunement en cela la traduction allemande, mais je signale cette circonstance pour prouver ce que j'ai dit dans mon *Étude* préliminaire, savoir qu'une traduction servile et presque mécanique, ne peut jamais être la reproduction fidèle d'une œuvre littéraire. Cependant, je m'explique le procédé de Tschudi, qui, n'étant pas suffisamment au fait de la valeur des désinences, des idiotismes, et surtout des métaphores de la langue quechua, se tient toujours le plus près possible du mot-à-mot, de peur de commettre de plus graves erreurs.

918. Voici le mot-à-mot de ce quatrain :

Ima-Sumaȷ sutıykipas
Bella, même ton nom

Anɦa manakusɦay, naña,
Très aimé de moi, ma sœur,

Hinapitaȷ paykamaña
D'une manière triste lui-même

Willapunman maypas, pipas.
Serait colporté et partout, et par quiconque.

Hina, *ainsi*, avec le suffixe pitaȷ, et appliqué aux actions morales, a le sens que nous lui donnons ici. Willapunman est la 3me pers. sing. du conditionnel de willapuy. Ce verbe, selon Tschudi, signifie *parler en faveur de quelqu'un*; c'est une interprétation tout-à-fait erronée. Willay, veut dire *avertir, donner un avis*, et ici la désinence puy lui donne un caractère de réciprocité, en sorte qu'il signifie *s'aviser mutuellement*. Dans le cas présent, il a, d'après le contexte, une signification toute contraire à celle que lui donne Tschudi. Sallia menace Bella de voir son nom exposé aux mauvais propos du vulgaire.

Inka yawar ahllakuna
ILıpıllanmı munasunkı,
Makınkupın apasunkı,
Tukuy-tukuy yuyaȷkuna.
Ña muɦaspa, ña llulluspa
ɓashunkupı ɦurasunkı ;

ɦanllatan ahllakusunkı
Uyaykipı ɓawakuspa.
Imatan aswan munankı,
Huh ñañanku kanaykipaȷ,
Paykunawan tiyanaykipaȷ,
ɦaytan ɦanpas unanɦankı ?
Tukuy Awkıȷ yupayɦashan,
Ima yawar ahllakaman,
Intita ɓawaspa saman
Intıȷ tallanpaȷ kamashan.

Tu es choyée par toutes les Vierges du sang royal ;
Toutes les matrones te portent dans leurs bras,
Et en te couvrant de baisers et de caresses, elles te pressent sur leur cœur ;
Te préférant à toutes les autres, elles se mirent dans tes beaux yeux. Que peux-tu désirer de mieux, si ce n'est de devenir leur sœur, et de demeurer toujours avec elles, ce qui doit être l'objet de ton ambition?
Comblée des faveurs des princes,
L'égale des plus nobles Vierges,
Destinée à être la sœur du Soleil, tu jouiras à jamais de sa contemplation.

Ima-Sumaȷ.

Pitu Salla, millay kutın
ɦayllataȷ, ɦayllataȷ
Kunawankı. Ñoɦaraȷtaȷ
Rimarisaȷ : ɦaymı sutın,
Anɦatan ɦeȷnıpakunı
Kay kanɦata, kay wasita.

BELLA.

Compagne Sallia, tu me répètes toujours les mêmes choses, les mêmes conseils. Je vais t'ouvrir mon cœur et te parler sans feinte : il est clair que cette cour et ce palais me sont insupportables.

944-945. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Intita ɓawaspa saman
Le Soleil en contemplant, on se réjouit,

Intıȷ tallanpaȷ kamashan.
Du Soleil à être la sœur étant préparée.

Comme on le voit ici, ce conseil de Sallia, quoique donné dans la forme impersonnelle, s'adresse à Bella. C'est pour cela que, dans notre traduction, nous avons fait parler Sallia à la seconde personne, comme elle le fait dans les strophes précédentes. Ce changement de personne, très-usité en quechua, serait moins approprié au génie de la langue française. Quant au mot talla, voir les notes aux vers 968 et 996.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kaypı kaspa, kay ĥasıyta
Punĥaw-punĥaw ñakakunı.
Kay payakunaȷ uyanta
Anĥa aputa ƀawaskanı,
Payllatataȷ rikuskanı
Ĥay kuĥu tiyaskaymanta.
Mana kusı kaypı kanĥu;
Weĥın uyankupı kayĥa,

Munayñıypı kanman ĥayĥa
Manan pipas tiyanmanĥu.
ƀawanı purıȷkunata
Asıkuspan kuĥıkunku :
Makınkupı apakunku
ĿLipipas samınkunata.
Nokallaĥu wısqakusaȷ
Mana mamay kasĥanrayku?
ƀapaȷ talla kanayrayku
Kunanmanta qesakusaȷ?

Renfermée ici, l'oisiveté m'oppresse, et, chaque jour, je maudis ma destinée. La vue de ces vieilles au visage sévère m'est odieuse ;

Et cependant du coin où l'on me fait asseoir, je ne vois qu'elles.

Aucun plaisir en ce lieu;

On ne voit que des yeux larmoyants,

Et s'il ne dépendait que de moi, Personne ne resterait ici.

Je regarde tous les passants qui rient de si bon cœur :

On dirait qu'ils portent le bonheur dans leurs mains.

Est-ce que l'on me renferme, moi, Parce que je n'ai pas de mère?

Et en me flattant de l'idée d'être une riche novice, veut-on m'obliger à établir ici mon nid?

966. Voici un exemple de la signification que nous avons donnée au mot wısqay, dans la note au vers 563.

968-969. talla est le radical du verbe tallay, qui veut dire *reposer, prendre haleine* pour être prêt à faire un voyage, à entreprendre un travail, à entrer dans une profession, etc. Dans le *Vocabulaire* d'Holguin, nous trouvons ce mot sous la forme de la 1re pers. sing. du prés. de l'ind. (tallanı) selon l'habitude erronée des vocabulistes anciens, qui confondaient toujours cette forme avec celle de l'infinitif. Cet auteur donne une définition trop restreinte du mot; la voici: TALLANI, *Echarse boca abajo (Se coucher à plat ventre)*. Dans notre drame, sous la forme radicale, talla est un substantif qui désignait, dans le palais des Vierges d'Élite, la jeune fille qui, n'étant pas encore disposée à faire profession, se tenait dans une sorte d'attente oisive. C'est pour cela que nous l'avons traduit par *novice*. La traduction de Tschudi est ici inexacte, et sa variante wahhalla, *très-pauvre*, au lieu de ƀapaȷ talla, *novice très-riche*, est un contre-sens. Voici, en effet, le mot-à-mot de ce passage :

ƀapaȷ	talla	kanayrayku
Riche	novice	à être en aspirant,
Kunanmanta		qesakusaȷ?
Dès à présent même		me nicherai-je?

Notre interprétation du suffixe rayku est tout-à-fait exacte; ainsi : Munanayrayku veut dire *à aimer en aspirant*. Le verbe qesakuy, *se nicher*, vient de qesa, *nid*, et ce sont deux mots très-usités.

Ĥayna tutan muspa-muspa
Muyanĥisman yaykurĥanı
Hinapın uyarırĥanı
Hika ĥinpı rikukuspa,
Waĥakuyta, pıs ñakarın
Hika llakı ʠuyapakuspa,
175 bis Sapanpı rimapakuspa ;
«Wañullayman !» ñın, ĥaparın.
Hinantıntan ƀawarinı
Ĥuĥĥaypas ĥaskallıkuspa.
Waȷyanı manĥarıkuspa,
« Pipas kay, riʠurıy, » ñını.
Yapataȷmı ĥaparimun:
« Intillay horĥuway ! » ñıspa.
Anĥa ʠuyayta anĥispa
Yapa-yapa pay hikimun.
Hahayta kaytan masʠanı
Manan pita tarınıĥu ;
Wayrallapın ĥiwın ihu
Ñokarı paywan waĥanı.

Sonĥullaymı llikıkuspa
ƀaskuyta saĥıyta munan.

La nuit dernière, je marchais rêveuse au fond du jardin :

Tout-à-coup, au milieu du profond silence de la nuit, j'entends une malheureuse pleurer et se plaindre amèrement ;

Se parlant à elle-même, elle s'écriait: « Que ne puis-je mourir! »

Je regarde partout et je sens mes cheveux se dresser d'effroi.

J'appelle en tremblant : « Qui que tu sois, réponds-moi», ai-je dit.

La voix désolée murmure ces paroles : «Soleil, arrache-moi d'ici ! »

Et cela, toujours au milieu de soupirs et de sanglots affreux.

Je cherche de côté et d'autre sans découvrir personne ;

Le vent seul gémissant dans les herbes suit mes pas et je pleure comme lui.

Mon cœur gonflé de douleur veut briser ma poitrine.

973. ĤIn, *silence*, mot communément employé au Cuzco, précédé du mot ĥika, dont nous avons parlé dans la note au vers 914, veut donc dire, *trop de silence, profond silence*. La variante *Kenllallapi*, que Tschudi a substituée dans ce vers, aussi bien que dans le vers 453, à des leçons parfaitement claires, est inadmissible, d'autant plus que ce mot, tout-à-fait inconnu dans l'idiome du Cuzco, selon mon opinion, n'est pas quechua.

975 *bis*. Ce vers n'existe ni dans mon texte ni dans aucun autre. Si l'on examine avec attention le discours de Bella, on reconnaît qu'il est composé de quatorze quatrains d'une correction et d'une beauté remarquables. Mais à première vue, on aperçoit dans tous les textes, qu'en cet endroit, il manque un vers. En effet, dans le quatrain 974-976, le 3me vers faisait défaut, non-seulement quant à la forme, mais aussi quant au sens qui restait incomplet. Pour remplir cette lacune, j'ai intercalé ce vers qui est de ma façon, et je suis sûr que tous les *quechuistes* comprendront la nécessité absolue de cette addition. L'absence de ce vers dans tous les manuscrits, me porte à croire qu'elle provient du temps où le drame d'Ollantaï recueilli des quipos ou de la mémoire des amateurs quechuas, fut pour la première fois transcrit sur le vélin. C'est encore, à ce qu'il me semble, une nouvelle preuve de l'antiquité du drame.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Yuyarinı ɦaypas kunan
Manɦarinın sipıkuspa.
Hinan kaypı, pitu Salla,
ILakillan kikın qesakun
Wehıllan wiñay sisakun.
Yaɦay hinan, munay talla,
Amapunın kunanmanta
Rimankiɦu bepanayta;
Heɟninın kay ahllanayta.

Salla.

Yaykupuyari uɋuman
Paɟta paya llɵɟsımunman.

Ima-Sumaɟ.

Kay kanɦan noɦapaɟmı!

(ILɵɟsın.)

Le seul souvenir de cette nuit me fait tressaillir d'effroi.
Voilà pourquoi, sœur Sallia, si la douleur a établi son nid dans ce lieu, c'est qu'il est arrosé de larmes.
Sache cela, chère compagne, et désormais ne me parle plus, ne m'engage plus à demeurer ici ;
Ce choix me serait odieux.

Sallia.

Rentre, car la vieille mère pourrait sortir.

Bella.

La lumière me fait tant de bien !

(Elle sort.)

996. La variante Salla de la 2me Éd. de Tschudi, au lieu de talla, leçon correcte de tous les autres textes, est encore une autre atteinte portée à l'intégrité du drame. Talla, la fille préparée à la profession de Vierge d'Élite, est ici au vocatif, et renferme tout-à-fait l'idée d'un titre équivalent à celui de *novice*, et que les aspirantes se donnaient sans doute entre elles, comme si elles se fussent appelées *sœur* ou *compagne*. Dans le drame d'Ollantaï, nous trouvons six fois le mot talla (dans les vers 945, 968, 996, 1197, 1254, 1259) avec cette même signification. Tschudi l'a remplacé dans tous les cas par des variantes nuisibles, mutilant sans pitié le texte primitif. Voir la note au vers 968.

997. Ce vers est le premier de la dernière strophe de ce discours, à laquelle il manque un vers pour qu'elle forme un quatrain. Mais, comme le sens est complet, nous l'avons laissé tel quel : car, dans nos corrections, excessivement rares du reste et résultant d'une longue étude, nous n'avons cédé qu'à une impérieuse nécessité.

1002. Tschudi, dans sa 2me Éd., a confondu kanɦa avec kanɦa, *demeure, endroit clos de murs*, mot dans lequel le *k* initial se prononce comme en français, et n'a jamais été écrit en quechua avec le double *cc*. Bella, au vers 951, emploie le mot kanɦa, et dans les deux textes de Tschudi, comme dans celui de Markham, il est écrit avec un simple *c*. Quand l'initiale de ce mot a le son guttural de la lettre k, et qu'elle a été écrite généralement avec le double *cc*, le sens est *lumière*. Au vers 1213, on trouve ce mot, dans le texte de Markham et dans celui de Tschudi, écrit erronément avec le simple c. Cela vient de ce que, quand la prononciation est conforme à la phonétique latine, on n'est pas exposé à se tromper, comme on l'est lorsque la prononciation est gutturale. Dans la *Kechua Sprache* de Tschudi, ces deux mots, quoique imparfaitement expliqués, sont clairement distingués ; l'un se trouve à la page 120 avec le *c* simple pour initiale, l'autre à la page 147, avec le *c* accentué, qu'il emploie quelquefois au lieu des deux *cc* de l'orthographe ancienne.

[*Dialogue second.*]

La Mère Roche, Sallia.

Mama-ɦaɦa.

Pitu Salla, ñırɦankiɦu
Ɦay herqıman kunasɦayta.

Salla.

Imayhinatan willanı.

Mama-ɦaɦa.

Ima ñıntaɟ simıykiman ?

Salla.

Anɦa ɋuyaytan waɦakun
Manapunın uyakunɦu
Ahlla paɦata ɦaskıyta.

Mama-ɦaɦa.

Manaɦu anyarırɦankı?

Salla.

Paɦatan bawaɦırɦanı;

La mère Roche.

Sœur Sallia, as-tu dit à cette enfant ce dont je t'avais chargée ?

Sallia.

Je lui ai tout dit.

La mère Roche.

Et elle t'a répondu franchement?

Sallia.

Elle a pleuré à faire pitié,
Et se refuse formellement à revêtir l'habit des Vierges d'Élite.

La Mère Roche.

Et cela malgré tes conseils ?

Sallia.

Je lui ai fait voir les riches vête-

1011-1014. Mot-à-mot :

Paɦatan bawaɦırɦanı
Le vêtement je lui ai fait voir,
Ña waɦɦa kasɦanta horɦuspa
Tantôt de pauvre son état en lui reprochant,
Ña warmanmanta ɦarɦuspa
Tantôt dès sa jeunesse étant chassée,
Kay yuyanta hina ñını :
Cela en lui rappelant, ainsi je lui dis :

Construction française : Je lui ai fait voir le vêtement, et tantôt en lui reprochant (ou en la faisant rougir de) son état de pauvreté, tantôt en lui rappelant qu'elle a été chassée dès sa jeunesse, je lui dis : etc. Selon Garcilaso de la Vega, les vêtements des ser-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ña wahĥa kashanta horkuspa,
Ña warmanmanta ĥarĥuspa,
Ĥay yuyayta, hina ñini;
« Mana ahlla kanki ĥayĥa
Millay llakin ĥatisunki
Pasñan winaypaj tukunki,
Ñohaykupajtaj huh layĥa! »

Mama-ĥaĥa.

Imapajĥa pay yuyakun,
Usuri mana yayayuj,
Huh herqi mana mamayuj?
Haĥay puka taparakun!
Sutinta ñinki, sutinta:
Kanmi kay pirĥakunapi
Tukuy pakajĥa qarapi,
Tukuy millpuj sutintinta.

(Lojsin.)

ments, et la faisant rougir de sa pauvreté, lui rappelant qu'elle a été délaissée dès son jeune âge, je lui dis:

« Si tu refuses d'être Vierge d'Élite, l'adversité te poursuivra; tu deviendras à jamais une malheureuse, et pour nous une fille maudite. »

La Mère Roche.

Que pense-t-elle devenir,
Misérable enfant au père inconnu,
Orpheline, qui n'a plus de mère?
Quel étrange papillon rouge!
Parle-lui clairement, très-clairement: dis-lui que ces murs sombres offrent un asile à la nudité, et que la lumière ne la trahit jamais.

(*Elle sort.*)

vantes du Soleil, étaient d'une grande magnificence, et cette circonstance étant généralement connue de tous les spectateurs, Sallia (dans le texte quechua) n'avait pas besoin de la leur rappeler. Inutile de discuter les différences qui existent chez les autres traducteurs dans l'interprétation de ce passage. Ils n'ont même pas remarqué que les verbes horkuy et ĥarĥuy sont au gérondif, *spa* étant la seule désinence du participe présent, pour tous les verbes sans exception. Ils n'ont pas compris non plus la valeur du mot ña répété, et c'est pour cela peut-être que Markham, et Tschudi dans sa 2me Éd., l'ont omis au vers 1012.

1017 *bis*. Ce vers n'existe que dans notre texte. Dans celui de Markham, il y a une variante que nous ne comprenons pas, et qui en occupe la place. Nous conservons intacte notre leçon, qui complète le second de ces deux quatrains dits par Sallia, et qui, quant au sens, est tout-à-fait correcte.

1019. La variante de Tschudi, ususi au lieu d'usuri, n'est pas motivée, ce dernier mot étant très-commun au Cuzco et plus conforme au contexte. Usuri est un adjectif qui n'a pas d'équivalent en français, et qui exprime un sentiment de pitié mêlé de mépris. On pourrait le rendre ici jusqu'à un certain point par *misérable pauvrette*, *malheureuse enfant*. Il est curieux de remarquer que Markham ayant dans son texte la leçon correcte, la traduit par *fille*. Tschudi l'a traduit de même, mais il a été plus logique, car il a modifié le texte quechua. Dans sa *Kechua Sprache* même, cet auteur n'a pas omis le mot usuri, qu'il a inexactement rendu par *malade* : car, quoique ce qualificatif puisse s'appliquer à un malade, il n'est pas synomyme de *malade*.

1022-1025. Comme nous l'avons dit à la note sur les vers 603-606, suti, *nom*, a été confondu par Tschudi avec suti, *clarté, éclat*, quoique dans son premier texte, comme

Salla.

Ay Ima-Sumaj, ay Ima-Sumaj!
Pakanmanĥus uyaykita
Ima pirĥa sapaykita?
Kayĥa amaru! Kayĥa puma!

Sallia.

Ah! ma Bella, ma Bella!
Ces murs seront-ils assez cruels pour cacher ton exquise beauté?
Quel serpent! Quelle lionne!

dans le mien, ce dernier mot soit écrit avec le double *tt*. Quant au sens qu'il a ici, il n'y a pas de doute. Voici le mot-à-mot :

Sutinta,	ñinki,	sutinta.
Clairement	dis-lui,	clairement:
Kanmi	kay	pirĥakunapi
Il y a	dans	ces murs
Tukuy	pakajĥa	qarapi,
Tout	pour cacher	la nudité,
Tukuy	millpuj	sutintinta.
Tout	ce qui dévore	la lumière.

Dévorer la lumière est une expression métaphorique usitée en quechua pour *obscurcir, voiler une chose claire*. Tschudi emploie différents *t* pour le mot suti, qui revient deux fois dans ce passage de son 2e texte, bien qu'il le traduise chaque fois de la même manière (par *nom*), ce qui est inexplicable. Dans son 1er texte, la leçon *pacacc accarapi* était mal divisée, le dernier *a* du premier mot ayant été, par une erreur de copiste ou de typographe, accolé au second mot. La division correcte, syllabe par syllabe, est pa-cac-ca cca-ra-pi, ce qui est la leçon de notre texte, écrite conformément à notre système phonétique.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
SISTEMA NACIONAL DE BIBLIOTECAS

Ña wahĥa kashanta horkuspa,
Ña warmanmanta ĥarĥuspa,
Ĥay yuyayta, hina ñini;
« Mana ahlla kanki ĥayĥa
Millay llakin ĥatisunki
Pasñan winaypaj tukunki,
Ñohaykupajtaj huh layĥa! »

Mama-ĥaĥa.

Imapajĥa pay yuyakun,
Usuri mana yayayuj,
Huh herqi mana mamayuj?
Haĥay puka taparakun!
Sutinta ñinki, sutinta:
Kanmi kay pirĥakunapi
Tukuy pakajĥa qarapi,
Tukuy millpuj sutintinta.

(Lojsin.)

ments, et la faisant rougir de sa pauvreté, lui rappelant qu'elle a été délaissée dès son jeune âge, je lui dis:

« Si tu refuses d'être Vierge d'Élite, l'adversité te poursuivra; tu deviendras à jamais une malheureuse, et pour nous une fille maudite. »

La Mère Roche.

Que pense-t-elle devenir,
Misérable enfant au père inconnu,
Orpheline, qui n'a plus de mère?
Quel étrange papillon rouge!
Parle-lui clairement, très-clairement: dis-lui que ces murs sombres offrent un asile à la nudité, et que la lumière ne la trahit jamais.

(*Elle sort.*)

vantes du Soleil, étaient d'une grande magnificence, et cette circonstance étant généralement connue de tous les spectateurs, Sallia (dans le texte quechua) n'avait pas besoin de la leur rappeler. Inutile de discuter les différences qui existent chez les autres traducteurs dans l'interprétation de ce passage. Ils n'ont même pas remarqué que les verbes horkuy et ĥarĥuy sont au gérondif, *spa* étant la seule désinence du participe présent, pour tous les verbes sans exception. Ils n'ont pas compris non plus la valeur du mot ña répété, et c'est pour cela peut-être que Markham, et Tschudi dans sa 2me Éd., l'ont omis au vers 1012.

1017 *bis*. Ce vers n'existe que dans notre texte. Dans celui de Markham, il y a une variante que nous ne comprenons pas, et qui en occupe la place. Nous conservons intacte notre leçon, qui complète le second de ces deux quatrains dits par Sallia, et qui, quant au sens, est tout-à-fait correcte.

1019. La variante de Tschudi, ususi au lieu d'usuri, n'est pas motivée, ce dernier mot étant très-commun au Cuzco et plus conforme au contexte. Usuri est un adjectif qui n'a pas d'équivalent en français, et qui exprime un sentiment de pitié mêlé de mépris. On pourrait le rendre ici jusqu'à un certain point par *misérable pauvrette*, *malheureuse enfant*. Il est curieux de remarquer que Markham ayant dans son texte la leçon correcte, la traduit par *fille*. Tschudi l'a traduit de même, mais il a été plus logique, car il a modifié le texte quechua. Dans sa *Kechua Sprache* même, cet auteur n'a pas omis le mot usuri, qu'il a inexactement rendu par *malade* : car, quoique ce qualificatif puisse s'appliquer à un malade, il n'est pas synomyme de *malade*.

1022-1025. Comme nous l'avons dit à la note sur les vers 603-606, suti, *nom*, a été confondu par Tschudi avec suti, *clarté, éclat*, quoique dans son premier texte, comme

Salla.

Ay Ima-Sumaj, ay Ima-Sumaj!
Pakanmanĥus uyaykita
Ima pirĥa sapaykita?
Kayĥa amaru! Kayĥa puma!

Sallia.

Ah! ma Bella, ma Bella!
Ces murs seront-ils assez cruels pour cacher ton exquise beauté?
Quel serpent! Quelle lionne!

dans le mien, ce dernier mot soit écrit avec le double *tt*. Quant au sens qu'il a ici, il n'y a pas de doute. Voici le mot-à-mot :

Sutinta,	ñinki,	sutinta.
Clairement	dis-lui,	clairement:
Kanmi	kay	pirĥakunapi
Il y a	dans	ces murs
Tukuy	pakajĥa	qarapi,
Tout	pour cacher	la nudité,
Tukuy	millpuj	sutintinta.
Tout	ce qui dévore	la lumière.

Dévorer la lumière est une expression métaphorique usitée en quechua pour *obscurcir, voiler une chose claire*. Tschudi emploie différents *t* pour le mot suti, qui revient deux fois dans ce passage de son 2e texte, bien qu'il le traduise chaque fois de la même manière (par *nom*), ce qui est inexplicable. Dans son 1er texte, la leçon *pacacc accarapi* était mal divisée, le dernier *a* du premier mot ayant été, par une erreur de copiste ou de typographe, accolé au second mot. La division correcte, syllabe par syllabe, est pa-cac-ca cca-ra-pi, ce qui est la leçon de notre texte, écrite conformément à notre système phonétique.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
SISTEMA NACIONAL DE BIBLIOTECAS

SCÈNE IX.

Une rue du Cuzco.

L'ASTROLOGUE, PIED-LÉGER.

Willaȷ-Uma.

Ima hinan, Pikı-Ḳakı,
Kayman ḥanḥa ḥayamunkı?
Wañuytaḥu masq̇akunkı
Ollantaywan kuska wakı?

Pikı-Ḳakı.

ḥusḥo runa kaspan, wiḥu
Kay llaȷtayman ḥampukunı.
Ḳay wayqupı manapunı
Yaḥakuyta atıniḥu

Willaȷ-Uma.

Niway :
Ollantayḥa imatan ruran?

L'ASTROLOGUE.

Comment se fait-il, Pied-Léger, que tu sois venu jusqu'ici?
Cherches-tu la mort
Qui doit frapper Ollantaï?

PIED-LÉGER.

Cuzco m'a vu naître, et il est très-naturel que je me hâte d'y revenir.
Je n'ai pu m'habituer à vivre au fond des cavernes.

L'ASTROLOGUE.

Dis-moi :
Et Ollantaï, que fait-il?

1030. La variante maymantataȷ, *d'où donc?* du texte de Markham, substituée par Tschudi à notre leçon, qui était aussi celle de son premier texte, est erronée. L'Astrologue ne pouvait demander à Pied-Léger d'où il venait, puisqu'il le connaissait pour être au service d'Ollantaï. La preuve en est que, bien que Pied-Léger n'ait pas répondu à la question sur ce point, l'Astrologue au vers 1038, lui demande ce que fait Ollantaï. Notre leçon ima *(quoi)* hinan *(ainsi)* équivaut à *comment se fait-il? Par quel hasard?* etc., exclamation bien plus naturelle dans la bouche de l'Astrologue, qui devait s'étonner de voir Pied-Léger dans la ville du Cuzco au risque de sa vie.

1032. Masq̇arḥankı, dans les deux textes de Tschudi et dans celui de Markham, est incorrect, car avec ce verbe, qui est au passé, la leçon de ces auteurs veut dire littéralement : *Cherchais-tu la mort?* ce qui n'est pas à propos ici. Le verbe, dans mon texte, est au présent, et masq̇akunkı est d'autant plus correct qu'il rime avec le vers précédent.

Pikı-Ḳakı.

Huh q̇iputa pay kururan.

Willaȷ-Uma.

Ima kururta?

Pikı-Ḳakı.

Imatapas kunan ḥoway,
Ḳaypaḥaḥa willasḥaykı.

Willaȷ-Uma.

Huh kaspita waȷtanaypaȷ,
Kimsatataȷ warkunaypaȷ.

Pikı-Ḳakı.

Ama manḥaḥikuwayḥu.

Willaȷ-Uma.

Rimarıyarı.

Pikı-Ḳakı.

Ollantayḥa.... Ollantayḥa....
ḥonḥapunı ḥayllataḥa.

Willaȷ-Uma.

Rikuy, Pikı!...

PIED-LÉGER.

Il débrouille un écheveau très-embrouillé.

L'ASTROLOGUE.

Quel écheveau?

PIED-LÉGER.

Donne-moi quelque chose, si tu veux que je parle.

L'ASTROLOGUE.

Je te donnerai un morceau de bois pour te battre et trois pour te pendre.

PIED-LÉGER.

Ne m'intimide pas.

L'ASTROLOGUE.

Parle donc.

PIED-LÉGER.

Ollantaï..... Ollantaï.....
Je ne m'en souviens plus.

L'ASTROLOGUE.

Pied-Léger, prends garde!...

1046. Après ce vers, on trouve dans le texte de Markham un dialogue de quatorze vers, que les incorrections dont il fourmille font aisément reconnaître pour une addition moderne, dont le but a été sans doute de faire ressortir davantage le caractère bouffon de Pied-Léger, mais qui ne produit qu'un effet ridicule par la violation de toutes les règles de la poésie. Ainsi, dans le passage, il y a quatre vers de suite qui riment en umı, suivis de sept autres qui riment tous en ayḥa. Je soupçonne, avec Tschudi, le Dr Valdez d'être l'auteur de cette malheureuse addition, qui met dans la bouche de Pied-Léger des plaisanteries plus niaises que spirituelles.

1049. Dans ce passage, Tschudi a mis le nom complet de Pied-Léger (Pikı-Ḳakı) au lieu de Pikı qui se trouve dans son premier texte ainsi que dans le mien. C'est à tort selon notre avis, parce qu'il est dans le génie de la langue quechua que, lorsqu'un nom propre est composé de deux mots, on emploie souvent seulement le premier ou quelquefois seulement le second. Notre drame en présente plusieurs exemples. Ainsi au vers 26, le nom de Pied-Léger est encore raccourci de la même manière. Au vers 867, et peut-être ailleurs, on trouve Rumı au lieu de Rumı-Ñawı. Au lieu de Kusı-ḥoyllur on ne trouve que ḥoyllur aux vers 66 et 165, et tout au contraire, au vers 166 on ne trouve que Kusı. Cette pratique en quechua n'est pas, comme en français, une marque

UNIVERSIDAD AVTONOMA DE NUEVO LEON
ALERE FLAMMAM VERITATIS
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

Piki-ĸaki.

Ollantay ?... barin... sayarin.
Ollantayha pirhata hoharin
Anha wanba rumimanta,
Tinri runakunamanta,
Iskayta huhman wataŗin
Hatun runa llojsinanpaj.

Imanashan, han inkajri,
Umpu wallpa hina surun
Kay pahayki ? Rikuy turun
Bellihakunmi yanari

Willaj-Uma.

Manahu husho llajtata
Bawarinki wahaskajta,
Pahakutij pampaskajta ?
Rikuy, baway : llapallata,
Tukuymi yanata pahan,
Tukuymi wehinta wahan !

Pied-Léger.

Ollantaï ?... Il se pose en héros...
Il construit des murs avec de petites pierres, que lui apportent de petits nains; si petits que pour arriver à la taille d'un homme, on est obligé d'en mettre un sur les épaules de l'autre.

Mais pourquoi donc, parent du roi, traînes-tu ta longue robe comme une poule malade ? Comme elle est noire, elle ne se salira que mieux.

L'Astrologue.

Comment n'as-tu pas vu que le Cuzco est plongé dans les larmes, parce que son roi Pachacoutic est enterré ? Vois, regarde : tout le monde sans exception est en habit de deuil, et chacun pleure toutes ses larmes !

de familiarité, mais elle a plutôt l'effet d'accentuer davantage le vocatif. Ici, par exemple, le nom entier ôterait à la phrase l'expression menaçante qu'elle comporte. A tant faire que de corriger, Tschudi aurait dû au moins compléter le vers.

1052. Le mot wanba, communément usité chez les Indiens, veut dire *insignifiant, de peu de valeur, petit*. Pied-Léger, fidèle à son rôle, dit par badinage tout-à-fait le contraire de ce qu'il pense. Les traducteurs, connaissant la grosseur énorme des pierres de la forteresse d'Ollantaï-Tambo, ont eu égard dans leurs traductions à la vérité plutôt qu'à l'ironie de Pied-Léger. Quand à Tschudi, il a été jusqu'à dénaturer le texte quechua, sans alléguer d'autre raison, sinon qu'avec le mot wanba le passage lui était inintelligible.

1056. Ce vers et les suivants prouvent que le dialogue dans cette scène était entre Pied-Léger et l'Astrologue, et non entre Pied-Léger et Œil-de-Pierre, comme on le trouve dans le texte de Markham et dans le deuxième texte de Tschudi. La robe traînante est précisément celle du grand-prêtre, et c'est à celui-ci que convient surtout la qualification Inkajri, qui veut dire *de la famille royale, parent du roi :* car tous les historiens, et notamment Garcilaso, nous apprennent que le grand-prêtre devait nécessairement être du sang de l'Inca. Enfin le calme avec lequel il est parlé de la désolation du Cuzco et de la succession au trône, convient beaucoup mieux au grand-prêtre qu'à Œil-de-Pierre, qui, récemment vaincu par Ollantaï, devait se préoccuper principalement de sa propre situation, ou du moins y faire une allusion quelconque, spécialement en parlant avec Pied-Léger. Or il n'y a dans le contexte aucune trace de cela, et c'est gratuitement que Tschudi affirme qu'il ressort du dialogue même que l'interlocuteur de Pied-Léger était Œil-de-Pierre.

Piki-ĸaki.

Pitaj kunanri sayanha
Pahakutij bepantari ?
Tupaj-Yupankin sayanha,
beparinhan asqapunin :
Kay Inkari sullkanpunin
Kajtajmi huh kurajllanha.

Willaj-Uma.

Tukuy hushun ahllan payta,
Inkari llawtuntan sahin,
Hampintan sahin kamahin.
Atinkuhu huhta ahllayta ?

Piki-ĸaki.

(Llojsin pawaspa.)
Apamusaj puñuñayta !

Pied-Léger.

Et qui donc prendra la place que Pachacoutic a laissée ?
Si Toupac-Youpanqui lui succède, beaucoup d'autres seront évincés :
Cet Inca est mineur, et il y en a d'autres majeurs.

L'Astrologue.

Tout le Cuzco l'a élu, et le roi lui a légué sa couronne et sa massue de commandement.
Pourrait-on en élire un autre ?

Pied-Léger.

(Sortant rapidement.)
Je vais transporter mon lit ici !

1066-1071. Ces six vers, tout clairs qu'ils sont, ont été dénaturés dans le texte de Markham et dans la 2e Éd. de Tschudi par des variantes inutiles et par la mauvaise division que ces auteurs, peut-être d'après Barranca, ont faite du dialogue en attribuant à l'autre interlocuteur le vers 1068, tandis que les six vers appartiennent tous au raisonnement de Pied-Léger. En outre, la leçon du vers 1068, dans le texte de Tschudi, est un contre-sens : car littéralement ce vers veut dire, *Toupac-Youpanqui achètera.* Pour répondre à la version de Tschudi : *Toupac Youpanqui prendra sa place*, le quechua devrait être Tupaj-Yupankin rantinpi yaykunha. Ranti, pris substantivement, signifie *une place vacante et prête à être occupée,* mais comme verbe, rantiy n'a d'autre sens qu'*acheter*. La traduction de Barranca, ici comme dans d'autres endroits, prouve que cet auteur ne se rendait pas bien compte de la valeur des désinences. La question de Pied-Léger sur le successeur du roi n'est qu'une figure de rhétorique : car les raisonnements qui suivent prouvent qu'il ne savait que trop bien qui serait le successeur. Le vers 1068 *bis* que Tschudi a pris de Markham, est une addition inutile.

1068. De *Los Anales del Cuzco*, déjà citées, page 112, nous traduisons le passage suivant relatif à la nombreuse descendance du roi Pachacoutic : « Selon l'arbre généalogique des rois, les descendants légitimes qu'il (Pachacoutic) avait laissés, sont les suivants : Inca Uturuncu, Apu Achachig, Apu Llaquita, Inca Ttitu, *Toupac-Youpanqui*, Huayna Yanqqui-Yupanqui, etc. Suivent encore vingt-et-un noms. L'observation faite ici par Pied-Léger ne pouvait être plus exacte, puisque, comme on le voit dans le passage précédent, Toupac Youpanqui était le cinquième. Cet accord du drame avec l'histoire mérite d'être remarqué.

1076. Cette locution proverbiale, originaire du quechua, a passé dans l'usage des Espagnols au Cuzco, où l'on dit : *Yo voi a traer mi cama* pour exprimer la joie que l'on éprouve à l'annonce d'un heureux événement. Aussi, quand un Cuzcain entend dire qu'il y a une fête dans un village voisin, il dit : *J'y apporterai mon lit*, ce qui signifie seulement qu'il s'y promet beaucoup de plaisir. C'est, dans le sens contraire,

SCÈNE X.

Salle du trône au palais du roi.

LE ROI TOUPAC-YOUPANQUI, ŒIL-DE-PIERRE, L'ASTROLOGUE, SUITE DE PERSONNAGES DE LA COUR, GRANDES DAMES, ETC., ETC.

Inka-Yupanki.	LE ROI YOUPANQUI.
Kunan punhawmi Awkikuna	Aujourd'hui, nobles Seigneurs,
Llapata yupayhaykihis ;	Recevez toutes mes salutations ;
Intiman haskihiykihis	Filles dévouées du Soleil, j'ap-
1080 Intij warminri kajkuna.	pelle sur vous ses faveurs.
Hinantin suyun kusikun	Tout le royaume en fête accourt
Kay kanhaypi rikukuspa	me proclamer dans mon palais, et

une métaphore analogue à celle qui est usitée en français pour dire qu'une chose, par exemple une représentation théâtrale, est longue, ennuyeuse : *J'y porterai mon bonnet de nuit.*

1079-1080. Ces deux vers, qui forment une proposition complète, ont été divisés par Tschudi, qui n'a mis rien de moins qu'un point après le premier. Quant à Markham, dans ce passage comme dans tout le drame, il ne met presque aucune ponctuation, suivant ainsi, dans la publication d'une œuvre littéraire, la pratique négligée de beaucoup d'Anglais dans la correspondance familière. Le texte ne dit pas jeunes filles, ou Vierges du Soleil, comme Tschudi a traduit, confondant, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, warmi, *femme*, et warma, *jeune garçon* ou *jeune fille*. Ici, il n'est question que du premier mot. Les Vierges choisies du Soleil ne pouvaient sortir pour prendre part aux fêtes publiques. Leur réclusion était en effet si absolue que l'entrée de leur palais était interdite non-seulement à tous les hommes, mais même aux femmes. Garcilaso de la Vega (P. I, L. IV. cap. 2e de *Los Comentarios Reales*) dit que l'Inca lui-même ne les voyait jamais. Toupac-Youpanqui s'adresse ici à toutes les femmes de noble origine, mariées ou non, vieilles ou jeunes, qui devaient assister à son couronnement, en les appelant *femmes du Soleil ;* mais comme en français le mot *femme* donne idée d'épouse, nous avons préféré le mot *fille*, parce qu'il peut s'appliquer à toutes les *femmes* même mariées, qui étaient de la race du Soleil. Le traducteur suisse n'a fait que copier Barranca, dont la traduction est toujours trop libre.

hashuyri hinataj yupaspa,	moi, au fond du cœur, je n'oublie
hankunata yuyan rikun.	personne et je pense à tous.
Willaj-Uma.	L'ASTROLOGUE.
1085 hayna-punhaw sayan qosñin	Hier la fumée de l'immense bû-
Intij suyun uyankama.	cher atteignait presque le disque du
Anha kusin Pahakama,	Soleil. Ce Dieu plein de joie, se lève,
Tukuykaman sami llojsin.	portant à tous le bonheur.

1083. Voici le mot-à-mot :

hashuyri	hinataj	yupaspa
Et mon cœur	ainsi	comptant
hankunata	yuyan	rikun.
Tous vous autres,	vous rappelle,	vous voit.

Le mot que nous avons rendu par *compter*, est pris ici métaphoriquement pour *penser à quelqu'un, à quelque chose, en tenir compte*. Les autres traducteurs se sont égarés en sens divers.

1085-1086. Comme nous l'avons dit au sujet du vers 50, Intij suyun, que nous avons traduit ici par *disque du Soleil*, veut dire littéralement la *région, la place occupée par le Soleil*. La correction de Nodal, que Tschudi a suivie à tort (ozñop au lieu de sayan) dans le 1er vers, comme toutes les corrections de Nodal, est un contre-sens. Le mot sayan est le verbe indispensable de la phrase, et nous ne comprenons pas comment on a pu le remplacer par un substantif. Par une erreur analogue, quoique en sens inverse, Tschudi a, dans le vers suivant, substitué un verbe à un substantif, savoir sayan à suyun. Notre leçon, comme celle du 1er texte de Tschudi et de celui de Markham, ne pouvait être ni plus claire ni plus correcte. En voici le mot-à-mot :

hayna-punhaw	sayan	qosñin
Au jour d'hier	s'élève	la fumée
Intij suyun	uyankama	
De la région du Soleil	jusqu'à la face.	

Ce dernier vers renferme une inversion, et l'ordre logique est en français : Jusqu'à la face de la région du Soleil. Dans les deux textes que nous venons de citer, on a omis la terminaison *n* de sayan qui est celle de la 3me pers. sing. du prés. de l'ind., mais qui s'omet facultativement pour cause d'euphonie ; ici on a sans doute voulu éviter de terminer deux mots de suite par *n*. Je conserve ma leçon comme plus correcte. Ici, sayan est en réalité le présent historique, qui, même dans les langues européennes, équivaut au passé. Dans le mot qosñi, *fumée*, on ajoute le suffixe *n* du nominatif, lequel est indispensable, ce substantif étant le sujet de la phrase.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Huhllan Inka takurirhan
Pishukuna kanashapi.

Llamakuna rupashapi
Tukuy runan bawarirhan
Huh ankatan. kiharhayku
Bashunta bawaykunapaj,
Sonhunmanta rejsinapaj,
Husajllatan tarirhayku.
Hay awhan Antisuyuyki,
Utbay hayta huñupuna!
Hasakunmi y haykuna.
Haytan kunan watupuyki.

Inka Yupanki.

(Rumi-Ñawita bawaspa.)

Kay Anti-suyu waminhan
Hay awhata hespihirhan
Payllataj hinkarihirhan
Hay hika runakunata.

Parmi les cendres des oiseaux brûlés, je n'ai trouvé qu'un roi, et c'est toi.

Du bûcher embrasé des lamas tout le monde a vu sortir un aigle dont nous avons ouvert le flanc et scruté la poitrine;

Nous y cherchions le cœur, mais nous l'avons trouvée vide.

Il faut ramener à l'obéissance notre ennemi des Andes!

Loin du Soleil, son cœur se glace.
Tel est l'augure.

Le roi Youpanqui.

(Regardant Œil-de-Pierre.)

Voici le grand chef des Andes
Qui a laissé échapper cet ennemi;
Et c'est lui seul qui a fait périr
Cette immense quantité d'hommes.

1089-1090. Mot-à-mot :

Hullan	Inka	takurirhan
Seulement un	roi	surgit du mélange
Pishukuna		kanashapi.
Des oiseaux		qu'on a brûlés.

Takurirhan est la 3e pers. sing. du passé déf. de takuriy, qui exprime l'action de mêler des choses diverses pour en tirer un effet spécial. Ainsi, on peut l'appliquer au mélange de deux races diverses, pour en obtenir une troisième. L'Astrologue indique clairement par ce mot que les oiseaux brûlés étaient de diverses espèces, et qu'une fois consumés, il n'avait trouvé dans leurs cendres réunies qu'un seul roi. C'était une allusion à la division que la révolte d'Ollantaï avait introduite dans le royaume, et il voulait flatter l'oreille du roi en lui donnant à entendre qu'une fois les divisions comprimées, le roi resterait maître incontesté du royaume. Tout le discours du grand prêtre n'a pas d'autre but. Ces métaphores qui, pour être comprises, demandaient, comme celle-ci, un peu de sagacité, ont induit les traducteurs dans de graves méprises.

1101-1104. Dans tous les autres textes, ce quatrain a été dénaturé par une simple faute de copiste ou d'imprimeur, au vers 1102, où anca, *aigle*, a été substitué à auca, *ennemi*, comme s'il s'agissait encore de l'aigle dont l'astrologue parle au vers 1093, et non de l'ennemi dont il est question au vers 1097. Dans ce passage, le roi reproche à Œil-de-Pierre (qu'il appelle chef des Andes) d'avoir laissé échapper cet ennemi, c'est-à-dire Ollantaï, en laissant périr sa propre armée. Il faut faire attention au titre de *chef des Andes* que le roi donne à Œil-de-Pierre, ce qui n'a rien d'extraordinaire, la révolte d'Ollantaï l'ayant, aux yeux du roi, dépouillé de ce titre, qui avait probablement passé à Œil-de-Pierre. Sur ce point, voir encore la note au vers 1148.

Rumi-Ñawi.

Ñan apu Inka yayayki
Huntashaytaña yañarhan.
Hayha huñaypunin karhan:
Rumin kani y kamayki,
Rumin ñitirhan tukuyta.
Rumiwanmi llojsirhani,
Paywan mahanakurhani!
Haymi atirhan suyuyta.
Huhllatan mañakushayki:
Sahiwaskay nohallaman
Ñokan risaj pukaranman,
Llakin ñoha aysamushayki.

Inka Yupanki.

hanpan hayha ruranayki
Hay sutiykita hoharipuy:
Manañayri kañaripuy
Suyuyta, hinan kamayki.

Œil-de-Pierre.

Déjà le puissant roi ton père
M'a su enseveli sous les roches.
Il est vrai, c'était ma faute:
J'ai commandé comme une pierre,
Et les pierres ont tout broyé.
Il m'a fallu affronter les pierres,
C'est avec elles que j'ai combattu et
à la fin elles ont écrasé mon armée.
Accorde-moi une seule grâce:
Laisse-moi agir librement,
J'irai moi-même à sa forteresse
Et je te l'amènerai tout désolé.

Le roi Youpanqui.

C'est à toi de faire tous tes efforts
pour relever l'honneur de ton nom:
Car tu ne dois pas commander mes
guerriers, si tu n'en es pas digne.

1105. Au lieu de yayayki, *ton père*, qui se trouve dans mon texte, on lisait yuyayki dans le premier texte de Tschudi, par suite d'une faute de copiste ou d'imprimeur. Cet auteur ne comprenant pas le sens, a conservé cette leçon fautive; Markham n'a fait que la copier, et Barranca l'a traduite sans examen. Yuyayki, qui veut dire *je me souviens de toi*, serait ici un contre-sens, parce que, selon la valeur des désinences, ce mot est le sujet de la phrase, et, par conséquent, ne peut-être que yayayki, qui correspond parfaitement au contexte. Œil-de-Pierre, auquel le roi vient de faire des reproches, lui répond que son père avait su déjà son ensevelissement. Voici le mot-à-mot :

Ñan	apu	Inka	yayayki
Déjà	le suprême	roi	ton père,
Huntashaytaña			yañarhan
Mon ensevelissement			sut.

1116. Le discours d'Œil-de-Pierre qui se termine ici, et qui était une réponse aux reproches du roi, a été aussi mal rendu par tous les traducteurs que celui du roi lui-même. Ainsi, dans ce vers, il faut être tout-à-fait étranger à la langue quechua, pour ne pas tenir compte du mot llaki, qui veut dire *désolé*. Quant à Tschudi, il substitue à ce mot une variante inutile : car le complément awkaykita (non awkaykijta) *ton ennemi*, qu'il répète, se sous-entend ici tout naturellement. Il nous semble que Barranca a traduit llaki par *victorieux*, et Markham l'a transformé en *victoire*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Willaȷ-Uma.

Pisı punhawpın rikunkı
Antı-suyuta hakıykıpı.
Hinan tinkunı qipuykıpı.
(Rumı-Nawiman upallalla.)
Utbay-utbay, rumı Tunkı.

L'Astrologue.

Dans peu de jours tu verras le pays des Andes à tes pieds.
Je lis cela dans le livre sacré.
(Bas à Œil-de-Pierre.)
Vite, roule vite, chef de pierre.

SCÈNE XI.

Environs de la forteresse d'Ollantaï dans la ville de Tambo.

[*Dialogue premier.*]

Œil-de-Pierre, pitoyablement blessé. Un Indien.

Rumı-Ñawı.

Manahu kay kitipika
Pillapas kan quyapayakuȷ?

Œil-de-Pierre.

N'y a-t-il personne dans ces environs qui prenne pitié de moi?

Huh Runa.

Pın kankı, runa, willaway?
Pın haynata rurasunkı?
Maymantan kunan hamunkı,
Hika kirı, quyay-quyay?

Un Indien.

Qui es-tu donc, l'homme?
Qui t'a mis dans cet état?
D'où viens-tu ainsi couvert de blessures si affreuses?

1123. Dans ce vers, le mot *quipo* est synonyme de *livre sacré*, le grand prêtre ayant un *quipo* qui traitait probablement de la science divine: car, dans cette occasion, il parle du *quipo* comme d'une autorité suprême pareille à celle des oracles.

1124. Ce vers, qui est adressé à Œil-de-Pierre, nous prouve que l'astrologue était le confident ou peut-être l'instigateur de la ruse que le premier était sur le point d'em-

Rumı-Ñawı.

Inkaykiman willamuy rıy,
Quyaskaykis hamun ñıy.

Runa.

Iman sutıykı?

Rumı-Ñawı.

Amaraȷ sutıyta willayhu.

Runa.

1135 Haypı suyay.
(Hoȷsın.)

Œil-de-Pierre.

Va vite chez ton roi, et dis-lui qu'une personne qu'il aime est arrivée.

L'Indien.

Quel est ton nom?

Œil-de-Pierre.

Il n'est pas besoin de me nommer.

L'Indien.

Attends-moi ici.
(Il sort.)

ployer à l'égard d'Ollantaï, et dont le succès devait assurer le triomphe complet du parti du roi sur ce rebelle. Le grand prêtre parle de ce triomphe avec certitude, sur la foi de son *quipo* à ce qu'il disait, mais, en réalité, parce qu'il était dans le secret d'Œil-de-Pierre. Quand au mot tunkı, voir la note au vers 1577.

1131. Dans mon texte, les verbes rıy et willamuy sont placés à l'inverse de l'ordre où ils se trouvent dans les autres textes, ce qui est non-seulement plus logique, mais encore plus conforme aux exigences de la rime, et prouve en même temps que notre leçon est la primitive. C'est un exemple à ajouter à ceux que nous donnons dans la note sur le vers 1211 : ces deux impératifs ainsi groupés équivalent à la locution : *va vite donner avis.*

1133. Nous avons déjà dit dans notre *Étude* préliminaire, que les poètes quechuas n'étaient pas arrivés à perfectionner la composition jusqu'au point de diviser un vers entre deux ou plusieurs interlocuteurs. Dans le drame quechua, quand ce que dit un des personnages ne remplit pas un vers entier, le vers reste inachevé, sans que l'interlocuteur suivant le complète. Le fragment de vers qui nous occupe, ainsi que celui qui porte le n° 1135, et plusieurs autres dans Ollantaï, sont des exemples à l'appui de cette observation. Tschudi a voulu combler, dans quelques-uns de ces fragments, ce qu'il regardait à tort comme des lacunes. Ici, par exemple, dans le vers complété par lui : Iman willaway sutıykı, le mot willaway est une véritable cheville. Voir la note au vers 1049.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
SISTEMA UNIVERSITARIO DE BIBLIOTECAS

[*Dialogue second.*]

OLLANTAÏ, ŒIL-DE-PIERRE.

RUMI-ÑAWI.

Waranɦa kutin muɦani,
ɓapaʃ Inka, yupiykita!
Ɋuyapayay wahɦaykita,
1138 bis ILantuykitan y munani.

Ollantay.

Pin kanki? Kayman puririy!
1140 Pin ɦay hinata rurasunki?
Mayñiʃmantan urmamunki,
Pitaʃ kanki ɦika kiri?

RUMI-ÑAWI.

Anɦatan ɦan reʃsiwanki;
Rumin kani ɦay qormani,
1145 Ɦakiykiman ɦaymi urmani:
ɦan, Inkan, hoɦariwanki.

ŒIL-DE-PIERRE.

J'embrasse mille fois la trace de tes pas, ô puissant roi!
Aie pitié d'un malheureux
Qui se réfugie sous ton ombre.

OLLANTAÏ.

Qui es-tu? Approche!
Qui a pu te maltraiter ainsi?
De pareilles blessures proviennent-elles d'une chute terrible?

ŒIL-DE-PIERRE.

Tu me connais très-bien; je suis cette pierre qui tomba un jour, et qui maintenant tombe encore à tes pieds. Relève-moi, ô mon roi!

1138 *bis*. Ce vers, qui manque dans le 1er texte de Tschudi, et qui n'est nullement nécessaire pour compléter le sens, est remplacé par un vers tout différent dans le texte de Markham. C'est ce dernier qui a passé dans le 2me texte de Tschudi. Quoique je pense que ce vers n'existait pas à l'origine et qu'il a été introduit seulement pour donner à la composition la forme du quatrain, je conserve ma leçon, qui, du moins, n'est pas en désaccord avec le contexte. Celle de Markham ɦakiykipitaʃmi kani, *me voilà à tes pieds*, est déplacée ici; car la réponse d'Ollantaï qui dit: *approche-toi*, ne se concilie guère avec la position d'un homme agenouillé à ses pieds, attribuée à Œil-de-Pierre qui devait certainement être encore debout jusqu'au vers 1145, où il s'agenouille en effet. Cela prouve ce que nous avons dit dans notre *Étude* préliminaire, que notre texte, nous venant de la main d'un homme versé dans la langue quechua, ne pouvait contenir des inconséquences si manifestes, dont malheureusement les autres textes offrent trop d'exemples.

1144. Ce vers fait allusion à la bataille contre Ollantaï, récemment perdue par Œil-de-Pierre, qui en prend occasion de faire un jeu de mots. Les autres traducteurs n'ont pas compris le vrai sens de ce passage. Le relatif ɦay, *cela*, est aussi un adverbe de temps, qui équivaut à dans *ce temps-là*, *à cette occasion*, etc. C'est pourquoi nous

Ollantay.

ɦanɦu kanki, Rumi-Ñawi,
Anti-suyu ɦaʃ waminɦa?

RUMI-ÑAWI.

Ñoɦan kani ɦay hiwaya
1150 Ɦaymi yawarta hiɦani.

Ollantay.

Sayarimuy kay makiyman!
Pin ɦaynata rurasunki?
Pin kayman pusamusunki,
Kay Tampuyman, kay ñawɦiy-
1155 Mosuʃ paɦata apamuy, [man?

OLLANTAÏ.

Est-ce toi, Œil-de-Pierre,
Grand chef de la région des Andes?

ŒIL-DE-PIERRE.

Oui, je suis cette roche d'autrefois,
Qui saigne aujourd'hui.

OLLANTAÏ.

Lève-toi et viens dans mes bras!
Qui t'a traité de la sorte?
Et qui t'a conduit jusqu'à ma forteresse et jusqu'à mon foyer?
Qu'on apporte des vêtements neufs

l'avons traduit par *un jour*. Il n'est pas possible de le comprendre autrement, car il modifie le verbe qormay, *tomber*, qui est à la 1re pers. sing. du prés. de l'ind., en sorte que la traduction littérale serait: *je suis cette pierre qui suis tombé un jour*. Dans le vers suivant, ce même adverbe, avec la désinence mi, qui sert à donner de l'énergie aux mots, prend le caractère du présent, et équivaut à *encore aujourd'hui*. En quechua, à la différence des langues européennes, les adverbes prennent, ainsi que nous l'avons fait observer sur le vers 150 *bis*, diverses désinences selon les temps du verbe.

1148. Au vers 1011, Œil-de-Pierre est appelé chef des Andes, et ici Ollantaï lui donne le même titre, ce qui prouve que ce n'était pas par erreur qu'on l'appelait ainsi: car, après la révolte d'Ollantaï, Œil-de-Pierre avait pris le commandement de l'armée contre les rebelles, et les Andes étant le théâtre de la guerre, c'est avec raison qu'il était appelé chef des Andes. Dans ce vers, le mot kaʃ, *qui a été*, précise encore cette circonstance, de manière à écarter toute erreur. Le vrai sens du passage est: *Grand chef qui a été dans la région des Andes.* Effectivement, non-seulement Œil-de-Pierre y avait été, mais il avait perdu la bataille. Le vers 1166, où Œil-de-Pierre parle de son titre de chef du Haut-Pays (Hanan-suyu), comme d'une chose si éloignée, qu'il craint qu'Ollantaï ne l'ait oubliée, prouve encore une fois ce que nous disons ici.

1149-1150. Notre traduction, qui est tout-à-fait littérale, diffère de celle de Tschudi. Le mot ɦay est ici adverbe de temps, avec la signification: *dans ce temps là, un jour*, etc, et avec la désinence mi (ɦaymi) veut dire *à présent*. Nous ne saurions trouver de meilleurs exemples de ce que nous avons dit au sujet du vers 1144. Hiɦay, *verser*, est à la 1re pers. sing. du prés. de l'ind. (hiɦani.) Tschudi, dans sa traduction, a mis ce verbe au passé, qui serait hiɦarɦani, et qui, s'il existait dans le texte, formerait un contre-sens. Pour rendre la chose plus claire, je donne ici le mot-à-mot:

Ñoɦan	kani	ɦay	hiwaya,
Moi	je suis	d'un jour	la roche,
Ɦaimi	yawarta	hiɦani.	
Et maintenant	du sang	je verse.	

Œil-de-Pierre, tout en jouant sur son nom, regrette sa vigueur d'autrefois et déplore son état présent.

Munashaymı kay Awkiha.
Imanashan sapaykiha,
1157 bis Manaĥu manĥankı wañuy?

Rumı-Ñawı.

Mosuȷ Inkan ĥay ĥnshopı
Ţupaȷ-Yupankı tiyaykun;
Kaymı tukuyllata raykun
Kawsaȷ yawar posuĥopı.
Hinantıntaña boruspa
Manan sonĥun tiyaykunĥu;
Tukuy ñuhĥu puka suĥun;
Tukuytan sipın moshuspa.

Pour mon chef bien-aimé.
Comment es-tu venu seul,
Sans craindre la mort?

Œil-de-Pierre.

Comme nouveau roi au Cuzco
Toupac Youpanqui s'est installé.
Contre le vœu de tous, il s'est élevé
Sur un flot écumant de sang humain.
S'il ne fait trancher la tête à tous,
Son cœur n'est pas tranquille;
La fleur rouge du *Ñuccho* coule
partout, car il immole tout dans
son délire.

1157 *bis*. Ce vers, qui n'existe pas dans le 1er texte de Tschudi, et dont l'absence laissait le sens du passage incomplet, se lit ainsi dans Markham et dans le 2me texte de Tschudi. Manan kanĥu ĥanpaȷ wañuy. *Il n'y a pas mort pour toi.* On voit que le nôtre est différent, et nous l'avons conservé comme plus en harmonie avec le contexte; car rien n'est plus naturel que la question d'Ollantaï, comment, étant venu seul, Œil-de-Pierre n'avait pas eu peur de la mort. Après tout, je crois que la leçon primitive a été perdue, et remplacée postérieurement selon l'idée des copistes.

1160. Avec la désinence lla, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit au sujet du vers 914, exprime le peu d'importance d'une chose, tukuy, *tous*, prend une signification tout-à-fait différente. Sans cette désinence, le sens serait que Toupac-Youpanqui s'était fait roi *grâce à tous* (tukuywan), c'est-à-dire par la volonté générale, tandis qu'avec la désinence lla suivie de ta, signe du complément direct, tukuyllata, signifie *contre tous*, c'est-à-dire contre la volonté générale. Tschudi, qui, dans ses corrections, n'a pas égard aux règles de la versification, nous donne ici un vers de neuf syllabes sans aucun rhythme : Kay tukuy llaȷtata (non llaȷtaȷta) raykun, et dont le sens: *Il est entré dans tous ces villages*, est injustifiable, car il n'est question de l'entrée du roi dans aucun village. Ce qui est encore plus singulier, c'est que, pour éviter cette inconséquence, il fait de sa propre variante une traduction purement arbitraire : *Il ruine toutes les villes de fond en comble.*

1162-1165. Mot-à-mot :

Hinantıntaña	boruspa	
Le monde entier	en décapitant	
Manan	sonĥun	tiyaykunĥu
Non	son cœur	se tient plus.
Tukuy	ñuhĥu	puka suĥun,
Tout	le ñuc-chu	rouge glisse,
Tukuytan	sipın	moshuspa.
Car tous	il (le roi) tue	délirant.

Hinantın, *entier*, s'applique aux personnes aussi bien qu'aux choses. Exemples : Hinantın runa, *l'humanité entière*. Hinantın llaȷta, *les villes entières*. Ce mot,

Hanan-suyu waminĥanmı
Karĥanı, iĥas yuyankı:
Ĥayta yaĥaspan Yupankı
Waȷyawan paypakamanmı;
1170 Ĥay qaraȷ sonĥu kayñinpı
Kayta ruray, kayta kamay!
Ñan rikunkı, munay yayay,
Ɋaynan kiriwan wasinpı.

Ollantay.

Ama llakıy, ĥaĥa Rumı.

1175 Kunan-kunan hampıshaykı:
Ĥantataȷmı bawashaykı,
Kanmı kankı paypaȷ tumı.
Intı watana punĥawpı,

Tu n'a pas oublié, sans doute,
que j'étais chef du Haut-Pays:
Youpanqui, sachant ce qui m'est
arrivé, me fit appeler chez lui,
Et, comme il a un cœur féroce,
Il a ordonné de me traiter ainsi.
Voilà, mon protecteur bien-aimé,
Comment on m'a déchiré chez lui.

Ollantaï.

Ne t'afflige pas, Œil-de-Pierre
puissante;

Avant tout il faut te guérir:
Car je vois déjà en toi le couteau
que je brandirai contre lui.
Au grand jour du Soleil,

dans le premier vers du quatrain, étant à l'accusatif, n'a pas besoin du substantif runa, qui est sous-entendu. Le *ñucchu* est une fleur visqueuse dont la couleur est rouge de sang, et la forme très-effilée et longue de 5 à 6 centimètres. Selon la tradition, chez les Incas, c'était l'habitude de jeter des fleurs effeuillées sur les personnes qui se trouvaient dans certaines circonstances solennelles : par exemple, aujourd'hui même, quand un cacique est élu, on l'accompagne à sa demeure au son des instruments de musique et en le couvrant de fleurs. La fleur du *ñucchu*, comme signe de deuil, était réservée pour les condamnés à mort, et en jeter sur eux était regardé comme un acte de piété. Cette pratique s'est conservée au Cuzco dans la procession dite du Seigneur des tremblements de terre *(del Señor de los tremblores)* où on jette sur le crucifix une telle quantité de ces fleurs, que le pavé disparaît complétement et semble avoir été arrosé de sang. L'emploi d'autres fleurs dans cette procession, qui a lieu le lundi saint et qui est très-renommée au Pérou, serait regardé comme une impiété. Œil-de-Pierre, en disant que la fleur du *ñucchu* glissait partout, voulait dire tout bonnement que les condamnations à mort ne cessaient pas. L'intelligence du vers 1164, qui est si claire avec cette explication, serait impossible sans elle, d'autant plus que, par une faute d'impression ou de copie, dans tous les autres textes, le mot suĥun *(suchun)* 3me pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe suĥuy, *couler, glisser par terre*, était défiguré par le simple déplacement de l'*n*, et transformé en sunĥu *(sunchu)*, qui étant lui-même un mot quechua, n'a pas été corrigé, et obscurcissait entièrement le sens. Sunĥu, est le nom d'une famille de fleurs inodores, sans aucune vertu remarquable, généralement jaunes et si abondantes au Cuzco, qu'on n'en fait aucun cas. La preuve évidente que ce substantif n'existait pas dans le texte primitif, c'est que la proposition, telle qu'elle se lit dans les autres textes, se refuse à toute analyse par défaut de verbe. Tschudi lui-même, pour se tirer d'embarras, donne à ces fleurs des propriétés homicides, auxquels il assimile le délire de l'Inca. Dans le vers 1164, ñuhĥu est le sujet d'une proposition incidente, et dans le vers suivant, le sujet *il* se rapporte au roi, comme on le voit dans notre traduction interlinéaire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kay Tampupı Hatun Raymı :

Ḥaypaña ḥoḥukunaymı,
Ḥaypañataȷmı wiḥaypı
Tukuypas ḥoḥukamusun.

Rumı-Ñawı.

Kimsa punḥaw raymı kaḥun,
Kusıkuypas tahsa kanman,
Ḥaypaȷ iḥas allıyayman,
Sonḥuyku ḥaypaȷ rimaḥun.

Ollantay.

Hinan kanḥa. Kimsa tutan
Hatun Intita watasun,
Kusipı tukuy tiyasun,
Wısqasunḥıs kay Tamputan.

Rumı-Ñawı.

Warmakunatan kunana,
Paykunaȷ tutanmı kanḥa!
Paykunan kaypı samanḥa,
Warmı ḥoshanta apana!

Nous célébrerons à Tambo la fête solennelle :

Ce jour-là, je le donne à la joie,
Et sur les hauteurs de mes domaines, tout le monde se réjouira.

Œil-de-Pierre.

Ces trois jours de fête seront
Un allégement pour moi ;
Peut-être je serai déjà guéri, et nos cœurs se donneront au plaisir.

Ollantaï.

Il en sera ainsi. Trois nuits nous veillerons en l'honneur du Soleil,
Et pour mieux nous livrer à la joie, nous nous enfermerons à Tambo.

Œil-de-Pierre.

Que les jeunes gens comme toujours, trouvent en ces nuits leurs délices !
Qu'ils se reposent de leurs fatigues en emmenant les épouses qu'on leur a données.

1179. La grande fête du Soleil, appelée **Hatun Raimi**, était le jour le plus solennel chez les Incas. Garcilaso de la Vega l'a longuement décrite dans *Los Comentarios Reales*, P. I, L. VI, cap. 20.

1194. Ce vers, dont le sens littéral est :

Warmı	ḥoshanta	apana
La femme	à lui donnée	il doit emmener,

a été traduit par nous au pluriel parce qu'en quechua, le pronom *il* est pris ici dans un sens distributif, et équivaut à *chacun*. Garcilaso de la Vega (P. I, L. IV, cap. 6) dit que l'Inca distribuait les femmes à tous les nobles et aux hommes qu'il voulait distinguer. Dans le chap. 8e du même livre, il ajoute que le mariage n'était pas célébré par le grand prêtre, mais par l'Inca lui-même, et que pour dire *une femme légitime*, on préférait la locution *femme donnée de la main de l'Inca*. Le langage d'Œil-de-Pierre en cet endroit est une nouvelle preuve de l'ancienneté du drame. Aucun auteur moderne n'aurait si bien connu les usages de l'antiquité, ou du moins, s'il avait fait allusion à celui dont il s'agit ici, il aurait donné plus de développement à sa pensée, pour la rendre intelligible, tandis qu'Œil-de-Pierre emploie seulement le mot **ḥoshanta**, dont le sens était parfaitement connu des auditeurs de son temps.

SCÈNE XII.

Cour intérieure du Palais des Vierges d'Élite, avec une porte donnant sur le jardin.

Bella, Sallia.

Ima-Sumaȷ.

Munakushay pitu Salla,
Haykaȷkaman, ñıy, pakankı
Ḥay simita? Rikuy, talla,
Kay sonḥuytan pahmıwankı.
ʔayna weḥıwankamalla
Mana ḥan willawaspaykı.
Rutıskanmı huḥaymanta,
Piña llakın kayñıȷmanta.
Ama pakawayḥu, urpı,
Pitaȷ putın, pitaȷ wahan,

BELLA.

Ma bien-aimée, compagne Sallia, Combien de temps encore me cacheras-tu ce secret ? Pense, ma sœur, combien mon cœur est attristé. Je pleurerai sans cesse jusqu'à ce que tu me dises la vérité.

Dans cet endroit-là quelqu'un souffre pour mes péchés ;

Ma douce colombe, ne me cache rien : qui souffre, qui pleure au

1197. Dans le premier texte de Tschudi, comme dans tous les autres textes, on trouve **Salla** au lieu de **talla**. Quelque leçon qu'on adopte, toutes les deux sont parfaitement correctes : car, soit nom de personne, soit titre, le mot est au vocatif. Nous préférons **talla**, parce que, bien qu'en quechua, les lois de la rime soient moins rigoureuses que dans la poésie européenne, il vaut mieux éviter de faire rimer un mot avec lui-même, comme ce serait le cas ici, puisque le vers avec lequel celui-ci doit rimer, se termine par **Salla**.

1199-1200. **ʔayna** est la contraction des mots **kay** et **hina** laquelle offre une particularité remarquable : l'initiale **k** de **kay** se prononce comme en français, et néanmoins, dans le mot **ʔayna**, elle se change en **ʔ**, comme si l'aspiration de l'**h** de **hina** passait à **kay** après la contraction. La même particularité se reproduit exactement dans la contraction des mots **ḥay** et **hina** ; la contraction une fois faite, on prononce **ḥayna**, avec le **ḥ** aspiré, au lieu du **h** du mot simple **ḥay**. Tschudi a confondu **ʔayna**, *comme cela, de cette manière*, etc., avec **hayna**, *avant, antérieur*, qui, selon l'orthographe ancienne, s'écrit généralement avec le double **c** initial (*ccayna*), comme on le voit dans les vers 48, 970 et 1085 de son premier texte et de celui de Markham ; tandis que **ʔayna**, dans les textes cités, est écrit avec un seul **c** (*cayna*), non-seulement dans le passage qui nous occupe, mais encore au vers 1173. La variante **weḥıyaḥıwankı**,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kay ĥinñıȷ muya uq̂upı ?
Mayñıȷpitaȷ payta harkan
Ñoĥaman riq̂urınanpaȷ?

fond de ce jardin solitaire ?
Comment est-elle si bien cachée que je ne puisse la découvrir ?

Salla.

SALLIA.

Ima-Sumaȷ, willashaykı
Huhllata ; ĥanmı ihaĥa
Imatapas rikuspaykı
Pakaykunkı, rumi-ĥaĥa.

Ma Bella, cette fois, je vais tout te dire; seulement, quoiqu'il arrive, quoi que tu puisses voir, tu seras muette comme une pierre.

qui se trouve dans le texte arrangé par Tschudi, au lieu de weĥıwan-kamalla, est incorrecte. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Q̂ayna — weĥıwankamalla
Ainsi — je suis inondée de larmes,

Mana — ĥan — willawaspaykı
Non — toi — me révélant tout

Ce qui se dirait en français : « Ainsi, je suis inondée de larmes, parce que tu ne me révèles pas tout. » Le mot weĥı, *larme*, avec ses désinences, renferme toute une proposition. Analysons-le : weĥıwan, *avec larmes*, weĥıwankama, *inondée avec les* (de) *larmes*; enfin weĥıwankamalla avec la désinence lla, qui est la finale, renferme elliptiquement l'idée du verbe *être*, et veut dire, *je suis inondée de larmes*, comme nous l'avons traduit. En outre, dans ce passage, les six premiers vers sont à rimes croisées, ce qui disparaît avec la variante de Tschudi.

1205. Le verbe ĥinñıy, *faire silence, être silencieux*, se compose de ĥin, *silence*, et nıy, *dire*. Ĥinñıȷ, adjectif verbal de ĥinñıy, équivaut à *silencieux* ou *solitaire*. La variante de Tschudi ĥiwñıȷ (chiuñik) n'est pas un mot quechua, et probablement elle est le résultat d'une faute typographique. Ĥiwıȷ, *siffleur, sifflant*, dérivé de ĥiwıy, *siffler*, serait aussi déplacé dans ce passage.

1211. On voit dans ce vers les mots rumi, *pierre*, et ĥaĥa, *roche*, tous deux substantifs, joints ensemble pour composer une locution adverbiale dont le sens est : *muet comme une roche, à l'instar d'une roche*. Cet idiotisme, étranger aux langues romanes, est très-commun en quechua. Nous avons déjà fait observer que la réduplication du même mot formait une locution adverbiale. Maintenant, il s'agit de deux mots à peu près synonymes, dont la réunion produit le même effet. Exemple : Dans le vers 555, on trouve purıy, *marche*, et rıy, *va*, deux verbes synonymes à l'impératif, qui équivalent littéralement à *va tout de suite, va immédiatement*. Cet idiotisme a lieu même par la jonction de deux mots qui ne sont pas synonymes : ainsi, dans le vers 133, wayra, *vent*, et ihu, *paille*, simplement accouplés, signifient : *A la manière dont la paille est emportée par le vent*. Le drame d'Ollantaï est plein de semblables exemples. En voici encore un qui nous tombe sous les yeux : au vers 1244, les impératifs rikuy, *vois*, et baway, *regarde*, renferment l'idée de *regarder avec une extrême attention*.

Ñan ĥantaĥa ñikushaykı,
Anĥa llakitan rikunkı,
Millay kutın y puyunkı.

Mais je t'en préviens, le triste spectacle que tu verras te fera pleurer longtemps.

Ima-Sumaȷ.

BELLA.

Manan piman willasaȷĥu
Ima haykata rikuspapas ;
Amapunı pakawayĥu,
Millpusaȷmı tukuytapas

Jamais je ne parlerai de ce que tu vas me dévoiler; ne me cache donc rien, je renfermerai tout en moi-même.

Salla.

SALLIA.

Kay muyapın ĥaĥa punku...
Kayllallapı suyakuway
Llipı mama puñuĥunku :
Ñan tutaña ; tiyaykuskay.

Il y a dans ce jardin une porte de pierre.... Mais, reste ici jusqu'à ce que les mères soient endormies. La nuit vient, assieds-toi en m'attendant.

(Llojsin.)

(Elle sort.)

1212-1214. Voici le mot-à-mot :

Ñan — ĥantaĥa — ñikushaykı
Mais — toi — je vais te prévenir.

Anĥa — llakitan — rikunkı,
Beaucoup — de tristesse — tu verras,

Millay — kutın — y — puyunkı.
Maintes — fois, — oui, — tu pleureras.

Au lieu de ñikushaykı qui se lit dans mon texte, tous les autres textes portent rikushaykı, *je te verrais*, en sorte que le verbe rikuy, s'y trouvant trois fois répété dans l'espace de quatre vers, est dans celui-ci tout-à-fait en désaccord avec le contexte; preuve évidente que cette leçon est due à une faute de copie remontant à la plus ancienne transcription du drame, et reproduite ensuite dans tous les autres manuscrits. Ce qui est singulier, c'est que Tschudi, qui, dans le texte quechua, a la leçon fautive, traduit cependant comme si sa leçon était correcte. Ñikuy, dérivé de nıy, *dire*, signifie *prévenir, aviser, appeler l'attention* sur quelque chose ; tandis que rikuy, *voir*, n'a jamais cette signification. Dans ce passage, Tschudi, devançant la pensée de Sallia, parle d'une femme triste, (*eine Traurige*), quand il ne s'agit que de la tristesse en général. Le verbe puyuy, *bruiner*, est pris ici métaphoriquement pour *pleurer*.

1218. Le mot millpuy, *manger avec avidité, avaler*, pris au sens moral, veut dire *garder fidèlement un secret, l'ensevelir au fond de son cœur*. Un Indien, pour dire qu'il *gardera un secret*, dit qu'il l'*avalera*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ima-Sumaj.

Imayhinatan yuyaskan
Kay sonĥuy watupaĥuspa!
Rikullayman pıs waĥaskan
Kay penĥaypı hikıkuspa.

Salla.

(Kutimun unuta huh puñupı,
huh pukupitaj miqunata,
apamuspa; huh kanĥay-
tataj Ima-Sumajman ĥon.)

Hatarıy, kunan ĥatiway
Kay kanĥayta pakaykuspa

BELLA.

Mille étranges pressentiments oppressent mon cœur!
Verrai-je enfin celle qui agonise au milieu de cette honte?

SALLIA.

(Revient avec une aiguière pleine d'eau, de la nourriture sur un plateau, et une lumière qu'elle donne à Bella.)

Lève-toi, et suis-moi,
En cachant un peu la lumière.

1223-1224. Il est vrai que dans la traduction d'une langue, on est quelquefois dans le cas de rendre une phrase interrogative par une phrase affirmative ou *vice versa*, quand l'interrogation n'est qu'une figure de rhétorique. Ainsi, au vers 478, dans la grande tirade d'Ollantaï, la forme interrogative du texte quechua ne pouvait être transportée dans la traduction française sans entraver la suite de la période. Mais, dans le passage qui nous occupe, et que Tschudi a traduit par la forme interrogative, il n'en est pas de même, car l'adoption de cette forme prouve, au contraire, que cet auteur n'a pas saisi le sens. Voici le mot-à-mot :

Imayhinatan	yuyaskan,	
A toute chose	est pensant	
Kay	sonĥuy	watupakuspa.
Mon	cœur	en pressentant.

Le gérondif watupakuspa équivaut ici à *plein de pressentiments*. Ce verbe à l'infinitif, signifie *pressentir* et non *s'informer de nouveau*, comme l'a traduit Tschudi. Le drame même d'Ollantaï nous en offre un exemple au vers 115. *S'informer avec intérêt*, se dit en quechua waturikuy, comme on peut le voir au vers 292. La ressemblance de ces deux verbes a été cause que Tschudi a pris l'un pour l'autre. Tous deux dérivent de watuy, *deviner*.

1225-1226. Voici un exemple de ce que nous venons de dire dans la note précédente: ce passage en quechua est dans la forme affirmative, et sans altérer en aucune manière le sens, nous avons pris pour le rendre la forme de l'interrogation, qui, dans notre traduction, n'est qu'une figure de rhétorique, puisque Bella sait bien que son anxiété est sur le point de finir. Tschudi, qui n'a aucun égard à la conjugaison des verbes, a très-mal rendu ces deux vers, dont voici le mot-à-mot :

Rikullayman	pıs	waĥaskan
Je verrais peut-être	qui	est pleurant
Kay	penĥaypı	hikıkuspa.
Dans cette	honte	en sanglottant.

Le sujet de la proposition complémentaire est *qui*, le verbe *est pleurant*, intransitif et modifié par les expressions circonstancielles *dans cette honte* et *en sanglottant*.

1227-1228. Dans tous les textes, ces deux vers appartenaient à la scène suivante, mais il est clair que Sallia, revenant au même endroit où elle avait laissé Bella, lui dit de *la suivre en cachant un peu la lumière*. Le lieu de l'action étant toujours le même, ces deux vers appartiennent encore à cette scène, et la suivante ne commence qu'au vers 1229, où le contexte indique que les deux femmes sont déjà arrivées à l'endroit où se trouve le caveau de Stella. Voir les notes sur les vers 1687-1694 et 1767.

SCÈNE XIII.

Jardin intérieur du Palais des Vierges d'Élite, avec la grande porte d'entrée d'un côté; de l'autre côté, le caveau de Stella, dont les spectateurs voient tout l'intérieur, mais qui est séparé du jardin par des roches et des feuillages au milieu desquels on distingue la porte du caveau formée d'une grosse pierre. Stella est étendue par terre comme inanimée au fond du caveau, ceinte d'un serpent.

BELLA, SALLIA, STELLA.

Salla.

(ĥaĥaman asuykuspa punkuta kiĥan.)

Kaymı Ñusta masqaĥaykı;
Ñaĥu sonĥuykı tanińa?

Ima-Sumaj.

Ay! ñañallay, imatan rikunı?
Ayataĥu masqarĥanı?
Anĥatan manĥarıkunı.
Ayataĥu pakarkankı?

(Yuyayñın ĥinkan.)

SALLIA.

(Se dirige vers le caveau et en ouvre la porte).

Voici la princesse que tu viens chercher, ton cœur est-il satisfait?

BELLA.

Ah! ma sœur, qu'aperçois-je? Est-ce une morte que je suis venue chercher? Je tressaille d'horreur. Cet endroit ne renferme qu'un cadavre.

(Elle s'évanouit.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ima-Sumaj.

Imayhinatan yuyaskan
Kay sonĥuy watupaĥuspa!
Rikullayman pıs waĥaskan
Kay penĥaypı hikıkuspa.

Salla.

(Kutimun unuta huh puñupı,
huh pukupitaj miqunata,
apamuspa; huh kanĥay-
tataj Ima-Sumajman ĥon.)

Hatarıy, kunan ĥatiway
Kay kanĥayta pakaykuspa

BELLA.

Mille étranges pressentiments oppressent mon cœur!
Verrai-je enfin celle qui agonise au milieu de cette honte?

SALLIA.

(Revient avec une aiguière pleine d'eau, de la nourriture sur un plateau, et une lumière qu'elle donne à Bella.)

Lève-toi, et suis-moi,
En cachant un peu la lumière.

1223-1224. Il est vrai que dans la traduction d'une langue, on est quelquefois dans le cas de rendre une phrase interrogative par une phrase affirmative ou *vice versa*, quand l'interrogation n'est qu'une figure de rhétorique. Ainsi, au vers 478, dans la grande tirade d'Ollantaï, la forme interrogative du texte quechua ne pouvait être transportée dans la traduction française sans entraver la suite de la période. Mais, dans le passage qui nous occupe, et que Tschudi a traduit par la forme interrogative, il n'en est pas de même, car l'adoption de cette forme prouve, au contraire, que cet auteur n'a pas saisi le sens. Voici le mot-à-mot :

Imayhinatan	yuyaskan,	
A toute chose	est pensant	
Kay	sonĥuy	watupakuspa.
Mon	cœur	en pressentant.

Le gérondif watupakuspa équivaut ici à *plein de pressentiments*. Ce verbe à l'infinitif, signifie *pressentir* et non *s'informer de nouveau*, comme l'a traduit Tschudi. Le drame même d'Ollantaï nous en offre un exemple au vers 115. *S'informer avec intérêt*, se dit en quechua waturikuy, comme on peut le voir au vers 292. La ressemblance de ces deux verbes a été cause que Tschudi a pris l'un pour l'autre. Tous deux dérivent de watuy, *deviner*.

1225-1226. Voici un exemple de ce que nous venons de dire dans la note précédente: ce passage en quechua est dans la forme affirmative, et sans altérer en aucune manière le sens, nous avons pris pour le rendre la forme de l'interrogation, qui, dans notre traduction, n'est qu'une figure de rhétorique, puisque Bella sait bien que son anxiété est sur le point de finir. Tschudi, qui n'a aucun égard à la conjugaison des verbes, a très-mal rendu ces deux vers, dont voici le mot-à-mot :

Rikullayman	pıs	waĥaskan
Je verrais peut-être	qui	est pleurant
Kay	penĥaypı	hikıkuspa.
Dans cette	honte	en sanglottant.

Le sujet de la proposition complémentaire est *qui*, le verbe *est pleurant*, intransitif et modifié par les expressions circonstancielles *dans cette honte* et *en sanglottant*.

1227-1228. Dans tous les textes, ces deux vers appartenaient à la scène suivante, mais il est clair que Sallia, revenant au même endroit où elle avait laissé Bella, lui dit de *la suivre en cachant un peu la lumière*. Le lieu de l'action étant toujours le même, ces deux vers appartiennent encore à cette scène, et la suivante ne commence qu'au vers 1229, où le contexte indique que les deux femmes sont déjà arrivées à l'endroit où se trouve le caveau de Stella. Voir les notes sur les vers 1687-1694 et 1767.

SCÈNE XIII.

Jardin intérieur du Palais des Vierges d'Élite, avec la grande porte d'entrée d'un côté; de l'autre côté, le caveau de Stella, dont les spectateurs voient tout l'intérieur, mais qui est séparé du jardin par des roches et des feuillages au milieu desquels on distingue la porte du caveau formée d'une grosse pierre. Stella est étendue par terre comme inanimée au fond du caveau, ceinte d'un serpent.

BELLA, SALLIA, STELLA.

Salla.

(ĥaĥaman asuykuspa punkuta kiĥan.)

Kaymı Ñusta masqaĥaykı;
Ñaĥu sonĥuykı tanińa?

Ima-Sumaj.

Ay! ñañallay, imatan rikunı?
Ayataĥu masqarĥanı?
Anĥatan manĥarıkunı.
Ayataĥu pakarkankı?

(Yuyayñın ĥinkan.)

SALLIA.

(Se dirige vers le caveau et en ouvre la porte).

Voici la princesse que tu viens chercher, ton cœur est-il satisfait?

BELLA.

Ah! ma sœur, qu'aperçois-je? Est-ce une morte que je suis venue chercher? Je tressaille d'horreur. Cet endroit ne renferme qu'un cadavre.

(Elle s'évanouit.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Salla.

Imataȷ kayĥa noĥapaȷ!
Ima-Sumaȷ, ay! urpillay,
Kutɪnpuway kunallanpaȷ;
Hampuy, hampuy, ay! sihlla-[llay!

(Ima-Sumaȷ yuyayñinman kutimun.)

Ama, ñaña, manĥarɪyĥu:
Manan ayaĥu; huh waĥĥa
Ñustan kaypɪ llakɪpakun.

Ima-Sumaȷ.

Kawsanraȷĥu ĥay warmiɪ?

Salla.

Asuykamuy, yanapaway.
Kawsanraȷmi; rikuy! baway!
Haywariway kay unuta,
Matɪykuytaȷ ĥay punkuta.

(Kusɪ-ĥoyllurta yanapaspa tiyarĩĥɪyta munan.)

Sumaȷ Ñusta, imananmɪ?
Kayĥa unu, kayĥa miq̂uy.
Asllatawan tiyarikuy.
Yaykumunɪ kunallanmɪ.

Ima-Sumaȷ.

Pillan kankɪ, sumaȷ urpɪ?
Pitaȷ kankɪ, kay uq̂upɪ?

Sallia.

Quel malheur m'arrive en ce moment! Ma Bella, ma douce colombe,
Reviens à toi sans retard;
Lève-toi, lève-toi, ma petite fleur!

(Bella revient à elle.)

N'aie pas peur, ma chère sœur:
Ce n'est pas un cadavre, c'est une malheureuse princesse qui languit ici.

Bella.

Est-ce qu'elle vit encore?

Sallia.

Approche-toi, et aide-moi.
Elle vit encore: vois! regarde!
Verse un peu de cette eau,
Et referme doucement la porte.

(A Stella, en s'efforçant de la soulever pour la mettre sur son séant.)

Belle princesse, voici de l'eau et quelque chose à manger.
Essaie de t'asseoir,
Je viens d'entrer.

Bella.

Qui es-tu, douce colombe? Comment es-tu renfermée au fond de cette caverne?

Salla.

Asllatapas miq̂uriwaȷ;
Paȷta, talla, pisɪpawaȷ.

Kusɪ-ĥoyllur.

Ima aswantan munaskanɪ
Hika asq̂a watamanta
Huh wawata hawamanta
Yaykumuȷta rihuskanɪ!

Ima-Sumaȷ.

Ay! Ñustallay, sumaȷ talla,

Sallia.

Prends un peu de nourriture;
Peut-être sans cela, ma sœur, tu succomberais.

Stella.

Combien je suis heureuse de voir après de si longues années un visage nouveau dans cette jeune fille qui t'accompagne!

Bella.

Ah! ma princesse, charmante

1254. Dans le 2me texte de Tschudi, la variante kallpa au lieu de talla, qui se trouve dans tous les autres textes, outre qu'elle est inutile, est inadmissible. Talla, titre donné à Stella, est au vocatif, et lui avoir substitué le nom commun kallpa, *force*, sans y ajouter aucun suffixe, est une absurdité grammaticale, dont le mot-à-mot serait: *Peut-être, force, tu manquerais*, comme si la *force* était personnifiée; ce qui n'a pas de sens dans le passage, puisque c'est à Stella que Sallia adresse la parole. La version que Tschudi fait du vers remanié par lui, *afin que tu n'épuises pas tes forces*, si elle a un sens raisonnable, n'est pas exacte. Pour rendre cette idée, le quechua devrait être: Ama pisɪpanaykipaȷ: ou, en conservant le mot paȷta, *peut-être*, du texte, qui n'a pas ici le sens d'*afin que*, que Tschudi lui donne, il faudrait dire: Paȷta kallpaykɪ pisɪpanman; mais cette leçon même, correcte quant à la construction grammaticale, présente un pléonasme que rien ne justifie: car le verbe pisipay renferme en lui-même, non-seulement l'idée de *perdre les forces*, mais celle de *s'affaiblir jusqu'à la mort* ou de *succomber*. Ajouter à ce verbe le mot kallpa, c'est comme si l'on disait en français: *Peut-être te manquerait la force de ta force*, ce qui est la traduction littérale de notre dernier exemple.

1259. Talla, leçon correcte de notre texte, a été changé par Tschudi en palla, probablement parce que dans son 1er texte, par suite d'une faute de copie ou d'impression, on lisait halla. Ayant déjà parlé longuement de talla, nous ajouterons seulement ici que palla, outre qu'il est inutile, est un contre-sens dans cet endroit. Stella, qui plusieurs fois est nommée ñusta, *princesse*, car elle était fille du roi, ne pouvait être appelée palla, ce titre étant réservé aux concubines du roi et à toutes les femmes mariées d'un certain âge. Bella, qui ne savait pas encore que Stella était mariée, ne pouvait, surtout dans le même vers, l'appeler ñusta et palla, deux titres contradictoires, tandis que talla était bien employé, puisque la princesse n'étant pas Vierge d'Élite professe, pouvait recevoir ce titre qui équivaut à *novice*. Au sujet de palla, voir Garcilaso de la Vega, P. 1, L. 1, cap. 26.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1260 Sumaȷ pisku ħori-kitu
Imapitaȷ ħankamalla
Huħarħankı ħan urpitu?
Imanashan ħika qalla,
Imanashan ħanħa, pitu?
1265 Kay wañuywan pitıskankı,
Kay ħaraywan wanki-wanki.

sœur, bel oiseau à la poitrine d'or,
De quel crime es-tu coupable, ma colombe, pour souffrir ainsi?
Par quelle cruauté es-tu dans un tel supplice, ma compagne?
La mort t'étouffe sous la forme de ce serpent.

1260. Kitu est une colombe plus petite que la colombe ordinaire, et dont la poitrine jaune d'or miroite au soleil. C'est pour cela qu'elle est appelée généralement ħori-kitu, *pigeon doré*. ħori, *or*, placé avant un autre substantif, équivaut à l'adjectif *doré*, ce qui a lieu également avec tous les substantifs qui renferment quelque qualité remarquable. Ainsi runtu, *œuf*, renfermant la qualité de blancheur, suivi d'un autre substantif, signifie simplement *blanc*. Ex.: runtu uya, *visage blanc*.

1263-1266. Voici le mot-à-mot :

Imanashan	ħika	qalla,
Pourquoi	tant	blessée,
Imanashan	ħanħa,	pitu,
Pourquoi	toi	compagne,
Kay	wañuywan	pitıskankı,
Dans cette	mort	es-tu agonisante,
Kay	ħaraywan	wankı-wankı?
Ce	serpent	t'étouffant?

Qalla, mot commun au Cuzco comme adjectif, est le radical du verbe qallay, qui veut dire *couper*, *mutiler*, *blesser*. Le verbe pitıy, *expirer*, et son dérivé pitiskay, *être expirant* ou *agoniser*, sont aussi très-communs. Le verbe wankıy, *entourer avec une corde*, forme, au moyen de la réduplication, l'adverbe wankı-wankı qui ajoute à l'idée du verbe *entourer*, celle *d'enrouler plusieurs fois la corde en serrant avec force*, et qui s'applique parfaitement à un serpent, ce que nous avons rendu par *étouffer*. Tschudi a traduit ainsi ce passage : « A quoi bon tant de tubercules? — A quoi te sert cette farine? — Avec cette nourriture, tu péris. — Avec cet aliment, tu meurs! » Toute cette version s'éloigne complétement du vrai sens. Le mot qalla, modifié par l'adverbe ħika, ne peut être qu'un adjectif ou un participe et jamais un substantif. La longue explication de Tschudi pour justifier la signification de *tubercules* (knollen) qu'il lui donne, toute scientifique qu'elle paraisse, est inadmissible. Chez les Indiens, on applique le qualificatif qalla, *blessé*, aux pommes de terre et à beaucoup d'autres fruits, quand le froid ou la chaleur les a gercés et qu'ils sont tout fendillés. Pitu, *compagne*, est au vocatif. Ce mot, qui veut dire aussi *deux ensemble*, est le radical du verbe pituy, qui signifie *mêler des choses différentes*, et qu'on applique spécialement à l'action de faire plusieurs espèces de bouillies, mélanges de farine, de lait et d'autres substances. Mais ce mot n'a rien à faire dans cet endroit. Le mot ħaraywa, dans le dernier vers, avec la désinence *n* du nominatif, est le sujet de la proposition. Les variantes de Tschudi, ħanpaȷ au lieu de ħanħa, huywaywan au lieu de wañuywan, et wañuskankı au lieu de wankı-wankı, ne font qu'obs-

Kusi-ħoyllur.

Sumaȷ wawa, waylluy ruru,
Ñoħaħa huh warmın kanı
Kay puytupı, pantı muru.
1270 Ñoħan ħosaħakurkanı
Huh ñawıy ruruta hina,
Payrı ħokuwarħan piña!

Manan yaħarħanħu Inka
Paywan watasha kaskayta,

STELLA.

Charmante enfant, semence d'amour, fleur de mon cœur, je suis une pauvre femme enfoncée dans cet abîme. Je me suis unie à un homme comme la prunelle est unie à l'œil, mais l'ingrat m'a abandonnée!
Le roi ignorait que des liens indissolubles m'unissent déjà à lui,

curcir complétement le passage quechua, très-clair par lui-même. Pour s'ajuster à la version de Tschudi, le quechua aurait dû être ainsi conçu : Imapaȷtaȷ kay ħika qallakunaħa? — Imaynataȷ allınyasunkı kay pitusha ħakurı? — Kay miqquywan puħukankın. — Kay ħarashaywanħa wañunkın.

1268-1269. L'interprétation que Tschudi donne à ces deux vers : « Quand j'étais une femme en germe, comme la semence du *panti*, » s'éloigne entièrement du vrai sens. Voici le mot-à-mot :

Noħaħa	huh	warmın	kanı
Moi	une	femme	je suis
Kay	puytupı,	pantı	muru
Au fond	de ce puits,	de PANTI	chose émaillée.

Puytu, *puits*, avec la désinence pı, veut dire *au fond de ce puits*, et, au sens figuré, a tout-à-fait la valeur que nous lui donnons, *enfoncée dans cet abîme*. Pantı est le nom d'une fleur très-estimée des Indiens; car elle était chez eux un emblême de tendresse. Aussi, au Cuzco, on entend à chaque moment des expressions caressantes telles que pantı ruru, *semence de panti*; pantı muru, *émail de Panti*, car muru indique toute chose de couleurs variées; pantı llika, *réseau fait de panti*, et une foule d'autres expressions qu'il est impossible de rendre en français avec toute la force qu'elles ont en quechua. Dans ce passage, pantı muru est au vocatif, et c'est probablement le défaut de ponctuation qui a égaré les traducteurs. Nous l'avons rendu simplement par *fleur de mon cœur*.

1270. Au lieu de ħosaħakurħanı, on lisait dans tous les autres textes, kasarakurħanı, mot dérivé de l'espagnol *casarse*, et qui ne peut avoir été substitué à l'autre que postérieurement à la conquête espagnole : car ce n'est qu'alors qu'il s'est introduit dans la langue des Indiens en même temps que le mariage catholique. Pour les anciens Péruviens, le mariage n'étant pas l'effet d'un consentement réciproque, puisque la femme était donnée à l'homme par une autorité suprême, ils n'avaient pas dans leur langue de mot qui correspondît au verbe réciproque *se marier*. L'homme, pour dire qu'il se mariait, employait le verbe warmiħakuy, *se procurer une femme*, et la femme, le verbe ħosaħakuy, *se procurer un mari*. Les verbes warmıyakuy, *devenir épouse*, et ħosayakuy, *devenir mari*, dont Tschudi parle dans ses notes, sont beaucoup moins usités que les autres. Nodal, dans le texte bizarrement refait par lui, introduit le vers « ħollawan ħosayarħanı » qui est un contre-sens :

1275 Hinapı pay mañaɟtinha
Ɍiñakuspan harhun payta;
Ñohataraı ripuɟtinha
Kamaɦın kaypı kanayta.
Asʂa watan kaypı kanı
1280 Rikuy ımaynas kawsanı.

Manan rikunıɦu pita
Kay yana watay wasipı;

Manan nohapas samita
Tarınıɦu kay wankipı,

Et quand il lui a demandé ma main,
le roi l'a chassé avec colère;
Puis, une fois mon amant parti,
on m'a fait enfermer ici.
Il y a de cela bien des années,
et pourtant, comme tu le vois, je
vis encore.
Je ne vois personne dans ce
séjour où s'écoulent mes noires
années.
Je n'ai trouvé dans ce supplice
aucun soulagement,

car il signifie littéralement: *avec celui de Colla, je suis devenue mari*, ce qui est tout-à-fait déplacé dans la bouche de Stella. Tschudi approuve néanmoins complétement cette leçon, mais prudemment, il s'abstient d'en donner l'explication. Il n'y a pas de doute possible sur les désinences des verbes hosaɦakurhanı et hosayarhanı. Prenons pour exemple le mot yaya, *père :* yayaɦakurhani veut dire *j'ai trouvé* ou *je me suis procuré* un père, et yayayarhanı, *je suis devenu père*. Le premier est un verbe transitif, tandis que le second est intransitif. Tout ce que Stella pouvait dire, c'est : hollawan hosaɦakuspa warmiyarhanı, *mariée avec celui de Colla, je suis devenue épouse*. La traduction que Nodal fait de sa leçon est arbitraire : il ne pouvait pas faire autrement, pour ne pas reproduire l'absurdité introduite dans le texte quechua. La variante de Tschudi kaskanakurhanı est absolument contraire au génie de la langue : kaskay, qui, dans le sens propre, veut dire *coller, engluer*, avec la désinence de réciprocité nakuy, ne donnerait pas l'idée de mariage, mais celle du commerce charnel, en réveillant des idées basses de lubricité, indignes du caractère du drame et inconvenantes dans la bouche de Stella. (Garcilaso. *Com. Real.* P. I, L. IV, cap. 8.)

1275. Dans tous les autres textes, le nom d'Ollantaï se trouve au lieu du pronom pay, *il*, ce qui, non-seulement ne cadre pas avec la mesure du vers, mais encore est nuisible au contexte. Car il est évident que Stella n'a pas dû désigner ici par son nom l'homme dont elle parle, puisque Bella ignore le nom de son père jusqu'à la fin de la pièce. Ainsi, à l'avant-dernière scène, quand Bella vient implorer la protection du roi en faveur de sa mère, et que celui-ci dit à Ollantaï de prendre l'affaire en main, Bella, qui est présente, non-seulement est indifférente au nom d'Ollantaï, mais (vers 1673) elle affirme qu'elle ne le connaît pas. Cette circonstance entrait sans doute dans le plan de l'auteur qui voulait ménager pour le dénouement de la pièce une situation dramatique dans la reconnaissance et dans la réunion des principaux personnages.

1284. Ici, le mot wankı, pris substantivement, signifie *l'état de ce qui est entouré, serré*, et équivaut à *oppression, prison étroite, supplice*, etc. Tschudi, sans alléguer d'autre motif que sa raison favorite que le mot lui est inconnu, l'a exclus ici, comme dans le vers 1266, en le remplaçant par des variantes aussi inutiles qu'inacceptables.

1285 Suyakunın ɦunka mita
Wañunayta kay sipipı,
ɦıllay wasʂawan wataska
Tukuypaɟtaɟ y ɦonɦasha.
ɦanrı pitaɟ kankı lulu,
1290 Hika warma, ɦıka llullu?

Ima-Sumaɟ.

Ñohapas ɦantan ɦatıykı
Ɍutıkuspa, waɦakuspa;
ɦinɦa kaypı kay wasipı
Sonɦuymı ɦanta rikuspa
1295 Ɋasukun kay baɦullaypı.
Manan mamay, yayay kanɦu,
Manan pipas reɟsıwanɦu.

Et dix années se sont passées
pour moi entre la vie et la mort,
Attachée à cette chaîne de fer
et oubliée de tout le monde.
Et toi, si jeune et si compatissante, qui es-tu, mon amour?

Bella.

Moi aussi, je t'ai suivie de la
pensée, pleine d'angoisse et pleurant; et dans la solitude de cette
maison, mon cœur aspirant toujours à te voir, voulait s'échapper
de ma poitrine. Je n'ai plus ni père
ni mère, et personne au monde ne
s'intéresse à moi.

1285. Le mot mita, *fois, période de temps déterminée*, se prend aussi pour année, et la locution ɦunka mita, *dix ans*, s'accorde parfaitement avec l'espace de temps que Stella avait passé dans la prison. Tschudi n'a probablement pas compris le sens : car, outre que dans sa traduction, il ne tient pas compte de cette locution, il l'écrit dans le texte quechua, comme si les deux mots n'en formaient qu'un.

1286. Le sens littéral de ce vers avec le précédent est : « Pendant dix années, j'ai attendu le trépas dans cette mort. » Wañuy en cet endroit exprime *la mort* prise abstractivement, et sipı, qui signifie aussi *mort*, est employé ici au figuré pour le supplice enduré par Stella. La circonstance que la langue quechua possède ces deux mots pour exprimer l'idée de *mort*, donne à cette pensée une forme très-élégante. Notre traduction, sans être littérale, la reproduit fidèlement. Tschudi, ne voulant pas faire entrer deux fois le mot mort dans sa traduction, traduit sipı par *obscurité*. Ni Barranca, ni Markham, ne paraissent s'être rendu compte du jeu de mot renfermé dans ce vers.

1289. Dans mon texte, comme dans celui de Markham et dans le 1er de Tschudi, on lit lulu au lieu de ruru, qui se trouve dans la 2me Éd. de Tschudi. Cependant les deux mots n'en sont qu'un en réalité : au Cuzco, quand on emploie ruru comme expression de tendresse, on adoucit les *r* en les remplaçant par des *l*, comme cela arrive quelquefois en français dans le langage enfantin. Tschudi, ignorant cette circonstance, a mis le mot non transformé, qui s'accorde moins bien avec la rime, et qui enlève à l'expression la nuance de tendresse enfantine du texte primitif.

1294-1295. Voici le mot-à-mot :

Sonɦuymı	ɦanta	rikuspa
Mon cœur	toi	aspirant à voir
Ɋasukun	kay	baɦullaypı
Se débat	dans	ma poitrine

Le verbe rikuy, *voir*, signifie aussi *aspirer à voir*, comme il arrive en quechua

Kusi-ħoyllur.

Hayka watayuȷmi kanki?

Ima-Sumaȷ.

Millay watayuȷha kani
Kay wasita ħeȷñikuspa
Hinapaȷmi yupashani
Mana kaypi yaħakuspa.

Salla.

Huh ħunka hinaħa watan,
Hinatan ñoħa yupani.

Kusi-ħoyllur.

Iman ħanpa sutiykiħa?

Ima-Sumaȷ.

Ima-Sumaȷ sutiy karħan,
Ħaypas sutiytan pantarħan.

Kusi-ħoyllur.

(Ima-Sumaȷta bashunman matispa.)

Ay, waway, ay, urpillay!
Kay bashuyman asuykamuy!
Ħanmi kanki samillay,
Noħaȷ waway; hamuy, hamuy!
Kusiy kaħun millay-millay!
Kay sutitan ħurarħayki!

Ima-Sumaȷ.

Ay! mamay, imatan ruranki?

Amayari saħiwayħu!
Reȷsikuyki llakiypaȷħu,

Stella.

Quel âge as-tu?

Bella.

Je dois compter beaucoup d'années, car je déteste cette maison, et comme je m'ennuie ici, le temps me paraît bien long.

Sallia.

Elle peut avoir à peu près dix ans selon mon compte.

Stella.

Et quel est ton nom?

Bella.

L'on m'appelle Bella, mais on s'est trompé en me donnant ce nom.

Stella.

(*Pressant Bella sur sa poitrine.*)

Ah! ma fille, ma colombe!
Viens sur mon cœur!
Tu es toute ma félicité;
Ma fille, viens, viens!
Que la joie inonde mon âme!
C'est le nom que je t'ai donné!

Bella.

Ah, ma mère! Comment te trouves-tu ici?

Ne te sépare plus de moi!

Ne t'ai-je connue que pour être plus malheureuse?

avec beaucoup d'autres verbes qui renferment souvent l'idée de désir. Au vers 36, le verbe mitkaskani signifie strictement *je veux, je désire être trébuchant*. Dans ce passage, le présent historique qasukun équivaut à l'imparfait. Qasuy, *battre*, est le radical de qasukuy, *se battre soi-même* ou *se débattre*, comme nous l'avons traduit. La signification de donner un coup avec un instrument perçant (Stich) que Tschudi lui donne, n'est pas exacte.

Usuȷpaȷku sahiwanki?

Pimanñataȷ kutirisaȷ,
Kutinpuyari ñawiyman?
Pimanñataȷ asuykusaȷ,
Hampuyari kay makiyman?

Salla.

Ama ħapariyħu, ama!
Ñoħapaȷtaȷ llaki kanman.
Haku, puriy! Paȷta uyanman
Mamakuna sapankama.

Ima-Sumaȷ.

Asllatawan muħuriskay
Kay awħa watay wasita!
Horħushaykin, bepariskay
Kay pisi punħaw, ħasita!

Me délaisseras-tu dans mon abaissement?

Vers qui me tournerai-je pour que tu sois rendue à mes yeux?

De qui m'approcherai-je pour que tu restes dans mes bras?

Sallia.

Ne faites pas de bruit!

Il pourrait m'arriver malheur.

Partons vite! Les mères peuvent s'apercevoir de notre absence.

Bella.

Souffre encore quelque temps
Dans cette maison de mes tristes années! Et jusqu'à ce que je te fasse sortir, prends patience encore pour quelques jours!

1318-1321. Voici la traduction interlinéaire de ce quatrain :

Pimanñataȷ kutirisaȷ
Vers qui me tournerai-je
Kutinpuyari nawiyman?
Que tu puisses retourner à mes yeux?
Pimanñataȷ asuykusaȷ,
Vers qui m'approcherai-je,
Hampuyari kay makiyman?
Que tu puisses revenir dans mes bras?

Les subjonctifs kutinpuyari, *que tu retournes*, et hampuyari, *que tu reviennes*, ont tout-à-fait la valeur de la forme optative que nous leur donnons ci-dessus. Tschudi a confondu cet optatif avec l'impératif : car il ne se rend pas compte des diverses valeurs que les mêmes mots peuvent avoir selon la fonction qu'ils remplissent dans la proposition. Ainsi, le mot hampuyari, absolument employé, serait effectivement à l'impératif et voudrait dire *viens en tout cas*, car le suffixe ari, *oui*, lui donne cette force. Mais ce même mot dans notre texte, comme conséquence de la phrase précédente qui exprime un désir, une espérance, prend immédiatement le sens optatif que nous lui avons donné. Hampuy, dérivé de hamuy, *venir*, signifie *revenir*, et se prononce avec l'initiale aspirée. Tschudi l'a traduit par *s'aider* (sich helfen) acception que nous ignorons et qui serait complétement déplacée dans ce passage. Excepté ce verbe, nous pouvons dire que la traduction allemande est presque mot-à-mot, et néanmoins elle ne rend nullement le vrai sens. Ces méprises ne se bornent pas aux désinences, elles portent aussi sur les mots; en voici encore une autre : dans ce passage, maki est traduit comme si ce mot n'avait d'autre signification que *main*, tandis qu'il signifie aussi *bras*, comme on peut le voir dans Garcilaso. (P. I, L. II, Cap. 5.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1330 Ay! mamay, wañushan rini
Munakuj sonhuy pahmini!

Ah! ma mère, pour mon cœur rempli d'amour pour toi, c'est la mort que de te quitter!

SCÈNE XIV.

Grande salle dans le palais du Roi.

[*Dialogue premier.*]

LE ROI TOUPAC-YOUPANQUI ET L'ASTROLOGUE.

Inka Yupanki.

Hatun Awki Willaj-Uma,
Manahu hanha yahanki
Imatapas Rumimanta?

LE ROI YOUPANQUI.

Grand et noble pontife,
N'as-tu aucune nouvelle d'Œil-de-Pierre?

1330-1331. Voici le mot-à-mot :

Ay!	mamay,	wañushan	rini
Ah!	ma mère,	morte	je sors
Munakuj	sonhuy	pahmini!	
Amoureux	mon cœur	te quitte!	

Ce mot-à-mot ne suffit pas à exprimer le vrai sens du quechua, qui est : « Ma mère! Je sors d'ici presque morte : car mon cœur amoureux est forcé de te quitter! » Les adverbes, prépositions et conjonctions étant exprimés en quechua par de simples désinences, et quelquefois devant se sous-entendre selon la construction particulière de la phrase, un mot-à-mot exact est impossible. Dans le vers 1331, la division des mots était incorrecte. Au lieu de sonhuy pahmini on lisait sonhuypahmini (sonccoy-pacc mini), leçon qui n'a pas de sens et qui résultait de l'adjonction de la 1re syllabe du second mot au mot précédent. Cette faute devait remonter à la première copie d'Ollantaï; car elle se trouve dans tous les textes. Au lieu de ma leçon, qui est l'unique possible, Tschudi a mis la variante sonhuypah miyuy (incorrectement écrit miuy) *poison pour mon cœur*, qui dénature le sens si clair du texte et embarrasse la suite du discours. Avec cette leçon, le passage voudrait dire littéralement : « Ah! ma mère, je sors morte avec un poison dans mon cœur amoureux. »

Willaj-Uma.

1335 Hlisin llojsini hanajta
Willkanuta sajsakama;
Haypin rikuni askama
Watashata runakunata.
Antipunin haykunaha:
1340 Ñas atisha llapallanku.
Ñas qosñiskan awaranku:

Ñas rupaskan tukuy haha.

Inka Yupanki.

Ollantaytari hapinkuhus?
Iha hispin hay runaha!

Willaj-Uma.

1345 Hay rawraypin hay Ollanta;
Ñan rawrasha llipillanta.

Inka Yupanki.

Intin yanapawasunhis,
Paypa yawarñinmi kani;
Paykunatan tustusunhis,
1350 Haypajmi kaypi sayani!

L'ASTROLOGUE.

Hier soir je suis sorti sur les hauteurs escarpées de Vilcanota; Là, j'ai aperçu à distance pas mal de gens liés.

Sans doute c'étaient des Antis : car on dit qu'ils sont tous écrasés. Les chardons de la montagne fument;
Déjà la forteresse est en flammes.

LE ROI YOUPANQUI.

Et Ollantaï sera-t-il pris?
Lui, peut-être s'est-il sauvé!

L'ASTROLOGUE.

Ollantaï était sans doute au milieu des flammes, car on dit que tous ont été consumés.

LE ROI YOUPANQUI.

Le Dieu-Soleil ne peut manquer de nous protéger. Je suis de son sang; nous leur infligerons le châtiment qu'ils méritent; c'est pour cela que je suis sur le trône!

1341. Dans la montagne qui protége la forteresse d'Ollantaï à Tambo, croissent de grandes quantités de chardons, dont les piquants sont assez longs pour que les Indiens en fassent des aiguilles. Le nom de cette plante est awaranku ou awarunku. Nous ignorons que l'usage des Indiens fût, comme Tschudi l'affirme dans une note sur le vers 753, de mettre le feu à des amas de cette plante pour donner le signal de la guerre. Le mot awaranku n'existe pas dans le vers 753 de notre texte, et quant au passage qui nous occupe maintenant, il ne résulte pas du contexte que le chardon ait été brûlé comme signal de guerre : car l'Astrologue constate seulement le fait de l'incendie de la forteresse, qu'il a pu reconnaître de très-loin à la fumée épaisse des chardons en flammes. Ce vers qui, sans cette explication, paraîtrait obscur, était sans aucun doute très-clair et plein d'intérêt pour les spectateurs de l'époque qui connaissaient parfaitement les lieux et toutes les circonstances.

1349. Dans le sens restreint, tustuy veut dire fouler aux pieds; mais, dans un sens

[*Dialogue second.*]

LES PRÉCÉDENTS, UN INDIEN, arrivant comme messager avec un quipo à la main.

Runa	L'INDIEN.
Rumi-Ñawin kañamuwan Kay ʠipuwan pañar-pañar.	Ce matin au point du jour Œil-de-Pierre m'a envoyé avec ce quipo.
Inka Yupanki.	LE ROI YOUPANQUI.
(Willaj-Umata.)	*(A l'Astrologue.)*
Ħan bawariy imatas ñin.	Regarde ce qu'il dit.
Willaj-Uma.	L'ASTROLOGUE.
Kay ʠipupin kay killimsa;	Ce nœud couleur de charbon
1355 Ñan Ollantay rupasħaña;	indique qu'Ollantaï est brûlé;

plus général, il équivaut à *punir sévèrement*, *châtier avec rigueur*. Tustusun est la 1re pers. plur. du futur, et avec la désinence ħis (tustusunħis) renferme l'idée que le châtiment dans ce cas est naturel, c'est-à-dire qu'il est juste et bien mérité. La même chose arrive avec une foule d'autres verbes. Ex. : Risun, *nous irons*, avec la désinence ħis, donne l'idée que l'action d'*aller* est, dans un cas donné, exigée par les convenances, et risunħis voudrait dire : *nous irons, bien entendu*. Dans ce même quatrain, yañapawasunħis, 1re pers. du futur du verbe yanapaway prend la même désinence, qui a la même valeur. Ce suffixe équivaut quelquefois au suffixe mi, dont nous avons parlé dans la note au vers 38, et dans ce passage, tustusunmi aurait exactement la même valeur que tustusunħis.

1350. Sayay, *se tenir debout*, exprime plus généralement l'idée d'être fixe dans un état, de tenir solidement un emploi. Ainsi, un gouverneur qui se sert simplement de la locution kaypi sayani indique par là qu'il parle de sa charge comme d'une chose qu'il possède à bon droit. Cette même locution, dans la bouche du roi, signifie ici *je suis roi légitime*. La version de Tschudi est trop littérale dans ce vers et dans le précédent, comme dans presque tous les cas où les mots quechuas ont plusieurs sens dont il ne connaît qu'un seul, et on voit clairement que la crainte de s'égarer fait qu'il se tient constamment trop près du mot-à-mot.

1354. Le mot ʠipu est pris, dans ce vers, dans son sens commun, qui est *nœud*. C'est le radical de ʠipuy, *nouer*. En quechua, le mot killimsa, *charbon de bois*, s'emploie pour exprimer la couleur noire, à peu près comme en français, on dit *marron*, *cerise*, etc., pour exprimer la couleur de ces fruits. Tous les autres traducteurs, ne comprenant pas cette circonstance, ont traduit le passage comme si le charbon

Kay ʠiputaȷmi kimsa Ħisha ʠipu watashaña, Ñan Anti-suyu hapisha Ñan, Inka, makiykipiña.	A ce triple nœud, un nœud quintuple est attaché : Cela révèle que la province des Andes est prise et qu'elle est déjà au pouvoir du roi.
1360 Ħaymi watakun kay pisha :	C'est pour cela qu'on attache ce quintuple :
Kimsa pishan tukuypiña.	Cela fait en tout trois quintuples.

avait pu entrer dans la composition du *quipo*. Nous avons déjà vu au vers 695 qu'ils y ont introduit des grains de maïs, et nous ne pouvons comprendre que quiconque sait ce que c'est qu'un *quipo* puisse concevoir que des objets si hétérogènes en fassent partie. Plutôt que de donner un mot-à-mot où l'on ne tient compte ni du génie de la langue, ni des diverses acceptions que les mots comportent, ni de leur sens figuré, mieux vaudrait faire un vocabulaire, où du moins les mots sont rangés dans un ordre qui permet de les trouver plus facilement.

1356-1361. Voici le mot-à-mot :

Kay	ʠiputaȷmi	kimsa	
A ce	nœud	triple	
Ħisha	ʠipu	watashaña	
Un quintuple	nœud	est déjà attaché :	
Ñan	Anti-suyu	hapisha,	
Déjà	la province des Andes	est prise,	
Ñan,	Inka,	makiykipiña,	
Déjà,	ô roi,	elle est dans tes mains,	
Ħaymi	watakun	kay	pisha :
C'est pour cela	qu'on attache	ce	quintuple :
Kimsa	pishan	tukuypiña.	
Trois	quintuples	ils font en tout.	

Ce passage, qui n'a rien de difficile au point de vue de la langue, et que Barranca a traduit aussi assez littéralement, est incompréhensible quant à sa valeur idéologique, puisque nous n'avons pas la clef de cette ancienne écriture des Péruviens. Ce qui est évident, c'est que chaque nombre avait une signification particulière, et que la combinaison de plusieurs nombres, comme ici d'un triple avec un quintuple, avait un sens déterminé. En quechua, les mots *trois*, *cinq*, etc, comme tous les nombres cardinaux, équivalent à *triple*, *quintuple*, etc. Dans le texte remanié de Tschudi, le mot pisha, *cinq*, qui est répété trois fois, a été changé en pishu, *oiseau*, ce qui fait du passage quechua, au point de vue de la grammaire, un vrai galimatias. Mais, ce qui est plus grave encore, c'est que, pour défendre ses variantes, Tschudi va jusqu'à dénaturer la vraie notion du *quipo* péruvien. Ce ne sont pas seulement des grains de maïs et des morceaux de charbon qu'il fait entrer dans sa composition. Dans ce passage, il y met des oiseaux! et dans ses observations critiques, il ajoute encore à ces objets des feuilles de coca, de petits bâtons, de petits cailloux, des morceaux d'étoffes de diverses couleurs, du cuir, des poils, etc. Sans alléguer aucune autorité à l'appui de cette description qui fait du quipo péruvien un assemblage mons-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Inka Yupanki.

(Ḳaskiman).

ḳanḳa ḥaypiḥu karḥanki,
Imatataȷ rurarḥanki?

Runa.

ḳapaȷ Inka, Inti waway,
Kaylla ñawpaȷ apamuni;
Kaykunata taȷtay, ḳaway,
Yawarñinta uḥyaypuni.

Inka Yupanki.

Kunarḥaykiḥu manaḥu,
Asḳa kuti, ḳankunata,
Amapuni lloȷllanḳaḥu
Runa yawar, paykunata
Ḳuyanin, llakinin, ñispa?

LE ROI YOUPANQUI.

(*Au messager.*)

Etais-tu présent et as-tu participé à quelque chose?

L'INDIEN.

Suprême seigneur, fils du Soleil, je suis accouru le premier, pour que tu puisses les immoler tous sans pitié, et boire leur sang.

LE ROI YOUPANQUI.

Ne vous ai-je pas exhortés, vous autres, à plusieurs reprises, à vous abstenir absolument de verser le sang humain, et surtout le leur, en vous disant que j'ai pitié d'eux.

trueux d'objets hétérogènes, il se contente de dire que c'est une chose bien connue (bekanntlich). Si la chose est si *connue*, comment se fait-il que les historiens anciens et surtout Garcilaso, qui donne (C. R. : P. I, L. VI, cap. 8 et 9) une longue description des quipos et qui en a eu lui-même entre les mains, ne nous disent rien d'un pareil assemblage? Comment se fait-il que les historiens modernes qui nous en parlent aussi, Lorente (*Historia antigua del Perù*, p. 12 et 290), Prescott (*Conquista del Perù*, L. I, Cap. IV), et Tschudi lui-même, dans *Las Antiguëdades Peruanas*, que Don Mariano Eduardo de Rivero a publiées avec sa collaboration, ne nous disent pas un mot de cette chose *bien connue*, et que le quipo même qui est représenté en gravure dans ce dernier ouvrage (p. 104), ne ressemble en rien au quipo tel que Tschudi se le figure aujourd'hui? Comment se fait-il qu'au Cuzco, où les anciennes traditions existent encore, et où les Indiens de la montagne continuent à se servir des quipos pour leurs comptes, nous n'ayons pas idée de cette chose si *connue* que nous présente aujourd'hui l'auteur suisse? Comment se fait-il enfin, que l'immense quipo présenté l'an dernier à l'exposition de Philadelphie par le Dr Safray, et dont on peut voir la description détaillée et la gravure dans le n° 182 de *La Nature* (25 nov. 1876), ne nous offre aucune trace de volatiles ni des autres objets que Tschudi énumère, et dont la liste pourrait être augmentée à l'infini, puisque l'*et cætera* par lequel il termine dans son enthousiasme, ouvre à ce sujet une libre carrière à notre imagination? Ce qui est frappant dans la gravure de *La Nature*, c'est que des cordelettes attachées à la corde principale, la première, la quatrième et la sixième, ont cinq nœuds, la seconde, trois, ce qui revient sans doute au triple et au quintuple mentionné par le grand-prêtre dans cet endroit d'Ollantaï.

Runa.

Manan, yaya, hiñaykuḥu
Awḳanḥispa yawarñinta,
Hapiykun tuta llipinta,
Kallpanḥista rikunkuḥu.

Inka Yupanki.

Imatan ḳan rikurḥanki?

Runa.

Ḳaypin ñoka y karḥani
Suyunḥiswan kuskapuni;
Ṭinki-ḳerupin puñuni,
Ḳaypitaȷ pakakurḥani
Suyuntin Yanawarapi.
Ḳaypin wayqu anḥallatan
Pakanapaȷ ḥapran ḳatan
Hinantinta ḥay wasipi.

L'INDIEN.

Nous n'avons pas eu, ô seigneur, à verser le sang de nos ennemis,
Les ayant tous faits prisonniers pendant la nuit, sans qu'ils pussent résister à nos forces.

LE ROI YOUPANQUI.

Raconte ce qui s'est passé!

L'INDIEN.

Je me suis trouvé au milieu de tous nos guerriers;
J'ai passé la nuit à Tinquequero; car je me suis caché là en compagnie des hommes de Yanahuara.
Là, le feuillage abrite partout une caverne dont il cache l'entrée en en faisant une retraite sûre.

1376. Ce vers, dans les deux textes de Tschudi, est mutilé et réduit au premier mot du vers, **kallpan**. Dans celui de Markham, il se lit ainsi : **Kallpan aswan pupas puñu**, ce qu'il traduit *on pourrait le prendre* (it might be taken); mais, à notre avis, sa leçon n'a ni ce sens ni aucun autre sens raisonnable. Pour correspondre à l'interprétation qu'il lui donne, le quechua devrait être : **Hapiytan atinkuman.** Notre leçon s'ajuste si bien aux exigences de la rime ainsi qu'à celles du sens, qu'elle a toutes les apparences en faveur de son origine ancienne.

1378. Ce long récit que l'Indien fait de la ruse d'Œil-de-Pierre pour s'emparer d'Ollantaï, et du plein succès dont elle fut couronnée, est entièrement composé de quatrains rimant, le 1er vers avec le 4me, et le 2me avec le 3me. Un fait curieux à remarquer : c'est que cette tirade, comme celle d'Ollantaï (v. 454-509), et celle de Bella (v. 946-999) compte 14 strophes, ce qui permet peut-être de supposer que ce nombre était consacré par l'usage des Indiens pour certains passages importants. Il est à regretter que celui-ci présente deux lacunes que nous avons marquées par des lignes de points, et un simple coup d'œil suffit au lecteur pour comprendre que dans le quatrain qui commence au vers 1414, les deux derniers vers font défaut, et le dernier vers seulement dans celui qui commence au vers 1420. Le sens aussi se trouve incomplet, circonstance que les traducteurs ne paraissent pas avoir aperçue. Nous n'avons pas osé combler ces lacunes qui, se trouvant uniformément dans tous les textes, remontent à la première transcription d'Ollantaï, en sorte que les vers qui manquent n'ont probablement jamais été écrits sur le papier.

1381-1385. Voici le mot-à-mot de ces vers :

Ḳaypitaȷ	pakakurḥani
Car là	je me suis caché

Kimsa punhaw, kimsa tuta
Kay wayqupi pakakuyku
Hinapin tukuy muhuyku
Yarhaypa hiri huhhuta;
Rumi-Ñawin hamunhayman,
Hinapin llapata kunan
Hamunkihis kayha tutan,
Ñispa kutin sayananman,
Hatun raymi hay Tampupi
LLapa-llapan mahakunha,
Hinaman llapa hamunha
Husho-suyu, tuta uqupi.

Kayta ñispan kutikapun.
Ñokaykuri suyarhayku
Kay tutata llapallayku,
Hinan punhaw tarikapun

Pendant trois jours et trois nuits cette caverne nous a cachés, et là nous avons enduré les angoisses de la famine;

Lorsque survint Œil-de-Pierre, qui nous donna l'ordre d'avancer pendant la nuit,

Et nous quitta en nous disant qu'au grand jour du Soleil tout le monde s'enivrerait à la forteresse de Tambo, et que nous, guerriers du Cuzco, nous devions les surprendre dans l'ombre de la nuit.

Cet avis donné, il s'en retourna.

Pour nous, nous avons attendu cette nuit, tous pleins d'impatience, pendant de longs jours.

Suyuntin — Yanawarapi.
Avec ceux de la province — de Yanauara.
Kaypin wayqu anhallatan
Là — une caverne très-appropriée
Pakanapaj hapran hatan
Pour cacher, — le feuillage — abrite
Hinantinta hay wasipi
Partout — comme — retraite.

Ce passage a été dénaturé par Tschudi. Il a cru voir deux verbes à la 3me pers. du prés. de l'ind. dans la locution hapran hatan, et a mis en conséquence une variante *(chaprascactam)* aussi obscure qu'inutile. Hapra, qui, dans le sens ordinaire signifie *feuillage*, prend la désinence *n* indispensable pour en faire le sujet de la dernière proposition. hatan est la 3me pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe hatay, *abriter, couvrir*. L'auteur suisse ne sait pas apprécier les diverses valeurs de cette *n* finale, dont l'omission dans beaucoup de passages de son texte remanié produit autant de fautes grammaticales. Ici *n* a la même valeur que dans la phrase runan munan, *l'homme aime*, où le suffixe *n*, qui fait de runa le sujet, ne peut s'omettre dans aucun cas, à moins d'être remplacé par une désinence. Runa munan serait sans exemple, comme hapra hatan au lieu de hapran hatan. Le mot wasi veut dire aussi *retraite*. La construction logique de la dernière proposition de ce passage serait donc: « Là, le feuillage abrite partout comme une retraite (c'est-à-dire en en faisant une retraite) une caverne très-appropriée pour cacher », ce qui s'accorde avec notre traduction : Hapra, *feuillage*, ne signifie pas *branches coupées*, comme l'a traduit Tschudi, ce qui l'a fait tomber encore dans l'erreur de donner à wasi, *maison, retraite, demeure,* le sens d'*abatis* (verhau), ce qui, en quechua, se dirait haramuska ou rutusha hapra.

Inti-watana punhawpi
Ollantayha hohukuspa,
Paywan kuska mahakuspa,
Hinantin runapas haypi.
Ña kimsa punhaw tihrasha
Kawpi tutan hatariyku,
Hawanta nama rimaspa
Tampunmanmi llapa riyku.

Runayki mana bawaspa
Hinapin tarin tojllaspa
LLapata karaj illapa
Tukuyñinku y manhasha.
Hinata llipi llukuska
Hinataj rihran watasha..
. . . . . .
. . . . . .
Ollantaytan masqariyku;
Ñan paytapas llukushaña
Rumi-Ñawi, y kashaña
Unku paypaj: hinan tariyku.

Le grand jour de la fête arrivé, Ollantaï se donne à la joie et s'enivre avec Œil-de-Pierre, ainsi que tous ses guerriers.

Le troisième jour une fois écoulé, nous nous sommes levés à minuit, et sans faire aucun bruit, nous avons pénétré tous dans leur forteresse.

Tes guerriers, sans aucun égard pour eux, les voyant tombés dans le piége, les accablèrent de flèches, et la peur acheva leur défaite.

Bientôt tous mis dans le réseau et les bras solidement liés...
. . . . . .
. . . . . .
Nous cherchons Ollantaï;

Déjà Œil-de-Pierre l'avait enlacé aussi, en lui mettant la camisole de force : c'est ainsi que nous l'avons trouvé.

1405-1406. Tschudi a fait de ces deux vers une proposition qu'il traduit : « Et tous les hommes ensemble avaient déjà passé trois jours dans l'orgie et dans l'ivresse », tandis que ces deux vers n'ont ensemble aucune liaison, ainsi qu'on peut le voir dans ma traduction. Tihray, *rouler sur une pente inclinée*, s'emploie ici dans un sens moral pour exprimer l'idée d'un temps qui s'écoule dans l'inquiétude, et dont le terme est un événement important. Tschudi lui donne ici le sens de se *livrer à l'orgie de l'ivresse* (in Trunkenheit schwelgen), qui ne s'accorde pas avec la signification *d'explorer, battre la campagne*, (durchforschen), qu'il a donnée à ce verbe au vers 716.

1410. Tschudi a remplacé runayki, *tes guerriers*, leçon correcte de tous les textes, par awhayki, *tes ennemis,* qui est un contre-sens. Le verbe mana bawaspa étant au gérondif, veut dire littéralement *ne regardant pas;* mais, en quechua, ce verbe *ne pas regarder*, transitif de sa nature, devient neutre quand il n'a pas de régime, et prend ici l'acception de *n'avoir pas égard* à quelqu'un ou à quelque chose; et, comme dans tout ce passage, il s'agit des ennemis du roi abattus par la ruse d'Œil-de-Pierre, et que même dans le vers précédent, on parle de *leur* forteresse, le verbe neutre mana baway se rapporte ici directement à ces ennemis, et le mot-à-mot de ce vers est : « Tes guerriers n'ayant pas égard à eux ». Avec la variante de Tschudi, le sens serait : « Tes ennemis n'ayant pas égard à eux », et il est difficile de savoir à qui s'appliquerait le pronom *eux*; ou du moins la phrase, quoique vague, donnerait à entendre que les vainqueurs étaient les ennemis, et les vaincus les guerriers du roi, ce qui ne s'accorde en aucune manière avec le contexte.

1416-1419. Unku est une espèce de blouse particulière aux Indiens. Le messager,

1420 Orku-Waranƙapas ƙaypın
Anƙa llakisƙa beparın ;
Wasq̇apı piñaytan hapın....

. . . . . .

Hinan Inka pusamunku
Ollantayta suyuntinta ;

1425 Hanqu-Waylluta warmantinta
lLapallantan atımunku.
Ƙunka waranƙa hinaƙa
Watasƙa Antıykikuna
ƙatımunkun warmınkuna
1430 Waƙakuspa llakıpaƙa.

Inka Yupankı.

Ƙehantan ƙan rikurƙankı
Willkanuta puhyuykipı

Le Chef-Montagnard lui-même reste tout désolé ; et se débattant avec rage dans ses liens....

. . . . . .

C'est ainsi, grand roi, que nous t'amenons Ollantaï avec tous ses partisans ;

Et Hanco-Huaillo et ses serviteurs
Sans que personne ait échappé.
Les Antis garrottés sont au nombre d'environ dix mille ;
Et leurs femmes désespérées les suivent en pleurant à chaudes larmes.

Le Roi Youpanqui.

Tout ce que tu as vu sur les rives du Vilcanota était vrai.

dans le récit qu'il fait du sort qu'Œil-de-Pierre avait réservé à Ollantaï, dit qu'il lui avait mis l'unku. Ce mot est pris ici au figuré pour lluku, *filet*, *réseau*, dont on enveloppait les captifs comme d'une camisole de force. Tschudi n'a pas compris ce passage. Il croit que l'unku était le vêtement d'Œil-de-Pierre, et il donne à ce mot un sens qu'il n'a jamais eu, celui d'armure de guerre (Kriegsrüstung.) Voici le mot-à-mot de ce passage :

Ollantaytan masq̇arıyku,
Ollantaï nous avons cherché,

Ñan paytapas llukuƙaña
Déjà aussi l' avait enlacé

Rumı-Ñawı, y kaƙaña
Œil-de-Pierre, oui, était déjà

Unku paypaȷ: hinan tarıyku
La camisole sur lui : ainsi nous l'avons trouvé.

Outre les méprises déjà signalées, Tschudi croit que l'action de *trouver*, dont il est parlé au dernier vers, a pour objet le Chef-Montagnard, qui est en réalité le sujet de la proposition suivante, laquelle ne se lie nullement avec la précédente.

1431-1432. Puhyu est le nom général qu'on donne à tous les cours d'eau, et ces vers signifient littéralement : « Tu as vu la vérité dans tes courants de Vilcanota ». Le suffixe kı, qui en quechua équivaut aux pronoms possessifs *ton*, *ta*, *tes*, s'emploie

[*Dialogue troisième.*]

Les Précédents, Œil-de-Pierre.

Rumı-Ñawı.

(Inkapaȷ ƙonƙurıkuspa.)

Waranƙa kutın muƙanı
ƙapaȷ Inka ƙakıykita.
1435 Uyarıway ƙay simita ;
Makıykipın pukaranı.

Œil-de-Pierre.

(S'agenouillant devant le roi.)

Puissant roi, j'embrasse mille fois tes genoux.
Cette fois, veuille écouter ma voix ;
Rends-moi ta faveur et la force que j'ai perdues.

en signe de respect même quand la chose n'appartient pas à celui à qui on s'adresse. Ainsi, quand on parle à une personne respectable des chemins, des maisons, des hommes, et d'autres choses qui ne peuvent lui appartenir, on dit ñanñıyki, *tes chemins*, wasıyki, *tes maisons* runayki, *tes hommes*, etc. L'expression *courants de Vilcanota* ne pouvait être plus exacte : car la rivière qui passe tout près de la forteresse de Tambo, théâtre des scènes comprises dans la narration du messager, est précisément celle dont nous avons parlé à propos du vers 773, en disant qu'elle prenait sa source dans la cordillière de Vilcanota. Aujourd'hui elle a deux noms, savoir son ancienne dénomination *Vilcanota* qu'elle conserve depuis sa source jusqu'à la distance de 25 lieues environ, et ensuite celle de *Huillca-Mayo* quand elle entre dans la province d'Urubamba. En espagnol on l'appelle aussi l'*Urubamba*, du nom de cette province.

1435-1436. Dans ce passage, Œil-de-Pierre, qui a encore sur le cœur sa défaite et les reproches qu'elle lui avait mérités de la part du roi, lui dit :

Uyarıway ƙay simita;
Ecoute moi cette fois ma parole;

Makıykipın pukaranı.
Que dans tes mains je devienne fort.

Nous avons déjà dit que ƙay était aussi adverbe de temps. Le verbe pukaray, *devenir fort*, ou *fortifier*, est ici à la 1re pers. sing. du prés. de l'ind. qui en quechua équivaut souvent au subjonctif, par lequel nous l'avons traduit dans le mot-à-mot qui précède. Dans la note au vers 1294, nous avons dit que plusieurs verbes, sans avoir besoin d'aucune désinence, renferment fréquemment l'idée de désir, et le vers 1436, en conservant le mode indicatif, pourrait se traduire aussi : « Dans tes mains je désire devenir fort ». C'est dans la bouche d'Œil-de-Pierre, une manière de demander au roi de rentrer dans ses bonnes grâces, et de recouvrer, avec le commandement de l'armée, la force morale qu'il avait perdue. Tschudi, dans sa note sur ce vers, croit que pukaray veut dire *construire une forteresse*, ce qui en quechua se dirait pukarata ruray ou pukarayaƙıy. Prenons le mot wası, *maison* : wasıy *rester à la*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Inka Yupanki.

Hatarimuy han waminha
Kay makiyman anha kusi ;
Anha wihayta, kusi-kusi !
Kay unuta llikaitinha,
LLikanpitaj hapimunki.

Rumi-Ñawi.

Rumiwanmi hay awhaka
Sipirhan awkikunata,
Kay millay runakunata;
Rumitajmi paypaj haka :
Ñohan rumi paypaj kani,
LLapatañan wikupani.

Le Roi Youpanqui.

Relève-toi, grand chef; lève-toi bien haut, et viens plein de bonheur te jeter dans mes bras joyeux.

Ils ont tendu leurs filets dans l'eau pour te prendre, et c'est dans leurs filets mêmes que tu les as pris.

Œil-de-Pierre.

Nos ennemis nous ont tué des milliers de guerriers avec leurs chefs en nous accablant de pierres; Et c'est la pierre qui les a anéantis: Car j'ai roulé sur eux comme une roche détachée de la montagne.

maison, *être casanier;* wasita ruray ou wasiyañiy, *faire une maison.* La version de Tschudi en face du texte est encore plus erronée : Pukara, *forteresse*, pris substantivement et à l'accusatif, aurait une autre désinence, et pour être traduit : « J'ai mis une forteresse dans tes mains », le quechua aurait dû être Makiykipin huh pukarata hurani. Au vers 158, qui littéralement veut dire : *Il a fortifié ta force*, on trouve le verbe pukaray à la 3e pers. sing. du passé indéf. Là Tschudi l'avait bien traduit, parce que le sens était clairement indiqué par le contexte.

1437-1441. Mot-à-mot :

Hatarimuy han, waminka,
Lève- toi, grand chef,
Kay makiyman anha kusi,
Dans mes bras très joyeux,
Anha wihayta, kusi-kusi!
Très haut, plein de bonheur !
Kay unuta llikaitinka,
Dans l'eau ayant mis les filets,
LLikanpitaj hapimunki.
Dans leurs filets mêmes tu les as pris.

Dans le premier vers, au lieu de han, on trouve bari dans le second texte de Tschudi et dans celui de Markham. Nous conservons notre leçon, qui s'accorde mieux avec la mesure du vers. Le roi emploie la locution *très haut*, parce qu'ayant humilié précédemment Œil-de-Pierre à cause de sa défaite (v. 1117-1120), il veut maintenant le dédommager. Pour un quéchuiste, cette intention du roi ressort clairement, malgré les inversions du mot-à-mot. Voici la construction française correspondante : « Grand chef, lève-toi très haut, et plein de bonheur, dans mes bras très-joyeux. »

1442-1447. Œil-de-Pierre, dans les trois premiers vers de ce passage, fait allusion

Inka Yupanki.

Yawarha hihakurhanhu ?

Rumi-Ñawi.

Manan, awki, manapunin,
Huntanin kunashaykita.
Watamunin Antiykita,
Orhun rawran, orhun tunin.

Inka Yupanki.

Maypitaj hay awhakuna ?

Rumi-Ñawi.

Rurumpin tukuy suyanku,
Karaj, huh wañuyta sipipi.

Haparispan llipi-llipi
Wañunanta munaskanku.

Le Roi Youpanqui.

Y a-t-il eu beaucoup de sang versé?

Œil-de-Pierre.

Non, Seigneur, pas une goutte.
Tes ordres ont été exécutés.
Les Antis sont seulement garrottés, mais la forteresse est écroulée et réduite en cendres.

Le roi Youpanqui.

Où sont ces rebelles ?

Œil-de-Pierre.

Ils sont sur la place et s'attendent pleins d'angoisse à périr par la corde.
Tout le peuple pousse des cris
En demandant leur mort.

à sa défaite, et dans les trois suivants, à la vengeance qu'il en a tirée. Jouant sur son nom, il dit qu'accablé de pierres par ses adversaires, à son tour, étant lui-même une pierre, il a roulé sur eux et les a écrasés. Le verbe wikupay n'exprime généralement que les ravages que fait un bloc de rocher qui tombe de la montagne.

1456-1457. Mot-à-mot :

Haparispan, llipi-llipi
En criant tout le monde
Wañunanta munaskanku.
Leur mort est demandant.

Notre leçon haparispan diffère de celle de tous les autres textes qui portent qoparispan, sans autre différence dans l'orthographe ancienne qu'un a substitué à un o. Qopariy, *ramasser la poussière*, eût-il même la signification que lui donne Tschudi, serait déplacé en cet endroit, car ce verbe devrait avoir une autre désinence pour justifier sa version. En outre, en faisant des captifs le sujet de la proposition, il traduit : « En se serrant tous les uns contre les autres, ils (les captifs) souhaitent leur propre mort », ce qui se dirait en quechua « qopanakuspan llipi-llipi wañuyninta munaskanku », où la désinence nakuy, du verbe qopanakuy, est indispensable pour exprimer la réciprocité de l'action de *se presser*, et où la désinence ninta du mot wañuy, *mort*, ne l'est pas moins pour indiquer que la mort est demandée par les captifs eux-mêmes. LLipi-llipi, *tout le monde, tous sans exception*, ne peut se rapporter aux captifs dans la vraie interprétation du texte: car le complément wañuy, *mort*, avec la désinence nanta, exprime clairement que la mort demandée n'est pas la propre mort, mais la mort d'autrui.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Warmınkunan tukuy hina
Wawankupas ususkanmı,
Ƣuyaytataȝ wahaskanmı :
Ƙaykunatan tanıhina.

Leurs femmes sont au milieu d'eux et leurs fils se roulent par terre avec d'affreuses lamentations: Il faut leur donner le coup de grâce.

Inka Yupankı.

Hinan kanka, hinapunı.
Tukuy hurın, wahha usurı,
Tukuyñinkun y qollunka !

Ƙaywan kusho hin kapunka.
Ƙay awhakunata pusamuy.

Le Roi Youpanqui.

Il en sera ainsi sans aucun doute. Et pour que les orphelins ne traînent pas une vie misérable, que tous périssent !

Ainsi le Cuzco restera tranquille. Amène ici les traitres.

1459. Le verbe usuy veut dire *rouler par terre*, et s'applique aux objets méprisables, aux choses sans valeur. Il se dit aussi des personnes dont la situation est malheureuse: ainsi la phrase kay warmın ususkan, *cette femme tombe par terre*, équivaut à la locution française : *cette femme se roule dans la fange*. Si on dit miquymı usun, *la nourriture roule par terre*, c'est comme si l'on disait que la nourriture est si abondante qu'on n'en fait aucun cas. Le vers 1317, où se trouve ce mot, veut dire littéralement : *Me laisseras-tu tomber par terre*; quoique notre traduction en face du texte rende mieux l'idée.

1459 *bis*. Ce vers, qui n'existe pas dans le premier texte de Tschudi, se lit différemment dans Markham: Tukuyñinku wahaskanmı. C'est cette leçon que Tschudi a adoptée dans sa 2me édition. La lacune de son premier texte remonte sans doute à une haute antiquité, et a été comblée postérieurement au gré des *quechuistes* qui ont copié le drame. Ce qui est certain, c'est que le 3e vers du second quatrain manquait, et notre leçon étant également conforme au contexte, c'est à elle que nous avons donné la préférence.

1460. Le verbe tanihıy, *calmer*, *apaiser*, *accoiser*, est très usité pour exprimer l'idée d'employer la violence pour mettre fin à une situation quelconque. Ainsi, les Indiens emploient ce verbe sous forme de menace pour faire taire les enfants qui pleurent, et ceux-ci comprennent très bien qu'il ne s'agit pas alors de les apaiser par des caresses, mais au contraire de les réduire au silence par des châtiments plus ou moins sévères, généralement par des coups. Œil-de-Pierre emploie ici le mot dans sa plus forte acception: car il donne à entendre que la peine de mort devait être la fin de tous les rebelles et de leur descendance, ce qui est plus facile à comprendre si on connaît l'histoire des Incas, où la trahison contre le roi était punie de mort, non-seulement sur la personne des coupables, mais sur celle de tous leurs descendants. On incendiait même leurs demeures que l'on rasait complétement, sans permettre de les rebâtir, l'emplacement devant rester à tout jamais comme un terrain maudit, circonstances rapportées par tous les historiens, et qui s'accordent encore parfaitement avec l'incendie de la forteresse d'Ollantaï dont il est fait mention plusieurs fois dans les détails que donnent sur la défaite de ces rebelles l'Astrologue, Œil-de-Pierre, et le messager indien. La réponse du roi confirme la valeur que nous donnons ici au verbe tanihıy.

[*Dialogue quatrième.*]

Le Roi Toupac-Youpanqui, L'Astrologue, Œil-de-Pierre; Ollantaï, Hanco-Huaillo et Chef-Montagnard, ces trois derniers portés par les exécuteurs, garrottés et les yeux bandés; Nobles de la Cour, Chefs et Guerriers de la suite d'Œil-de-Pierre, puis Pied-Léger.

Inka Yupankı.

Ñawinta kihay haykunata!
Ñıy, Ollantay, maypın kankı?
Maypın kankı Orhu-Waranka?
Kunanmı tihrasha kanka!

Le Roi Youpanqui.

Otez le bandeau des yeux de ces hommes. Holà! Ollantaï, où es-tu? Et toi, où es-tu, Chef-Montagnard?

Vous roulerez bientôt du haut des rochers !

(Ñawın watasha Pikı-Ƙakı apamuȝ runakunaman.)

(Aux soldats qui amènent Pied-Léger les yeux bandés.)

Pitan horkumunkı kaypı?

Qui amenez-vous ici ?

Pikı-Ƙakı.

Ƙay yunkapın anha pikın,
Ƙaymı runata kirihan:

Pied-Léger.

Dans les chaudes vallées, des puces sans nombre tourmentent l'homme.

1469. Tschudi qui, dans le vers 716, traduit le verbe tihray *par explorer*, *battre la campagne*, et dans le vers 1406 par *se livrer à l'orgie de l'ivresse*, lui donne ici le sens de *bouleverser* (umkehren). C'est dans ce dernier cas seulement que sa traduction se rapproche un peu du sens de ce verbe qui veut dire *rouler sur une pente inclinée*, et qui, au figuré, peut se prendre pour *revenir précipitamment, tourner sens dessus dessous*. Nous croyons qu'ici le mot doit se prendre au sens propre, et que le roi menace les rebelles du châtiment dont nous avons parlé à l'occasion du vers 716.

1471-1474. Ce passage est plein d'originalité: Pied-Léger, en faisant un calembour sur son nom, dans une circonstance si critique pour lui, reste fidèle à son rôle et en se comparant aux puces et avouant en même temps qu'il n'attend que la mort, il espère sans doute fléchir la colère du roi et obtenir son indulgence. Barranca, dont la traduction est ici presque littérale, ne s'est pas rendu compte du jeu de mots. Tschudi ne paraît pas non plus l'avoir aperçu, et sa traduction laisse également

Unu qoñın ĥayta piĥan
ĸaymı ñoĥapaɟĥa sipıy.

Inka Yupankı.

Hanqu-Wayllu, ñiway, ñiway :
Imaraykun ĥinkarĥankı
Ollantaywan ? Paskariway.
Manaĥu Inka yayaypas
ĥanta yupayĥarĥasunkı ?
Manaĥu ĥan tarırĥankı
Paymanta ima ĥaykatapas ?
Simıykın munaynın karĥan.

Aswan mañaɟ, aswantaɟmı
Mañashaykita huntaɟmı,
Imatan ĥanpaɟ pakarĥan ?
Rimarıyhıs, awhakuna ;
Ollantay ! Orĥu-Waranka !

Ollantay.

Ama tapuwayhu, yaya ;
Huĥaykun tukuypı poɟĥın.

L'eau bouillante les détruit ; et moi aussi, pauvre puceron, comme elles, je dois périr.

Le Roi Youpanqui.

Dis-moi, Hanco-Huaillo, dis-moi : Pourquoi t'es-tu donné à cet Ollantaï ? Explique-toi.

Le roi mon père ne t'avait-il pas comblé d'honneurs ?

Est-ce qu'il ne t'a pas donné tout ce que tu as pu désirer ?

Un mot de ta bouche le décidait à tout.

Plus tu demandais, plus il remplissait tes désirs.

A-t-il jamais eu pour toi des secrets ?

Parlez donc, vous autres rebelles ;

Ollantaï ! et toi, Chef-Montagnard !

Ollantaï.

Mon père, ne nous questionne pas ;

Nos crimes débordent sur nous.

beaucoup à désirer. Dans la nôtre, nous ne faisons que développer la pensée de Pied-Léger, qui est mot-à-mot :

ĸay yunkapın anĥa pikın ;
Dans la vallée il y a beaucoup de puces ;

ĸaymı runata kirihan :
C'est pour cela que l'homme est tourmenté :

Unu qoñın ĥayta piĥan
L'eau bouillante les détruit ;

ĸaymı ñoĥapaɟĥa sipıy
C'est pour cela que moi je dois mourir.

Dépouillée de sa forme poétique, l'idée se réduit à ce syllogisme : « Les puces tourmentant l'homme dans la vallée, sont détruites par l'eau bouillante : or je suis une puce ; donc je dois périr comme elles ».

Inka Yupankı.

Ahllakuyĥıs kirıykita.
Willaɟ-Uma, ĥan rimarıy.

Willaɟ-Uma.

Ñoĥataĥa anĥa ĝuyaɟtan
Intı sonĥnta ĥowarĥan.

Inka Yupankı.

Rumı ĥanñataɟ rimarıy.

Rumı-Ñawı.

Hatun huĥaman ĥayayñinĥa
Kirı wannypunın karĥan.
ĸaymı runataĥa harkan
Aswan huĥamanta, Inka.

Tawa taĥarpupı watahun
Sapa-sapata kunallan.
Hinata tukuy llapallan
Warmankuna y taɟtahun !

Tukuy wallawisantarı
Hinantın runa waĥihun,
Yawarñınkupı maɟĥihun
Yayankuɟ wañushantarı.

Le Roi Youpanqui.

Choisissez votre châtiment.
Grand prêtre, c'est à toi de parler.

L'Astrologue.

Le cœur que j'ai reçu du Soleil est rempli de clémence.

Le Roi Youpanqui.

Œil-de-Pierre, à toi la parole.

Œil-de-Pierre.

Pour un crime aussi énorme, la mort fut toujours le châtiment.

C'est le seul moyen, ô roi, de prévenir des attentats encore plus grands.

Qu'ils soient tous immédiatement attachés à quatre *tacarpou*.

Et que de cette manière, leurs vassaux eux-mêmes les trainent par terre !

Puis, que sur leurs partisans opiniâtres, les guerriers de tout le pays lancent leurs flèches, et vengent dans leur sang la mort du roi leur père !

1499. Le taĥarpu, qui est toute espèce de bois pointu, destiné à être enfoncé dans le mur comme une cheville, ou en terre comme un pieu, est employé ici comme instrument de supplice. Selon la tradition au sujet du lieu appelé Aya wayqu, en face de la forteresse d'Ollantaï, dont nous avons parlé à propos du vers 716, avant d'être précipités, les condamnés étaient liés par les mains et par les pieds à une pièce de bois qu'on leur appliquait le long du dos, et cette pièce de bois, à mon avis, n'est pas autre chose que ce qui est désigné ici par le mot taĥarpu.

1502. Le verbe taɟtay, *aplatir à coups violents de pieds ou de mains*, s'emploie fréquemment dans le sens moral pour *humilier, abattre, jeter par terre* ; et ici le mot est employé à propos, parce que les condamnés, une fois attachés au *tacarpou*, étaient incapables de faire aucun mouvement, et qu'il fallait les traîner au lieu du supplice.

1503-1506. Voici la version interlinéaire de ce quatrain :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Piki-ĦAKI.	PIED-LÉGER.
Hinanmanta hinanmantaȷri	Qu'il en soit ainsi, et qu'à jamais
Tukuy Anti puĦukaĦun !	Tous les Antis périssent !
ĦaprakunataȷrawraĦun	Que ces hommes soient jetés dans
1510 Runata rupananpaȷri.	un grand bûcher de branches embrasées !

Tukuy wallawisantari
Sur tous leurs partisans entêtés
Hinantin runa waĦiĦun,
Que de toute part les hommes lançent leurs flèches;
Yawarñinkupi maȷĦiĦun
Et que dans leur sang ils lavent
Yayankuȷ wañushantari
De leur père la mort.

Le mot wallawisa, *entêté*, avec la désinence qu'il comporte, fait allusion aux partisans opiniâtres d'Ollantaï et de ses complices. Barranca, sans comprendre que le mot yaya, *père*, est au singulier, a fait une traduction assez littérale, mais qui ne donne pas une idée du vrai sens du passage. Tschudi, sans apprécier cette circonstance, n'a fait que copier Barranca; mais pour expliquer sa version *ils lavent la mort de leurs pères*, il dit que les pères étaient les gens qui avaient péri dans la défaite d'Œil-de-Pierre, explication qui nous paraît un peu subtile. Comme ce n'est pas ici un de ces cas où en quechua le singulier peut-être mis pour exprimer un pluriel indéterminé, au lieu du mot yayankuȷ, il aurait fallu indispensablement yayankunaȷ, *de leurs pères*, pour correspondre à la version de Barranca. Pour nous le sens du passage est très-clair: Œil-de-Pierre fait allusion au roi Pachacoutic, qui, d'après l'usage indien, avait le titre de père, et dont il insinue que le triomphe d'Ollantaï avait probablement hâté la mort. Ce que le même Œil-de-Pierre dit au v. 1105, au successeur de Pachacoutic, que le roi son père avait déjà su son ensevelissement, prouve évidemment que la mort de ce roi avait suivi de près la défaite d'Œil-de-Pierre.

1507-1510. Voici le mot-à-mot de ce quatrain :

Hinanmanta, hinanmantari,
Qu'ainsi, ainsi pour toujours,
Tukuy Anti puĦukaĦun !
Tous les Antis périssent!
ĦaprakunataȷrawraĦun
Que les branches soient mises en feu
Runanta rupananpaȷri.
Ses gens pour brûler.

Dans le 1er texte de Tschudi, au lieu de notre leçon rawraĦun, on lit rurahun, *qu'il fasse*, faute évidente de copiste. Dans celui de Markham, le vers 1509 manque, et après le vers 1510 il y a l'addition Uturunkullana kaĦun, qu'il traduit : « This is the work of a tiger », *C'est là l'œuvre d'un tigre*, mais qui en réalité voudrait dire: *Qu'un tigre seul il y ait!* ce qui est tout-à-fait hors de propos en cet endroit. Pied-Léger, voulant se concilier la bienveillance de ses juges, se montre plus zélé que personne pour la punition des rebelles, rôle ridicule en lui-même, mais très-conforme au caractère de ce bouffon, en même temps très-peureux et très-spirituel.

RUMI-ÑAWI.	ŒIL-DE-PIERRE.
(Piki-ĦAkita.)	(*A Pied-Léger.*)
Upallay, runa !	Silence, l'homme !
Rumitan wikuparĦani,	Ayant roulé comme une pierre,
Rumi sonĦun kutishani.	Mon cœur est devenu de pierre.
Inka Yupanki.	LE ROI YOUPANQUI.
UyarinkiĦishu Ħankuna	Avez-vous entendu que les *tacarpou* sont déjà préparés pour vous?
1515 TaĦarpu kamarishata ?	Emmenez ces traitres, et qu'ils périssent tous !
Ħaymanpusaykaykunata	ŒIL-DE-PIERRE.
WañuĦun kay awĦakuna !	Entraînez ces trois hommes immédiatement au lieu de l'exécution!
Rumi-Ñawi.	
Aysay Ħayta wallawisa,	
Qasunaman kimsantinta !	

1512-1513. Le verbe wikupay, *rouler*, dans le sens propre, ne s'emploie généralement qu'en parlant des pierres. C'est ici un des nombreux jeux de mots qu'Œil-de-Pierre fait sur son nom. En disant : « Ayant roulé comme une pierre, mon cœur est devenu de pierre », il fait allusion à sa défaite, qu'il a toujours sur le cœur, et en conséquence de laquelle les vaincus ne peuvent espérer de lui aucun ménagement. Ce verbe wikupay est le même que nous trouvons au vers 1447. Dans le 1er texte de Tschudi, il se lisait wikapay par la faute de l'imprimeur qui avait mis un a pour un u. Au lieu de corriger cette petite faute, Tschudi, dans son second texte, a mis la variante Rumiȷtan wisqaparĦani, qu'il traduit: *j'ai de nouveau une pierre en moi*, mais qui en réalité à un sens différent; analysons : rumi, *pierre*; rumiȷ, *ce qui appartient à la pierre*; en prenant la désinence ta de l'accusatif, rumiȷta devient le régime du verbe. La finale n dans le cas présent n'est mise que pour l'euphonie, parce que le régime précède le verbe. En faisant l'inversion on dirait: wisqaparĦani rumiȷta. Le verbe wisqay, comme nous l'avons dit dans la note au vers 563, veut dire *renfermer*. Avec la désinence pay, qui rend le verbe itératif, wisqapay signifie *renfermer fréquemment* ou *avoir l'habitude de renfermer*. Ce verbe dans la variante de Tschudi, est au passé. Le sens de sa variante serait donc « Je renfermai fréquemment ce qui appartient à la pierre », proposition qui n'a pas de sens raisonnable dans le passage. Dans le verbe wikupay, la désinence pay à la même valeur : car wikuy est *rouler une fois sur soi-même*, et wikupay, *rouler rapidement*, comme une pierre sur la pente d'une montagne.

1519-1520. Qasuy dans le sens propre veut dire *frapper violemment*, et dans un sens plus général *contusionner*. Avec la désinence *n*, qasuna devient substantif, et signifie le lieu où le châtiment doit être infligé. Ce mot nous donne encore la confirmation de ce que nous avons dit au sujet du verbe tiĦraĦun qui est employé dans le vers suivant, et qui, dans le premier texte de Tschudi, se lisait riĦaĦun par suite

1520 Tihraɦun tukuy llipinta,
Qasusɦata aysa-aysa.

Inka Yupankı.

(Runakunaman.)

Paskayɦıs ɦay watasɦata!

(Ollantayta.)

Hatarimuy kay ñawɦıyman,
Ñan rikunkı sipıykita,
1525 Kunan paway, lluyɦu kita;

Que tous soient précipités du haut des rochers, et ainsi brisés l'un après l'autre.

Le Roi Youpanqui.

(Aux exécuteurs.)

Otez-leur ces liens!

(A Ollantaï.)

Lève-toi, viens vers moi,
Toi qui t'es vu déjà mort.
Déserteur ingrat, cours mainte-

d'une faute d'impression ou de copie. Markham qui, dans beaucoup d'endroits, n'a fait que copier Tschudi sans examen, a mis la même leçon qui n'a aucun sens. Tschudi, dans son texte remanié, a cru corriger cette faute en mettant rikuɦun, *qu'on voie*, comme si l'action était de regarder, tandis qu'il était question d'agir: tihraɦun, *qu'on les précipite*.

1521. Qasusɦa, participe passé de qasuy, veut dire *contusionné*, et il est bien employé ici pour exprimer l'état de gens qui meurent précipités du haut des rochers, la mort n'étant alors que le résultat de contusions multipliées, ce que nous avons traduit par *brisés*. Dans ce même vers, l'adverbe très fréquemment employé aysa-aysa, dérivé du verbe aysay, *traîner*, veut dire littéralement *l'un après l'autre*. Exemple: aysa-aysan purinku, *ils marchent à la file l'un de l'autre*. Tschudi a décomposé l'adverbe en en faisant deux impératifs (aysay, aysay!), ce qui ôte à la phrase son sens primitif. Ce qui est encore plus singulier, c'est que pour conserver la rime de ce vers avec le premier du quatrain, il a ajouté la désinence *y* de l'impératif à l'adverbe waɦawisa dont nous avons parlé déjà dans la note au vers 713, suivant ainsi la pratique de Nodal qui n'a fait autre chose qu'ajouter ou retrancher des lettres, afin d'introduire dans le drame un système régulier de rimes, sans aucun égard à la grammaire ni au contexte.

1525. Lluyɦu est un adjectif qui, dans le sens propre, exprime la qualité d'une chose qui par sa nature glisse entre les mains, et qui échappe d'autant plus vite qu'on la presse davantage. En quechua, il y a une locution proverbiale sapallu ruru hina lluyɦu, *glissant comme une semence de potiron*, pour exprimer un caractère changeant et inconstant, sur lequel on ne peut pas compter. Nul qualificatif ne pouvait mieux s'appliquer à Ollantaï, qui, après avoir été comblé des faveurs du roi, s'était échappé de sa dépendance et s'était tourné contre lui. La traduction que Barranca fait de ce mot en le rendant par *cerf sauvage*, en quoi il a été suivi par Markham et par Tschudi, ne donne pas une idée exacte de la pensée du roi. Il est vrai que Lluyɦu est un adjectif qui s'applique dans certains cas au cerf comme à tout autre animal sauvage, mais ce n'est pas, comme l'ont compris ces traducteurs, le nom propre de ce quadrupède, qui s'appelle en quechua taruka, seul nom que nous ayons entendu dans les

Ñan urmankı kay ɦakıyman,
Kunanmı kay sonɦuyñıypa
Rikunkı llampu kasɦanta.
Hoɦarısɦaykın y ɦanta
1530 Paɦah kutı ɦunka waranɦa.

ɦanmı karɦankı waminɦa
Antı-suyu kamaɦikuȷ;
Y ɦantaȷmı kunan rikuy,
Ñoɦaȷ munayñıy kaȷtinɦa,
1535 Antı-suyuta kamaɦıy,
Waminɦay kapuy wiñaypaȷ!

nant. Toi qui viens de te jeter à mes pieds, regarde en ce moment: la clémence s'empare de mon cœur.

Tu tomberais un million de fois, autant de fois, sache-le bien, je te relèverais.

Tu as été autrefois chef suprême de la province des Andes;

Eh bien! toi-même, vois maintenant jusqu'où va mon amour,

Gouverne la province des Andes,

Et redeviens grand chef pour toujours.

chasses au cerf qui se font dans les montagnes des Andes. Dans la locution Lluyɦu taruka, qui est très correcte, le premier mot est toujours un adjectif, et désigne la qualité qu'a le cerf d'échapper avec une rapidité extrême à la poursuite des chasseurs. Dans le cas présent, cet adjectif qualifie le substantif Kita, *fugitif* ou *déserteur*, qui est au vocatif, et le mot *ingrat* nous paraît celui qui exprime le mieux l'idée du roi. La traduction de Barranca, suivie par Tschudi: *Fuis maintenant comme un cerf sauvage*, n'a pas de sens raisonnable, spécialement dans la circonstance solennelle où l'on se trouvait.

1529-1530. Voici le mot-à-mot:

Hoɦarısɦaykın y ɦanta,
Je t'assure que je te relèverai, oui, toi,

Paɦah kutı ɦunka waranɦa
Cent fois dix mille (fois)

La désinence *n* ajoute au verbe hoɦarısɦayki l'idée d'affirmation: ainsi hoɦayki simplement veut dire *je te donnerai*, et avec le suffixe *n*, hoɦaykın, *je t'assure que je te donnerai*. C'est pour rendre la valeur de ce suffixe que nous avons mis dans notre traduction les mots *sache-le bien*. *Cent fois dix mille* n'est autre chose qu'*un million*. La traduction littérale serait tout-à-fait contre les usages de la langue française, où l'on accepterait plus facilement *mille fois mille*. *Million* se dit en quechua hunu, mais souvent, comme dans ce passage, on décompose les nombres pour les mettre plus en relief.

1536. Le verbe kay, *être*, avec la désinence puy donne l'idée d'*être à juste titre*: car, ainsi que nous l'avons expliqué dans la note au vers 573, la désinence puy, ajoutée au verbe, indique que l'action est naturelle dans une circonstance donnée. La générosité du roi dans ce cas va jusqu'à dire à Ollantaï qu'ayant été une fois le maître de la province des Andes, il le considère comme ayant droit à ce titre. C'est pour cela que nous avons traduit kapuy par *redeviens* au lieu de *sois*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kay ɦukuta apay runaypaȷ
ɦanpaȷtaȷmı y kay waɦıy.

(Willaȷ-Umata.)

ɦan Willaȷ-Uma ɦurapuy
Mosuȷmanta ɦay warata.
Hoɦaripuy kay waɦɦata
Wañushatarı waȷyapuy.

Willaȷ-Uma.

Ollantay reȷsıyta yaɦay
Tupaȷ-Yupankıȷ kallpanta.
Payta ɦatıy kunanmanta,
Ǫuyashantarı unanɦay.

Prends ce panache pour commander mon armée; et cette flèche que je t'ai destinée.

(A l'Astrologue.)

Toi, grand prêtre, mets-lui de nouveau le costume d'honneur.
Relève les infortunés qui ont failli, et rappelle les morts à la vie.

L'Astrologue.

Ollantaï, apprends à connaitre la puissance de Toupac-Youpanqui.
Dès aujourd'hui, rallie-toi à lui,
Et bénis sa clémence.

1537. Dans la traduction de ce vers, Tschudi fait dire au roi une chose incompréhensible dans sa bouche : « Porte ce casque, il appartient à mon homme ». On se demande quel était donc cet homme du roi, et on est tenté de s'assurer si le personnage qui parle n'est pas une femme. Si le sens est obscur pour Tschudi, comme il le dit dans la note, c'est qu'il n'a pas compris la valeur du mot runaypaȷ qui, littéralement signifie *pour mon armée*, en sorte que, quand le roi dit à Ollantaï : « Porte ce panache pour mon armée », c'est comme s'il lui disait : « Porte le signe de l'autorité pour commander mon armée ». Il n'y a pas même d'ellipse : car, en quechua, la phrase est complète. Runa signifie selon les différents cas *humanité, homme, peuple, armée, soldat, gens, homme de la plèbe* etc., et Tschudi, en lui donnant exclusivement le sens de *Mann* (l'homme à l'exclusion de la femme), s'expose, comme dans ce passage, à faire des contre-sens. Nous avons traduit ɦuku par *panache*, parce que cette espèce de bonnet indien, généralement de cuir, et même d'or, était chez les chefs surmonté de plumes. Tschudi le traduit comme Barranca par *casque* (Helm), ce qui donne l'idée du casque romain, et ne rend pas la pensée : car les Indiens ne connaissaient pas cette arme défensive.

1540. Ce vers, dans le 1er texte de Tschudi, était mutilé, et ne se composait que du premier mot Mosuȷmanta. Dans le texte de Markham qui, sans aucun doute, est bien postérieur, on l'a complété ainsi : Mosuȷmanta unanɦata, en ajoutant unanɦa, *bannière, étendard*, mot qui, avec le suffixe de l'accusatif ta, n'a pas d'autre signification, et dont le vers 767 nous offre un exemple. Cela nous prouve encore une fois que les copistes ou correcteurs qui ont arrangé le manuscrit de Markham, n'étaient pas forts : car le mot *étendard* dans cet endroit-ci est un contre-sens. Notre leçon est bien préférable. Dans la note au vers 817, nous avons parlé longuement de la cérémonie du warakuy, et ce passage où le roi dit à l'Astrologue de donner à Ollantaï le caleçon d'honneur est parfaitement conforme avec l'histoire. Voir Garcilaso C.R., P. I, L. VI, cap. 27.

Kay sipipın tukuy kallpay :
ɦaytan kunan matıykuykı.
Kay ɦampı Inkaȷmı, yaɦay ;
1549 bis ɦaypunıtaȷmı ɦopuykı.

Ollantay.

(Inkata.)

Wekıywanmı qasparisaȷ
Kay ɦowashaykı ɦampita
Yanan kanı paɦah mita :
Pitan ɦanhinata tarisaȷ ?
Kay sonɦuytan ɦaskıɦıykı
Usutaykıȷ y watunpaȷ ;
Kunanmanta wananaypaȷ
Tukuy kallpaymı simıykı.

Cet anneau est toute ma force :
C'est pour cela que je l'ajuste à ta main. Cette massue, sache-le bien, est celle du roi : c'est pour cela aussi que je te la donne.

Ollantaï.

(Au Roi.)

J'arrose de mes larmes brûlantes
Cette massue que tu me donnes ;
Je suis cent fois ton esclave :
Qui peut se dire ton égal ?
Les fibres de mon cœur seront toujours les liens de tes sandales ;
Dès aujourd'hui, toute ma puissance est consacrée à ton service.

1547-1549 *bis*. Voici le mot-à-mot de ce quatrain :

Kay sipipın tukuy kallpay :
Cet anneau est toute ma force :

ɦaytan kunan matıykuykı.
Pour cela maintenant je te l'ajuste.

Kay ɦampı Inkaȷmı, yaɦay,
Cette massue est du roi, sache-le,

ɦaypunıtaȷmı ɦopuykı.
Pour cela aussi je te la donne.

Dans le 1er vers, le grand prêtre parle de son anneau ou bracelet (sipı) dans lequel selon lui, réside toute sa force, et le passe à Ollantaï. En traduisant ce mot par *casque* (Helm), Tschudi fait évidemment un contre-sens, le grand prêtre ne pouvant avoir de casque. Ollantaï reçoit du grand prêtre l'anneau de celui-ci et la massue du roi, tous deux comme insignes d'honneur et marques d'autorité ; ce qui s'accorde très-bien avec la dignité de remplaçant du roi qu'il reçoit dans cette même scène. Le dernier vers de ce quatrain à rimes croisées faisait défaut dans tous les autres textes, en sorte que le sens, aussi bien que la composition, trahissait une lacune.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Inka Yupanki.	Le Roi Youpanqui.
Orkʰu-Waranʰa, hamuyʰanri:	Chef-Montagnard, approche-toi:
Ollantan kamarʰasunki	Ollantaï t'avait nommé grand
Wamiɴʰanta, y ʰorʰasunki	chef en te donnant le panache, et à
Huh ɦukuta, nohamanri	moi il n'avait donné que la fureur!
Huh piñayta!	
ʰaytawanpas,	Malgré tout cela, reste le maître
ʰanmi Antipi ʰeparinki,	des Antis, et, sans tarder davan-
ʰanmi kunan puririnki	tage, va ramener tous ces rebelles
ILullaykuʃ awʰatawanpas.	par la douceur.
Kay ɦukuta kunan ʰoyki,	Moi aussi, je te donne le pana-
Waminʰayñan ʰanpas kanki,	che; sois mon grand chef pour tou-
Wañuymantan ʰanta ʰorʰuy-	jours, et souviens-toi à jamais que
Ɋuyasʰayta yupayʰanki. [ki,	je t'ai sauvé de la mort.

1560. Dans le 1er texte de Tschudi, ce vers se lisait mutilé Waminʰata y. Dans le 2e texte, il l'a complété avec le mot ʰosurkanki (au lieu de ʰorʰasunki) qui est un barbarisme: car l'ordre des syllabes se trouve interverti: la 3e pers. sing. du plus-que-parf. du verbe ʰoy, *donner*, est ʰorʰan, *il avait donné;* et ʰorʰasunki, dans la conjugaison pronominale, veut dire *il t'avait donné*. A première vue, nous avions cru que c'était une faute d'impression, mais en voyant que Tschudi, pour conserver la rime avec le vers précédent, a changé sa première leçon kamarʰasunki en kamasurʰanki, ce qui constitue le même barbarisme. Voici celle du plus-que-parfait qui nous occupe: Noka korʰayki, *je t'avais donné;* ʰan ʰokurʰanki, *tu t'étais donné*; pay ʰorʰasunki, *il t'avait donné*; nohaykuna ʰorʰaykiku, *nous t'avions donné;* ʰankuna ʰokurʰankiɦis, *vous vous etiez donné*; paykuna ʰorʰasunkiɦis, *ils t'avaient donné*. On remarquera qu'à la 2me personne le verbe prend la forme réfléchie, en quechua comme en français. Ce temps peut aussi selon les cas se traduire par le passé défini du français. Le drame d'Ollantaï est plein de ces plus-que-parfaits. Voir les vers 1368 et 1479.

1562. Le mot piñayta, que Tschudi rend par *adversaire* (Gegner), n'a jamais eu ce sens. Le verbe piñay *enrager*, qui est à l'infinitif, avec la désinence ta de l'accusatif, prend la forme substantive, et équivaut à *colère, rage, fureur*. Le mot huh, *une*, qui précède, est un déterminatif dont l'usage se trouve aussi en français dans une locution analogue: *J'étais d'une colère!...* Le participe passé du verbe enrager est piñasha, et ce mot étant mis à la place de piñayta, la phrase aurait signifié: *et à moi il n'avait donné qu'un furieux*, mais ce mot même n'équivaut jamais à *adversaire*, car on peut être adversaire sans être furieux.

1563. Ce vers veut dire littéralement « *Et toi sur les Antis tu resteras* »: car la désinence pi équivaut généralement à la préposition *sur*. Ex.: ɦushopi, *sur le Cuzco*, en sorte que *reste sur les Antis* signifie *reste le maître des Antis*. Cette désinence a la même valeur au vers 1583 et presque partout où elle est ajoutée à un nom de lieu. Nous avons traduit ce verbe par l'impératif, ainsi que celui du vers suivant avec lequel il rime, pour rendre la force qu'a dans cet endroit le futur quechua.

Orkʰu-Waranʰa.	Chef-Montagnard.
1570 Millay kutin yupayʰani	Puissant roi, j'embrasse mille
ɓapaʃ Inka, yupiykitan	fois avec admiration la trace de
Muɦaykuni. Ñoɦa kitan,	tes pas. Misérable fugitif,
Kunan punɦaw hampullani	Aujourd'hui, je reviens vers toi.
Willaʃ-Uma.	L'Astrologue.
(ʰukuta ɦuraykuspa.)	(*En lui donnant le panache.*)
Waminʰantan rurasunki	Le puissant Youpanqui te nomme,
1575 ɓapaʃ Yupanki ʰantapas,	toi aussi, son grand chef,
Kay ɦukunta, waɦintapas	En te donnant avec le suprême
Samiwan kuska ʰosunki.	bonheur, son panache et sa flèche.

1572. Dans ce vers, le mot kita est pris dans le sens propre, comme dans les quatre ou cinq autres passages du drame où il se trouve. Tschudi, au vers 643, et au vers 1643, l'a remplacé par des variantes erronées. Au vers 1525, il le traduit par *sauvage (wild)*. Maintenant il lui donne le sens d'*égaré* (irregeführt), ce qui se rapproche un peu de la vraie signification. Il faut préciser le sens de ce mot, qui renferme essentiellement l'idée *de fuir, de déserter un endroit qu'on habitait pour errer dans un autre*. Un sauvage qui n'a jamais été civilisé, un animal féroce de sa nature, comme un lion ou un tigre, ne reçoivent jamais cette qualification. Voir la note aux vers 1640-1643.

1574-1577. Mot-à-mot:

Waminʰantan	rurasunki		
Son grand chef	il t'a fait		
ɓapaʃ	Yupanki	ʰantapas,	
Le puissant	Youpanqui	toi aussi,	
Kay	ɦukunta,	waɦintapas	
Ce	sien panache	et ces siennes flèches	
Samiwan	kuska	ʰosunki	
Au bonheur	joints	il te donne.	

Le dernier vers de ce quatrain se lit dans les autres textes ɓari kay ʰan mosuʃ tunki!, *Sois brave, toi, nouveau* TOUNQUI! Ce mot tunki déjà hors d'usage au Cuzco comme qualificatif ou titre applicable aux personnes, se trouve deux ou trois fois dans les textes de Tschudi et dans celui de Markham, appliqué à un prince ou à un guerrier comme si c'était un titre militaire. Dans notre texte il ne se trouve qu'au vers 1124, où il est au vocatif, appliqué à Œil-de-Pierre par le grand prêtre. Dans le langage commun tunki a deux significations: il signifie *doute, chose douteuse*, comme on peut le voir dans le vocabulaire d'Holguin; et en outre c'est le nom d'un oiseau (*Tunqui colorado*, en espagnol) dont le mâle, d'un beau rouge jaune, porte une aigrette sur la tête. Je crois que le mot avait, au temps des Incas, une troisième signification, désignant un titre d'honneur ou un grade dans la hiérarchie militaire, mais que le mot pris dans ce sens s'est perdu complètement, en sorte qu'il n'y en a

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Rumi-Ñawi.	Œil-de-Pierre.
Iskayñaĥu kanĥa, Inka, Kay Anti-suyu waminĥa?	Illustre roi, y aura-t-il donc deux grands chefs dans la province des Andes?
Inka Yupanki.	Le roi Youpanqui.
1580 Manan, Rumi, iskayĥu kanĥa.	Il n'y en aura pas deux, Œil-de-Pierre.
Orĥu-Waranĥan kamaĥinka Anti-suyuta: ĥay kaĵtinĥa, Ollantayĥa ĥushopin kanĥa, Inka rantin ĥeparinan.	Une fois que le Chef-Montagnard prend le commandement de la province des Andes, Ollantaï s'installera au Cuzco, en qualité de représentant du roi.

plus de trace dans la langue actuelle des Indiens. Tschudi croit, comme nous, que c'était un titre d'honneur que l'on donnait aux chefs, et il en allègue pour raison que l'oiseau ainsi nommé était l'emblème du courage, à cause des combats acharnés auxquels les mâles se livrent pendant la saison des amours. Cette conjecture ne manque pas de vraisemblance: mais il est pourtant à remarquer que, quoique l'oiseau existe encore aujourd'hui, jamais les Indiens ne se servent de son nom en l'appliquant aux guerriers ou aux gens courageux. Bien que le vers 1577 des autres textes, pris isolément, équivaille à quelque chose comme: *Sois brave, toi, nouveau chef, nouveau capitaine*, sens tout-à-fait acceptable en lui-même, il ne saurait trouver place à la fin de ce quatrain, parce que sous le rapport grammatical il ne peut faire suite au vers précédent *ce sien panache* et *ces siennes flèches*, qui ne serait plus que le fragment d'une proposition mutilée, tandis que notre leçon, grammaticalement irréprochable, a un sens complet.

1579. Après ce vers, il y en a encore deux autres chez Markham. Les voici tels qu'ils s'y lisent : Puma paĵhu kanĥa mirka — Yunkapi anĥa matinĥa ; mais, en corrigeant les fautes évidentes de typographie, qui sont sans doute la cause pour laquelle ils ont été inintelligibles pour Tschudi, il faut les lire ainsi :

Pumapaĵhu kanĥa minka?
Est-ce que le lion aura son associé ?
Yunkapi anĥan matinĥa.
Dans la vallée trop il opprimerait.

On voit que la traduction que donne Markham : « The lion will not brook — An enemy in his valley, » *Le lion ne pourra souffrir un ennemi dans sa vallée*, est inexacte. Ces deux vers, avec lesquels il y aurait ici un quatrain monorime, sont évidemment une addition moderne. Car, quoique dans le drame on trouve souvent une répétition des mêmes assonances dans tous les vers d'un passage, cela n'arrive jamais avec les rimes consonnantes, et il est à remarquer que ces exemples de passages monorimes ne se trouvent que dans les additions qu'a subies le texte de Markham. C'est même cette circonstance, ainsi que les fautes de langage et le défaut d'homogénéité du style, qui font voir clairement que ces passages ne sont pas de l'auteur primitif du drame.

1585 Harpayñiypi tiyakuspa, ĥushota kamaĥikuspa, Hinan kaypi sayarinan.	En s'asseyant à mon foyer, et en gouvernant le Cuzco, il dominera ainsi sur tout le pays.
Ollantay.	Ollantaï.
Anĥatan, Inka, hoĥarinki Kay llatan, yanĥa runata. 1590 Kawsakuy waranĥa wata, Imatan noĥapi tarinki.	O mon roi, tu élèves trop haut Un homme nu et sans valeur. Puisses-tu vivre mille années pour trouver toujours en moi un esclave.

1585. Au vers 345, le roi Pachacoutic dit littéralement à Stella : *Assieds-toi sur mon giron*: car harpa veut dire, non pas précisément *genou* (qui se dit honĥur en quechua) mais la place qu'occupe une personne assise sur les genoux d'une autre; c'est l'idée qu'on exprime en français par *giron* et en anglais par *lap*. Ici, quoique nous trouvions le même mot harpa, *giron*, la phrase a un sens plus large : car la locution *être assis sur le giron* est un idiotisme qui équivaut à *être dans l'intimité de quelqu'un, vivre dans sa familiarité, occuper la première place à son foyer*. Cette même idée est reproduite par le roi au vers 1604. Barranca, qui au vers 345, a traduit harpa comme nous, l'a sans doute trouvé déplacé ici et au vers 1604, pour être appliqué à Ollantaï, et l'a traduit par *trône*, ce qui peut bien aller dans une traduction libre, mais ce qui ne rend pas le sens d'une locution qui est d'un usage général chez les Indiens, qui, surtout aujourd'hui, ne peuvent pas parler de trône.

1588-1591. Voici la traduction interlinéaire :

Anĥatan, Inka, hoĥarinki
Trop, ô roi, tu élèves
Kay llatan yanĥa runata.
Ce nu insignifiant homme.
Kawsakuy waranĥa wata,
Vis-toi mille année,
Imatan noĥapi tarinki.
Quoi que ce soit en moi tu trouveras.

Dans ce mot-à-mot, où nous nous sommes attachés encore plus que dans les autres à la signification intrinsèque des mots quechuas, nous voyons que le verbe *vivre* dans cette langue peut s'employer aussi dans la forme réfléchie. Ollantaï aurait pu dire seulement kawsay, *vis*, mais il n'aurait pas exprimé si bien le désir vif qu'il avait de voir le roi vivre de longues années. Par exemple puñuy, *dors*, devrait se transformer en puñukuy, *dors-toi*, pour exprimer la force du désir de celui qui parle. On serait tenté de s'étonner aussi de voir *année* au singulier; mais il faut savoir qu'en quechua, bien qu'il existe un pluriel et un singulier pour les substantifs, les noms de nombre suivent à cet égard des règles tout-à-fait spéciales. Ainsi le suffixe kuna qui est le signe du pluriel comme S en français, s'omet dans beaucoup de cas où le substantif est au pluriel. Analysons deux phrases tirées d'Ollantaï : dans le vers 576, Waranĥa runa, *mille homme*, est au singulier parce qu'ici le mot *homme* est pris d'une manière générale et indéterminée. Au contraire dans le vers

Inka Yupanki.

Hatun llawtuta horhomuy,
Qellu umahata huraspa.
Willaj-Uma, han, utbaspa,
Hatun hampitawan homuy.

Inka rantin kayha ñispa,
Tukuyta kunan willariy.
hanri Ollantay beparıy
Inka rantı paharispa.

Le Roi Youpanqui.

Qu'on apporte le grand diadême, en y attachant le gland jaune.

Grand prêtre, hâte-toi de lui remettre cet insigne avec la grande massue.

Annonce à tout le monde qu'il prend la place du roi.

Oui, Ollantaï, reste pour être roi à ma place, et t'élever comme l'astre du jour.

410, Hay hanka runakunaha, *ces hommes lâches*, runakuna est au pluriel parce qu'il s'agit de certains hommes déterminés, c'est-à-dire des guerriers de Chayanta. Nous trouvons dans la langue allemande quelque chose de semblable : certains substantifs, tels que PFUND, *livre*; FUSS, *pied*, etc. employés comme noms de mesure, et MANN, *homme*, employé pour *soldat*, ne prennent pas la forme du pluriel après un adjectif numéral. En quechua pareillement, on dit toujours iskay hakı, hunka mita, kimsa killa, *deux pied*, *dix fois*, *trois mois*, avec la particularité qu'on ne met pas le pluriel même quand on emploie les mots hakı, mita, killa, dans le sens propre. Au vers 1405 et 1410, on voit runa au singulier, bien que le sens exige le pluriel, parce qu'il s'agit de guerriers en général. Avec les adjectifs numéraux, le nom se met communément au singulier, comme hunka wasi, *dix maison*; tawa warmi, *quatre femme*, iskay maki, *deux main*. Mettre le pluriel en disant hunka watakuna, quoique logique, serait inouï en quechua. Dans le texte de Markham, le vers 1591 manque, et à sa place on trouve huit autres vers monorimes et dont plusieurs sont si obscurs qu'il est évident que c'est une addition moderne.

1593. Mot-à-mot:

Qellu umahata huraspa.
Jaune le gland en attachant.

C'est-à-dire *En attachant le gland jaune*. La construction en quechua est tout-à-fait logique, mais absolument contraire à la construction française. En règle générale, l'adjectif précède toujours le substantif comme en anglais et en allemand, et le gérondif finit généralement la phrase, comme on le voit dans une multitude de passages d'Ollantaï, et spécialement dans les vers 482 et suivants, où se trouve une suite de quatre gérondifs. En français, la construction logique exige que le gérondif précède son complément; en quechua c'est précisément le contraire. Tschudi a traduit le mot Qellu, *jaune*, par *gros*, sens que n'a jamais ce mot. La variante unanha, *bannière*, au lieu d'umahа, est inacceptable : uma veut dire *tête*, umahа, *petite tête*, et c'est le nom qu'on donnait à un gland, à une houppe, à un pommeau de canne, et à beaucoup d'autres choses ajoutées comme ornement à l'extrémité de quelque objet. Ce mot se trouve dans tous les textes, et Tschudi, qui n'en comprenait pas le sens, affirme catégoriquement dans ses notes, mais sans en donner aucune raison, que ce mot se trouve par erreur dans son 1er texte et dans celui de Markham. Dans le même endroit, il applique au gland la couleur *jaune*, qu'il remplace par le qualificatif *gros* dans sa traduction. Cet auteur qui donne ici au mot unanha le sens de *gland*, le traduit correctement par *étendard* au vers 767.

Hholla-suyumanmı risaj
Kay killa uqupı, haypajmı
Kamarinay ; haypajtajmı
Aswan kusı purırisaj,
Ña harpaypı tiyashata
Ollantayta sakıkuspa.

Comme je compte partir dans cette lune pour la province des Collas,

J'ai tout à préparer; et je pars plus satisfait, sachant que je laisse Ollantaï veiller sur mon foyer.

Ollantay.

Aswantan munayman hanwan
Hayantaman, imamanpas,
Purıyta. Yahankın hanpas
Kuhı barı kashaytawan.
Manan husho ñohapajhu.
Kañarıykın ñoha kasaj,
Ñohapunı nawpaskasaj ;
Manan kaypı bepaymanhu.

Ollantaï.

Je préférerais, Seigneur, te suivre à Chayanta ou plus loin encore, si tu le veux. Tu sais combien j'ai toujours été actif et courageux.

Le Cuzco n'est pas pour moi.

Je préfère être ton *cagnari*,

Et marcher devant toi ;

A aucun prix je ne veux rester ici.

Inka Yupanki.

Huh warmita masqayarı
Haywan kusı kamay kankı,
Haywan hası samaskankı.
Pitapas ahllakuyarı.

Le Roi Youpanqui.

Il te faut chercher une épouse

Afin d'être un régent heureux.

Alors le repos sera plus de ton goût. Choisis donc celle que tu préfères.

Ollantay.

Ñan, Awkı, warmiyuj kanı
Ñoha benha yanaykiha.

Ollantaï.

Grand prince, ce malheureux serviteur a déjà sa femme.

Inka Yupanki.

Manatajmı rejsihiway warmıykita ;

Le Roi Youpanqui.

Comment se fait-il que je ne la connaisse pas?

Il faut me la faire connaître ;

1609 *bis*. Ce vers qui n'existe pas dans les textes de Tschudi, se lit dans Markham : Manan husho wah yawarhu, ce que cet auteur traduit erronément : *Mon sang n'est pas pour le Cuzco* (My blood is not for Cuzco), tandis que le sens est tout au contraire : *Le sang du Cuzco ne m'est pas étranger;* car le mot wah se dit d'une chose qui est étrangère, indifférente ou de peu de valeur pour quelqu'un. Ollantaï dans cette phrase témoignerait donc l'intérêt qu'il porte aux Cuzcains et le désir qu'il a de les accompagner. Cependant, nous ne croyons pas que cette leçon soit la primitive : c'est pourquoi nous avons conservé la nôtre qui, bien que le sens en soit tout différent, est également bien appropriée à cet endroit.

Yupayhasaȷ yanaykita.
Ñohaman pakawankihu ?

Je la comblerai de bienfaits.
Pourquoi l'as-tu cachée à mes yeux?

Ollantay.

Ollantaï.

Kay ĸushopın hinkarirhan
Wayllukushay urpıllayha.
Huh punhawllan pitu payha
Huhpıtaȷmı pawarirhan.
Muspa-muspan masqarhanı
Hinantinta tapukuspa.

Dans le Cuzco même a disparu cette colombe adorée.
Un jour elle fut ma compagne, et le lendemain la vit s'envoler.
Fou de douleur, je l'ai cherchée en demandant partout ce qu'elle était devenue.

Hallpapunın millpupuspa
ĸinkahiwan : hinan kanı !

Il me semble que la terre l'a engloutie et la cache à mes yeux : voilà mon malheur !

1623-1626. Mot-à-mot:

Hay ĸusho-pın hinkarirhan
Ce Cuzco dans était perdue
Wayllukushay urpıllayha.
Cette mon adorée ma colombe.
Huh punhaw-llan pitu payha,
Un jour seul compagne elle était
Huhpıtaȷmı pawarirhan.
Et un autre elle avait disparu.

Construction logique : « Cette mienne colombe, adorée par moi, était perdue dans ce Cuzco ; elle fut ma compagne un seul jour, et elle a disparu un autre (jour). » La simple comparaison de ces deux constructions fera comprendre la différence de la place qu'occupent dans les deux langues les diverses parties du discours. Dans le 3me vers de ce quatrain, pay, *elle*, avec la désinence ha du nominatif, renferme elliptiquement l'idée du verbe *être*, comme il arrive généralement avec ce verbe, qui se sous-entend presque toujours quand le sujet porte la désinence du nominatif. Aussi les simples mots warmıymı, payha, runan, veulent dire : *C'est ma femme, c'est elle, c'est l'homme*, tellement que dans certains cas l'addition du verbe *être* serait un vrai pléonasme. Notre drame nous en présente de nombreux exemples. Ainsi, dans le vers 1219, Kay muyapın haha punku, le mot muya, *jardin*, avec le suffixe pı, (muyapı) veut dire *dans ce jardin*, et avec le suffixe *n* du nominatif en plus, muyapın renferme l'idée du verbe *être* ou *exister*, et la traduction littérale de tout ce vers est : *Dans ce jardin il existe une porte de pierre ;* où il est à remarquer que, quoique muyapı, *dans ce jardin*, ne soit pas le sujet de la proposition, il prend néanmoins la désinence *n* du nominatif, pour que le verbe *être* soit sous-entendu. Dans le vers 1303, Huh hunka hinaha watan, le mot wata, *année*, avec la désinence *n*, renferme le verbe de la phrase : car ce vers forme une proposition distincte de celle du vers suivant : « Dix ans peut-être elle a : — C'est comme cela que je les compte. » Ici c'est le verbe *avoir* qui est sous-entendu, mais la signification est équivalente à celle du verbe *être*.

Inka Yupankı.

Le Roi Youpanqui.

Ama, Ollantay, ĸlakıkuyhu :
ĸaypas kahun y imapas,
Kamashayta huntay ĸanpas,
Ama bepaman kutıyhu.
Willaȷ-Uma, ñıshayta ruray.

Ollantaï, ne t'afflige pas :
Quoi qu'il puisse advenir,
Fais toujours ce que je te dis,
Sans tourner les yeux en arrière.
Grand prêtre, fais ce que je t'ai ordonné.

Willaȷ-Uma.

(Hawa runaman punkumanta willan.)

L'Astrologue.

(S'adressant de la porte à la foule qui est en dehors.)

Hinantın suyu, yahayhıs
Ollantan sayan Inka rantı !

Peuples, sachez qu'Ollantaï reste à la place du roi !

(Hawa runa ĸaparimun.)

(La foule du dehors crie.)

Ollantay sayan Inka rantı !

Ollantaï reste à la place du roi !

Inka Yupankı.

Le Roi Youpanqui.

(Huh Waminhaman.)

(Aux autres chefs.)

ĸankunarı yupayhayhıs !

Et vous autres, rendez-lui hommage !

Rumı-Ñawı.

Œil-de-Pierre.

1640 Kusıy sikın samıykita,
Ollantay, Awkı, Inka ranti

Prince Ollantaï, substitut du roi,
Ma joie dépasse ton bonheur.

1640-1643. Mot-à-mot:

Kusıy sikın samıykita,
Ma joie dépasse ton bonheur,
Ollantay, Awkı, Inka rantı !
Ollantaï, prince, du roi substitut!
Kusıkuhun tukuy Antı,
Que se réjouissent tous les Antis,
Hampuhuntaȷ tukuy kita !
Et aussi que reviennent tous les fugitifs!

Tschudi, au lieu du premier vers de ce quatrain, nous donne dans son texte remanié, la variante Samıykijta kusıkikıy, qu'il est à propos d'analyser. Samı, *bonheur ;*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kusikuɦun tukuy Anti,	Que tous les Antis s'en réjouissent, et que les fugitifs reviennent.
Hampuɦuntaȷ tukuy kita.	
(Punku kamayuȷ runakuna, hawamanta ɦaparimun.)	*(On entend les cris des gens qui gardent la porte.)*
Harkay, harkay! ɦarɦuy, [ɦarɦuy!	On ne passe pas! Arrière! Arrière!
1645 ɦay warmata, harkay, ɦar- [ɦuy!	Il faut chasser cette jeune fille!

samiyki, *ton bonheur*; samiykiȷ, *ce qui appartient à ton bonheur, qui en fait partie.* Samiykijta, avec la désinence *ta* de l'accusatif, est forcément le complément du verbe. Celui-ci (cusikikiy), qui n'est pas quechua, a été traduit par Tschudi: *Moi même je me réjouis.* La 1re pers. sing. du prés. de l'Ind. du verbe kusikuy, *se réjouir*, est kusikuni, et pour exprimer l'idée *moi-même*, il faudrait le faire précéder du pronom, avec la désinence pas qui équivaut à *même*, et la phrase devrait être ainsi: Noɦapas kusikuni. Ajoutons le complément à ce verbe et nous aurons: Noɦapas kusikuni samiykijta, *Moi-même je me réjouis de ce qui appartient à ton bonheur*, ce qui est encore inadmissible, car on se demande de quoi Œil-de-Pierre voudrait parler comme faisant partie du bonheur d'Ollantaï. Dans le premier texte de Tschudi et dans celui de Markham, on voit que par erreur on a réuni en un mot *(cuseisiquin)* le sujet et le verbe de cette proposition. Dans le dernier vers du quatrain, la variante de Tschudi kiti, *lieu, endroit*, au lieu de kita *fugitif*, est aussi erronée. Kita, mot commun en quechua, est employé en d'autres endroits de notre drame, par exemple aux vers 642-643, dont la traduction littérale est:

Ripullaɦun	kay	llakiȷka
Que s'en aille	ce	triste
Maytapas	kita!	
Quelque part	fugitif!	

Même dans cet endroit, Tschudi a mis aussi une variante inutile. Le mot kita est dans tous les dictionnaires, y compris celui de Tschudi, mais l'acception qu'il lui donne, *sauvage, indompté*, n'est pas exacte. Au Cuzco, les soldats déserteurs sont appelés kita, et on donne le même nom aux filles qui quittent le toit paternel ou la maison de leur maître pour suivre un amant. Dans les fermes, on appelle encore ainsi les animaux domestiques qui se sont enfuis dans la montagne. Notre texte dans le vers 1643 ne peut être plus clair. La signification que Tschudi donne à hampuy, *venir, revenir*, en le traduisant par *donner son assentiment, faire écho* (beistimmen), est tout à fait forcée, et c'est le résultat logique de sa variante fautive kiti.

Ima-Sumaȷ.	Bella.
(ILakipaɦa hawamanta mañakuspa.)	*(Du dehors, toute désolée, demande à entrer.)*
Aswan munashaykirayku	Au nom de ce qui vous est le plus
Sahiwayɦis rimaykusaȷ!	cher, laissez-moi lui parler!
Amapuni harkawayɦu,	De grâce, ne m'arrêtez pas,
Rikuy, wañurkullasaȷña!	Car ce serait ma mort!

1646-1649. Dans le texte de Markham, sans doute pour régulariser les rimes de ce quatrain, correct sous tous les rapports, on y a intercalé quatre autres vers qui ne sont que des répétitions des mêmes idées et ne font que délayer la pensée. Nous reproduisons cependant ici ce passage ainsi remanié, parce qu'il est grammaticalement correct, et qu'une actrice habile pourrait peut-être en tirer parti dans la représentation du drame.

1. Kusi punɦaw kashan rayku,	Puisque c'est un jour de joie,
2. Aswan munashayki rayku,	Au nom de ce qui vous est le plus
3. Sahiwayɦis yaykuykusaȷ,	Laissez-moi que j'entre [cher,
4. Inkallawan rimaykusaȷ.	Et qu'avec le roi je parle.
5. Amapuni harkawayɦu,	De grâce ne m'arrêtez pas,
6. Punkumanta ɦarɦuwayɦu.	Ne me chassez pas de cette porte.
7. Rikuy, wañurkullasaȷña;	Pensez que je peux mourir;
8. Rikuyɦis, sipikusaȷmi!	Prenez garde, je pourrais me tuer.

Nous avons traduit ce passage sans égard à la version de Markham qui s'écarte entièrement du vrai sens. La voici avec sa traduction française.

1. *Why should it be a day of joy?*	Pourquoi serait-ce un jour de joie?
2. *What dost thou love most?*	Qu'est-ce que tu aimes le plus?
3. *Leave me to the father!*	Laisse-moi au père!
4. *Let me speak to the Ynca!*	Laisse-moi parler au roi!
5. *Do not prevent me!*	Ne m'empêche pas!
6. *Let me pass the door!*	Laisse-moi franchir la porte!
7. *Lo! there is some one dying!*	Hélas! il y a là quelqu'un qui se [meurt!
8. *Lo! there is sickness, even to death!*	Hélas! il y a là maladie, même jusqu'à la mort.

Une simple comparaison de cette traduction avec la nôtre fera sentir la justesse de ce que nous avons dit dans notre *Étude* préliminaire; que l'auteur anglais traduit par conjecture à défaut d'une vraie connaissance de la langue.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Inka Yupanki.

Ima hajwan ĥay hawapi !

Punku kamayuj.

Huh warman wahaspa hamun,
Inkawan rimaytan munan.

Inka Yupanki.

Sahiy, pusaykamuy !

LE ROI YOUPANQUI.

Quel bruit se fait au dehors ?

LE GARDIEN DE LA PORTE.

C'est une jeune fille qui vient en pleurant, et insiste pour parler au roi.

LE ROI YOUPANQUI.

Qu'on la fasse entrer !

[*Dialogue cinquième.*]

LES PRÉCÉDENTS, BELLA.

Ima-Sumaj.

Mayĥillanmi Inkallayĥa
Ĥakinman ullpuykunaypaj ?

Willaj-Uma.

Kayĥa, paymi Inkanĥiska.
Imananmi sumaj warma ?

Ima-Sumaj.

(Inkaj ĥakinman urmaspa.)
Inkallay, yayaymi kanki !
Ĥespiĥiway warmaykita,

Haywariway makiykita,
Intij wawayñinmi kanki.
Mamallaymi wañuskanña,
Huh awĥa haĥan matiskan
Sullunkunapin sipiskan
Yawarñinpin bospaskanña.

BELLA.

Qui est le Seigneur, mon roi,
Que je me jette à ses pieds ?

L'ASTROLOGUE.

Le roi, le voici.
Qu'as-tu donc, charmante fille ?

BELLA.

(Se jetant aux pieds du roi.)

O mon roi, tu es mon père !
Arrache au malheur une pauvre fille,
Étends ta main sur moi ;
Tu es le fils clément du Soleil.
Ma mère se meurt en ce moment
Au fond d'une caverne étouffante.
Un cruel martyre la tue,
Et elle est baignée dans son sang.

Inka Yupanki.

Pin ĥay awĥa ? Utbay sayariy.

(Ollantayta.)

Ollantay, ĥan rikuyari.

Ollantay.

Haku warma, utbay pusaway,
Pin mamaykita sipiskan ?

Ima-Sumaj.

Amapuni ĥanĥa riyĥu,
Inkaypuni rikumuĥun.

Paytaj payta rejsimuĥun,
Manan ĥanta rejsiykiĥu.

Utbay, Inka, sayarillay !

Pajta mamayta tariyman
Wañushata, y hapinman
Ĥallatanta : y uyariway !

LE ROI YOUPANQUI.

Qui est l'inhumain ?... Lève-toi.

(A Ollantaï.)

Ollantaï, prends en main cette affaire ;

OLLANTAÏ.

Jeune fille, conduis-moi vite,
Et voyons quel est le cruel qui la torture ?

BELLA.

Non, Seigneur, n'y va pas ;
C'est au roi lui-même à aller la voir.
Peut-être, il pourra la reconnaître, tandis que toi, je ne sais pas qui tu es.
O mon roi, mets-toi en marche sans aucun retard !
Je crains que ma mère n'ait rendu le dernier soupir, ou du moins qu'elle ne soit déjà dans les angoisses de l'agonie : accorde-moi cette grâce !

1674-1677. La variante de Tschudi ĥaranta, *sa peau*, au lieu de ĥallatanta, *la sueur froide de l'agonie*, est inadmissible. Avant de la discuter, donnons le mot-à-mot du quatrain :

Utbay,	Inka,	sayarillay !	
Vite,	ô roi,	lève-toi !	
Pajta	mamayta	tariyman	
Peut-être	que ma mère	je trouve	
Wañushata ;	y	hapinman	
Déjà morte ;	oui,	que l'a déjà saisie	
Ĥallatanta ;	y	uyariway !	
La sueur du trépas ;	oui,	écoute-moi !	

Les deux verbes tariy, *trouver*, et hapiy, *saisir*, sont au subjonctif. Il y a ici quatre propositions différentes dont voici la construction logique : 1° O mon roi, lève-toi vite ! 2° J'ai peur que je ne trouve ma mère déjà morte ; 3° Et que la sueur du

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Willaȷ-Uma.

ĥapaȷ Inka, ĥantan kaman :
ILakıshata masqasunĥa.
ĥanpaȷĥa pitaȷ pakanĥa
Qepıĥaȷta ? Haku ĥanwan !

Inka Yupankı.

Haku, haku, llapa-llapa !
Hika kusipı kaskaȷtıy,
Kay warma sonĥuyta pakın.

L'ASTROLOGUE.

Illustre roi, tu ne saurais résister :
Allons chercher cette malheureuse.
Devant toi, qui oserait receler la
prison ? Allons, Seigneur !

LE ROI YOUPANQUI.

Allons-y tous ! Allons-y tous !
Au milieu de ma joie,
Cette jeune fille brise mon cœur.

trépas ne l'ait déjà saisie. 4e Écoute-moi. Dans la 2me proposition, l'adverbe paȷta, peut-être, équivaut à *j'ai peur, je soupçonne que,* et tient lieu de sujet et de verbe; le complément direct est : *que je ne trouve ma mère morte*, proposition complémentaire où *ma mère morte* est le régime du verbe *trouver*. Dans la 3me proposition, *la sueur du trépas* est le sujet, le verbe est *saisir*, et le complément, le pronom personnel *la* qui en quechua est implicitement renfermé dans le verbe hapıy. La dernière proposition, *Ecoute-moi!* équivaut à *accorde-moi cette grâce!* Au lieu de *la sueur du trépas*, Barranca a mis cadavre; mais pour correspondre à cette traduction, le quechua devrait avoir aya. La leçon hara, *fourrure, peau, cuir*, que Tschudi a empruntée au manuscrit bolivien, est tout à fait déplacée ici.

SCÈNE XV.

Même décor qu'à la scène XIII.

[*Dialogue premier.*]

TOUS LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, arrivant par la porte d'entrée du jardin, OLLANTAÏ en tête, tenant BELLA par la main. STELLA, étendue au fond de son caveau, avec le puma d'un côté et le serpent enroulé de l'autre.

Ollantay.

Maypın kırın mamaykita ?
Ima-Sumaȷ.
Kay kuĥupı, kay wasipı.

(ĥaĥa punkuta rikuĥispa)

Kaypın, yayay, mamallayĥa,
Kaypıpunın wañunñaĥa.

OLLANTAÏ.

Où donc ta mère est-elle torturée ?
BELLA.
Dans un endroit écarté de cette maison.
(*En montrant la porte de pierre.*)
C'est ici, Seigneur, que languit ma mère. Peut-être, est-elle déjà morte.

1685. Voici le mot-à-mot :

Maypın	kırın	mamaykita ?
Où donc	torture-t-on	ta mère ?

La signification d'*attenter à la vie* (an's Leben gehen), que Tschudi donne au verbe kirıy, n'est pas exacte. Dans mon texte, ce vers est dit par Ollantaï, à la différence du 2e texte de Tschudi et de celui de Markham, qui le mettent dans la bouche de Youpanqui. Je conserve ma leçon, parce qu'étant conforme à celle de Barranca et surtout au 1er texte de Tschudi, que je considère comme le plus ancien, je ne trouve dans le contexte aucune raison pour la changer. Il est à remarquer que ce vers et le suivant se trouvent transposés dans tous les textes et y occupent la place des vers 1682 et 1683. Le contexte est si clair que nous n'avons pas hésité à les rétablir dans leur place naturelle. Il est évident que les paroles du roi, aux vers 1682-1684, ont été prononcées dans son palais où avait eu lieu l'entretien précédent, et que par conséquent, elles ont précédé la question d'Ollantaï : *Où donc ta mère est-elle torturée ?* et la réponse de Bella : *Dans un endroit écarté de cette maison*, qui supposent que les personnages étaient déjà sur le point d'entrer, ou même arrivés, dans le jardin qui donnait accès à la prison de Stella.

1687-1694. Dans tous les textes, ces vers font partie de la scène précédente. Il est

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Willaȷ-Uma.

ĥapaȷ Inka, ĥantan kaman :
ILakıshata masqasunĥa.
ĥanpaȷĥa pitaȷ pakanĥa
Qepıĥaȷta ? Haku ĥanwan !

Inka Yupankı.

Haku, haku, llapa-llapa !
Hika kusipı kaskaȷtıy,
Kay warma sonĥuyta pakın.

L'ASTROLOGUE.

Illustre roi, tu ne saurais résister :
Allons chercher cette malheureuse.
Devant toi, qui oserait receler la
prison ? Allons, Seigneur !

LE ROI YOUPANQUI.

Allons-y tous ! Allons-y tous !
Au milieu de ma joie,
Cette jeune fille brise mon cœur.

trépas ne l'ait déjà saisie. 4e Écoute-moi. Dans la 2me proposition, l'adverbe paȷta, peut-être, équivaut à *j'ai peur, je soupçonne que,* et tient lieu de sujet et de verbe; le complément direct est : *que je ne trouve ma mère morte*, proposition complémentaire où *ma mère morte* est le régime du verbe *trouver*. Dans la 3me proposition, *la sueur du trépas* est le sujet, le verbe est *saisir*, et le complément, le pronom personnel *la* qui en quechua est implicitement renfermé dans le verbe hapıy. La dernière proposition, *Ecoute-moi!* équivaut à *accorde-moi cette grâce!* Au lieu de *la sueur du trépas*, Barranca a mis cadavre; mais pour correspondre à cette traduction, le quechua devrait avoir aya. La leçon hara, *fourrure, peau, cuir*, que Tschudi a empruntée au manuscrit bolivien, est tout à fait déplacée ici.

SCÈNE XV.

Même décor qu'à la scène XIII.

[*Dialogue premier.*]

TOUS LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, arrivant par la porte d'entrée du jardin, OLLANTAÏ en tête, tenant BELLA par la main. STELLA, étendue au fond de son caveau, avec le puma d'un côté et le serpent enroulé de l'autre.

Ollantay.

Maypın kırın mamaykita ?
Ima-Sumaȷ.
Kay kuĥupı, kay wasipı.

(ĥaĥa punkuta rikuĥispa)

Kaypın, yayay, mamallayĥa,
Kaypıpunın wañunñaĥa.

OLLANTAÏ.

Où donc ta mère est-elle torturée ?
BELLA.
Dans un endroit écarté de cette maison.
(*En montrant la porte de pierre.*)
C'est ici, Seigneur, que languit ma mère. Peut-être, est-elle déjà morte.

1685. Voici le mot-à-mot :

Maypın	kırın	mamaykita ?
Où donc	torture-t-on	ta mère ?

La signification d'*attenter à la vie* (an's Leben gehen), que Tschudi donne au verbe kirıy, n'est pas exacte. Dans mon texte, ce vers est dit par Ollantaï, à la différence du 2e texte de Tschudi et de celui de Markham, qui le mettent dans la bouche de Youpanqui. Je conserve ma leçon, parce qu'étant conforme à celle de Barranca et surtout au 1er texte de Tschudi, que je considère comme le plus ancien, je ne trouve dans le contexte aucune raison pour la changer. Il est à remarquer que ce vers et le suivant se trouvent transposés dans tous les textes et y occupent la place des vers 1682 et 1683. Le contexte est si clair que nous n'avons pas hésité à les rétablir dans leur place naturelle. Il est évident que les paroles du roi, aux vers 1682-1684, ont été prononcées dans son palais où avait eu lieu l'entretien précédent, et que par conséquent, elles ont précédé la question d'Ollantaï : *Où donc ta mère est-elle torturée ?* et la réponse de Bella : *Dans un endroit écarté de cette maison*, qui supposent que les personnages étaient déjà sur le point d'entrer, ou même arrivés, dans le jardin qui donnait accès à la prison de Stella.

1687-1694. Dans tous les textes, ces vers font partie de la scène précédente. Il est

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ollantay.

Ahlla wasıtaȷmı kayĥa.

Iĥaĥu pantankı, warma ?

Ima-Sumaȷ.

Kay wasipın urpıllayĥa
Ñakarın ĥunka wataña.

Ollantay.

Kiĥarıy kay punkuta;
Inkan hamun.

Ima-Sumaȷ.

(Sallata ĥaĥa uq̂upiĥa kaskan ñıspa).

Pitu Salla, ñanallay,
Kawsanraȷĥu mamallayĥa ?
Haku uq̂uman, Inkallay,
Kay punkuta kiĥariĥıy.

Inka Yupankı.

Ima punkun kaypı kan ?

Ima-Sumaȷ.

Kaymı punku, Inkallay.
Pitu Salla, kay punkuta
Inkanĥispaȷ kiĥaripuy.

OLLANTAÏ.

Mais c'est ici le palais des Vierges d'Élite.
Ne te trompes-tu pas, jeune fille?

BELLA.

Oui, dans cette maison, ma colombe souffre depuis dix années.

OLLANTAÏ.

Qu'on ouvre cette porte;
C'est le roi qui vient.

BELLA.

(*A Sallia qu'elle croit dans l'intérieur du caveau.*)

Compagne Sallia, ma chère sœur,
Ma mère respire-t-elle encore ?
Mon roi, pénétrons à l'intérieur;
Fais qu'on ouvre cette porte.

LE ROI YOUPANQUI.

Quelle porte donc ?

BELLA.

Seigneur, c'est ici l'entrée.
Compagne Sallia, ouvre cette porte,
Ouvre-la pour notre roi.

probable que cette mauvaise division remonte à la première transcription d'Ollantaï, d'où elle a passé dans toutes les copies subséquentes. Comme d'après la disposition que nous avons adoptée, les scènes changent chaque fois que le lieu de l'action est différent et exige un nouveau décor, nous n'avons pas hésité à rattacher ces vers à cette scène, puisqu'ils sont dits dans le même lieu que ceux qui suivent. Les observations contenues dans cette note et dans la précédente confirment ce que nous avons dit dans notre *Étude* sur le drame, savoir qu'il est impossible que l'auteur, grand écrivain et grand poète, comme le témoigne son ouvrage, eût commis de pareilles méprises dans l'arrangement et la division du drame, s'il l'avait écrit lui-même sur le papier, tandis qu'on s'explique parfaitement comment le simple copiste qui a recueilli le drame de la bouche des *quipocamayos*, a pu se tromper comme les *quipocamayos* eux-mêmes. Voir la note au vers 1767.

1695. Ce vers ne prouve pas que Sallia fût présente. Au contraire, nous ne la voyons pas dire un seul mot dans tout le cours de ce dialogue. Bella, la croyant dans l'intérieur du caveau, lui adresse la parole du dehors, et au vers 1701, lui crie d'ouvrir la porte. C'est seulement dans le dialogue suivant que Sallia arrive à la suite de la Mère Roche.

[*Dialogue second.*]

LES PRÉCÉDENTS, LA MÈRE ROCHE et SALLIA qui sortent de l'intérieur du palais des Vierges d'Élite.

Mama-ĥaĥa.

(Inkaȷ makinta muĥaspa).

Moshuypiĥu sutınpiĥu
Inkayta kaypı rikunı !

Inka Yupanki.

Kay punkuta kiĥay.

(Mama-ĥaĥa punkuta kiĥan).

Ima-Sumaȷ.

Ay ! mamallay ! waturĥanmı
Kay sonĥuy ĥanta tarıyta
Wañushata; y uyaykita
ĤIntañan masq̂arĥanı.

(Sallata.)

Pitu Salla, as unuta
Aparimuy, paȷta mamay
Kutınpunman kawsayñinman.

Inka Yupankı.

Ima utq̂a ĥaĥan ĥay !
Pın kay warmı? Iman ĥaĥay
bellay wasq̂a wankın ĥayta?

LA MÈRE ROCHE.

(*Baisant la main du roi.*)

Est-ce un rêve ou la réalité,
Que je vois ici mon souverain ?

LE ROI YOUPANQUI.

Ouvre cette porte.

(*La Mère Roche ouvre la porte.*)

BELLA.

Ah ! ma mère ! je pressentais dans mon cœur que je te trouverais déjà morte; oui, que je ne reverrais plus ton visage que j'ai tant désiré.

(*A Sallia.*)

Compagne Sallia, apporte un peu d'eau, peut-être ma mère pourra encore revenir à la vie.

LE ROI YOUPANQUI.

Que ce cachot est horrible !
Quelle est cette femme? Que signifie cette chaîne de fer qui l'enlace?

1713. Le mot utq̂a est le même qui se trouve dans le vers 625. Dans le 1er texte de Tschudi, on trouve utq̂u, *coton*, probablement parce que le copiste ne comprenant pas utq̂a, lui a substitué le mot qu'il comprenait. Utq̂a, espèce de marbre très-blanc et très-dur, précédant simplement le mot ĥaĥa, *roche*, prend immédiatement la valeur d'un adjectif, équivalent à *dur*; ainsi utq̂a sonĥu voudrait dire *cœur dur*, *cruel*. Le roi donne dans ce vers ce qualificatif au caveau de Stella, car ĥaĥa ne signifie pas seulement *roche*, mais aussi *caveau*, *grotte*, *caverne*, *tanière* : ainsi *le lion est dans sa tanière*, se dirait en quechua ĥaĥanpın puman kaskan.

Pi awhan ħaɲarhan payta?
Maypın Inkaȷ sonkunpiha
Kay haraywaha kamashan?

Mama-ħaha, hamuy kayman.
Pın kay? Hamuy! Kayha iman?

Layhashahu paharirhan
Kay wahha warmiha kaypı?

Mama-ħaha.

Yayaykın kamahikurhan
Munaysapaȷ wanananpaȷ.

Quel est le cruel qui l'a fait lier?
Est-il possible qu'un roi ait donné asile dans son cœur à la vipère de la haine?
Mère Roche, approche ici.
Qui est-elle? Viens! Que veut dire tout cela?
Est-ce par l'effet d'un maléfice,
Que cette pauvre femme s'est réveillée ici?

La Mère Roche.

C'est ton père qui l'a ordonné,
Pour que l'amoureuse se corrige.

1717-1718. Mot-à-mot :

Maypın	Inkaȷ	sonkunpiha
Comment	du roi	dans le cœur
Kay	haraywaha	kamaskan?
Cette	vipère	a-t-elle commandé?

May, *où;* maypın, *où donc;* équivaut souvent à *comment.* haraywa prend la désinence ha du nominatif, sans laquelle le passage serait inintelligible. A l'accusatif, le suffixe serait ta; Ex. : haraywata rikuni, *je vois la vipère.* L'idée de Tschudi de croire la désinence ha partie intégrante de waka, lequel entrerait dans la composition de haraywaha, est tout aussi erronée que le sens de *monstruosité* qu'il donne à ce dernier mot qui n'est pas, comme il le croit, un mot composé. Les grands serpents en quechua sont appelés amaru et les petits, ainsi que tous les reptiles, venimeux ou non, en général, haraywa. Mais ici on ne saurait douter qu'il ne s'agisse d'un reptile venimeux, lequel chez les Indiens était l'emblême du génie du mal : c'est pourquoi nous l'avons traduit par *vipère de la haine.*

1721. Mot-à-mot :

Layhashahu		paharirhan	
Est-ce que maléficiée		s'est réveillée	
Kay	wahha	warmiha	kaypı?
Cette	pauvre	femme	ici?

Layhasha, *maléficié*, est le participe passé de layhay, *user de maléfice.* La désinence hu est le signe de l'interrogation qui équivaut à *est-ce que...?* Paharıy, qui, appliqué au jour, se traduirait par *poindre*, veut dire aussi se trouver tout-à-coup dans une situation quelconque sans savoir comment on y a été mis, et correspond exactement à notre traduction.

1724. Ce vers veut dire : *Pour que l'amoureuse se corrige.* La désinence ȷ de munaysapa, *amoureuse*, indique le nominatif en même temps qu'elle renferme l'idée de but, d'espérance; et c'est pour cela qu'elle ne s'emploie que lorsque le verbe est au subjonctif, comme dans ce cas, où wanananpaȷ est la 3e pers. sing. du prés. du subjonctif du verbe wanay. A l'indicatif, il faudrait le suffixe *n*, et la phrase serait munaysapan wanan, *l'amoureuse se corrige.* Il est très-important de remarquer que le suffixe du nominatif n'est pas unique, et qu'il varie dans beaucoup de cas et même quand le mode du verbe change. Ainsi, runan wanan, *l'homme se corrige*, a tout à fait le sens affirmatif exprimé par l'indicatif, car runa, qui en est le sujet, prend le suffixe *n*. Pour dire : *que l'homme se corrige*, il faudrait indispensablement runaȷ wanananpaȷ, où se voit, comme dans munaysapaȷ, la désinence ȷ qui renferme l'idée de désir ou d'espérance indiquée par le subjonctif. La variante de Tschudi, qui nous présente le mot munaysapa sans aucune désinence, rend la phrase incompréhensible, et c'est peut-être parce qu'il n'en a pas saisi la construction, qu'il applique le qualificatif *plein d'amour* ou *amoureux* au père, au lieu de l'appliquer à Stella. Sa traduction : « Ton père l'a ordonné, plein d'amour, pour la corriger, » supposerait que le texte quechua serait ainsi conçu : Munaysapan yayayki kamahirhan wanahınanpaȷ; où munaysapan, avec la désinence du nominatif, modifie yayayki, et le verbe wanay prend la désinence hi qui exprime que l'action de *corriger* est exercée par le père de Youpanqui sur Stella; car le sens littéral du subjonctif wanahınanpaȷ est *afin qu'il la corrigeât.* L'infinitif est wanahiy *corriger un autre*; tandis que wanay, *se corriger soi-même*, ne correspondrait en aucune manière à la traduction de Tschudi.

Inka Yupankı.

1725 Ilo∫sıy, Ilo∫sıy, haha∫ maman!
Pusay, pusay, hay pumata!
Kay rumı, hay amaruta,
Ama haykaȷ rikunayman!

(Tukuy Inkaȷ ñishanta ruran;
Kusı-hoyllurtataȷ muyaman horkumunku.)

Le Roi Youpanqui.

Sors, sors, toi, Mère de roche!
Eloigne, éloigne ce puma!
Cette pierre, ce serpent,
Que je ne les voie plus!

(*Tous font ce que le roi ordonne et emmènent Stella dans le jardin.*)

1725. Le roi joue dans ce vers sur le nom de Mama haha, *la Mère Roche*, en lui disant : hahaȷ Maman, *Mère de la roche.* haha, *roche;* hahaȷ, *de la roche.* Mama, *mère*, avec la désinence *n* du nominatif, renferme l'idée du verbe *être* et équivaut à *tu es une mère.* Ainsi le roi, en intervertissant, comme par mégarde, le nom et le titre de ce personnage, au lieu de l'appeler *Mère Roche*, lui donne la qualification de *Mère de la Roche*, expression dont le caractère blessant se comprendra mieux si l'on se rend compte qu'en quechua, la pierre étant le symbole de la dureté impitoyable, une telle locution équivaudrait en français à *mère de tigres* ou *mère de loups,* en y ajoutant même une nuance de mépris renfermée dans l'idée d'enfanter une roche. Cette leçon, qui est tout à fait correcte même quant à la composition, puisque ce vers rime avec le dernier du quatrain, a été dénaturée par Tschudi, qui, sans comprendre le calembour du roi, l'a supprimé en mettant les deux mots dans l'ordre où ils indiquent simplement le nom du personnage. La langue allemande aurait pu cependant lui donner l'intelligence du calembour du roi. C'est absolument comme si l'on disait en allemand *Steinmutter*, à une femme qui, ayant *Stein* pour nom patronymique, s'appellerait *Mutter Stein.* La leçon de Markham est tout à fait incorrecte : car, écrivant maman avec le suffixe *n* du nominatif, il a laissé haha intact, ce qui est un barbarisme.

1726-1728. Le roi donne ici l'ordre d'éloigner le puma et le serpent : car, quoique ces animaux, sauvages de leur nature, fussent souvent entretenus chez les Indiens dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kusi-ħoyllur.

Maypin kani? Pin kaykuna?

Ima-Sumaj, wawallay,
Hamuy, hamuy, urpillay.
Haykajmantan runakuna..?

Ima-Sumaj.

Ama, mama, manħariyħu;
Inkanħismi kayman hamun!

Hapaj Yupankin ħayamun!

Rimariy, ama puñuyħu.

Inka Yupanki.

Sonħuymi qasukunħaña
Kay llakita bawarispa,
Ñiway, warmi, samarispa,
Pin kanki? Ñiy huhkamaña!

(Ima-Sumajta.)

Iman sutin ħay mamaykij?

Stella.

Où suis-je? Qui sont ces gens qui m'environnent?
Bella, ma fille adorée,
Viens, viens, ma colombe.
Depuis quand ces hommes...?

Bella.

Ma mère, n'aie pas peur.
C'est le roi lui-même qui vient te voir!
C'est l'illustre Youpanqui qui arrive!
Parle-lui, sors de ton sommeil.

Le Roi Youpanqui.

Mon cœur se brise
A la vue d'une telle infortune.
Reviens à toi, femme, et dis-moi:
Qui es-tu? Dis-le une fois!

(*A Bella.*)

Révèle-moi le nom de ta mère.

une sorte de domesticité, comme il se pratique encore aujourd'hui, ils avaient été renfermés dans le caveau de Stella, non pour lui servir de distraction, mais comme une aggravation de peine. On voit très-souvent des Indiens avoir des serpents apprivoisés qu'ils portent enroulés autour de leurs bras. La présence du serpent dans le caveau de Stella a déjà été mentionnée au vers 1266. Quant au puma, voir la note au vers 562. Les traducteurs, ne s'expliquant pas la possibilité de la présence, si peu conforme à nos habitudes, de ces deux animaux dans le caveau de Stella, ont cru que leurs noms devaient se prendre au figuré, et s'appliquaient à la Mère Roche. C'est pour cela que Tschudi traduit puma par *lionne*, et Barranca par *fiera* (bête féroce) qui est le sens plus étendu. Quant à la *pierre*, dont le roi parle au vers 1727, c'est la porte du caveau. La pensée de ces auteurs que tous ces objets désignaient la Mère Roche, et que la volonté du roi était qu'elle fût conduite en prison, n'a aucun fondement, puisque cette femme n'était pas cause du traitement dont Stella avait été la victime. Tout ce quatrain est dénaturé dans le texte de Markham, dans lequel se trouvent aussi à la suite huit vers qui ont toute l'apparence d'une addition moderne : en effet, la composition en est défectueuse, et le sens en serait déplacé ici, le roi Youpanqui ne pouvant, comme on le lui fait faire dans ces vers, maudire l'auteur de la disgrâce de sa sœur, qui est son père lui-même.

Ima-Sumaj.

Yayay, yayay, ħuyaj Awki,
Ħay wasħataraj paskaħiy.

Willaj-Uma.

Ñohan ħaytaha paskanay,
Ñakarijta yanapanay.

Ollantay.

(Ima-Sumajta.)

Ima sutin mamaykijha?

Ima-Sumaj.

Kusi-ħoyllurmi sutinha;
Ñan rikunki pantashata,

Ħay sutinta y pampashata,
Maypis kapunpas saminha!

Bella.

Père, père, prince clément,
Fais d'abord détacher ces liens.

L'Astrologue.

C'est à moi de les délier,
Et de soulager les malheureux.

Ollantaï.

(*A Bella.*)

Comment s'appelle ta mère?

Bella.

Elle s'appelle Étoile-de-Joie;
Mais tu vois que son nom est trompeur;
Oui, l'étoile d'autrefois est éteinte;
Et qui sait où est sa joie!

1747-1750. Ce quatrain renferme un jeu de mots dont non-seulement on ne donne pas l'idée dans les autres traductions, mais que l'on a dénaturé en mettant le premier vers dans la bouche de Bella, et les trois autres dans celle du roi, tandis que tout le quatrain est dit par la première. Voici le mot-à-mot :

Kusi- ħoyllurmi sutinha;
De joie Étoile son nom est;

Ñan rikunki pantashata:
Déjà tu vois qu'il est trompeur:

Ħay sutinta y pampashata;
De jadis son éclat, oui, est éteint;

Maypis kapunpas saminha!
Et qui sait où est sa joie!

Voici encore un exemple de la signification que nous avons déjà donnée à ħay comme adverbe de temps. Bella en jouant avec les mots suti et suti, joue en même temps avec le nom de sa mère qui littéralement signifie Étoile-de-Joie, en disant que l'éclat de l'étoile est éteint, qu'on ne sait où est sa joie, et qu'ainsi le nom de sa mère est tout à fait trompeur. Le mot pampay, *enterrer*, s'emploie fréquemment pour *éteindre*, *cesser*, *finir*. L'orthographe des mots suti et suti, qui est correcte dans le 1er texte de Tschudi (*suti*, *sutti*), a subi dans son 2e texte la conséquence de la confusion que cet auteur fait de ces deux mots, confusion que nous avons déjà signalée

Ollantay.

Ah! ƅapaȷ Inka Yupankı,
Kay warman ñoĥaȷ warmıyĥa!

Inka Yupankı.

Moshuymanmı rihĥapuwan
Kay tarıkushay samıyĥa.
Kusi-ĥoyllur, warmıykiĥa,
Ñoĥaȷ panaymı kapuwan!
Kusı-ĥoyllurñın, panallay
Ƣuyakushallay, urpillay,
Hampuy, kutimpuy makıyman.
ƅashuymı hinpun samıywan

Wiñay kawsay turaykipaȷ!

(Kusı-ĥoyllurta ƅashunpı hapın.)

Ollantaï.

Ah! Puissant roi Youpanqui,
Tu vois mon épouse dans cette jeune femme.

Le Roi Youpanqui.

Je crois rêver en retrouvant ce bonheur inattendu :
Stella, ta femme,
Est aussi ma sœur bien-aimée !
O Stella, sœur chérie,
Mon adorée, ma colombe,
Viens, reviens dans mes bras.
L'excès du bonheur calme les orages de mon cœur.
Vis à jamais pour ton frère!

(*Il presse Stella sur son sein.*)

dans la note au vers 603. L'attribution au roi des trois derniers vers de ce beau quatrain est contraire à la logique non moins qu'à la grammaire. L'observation du roi serait hors de propos. Il ne sait pas encore de quelle femme il s'agit : car c'est seulement après qu'Ollantaï lui a dit dans les deux vers suivants, que Stella est sa femme, que le roi reconnaît qu'il s'agissait de sa sœur.

1755. Dans le premier texte de Tschudi, on lisait à la fin de ce vers warmıyĥa, *ma femme,* titre qui, dans la bouche du roi parlant de Stella, est un contre-sens. Quoique ce mot existe dans tous les textes, y compris le mien, je l'ai changé en warmıykiĥa, qui veut dire *ta femme,* ce qui est très-naturel, puisque le roi adresse la parole à Ollantaï. Il est évident que ce passage jusqu'au vers 1761 a été remanié par les copistes : car il manque à chacun de ces vers d'une à trois syllabes pour la mesure. Il est probable que le manuscrit original qui existait au monastère des Dominicains du Cuzco, était si vieux et si délabré, que la fin de tous ces vers se trouvait illisible, et que les copistes y ont suppléé à leur manière. Dans le texte de Markham, le passage se trouve également irrégulier, ce qui confirme tout a fait et ce que nous avons dit dans notre *Étude* préliminaire sur l'origine du texte de Markham, et l'explication que nous venons de donner de l'altération de ce passage. On reconnaîtra facilement que la leçon de notre texte est bien préférable à toutes les autres. Le texte de Markham contient aussi deux vers intercalés entre les vers 1759 et 1760, et un autre vers entre ce dernier et le vers 1761. Ces additions ont été faites sans doute, parce que l'auteur du remaniement, ne comprenant pas bien le passage, non-seulement a altéré le texte, mais a même ajouté des vers.

1760. Le verbe hinpuy n'est autre que le verbe hinñıy, *faire silence*, avec la désinence puy au lieu de ñıy, ce qui y ajoute la signification d'*apaiser, calmer;* et ce

Kusı-ĥoyllur.

Ay! turay, ñan yaĥankı
Kay ĥika ñakarıshayta,
Hika wata putıshayta.
Hanpunın ƣuyaȷĥa kankı
Kay kirita ĥespıĥiȷĥa.

Stella.

Ah! mon frère, tu es instruit déjà
Du supplice que j'ai enduré
Pendant des années d'angoisse.
Ta compassion seule pouvait m'arracher à ce long tourment.

mot ne pouvait être mieux employé qu'ici où le roi, un instant auparavant en proie à une violente agitation, dit maintenant :

ƅashuymı hinpun samıywan.
Mon sein se calme avec mon bonheur.

Hinpun est la 3e per. sing. du prés. de l'ind. de hinpuy, qui s'emploie également comme verbe réfléchi.

1765-1766. Mot-à-mot :

Hanpunın ƣuyaȷĥa kankı
Toi seul compâtissant, tu es
Kay kirita hespıĥiȷĥa.
Cette meurtrie celui qui sauve.

C'est-à-dire selon la construction française : « Toi seul compâtissant, tu es celui qui sauve cette meurtrie. » Dans le premier texte de Tschudi, le mot ƣuyaȷĥa n'existait pas, en sorte que le premier vers était mutilé, quoique le sens fût entier. Tschudi, pour le compléter dans son texte remanié, l'a arrangé de la manière suivante : Hanpunın hespıĥiwankı, *toi seul, tu me sauveras*, où le verbe est au futur, quoiqu'il le traduise par le passé défini, *tu m'as sauvé*. Cet auteur, sans comprendre le vrai sens de tout le passage, a mis aussi dans le second vers la variante Kay kiriyta hampıwankı, *tu guériras ma blessure;* ce qui donne à entendre que Stella parlait de quelque blessure déterminée, tandis qu'elle parle d'elle-même dans le texte primitif. *Celui qui sauve cette meurtrie* est la proposition complémentaire du verbe kankı, *tu es*, que Tschudi, avec sa variante, a fait disparaître du premier de ces deux vers. Kirı, *blessure*, se dit également de toute personne blessée ou meurtrie, et c'est pour cela que dans notre texte, ce mot prend la désinence *ta* pour être à l'accusatif. Au Cuzco, ce mot dans cette acception est très-usité, et, en parlant des blessés d'une bataille, on l'emploie au pluriel en disant kirıkuna, *les blessés*. Analysons le mot hespıĥiȷĥa : hespıy, *se sauver;* hespiĥıy, *sauver un autre;* hespiĥıȷ, *celui qui sauve;* ce dernier, avec le suffixe ĥa du nominatif est le prédicat du verbe kankı, *tu es*. Après ces deux vers, il y en a encore un autre dans le manuscrit de Markham :

Kay ƥampasĥa haspıĥiȷĥa
Cette enterrée celui qui déterre.

Mais, comme il n'y en a pas de trace dans les autres textes, et que cette addition ne fait qu'allonger inutilement la période, nous n'avons pas cru devoir l'adopter. Dans le texte de Markham, les six vers dits par Stella sont pleins de variantes toutes inutiles et la plupart nuisibles au contexte.

Inka Yupanki.

Pin kay warmi hika putij?

Pin kayman hurarhan kayta?
Ima huhan payta aysayta
Atiparhan kayman utij?
Kanhu sonhu hawanapaj
Hay hika sinhi llakita?
Pin waharhan kay warmita
Paywan kuska wañunanpaj.

LE ROI YOUPANQUI.

Qui est cette femme à l'air si souffrant?
Qui l'a envoyée ici?
Quel est le crime qui a pu la traîner dans ce lieu où elle languit?
Qui peut avoir le cœur d'envisager froidement tant d'infortune?
Celle qui lui a donné le jour mourrait de douleur en la voyant.

1767. Le roi qui, la dernière fois qu'il a pris la parole (v. 1753 et suiv.) a dit que le bonheur qu'il éprouvait à retrouver sa sœur lui semblait un rêve, qui lui a donné les noms caressants de colombe, de sœur aimée, enfin qui a fini par l'embrasser tendrement, demande maintenant, comme si rien de tout cela n'avait eu lieu, quelle est cette femme, qui l'a enfermée là, quel était son crime, etc., questions tout à fait déplacées dans cet endroit. Dans tous les textes imprimés ou manuscrits, se trouve cette transposition évidente, qui, probablement a eu lieu au moment de la première transcription, soit d'après les quipos, soit, ce qui est plus probable, d'après le souvenir des *quipocamayos* : car ceux-ci n'étaient pas seulement les gardiens des quipos, mais ils étaient tenus d'apprendre par cœur toutes les traditions, les compositions poétiques, les chants, etc., qui formaient le trésor de la littérature nationale. Le déplacement de ces vers, ainsi que certaines lacunes et fautes d'un caractère particulier que nous trouvons uniformément dans toutes les copies, n'auraient pu se trouver dans une composition écrite du premier jet par l'auteur lui-même.

1773-1774. Mot-à-mot :

Pin	waharhan	kay	warmita
Celle qui	a enfanté	cette	femme,
Paywan	kuska	wañunanpaj.	
Avec elle	ensemble	qu'elle meure.	

Le verbe wañuy, *mourir*, étant en quechua au subjonctif, le mot-à-mot pourrait donner l'idée que le roi souhaite que la mère de Stella meure avec elle; mais dans la langue des Incas, ce subjonctif équivaut plutôt, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, à un conditionnel, et la locution *avec elle ensemble* (paywan kuska) qui précède, donne l'idée que ce serait la vue de l'état de Stella qui causerait la mort de sa mère. Les variantes de Tschudi pis (pich) pour pin et payhinalla au lieu de paywan kuska, qui se trouve dans tous les textes, gâte le passage quechua; et sa traduction : « Qui a enfanté cette femme pour qu'elle meure de cette manière! » ne s'accorde pas avec le contexte, et en outre est ambiguë, puisqu'on ne sait si c'est la mère ou la fille qui doit mourir. Les versions de Markham et de Barranca s'éloignent encore plus du vrai sens.

Hay uyan harpamanasha,
Kay sumaj simi paskisha,
Samayñinmi pisipasha.

Son visage est sillonné par les larmes, sa belle bouche est desséchée, et il ne lui reste qu'un souffle de vie.

Ollantay.

Kusi-hoyllur, y hantaraj
Hinkahirhayki ñawpajta;
Kunantaj hanri kawsajta
Yanay kanki sipiytaraj.

OLLANTAÏ.

Mon Étoile de bonheur, comment puis-je t'avoir perdue depuis si longtemps?
Et maintenant je te retrouve vivante, pour redevenir ma compagne jusqu'à la mort.

1775. Le verbe harpay dans le sens littéral exprime l'action de faire couler de l'eau dans les sillons pour arroser les champs, d'*irriguer*; et il s'emploie également pour exprimer l'action des larmes qui rident le visage. La désinence manay de son dérivé harpamanay ne fait qu'indiquer la persévérance de l'action. C'est par faute de copie ou d'impression que ce mot se lit hamparmanay dans tous les autres textes. harpamanaska est le participe passé de harpamanay. La traduction de Tschudi, *décoloré, incolore*, au lieu de *sillonné, ridé*, n'a aucun fondement.

1777. Le verbe pisipay s'applique généralement à la vigueur qui se perd graduellement, et équivaut à *languir, se mourir, agoniser*. Il s'emploie aussi, comme le mot français *languir*, pour regretter vivement l'absence de quelqu'un. La variante de Tschudi sumaj kayñin, au lieu de samayñinmi, *son haleine, son souffle, sa vigueur*, est un contre-sens : car le verbe pisipay n'est pas applicable à la beauté. Pisiyay, *amoindrir*, verbe dont nous avons parlé dans la note au vers 525, aurait pu aller ici; mais, telle qu'elle se lit dans son second texte, la leçon de Tschudi équivaudrait à : *sa beauté perd sa force*, comme si la force était une qualité de la beauté. Ce qui est à remarquer, c'est que Tschudi dans sa note sur ce vers, affirme que son premier texte porte sumaiñinmi, ce qui n'est pas vrai, la leçon de son premier texte étant samaiñinmi que sans doute il a mal lu. Sumaiñinmi n'est pas quechua, et c'est probablement pour cela qu'il y a substitué sa variante. Notre traduction correspond exactement au vrai sens du vers quechua. Au lieu de ce vers, il y en a quatre autres dans le texte de Markham, qui se refusent à toute critique sérieuse, étant beaucoup plus fautifs encore que toutes les autres additions de ce texte.

1780. Mot-à-mot :

Kunantaj	hanri	kawsajta	
Et maintenant	toi-même	vivante	
Yanay	kanki	sipiytaraj.	
Ma compagne	tu redeviens	jusqu'à ma mort.	
Iskayñinhisña	wañusun;		
Tous deux ensemble	mourons;		

Au lieu de yanay kanki, on lisait dans le 1er texte de Tschudi yayan kanki, *tu redeviens le père*, ce qui est une faute évidente de typographie ou de copie, puisque

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Iskayñınɦisña wañusun ;
Ama beparɨɦɪwayɦu.

1783 bis Manan ñoka kawsaymanɦu :
Kay sonkuymı sapan usun.

1785 Kusı-ɦoyllur, maytaȷ kusı?
Maytaȷ ɦay ɦoyllur nawıykı?
Maypitaȷ ɦay samayñıykı?
ɦanɦu ɦay ñakasɦa ususı?

Mourons tous deux, s'il le faut ;
Ne me laisse pas seul dans le monde.
Je ne saurais vivre sans toi :
Mon cœur succombe dans la solitude.
Étoile de joie, où est ta joie?
Où est l'étoile de ton regard?
Qu'est devenue ta vivante haleine?
Es-tu la fille que son père a maudite?

c'est à Stella qu'Ollantaï parle en ce moment. Tschudi, qui affirme aussi dans son texte remanié, que c'est une faute d'impression, nous présente la variante yuyarɦankı, sans nous dire si c'était la vraie leçon de son manuscrit, ce que je ne crois pas : car yuyarɦankı, qui correspond, selon les cas, au passé défini ou au passé indéfini du verbe yuyay, *penser, méditer*, et qui étant à la 2me pers. sing. voudrait dire *tu as pensé, tu as médité*, n'aurait ici aucune application, comme on le reconnaîtra clairement en analysant le mot sipıytaraȷ. Sipı, *mort;* sipıy, *ma mort*; sipıyta, *à ma mort*; et sipıytaraȷ, *jusqu'à ma mort*. Ainsi la leçon de Tschudi donnerait ce sens: *Tu as médité*, (ou *pressenti*, comme le veut Tschudi) *jusqu'à ma mort*, ce qui serait déplacé ici.

1783 *bis*. Ce vers n'existe pas dans les textes de Tschudi, et dans celui de Markham, il y a dans le passage un vers équivalent quant au sens :

Wañullasaȷ sapay wahɦu
Je mourrai seul délaissé

Le dernier mot de ce vers se lisait dans Markham wayɦu (huaychu), ce qui n'est pas quechua : nous l'avons corrigé en y substituant wahɦu qui est une variante de wahɦa, *pauvre*, et dont le sens est non-seulement pauvre, mais *délaissé, abandonné par les siens*. Il est évident que tout ce passage est composé de trois quatrains, et qu'il y a par conséquent ici une lacune dans les textes de Tschudi.

1788. En quechua ususı équivaut à *fille* par rapport au père; *fils* se dit ɦurı, aussi par rapport au père : car toutes les relations de parenté changent de nom selon le sexe de chacune des deux personnes entre lesquelles elles existent. Ainsi *frère* se dit wawɦı par rapport à un autre frère, et tura par rapport à une sœur. *Sœur* se dit pana par rapport à un frère, et ñaña par rapport à une autre sœur. Dans ce vers, qui littéralement veut dire simplement *Es-tu la fille qu'on a maudite*? l'expression ususı, *fille*, indique clairement qu'on parle de la malédiction du père, ce qui justifie notre traduction : car en français le mot *fille* seul, n'indiquerait pas le rapport direct avec le père.

Kusı-ɦoyllur.

Ollantay, kay ɦunka wata
Karaȷ miyu rakıwanɦıs ;

Kunantaȷ huñupuwanɦıs
Huh kawsayman : hinan wa-
llakita, kusita Yupankı. [tan

Kawsaɦuntaȷ bapaȷ Inka!

(Yupankiman kutırispa.)

STELLA.

Pendant dix ans, mon Ollantaï,
On nous a fait partager le poison de la douleur ;
Et maintenant on nous réunit
Pour une nouvelle vie : c'est ainsi que Youpanqui fait succéder la joie à la douleur.
Longue vie à notre illustre roi!

(*En s'adressant à Youpanqui.*)

1789-1794. Mot-à-mot :

Ollantay, kay ɦunka wata,
Ollantaï, ces dix années,
Karaȷ miyu rakıwanɦıs ;
De la douleur le poison on nous a partagé ;
Kunantaȷ huñupuwanɦıs
Et maintenant on nous réunit
Huh kawsayman : hinan watan
Pour autre vie : ainsi attache
llakita, kusita Yupankı.
Et la peine et la joie Youpanqui.
Kawsaɦuntaȷ bapaȷ Inka!
Vive longuement l'illustre roi!

Le verbe rakıy n'a jamais signifié *séparer*, comme Tschudi le croit ; mais diviser une chose pour la distribuer entre plusieurs personnes, ou la partager entre deux. De plus, faire de *poison* le sujet de ce verbe, et attribuer ainsi au *poison* le pouvoir de séparer, est une atteinte portée au bon sens en même temps qu'à la grammaire, le verbe étant dans la forme impersonnelle et *poison* en étant le complément. Pour être logique, Tschudi, dans le vers suivant, devrait avoir fait aussi du *poison* le sujet du verbe huñuy, *réunir*, puisque ce verbe est dans la même forme. Au contraire le verbe watan au vers 1792, que Tschudi traduit encore comme s'il était dans la forme impersonnelle, n'a pas cette forme : c'est la 3me pers. sing. du prés. de l'Ind. de watay, *attacher, lier, joindre*, dont le sujet est Yupankı. C'est pour n'avoir pas compris cela que Tschudi met un point avant Yupankı, et qu'il rattache ce nom à la proposition suivante, dont le sujet n'est pas Yupankı, mais bapaȷ Inka, *l'illustre roi*.

1790. Le mot miyu est pris ici au figuré, comme au vers 137, pour *disgrâce, fatalité*. Dans le sens propre, *poison*, il ne pourrait recevoir, selon le génie de la langue

1795 ĥanmı huh kawsay kaɟtinĥa
Asϙan watatan yupankı.

Willaɟ-Uma.

Mosuɟ paĥata apamuy
Ñustanĥista paĥanapaɟ !

(ĥapaɟ paĥata ĥuraspa
makinta muĥanku.)

Inka Yupankı.

Kayĥa warmıykı Ollantay ;
1800 Yupayĥaykuy kunanmanta.

ĥanrı hamuy Ima-Sumaɟ,
Kay bashuyman, sumaɟ urpı,
Wankikuɟ ĥan kay kururpı,

(Makinpı wankispa.)

ĥanmı kankı ĥoyllur ĥuma

Ollantay.

1805 ĥanmı kankı aĥiwayku
ĥan, Awkı, makıykiman

Oui, dans la nouvelle existence que tu nous donnes, il est juste que tu comptes beaucoup d'années.

L'Astrologue.

Qu'on apporte des vêtements neufs pour revêtir notre princesse!

(*On la revêt des vêtements royaux et on lui baise la main.*)

Le Roi Youpanqui.

Regarde ta femme, Ollantaï,
Dès aujourd'hui honore-la comme telle.
Et toi, Bella, viens sur mon sein, charmante colombe, que je t'enlace dans ces liens d'amour.

(*En la serrant dans ses bras*).

Tu es la pure essence de Stella.

Ollantaï.

Tu es notre protecteur,
Puissant prince ; par ta main est

quechua, le qualificatif karaɟ qui signifie *douloureux, cuisant*. Barranca et Tschudi, dans leurs traductions, s'en sont tenus au sens littéral, et le premier, dans sa note sur ce passage, dit que la locution karaɟ miyu veut dire l'*amour*, ce qui est inouï pour nous.

1799. Après ce vers, le texte de Markham nous en présente deux que nous ne trouvons dans aucun autre texte, et dont il n'y a pas de trace dans la traduction de Barranca. Les voici :

Kaytaɟmı ĥay ususıykı
Voici cette tienne fille;
Huñukuyĥıs mosuɟmanta
Réunissez-vous de nouveau.

Comme Tschudi le fait observer, cette addition interrompt inutilement la suite du discours, et tout indique qu'elle est d'origine moderne, d'autant plus que le roi ne pouvait dire à Ollantaï, à Stella et à Bella, de se réunir de nouveau, puisqu'ils n'avaient jamais été ensemble.

Tukuy putı ñanta pantan,

ĥan llapata samınĥawayku.

Inka Yupankı.

Hikallata putıkuyĥıs

(Ollantayta.)

1810 Kusı kaĥun huh samipı :
Ñan warmıykı makıykipı,
Wañuymantan ĥespınkiĥıs.

effacée la voie qui conduit au malheur;
Car tu nous la combles à force de bienfaits.

Le roi Youpanqui.

Vous avez échappé à la mort;

(*A Ollantaï.*)

Ta femme est déjà dans tes bras:
De cette nouvelle ère de bonheur, la tristesse doit être bannie et la joie doit renaitre.

1809-1812. Mot-à-mot :

Hikallata putıkuyĥıs,
Beaucoup moins soyez tristes,
Kusı kaĥun huh samipı,
Que la joie soit dans un nouveau bonheur,
Ñan warmıykı makıykipı ;
Déjà ta femme est dans tes bras;
Wañuymantan ĥespınkiĥıs.
A la mort vous avez échappé.

Dans la construction quechua, non-seulement les mots, mais même les phrases entières, sont à l'inverse de la construction française : ainsi, pour rendre exactement le sens de ce passage, il faudrait dire : « Vous avez échappé à la mort : ta femme est déjà dans tes bras : dans ce nouveau bonheur, la tristesse doit être bannie et la joie doit renaître. » Où l'on voit qu'il faut commencer par le dernier vers. La traduction ligne par ligne de Markham et de Tschudi n'offre que des incohérences, aussi contraires au génie des langues modernes, qu'à celui de la langue quechua.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

APPENDICE.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans cette partie de notre Appendice, nous trouvons la *Tradition sur la rebellion d'*Ollantaï *et sur l'acte héroïque de fidélité d'*Œil-de-Pierre, publiée pour la première fois par Don Manuel Palacios, dans *El Museo Erudito* du Cuzco (Année 1835, nos 5, 6, 7, 8 et 9). Nous reproduisons fidèlement ce document d'après *Los Anales del Cuzco* du docteur Don Pio B. Mesa, où il a été publié de nouveau (pages 139-197 du 2me volume), et nous l'accompagnons de la traduction française. Excepté deux notes qui sont du Dr Mesa, toutes les autres appartiennent à Don M. Palacios.

TRADICION.

de la rebelion de Ollantay, *y acto heróicō de fidelidad de* Rumiñahui, *ambos generales del tiempo de los Incas* (a).

ADVERTENCIA DE D. MANUEL PALACIOS.

Para cualquiera que se halle mediana-

(a) Lorente no consagra en su « Historia del Perú » más que unas cuantas líneas al episodio histórico de Ollantay y Rumiñahui; y no sabemos que otro alguno

TRADITION.

*sur la rebellion d'*Ollantaï *et sur l'acte héroïque de fidélité d'*Œil-de-Pierre, *tous deux généraux du temps des Incas* (a).

AVERTISSEMENT DE DON MANUEL PALACIOS.

Il est d'une incontestable vérité, pour celui qui connaît quelque peu l'histoire du

(a) Lorente, dans son « Histoire du Pérou », ne consacre que quelques lignes à l'épisode historique d'Ollantaï et d'Œil-de-Pierre, et nul autre, à notre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

será una verdad incontestable que á pesar de los obstáculos insuperables que se han opuesto á la literatura de este pueblo, así en tiempo de la dominacion española, como en el de la independencia, por los disturbios interiores, el ingenio peruano ha brotado de cuando en cuando, á fuerza de su lozanía.

Semejante fenómeno no es extraño. Donde quiera que exista vigor de imaginacion, apénas hay poder humano que baste á ahogarlo; y mal ó bien, con gusto delicado ó extravagante, sobre asuntos dignos ó pueriles, aquella activísima potencia se ve sin cesar ocupada.

Lo que sorprende es ver que en un pais donde la tiranía española, la más odiosa de cuantas ha tenido la Europa, tuvo esclavizado al pensamiento con cadenas de fierro; que en un pais envuelto en las tinieblas de la ignorancia, donde era peligroso emplear el propio discurso y donde la curiosidad literaria se hallaba alterada de modo que los hombres se burlaban de historiadores y anticuarios, como si la aficion á semejantes estudios fuese un principio de manía ó de estupidez; en tal pais sorprende seguramente el ver que haya habido hombres que dedicasen parte de su vida y sus talentos á la averiguacion é ilustracion de los hechos históricos de su patria, y á conservarlos escritos á costa de mil fatigas, para que en tiempos mas felices salgan á luz, como dignos, no solo de su infeliz suelo, sino de

Pérou, qu'en dépit des obstacles insurmontables, qui, soit au temps de la domination espagnole, soit au temps de l'indépendance, par suite des troubles intérieurs, se sont opposés au développement de la littérature de ce peuple, l'esprit péruvien s'est épanoui de temps à autre par la force de sa vitalité.

Un semblable phénomène n'est pas étrange. Partout où existe une imagination puissante, il y a à peine un pouvoir humain qui puisse l'étouffer; soit en mal, soit en bien, avec un goût délicat ou extravagant, sur des sujets élevés ou puérils, cette faculté se montre toujours active.

Ce qui surprend, c'est de voir dans un pays où la tyrannie espagnole, la plus odieuse de toutes les tyrannies qu'on ait jamais vues en Europe, tenait la pensée sous des chaînes de fer, dans un pays enveloppé des ténèbres de l'ignorance, où il était dangereux d'exprimer sa pensée, et où la curiosité littéraire était dépravée à un point tel que les hommes se raillaient des historiens et des antiquaires, comme si le goût de semblables études eût été un symptôme de folie ou de stupidité; ce qui surprend assurément, c'est de voir dans un pays semblable des hommes consacrer une partie de leur existence et leurs talents à rechercher et à éclaircir les événements historiques de leur patrie, et, au prix de mille travaux, à les conserver écrits pour les mettre au jour, dans des temps plus heureux, comme

hubiera hablado sobre tan interesante acontecimiento. Por esto insertamos aquí el siguiente escrito publicado en el « Museo Erudito del Sr. Palacios, quien lo habia obtenido de un antiguo cuzqueño, amante de la honra y gloria de su pais. (Nota del Dr Mesa.)

connaissance, n'a parlé d'un fait aussi intéressant. C'est pourquoi nous insérons ici le récit suivant, publié dans « El Museo Erudito » de Palacios, lequel le tenait lui-même d'un vieux Cuzcain, jaloux de l'honneur et de la gloire de son pays. (Note du Dr Mesa.)

todos los paises del mundo donde el saber se aprecia.

Tal es la historia ó tradicion de la rebelion de Ollantay y fidelidad de Rumiñahui, ámbos generales indios, que hoy nos cabe la gloria de publicar, y de la que han estado privados hasta ahora muestros compatriotas. El hacer el análisis de esta preciosísima tradicion á más de no corresponder su mérito al trabajo, excederia en mucho los estrechos límites de un periódico. Eximiéndonos pues justamente de ello, bástenos decir que ella será interesante en sumo grado no solo para los peruanos sino para cuantos sepan sentir los rasgos de nobleza, valor y heroismo que se presentan en la historia de la naturaleza humana; que ella llena uno de los muchos vacíos que existen en la historia del Perú; pues ni Garcilaso ni los demas historiadores de este pais dicen nada de un suceso tan importante; que el que escribió esta tradicion es un cuzqueño, y que, en fin, el estilo en que está escrita es facil, dulce y correcto, con varios pasajes que enternecerian y arrancarian lágrimas al más insensible.

ADVERTENCIA PRELIMINAR.

Se ignora el motivo por qué ninguno de los muchos historiadores de este reino haya hecho mencion de un acantecimiento tan notable, que ha llegado hasta nuestros tiempos por una constante tradicion, que pocos la ignoran en esta provincia del Cuzco, sin duda por haber sucedido en ella; no encontrándose otra narracion escrita de este antiquísimo suceso que la comedia que en

dignes, non-seulement de leur malheureuse patrie, mais aussi de tous les pays où l'on apprécie la science.

Il en est ainsi de l'histoire de la révolte d'Ollantaï et de la fidélité d'Œil-de-Pierre, tous deux généraux indiens, histoire ou tradition que nous avons aujourd'hui l'honneur de publier et dont nos concitoyens ont été privés jusqu'ici. Faire l'analyse d'une aussi précieuse tradition, outre que le résultat ne répondrait pas au travail, excéderait de beaucoup les limites étroites d'un article de journal. Nous nous en dispenserons donc avec raison, et il nous suffira de dire que cette tradition sera du plus haut intérêt, non-seulement pour les Péruviens, mais encore pour tous ceux qui ont le sentiment des traits de noblesse, de valeur et d'héroïsme que présente l'histoire de la nature humaine; qu'elle remplit un des grands vides qui existent dans l'histoire du Pérou, puisque ni Garcilaso, ni les autres historiens de ce pays ne disent rien d'un événement si important; que celui qui écrit cette tradition est un Cuzcain; et enfin que le style de ce récit est facile, coulant et correct, et de nature, dans divers passages, à émouvoir le plus insensible et à lui arracher des larmes.

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

On ignore pour quelle raison aucun des nombreux historiens de ce royaume n'a fait mention d'un événement aussi remarquable, qui est parvenu jusqu'à nous par une tradition non interrompue, que peu d'habitants de cette province du Cuzco ignorent, sans doute, parce qu'elle en a été le théâtre; nous ne trouvons de ce vieil événement d'autre narration écrite que la comédie en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lengua quechua formó pocos años há el D. D. Antonio Valdez, cura que fué de Sicuani. Bien que confeccionada dicha pieza con el uniforme relato de la tradicion, se encuentran innovaciones y voluntariedades que sin duda se las franqueó la licencia poética; ya en la invencion de de los nombres de los sujetos que representan el drama, y ya en el desenlace que resulta de él; que ni la tradicion lo ministra, ni la equidad y justicia lo permiten; haciendo que un rey premie extraordinariamente la infidencia de OLLANTAY, y en nada recompense la fidelidad heróica de RUMIÑAHUI. Lo más notable en ello es el anacronismo que padece, haciendo immediato sucesor del Inca PACHACUTIC, en cuyo tiempo, y al fin de su reinado, supone el suceso de OLLANTAY, á TUPAC-INCA-YUPANQUI que fué nieto de aquél é hijo del INCA YUPANQUI, verdadero sucesor inmediato de PACHACUTIC (A).

El sujeto que ahora presenta esta misma relacion, es un cuzqueño, que ha sido prolijo en indagar las antigüedades de su pais, y que la vertirá aquí en los mismos términos que le comunicó otro paisano suyo de bellas luces, crítica, y no de vulgar instruccion, que un tiempo fué su maestro en filosofía. El motivo que tiene de verificarlo en el dia, es la amistosa insinuacion que ha tenido para ello del señor jefe político superior, y comandante general de esta provincia, brigadier D. Antonio María Alvarez, con motivo de que á dicho señor

(A) Véase la comedia que se intitula : « Los rigores de un Padre », comedia trajica de Ollantay.

langue quechua, composée il y a quelques années par Don Antonio Valdez, qui était curé de Sicuani. Dans cette pièce, bien qu'arrangée d'après le récit uniforme de la tradition, se rencontrent des innovations et des choses arbitraires, autorisées sans doute par la licence poétique, soit dans l'invention des noms des personnages qui figurent dans le drame, soit aussi dans le dénouement qui le couronne, dénouement que ni la tradition ne fournit, ni l'équité et la justice n'autorisent, puisqu'il fait qu'un roi récompense extraordinairement la trahison d'OLLANTAÏ, et n'accorde aucune récompense à l'héroïque fidélité d'ŒIL-DE-PIERRE. Mais ce qui est plus à remarquer dans ce drame, c'est l'anachronisme qu'il renferme, en supposant que le successeur immédiat de l'Inca PACHACOUTIC, à la fin du règne duquel il rapporte l'événement d'OLLANTAÏ, fut TOUPAC-INCA-YOUPANQUI, lequel n'était que son petit-fils et le fils de l'INCA YOUPANQUI, successeur réel et immédiat de PACHACOUTIC (a).

Celui qui présente aujourd'hui cette même relation est un Cuzcain, qui a toujours été très-scrupuleux dans la recherche des antiquités de son pays et qui la reproduira ici dans les termes mêmes dans lesquels elle lui a été transmise par un autre Cuzcain, homme distingué par ses lumières, sa critique et son instruction non ordinaire, qui avait été dans le temps son professeur de philosophie. Le motif qu'il a de la publier aujourd'hui est l'aimable demande que lui en a faite M. le brigadier Antonio Maria Alvarez, chef politique su-

(a) Voyez la pièce intitulée « Les rigueurs d'un Père », pièce tragique sur Ollantay.

le han presentado un busto ó cabeza que sirve de vaso para beber, obra de los gentiles, en barro, asegurándole que el indio que la conservaba (A) protesta ser imágen del general RUMIÑAHUI, que sin duda la ha sabido conservar como un sagrado monumento de sus mayores.

Esta tan antigua y recomendable pieza manifiesta por si misma, y autoriza la verdad de la tradicion de que se trata. Ella hace ver que la persona á quien representa, fué un general por el adorno que trae en la frente, de la Masccapaicha (B), asegurando el indio que la ha dado, que tenia embutidos de chapas febles y pequeñas de oro que no conserva, en sus recortes. El peinado del busto es de las mismas trencitas cortas que usaban los nobles; y sobretodo las cicatrices, estampadas ó gravadas en el rostro, son la última y mayor prueba que ministra este monumento de que lo es del general RUMIÑAHUI, y de que con éste sucedió realmente lo que la tradicion relata. Para entrar en ella, y para su mejor conocimiento parace preciso anticipar el recuerdo de algunos hechos y leyes de este gentilismo, que se hará en los párrafos siguientes.

(A) El indio es Fabian Tito, que cuando la inundacion del Callao era mozo; de lo que se infiere tener más de 90 años, y hasta esta edad no le faltaba un diente ni tenia muela picada. Su alimento ordinario eran las yerbas llamadas Cunuca y. Muña.

(B) Insignia que usaban los mayores personages de la gentilidad, era poco ménos clásica que el LLAUTU que llevaban los Incas ó Reyes.

périeur et commandant général de cette province à l'occasion du présent qu'on lui avait fait d'un buste ou tête servant de vase à boire, ouvrage en terre cuite des idolâtres, en lui assurant que l'Indien qui le possédait (a) protestait que c'était l'image du général ŒIL-DE-PIERRE; sans doute, il l'avait conservé comme un legs sacré de ses ancêtres.

Ce morceau si ancien et si remarquable manifeste par lui-même et démontre la véracité de la tradition. Ce qui prouve que la personne qu'il représente était un général, c'est l'ornement de la Masccapaicha (b) qu'elle porte au front, l'Indien qui l'a donné assurant qu'il était garni à ses extrémités de petites plaques d'or très-minces qu'il n'avait pas gardées. La coiffure du buste est composée des mêmes tresses courtes dont les nobles avaient l'habitude de faire usage; et par-dessus tout, les cicatrices imprimées ou gravées sur le visage, sont la dernière et la meilleure preuve que cette image monumentale est bien celle du général ŒIL-DE-PIERRE, et que ce que raconte la tradition est réellement arrivé. Avant d'en parler et pour la rendre plus claire, il paraît nécessaire de rappeler quelques faits et quelques lois de cette nation idolâtre, ce que nous allons faire dans les paragraphes suivants.

(a) Cet Indien est Fabian Tito, qui était tout jeune au moment de l'inondation du Callao, d'où il faut conclure qu'il avait plus de 90 ans, et jusqu'à cet âge il ne lui manquait pas une dent et il n'avait même pas une molaire gâtée. Sa nourriture habituelle étaient les herbes appelées Cunuca et Muña.

(b) Insigne des grands personnages chez les idolâtres, lequel était une distinction inférieure au DIADÈME que portaient les Incas ou Rois.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

§ PRIMERO.

Division del Imperio de los Incas, Reyes que fueron del Perú.

Los Incas dividieron su imperio en cuatro partes diferentes, á los cuatro rumbos primordiales de la esfera celeste, de oriente, poniente, setentrion, y mediodía. La division del oriente la llamaron ANTISUYO, y es todo lo que se comprende desde el rio caudaloso de Yucay para el lado de la cordillera de los Andes y faja corrida de infieles ó chunchos. La division del poniente que se llamó CUNTISUYO, es el distrito actual de los partidos de Chumbivilcas, Paruro, Cotabambas, Aymaraes y todos los demas que se hallan contiguos a éstos por dicho rumbo hasta el mar. La del setentrion, ó norte, que llamaron CHINCHASUYO, sigue la direccion de Abancay, Aymaraes, Huamanga, etc., hasta más allá de Quito; y la del mediodía, llamada CCOLLASUYO, se dirigia por el Collado, la Paz, Potozi, hasta el Tucuman, y reino de Chile hasta el gran rio Mauli. Siendo esta vasta extension la que dominaban los Incas cuando vinieron los Españoles á la conquista.

Dividido el gobierno imperial en estas cuatro pertenencias, se subdividia cada una en provincias particulares mandadas hasta la pequeña porcion de decurias en cada pueblo; por cuyos conductos se arreglaba y dirigia gradualmente el curso de los negocios de justicia, de guerra, de politica y de hacienda; de manera que la autoridad y deberes de cada mandarin subia desde los decuriones, hasta terminar en la corte, en la superior autoridad del presidente

§ PREMIER.

Division de l'Empire des Incas, anciens Rois du Pérou.

Les Incas divisèrent leur empire en quatre parties se rapportant aux quatre points cardinaux de la sphère céleste, l'orient, l'occident, le septentrion et le midi. La partie orientale qu'ils appelaient ANTISUYO, comprend tout l'espace entre la grande rivière d'Yucay et le flanc de la cordillère des Andes servant de limite aux infidèles ou Chunchos. La partie occidentale ou CUNTISUYO comprend le district actuel des territoires de Chumbivilcas, Paruro, Cotabambas, Aymaraes et tous les autres adjacents dans cette direction jusqu'à la mer. La partie septentrionale ou du nord, appelée CHINCHASUYO, suit la direction d'Abancay, Aymaraes, Huamanga, etc., jusqu'au delà de Quito; et la partie du midi, également appelée CCOLLASUYO, se dirige par Collado, la Paz, Potozi, jusqu'à Tucuman, et englobe le royaume du Chili jusqu'à la grande rivière Mauli. Tel était le vaste territoire où régnaient les Incas au moment où les Espagnols vinrent le conquérir.

Le gouvernement impérial étant ainsi divisé en quatre parties, on subdivisa chacune d'elles en provinces particulières et même pour l'administration, en fractions plus petites jusqu'aux décuries; par ces moyens, on réglait et dirigeait hiérarchiquement les affaires de la justice, de la guerre, de la politique et des finances, de telle sorte que l'autorité et les devoirs de chaque mandarin s'élevaient graduellement à partir des décurions pour se terminer à la cour, dans

ó especie de Virey del distrito de aquella division; cuyas determinaciones no tenian más apelacion que al Inca; por lo que el empleo de tales presidentes era uno de los más gerárquicos del reino (A).

§ SEGUNDO.

Ley de los Incas para clasificar los matrimonios (B).

El príncipe heredero del imperio debia casar con su primera hermana, y si de ella no lograba sucesion, lo hacia con la segunda, tercera, etc., y cuando en éstas no lo conseguia, prevenia la ley que siguiese el enlace con la tia, sobrina ó prima hermana. Asi sucedió con HUAYNA-CCAPAC. El motivo que tenian para ello, era su falsa creencia, de que descendiendo los Incas de su Dios el Sol, su linaje era divino, y no podia ni debia mezclarse con el de los hombres comunes, por meritorios que fuesen; porque ello seria cometer un sacrilegio y adulterar la pureza de su divinidad. A los Curacas y grandes señores que queria el Inca condecorar demasiado, les daba rara vez mujer de la sangre real bastarda, esto es de aquellas hijas que tenian dichos Incas en concubinas cortesanas, ó alienígenas segun su rango; por lo que ni el rey podia prostituir la pureza de su sangre, en rama ilegí-

(A) Véase al Inca Garcilaso y á los demas autores que cita en sus Comentarios, parte I, lib. 2, cap. 12 y 13.

(B) Garcilaso, parte I, lib. 4, cap. 6 y 9.

l'autorité supérieure du Président ou sorte de Vice-Roi, sous la juridiction duquel était chaque partie de l'empire. Il ne pouvait être appelé de ses décisions qu'à l'Inca; c'est pourquoi l'emploi de ces présidents était un des plus élevés dans la hiérarchie du royaume (a).

§ SECOND.

Loi des Incas pour régler les mariages (b).

Le prince héritier de l'empire devait épouser l'aînée de ses sœurs, et s'il n'avait pas de lignée d'elle, il devait s'unir avec la seconde, avec la troisième, etc., et s'il n'en obtenait pas avec celles-ci, la loi lui prescrivait le mariage avec sa tante, sa nièce ou sa cousine germaine. C'est ce qui arriva avec HUAYNA-CCAPAC. Le motif que les Incas avaient d'agir ainsi, reposait sur la croyance fausse que, descendant du Soleil leur Dieu, leur lignée était divine et qu'ils ne pouvaient ni ne devaient la mêler avec celle des hommes du commun, quel que fût leur mérite, parce que c'eût été commettre un sacrilége et altérer la pureté de leur divinité. Quand l'Inca désirait honorer extraordinairement les Curacas et les grands seigneurs, il leur donnait, mais très-rarement, une femme bâtarde du sang royal, c'est-à-dire une des filles qu'il avait eues d'une des concubines que les Incas entretenaient, soit à leur cour,

(a) Voyez l'Inca Garcilaso et les autres auteurs qu'il cite dans ses Commentaires, p. I, liv. 2, chap. 12 et 13.

(b) Garcilaso, p. I, liv. 4, chap. 6 et 9.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tima, ni el vasallo aspirar á divinizar la suya con semejante enlace.

§ TERCERO.

Pueblo de Ollantay-Tambo en la jurisdiccion del partido de Urubamba.

Este pueblo, que en su legítimo nombre índico es OLLANTAY-TAMPU, está á once leguas del Ccoscco en el distrito de URUPAMPA. Se ven en él hasta el dia primorosas obras de fortificaciones que han merecido la admiracion de los hombres de buen gusto y que han viajado exprofeso á reconocerlas. Ninguno de los historiadores del Perú relata el motivo que tuvieron los gentiles para la fábrica de esta grande obra militar (A), ni tampoco este sitio fué en aquella época un límite ó frontera del imperio de los Incas que necesitase de tales fortificaciones para su seguridad contra alguna nacion belicosa de los Andes; ésta misma es por su naturaliza una barrera que lo pone a cubierto de toda invasion por aquella parte; aun cuando los Indios de dichos Andes, que hoy los llamamos Chunchos, fuesen capaces de

(A) Garcilaso en sus Comentarios, part. I, lib. 5, cap. 27, hablando del valle de Yucay y Tampu, dice que los Incas lo enriquecieron con suntuosas fábricas, especialmente el Inca VIRACOCHA; pero nada dice de la fortaleza que vemos, y es de extrañar, cuando habló en su obra de la del Ccosco, la de Chaucumarca en Andaguaylas y de otras muchas con particular designacion.

soit au dehors, selon leur rang; car le roi ne pouvait prostituer la pureté de son sang dans une branche illégitime, ni le vassal aspirer à diviniser le sien par une union de ce genre.

§ TROISIÈME.

Bourg d'Ollantaï-Tambo dans la juridiction du district d'Urubamba.

Ce bourg, dont le nom véritable est OLLANTAÏ-TAMPU, est à onze lieues du Cuzco, dans le district d'URUBAMBA. On y voit encore aujourd'hui les superbes travaux de fortifications qui ont mérité l'admiration des hommes de goût dont plusieurs ont fait exprès le voyage pour le voir. Aucun des historiens du Pérou ne mentionne pour quel motif les idolâtres construisirent ce grand ouvrage militaire (a); même à cette époque, cet endroit n'était pas une limite ou frontière de l'empire des Incas, qui eût besoin de semblables fortifications pour être protégée contre quelque nation belliqueuse des Andes; car il est, par sa nature même, une barrière qui est à l'abri de toute invasion de ce côté, même de celles que les Indiens des dites Andes, que nous appelons aujourd'hui les Chunchos, eussent été capables de

(a) Garcilaso, dans ses Commentaires, p. I, liv. 5, chap. 27, parlant de la vallée d'Yucay et Tampu, dit que les Incas la dotèrent de riches fabriques, principalement l'Inca VIRACOCHA; mais il ne dit rien de la forteresse que nous y voyons, ce qui est étrange, alors que dans son ouvrage, il parle avec détail de celles du Cuzco, de Chaucumarca en Andaguaylas et de beaucoup d'autres.

intentarlo venciendo sus eminencias é inaccesible cumbre, ocupadas de permanente nieve. Desde MANCO-CCAPAC, que conquistó este pueblo, hasta el dia jamás se ha visto ó sabido que alguna vez, aquellos habitantes ú otros hayan atrevídose a semejante empresa: y así es que la existencia de este monumento, confrontada con lo que relata la tradicion de nuestro propósito, confirma demasiado su verdad, á pesar del silencio de los historiadores, en una materia que de suyo es tan circunstanciada.

Otro indicio ó señal muy recomendable se encuentra tambien en este pueblo, de que debió hablar la historia, y tampoco hace mencion de ella. Esta es la pintura al temple que á pesar de haber sufrido la inclemencia del tiempo en tantos años, se conserva hasta el dia muy clara y perceptible en el alto y al raso de la peña, que á la banda oriental del rio de YUCAY forma una estrecha entrada al pueblo. Figura dicha pintura á un indio enarbolando el brazo en ademan de hacer uso de la honda, y por consiguiente como un centinela que custodia la tal entrada. En ella hasta poco há se conservan vestigios de garitas; y todo esto hace ver que aquella fué plaza de armas, y que debió de ser cierta la rebelion de OLLANTAY.

tenter en franchissant ces hauteurs et crêtes inaccessibles couvertes de neiges perpétuelles. Depuis MANCO-CCAPAC qui soumit ce peuple jusqu'à ce jour, on n'a jamais vu ou su qu'une seule fois ces habitants ou d'autres aient essayé une entreprise semblable; et c'est pourquoi l'existence de ce monument, rapprochée de ce que la tradition nous rapporte sur le sujet qui nous occupe, en prouve clairement la vérité, en dépit du silence des historiens sur une matière dont les détails sont par eux-mêmes si intéressants.

On trouve également dans ce bourg un autre indice ou vestige dont l'histoire devrait faire mention, mais dont elle ne dit rien non plus. Je veux parler de la peinture en détrempe qui, après avoir enduré l'inclémence du temps pendant d'aussi longues années, s'est conservée jusqu'aujourd'hui très-nette et très-visible en haut et sur les parois du roc, qui, du côté oriental de la rivière d'YUCAY, forme une étroite entrée pour le peuple. La dite peinture représente un Indien esquissant un geste du bras comme pour faire usage de la fronde, et par conséquent comme une sentinelle préposée à la garde de l'entrée. On y voyait encore il y a peu de temps, quelques vestiges de guérites, et tout cela démontre que ce lieu a dû être une place d'armes et que la rebellion d'OLLANTAÏ a dû être un événement certain.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

§ CUARTO.

Casa de Escogidas, ó de Vírgenes en el Ccoscco, *y ley penal para el que se atreviese á violar á alguna de ellas* (A).

La casa de Vírgenes escogidas (ó Acllas en el idioma índico) que hubo en el Ccoscco, y ocupaba el sitio en que hoy está el monasterio de santa Catalina de Siena, fué una de las más célebres entre las muchas que tuvo el imperio de los Incas. Se componia de mil y quinientas niñas, fuera de las criadas destinadas á su servicio. Debian ser precisamente de la descendencia legítima de los reyes y entrar en la clausura á lo más de edad de once años, con tal estrictez en su recogimiento que la escogida que recibian en él, no volvia á ver, oir, ó hablar ni aun con sus propios padres, siendo solo permitido á la reina, ó Ccoya y á las Infantas ó Ñustas de la familia real, el entrar y visitar aquella casa; y aunque tambien el Inca tenia igual permiso por la ley, jamás hizo uso de semejante privilegio. Por declaracion de la misma, debia enterrarse viva á la Acclla ó monja que delinquiese contra su virginidad, y al cómplice de éste delito, que se le ahorcase, matando juntamente con él á su mujer, hijos, criados, parientes, ganados y todos los moradores del pueblo en que nació, y que éste se arrasase y sembrase de piedras para hacerlo

(A) Esta relacion aunque repetida, viene aqui muy bien al caso, como se vera.

§ QUATRIÈME.

Maison des Choisies ou Vierges du Cuzco, et loi pénale contre celui qui oserait en violer quelqu'une (a).

La maison des Vierges d'Élite (ou Acllas en langue quechua) qui existait au Cuzco et occupait le lieu où se trouve aujourd'hui le monastère de Sainte Catherine de Sienne, fut une des plus célèbres dans le grand nombre de celles qui existaient dans l'empire des Incas. Elle renfermait mille cinq cents jeunes filles, sans compter les servantes attachées à leur service. Elles devaient tout d'abord être de la descendance légitime des rois et entrer en clôture à l'âge de onze ans au plus, et la réclusion était si stricte que l'élue qui y était admise ne pouvait plus retourner voir, entendre même ses propres parents, ni leur parler; la reine ou Ccoya, et les infantes de la famille royale ou Ñustas, avaient seuls le droit d'entrer dans cette maison et de la visiter, et, bien que l'Inca possédât de par la loi un semblable privilége, il n'en profitait jamais. Par une disposition de la même loi, on devait enterrer vive l'Acclla ou religieuse qui aurait violé son vœu de virginité, et quant au complice de ce délit, il devait être pendu, en même temps que l'on tuait sa femme, ses enfants, ses domestiques, ses proches, ses bestiaux et tous les habitants du village où

(a) Ce récit, bien que répété, vient ici très à propos, comme on le verra.

impracticable y espantoso á la posteridad (A).

El establecimiento de dichas casas de clausura perpetua, y el de tan formidable ley, debió de ser en el reinado del Inca Rocca, 6º rey del Perú, uno de los mayores legisladores del imperio, pues en la relacion de su vida y hechos es donde principia la historia á dar noticia de estos recogimientos, sus institutos y leyes.

§ QUINTO.

No dice la tradicion en tiempo de cual de los Incas sucedió la perfidia de Ollantay; *pero debe inferirse que fué posterior al reinado del Inca* Rocca, *en que se establicieron las* Acllas.

En las repetidas veces que ha oido el que escribe este papel la narracion de Ollantay y Rumiñahui, no se le ha expresado la época ó tiempo en que sucedió y aun su maestro de filosofía que fué el que la detallo más circunstanciadamente, tampoco supo expresarselo á punto fijo. Lo cierto es que debió de suceder en alguno de los reinados posteriores al del Inca Rocca, sin llegar al de Atahuallpa por la razon que se dará en el párrafo siguiente. En semejante duda, es preciso seguir lo opinion del D. D. Antonio Valdez, que en la tragedia lo marca en el reinado de Tupac-Inca-

(A) Garcilaso, p. I, liv. 4, cap. 1, 2, 3, 4 y 5.

il était né, lequel devait être démoli et recouvert de pierres pour le rendre impraticable et en faire un épouvantail pour la postérité (a).

La création des dites maisons de clôture perpétuelle et l'établissement d'une loi aussi terrible doit avoir eu lieu sous le règne de l'Inca Rocca, sixième roi du Pérou, un des plus grands législateurs de l'empire : car c'est dans le récit de sa vie et de ses actes que l'histoire commence à parler de ces lieux de réclusion, de leurs règlements et de leurs lois.

§ CINQUIÈME.

*La tradition ne dit pas sous le règne de quel Inca se produisit la trahison d'*Ollantaï; *mais on doit présumer qu'elle fut postérieure au règne de l'Inca* Rocca, *où furent créées les* Vierges d'Élite.

Dans les divers récits de l'histoire d'Ollantaï et d'Œil-de-Pierre, qu'a entendus celui qui écrit ces lignes, on ne fixa jamais l'époque ou le temps où le fait est arrivé, et même son maître de philosophie, qui lui a donné les détails les plus circonstanciés sur cet événement, ne sut pas non plus en déterminer la date. Ce qui est certain, c'est que cet événement dut se produire sous un des règnes postérieurs à celui de l'Inca Rocca, sans atteindre celui de Atahuallpa, et cela pour la raison exposée dans le paragraphe suivant. Dans un doute semblable, il est à propos de partager

(a) Garcilaso, p. I, liv. 4, chap. 1, 2, 3, 4 et 5.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Yupanqui, 11º rey entre los Incas, pues para ello tendria algun dato, sino positivo, al ménos probable, siendo como fué un sujeto ilustrado y que por otra parte, con la larga vida que tuvo, pues moriria octogenario, debió alcanzar la tradicion más reciente.

§ sexto.

El general Rumiñahui, *ó maestre de campo, como lo llama la historia, que militó en tiempo de* Atahuallpa, *no pudo ser el mismo de que habla la tradicion.*

El general Rumiñahui, de quien habla Garcilaso en la vida y hechos de Inca Atahuallpa, no pudo ni debió ser el que cita la tradicion, porque habiendo existido éste, en tiempo en que ya los españoles ocupaban el reino, y que habia muerto Atahuallpa, último rei en el Perú, no puede de modo alguno acomodarse dicha tradicion. A más de que el carácter de este Rimiñahui, y el que descifra aquella en su narracion, son absolutamente opuestos, pues el del tiempo de Atahuallpa fué un traidor sanguinario, y al fin murió en los Andes, adonde huyo atemorizado de lo abominable de sus operaciones.

Él se rebeló contra sus Incas, desolló a Huillicacha, hermano de Atahuallpa; e hizo forrar un tambor con su cuero, dejando pendiente de él la cabeza, para que

l'opinion de D. Antonio Valdez qui, dans sa tragédie, le place sous le règne de Toupac-Inca-Youpanqui, onzième roi entre les Incas : car il avait sans doute pour cela quelque donnée, sinon positive, au moins probable, étant un homme éclairé, et d'autre part, ayant dû dans le long cours de sa vie, car il mourut octogénaire, profiter d'une tradition encore toute récente.

§ sixième.

Le général Œil-de-pierre *ou le maître de camp, comme l'appelle l'histoire, qui servait au temps d'*Atahuallpa, *ne peut être celui dont parle la tradition.*

Le général Œil-de-Pierre dont parle Garcilaso dans le récit de la vie et des actes d'Atahuallpa, ne pouvait ni ne devait être celui dont parle la tradition, parce que celui-ci ayant existé à une époque où les Espagnols occupaient déjà le royaume, et où Atahuallpa, dernier roi du Pérou, était déjà mort, ce ne peut être en aucune façon à lui que se rapporte la dite tradition. De plus, le caractère de cet Œil-de-Pierre est absolument opposé au caractère de celui dont il est question dans notre narration, puisque celui qui vécut au temps d'Atahuallpa fut un traître sanguinaire qui mourut dans les Andes où il s'était enfui épouvanté lui-même de l'horreur de ses propres actes.

Il se révolta contre les Incas, écorcha Huillicacha, frère d'Atahuallpa, et fit couvrir un tambour avec sa peau en en laissant pendre la tête pour que l'on pût

se viese siempre cuyo era aquel detestable parche. Hizo enterrar vivas á las Acllas de Quitó, mandando desgalgar peñascos sobre ellas imputándoles por delito de sacrílego adulterio el hecho de haberse reido cuando le oyeron decir, relatando el traje y armadura de los españoles, que éstos encerraban los genitales en unas como pequeñas chozas. Estos y otros iguales procedimientos caracterizaron á Rimiñahui el Quiteño cuando por el contrario el de nuestro propósito fué moderato, prudente y extremadamente fiel á sus Incas.

Lo que suscintamente se ha dicho en los anteriores parrafos de las leyes de la gentilidad, conducentes al intento, parece bastante para formar mejor idea del contenido de la tradicion : para principiar con ella solo se agregará que á fin de metodizarla, no se valdrá el que escribe este papel de la opinion del Dr Valdez que fija el hecho en tiempo del rei Tupac-Inca-Yupanqui y lo pondrá en el reinado de un Inca sin designarlo, pues la narracion general solo nombra á Ollantay y á Rumiñahui.

toujours voir à qui appartenait cette horrible peau de tambour. Il fit enterrer vives en les couvrant d'une masse de pierres, les Vierges d'Élite de Quito, leur imputant à sacrilége adultère d'avoir ri en l'entendant dépeindre le costume et l'armure des Espagnols et dire qu'ils enfermaient leurs parties génitales dans des espèces de petits sacs. Ces actes et d'autres du même genre, caractérisent l'Œil-de-Pierre de Quito, tandis qu'au contraire, celui dont nous nous occupons fut modéré, prudent et extrêmement fidèle à ses Incas.

Ce qui a été succinctement dit dans les paragraphes précédents sur les lois du temps de l'idolâtrie, en conduisant au but, paraît suffisant pour donner une meilleure idée du contenu de la tradition : pour en venir à celle-ci, on ajoutera seulement que pour y procéder avec méthode, celui qui écrit ces lignes ne s'appuiera pas sur l'opinion du Dr Valdès qui fixe l'événement au temps du roi Toupac-Inca-Youpanqui, mais le supposera sous le règne d'un Inca quelconque sans le désigner, puisque la tradition générale nomme seulement Ollantaï et Œil-de-Pierre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TRADICION.

§ PRIMERO.

Carácter y empleos de OLLANTAY. *Motivo de su rebelion contra el Inca.*

El general OLLANTAY fué natural del pueblo de Tampu y CURACA ó CASIQUE de sangre de aquel distrito; su nobleza, talentos militares y servicios á la corona lo elevaron al rango de general, y al de presidente o primer jefe del distrito de ANTISUYO que comprehendia muchos casicazgos a más del suyo. Residia en la corte del Ccoscco por su empleo, y se dice que era de aquellos cortesanos de genio intrepido, espíritu fuerte y atrevido.

Su buena figura personal, los inciensos que disfrutaba por su valimiento y las distinciones que merecia del rey por sus servicios, clase y aptidudes, le hicieron concebir el alto pensamento de solicitar á la Infanta o Ñusta, hija legítima del Inca, y ganar su voluntad y correspondencia. Los ruegos, el atractivo y constancia llegaron con el tiempo á hacer delincuente á la Infanta y esta debilidad de tan alto rango no pudo mantenerse oculta; ya la trascendia ó maliciaba la carte y solo la ignoraba el rey. El general OLLANTAY sabia muy bien á qué punto habia elevado su atrevimiento; pues le constaba la imposibilidad que tenia por la ley para aspirar á la mano de la Ñusta, y á hacer sus amores lícitos pues toda la gerarquía de su encumbrada suerte no lo sacaba de la clase de vasallo, y que como tal ni podia ni debia solicitar un enlace divino. Temía por otra parte que un hecho tan extraordinario y sin ejemplar llegase, coma ya podia ser, á oidos del INCA, y que sus fatales resultados afligiesen extremadamente á su cómplice. Se figuraba á las veces la lisonjera y audaz idea de que sus prendas personales, sus recomendables servicios, sus altos empleos y el favor del príncipe lo habian elevado, y aproximado al rango real que ya habia usurpado impunemente, y entre el debate de la razon con el orgullo y amor propio tomó el desesperado partido de insinuarse con el INCA y pedirle su hija. La estacion en que se hallaban favorecia sus miras; porque era la de presentar al rey el contingente de miles de hombres de guerra que le habia pedido de su distrito de ANTISUYO para continuar la conquista del rumbo de CHINCHASUYO.

Consideró OLLANTAY que la ocasion más favorable y comprometida para el reino en su favor seria la del dia en que hiciese la revista general del ejército, y en que procuraria llamarle la atencion y complacencia, con lo lucido y disciplinado de las tropas del tercio de su mando; para ello se esmeró más que nunca en abrillantarlas y perfeccionarlas. Este acto era solemnísimo pues lo hacia el INCA con toda su corte, y grandeza : á cuya vista presentaban los generales sus respectivos cuerpos. Llegó al fin el plazo y en él se distinguió verdaderamente OLLANTAY con bizarría marcial y esmerada disciplina. Al tocarle su vez de presentar las tropas, se afrontó al rey con el CHAMPI ó alabarda en un mano y con

TRADITION.

§ PREMIER.

*Caractère et charges d'*OLLANTAÏ. *Motif de sa révolte contre l'Inca.*

Le général OLLANTAÏ était natif du bourg de Tampu, et CURACA ou CACIQUE de naissance de ce district; sa noblesse, ses talents militaires et les services rendus à la couronne, l'élevèrent au rang de général et à celui de président ou premier chef du district d'ANTISUYO qui comprenait beaucoup de cacicats en outre du sien. Il résidait, à cause de sa charge, à la Cour du Cuzco, et l'on dit de lui qu'il était de ces courtisans au génie intrépide, à l'esprit ferme et hardi.

Sa bonne mine, les flatteries que lui attirait sa dignité et les distinctions que lui octroya le roi pour ses services, son rang et ses aptitudes, lui firent concevoir le projet élevé de rechercher l'infante ou Ñusta, fille légitime de l'Inca, de gagner ses bonnes grâces et d'obtenir qu'elle répondît à ses sentiments. Ses instances, son air attrayant et sa constance, firent, avec le temps, faillir l'infante. Cette faiblesse d'une personne d'un si haut rang ne put demeurer secrète; déjà elle transpirait ou du moins était soupçonnée à la Cour, le roi seul l'ignorait encore. Le général OLLANTAÏ savait bien à quel point l'avait conduit sa hardiesse; car il n'ignorait nullement l'impossibilité où il était de par la loi d'aspirer à la main de la PRINCESSE et de légitimer ses amours, puisque le poste éminent qu'il occupait dans la hiérarchie ne l'élevait pas au-dessus de son rang de vassal, et que comme tel, il ne pouvait ni ne devait aspirer à une alliance divine. D'autre part, il craignait qu'un fait aussi extraordinaire et sans exemple ne parvînt, comme il pouvait bien arriver, aux oreilles du roi, et que ses funestes résultats n'attirassent sur sa complice de terribles souffrances. Il se flattait parfois de l'agréable et audacieuse idée que ses qualités personnelles, ses services remarquables, ses hautes dignités et la faveur du prince l'avaient anobli, et rapproché du rang royal dont il avait déjà impunément usurpé les droits, et dans cette lutte de la raison contre l'orgueil et l'amour propre, il prit le parti désespéré de s'insinuer adroitement auprès de l'INCA, et de lui demander sa fille. La circonstance où l'on était favorisait ses projets ; car il devait présenter au roi le contingent des milliers d'hommes de guerre qu'il avait demandés à son district d'ANTISUYO pour continuer la conquête par la voie de CHINCHASUYO.

OLLANTAÏ considéra que l'occasion la plus favorable pour lui et qui engagerait le royaume entier en sa faveur, serait le jour où l'on passerait la revue générale de l'armée et où il aurait l'occasion d'attirer l'attention et les félicitations par l'élégance et la discipline des troupes de la division placée sous ses ordres, auxquelles en conséquence il s'efforça plus que jamais de donner de l'éclat et de la perfection. Cette revue était solennelle : car l'INCA la passait entouré de toute sa cour et de sa noblesse, auxquels les généraux présentaient leurs corps respectifs. Le jour fixé arriva enfin, et OLLANTAÏ s'y distingua en effet par son attitude martiale et sa scrupuleuse discipline. Quand arriva son tour de présenter

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la MASCCAPAICHA ó gorra de general en la otra y le habló, dicen, en estos términos : « SAPA INCA », esto es « Oh gran Señor, « tengo el alto honor de presentaros y po- « ner á vuestros pies el contigente de bra- « vos ANTIS que habeis mandado se apres- « ten para la presente campaña. Ellos y yo « a su cabeza, sabremos desempeñar como « siempre con el último sacrificio de la « vida, nuestros deberes y vuestras sobe- « ranas órdenes. Señor, nada queda ya que « hacer sino el que os digneis comuni- « carlas para que las invencibles armas del « HIJO DEL SOL triunfen en todas partes « sin resistencia. El gran PACHACAMAC « anuncia á mi corazon un porvenir de « muy grandes sucesos y prosperidades. « El esplendor y grandeza que os rodea, « la majestuosa afabilidad con que vuestro « rostro, ahora mismo esta brillando gra- « cias y beneficencias, son todos unos com- « probantes de aquel feliz y favorable « presagio, y sobre todo, señor, son un « impulso de mi esperanza para atraverme « á pediros el útimo y el mayor favor al « que podré aspirar en mi vida. »

El Inca le oyó con el mayor agrado y le dijo : « Si le queda a mi grandeza y poder algo más con que exaltarte puedes con confianza pedirlo. Siempre he acreditado mis consideraciones á tus buenos servicios. »

« CCAPAC INCA, incomparable rei, » dijo OLLANTAY « ya que me permitís que os hable y pida franqueandome vuestra grandeza y poder, permitid igualmente que

ses troupes, il aborda le roi, le CHAMPI ou hallebarde d'une main et le MASCCAPAICHA ou bonnet de général de l'autre, et lui parla, dit-on, en ces termes : « SAPA INCA », c'est-à-dire « Grand Seigneur, j'ai l'hon- « neur de vous présenter et de mettre « à vos pieds le contingent des braves « ANTIS que vous avez ordonné de pré- « parer pour la présente campagne. Eux « tous, et moi à leur tête, nous saurons « comme toujours remplir nos devoirs et « exécuter vos ordres souverains, même au « prix de notre vie. Nous n'attendons plus « rien, Seigneur, sinon que vous daigniez « nous les communiquer, pour que les « armes invincibles du FILS DU SOLEIL « triomphent en tout lieu sans résistance. « Le grand PACHACAMAC (l'être suprême) « annonce à mon cœur un avenir plein de « grands événements et de prospérités. La « pompe et la puissance qui vous entou- « rent, la majestueuse affabilité avec la- « quelle en ce moment resplendissent sur « votre visage les grâces et les bienfaits, « sont autant de preuves de ce présage fa- « vorable et heureux, et surtout, Seigneur, « encouragent mon espérance jusqu'au « point de m'enhardir à vous demander « la dernière et la plus grande faveur à « laquelle je puisse aspirer en ma vie. »

L'Inca l'écouta avec la plus grande bienveillance et lui dit : « S'il reste encore quelque chose que ma magnificence et mon pouvoir puissent faire pour t'élever plus haut, tu peux le demander avec confiance. J'ai toujours montré la considération que j'avais pour tes importants services. »

« CCAPAC INCA, incomparable roi », dit OLLANTAÏ, « puisque vous me permettez de parler et d'ouvrir mon cœur à votre grandeur et puissance, permettez-moi également

para ello, os haga ántes un recuerdo que apoya mi solicitud y exalta vuestra soberana autoridad ; acordaos, señor, que la casa de OLLANTAY en este imperio deriva su antigüedad desde el establecimiento de vuestro dominio en la tierra, y desde el mismo tiempo en que vuestro padre el Sol posesionó al primer Inca en ella. El gran MANCO-CCAPAC, orígen de vuestra estirpe entre los hombres, poco despues que clavó la barretilla de oro en Huanacauri y resolvió fundar esta imperial corte, empezó á llamarse manarca, porque mis mayores los curacas de Tampu fueron de los primeros que con su gente se le asociaron y rindieron obediencia ; contribuyeron á la reduccion y aumento de los dominios que aquél dejó, desde entónces el mismo les declaró la clase de Incas privilegiados que sin interrupcion poseemos hasta hoy. Todos mis ascendientes puestos en este rango, y unidos siempre a los vuestros, han sacrificado sus vidas y reposo en vuestro servicio real, y no ha habido conquista en un reino á que no hayan contribuido con sus personas y tropas hasta entronizar á los hijos del Sol en la vasta extension que hoy comprehende su monarquía. Esta verdad es un dogma de nuestros anales y nuestros QUIPOS, un testimonio auténtico de lo que digo : vos señor y esa misma corte y consejos, que llenos de ciencia y probidad os rodean, sois sabedores de esta realidad y por consiguiente del inmemorial derecho que protege mi preeminencia. Por otra parte, acordaos tambien que como soberano nuestro sois el único dueño y legislador del imperio y que vuestras determinacions son leyes inviolables, que á nadie es lícito resistirlas. El gran PACHACUTIC entre vuestros abuelos, dejó bien acreditado este real y peculiar

de vous rappeler auparavant un souvenir qui vient à l'appui de ma requête et glorifie votre autorité souveraine. Rappelez-vous, Seigneur, que l'antiquité de la maison d'OLLANTAÏ dans cet empire, date de l'établissement de votre domination sur la terre, et du temps même où votre père le Soleil en fit don au premier Inca. Le grand MANCO-CCAPAC, origine de votre race parmi les hommes, aussitôt qu'il eut enfoncé sa baguette d'or à Huanacauri et qu'il eut résolu de fonder cette cour impériale, commença à se faire appeler monarque, parce que mes ancêtres, les Curacas de Tampu, furent des premiers qui, avec leurs peuples, se réunirent à lui et lui rendirent hommage ; ils contribuèrent à la soumission et à l'agrandissement des domaines laissés par lui, et lui-même les éleva à la classe d'Incas privilégiés, droit que nous avons sans interruption possédé jusqu'à ce jour. Tous mes ancêtres élevés à ce rang et toujours unis aux vôtres, ont sacrifié leurs vies et leur tranquillité pour votre royal service, et il n'a pas été fait une seule conquête pour le royaume, sans qu'ils y aient contribué par leurs personnes et par leurs troupes, jusqu'à ce qu'ils aient fait régner les fils du Soleil sur la vaste étendue que leur monarchie comprend aujourd'hui. Cette vérité est un dogme de nos annales, et nos QUIPOS sont un témoignage authentique de ce que je vous dis : vous-même, sire, cette cour et les conseillers pleins de science et de probité qui vous entourent, en savent la réalité, et par conséquent connaissent le droit immémorial qui garantit ma supériorité de rang. D'un autre côté, rappelez-vous aussi que, comme notre souverain, vous êtes le seul maître et législateur de l'empire et que vos résolutions sont des lois

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

privilegio de los Incas cuando en su reinado reformó, revocó y estableció tantas leyes cuantas nos expresa la historia de sus días, y todas dirigidas al alivio y prosperidad de sus vasallos.

Bajo de estos irrefragables principios es indubitable, que la casa de Ollantay se ha hecho acreedora desde vuestro padre Manco-Ccapac, a toda la exaltacion que quieran darle sus Incas, y que vos señor como tal podeis verificarlo sin límites; así pues parece que en vuestra real mano está el concederme la última y mayor felicidad que me queda que pediros para mí y para mi posteridad; pero, señor.. » — « Porque no concluyes? » le dijo el Inca, « que desconfias? No hablas con tu rey que es tu padre? » — « Señor, es así, y esa dulce y benéfica palabra, que ya os merezco es la misma que os pido realiceis, concediéndome la mano de vuestra Ñusta. »

Al concluir Ollantay la expresion se suscitó entre todos los concurrentes un agitado murmullo, increpando el trevimiento con que insultaba al Inca y á su Dios el Sol intentando divinizar su sangre, cosa que hasta entónces ni tenia ejemplar, ni jamás se creyó que hubiese quien la imaginase. El Inca con un semblante displicente y airado le dijo : « Hasta este instante, creí que mi vasallo Ollantay era un hombre de sana razon y de rectas y justas intenciones; nunca me persuadí que fuese capaz él ni oltro alguno, del sacrílego delito que ha propa-

inviolables auxquelles il n'est permis à personne de résister. Le grand Pachacoutic, parmi vos aïeux, a bien confirmé ce privilége royal et spécial aux Incas quand, pendant son règne, il réforma, révoqua et établit les lois dont nous parle l'histoire, lois ayant toutes pour but le soulagement et la prospérité de ses sujets.

D'après ces irrécusables principes, il est indubitable que la maison d'Ollantaï s'est rendue digne, dès le temps de votre père Manco-Ccapac, de toute l'élévation que les Incas ont voulu lui concéder, et que vous-même, sire, pouvez, comme tel, augmenter sans limites aucunes. Ainsi donc, il dépend de votre main royale de m'accorder la dernière et la plus grande félicité qu'il me reste à vous demander tant pour moi que pour ma postérité; mais, sire.... » — « Pourquoi n'achèves-tu pas? lui dit l'Inca, « que crains-tu? Ne parles-tu pas à ton roi, qui est ton père? » — « Oui, sire, et ce nom de père, si doux et si bienveillant, que déjà vous avez pris à mon égard, je viens vous prier de le rendre véritable en m'accordant la main de la princesse votre fille. »

A cette conclusion d'Ollantaï, il s'éleva parmi les assistants un violent murmure, blâmant la hardiesse par laquelle il insultait l'Inca, et son Dieu le Soleil, en prétendant diviniser son sang, chose dont jusqu'alors il n'y avait pas d'exemple et dont on n'aurait jamais cru que la pensée pût venir à quelqu'un. L'Inca, d'un ton sévère et irrité, lui dit : « Jusqu'à présent, j'avais cru que mon sujet Ollantaï était un homme sage et plein d'intentions droites et justes : jamais je ne l'aurais soupçonné capable, ni lui ni aucun autre, du crime sacrilége qu'il vient de commettre contre

lado contra Dios, contra mi real persona, contra la divinidad de mi sangre y contra la más sagrada è inviolable ley que ha establecido mi padre el Sol y han guardado todos los Incas sus hijos : sin duda has perdido la razon, pues que has imaginado lo que acabas de expresar, porque de otro modo, dime atrevido, has alvidado que la exaltacion en que se ha puesto tu casa y tu persona, ni es tanto mérito vuestro, cuanto dignacion de vuestros reyes, y que aun cuando pudiese ser mayor y más esclarecidá, jamás podrá sacarte de la clase de un vasallo, de la de un puro hombre y de la impotencia absoluta de aspirar al sacrílego atentado de divinizar tu sangre como lo has propuesto, pidiendo la mano de una hija mia legítima, cosa que ni el mismo Dios mi padre puede concederla por la divinidad de su naturaleza? Tu le te has hecho un delincuente con semejante intento, y muy pronto juzgaré con mi consejo el grado en que has quebrantado la ley, para que seas corregido; entre tanto, suspenso de tus honores deberás conservarte en esta corte, sin poder salir de ella hasta, nueva órden mia. »

El Inca no admitió más contestacion á Ollantay; hallándose avanzado el dia y él aprestado para marchar ardenó lo verificase, y sé retiró del campo.

Un acontecimiento tan público y que heria tan al vivo el amor propió y soberbia de aquel general, le hizo en el acto concebir el designio de rebelarse en sus estados y coronar su testa con igual Llautu al que llevaba el Inca. Se retiró a su casa preocupado de una idea desesperada, y de los medios que tomaria para realizarla.

Dieu, contre ma personne royale, contre la divinité de mon sang, et contre la loi sainte et inviolable établie par le Soleil, mon père, et que tous les Incas, ses fils, ont observée. Sans doute, tu as perdu la raison, puisque tu t'es flatté d'obtenir ce que tu viens de proposer : car autrement, dis-moi, téméraire, as-tu oublié que le haut rang où est arrivée ta maison et ta personne est dû moins à ton mérite qu'à la condescendance de tes rois, et que lors même que ce mérite serait plus grand et plus éclatant, il ne saurait te faire sortir du rang de vassal et de simple sujet, et de l'impuissance absolue d'aspirer sacrilégement à diviniser ta race, comme tu l'as projeté en me demandant la main de ma fille légitime, chose que Dieu lui-même, mon père, ne pourrait t'accorder par la divinité de son essence? Tu t'es rendu coupable en ayant une semblable pensée, et je vais avec mon conseil examiner à quel point tu as violé la loi pour que tu sois puni; en attendant, tu seras suspendu de toutes tes dignités, et tu resteras à la Cour sans pouvoir en sortir jusqu'à nouvel ordre. »

L'Inca ne voulut admettre aucune réplique de la part d'Ollantaï, et le jour étant venu, et lui (l'Inca) étant prêt à marcher, il donna le signal du départ, et se retira du camp.

Un tel événement, si public, et qui blessait si vivement l'amour propre et l'orgueil de ce général, lui fit concevoir le projet de se révolter dans ses états et de se ceindre la tête d'un Llautu (diadème) semblable à celui que portait l'Inca. Il se retira dans sa maison, préoccupé d'une idée désespérée et des moyens à employer pour la réaliser.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

No dudaba que en el consejo en que se iba a tratar de su causa pudiese el Inca ser informado de su delincuente conducta que precisamente le habia de costar la vida. Resolvió pues fugar aquella misma noche y esperando la hora que le pareció más oportuna, lo verificó dirigiéndose por el camino de Chinchasuyo, que era el que habia tomado el ejército, con el objeto de alcanzar muy luego el tercio de sus tropas. En cuanto se reunió á ellas, convocó á sus capitanes, y aparentando aun más desesperacion de la que llevaba, les figuró que el estado y circuntancias en que lo veian, dimanaba del desaire con que el Inca habia determinado rebajar los privilegios de los Antis, negándoles, no solamente la clase de antigüedad que por inmemorial derecho habian obtenidó en todas las campañas, sino que habia resuelto disolver el cuerpo y distribuirlo entre los demas á las órdenes de los otros generales, quitándole á él el manda y proteccion de su propia gente : injusticia que no habia podido sufrir en el tierno cariño que les profesaba y que en semejante circunstancia habia determinado preferir más bien, una desastrada suerte dirigiendose fugitivo, solo, y errante a la otra parte de la cordillera de los Andes, entre los bárbaros que allí habitaban, como lo habian hecho en otros tiempos hombres tan grandes y condecorados como él, que no el presenciar una degradacion tan vergonzosa de sus amados súbditos : que esta determinabion la iba á practicar en aquel mismo acto y que solo los habia reunido para desperdirse tiernamente de ellos para siempre, y para que en su nombre lo hiciesen de la

Il ne doutait pas que dans le conseil où l'on devait s'occuper de son affaire, l'Inca ne fût informé de ses relations criminelles (avec sa fille), ce qui, sans aucun doute, lui coûterait la vie. Il résolut alors de fuir cette même nuit, et l'heure qu'il croyait favorable étant arrivée, il accomplit son projet et suivit le chemin de Chinchasuyo qu'avait pris l'armée, dans le but de rejoindre le plus vite possible sa division. Aussitôt qu'il l'eût atteinte, il convoqua ses capitaines, et feignant un désespoir plus grand qu'il n'éprouvait, il leur exposa que l'état et les circonstances où ils le voyaient, provenaient du mépris avec lequel l'Inca avait résolu non-seulement de rabaisser les priviléges des Antis en leur refusant le rang d'ancienneté que de droit immémorial ils avaient obtenu dans toutes les campagnes, mais encore de licencier la division et de la disséminer dans le reste de l'armée sous les ordres des autres généraux, en lui enlevant à lui-même le commandement et la protection de ses propres sujets; injustice qu'il n'avait pu supporter à cause de la tendre affection qu'il leur portait, et que, dans une telle circonstance, il avait préféré un sort malheureux en se dirigeant fugitif, seul et errant, vers la partie opposée de la cordillère des Andes, au milieu des barbares qui y habitaient, comme l'avaient fait en d'autres temps des hommes aussi grands et aussi honorés que lui, plutôt que d'être témoin d'une dégradation aussi honteuse de ses sujets bien-aimés; que cette détermination, il allait à l'instant même la mettre à exécution et qu'il ne les avait réunis que pour leur dire un tendre et éternel adieu, qu'il les chargeait de trans-

tropa (A). Semejante noticia alteró en extremo á los reunidos, quienes le protestaron inmediatamente a su general que el negocio era de comun interes, y que por lo mismo su suerte deberia ser igual ; que dispusiese de ellos y de las tropas de su cargo, del modo que le pareciese conveniente. Viendo Ollantay logrado su intento, mandó que prontamente y con el mayor sigilo se aprestase la division y se pusiese en marcha, desviándose del camino real que llevaban y tomando la direccion de su capital de Tampu; que esto se practicase con tal diligencia que pudiese tomarles el dia ya sobre las inmediaciones de aquel pueblo, que lo tenian bien próximo. Todo se ejecutó exactamente y puestos en él, habló el géneral á toda la tropa en los mismos términos que lo habia hecho con sus capitanes, agregando que la determinacion ya se habia tomado y cumplido; que era preciso sostenerla á toda costa no excusando los mayores sacrificios para ello, y para eludir la indignacion del Inca, que muy pronto estallaria; que la ventajosa localidad de su terreno proporcionaba una defensa insuperable á los enemigos y que así era preciso fortificarlo muy pronto en los desfiladeros de sus entradas y salidas; que cuando por último no fuese bastande toda precaucion y esfuerzo, se encaminarian á los Antis ulteriores de la cordillera, buscando su libertad y sosteniendo su honor como lo habian hecho los valerosos generales de los Chancas, Hanco-Huaillo y Huaracca, en el reinado del Inca Viracocha. Del modo dicho quedó establecida la rebelion de Ollantay, y la tradicion no expresa si prontamente y como era regular

(A) Estos no recuerda lo que hizo Napoleon en Fontainebleau cuando su primero abdication.

mettent en son nom à la troupe (a). Une telle détermination émut profondément les assistants qui protestèrent immédiatement au général que, l'affaire les intéressant également, leur sort devait être le même, et qu'il pouvait disposer d'eux et des troupes sous leurs ordres de la manière qu'il jugerait convenable. Ollantaï voyant son projet réussir, leur ordonna de disposer à la hâte et le plus secrètement possible la division, de la mettre en marche en abandonnant la grande route qu'ils suivaient et en prenant la direction de Tampu, leur capitale, et de faire tout cela avec une diligence telle que le soleil levant les trouvât dans le voisinage immédiat de ce pays dont ils étaient tout proche. Tout s'exécuta exactement comme il l'avait dit, et une fois arrivés, le général parla à toute la troupe dans les mêmes termes qu'il avait fait aux capitaines, ajoutant que la résolution prise était déjà accomplie, et qu'il fallait la soutenir coûte que coûte, sans épargner pour cela les plus grands sacrifices, afin d'échapper à l'indignation de l'Inca, qui allait promptement éclater ; que l'avantageuse disposition du pays offrait une défense insurmontable contre leurs ennemis, et que, par conséquent, il serait nécessaire d'en fortifier promptement les défilés aux entrées et aux sorties, et qu'enfin, si tant de précautions et d'efforts étaient inutiles, ils s'achemineraient vers la partie ultérieure de la cordillère des Andes, cherchant leur liberté et défendant leur honneur comme l'avaient fait les valeureux généraux des Chancas, Hanco-Huaillo et Huaracca, sous le gouvernement de l'Inca Viracocha. C'est ainsi qu'éclata la rebellion d'Ollan-

(a) Cela nous rappelle ce que fit Napoléon à Fontainebleau, lors de sa première abdication.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cayó sobre él, el mismo ejército que salia en marcha, dirigido por el rumbo de Chinchasuyo. Lo que no tiene duda es que la rebelion se sostuvo algunos años puesto que dió tiempo á formar las fortificaciones que existen, y cuando fué preciso todo el ardid de que se valió Rumiñahui para subyugarla (a).

(a) Acabamos de visitar los monumentos y las ruinas de Ollantay-Tambo. Son tan admirables y pasmosos que no hay términos con que describir ese gran conjunto de maravillosas obras. Hay tablas o cuartones de piedra lisa perfectisimamente anivelada y de un tamaño tal, que parecen muros o paredes de una sola pieza, y se hallan talmente colocados, como que si no los hubiera puesto unos sobre otros, sino sencilla y bonitamente, una sola mano. Hay muchos sofás de piedra que embelezan por su porte, gusto y colocacion. Grandes trechos del gran cerro en que se halla todo esto, están como forrados, á pesar de ser muy perpendiculares, con piedras lisas de granito, perfectamente ajustadas. Enormes pedrones, singularmente labrados, ostentan por su posicion y relaciones con otros de igual magnitud y talladura, unas vistas que deleitan y elevan el espíritu. Hay alacenas y ventanuelas en serie, que al tocarlas con la mano despiden sonidos metálicos, y mui diferentes cuando se las golpea con piedra o fierro. Hay piedras de catorce y hasta veinte ángulos, simétricamente enclavadas con otras de igual clase. Todo revela allí exactitud matemática admirable, gusto exquisito, inmenso poder y grandeza.

Seria nunca acabar el dar un minucioso detalle de todo cuanto allí se vé : y ademas, solo un gran arquitectonógrafo podria hacerlo propia y dignamente. Hay obras ya destruidas o destruyéndose, y las hay aun no acabadas, como lo indican muchas piedras que están tiradas en el camino, y que no habian llegado aún al lugar de su destino. Esto último nos confirma las noticias que algunos observadores nos dieron, de que todo el inmenso cúmulo de piedras, de todos tamaños, que forman los monumentos de que vamos hablando, fueron

taï. La tradition ne dit pas si le reste de l'armée qui était en marche et suivait la route de Chinchasuyo, fondit promptement sur lui, comme cela était à espérer. Ce qui est hors de doute, c'est que la rebellion d'Ollantaï dura plusieurs années, puisqu'on eut le temps de faire les fortifitions qui existent encore, et qu'il ne fallut pour la réduire rien de moins que l'artifice dont se servit Œil-de-Pierre (a).

(a) Nous venons de visiter les monuments et les ruines d'Ollantaï-Tambo. Elles sont si admirables et si étonnantes qu'il n'y a pas de termes pour décrire ce grand assemblage de travaux merveilleux. Il y a des tables ou dalles de pierre lisse parfaitement nivelée, et d'une si grande dimension, qu'elles semblent former des murs ou parois d'une seule pièce, et elles sont placées comme si une seule main les avait disposées les unes sur les autres avec une naïve simplicité. Il y a beaucoup de sofas de pierre qui servent d'embellissement par leur forme, leur bon goût et la place qu'ils occupent. De grands espaces de la montagne dans laquelle tout cela se trouve, bien que très-perpendiculaires, sont comme revêtus de pierres lisses de granit, parfaitement ajustées. D'énormes blocs, remarquablement façonnés, offrent par leur position et leur rapport avec d'autres de même grandeur et de même forme, un aspect qui réjouit et élève l'âme. Il y a des séries de niches et de petites fenêtres qui rendent des sons métalliques lorsqu'on les frappe avec la main, et des sons très-différents lorsqu'on les frappe avec une pierre ou avec du fer. Il y a des pierres de quatorze et jusqu'à vingt angles, symétriquement enchassées au milieu d'autres de même nature. Tout y révèle une exactitude mathématique admirable, un goût exquis, une puissance et une grandeur immenses.

On n'en finirait jamais si l'on voulait donner un détail minutieux de tout ce qu'on y voit ; et d'ailleurs un grand architectonographe serait seul capable de le faire d'une manière digne du sujet. Il y a des ouvrages déjà détruits ou en voie de destruction, et même plusieurs qui ne sont pas achevés, comme on le voit par beaucoup de pierres laissées en route avant d'être arrivées au lieu de leur destination. Cette circonstance confirme les renseignements qui nous ont été donnés par plusieurs observateurs, d'après lesquels tout cet

El Doctor Don Antonio Valdez, en su tragedia da él nombre de Cusi-Ccoyllor á la Ñusta de los amores de Ollantay y asegura que tuvieron una hija llamada Ima-

Le Docteur Don Antonio Valdez, dans sa tragédie, donne le nom de Cusi-Ccoyllor à la princesse, objet des amours d'Ollantaï, et assure qu'ils eurent une fille appelée

llevadas, de una gran cantera que está casi á la vista, al frente del lugar de las ruinas, á unas tres leguas de distancia, del otro lado del rio. Y siendo esto asi, como es indudable, pues que donde están los monumentos no hay ni visos de cantera, cómo es que los antiguos peruanos pudieron conducir tantísimos y tan inconmensurables pedrones, desde tan léjos y al traves de un rio caudaloso, como lo es el Huillca-Mayo? Aquí se pierde la imaginacion y fallan los cálculos; pero vaga el alma por regiones deliciosas, desconocidas; y á la vista de tan portentosos hechos, se complace uno y se da el parabien de pertenecer á la humanidad, pues que el hombre pudo haber ejecutado tan sorprendentes y magníficas obras, casi rivales de las de la misma naturaleza !

Hemos comparado atentamente estas obras con las de la gran fortaleza del Cuzco, y hemos hallado entre ellas mucha diferencia.

Las de Ollantay-Tambo son casi de puro lujo, excepto la andeneria que está a la izquierda de la planicie en que se encuentran los monumentos; la cual, á la manera de las prolongadas y completamente apartadas graderias de un atrio o cementerio, puede haber sido la única obra, pero siempre magnifica, que en ese pueblo, naturalmente punto militar é inaccesible, se trabajaria con miras marciales y estratégicas, a cuyo efecto se dice que despues sirvió aun á los indijenas en la guerra que sostuvieron contra los Pizarros. Puede decirse en una palabra, que atendidos los paralelógramos, paralelepipedos, cornizas, portadas, cuadrilongos, lienzos, umbrales, cenefas, pizarras, sofás, altares, mesas, covachas, paredes, &, &, que hay en Tampu, fabricado todo ello de piedra de ala de mosca, con el más delicado primor y con una fuerza en el dia inconcebible, puede decirse, repetimos, que á ser ello obra de los Incas, no lo hicieron éstos sino con el designio de patentizar ó las más remotas generaciones futuras el poder faraónico, casi inmenso de que disponian, y lo admirablemente avanzados que se hallaban en arquitectura. Miéntras que la obra de la fortaleza del Cuzco, á vueltas de preconizar imponderablemente lo uno ó

immense amas de pierres de toute dimension, qui forme les monuments dont nous parlons, a été tiré d'une grande carrière qui est presque en vue, vis-à-vis des ruines, à environ trois lieues de distance de l'autre côté de la rivière. La chose étant ainsi, comme il est indubitable, puisqu'à l'endroit même des monuments il n'y a aucune trace de carrière ; comment se fait-il que les anciens Péruviens aient pu transporter des pierres si énormes et si incommensurables d'une si grande distance et à travers une rivière si considérable que le Huillca-Mayo ? L'imagination s'y perd, et tous les calculs sont en défaut : mais l'âme s'égare dans des régions délicieuses et inconnues, et à la vue de faits si merveilleux, on se félicite avec complaisance d'appartenir à l'humanité, puisque l'homme a pu exécuter des œuvres si surprenantes et si magnifiques, qui rivalisent presque avec celles de la nature elle-même !

Nous avons comparé attentivement ces ouvrages avec ceux de la grande forteresse du Cuzco, et nous avons trouvé entre eux une grande différence.

Ceux d'Ollantaï-Tambo sont pour ainsi dire de simples ouvrages de luxe, excepté les chaussées qui sont à gauche de la plaine où se trouvent les monuments, lesquelles, à l'instar des degrés prolongés et complétement détachés d'un parvis, peuvent avoir été l'œuvre unique, mais toujours magnifique, qui, dans ce bourg, point naturellement propre à la guerre et inaccessible, aurait été exécutée dans un but martial et stratégique, comme on dit, en effet, qu'elle a servi aux indigènes dans la guerre qu'ils ont soutenue contre les Pizarres. On peut dire en un mot que, si l'on fait attention aux parallélogrammes, parallélipipèdes, corniches, portails, carrés longs, pans de murs, seuils, encadrements, dalles, sofas, autels, tables, niches, parois, etc., qui se trouvent à Tambo, le tout fabriqué en pierre de grès, avec la perfection la plus délicate et une force aujourd'hui incompréhensible ; on peut dire, répétons-nous, que si tout cela a été l'ouvrage des Incas, ils l'ont fait sans autre dessein que de donner aux générations futures les plus éloignées, une preuve évidente de la puissance pharaonique et presque infinie dont ils disposaient, et des progrès admirables qu'ils avaient faits dans l'architecture. Mais pour ce qui est des ouvrages de la for-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sumac (a). La tradicion que ha oido el que da este papel no expresa ni lo uno ni lo otro. Con motivo de estarla escribiendo ha preguntado á D. Juan Huallpa casique noble y de sangre de la parroquia de Belen de esta cuidad lo que sabia en el particular, y éste le ha dicho que Don N... de la parroquia de S. Sebastian y Don N... de la de San Blas, indios igualmente nobles y principales, le dijeron cuando vivian que la rebelion de Ollantay se aseguraba haber provenido del robo que éste hizo de una Aclla del covento de ellas, sin saber expresar más; así anda variada la relacion de este hecho.

§ segundo.

Carácter y empleos de Rimiñahui. *Ardid de heroica fidelidad con que subyugó á* Ollantay.

Rumiñahui, contemporáneo de Ollantay, tuvo en el imperio de las Incas el mismo rango y empleos que éste, pues fué

Ima-Sumac (a). La tradition qui a été entendue par celui qui écrit ces lignes, ne parle ni de l'une ni de l'autre. Avant de l'écrire, il a demandé à D. Juan Huallpa, cacique de noble naissance, de la paroisse de Belen, de cette ville, de lui dire ce qu'il savait de particulier sur ce sujet. Celui-ci lui a dit que Don N... de la paroisse de S. Sébastien, et Don N... de celle de S. Blaise, Indiens tous deux, nobles et notables, lui dirent de leur vivant, que l'on racontait que la révolte d'Ollantaï avait eu pour cause le rapt qu'il avait commis d'une vierge choisie du couvent où ces vierges étaient renfermées, sans pouvoir en dire davantage; telles sont les divergences dans la relation de ce fait.

§ second.

*Caractère et charges d'*Œil-de-Pierre. *Artifice d'héroïque fidélité qu'il employa pour soumettre* Ollantaï.

Œil-de-Pierre, contemporain d'Ollantaï, occupa dans l'empire des Incas le même rang et les mêmes charges que lui :

lo otro, es visto que no fué emprendida sino con el fin exclusivo de hacer de ella una cindadela inexpugnable (como la tuvieron las metrópolis de la antigüedad), un muro inquebrantable contra las invaciones, un inaccesible castillo, un formidable ingenio de ofensa terrible y de segurisima defensa.

(Nota del Dr Mesa.)

(a) Ima-Sumac quiere decir algo mas que « bellissima ». Ello es que, si pues ni con los superlativos se pueden expresar en español ciertas palabras de la quechua; tiene esta lengua ciertas palabras y frases que encierran mucho significado y que son intraducibles.

teresse du Cuzco, outre qu'ils exaltent incomparablement cette puissance et ces progrès, on voit qu'ils n'ont été entrepris que dans le but exclusif d'en faire une citadelle inexpugnable (comme en avaient les grandes métropoles de l'antiquité), une muraille inébranlable contre les invasions, un château fort inaccessible, un formidable engin de guerre, soit offensif, soit défensif.

Note du Dr Mesa.)

(a) Ima-Sumac veut dire quelque chose de plus que « très-belle. » C'est qu'en effet, il y a dans le quechua des mots qu'on ne peut rendre en espagnol, même avec les superlatifs. Cette langue possède des expressions et des tournures très-énergiques et qui sont intraduisibles.

general y presidente del rumbo de Ccollasuyo, cuya vasta extension se ha expresado.

Por dicho principio debió descender de alguno de los grandes Curacas del Collao, pues en el gobierno de los Incas jamas se daban los empleos y mandos de un departamento a individuo de otro, por meritorio que fuese, a ménos de ser de los de la sangre real.

Residia en la corte y como general de division marchaba con el ejército a continuar sus conquistas de Chinchasuyo, de que se ha hablado, y por consiguiente presenció los acontecimientos de Ollantay y sin duda debió de ser uno de los que lo hubiesen atacado en su fortaleza en el tiempo en que se mantuvo en ella. No podia sobrellevar ni avenirse con semejante infidelidad al Inca legímito, ni la emulacion simulada, que siempre reina entre personajes de igual rango, le hacia soportable la vista de una nueva testa coronada, que tan poco ántes habia sido un compañero suyo y tan vasallo como él. Luchando su imaginacion con esta idea, y con el arbitrio de que podria valerse para destronar á aquel nuevo rey, sin que nadie fuese capaz de penetrar sus planes, no halló otro que el de hacerse delicuente de uno de los más sacrílegos delitos que podian cometerse en aquella gentilidad y de que jamás se habia dado ejemplar.

Sin comunicar á nadie su pensamiento, resuelve una noche escalar los muros del monasterio de las Acllas, y se introduce en él. La vista de un hombre entre aquellas vírgenes causa tal conmocion y alarido dentro de la casa que los clamores resuenan

car il fut général et président de la province de Ccollasuyo, de la vaste étendue de laquelle on a déjà parlé.

Par cela même, il devait descendre de l'un des grands Curacas du Collao, car sous le gouvernement des Incas, on ne confia jamais les charges et les commandements d'un département à des individus d'un autre département, quelque méritants qu'ils fussent, à moins qu'ils n'appartinssent au sang royal.

Il demeurait à la Cour, et, comme général de division, marchait avec l'armée pour continuer la conquête de Chinchasuyo dont on a parlé, et par conséquent assista aux événements concernant Ollantaï, et sans doute fut un de ceux qui l'attaquèrent dans son fort alors qu'il s'y maintenait. Il ne pouvait ni souffrir, ni accepter une semblable infidélité à l'égard de l'Inca légitime, et la rivalité secrète qui existe toujours entre personnages du même rang ne pouvait lui rendre supportable la vue d'une nouvelle tête couronnée qui, peu de temps auparavant, avait été son égal et vassal comme lui. Son imagination se révoltant à cette idée, et ne faisant que chercher le moyen par lequel il lui serait possible de détrôner ce nouveau roi, sans que personne pût pénétrer ses projets, il n'en trouva pas d'autre que de se rendre coupable d'un des sacriléges les plus criminels qui pussent se commettre à cette époque d'idolâtrie et dont jusqu'alors on n'avait jamais eu un seul exemple.

Sans communiquer son projet à personne, il résolut d'escalader pendant la nuit les murs du palais des Vierges d'Élite, afin de s'y introduire. La vue d'un homme au milieu de toutes ces vierges, causa une telle émotion et une telle alarme à

UNIVERSIDAD NACIONAL AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

al público y llegan a oidos del Inca.

Un hecho tan inaudito lleva á toda la corte a las puertas de la clausura, y cuánto se aumentó el asombro y espanto al ver que el agresor era el gran general Rumiñahui! El rey abismado de un suceso tan sensible, en una persona á quien tanto amaba, cuyo mérito era de los mayores, y con cuyas aptitudes contaba, no ménos que para subyugar al rebelde de Tampu, lloraba tan grande desgracia, pues debia ser de muy graves consecuencias : contrapesaba la necesidad que tenia su corona del general Rumiñahui, y por otra parte veia la formidable ley que habia infringido y que hasta entónces se conservó estampada en sus quicios sin creerse que hubiese persona capaz de quebrantarla.

La vindicta pública, el carácter inviolable de los Incas en punto de justicia; todo exigia que el general delincuente fuese tradato con todo el rigor merecido por un enorme criminal. Resuelve su estrecha captura; lo exponen en la cárcel publica con guardia correspondiente, y en la prision del Lluco (a) que es la más segura y que aun hasta el dia la usan los Indios; y luego se procede al conocimiento de su causa.

Un suceso tan ruidoso se divulgó rápidamente por todo el reino, y lo supo muy pronto el mismo Ollantay. Todos tenian

(a) Una redicilla de cuero con que en las horas de mayor cuidado retobaban el cuerpo del delincuante, desde los hombros hasta los muslos.

l'intérieur de la maison, que les cris se firent entendre au dehors et parvinrent aux oreilles de l'Inca.

Un fait aussi inattendu amena toute la Cour aux portes du couvent, et combien s'accrurent l'étonnement et l'épouvante, quand on vit que le coupable était le grand général Œil-de-Pierre! Le roi atterré d'un attentat aussi grave commis par un homme qu'il aimait tant, dont le mérite était des plus éminents, et sur les talents duquel il comptait pour un but qui n'était rien de moins que de soumettre le rebelle de Tampu, déplorait un si grand malheur, dont les conséquences pouvaient être extrêmement graves; car, d'un côté il pesait le besoin que sa couronne avait du général Œil-de-Pierre, et de l'autre il voyait la terrible loi que celui-ci avait violée, et que jusqu'alors on avait conservée hors de toute atteinte, sans croire qu'il pût se trouver quelqu'un capable de l'enfreindre.

La vindicte publique, le caractère inflexible des Incas pour tout ce qui concernait la justice, tout exigeait que le général coupable fut traité avec toute la rigueur que méritait un crime aussi énorme. Il fut donc résolu de l'emprisonner étroitement : on l'enferma dans la prison publique avec la garde nécessaire, puis on l'enveloppa pour plus de sûreté dans le Lluco (a), dont les Indiens font encore usage aujourd'hui ; ensuite on procéda à l'instruction de son procès.

Un événement aussi extraordinaire se divulgua rapidement dans tout le royaume. Ollantaï lui-même en eut très-prompte-

(a) Filet de cuir dans lequel, au moment de satisfaire quelque besoin naturel, le corps du criminel était enveloppé depuis les épaules jusqu'aux cuisses.

fija su atencion en las resultas de la causa de Rumiñahui; mas éste guardaba un profundo silencio hasta que concibió que el estado del proceso habia manifestado su comportamiento entre las Acllas en el corto tiempo que estuvo con ellas. Entónces hizo una representacion al Inca, expresándole, que en la espantosa habitacion de su calaboso le habia hablado el Pachacamac de materias muy graves y conducententes a su vindicacion y al bien del imperio, que era preciso las supiese S. M. sin pérdida de instante, y que para ello le concediese una audiencia reservada.

El Inca consultó esta solicitud con el Villaccumu o sumo sacerdote y con su consejo; y como la proposicion ministraba tanto aparato de importancia, y al mismo tiempo se fundaba en la revelacion o supersticion que operaba demasiado en el ánimo de aquellos gentiles, se resolvió fuese permitida la audiencia en los términos que la pedia el preso.

Con todo el aparato y rigor de su prision fué conducido al palacio y presentado al Inca a quien fué muy dolorosa su vista : y retirados á donde no pudiesen ser oidos, le dijo : « Incallay (mi venerodo rey); has creido tal vez, que tu amado y favorecido general Rumiñahui ha desmerecido tu paternal proteccion, y ha cometido el execrable delito de que se halla acusado ?

« La prision que me oprime, y el deshonor en que me hallo, no labran tanto en mi ánimo cuanto la consideracion de tener

ment connaissance. Tous tenaient leur attention fixée sur les résultats du procès d'Œil-de-Pierre; quant à lui, il gardait un profond silence jusqu'au moment où il pensa que la procédure avait mis en lumière sa conduite chez les Vierges d'Élite pendant le court laps de temps qu'il y était resté. Alors il adressa une requête à l'Inca, lui exposant que pendant son affreux séjour dans le cachot, le Pachacamac (l'être suprême) lui avait parlé de sujets très-graves et qui devaient conduire à sa justification et au bien du royaume; qu'il était urgent qu'il les communiquât à Sa Majesté sans perdre un instant, et que, pour cela, elle voulût bien lui accorder une audience particulière.

L'Inca discuta cette demande avec le Villaccumu ou grand prêtre, et son conseil, et comme la proposition en question paraissait avoir une grande importance, et en même temps s'appuyait sur la révélation ou la superstition qui dominait outre mesure sur l'esprit des idolâtres de cette époque, on résolut d'accorder la dite audience dans les conditions formulées par le prisonnier.

Avec tout l'appareil et la rigueur de sa captivité, il fut conduit au palais et admis en la présence de l'Inca, à qui sa vue fut très-pénible; et quand ils se furent retirés là où personne ne pouvait les entendre, il dit : « Incallay, (mon roi vénéré), as-tu donc pu croire par hasard qu'Œil-de-Pierre, ton général aimé et favori, ait pu se rendre indigne de ta protection paternelle, et qu'il ait commis l'exécrable crime dont on l'a accusé ?

« La prison qui m'opprime et le déshonneur qui me frappe n'accablent pas tant mon âme que de voir ton cœur royal et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

afligido y consternado tu amoroso y real ánimo.

« No, Señor, no es así : Rumiñahui es el mismo en su acrisolado honor; y el estado en que lo ves, es el efecto del amor á tu real persona ; de la fidelidad que eternamente te profesará, y de los deberes del alto carácter en que lo has constituido. El atentado cometido por el soberbio Ollantay ha sido el objeto de mis miras, pues no pudiendo sufrir mi lealtad el ultraje que aquél ha hecho á tu corona, buscaba en mi imaginacion los medios de castigarlo y cortar el vuelo á su orgullo; guardaba en mi corazon estas honradas ideas, y al fin resolví para lograrlas, practicar un hecho como el que se ha visto, que al mismo tiempo que resonará en todo tu imperio por singular y enorme, sin quebrantar el espíritu de la formidable ley que lo priva, me diese la denominacion de un sacrílego criminal hasta su tiempo.

plein d'amour si affligé et consterné.

« Non, Seigneur, il n'en est pas ainsi : Œil-de-Pierre a toujours son honneur intact, et la position dans laquelle tu le vois, n'est qu'un effet de l'amour qu'il porte à ta royale personne, de la fidélité qu'il professera éternellement pour toi, et des devoirs qui découlent de la haute position à laquelle tu l'as élevé. Le crime commis par l'orgueilleux Ollantaï a été la cause de mes projets : car ma loyauté ne pouvant supporter l'insulte qu'il a faite à ta couronne, je recherchais dans mon imagination les moyens de le punir et d'abattre son orgueil. J'ai gardé dans le plus profond de mon cœur ces honorables idées et enfin pour les mettre à exécution, je résolus de commettre l'action qu'on a vue, laquelle en même temps qu'elle retentirait dans tout ton empire par son énormité et sa singularité, sans enfreindre l'esprit de la loi terrible qui la prohibe, me donnerait pendant le temps nécessaire la dénomination de criminel sacrilége.

« Mi entrada en el covento de las Acllas será la caida de aquel traidor : yo te protesto, y sabré cumplirlo rindiéndolo á tus piés. »

« Cómo puede ser eso, » le contenstó el Inca, « cuando tu violacion de la casa de la vírgenes ninguna conexion puede tener con la rebelion de Ollantay ; y por otra parte tu delito va irremediablemente a dar fin con tu existencia por una ley irrevocable ? »

« Señor, » le respondió, « esa ley irrevocable lo es justamente para el que quebranta su espíritu y fin benéfico á la sociedad. Yo no me hallo en este caso : revisa nuestros Quipus y legislation, veras en ellos que está impuesta para el violador de una de las vírgenes dedicadas a Dios. Jamas cometeré semejante sacrilegio y no me he excedido, ni aun en tocar sus ropas. (El estado del proceso lo habia acreditado bien.)

« Mon entrée dans le couvent des Vierges d'Élite sera la chute de ce traître, et je t'assure que je saurai la réaliser en le traînant à tes pieds. »

« Comment cela peut-il être, » répondit l'Inca, « quand ta profanation de la maison des Vierges n'a aucun rapport avec la rebellion d'Ollantaï, et que d'un autre côté ton crime va être irrémissiblement cause de la fin de ton existence, d'après une loi irrévocable ? »

« Seigneur, » lui répondit-il, « cette loi irrévocable l'est justement pour celui qui en enfreint l'esprit et le but, qui est le bien de la société. Je ne suis pas dans ce cas. Revois nos Quipos et notre législation, tu verras que cette peine s'applique au violateur d'une des jeunes Vierges consacrées à Dieu. Jamais je n'ai commis un semblable sacrilége, et je ne me suis même pas permis de toucher leurs vêtements. (C'est ce que le procès avait bien démontré.)

« No por esto diré que estoy indemne de toda culpa, pues conozco que lo es, la de heber quebrantado la clausura, y dado este escandaloso ejemplo.

« Bajo de este conocimento he obrado, y es el medio que me propuse, para cumplir mis fieles designios en tu servicio : mi delito no es de muerte ; tu Señor lo podrás calcular, y tambien tu consejo cuando me oigan para sentenciar mi causa. Confieso que debo tener correccion, y que ésta exige que sea espectable para la vindicacion de la ley, y para mis propias miras. No lograré volverte á hablar con igual reserva y así te pido dos cosas : una que tratándome en el juicio público con el mayor rigor y aun con crueldad hagas que se me azote por final sentencia, pero de tal modo que cause compasion al más insensible ; y la otra que cuando yo te despache un Quipu desde Tampu, a donde de resultas iré á parar, procures cumplirlo con la mayor exactidud ; esto importa á tu corona y al cumplimiento de mi palabra que vuelvo a ratificarte. »

Concluida la audiencia reservada, volvió á su prision, y admirado y aun agradecido el Inca de un ardid simulado a tanta costa, lo ocultó con profunda reserva ordenando se abreviase la causa para su sentencia.

« Je ne veux pas dire par là que je sois exempt de toute faute : car je sais parfaitement que j'ai commis celle de violer la clôture en donnant par là un exemple scandaleux.

« C'est dans ce but que j'ai agi, et c'est le moyen que je me suis proposé afin d'accomplir mes fidèles desseins pour ton service. Mon délit n'entraîne pas la mort ; toi-même, Seigneur, tu pourras t'en convaincre ainsi que ton conseil, quand il m'entendra pour juger ma cause. J'avoue que je dois recevoir une punition, et qu'elle doit être telle qu'on est en droit de l'attendre pour satisfaire à la loi et pour servir à mes propres desseins. Il ne me sera plus donné de te parler confidentiellement comme aujourd'hui : ainsi je te demanderai deux choses : la première, qu'en me traitant dans le jugement public avec la plus grande rigueur et même avec cruauté, tu fasses que l'on me fouette par sentence définitive et de telle façon que cela excite la compassion du plus insensible, et la seconde, que lorsque je t'enverrai un Quipo de Tampu où je me retirerai après, tu t'appliques à l'accomplir avec la plus grande exactitude ; cela importe à ta couronne et à l'accomplissement de la parole que je te confirme de nouveau. »

L'audience particulière étant terminée, il retourna à sa prison, et l'Inca plein d'admiration et même de reconnaissance pour un stratagème combiné avec tant de peine, le garda sous le plus profond secret, ordonnant que l'on abrégeât la procédure pour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Fijóse al fin el dia de darla, y puesto el Inca con su consejo en pública corte, se mandó traer al reo para oirle si le quedaba algo que decir; fué este un acto demasiado imponente, al ver a un general como Rumiñahui rodeado de tropas, enllucado, y tratado como el más atroz delincuente.

Se le relacionó el proceso y se le hizo ver que habia quebrantado la ley sagrada que sancionó el Inca Rocca y que por consiguiente merecia la muerte; que si le quedaba algo que exponer lo hiciese en aquel mismo acto. Rumiñahui, dirigiendo la palabra al rei, le dijo : « Señor, ántes de ahora aunque en audiencia privada he descargado el crímen que se me imputa. Tu abuelo el gran Inca Rocca, sancionó una ley santa y muy justa. Yo no la he quebrantado.

« El espíritu y mente de su tenor es el de enterrar viva á la Aclla que delinquiese contra su virginidad, y el de borrar hasta de la memoria de los vivientes al cómplice de semejante delito con cuanto le pertenezca. Léase la ley y se verá que es así : sobre cuyo supuesto, dígase cual es la Aclla mi cómplice, para qué sea enterrada viva y para que en su virtud se cumpla en mi esa muerte atroz que me corresponde por haberla violado?

« Yo he hollado es verdad un suelo sagrado; más en ello no he llevado más mira que la de adquirir una memoria inmortal en nuestros anales, que relatarán perpetuamente mi nombre, pero dirán al mismo tiempo la moderacion de mi hecho. Este no ha pasado de la esfera de un acto material, ó el mismo que se verifica por una ave ú otro animal que pise aquel terreno. Mas

arriver à la sentence.

Le jour de celle-ci fut enfin fixé et l'Inca étant avec son conseil dans une cour publique, on ordonna d'amener le coupable pour entendre ce qui lui restait à dire. Ce fut un spectacle des plus imposants que de voir un général comme Œil-de-Pierre entouré de troupes, lié et traité comme le plus atroce criminel.

On lui rendit compte de la procédure et on lui fit voir qu'il avait violé la loi sacrée établie par l'Inca Rocca, et que par conséquent il méritait la mort, et on lui dit que s'il avait quelque chose à ajouter, il eût à le faire sur-le-champ. Œil-de-Pierre adressant la parole au Roi, lui dit : « Seigneur, avant aujourd'hui, lors de mon audience particulière, je me suis déchargé du crime que l'on m'impute. Ton aïeul, le grand Inca Rocca, a institué une loi sainte et très-juste. Cette loi, je ne l'ai pas violée.

« L'esprit et le sens de son texte est que l'on doit enterrer vive la Vierge d'Élite qui manque à sa virginité et effacer même de la mémoire des vivants le complice d'un tel crime avec tout ce qui lui appartient. Qu'on lise la loi, et on verra qu'il en est ainsi. Cela étant, qu'on dise donc qu'elle Vierge d'Élite a été ma complice, afin qu'elle soit enterrée vivante et que je subisse la mort atroce qui m'est réservée pour l'avoir violée.

« J'ai, il est vrai, profané un lieu sacré, mais en cela, je n'ai pas eu d'autre but que de rendre mon souvenir immortel dans nos annales qui parleront éternellement de mon nom, mais qui en même temps diront avec quelle prudence j'ai agi. Cela n'a pas dépassé la sphère d'un acte matériel comme celui d'un oiseau ou d'un autre animal quelconque qui mettrait le pied dans ce lieu.

supongamos que yo hé quebrantado todo el espíritu de la ley del Inca Rocca. Este legislador fué un emperador como tú y en el caso presente tendria demasiada consideracion á los particulares servicios de un general, que como yo los ha practicado por tu corona.

« Podrás olvidar, señor que he sido tu compañero fiel en todas las conquistas de tu reinado, y que mis brazos como los que más han agregado a tu imperio y te han hecho dueño de las inmensas provincias de Guaccracucho, Huanuco, Huancahuilca, Quitu y otras muchas que tu sabes, y excuso nombrar?

« No te acuerdas las veces que en Chachapuyas á tu propia vista me precipité por barrancos y despeñaderos con las tropas de mi mando para seguir las marchas y vencer al enemigo?

« Podrás olvidar, digo que fuí yo el que atrevido atravesó la *apacheta* de Chirmac-Ccasa en que quedaban cuajados de hielo nuestros bravos soldados y que en todos éstos é iguales conflictos fuí el alivio de tus cuidados?

« No parece, señor, que fuera posible semejante cosa en tu real ánimo ni ménos el que un vasallo como yo aun cuando fuese delicuente, no mereciera el ejercicio de tu privativa facultad para innovar á suspender las leyes.

« Pero, señor, no pido tanto ni creo que mi causa lo exige.

« Tu me juzgas y esto basta para saber que obrarás como juez recto y como padre piadoso. »

El razonamiento de Rumiñahui mereció

De plus, supposons même que j'aie violé entièrement l'esprit de la loi de l'Inca Rocca. Ce législateur fut un empereur comme toi, et, dans un cas semblable à celui-ci, il aurait eu la plus grande considération pour les services particuliers qu'un général comme moi a rendus à ta couronne.

« Pourrais-tu jamais oublier, Seigneur, que j'ai été ton fidèle compagnon dans toutes les conquêtes de ton règne, et que mon bras a ajouté plus qu'aucun autre à ton empire et t'a fait don des immenses provinces de Guaccracucho, Huanuco, Huancahuilca, Quitu et de beaucoup d'autres que tu connais et que je ne saurais nommer.

« Ne te souviens-tu pas des différentes fois où à Chachapuyas, je me lançai sous tes yeux à travers les fondrières et les précipices avec les troupes sous mes ordres pour avancer à marches forcées et vaincre l'ennemi?

« Pourras-tu, dis-je, oublier celui qui, intrépide, traversa l'*apacheta* de Chirmac-Ccasa où nos braves soldats restaient transis et couverts de neige, et qui, dans tous ces conflits et d'autres semblables, fut toujours le soulagement de tes soucis.

« Il ne semble pas, Seigneur, que pareille chose soit possible à ton cœur royal, et moins encore qu'un vassal comme moi, fût-il coupable, ne mérite pas que tu fasses usage en sa faveur du privilége qui t'appartient de changer ou de suspendre les lois.

« Mais, Seigneur, je n'en demande pas tant; car je ne crois pas que ma cause l'exige.

« Tu me juges et c'en est assez pour savoir que tu agiras comme un juge intègre et comme un père compâtissant. »

Le raisonnement d'Œil-de-Pierre obtint

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

consideracion á la corte, y luego se trató de la sentencia.

El Inca, oido su consejo, resolvió que fuese degradado de sus honores y rigurosamente azotado en plaza pública por haber violado la sagrada clausura de las vírgenes, aun cuando no hubiese incurrido rigurosamente en la ley del Inca Rocca.

Se practicó la sentencia con asombro de la corte, y quedó Rumiñahui en el estado deplorable que se habia propuesto y deseaba (a).

Muy luego procuró este general aparentar fugar, y se dirigió á Tampu sin más compañía que la de un indiecillo de su confianza y servicio, que llevaba como de lazarillo en su estado deplorable.

Llegó asido de él al sitio y garita del primer centinela de la fortaleza, y le dijo que avisase al rei que estaba á sus puertas

la considération de la Cour, et incontinent on s'occupa de la sentence.

L'Inca, après avoir entendu son conseil, résolut qu'Œil-de-Pierre fût dégradé de tous ses honneurs, et rigoureusement flagellé sur la place publique pour avoir violé la clôture sacrée des Vierges, encore bien même qu'à la rigueur, il n'eût pas contrevenu à la loi de l'Inca Rocca.

La sentence reçut son exécution au grand étonnement de la Cour, et mit Œil-de-Pierre dans l'état déplorable qu'il s'était proposé et qu'il désirait (a).

Peu de temps après, ce général feignit de s'enfuir, et se dirigea vers Tampu, sans autre compagnon qu'un petit Indien qui possédait sa confiance et était à son service, lui servant d'appui dans son état déplorable.

Conduit par lui, il arriva à l'endroit où était la guérite de la première sentinelle du fort, et lui dit d'aviser le roi qu'il y avait

(a) Diez y nueve meses hacia que Dario tenia sitiada á Babilonia, que se habia rebelado : estaba ya para abandonar su empresa, cuando se dejó ver ante él Zópiro sin narices, sin orejas ; mutiladas y cubiertas de heridas todas las partes de su cuerpo. » Y que mano bárbara te ha puesto en tal estado ? » Exclamó el rey corriendo hácia él. — « Yo mismo, » respondió Zopiro. « Voi a Babilonia, donde se sabe bien mi nombre, y el puesto que ocupo en vuestra corte. Os acusaré de haber castigado con la crueldad más indigna el consejo que os di de retiraros. Se me confiará un cuerpo de tropas ; expondreis algunas de las vuestras, y me facilitareis sucesos que me ganarán más y más la confianza del enemigo : llegaré a hacerme dueño de las puertas, y Babilonia será vuestra. » Dario quedó penetrado de dolor y de admiracion. El proyecto de Zópiro se logró. Su amigo le colmó de caricias y beneficios ; pero decia muchas veces : « Hubiera dado cien Babilonias por excusar á Zopiro un tratamiento tan barbaro. »

(Viaje del jóven Anacársis á la Grecia.)

(a) Il y avait dix-neuf mois que Darius tenait assiégée Babylone, qui s'était révoltée : il était sur le point d'abandonner son entreprise, quand apparut tout à coup devant lui Zopire, le nez et les oreilles coupés et tout le corps mutilé et couvert de blessures. « Quelle est donc la main barbare qui t'a mis dans un tel état ? » s'écria le roi en courant vers lui. — « Moi-même, » répondit Zopire. « Je vais à Babylone, où mon nom est bien connu, ainsi que le poste élevé que j'occupe à votre Cour. Je vous accuserai de m'avoir châtié avec la plus indigne cruauté à cause du conseil que je vous ai donné de vous retirer. On me confiera un corps de troupes ; vous exposerez quelques-uns des vôtres, et vous me permettrez de remporter des avantages qui me gagneront de plus en plus la confiance de l'ennemi. J'arriverai à me rendre maître des portes, et Babylone sera à vous. » Darius demeura pénétré de douleur et d'admiration. Le projet de Zopire réussit. Son ami le combla de caresses et de bienfaits ; mais il répéta bien des fois : « J'aurais donné cent Babylones pour épargner à Zopire un traitement si barbare. »

(Voyage du jeune Anarcharsis en Grèce.)

y buscando su clemencia el hombre más desgraciado entre los vivientes ; que le pedia y esperaba la hospitalidad que todos le negaban en el Cuzco.

Impuesto Ollantay de este mensaje mandó preguntarle quien era, á lo que respondió que era el infeliz y mal pagado Rumiñahui su antiguo compañero de armas de cuya desdicha y fatalitad lo suponia ya impuesto. Ollantay entró en recelos de semejante huésped, pues conocia sus grandes talentos y política ; pero por otra parte, deseaba ver por si mismo este espectáculo que ya habia llegado a sus oidos, y lo exageraban los suyos.

Ordenó que vendado y con las mayores precauciones, se lo presentasen. Puesto en su presencia, le dijo : « Señor, el espectáculo que en mi ves es una nueva prueba de la crueldad y despotismo del Inca Tupac-Yupanqui, en cuyo corazon no merecen aprecio ni la clase de los servicios, ni las distinciones con que dota al hombre la naturaleza y lo condecora el Estado. Tu y yo hacemos ya en el imperio una prueba evidente de esta verdad, pero con muy distinta suerte. La justa brillantez de la tuya y el abatimento de la mia llamarán siempre en nuestros anales la atencion de los hombres ; y tanto más exaltado será entre ellos tu nombre, si agregas á tu fama el timbre de la hospitalidad con un infeliz que ha tenido el honor de ser un campañero tuyo y que como tal busca tu piedad en el vituperable abandono en que se halla. »

Ollantay lisonjeado de estas expresiones, mandó se le pusiese en una habitacion

à ses portes, implorant sa clémence, l'homme le plus malheureux de tous les vivants ; qu'il lui demandait et attendait de lui l'hospitalité que tout le monde lui refusait au Cuzco.

Informé de ce message, Ollantaï ordonna de s'informer qui il était, à quoi il répondit qu'il était le malheureux et mal récompensé Œil-de-Pierre, son ancien compagnon d'armes, dont il pensait que les malheurs et la destinée lui étaient déjà connus. Ollantaï conçut des soupçons à l'égard d'un pareil hôte : car il connaissait ses grands talents et sa politique, mais d'autre part, il désirait voir par lui-même ce spectacle dont il avait déjà entendu parler, et que les siens exagéraient encore.

Il ordonna donc qu'on le lui amenât les yeux bandés et avec les plus grandes précautions. Arrivé en sa présence, Œil-de-Pierre lui dit : « Seigneur, l'état lamentable où tu me vois est une nouvelle preuve de la cruauté et du despotisme de l'Inca Toupac-Youpanqui, dont le cœur ne sait apprécier aucune espèce de services, non plus que les distinctions dont l'homme est doué par la nature ou honoré par l'État. Toi et moi, nous sommes dans cet empire une preuve évidente de cette vérité, mais avec un sort bien différent. Le juste éclat du tien, l'avilissement du mien appelleront toujours dans notre histoire l'attention des hommes, et ton nom sera d'autant plus célébré parmi eux que tu auras ajouté à ta renommée le noble trait d'avoir donné l'hospitalité à un malheureux qui a eu l'honneur d'être ton compagnon d'armes, et qui, comme tel, fait, dans le déplorable abandon où il se trouve, un appel à ta pitié. »

Ollantaï flatté de ces paroles, ordonna de le conduire dans une maison sûre et de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

bien segura y que en ella se le asistiese con toda precaucion. Continuó en este estado por algun tiempo, haciendo frecuentes demostraciones de agradecimiento a la caridad que debia.

Pidió al rei al cabo de algunos dias le permitiese tomar algunas horas de sol por la falta que hacia a su destrozada naturaleza. Se le concedió con centinela de vista, y al disfrutar esta franqueza se mostraba tan celoso en el cumplimento de las órdenes del rei, que las más veces apuraba al carcelero á que lo volviese á la prision por que suponia cumplido el justo tiempo del permiso. Estas y semejantes pruebas que procuraba dar de exactitud y obediencia le fueron adquiriendo la confianza general.

Luego que se vió con este paso adelantado, mandó decir al rei, que descaba darle una ligera prueba de gratitud y reconocimiento á sus muchos beneficios; que enseñaria a diez muchachos el manejo de armas segun lo nueva táctica que habia inventado en el servicio del Inca del Ccosco, y que si merecia la aprobacion de S. M. seria para él de un placer indecible.

Ollantay, a quien le pareció no encontrar consecuencia alguna en este ridículo y pueril acto, se lo concedió. Al cabo de breves dias de una contraida enseñanza, pidió al rei, que se dignase verlos maniobrar, y encontrando este en ellos una destreza ventajosísima se propuso desde luego mandar hacer general entre sus tropas aquella nueva táctica. Llamó á Rumiñahui, le manifestó su complacencia y le ordenó que disciplinase en iguales términos una compañía de soldados.

l'y soigner avec les plus grandes précautions. Il demeura pendant quelque temps dans cette situation, faisant de fréquentes démonstrations de reconnaissance pour la charité dont il était l'objet.

Il demanda au roi au bout de quelques jours qu'il lui fût permis d'aller quelques heures prendre l'air au soleil, ce dont il avait un extrême besoin pour rétablir ses forces anéanties. On lui accorda cette grâce avec une sentinelle pour le garder à vue, et en profitant de cette permission, il se montrait si zélé à accomplir les ordres du roi, que le plus souvent il pressait le geôlier de le reconduire à la prison, parce qu'il supposait que le temps accordé était écoulé. Ces preuves d'exactitude et d'obéissance, et d'autres semblables qu'il donna, lui acquirent la confiance générale.

Quand il se vit arrivé à ce point, il fit dire au roi qu'il désirait lui donner une légère preuve de gratitude et de reconnaissance pour ses nombreux bienfaits; qu'il enseignerait à dix jeunes garçons l'exercice des armes d'après la nouvelle tactique qu'il avait inventée au service de l'Inca du Cuzco; et que si cela méritait l'approbation de Sa Majesté, ce serait pour lui un plaisir indicible.

Ollantay, qui ne voyait aucun inconvénient à cet acte puéril et ridicule, y consentit volontiers. Au bout de quelques jours d'un enseignement assidu, il demanda au roi qu'il daignât venir voir manœuvrer ses élèves, et celui-ci trouvant chez eux une merveilleuse adresse, résolut en conséquence de généraliser cette tactique dans ses troupes. Il appela Œil-de-Pierre, lui manifesta sa satisfaction, et lui ordonna de discipliner de la même manière une compagnie de soldats.

Hízose con la mayor contraccion y las resultas fueron ir captándose de tal modo con el tiempo la voluntad de Ollantay, que progresivamente le fueron encargadas iguales comisiones, hasta que logró apoderarse de la voluntad del rey y de su fuerza armada.

Nada obraba ya Ollantay que no fuese acordado con Rumiñahui. Fortificaciones plazas militares y gobierno político, en todo tenia el primer influjo y direccion. Sobre este pié llegó el caso de que se realizase el matrimonio de una infanta, que amaba mucho Ollantay.

Convino con su privado en el tiempo y solemnidades con que debia hacerse, y prefijado todo, se aprestaban unas fiestas de gran aparato bajo la direccion de aquél.

Hacia tiempo que Rumiñahui habia entablado salir todas las tardes de paseo con su indiecillo por las márganes del rio de Yucay por rumbos distintos y fuera de murallas. Esta costumbre que era pare él estudiosa, no causaba ya novedad ni al rey, ni a la corte.

Se acercaba el plazo de las bodas de la infanta, y como ésta era la estacion que veia como la única y más aparente para realizar el plan que tanto le habia costado, formó con la mayor reserva el Quipu que en la audiencia privada afreció al Inca y en él le expuso el dia que principiarian los festines; la mucha embriaguez que en ellos habria; el número del ejército con que debia venir en persona a atacar la plaza; el sitio por donde debia estrecharlos más; que debia entrar por las altos de Lares para excusar las fortificaciones de las embocaduras del rio : que precisamente habia de

Cela se fit avec la plus grande assiduité, et les résultats finirent avec le temps par capter de telle manière la bienveillance d'Ollantaï, qu'il lui donna progressivement la charge de semblables commissions, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à s'emparer de la volonté du roi et de la force armée.

Déjà Ollantaï ne faisait rien sans être d'accord avec Œil-de-Pierre. Fortifications, places militaires, gouvernement politique, il avait partout la plus grande influence et la direction. C'est sur ces entrefaites que se célébra le mariage d'une infante qu'Ollantaï chérissait tendrement.

Il convint avec son favori des solennités qui se feraient et de l'époque, et une fois que tout fut fixé, on prépara, sous la direction d'Œil-de-Pierre, des fêtes de grand apparat.

Il y avait un certain temps qu'Œil-de-Pierre s'était fait une habitude de sortir toutes les après-midi avec son petit Indien, et de se promener sur les bords de la rivière d'Yucay, par des routes différentes, en dehors des murailles. Cette coutume, qui, de sa part, était un artifice, ne causait aucune surprise ni au roi, ni à la Cour.

Le jour du mariage de l'infante approchait, et comme c'était l'occasion qui lui paraissait la seule propice pour l'exécution du plan qui lui avait tant coûté, il composa dans le plus grand secret le Quipu qu'il avait promis à l'Inca du Cuzco, dans son audience particulière, et dans lequel il lui indiquait le jour où les festins commenceraient, la grande ivresse qui devait en être le résultat, le nombre d'hommes qu'il devait amener en personne pour attaquer la place, l'endroit vers lequel il devait le plus pousser ses gens, les hauteurs de Lares par lesquelles il devait entrer pour éviter les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

traer consigo la division de las Sinchis (A) porque sin el vigor de esta valerosa tropa no podria tomar el pueblo ni vencer los esfuerzos que él emplearia en defenderla.

Salió con el indiecillo al acostumbrado paseo, en que procuró alargarse cuanto le pareció bastante para poner en salvo el despacho de éste con el Quipu que le entregó encareciéndole la diligencia con que debia ponerse en el Ccoscco, y entregarlo en mano propio al Inca. Todo le salió á medida de su deseo, pues habiendo regresado á su casa y aparentando grande disgusto al echar ménos al page mandó en diligencia alcances sobre él los que precisamente fueron en vano por la delantera que les llevaba (B).

fortifications des embouchures de la rivière, l'inévitable nécessité d'amener avec lui la division des Sinchis (a), parce que, sans la vigueur de cette troupe valeureuse, il ne pourrait prendre la ville, ni triompher des efforts que lui-même ferait pour la défendre.

Il sortit avec son petit Indien pour la promenade ordinaire, qu'il prolongea autant qu'il lui parut nécessaire pour assurer l'envoi de ce garçon avec le Quipo qu'il lui remit en lui recommandant de se rendre au Cuzco avec la plus grande diligence, et de le remettre aux mains mêmes de l'Inca. Tout marcha au gré de ses désirs, car étant retourné à sa demeure, et feignant un grand déplaisir de ne plus avoir son serviteur, il envoya promptement à sa poursuite des gens dont tous les efforts furent vains, à cause de l'avance que le petit Indien avait sur eux (b).

(A) Especie de falanje ó guardias reales del Inca.

(B) Los que tienen noticia de esta tradicion, refieren que el « Chasqui » de Rumiñahui, largo tiempo ejercitado en la carrera por su amo el general, habia llegado á hacerse tan ligero y esforzado, que en ménos de dos horas habia llegado al Cuzco, salvando una distancia de diez leguas : es que vendria tambien extraviando y cortando, como actualmente suelen hacerlo los indígenas, que casi nunca andan por el camino recto, sino siempre por el « Runa-Ñan, » que quiere decir « Camino para los de á pié. »

A propósito de esto, nos complacemos en reproducir lo siguiente : « Apénas se habia acabado el combate (dice Barthelemy, hablando de la batalla de Maraton), cuando un soldado cansado hasta el extremo, formó el proyecto de llevar á los magistrados de Atenas la primera nueva de este suceso ; y sin dejar sus armas, corre, vuela, anuncia la victoria, y cae luego, muerto á sus pies. »

Y más adelante continúa : « Al dia siguiente de la batalla llegaron dos mil Esparciatas, que habian andado en tres dias y tres noches mil y doscientos estadios. (Cerca de cuarenta y seis leguas y media.) »

(a) Espèce de phalange ou garde royale de l'Inca.

(b) Ceux qui sont au courant de la tradition, rapportent que le petit messager d'Œil-de-Pierre, exercé longtemps à la course par le général son maître, était arrivé à un tel point de légéreté et de vigueur, qu'il se rendit au Cuzco en moins de deux heures, en franchissant une distance de dix lieues : c'est que probablement il coupait au court, comme le font encore aujourd'hui les Indiens, qui ne suivent presque jamais le grand chemin, mais vont toujours par le « Runa-Ñan, » c'est-à-dire par le chemin des piétons.

A ce propos, nous nous plaisons à reproduire ce qui suit : « A peine le combat était-il terminé (dit Barthélemy en parlant de la bataille de Marathon), qu'un soldat, déjà excessivement fatigué, forme le projet de porter aux magistrats d'Athènes la première nouvelle de la victoire ; et sans quitter les armes, court, vole, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds. »

Et un peu plus loin cet auteur continue ainsi : « Le lendemain de la bataille arrivèrent deux mille Spartiates, qui avaient franchi en trois jours et trois nuits douze cents stades. (Environ quarante-six lieues et demie.) »

Nada de todo esto dió sospechas a Ollantay, tan era lo confianza que tenia en su oculto enemigo. Al fin el dia de las bodas le hizo presente al rey que era preciso tomar todas las precauciones debidas para evitar cualquiera sorpresa de un enemigo astuto como el Inca del Ccoscco, y que aunque no habia un motivo positivo de recelo, con todo, le parecia conveniente que en los dias de la solemnidad se conservase la mitad de la fuerza militar sobre las armas cubriendo puestos y que la otra disfrutase de las diversiones y placeres, llevando entre sí esta alternativa ; y que por su parte vigilaria con esmero en la seguridad y buen órden de la plaza, con cuya satisfaccion pedria S. M. descuidarse y entregarse á la complacencia.

Todo lo dió Ollantay por muy bien acordado, y cuando creia hallarse disfrutando de los placeres más halagüeños del festin recibe la noticia de la aproximacion del ejército del Inca por la parte de Lares y que se desplegaban sobre el pueblo los batallones enemigos con el mayor órden. Todo se convirtió en confusion y alarido. Ocurre Ollantay en su conflicto a Rumiñahui que verdaderamente era un Argos en atender y sostener todos las puntos del ataque. La vista de su actividad y rápidas providencias aumentaban por instantes el agradeciemento de aquel infeliz.

Se sostenia la plaza con el mayor vigor y el ejército del Ccoscco casi perdia la esperanza de tomarla. El Inca recorre en persona su línea, les habla á los Sinchis con energía recordándoles su acredidado honor y fama.

Rien de tout cela ne donna de soupçons à Ollantaï, tant était grande la confiance qu'il avait en son ennemi secret. Enfin le jour des noces, celui-ci fit observer au roi qu'il était à propos de prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter toute surprise de la part d'un ennemi aussi rusé que l'Inca du Cuzco, et que, bien qu'il n'y eût aucun motif de craindre quelque chose, il lui paraissait pourtant convenable que pendant les fêtes, la moitié des troupes demeurât sous les armes, pour garder les postes militaires, tandis que l'autre moitié se livrerait aux divertissements et aux plaisirs, et qu'elles alternassent entre elles ; que pour lui, il veillerait avec soin à la sûreté et au bon ordre de la place ; et qu'avec cette assurance Sa Majesté pourrait se décharger de ce soin et se livrer au plaisir.

Ollantaï convint que tout cela était bien combiné, et quand il croyait jouir des plaisirs les plus attrayants du festin, il reçut la nouvelle que l'armée de l'Inca s'approchait du côté de Lares, et que les bataillons ennemis se déployaient sur la ville dans le plus grand ordre. Tout alors se changea en confusion et en cris d'alarme. Ollantaï, dans sa situation critique, accourut vers Œil-de-Pierre qui était réellement un Argus pour surveiller et soutenir tous les points de l'attaque. La vue de son activité et de ses rapides dispositions augmentait à chaque instant la reconnaissance de ce malheureux.

La place se défendait avec la plus grande vigueur et l'armée du Cuzco avait presque perdu l'espérance de la prendre. L'Inca parcourt ses lignes en personne, parle avec énergie aux Sinchis, en leur rappelant leur gloire et leur renommée si bien établie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Estos hacen el último esfuerzo al que no pudiendo resistir las sistiados, se ven precisados a abandonar al fin sus posiciones, y dejar entrar triunfante al Inca en el pueblo (a).

Ollantay, desesperado y perdido intenta dirigirse al rio y votarse á sus corrientes; más Rumiñahui que no lo perdia de vista, luego que advirtió la aproximacion de la anda de oro en que venia el emperador, apechugó al rebelde de Tampu y llevándolo a su presencia le dijo : « Llegó el momento en que el general Rumiñahui cumpla su palabra rindiendo á vuestros pies al traidor Ollantay, segun os lo habia afrecido, como tambien el dia en que el imperio todo sepa que mi entrada en el covento de la Acllas de vuestra corte no tuvo más objeto que el de lograr este designio.

« No le queda más que desear á mi fidelidad para con vuestra real persona, ni a mi vindicacion una prueba mas auténtica, que

Ceux-ci font un dernier effort auquel les assiégés ne pouvant résister se voient enfin obligés d'abandonner leurs positions, et de laisser l'Inca triomphant pénétrer dans la ville (a).

Ollantaï désespéré et perdu sans ressource, voulait se diriger vers la rivière pour s'y précipiter, mais Œil-de-Pierre, qui ne le perdait pas de vue, aussitôt qu'il remarqua l'approche du brancart d'or sur lequel était porté l'empereur du Cuzco, saisit le rebelle de Tampu et l'amenant en la présence de l'Inca, lui dit : « Voici le moment ou le général Œil-de-Pierre tient sa parole en traînant à vos pieds le traître Ollantaï, selon qu'il s'y est engagé ; voici en même temps le jour ou l'empire tout entier saura que mon entrée au couvent des Vierges d'Élite de votre cour, n'a pas eu d'autre motif que de parvenir à ce but.

« Ma fidélité à votre personne royale n'a plus rien à désirer désormais, et ma réhabilitation ne saurait avoir une preuve plus authen-

(a) Extrañamos que el autor de este escrito se hubiése olvidado una circunstancia notabilisima, que constituye en cierta manera lo más importante del desenlace.

Se sabe pues, por tradicion, que Rumiñahui hizo, al aproximarse los soldados del Inca á Ollantaytambo, una primera salida de éxito favorable á Ollantay ; pues que, de acuerdo el monarca con su falso enemigo, hizo que sus tropas cediesen a las del rebelde, huyendo aparentemente ante el brioso empuje del denodado Rumiñahui ; que entónces éste mandó pedir á Ollantay el resto de su ejército para que de una vez se diera cima al triunfo que habia empezado á obtener sobre las huestes cuzqueñas ; que Ollantay hizo que en efecto salieran todos sus soldados, y que reacometió el Inca y le secundó Rumiñahui, aparentando miedo y pavor primero, como para atemorizar a sus legiones, y acuchillándolas luego con las huestes reales á cuya cabeza se puso, y que de este modo se consumó la completa derrota y ruina del general tránsfuga y rebelde.

(a) Il est étrange que l'auteur ait oublié une circonstance extrêmement remarquable, qui constitue en quelque sorte le point capital du dénouement.

On sait en effet par tradition qu'Œil-de-Pierre, au moment où les soldats de l'Inca approchaient d'Ollantaï-Tambo, fit une première sortie dont l'issue fut favorable à Ollantaï : car le monarque, d'accord avec son faux ennemi, ordonna à ses troupes de céder à celles du rebelle, en faisant semblant de fuir devant l'attaque impétueuse du terrible Œil-de-Pierre : qu'alors celui-ci envoya demander à Ollantaï le reste de l'armée afin de compléter une bonne fois le triomphe qu'il avait commencé à remporter sur l'armée cuzcaine ; qu'Ollantaï fit en effet sortir tous ses soldats, et que lorsque l'Inca revient à la charge, Œil-de-Pierre le seconda, en feignant d'abord une grande épouvante comme pour intimider ses légions, et ensuite en se mettant à la tête des troupes royales pour les tailler en pièces, et que c'est ainsi que se consomma la déroute et la ruine du général transfuge et rebelle.

no solo restaurará sino que ensalzará mi honor y fama al grado elevado que merece la degradacion afrentasa de mis honores y la pública infamia por la que se me ha visto pasar ; lo cual unido á la sin ejemplar firmeza que he acreditado, serán un timbre de mi nombre en todos los siglos, y para los generales y grandes del imperio un modelo de heróica constancia y fidelidad. »

Aqui fenece la tradicion sin expresar ni el premio que dió el Inca a Rumiñahui ni el castigo de Ollantay. El doctor Valdez en su tragedia le da el desenlace de haber concedido el rey la mano de Cusi-Ccoyllor al traidor, y exaltádolo a la clase de teniente suyo en sus ausencias de la corte. Tampoco dice cosa alguna de la remuneracion que debió hacer a Rumiñahui.

La conteste narracion de los historiadores del reino sobre la inviolable justificacion del gobierno de los Incas, nos obliga a creer que el delito de Ollantay no quedaria impune ni tampoco sin recompensa el heroismo de Rumiñahui.

tique, qui non-seulement réparera, mais encore relèvera mon honneur et ma gloire à un degré capable de compenser la dégradation honteuse de mes dignités et l'infamie publique par laquelle on m'a vu passer ; et tout cela, joint à la fermeté sans exemple dont j'ai fait preuve, fera retentir mon nom dans tous les siècles et sera pour les généraux et les grands de l'empire un modèle de constance héroïque et de fidélité. »

La tradition s'arrête ici, sans dire quelle récompense l'Inca accorda à Œil-de-Pierre, ni quel fut le châtiment d'Ollantaï. Le docteur Valdez, dans sa tragédie, donne pour dénouement « que le Roi aurait accordé au traître la main de Cusi-Ccoyllor, en l'élevant à la dignité de son lieutenant pendant ses absences de la Cour. Il ne dit rien non plus de la récompense qu'on dut accorder à Œil-de-Pierre.

Le témoignage unanime des historiens du royaume au sujet de l'inviolable justice du gouvernement des Incas, nous oblige à croire que le crime d'Ollantaï ne demeura pas impuni, non plus que l'héroïsme d'Œil-de-Pierre sans récompense.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SECONDE PARTIE.

Dans cette partie de notre Appendice, nous revenons sur quelques passages où notre traduction semble ne pas tenir assez de compte de la valeur intrinsèque des mots quechuas. En plaçant en regard l'une de l'autre, au-dessous du texte quechua, la traduction strictement littérale que nous avons distinguée par des caractères italiques, et celle à laquelle nous avons donné la préférence, nous mettons tous les *quechuistes* à même de reconnaitre clairement que cette dernière répond bien mieux que l'autre à la pensée de l'auteur du drame. On trouvera en outre dans cette partie, qui peut être considérée comme un supplément à notre commentaire au bas des pages, les observations ou les passages pour lesquels nous avons renvoyé à l'*Appendice* final.

3. Ama Intı munaɦunɦu. — 4. Ƙayman ɦurakunaytaɦa !

Le Soleil ne veuille	Dieu me garde de songer à la
Que je me mêle de cela!	guetter !

5. Manaɦu ƙanƙa manɦankı. — 6. Inkaȷ ususın kaɦantaɦa?

N'as-tu pas peur	Comment se fait-il que tu ne re-
De celle qui est la fille du roi?	doutes pas la fille du roi ?

19. Ama, runa, ƙarkawayɦu. — 20. Kaypitaȷ sipırɦuykiman :

Homme, ne m'arrête pas :	Ne me décourage pas, si tu ne
Car ici je pourrais t'étrangler.	veux périr de mes mains.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

22. Makɪypitaȷ llikɪykiman.

Ou de mes mains je te déchirerais. | Ou je te mets en pièces.

38. Paytapas noɦa tustuymanmɪ.

Moi je le ferai disparaître sous mes pieds! | Je lui ferai mordre la poussière!

42. Ama imata pakaspaykɪ,

Sans rien cacher, | Franchement et sans détour,

45. ɦoyllurllawan muspaskankɪ!

De Stella tu es encore fou! | Stella te trouble encore l'esprit!

54. Ima sumaȷ, ima kusɪ!

Qu'elle est belle, qu'elle est gaie! | Qu'elle beauté vive, épanouie!

61. Reȷsɪniñan ñɪnkɪtaȷmɪ?

Je la connais déjà, ne m'as-tu pas dit? | Mais tu viens de me dire que tu la connaissais déjà?

67. Intɪȷ ɦayllanpɪn aswanta — 68. Kanɦan, hipɦɪn, sapanmanta.

En face du soleil mieux
Elle éclaire et brille par elle-même. | Fait pâlir le soleil,
Et brille sans rival.

92. Upallay, ama rimayɦu. — 93. Ɦay layɦaɦa rimasɦaykita. — 94. Ñan yaɦanña ɪskay mita. — 95. Ñan watunña ɦayɦu, kayɦu.

Tais-toi! Ne dis rien;
Ce sorcier ce que tu dis
Sait déjà deux fois;
Déjà il devine ceci, cela. | Chut! Tais-toi; je suis sûr que ce sorcier sait déjà par cœur ce que tu dis et ce que tu penses, parce qu'il devine tout.

En quechua, *savoir deux fois*, équivaut à *savoir par cœur* en français.

111 *bis* et suiv. (Inkaɦu waȷyaskasunkɪ, — ILakiɦu pusamusunkɪ, — Iɦa kusɪpaȷɦu ɦayɦa?)

Etant appelé par le roi,
Est-ce le malheur qui t'amène ici,
Ou peut-être le bonheur? | Est-ce que le roi t'a appelé ici comme un prophète de malheur ou comme un bon génie?

125. ɦanña rikuy yuyawankɪ.

Et tu verras que tu te souviendras de moi. | Et je te le prouverai tantôt.

128. ɦayamuyñɪykɪ ruruspa. — 129. Iɦapas ñoɦapaȷ onɦuy.

Ta venue produirait
Peut-être malheur pour moi. | Peut-être ta venue me sera funeste.

134. Ñɪway, yuyayñɪykɪpiɦu. — 135. Kaman ɦay saȷra sonɦuykɪ?

Dis-moi, est-ce que sur ta pensée
Règne ce tien cœur diabolique? | Dis-moi, ta pensée obéit-elle à ton cœur diabolique?

138. Kawsay, wanuyta tarinaykipaȷ. — 139. ILaytan kunan horɦumuykɪ.

Pour prendre la vie ou la mort
que je t'offre maintenant. | La vie ou la mort à ton gré.

Tarɪy, *trouver*, est employé métaphoriquement pour *prendre*.

158. Kallpaykita pukararɦan.

Il a fortifié ta force. | Il a rendu ton bras assez fort.

168. Amapunɪ kurɪrayɦu. — 169. Sonɦuykipɪ ɦay huɦata.

Il ne faut pas pelotonner
Sur ton cœur le péché. | Un pareil crime ne germe pas au fond d'un noble cœur.

174. Mitkaspaɦu purɪɪwaȷ. — 175. Urmawaȷ huh ponɦumanɦu.

Si tu trébuches en marchant,
Tombe du moins dans un autre abîme. | Tu chancelles, mais je t'arrête au bord de l'abîme.

178. Rimarinkɪ ɦayrɪ kunan. — 179. Toȷyanɦan piñarɪkuspa.

Si tu lui parlais maintenant,
Il crèverait de rage, | Lui en ouvrir la bouche serait soulever dans son cœur une affreuse tempête.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

180. ĸantaȷ rikuy, muspa-muspa — 181. Awkımanta kawaȷ runa.

Et toi, vois, par tes folles illusions,
De prince, tu deviendrais simple sujet.

Et par tes folles illusions, du premier rang où tu es, tu tomberais au dernier.

186. Killapın tukuy ımapas — 187. Seqısĥa ĸıllĥa ñoĥapaȷ.

Dans la lune toute chose
Écriture moulée est pour moi.

Je lis dans la lune comme dans un livre ouvert.

195. ĸorı ĸerupı wañuyta!

Dans des coupes d'or la mort!

Dans des coupes d'or des poisons mortels!

196. Yuyarıy tukuy ĥamuyta, — 197. Rikuy wallawisan kanĥıs.

Pense à tout ce qui nous arrive:
Vois que c'est parce que nous sommes entêtés.

Sache bien que le plus souvent quand le malheur nous frappe, c'est par notre entêtement.

198. Huĥkamallaña boruway — 199. ĸay tumikı makıkipın,

Décapite-moi une bonne fois,
Le couteau est à ta main;

Plonge-moi dans la gorge le couteau que tu tiens à la main;

213. Manaraĵĥa ripukunkı — 214. Miranĥan karu-karuta, — 215. ĸimpanĥan ĥay toputapas.

Avant que tu aies le temps de t'en aller,
Se multiplier et grandir très-loin,
En débordant la mesure du champ.

En très-peu de jours se multiplier et grandir au-delà des bornes du champ.

Le premier vers est en quechua une locution proverbiale dont le sens est *bientôt, en peu de jours*, et qui ne suppose nullement que la personne à qui on parle doive partir.

218. Huĥkamaña willaŝaykı — 219, Pantaŝayta, hatun yaya;

Une bonne fois je t'avouerai
Mon égarement, grand père;

Je veux t'ouvrir mon cœur, vénérable père, et t'avouer mes fautes;

230. Ñoĥapas paypa sapinñan;

Moi aussi je suis de la même souche qu'elle;

Je suis aussi noble qu'elle;

232. Inkata rimaykuĥiway, — 233. Yanapaway, pusariway,

Fais-moi parler au roi:
Aide-moi, conduis-moi,

Je vais tout dire au roi, et je compte sur ton influence,

239. Ñawpaȷ wiñayñıyta ĥatıy. — 240. ĸapas ĥaypı urmanman.

De suivre ma première croissance,
Peut-être cela le ferait tomber.

Peut-être, se souvenant de ma jeunesse, se laissera-t-il attendrir.

Le verbe ĥatıy, *suivre*, équivaut dans ce cas à *se souvenir;* et urmay, *tomber*, s'emploie en quechua dans le sens de *passer d'un état à un autre*, par exemple de la colère à la pitié.

241. ĸawarikun mitkaŝayta — 242. Yuparikun purıŝayta — 243. Kay ĥampıypın rikurinĥa — 244. Nanaȷ waranĥa waminĥa, — 245. ĸakinman ullpukıŝayta.

Qu'il regarde mes trébuchements,
Qu'il compte mes pas,
Dans cette massue ils apparaîtront,
Avec les milliers de chefs auxquels
A ses pieds j'ai fait courber la tête.

Il pourra lire mes combats gravés sur cette arme victorieuse qui abattait des milliers de guerriers, les traînant humiliés à ses genoux.

En quechua, mitkaŝayta, *mes trébuchements*, équivaut à *mes luttes, les combats que j'ai eus à soutenir, les dangers que j'ai eus à courir*. On voit encore dans ce passage une corrélation entre le drame et l'histoire. Garcilaso de la Vega, (P. I, L. VI, ch. 20), dit que dans les grandes fêtes, les guerriers portaient les armes dont ils avaient coutume de se servir dans les combats, puis ils ajoute immédiatement: « Ils portaient peintes les prouesses qu'ils avaient faites au service du Soleil et des Rois. » Mais il ne spécifie pas sur quoi se voyaient ces peintures. Le vers 243 de notre drame nous montre qu'elles se trouvaient sur les massues, et il est naturel d'en conclure qu'elles pouvaient se trouver aussi sur les autres armes.

253. Allıntataȷ rikuykamuy.

Et va le voir bonnement.

Et avec beaucoup de respect.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

258. Ama ĥayta anĥayayĥu.

N'agrandis pas cela. | Ne t'exagère pas le danger.

273. Uq̂u sikıkuna paraspa, — 274. Sonĸullaytan sipınĥaña,

Dans mon intérieur, la pluie
Va déjà étouffer mon cœur : | Aussi les larmes, pluie de l'âme, inondent mon cœur.

C'est par erreur que, dans notre traduction en face du texte, nous avons mis *visage* au lieu de *cœur*.

291. Uyantapas, pay pakiwan

Son visage il me brise, | Il détourne ses regards de moi,

Pakıy, *briser*, s'emploie aussi dans le sens de *détourner* la tête de quelqu'un.

296. Killapı ĥay yana paña,

La lune est en habit noir, | La lune est obscurcie pour moi,

297. Intipas paĥarıĸuspa — 298. ĸospapurĸan, ĥirı uspa — 299. Ruyupas, tajru ninawan, — 300. Llakita kunan willawan.

Le soleil en se levant
Se roule dans la cendre froide
Des nuages naguère mêlés de feu,
Bien tristes maintenant ; | Le soleil n'a plus d'aurore,
Les nuages empourprés naguère sont devenus aussi ternes que la cendre refroidie ;

Le verbe ĸospay, *se vautrer*, s'applique généralement aux animaux fatigués qui se roulent dans la poussière. Le poète quechua emploie ici une métaphore intraduisible : il suppose que les nuages ternes sont la poussière dans laquelle le soleil se roule tristement. Nous avons dit déjà qu'en quechua, pour exprimer qu'un astre a de l'éclat, on dit qu'il est *gai*. Par une raison semblable, pour exprimer qu'il est sombre, on dit qu'il est *triste ;* et les mêmes qualificatifs s'appliquent aux nuages et aux autres phénomènes naturels. C'est pour cela que le mot llakı, *triste*, qui se trouve dans le dernier de ces vers, a été traduit par *terne*.

301. ĸoyllurpas ĥaska tukuspa, — 302. ĸupanta aysarıĸuspa. — 303. Puka ñawıypajrı kaspa, — 304. Ruyu yawarta paraspa !

Les étoiles devenant ébouriffées,
Sont traînant leurs queues.
Pour mes yeux rougis
Les nuages pleuvent du sang ! | Les étoiles pâlissent et pleurent comme moi, et il me semble que si l'eau du ciel tombait, mes yeux rougis croiraient voir une pluie de sang !

Le qualificatif ĥaska, *ébouriffé*, s'applique très-généralement aux astres pour exprimer qu'ils ont perdu leur éclat. Le vers 302, *sont traînant leurs queues*, qui semble déplacé en cet endroit, est au contraire tout à fait dans le génie de la langue quechua. Les Indiens disent d'une étoile filante que c'est une étoile qui traîne sa queue, et, sans s'expliquer ce phénomène météorologique, ils croient encore aujourd'hui que c'est un malheur pour l'étoile. Notre traduction *pleurent comme moi*, sans reproduire cette métaphore vraiment intraduisible, est conforme à la pensée du poète.

318. ĥorı llika kantı uq̂upı ;

Fil d'or très-fin du fuseau de mon intérieur ; | Voile d'or qui m'enveloppe ;

En quechua kantı, *fuseau*, se prend métaphoriquement pour *centre*, et « fuseau de mon intérieur » équivaut à *centre de mon âme*. C'est une métaphore qu'il faut renoncer à rendre en aucune autre langue.

322. Tukuy intıj waĥın ĥaypın, — 323. Llipitan llikan ñawıyki

Avec les flèches du soleil qui y sont,
Prennent tout le monde dans les filets | Comme un rayon de soleil,
Fascinent tous les regards

Waĥı, *flèche*, est aussi le nom qu'on donne aux rayons du soleil.

329. Ñoĸata rikuspa ĥanpas — 330. Kawsay wiñay kusınaypaj.

En me voyant, toi-même,
Vis à jamais pour être heureuse. | Car sa vie entière est vouée à ton bonheur.

349 et suiv. Voici la *casua* promise dans mes commentaires au bas des pages. Seulement, pour abréger, j'ai supprimé après chaque vers le refrain Tuyallay :

Ama tuya ĥamuyĥu
Sihllallaypa ĥahranman ;
Ama asuykamuyĥu
Ĥika sumaj muyaman.
Qomırrajmı sarapas,
Paraĥaymı rurunpas ;
ĸukurajmı panĥapas,
Ñuhñurajmı uq̂unpas.

Tuya, ne viens pas
Dans le guéret de ma *Sicilla ;*
Ne t'approche pas
De cette campagne si charmante.
Le maïs est encore vert,
Et les grains en sont très-blancs ;
Les feuilles en sont très-dures,
Quoique l'intérieur en soit très-tendre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Watashañan hilluyta
Pupashaykın ĥantapas
Manapunın ripuyta
Atınkiĥu maytapas.

Suwapakuȷ pishuta
Makıypunın sipiñha;
Manatajmı hilluta
Hapıytapas atiñha.

Piskakata tapukuy,
Sipıskata bawarıy,
Soñkullanta watukuy,
Ruruntataȷ masqarıy.

Wañushatan rikunkı
Huh ruruta ĥapĥajtın;
Hinatajmı tukunkı
Huhllallpas ĥinkajtin.

Mais l'appât est déjà attaché,
Et je t'engluerai bientôt.
En aucune manière t'en aller
Tu ne pourras en d'autres endroits.

L'oiseau voleur
Ma main étranglera,
Avant que de l'appât
Il ait pu s'emparer.

Informe-toi du *piscaca*,
Regarde, il est tué ;
Demande où est son cœur,
Cherche où sont ses plumes.

Tu le vois mort
Pour avoir becqueté un seul grain.
Et ainsi deviendra pareillement
Quiconque veut se perdre.

On voit que cette *casua* a six strophes, à la différence de celle qui se lit dans le texte de Markham, laquelle n'en a que cinq. Ces cinq strophes sont même incomplètes dans le texte de Tschudi. Nous avons donné ici la traduction strictement littérale : on reconnaîtra facilement qu'elle est substantiellement conforme à notre traduction en face du texte, dans tous les vers qui sont identiques dans les deux leçons.

370. Munakushay sihllaykuna,

Mes chères Sicilla, | Mes chères amies ;

Comme *Sicilla*, nom d'une fleur, est en même temps un titre des suivantes de Stella, employé par celle-ci au vocatif, nous l'avons traduit par *amies*, à défaut d'un terme équivalent.

379. Huh soȷyapı sapallanta — 380. Mana haykaȷ kaĥarisha.

Car dans le bocage, toute seule
Elle n'a jamais été délaissée. | Car, pour la première fois, elle se trouve seule dans le monde.

393. Hinantinta tapukuspa, — 394. Yanallay maypitaȷ kankı,

En demandant partout :
Ma compagne, où donc es-tu ? | En demandant ce qu'est devenue sa compagne.

409. Imatas, Inka, tahyanha. — 410. Ĥay hanka runakunaha !

Comment, Seigneur, pourraient nous tenir tête
Ces hommes lâches? | Quoi qu'ils fassent, Seigneur, ce sont des lâches, incapables de nous résister en face.

413. Ñan pusaȷ ĥunka waranha. — 414. Wallawisa suyaskañña —
415. Wanĥarñıypa toȷyananta, — 416. Pututuypa wahananta; —
417. Ñan mahana tuprashaña — 418. Ĥampipas ñan ahllashaña.

Déjà quatre-vingt mille
Attendent avec impatience
Que mon clairon éclate,
Et que ma trompette pleure ;
Déjà les massues sont taillées,
Et déjà les champis *sont choisis.* | Déjà quatre-vingt mille des miens, avec leurs massues et leur *champis* choisis avec soin, attendent impatients le signal du clairon pour se mettre en marche au son des trompettes guerrières.

419. Tukuytaraȷ wajyay, kunay, — 420. Willankiĥisraȷ, pajtapas —
421. Kumuykunman wakıllanpas, — 422. Yawarñinkun anha ĝuyay.

Tous appelle, conseille,
Et avise ; peut-être
Ils se soumettraient, ne fût-ce que quelques-uns.
Leur sang leur est très-précieux. | Essayons d'abord de les ramener à nous, peut-être feront-ils leur soumission pour prévenir l'effusion du sang.

433. Ako purum tihranapaȷ — 434. Ñan rihranĥıs kamarisha.

Pour traverser le désert sablonneux,
Nos épaules sont déjà préparées. | Et nous sommes préparés à passer le désert.

En quechua, *avoir les épaules préparées pour faire quelque chose*, est une locution qui équivaut simplement à *être préparé à faire quelque chose.*

442. Ñan ñohapas llojsısajña, — 443. Tukuy iman kamarisha ; — 444. Kay sonkuymı manĥarisha, — 445. Huh yuyaypın muspasajña.

Moi, je dois déjà sortir,
Quoi que ce soit est préparé ;
Mais c'est mon cœur peureux
Qui avec une pensée est presque fou. | Moi aussi, je suis prêt à marcher, mais auparavant je voudrais exprimer le tourment secret qui m'oppresse le cœur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

447. Sapaykipı uyariway.

Ecoute-moi seul à seul. | Je voudrais t'entretenir en secret.

452. ĥanpa simıykın ñoĥapaȷ. — 453. Huntaña huh ĥimllıyllapı.

Ta parole par moi
Est remplie dans un clin d'œil. | Je m'incline avec respect devant tes ordres.

Le dernier vers n'est qu'une formule de politesse que notre traduction en face du texte rend exactement.

510. Ollantay, ĥan runan kankı, — 511. Hinallapitaȷ beparıy : — 512. Pın kashaykita bawarıy, — 513. Anĥa wiñaytan bawankı.

Ollantaï, tu es simple sujet,
Et tu dois rester ainsi :
Regarde qui tu es,
Tu as regardé trop haut. | Ollantaï, rappelle-toi que tu es simple sujet : chacun doit rester à sa place ; tu as voulu monter trop haut.

514. Huĥkamallaña sipiway !

Une bonne fois tue-moi ! | Frappe-moi au cœur !

519-554. Nous reproduisons ici le monologue d'Ollantaï, tel qu'il se trouve dans notre manuscrit, et tel, sauf les corrections purement typographiques, qu'il a déjà été publié dans notre *Alphabet phonétique*. Nous plaçons en regard, à droite, le premier texte de Tschudi. En faisant la comparaison des passages où ces deux textes diffèrent, on reconnaitra facilement que, quoique les deux leçons soient grammaticalement correctes, nous avons eu raison de donner la préférence dans beaucoup de cas à celle de Tschudi, dans laquelle les expressions et les locutions ont une saveur d'antiquité qu'on pourrait appeler classique. Ainsi, par exemple, les deux leçons du vers 524 : Kunan wiñaypaȷ ĥinkaykı et Kunanmı ĥinkarıĥıykı, ont absolument le même sens : *Je viens de te perdre à jamais*, car la désinence rıĥıykı du verbe ĥinkay de la 2me leçon équivaut exactement à wiñaypaı, *à jamais*, qui précède le même verbe dans la 1re. Mais un quechuiste reconnaitra facilement que la 2me est beaucoup plus conforme au génie de la langue quechua que la 1re qui semble moulée sur l'espagnol :

Kunan wiñaypaȷ ĥinkaykı.
Ahora para siempre te pierdo.

LEÇON DE MON TEXTE.	LEÇON DU TEXTE DE TSCHUDI.
« Way Ollantay ! » Ollantay !	Ah Ollanta ! Ah Ollanta !
Haynataĥu ñıpusunkı	Haynataĥu « horĥusunkı »
ĿLipı llaȷtaȷ « kaȷñıykiman, »	ĿLipı llaȷtaȷ kañıkiman,
« ĸay ĥika » yanaskaykiman ?	ĸayĥika yanashaykiman ?
« Ay » Kusı-ĥoyllur, warmillay,	Ay ! Kusı-ĥoyllur, warmillay,
Kunan wiñaypaȷ ĥinkaykı,	« Kunanmı ĥinkarıĥıykı, »
Ñoĥataȷ pisipashaykı.	« Ñan noĥa pisipaĥıykı, »
Way « Nustallay ! » Urpillay !	Ay Ñusta ! Ay urpillay !
Ay, ĥusho ! Ay, sumaȷ llaȷta !	Ay ĥusho ! Ay sumaȷ llaȷta
« Kunanmanta » bayamanĥa	Kunamanta bayamanĥa
Awĥan kasaȷ, kasaȷ awĥa	Awĥan kasaȷ, kasaȷ awĥa
ĸay bashuykita qaraspa,	ĸay bashuykita « qaraȷta »
ĿLikırĥosaȷ sonĥuykita	« ĿLikırĥospa » sonĥuykita
Kunturkunaman ĥonaypaȷ.	Kunturkunaman ĥonaypaȷ
ĸay awĥa, ĥay Inkaykita	ĸay awĥa, ĥay Inkaykita
Huñu-huñu waranĥata	Huñu-huñu waranĥata
Antıkunata waȷyaspa,	Antıkunata « llullaspa »
Suyuykunata toȷllaspa,	Suyuykunata toȷllaspa
Pusamusaȷ pullĥanĥata.	Pusamusaȷ pullĥanĥata.
« Saȷsaywamanpın » rikunkı	Saȷsa wamanpın rikunkı
Rimayta puyuta hina ;	Rimayta puyuta hina ;
. . . . .	« ĸaypın sayarinĥa nina, »
Yawarpın ĥaypı puñunkı,	Yawarpın ĥaypı puñunkı,
ĸakıypın kanĥa Inkaykı,	ĸaykıypın kanĥa Inkaykı,
« ĸaypaĥan » paypas rikunĥa	ĸaypaĥam paypas rikunĥa
« Pisıwanĥus Yunkaykuna, »	Pisinĥus ñoĥapaȷ yunka
« Puĥukaȷtın » ĥay kunkaykı	Puĥunĥaĥus ĥay kunkaykı
Manapunın ĥoykımanĥu	Manapunın ĥoykımanĥu
Ñıwankiĥu ĥay ususıyta	« Ñıwanraȷ » ĥay « ususinta »
ĸaskankiĥu ĥay simita	« ĸaskarinraȷ » ĥay « siminta »
Manan ĥanpaĥa kanmanĥu	Manan ĥanpaĥa kanmanĥu
Ñıspa, utikuy piñasĥa,	Ñıspa, utikuy piñasĥa
ĥonĥurayaspa mañaȷtıy	« ĥonĥur sayaspa » mañaȷtıy
Inkapunı ñoĥa kaȷtıy	« Inkan ; paypas, ñoĥa kaȷtıy »
Tukuymı reȷsiwanĥaku,	Tukuymı « ĥayĥa yaĥasĥa »
Munayñıytaȷ rurasĥa kanĥa.	« Kunanĥa ĥayllana kaĥun. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dans tous les passages où les deux leçons diffèrent, nous avons mis entre guillemets celle que nous avons adoptée définitivement, ainsi qu'on le voit dans le corps du drame.

563 *bis*. Hatun-punkullan kiɦaska ; — 564. Manañan pipas tiyanɦu.

La porte principale seulement était ouverte,
Sans que personne y fût assis. | Excepté la porte principale ;
Il n'y a même pas de gardien.

580. Kay maɦanan makıy ɦakıy, — 581. Tukuypaȷmı ɦampıy iɦun.

Cette massue est mes mains, mes pieds :
Car mon champi *rase tout.* | Rien ne peut résister à cette main qui rase tout avec ce terrible *champi*.

Etre les mains, les pieds de quelqu'un est une locution particulière à la langue quechua, qui s'applique à toute arme ou à toute personne que l'on considère comme une défense invincible. Ex. : Kurıymı makıy ɦakıy, mon fils est mon défenseur invincible.

623. Aɦanɦaraypas sansan uyanpı — 624. Ritiwan kuska, — 625. Mitun yuraȷpı, samı utqapı, — 626. Hinan rikuska.

L'Achancaray flambe sur son visage,
A la neige joint,
Et qu'il ressort sur le blanc de l'albâtre transparent,
C'est ce qu'on voit. | Ses joues sont comme des roses tombées sur la neige,
Et son visage, blanc et transparent, est comme l'albâtre.

Samı, *heureux*, s'applique quelquefois aux objets inanimés, et alors il exprime que la qualité qui distingue ces objets est à un degré éminent. Ex.: Samı tika, *fleur très-belle et d'une odeur exquise*. Ce qualificatif, appliqué au marbre, ne peut exprimer autre chose que la blancheur et la transparence.

637. Rukanankuna paskakuyñinpı. — 638. ɦullunkun kutın.

Ses doigts, quand ils s'écartent,
Deviennent glaçons effilés. | Ses doigts sont aussi blancs que des stalactites de glace.

644. Ñoɦan ɦanta ɦinkaɦıykı, — 645. Muspallasaȷña ; — 646. Ñoɦan ɦanta sipɦıykı — 647. Wañullasaȷña.

C'est moi qui t'ai perdu,
Je deviens fou ;
C'est moi qui t'ai fait tuer,
Je dois mourir. | L'idée d'avoir causé ta perte, me rend fou ;
Et ta mort, dont je suis l'auteur, me tuera.

649. Manan tutapas kanɦanɦu.

Car la nuit ne brille plus. | Car ton ciel est bien sombre.

655. Anɦa ɦokuȷ kaȷtıykiɦa : — 656. Tukuypaȷmı rakıkunkı... — 657. Ñoɦallapaȷtaȷmı miɦa.

Car trop donneur tu es ;
Tu distribues tes dons à tous...
Et pour moi seul tu es avare. | Grâce à ta libéralité :
Car ta main est ouverte à tous...
Et n'est fermée que pour moi.

661. Huh ɦollɦıyta rikunanpaȷ, — 662. Ñoɦatarı manɦananpaȷ.

Que les autres voient mon argent
Et me regardent avec respect. | Et puis, dame ! je voudrais faire sonner mon argent : ça donne de la considération.

685. ɦayraykun mana riqurın.

C'est pour cela qu'il ne paraît pas. | Et le rend invisible.

686. Kay qiputan apamunı — 687. Urupampamanta kunan.

J'apporte ce quipo
D'Urubamba maintenant. | Voici, Seigneur, un quipo de la ville d'Urubamba.

688. Huh ɦimllıypın, ɦina munan — 689. Hamunayta, ñan rikunkı.

En un clin d'œil on a voulu
Que je vinsse : tu me vois déjà. | On m'a ordonné de me rendre ici, rapide comme l'éclair, et me voici.

695. Kay rurukunarı runan — 696. Tukuy payman watashaña.

Et ces nœuds sont des hommes
Tous à lui attachés. | Et les nœuds suspendus aux fils, ce sont tous ses partisans.

704. Amaraȷ piña tojyaȷtıy,

Avant que je crève de rage, | Je contiens à peine ma colère !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

706. Kallpaykiɾı pisiɟtinha, — 707. Manaraɟ aswan hayaɟtın,

Si tes forces ne sont pas suffisantes,
Avant qu'il ne devienne trop puissant,

Avant qu'il ne devienne trop puissant.
Si tes forces ne sont pas suffisantes,

Ces deux vers, comme on le voit dans la traduction littérale, sont disposés dans un ordre qui, quoique parfaitement correct et élégant en quechua, est à l'inverse de la construction française telle qu'on la voit dans notre version en face du texte. Nous les avons même séparés en ne mettant rien de moins qu'un point entre eux, sans que le sens en soit aucunement altéré.

715. Tukuyta harkamusaɟmı,

Je les arrêterai tous certainement,

Je me fais fort de ramener ici les fugitifs,

719. Atısaɟmı runantapas.

Je serai capable contre ces gens:

Mes forces suffiront :

Atiy, *pouvoir, être capable,* équivaut aussi à *être en état de tenir avantageusement tête à quelqu'un.*

731. Yawartan llipı hihanhıs?

Où tous nous versons du sang?

Au prix de torrents de sang?

751. Hay runakunan tojyanan — 752. Sapa watan llipıllanku.

Ces hommes crèvent
Chaque année tous.

Ce sont les braves qui tous les ans s'immolent pour toi.

753. Ña kanasha ranku-ranku, — 754. Hina tojyan, hina onhujyan, —
755. Hika karu purıshanpı — 756. Mayhika runan pisipan!

Tantôt brûlés en masse,
Tantôt ils crèvent, tantôt ils tombent malades,
Dans ces marches si éloignées,
Combien d'hommes gisent!

Soit par le fer, soit par la maladie, ils périssent en grand nombre, et combien ne reviennent jamais de ces expéditions lointaines!

La construction quechua diffère tellement de la manière dont nous avons coutume d'enchaîner nos idées, que la traduction vers pour vers de ce passage, comme on le voit ici, manque absolument de logique à notre point de vue. Ce n'est qu'en commençant par le dernier vers qu'on peut en donner une version raisonnable, comme celle-ci : « Combien d'hommes gisent dans ces marches éloignées! Tantôt ils tombent malades, tantôt ils crèvent, tantôt ils sont brûlés en masse. » Voici un cas où hina, qui signifie généralement *ainsi*, est synonyme de ñan, *déjà*.

773. Karu-karun Willkanuta. — 774. Willkakunata waɟyaɟtinha. —
775. Hamullanhan, punhaw-tuta.

Vilcanota est très-éloignée,
Mais si l'on convoque les Vilcanotains,
Ils viendront au premier signal.

La lointaine Vilcanota elle-même, au premier signal, t'enverra ses peuples pour se ranger sous ta loi.

Punhaw-tuta, *jour-nuit*, est une locution adverbiale dont le sens équivaut à *n'importe à quel moment.*

776. Inkan pahaɾın Ollantay!

Ollantaï se réveille roi!

Le roi Ollantaï se lève comme l'astre du jour!

824. Haywan wahı pitananpaj, — 825. Wañunanpaj utbay-utbay.

Ainsi les flèches sauteront
Pour qu'ils meurent excessivement vite.

Ainsi, la mort les atteindra plus vite que le trait qui les frappera.

851. Ama rimarispa suyay. — 852. Hojllamunhan munay-munay,

On les attendra sans parler.
Ils nous inonderont tout à leur aise

Nous les attendons avec calme.
Ils s'avanceront triomphants

Munay-munay, *joliment*, équivaut dans les cas comme celui-ci aux locutions françaises *à cœur joie, à gogo, tout à son aise.*

855. Puturunhista pukuna;

Il faudra souffler dans nos trompettes;

La trompette guerrière retentira;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

864. Wahinhispin wakinkuna — 865. Turpuska riqurinhaku.

Ou par nos flèches quelques autres se apparaitront percés. | Ou nos flèches les perceront dans leur fuite.

876. Tukuy mahanakushanta?

Rusait avec tout le monde? | Trahissait tout le monde?

Le verbe mahanakuy, *se battre, combattre, disputer,* prend souvent le sens d'*employer la ruse contre quelqu'un*, et ici équivaut tout à fait à *trahir*. Le vers 878 ne fait que confirmer cette interprétation.

889. Ayhinpunin kayha ñispa.

En me disant : celui-là fuit pour sûr. | Croyant le poursuivre dans sa fuite.

891. Urmamuytan hallarimun — 892. Tukuy haha pojhirimun,

Quand il a commencé à tomber
Comme une cascade de rochers, | Quand tout à coup, les rochers se sont ébranlés contre nous,

894. Hinantinpin rumi ñitin, — 895. Hinantinpin haha pakan — 896. Aswanta; asqakunatan — 897. Haypi, kaypi, kumpa sipin.

Partout les pierres écrasent,
Partout les rochers couvrent
Encore plus, et l'immense foule
Çà et là les blocs tuent. | Partout une pluie de pierres, grandes et petites, a écrasé de côté et d'autre l'immense foule de guerriers qui est restée sous les blocs.

898. Yawarllan tukuy wayqupi — 899. Purin, llojllan, mastarikun.

Et le sang dans tous les défilés
Marche, inonde et s'étend. | Le sang, coulant comme un ruisseau, inonde encore les défilés.

923. Kay kanhapi wisqakuspa.

En se renfermant dans ces murs. | Dès qu'on a franchi cette porte.

934. Ña muhaspa, ña llulluspa — 935. Bashunkupi hurasunki;

Tantôt en te baisant, tantôt en te caressant,
Elles te tiennent sur leur sein. | Et en te couvrant de baisers et de caresses, elles te pressent sur leur cœur.

936. Hanllatan ahllakusunki — 937. Uyaykipi bawakuspa.

Toi seul elles choisissent
Dans ton visage en se regardant. | Te préférant à toutes les autres, elles se mirent dans tes beaux yeux.

959. Wehin uyankupi kayha,

Il n'y a que des visages en larmes, | On ne voit que des yeux larmoyants,

994. Llakillan kikin qesakun — 995. Wehillan wiñay sisakun.

La douleur elle-même s'est nichée,
Car les larmes seules éclosent. | Si la douleur a établi son nid dans ce lieu, c'est qu'il est arrosé de larmes.

1002. Kay kanhan ñohapajmi!

C'est pour moi qu'il luit! | La lumière me fait tant de bien!

1006. Ima ñintaj simiykiman?

Qu'a-t-elle dit à tes paroles? | Et elle t'a répondu franchement?

1008. Manapunin uyakunhu.

Et en aucune manière elle n'accepte | Et se refuse formellement

1010. Manahu anyarirhanki?

Sans que tu l'aies admonestée? | Et cela malgré tes conseils?

1032. Wañuytahu masqakunki — 1033. Ollantaywan kuska waki?

Est-ce que tu cherches à mourir
Ensemble avec Ollantaï? | Cherches-tu la mort
Qui doit frapper Ollantaï?

1039. Huh qiputa pay kururan.

Il défait un nœud en le pelotonnant. | Il débrouille un écheveau très-embrouillé.

Cette locution renferme l'idée de défaire un de ces nœuds très-compliqués qui faisaient partie du quipo péruvien, et d'en mettre le fil en peloton, tout cela pour exprimer métaphoriquement l'idée de *résoudre une grande difficulté*, c'est comme si Pied-Léger disait : *Il tranche le nœud gordien*. Notre traduction en face du texte rend exactement l'idée de l'auteur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1040. Ima kururta ?

Quel peloton ? | Quel écheveau ?

1099. ħasakunmı y ħaykuna.

Certes, ces gens-là se gèlent. | Loin du Soleil, son cœur se glace.

Notre traduction en face du texte n'est pas arbitraire ; elle ne fait que développer la pensée de l'auteur. Le Soleil étant le Dieu des Incas, l'astrologue, pour exprimer l'état de gens qui vivent éloignés de sa loi, dit qu'ils sont gelés. Dans notre traduction, nous avons mis *son cœur* et non *leur cœur*, parce que le collectif *notre ennemi*, auquel le pronom possessif se rapporte, exige le singulier en français.

1100. ħaytan kunan watupuykı.

Cela maintenant je prédis pour toi. | Tel est l'augure.

1141. Mayñıɟmantan urmamunkı, — 1142. Pitaɟ kankı ħika kirı.

D'où est-ce que tu es tombé,
Qui es-tu si blessé? | De pareilles blessures proviennent-elles d'une chute terrible?

1206. Mayñıɟpitaɟ payta harkan — 1207. Ñoħaman riqurınanpaɟ ?

Où peut-on la détenir
Pour qu'elle puisse m'apparaître? | Comment est-elle si bien cachée que je ne puisse la découvrir ?

1234. Ayataħu pakarħankı ?

Est-ce une morte que tu as cachée ici? | Cet endroit ne renferme qu'un cadavre.

L'emploi de la 2me personne est ici un idiotisme particulier au quechua. Le sens n'est pas que l'action de *cacher* ait été faite par la personne à qui la parole est adressée, mais la phrase équivaut à : *Est-ce une morte qu'on a cachée ici ?* Le drame d'Ollantaï nous présente plusieurs autres exemples de cette tournure qui ne manque pas d'élégance. Ainsi, au vers 1171, que nous avons traduit : « Il a ordonné de me traiter ainsi », le quechua dit littéralement : *Fais cela, ordonne cela,* impératif qui ne pourrait être rendu dans la même forme sans absurdité, puisque l'action du verbe est faite par une troisième personne, c'est-à-dire par le roi, dont Œil-de-Pierre parle à Ollantaï. Au vers 1155, le quechua dit littéralement : *Apporte des vêtements neufs,* ce qui, selon le génie de cette langue, ne veut pas dire qu'Ollantaï s'adressait à une personne déterminée : la preuve en est que dans le dialogue, il n'y a d'autre interlocuteur qu'Œil-de-Pierre auquel cet ordre ne s'adressait évidemment pas. Notre traduction : *Qu'on apporte des vêtements neufs,* est la seule qui rende le véritable sens. Les autres traducteurs n'étant pas au fait de cette finesse de langage, ont traduit tous ces passages littéralement, ce qui, dans plusieurs cas, leur a fait faire de vrais contresens. Ainsi, au vers 1171, cité ci-dessus, Tschudi ajoute au texte que le roi *a crié*, afin de pouvoir lui mettre dans la bouche les deux impératifs. Quant à Barranca, sa traduction (que Markham a copiée) *il pense une chose, il en commande une autre*, ne rend aucunement le sens de ce même passage.

1245. Haywariway kay unuta.

Tends-moi cette eau. | Verse un peu de cette eau.

1252. Pitaɟ kankı kay uqupı ?

Qui es-tu donc ici dedans ? | Comment es-tu renfermée au fond de cette caverne ?

1253. Asllatapas miqurıwaɟ ; — 1254. Paɟta, talla, pisıpawaɟ.

Si tu mangeais un peu ;
Peut-être, ma sœur, tu succomberais. | Prends un peu de nourriture ;
Peut-être, sans cela, ma sœur, tu succomberais.

L'addition *sans cela* de notre traduction en face du texte est sous-entendue dans le quechua.

1255. Ima aswantan munaskanı — 1256. Hika asqa watamanta —
1257. Huh wawata hawamanta — 1258. Yaykumuɟta rikuskanı.

Quoi de plus puis-je désirer,
Après de si longues années,
Qu'une fille de dehors
Je puisse voir entrer? | Combien je suis heureuse de voir, après de si longues années, un visage nouveau dans cette jeune fille qui t'accompagne !

1272. Payrı ħokuwarħan piña !

Mais lui, fâché, me laissa ! | Mais l'ingrat m'a abandonnée !

En quechua, piña, *fâché, en colère*, équivaut à ingrat dans le langage des amoureux. Le verbe ħohuy, est composé de ħoy, *donner*, et de la désinence ħuy ; laquelle lui donne une valeur qui répond exactement à l'anglais TO GIVE UP ; c'est pour cela que nous l'avons traduit par *laisser*. ħohuy, avec la désinence way, fait encore un autre verbe qui équivaut à *me laisser*. ħohuwarħan du texte, 3me pers. sing. du passé déf. serait donc : *Il me laissa*, ou mieux en anglais : HE GAVE ME UP. L'interprétation de Tschudi : *Il m'oublia*, s'éloigne du sens que l'allemand ER GAB MICH AUF aurait rendu parfaitement.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1275. Hinapı pay mañaɟtinĥa

Quand il avait demandé | Et quand il lui a demandé ma main

On voit que le verbe mañay, *demander*, est ici sans régime, ce qui n'empêche pas que le sens de *demander en mariage* ne soit parfaitement clair en quechua.

1277. Ñohatarı ripuɟtinka — 1278. Kamaĥın kaypı kanayta.

Moi, quand il partit | Puis, une fois mon amant parti,
Il a ordonné que je restasse ici. | on m'a fait enfermer ici.

Le premier pronom *il*, se rapporte à l'amant de Stella, et le second au roi. En quechua, ces deux pronoms sont exprimés par les désinences des verbes qui ne donnent lieu à aucune ambiguïté, mais en français, nous avons dû écarter l'équivoque.

1298. Hayka watayuɟmı kankı.

De combien d'années es-tu ? | Quel âge as-tu ?

1304. Hinatan ñoĥa yupanı.

C'est comme cela que je compte. | Selon mon compte.

1312. Kusıy kaĥun millay-millay !

Que ma joie soit extrêmement grande ! | Que la joie inonde mon âme !

1363. Imatataɟ rurarĥankı ?

Et qu'as-tu fait ? | Et as-tu participé à quelque chose ?

1366. Kaykunata taɟtay, ĥaway, — 1367. Yawarñinta uhyaypunı.

Pour que tu abattes et traies ces gens, | Pour que tu puisses les immoler
Et boives sans pitié leur sang. | tous sans pitié, et boire leur sang.

Les Indiens n'avaient pas de quadrupèdes aussi dociles que la vache pour leur fournir du lait, et, pour s'en procurer, ils prenaient la femelle du cerf, de la vigogne ou du lama, la couchaient par terre et la trayaient dans cet état. Taɟtay, *abattre*, indique l'action de *jeter par terre* l'animal, et ĥaway, celle de le *traire*, et ces deux verbes sont encore très-usités aujourd'hui en s'appliquant aux brebis dont le lait est employé à faire d'excellent fromage dans toutes les fermes de l'intérieur du Pérou. La locution *abattre et traire* du langage commun s'employait métaphoriquement chez

les anciens Péruviens pour exprimer toute exécution sanglante où la victime était jetée par terre et son sang versé et recueilli pour apaiser la soif de vengeance des vainqueurs. Il est probable que cette même locution s'appliquait aussi aux sacrifices d'animaux qui avaient lieu en l'honneur du Dieu-Soleil. Le verbe *immoler* rend donc bien l'idée qu'elle exprime. L'expression adverbiale *sans pitié* est renfermée en quechua dans la désinence puni du verbe uhyay.

1377. Imatan ĥan rikurĥankı?

Et toi donc, qu'est-ce que tu as vu? | Raconte ce qui s'est passé!

1389. Yarĥaypa ĥirı ĥuhĥuta ;

La fièvre tierce de la famine, | Les angoisses de la famine ;

1404. Paywan kuska mañakuspa,

En s'enivrant avec lui, | Et s'enivre avec Œil-de-Pierre.

Le pronom pay, *lui*, désigne très-clairement Œil-de-Pierre.

1423. Hinan, Inka, pusamunku

C'est ainsi, ô roi, qu'on t'amène. | C'est ainsi, grand roi, que nous t'amenons.

1426. ĿLapallantan atımunku.

Car on a abattu tous. | Sans que personne ait échappé.

1430. Waĥakuspa ĿLakıpaĥa.

En pleurant pleines de douleur. | En pleurant à chaudes larmes.

1433. Waranĥa kutın muĥanı, — 1434. ĥapaɟ Inka, ĥakıykita.

Mille fois, je baise | Puissant roi, j'embrasse mille
Puissant roi, tes pieds. | fois tes genoux.

1445. Rumıtaɟmı paypaɟ ĥaĥa.

Et la pierre a été pour eux une roche : | Et c'est la pierre qui les a anéantis :

Œil-de-Pierre fait ici sur son nom un jeu de mots intraduisible. Il a dit que la *pierre* (lui-même d'après son nom) a agi contre les ennemis comme une roche, c'est-à-dire comme une *pierre* puissante, capable de tout écraser.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1452. Orĥun rawran, orĥun tunın.

Mais la forteresse brûle, mais la forteresse s'écroule. | Mais la forteresse est écroulée et réduite en cendres.

Dans le mot orĥu, *forteresse*, qui se répète deux fois, la désinence *n* du nominatif renferme aussi l'idée d'une conjonction adverbative qui peut équivaloir dans ce cas à *mais, quoique, bien que, cependant.*

1460. Ĥaykunatan tanıĥina.

Ceux-là doivent être accoisés. | Il faut leur donner le coup de grâce.

1466. Ñawinta kiĥay ĥaykunata!

Ouvrez les yeux à ceux-là! | Otez le bandeau des yeux de ces hommes!

En quechua, le verbe kiĥay, *ouvrir*, appliqué aux yeux, signifie non-seulement *écarter les paupières*, comme en français, mais aussi *ôter le bandeau de dessus les yeux.*

1476. Imaraykun ĥinkarĥanki — 1477. Ollantaywan? Paskariway.

Pourquoi t'es-tu perdu
Avec Ollantaï? Dénoue cela. | Pourquoi t'es-tu donné à cet Ollantaï? Explique-toi.

1480. Manaĥu ĥan tarırĥankı — 1481. Paymanta ima ĥaykatapas?

Est-ce que tu n'as pas obtenu
De lui quoique ce soit? | Est-ce qu'il ne t'a pas donné tout ce que tu as pu désirer?

1482. Simıykın munaynın karĥan.

Ta parole était sa volonté. | Un mot de ta bouche le décidait à tout.

1485. Imatan ĥanpaȷ pakarĥan?

Que t'a-t-il caché? | A-t-il jamais eu pour toi des secrets?

1495. Hatun huĥaman ĥayayñinĥa.

Pour l'arrivée à un tel crime, | Pour un crime aussi énorme,

1524. Ñan rikunkı sipıykita,

Déjà tu as vu ta mort. | Toi qui t'es vu déjà mort.

1527. Kunanmı kay sonĥuyñıypa — 1528. Rikunkı llampu kasĥanta.

Maintenant ce mien cœur,
Tu vois combien doux il devient. | Regarde en ce moment : La clémence s'empare de mon cœur.

1550. Weĥıywanmı qasparisaȷ

Avec mes larmes j'embraserai | J'arrose de mes larmes brûlantes

1553. Pitan ĥanhinata tarisaȷ?

Qui comme toi trouverai-je? | Qui peut se dire ton égal?

1554. Kay sonĥuytan ĥaskiĥıykı — 1555. Usutaykıȷ y watunpaȷ;

Ce mien cœur accepte
Pour les liens de tes sandales; | Les fibres de mon cœur seront toujours les liens de tes sandales;

Le cœur est considéré chez les Indiens comme un ensemble de fibres, et notre traduction en face du texte rend exactement la métaphore par laquelle Ollantaï exprime, avec autant de force que d'élégance, son dévouement absolu. Tschudi, ne comprenant pas cette métaphore, l'a supprimée entièrement et remplacée par cette phrase : Je me donne à toi pour nouer tes sandales, traduction qui ne justifie pas l'explication *ad hoc* qu'il donne dans la note.

1556. Kunanmanta wananaypaȷ — 1557. Tukuy kallpaymı simıykı.

Afin de me corriger dès à présent,
Ta parole sera ma force. | Dès aujourd'hui, toute ma puissance est consacrée à ton service.

Cette tournure laconique pour exprimer que toute la puissance d'Ollantaï sera désormais consacrée à exécuter la parole du roi, est très-commune en quechua, et nous en avons vu un exemple analogue au vers 1482 où Youpanqui dit : *Ta parole était sa volonté*, pour exprimer que la volonté du roi, son père, était toujours d'exécuter les moindres désirs d'Hanco-Huaillo. Ainsi encore, Makinmı kawsayñıy karĥan, *Sa main était ma vie*, est une autre locution très-usitée chez les Indiens pour dire que la vie de la personne qui parle dépendait exclusivement du travail d'une autre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1596. Inka rantın kayĥa ñıspa, — 1597. Tukuyta kunan willarıy.

C'est le remplaçant du roi, en disant :
Maintenant à tout le monde annonce.

Annonce à tout le monde qu'il prend la place du roi.

C'est-à-dire selon la construction française : « Maintenant annonce à tout le monde en disant : C'est le remplaçant du roi. »

1608. Kuĥı barı kaskaytawan.

J'ai toujours été un brave actif.

J'ai toujours été actif et courageux.

barı, *brave, courageux*, est pris en quechua substantivement et modifié par l'adjectif kuĥı, *actif*.

1617. Ñan, Awkı, warmiyuʃ kanı — 1618. Ñoĥa benĥa yanaykiĥa.

Déjà, ô prince, je suis avec femme,
Moi, ton malheureux serviteur.

Grand prince, ce malheureux serviteur a déjà sa femme.

1620. Rejsiĥiway warmıykita ; — 1621. Yupayĥasaʃ yanaykita.

Fais-moi connaître ta femme ;
Je comblerai de bienfaits ta compagne.

Il faut me la faire connaître ;
Je la comblerai de bienfaits.

1626. Huĥpıtajmı pawarirĥan.

Et un autre elle s'enfuit.

Et le lendemain la vit s'envoler.

1629. Hallpapunın millpupuspa — 1630. Ĥinkaĥiwan : hinan kanı!

La terre même en l'engloutissant
Me la ravit : ainsi je suis !

Il me semble que la terre l'a engloutie et la cache à mes yeux : voilà mon malheur !

1632. Ĥaypas kaĥun y imapas,

Soit ceci, soit tout autre chose,

Quoi qu'il puisse advenir,

1634. Ama bepaman kutıyĥu.

Ne tourne pas en arrière.

Sans tourner les yeux en arrière.

1644. Harkay, harkay ! ĥarĥuy, ĥarĥuy ! — 1645. Ĥay warmata harkay, ĥarĥuy !

Arrête-la, arrête-la ! Chasse-la, chasse-la !
Cette jeune fille, arrête-la, chasse-la !

On ne passe pas ! Arrière ! Arrière !
Il faut chasser cette jeune fille !

1653. Saĥıy, pusaykamuy !

Laisse-la ; amène-la ici !

Qu'on la fasse entrer !

Il ne faut pas oublier que les impératifs en quechua équivalent non-seulement à l'impératif proprement dit, mais encore à la forme indéterminée que nous avons employée dans notre traduction en face du texte : Ainsi pusaykamuy veut dire également *amène-la ici ?* ou qu'*on l'amène ici !* C'est un cas analogue à celui que nous avons signalé ci-dessus au sujet du vers 1234.

1659. Ĥespiĥiway warmaykita,

Sauve ta jeune fille,

Arrache au malheur une pauvre fille ?

1665. Yawarñinpın bospaskañña.

Et elle se roule dans son sang.

Et elle est baignée dans son sang.

1667. Ollantay ĥan rikuyarı.

Ollantaï, toi, vois donc

Ollantaï, prends en main cette affaire.

1678. ĥapaʃ Inka, ĥantan ĥaman :

Illustre roi, cela t'oblige :

Illustre roi, tu ne saurais résister :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1683. Hika kusipı kaskaɟtıy,

Dans la grande joie où j'étais, | Au milieu de ma joie,

1693. Kiħarıy kay punkuta;

Ouvre cette porte; | Qu'on ouvre cette porte;

L'observation que nous avons faite ci-dessus au sujet du vers 1653 s'applique également ici, car kiħarıy signifie aussi bien *ouvre* (impératif) que *qu'on ouvre;* nous préférons la dernière forme qui, à notre avis, dans ce cas et dans les cas semblables, rend mieux la valeur du quechua.

1699. Ima punkun kaypı kan?

Quelle porte y a-t-il ici? | Quelle porte donc?

1729. Maypın kanı? Pın kaykuna?

Où suis-je? Qui sont ces gens-ci? | Où suis-je? Qui sont ces gens qui m'environnent?

1734. Inkanħismı kayman hamun!

C'est notre roi qui vient ici! | C'est le roi lui-même qui vient te voir!

1752. Kay warman ñoħaɟ warmıyħa!

Cette jeune femme est mon épouse! | Tu vois mon épouse dans cette jeune femme!

1760. Baskuymı ħinpun samıywan.

Mon cœur s'apaise dans la joie. | L'excès du bonheur calme les orages de mon cœur.

1783. Ama beparihıwayħu.

Ne me laisse pas en arrière. | Ne me laisse pas seul dans le monde.

1803. Wankikuɟ ħan kay kururpı.

Pour t'enrouler dans mon cœur. | Que je t'enlace dans ces liens d'amour.

Kurur, *peloton de fil*, est très-usité métaphoriquement pour *cœur*. Ce mot aussi bien que kantı, *fuseau*, ʠipu, *nœud*, ħutı, *fusée*, puska, (presque synonyme de kantı qui indique tout à la fois le *fuseau* et la *fusée*) et d'autres analogues, s'emploie très-bien au figuré pour *âme, cœur, sein, centre*, etc., ce qui s'accorde parfaitement avec l'idée que les Indiens se faisaient du cœur comme d'un composé de fibres. Voir ci-dessus nos observations sur les vers 318 et 1554.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VOCABULAIRE [1]

CONTENANT TOUS LES MOTS QUI SE TROUVENT DANS LE TEXTE DU DRAME.

A.

Akuy. Paître. — Manger.

Akullıy. Mâcher. Se dit généralement de l'action de chiquer le Coca.

Akuya. Provisions de voyage, vivres.

Aĸo. Sable.

Aĸuy. Prendre son premier repas, déjeuner. — Manger.

Aĸuŋkaray. Fleur rouge semblable à la rose dont les Indiens tiraient un liquide vermeil pour se teindre la figure. Adjectivement : Rose, rouge.

Aĸuwa. Espèce de parasol employé par les Indiens pour s'abriter du soleil. — Au fig. : Protection, protecteur.

Ahlla. Choisi, élu. — Titre qu'on donnait aux Vierges d'Élite. — Choix.

Ahlla-wası. Palais des Vierges d'Élite. Mot composé de Ahlla, *Vierge choisie*, et Wası, *maison*.

Ahllay. Choisir. — Prendre. — Préférer.

Allın. Bonté. — Bien. — Sain.

Alliyay. Améliorer. — Soulager, en parlant d'une maladie.

Allĸu. Chien, *Canis ingæ* : race presqu'éteinte. Allĸu s'applique aujourd'hui indistinctement aux chiens importés.

Amaru. Serpent. S'applique généralement aux grandes espèces d'ophidiens. Le serpent était considéré par quelques tribus indiennes comme une divinité malfaisante.

Amawta. Savant, sage, prudent. Épithète que les Indiens appliquaient à leurs prêtres, aux astrologues, et, en général, à tous les hommes de science.

(1) Nous avons suivi, pour ce Vocabulaire, l'ordre des lettres signalé dans notre *Étude* préliminaire au chapitre de la phonétique quechua.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ama. Non. Négation qui s'emploie généralement avec l'impératif.

Anawarkı. Nom patronymique.

Anka. Aigle, *Falco aquila*.

Anha. Beaucoup. — Assez. — Trop.

Anhayay. S'accroître, s'augmenter. — Croître trop. — Agrandir. — Exagérer.

Anhıy. Se désoler, se lamenter, pousser des gémissements douloureux. — Sangloter, gémir.

Antı. Andes. Ce nom, donné par les Incas à la grande province de l'orient de l'empire, est employé actuellement pour désigner la grande cordillère qui traverse l'Amérique du nord au sud. — Habitant de la province des Andes.

Antı-suyu. La province des Andes : une des quatre grandes provinces dans lesquelles les Incas avaient divisé leur empire, en prenant pour base de la division les quatre points cardinaux. La province des Andes était celle de l'orient et s'étendait jusqu'à la partie méridionale de la Colombie, en comprenant tout le territoire actuel de la République de l'Équateur.

Anyay. Gronder. — Conseiller avec autorité. — Insulter.

Apamuy. Apporter ici, conduire ici.

Apaj. Celui qui porte, porteur.

Apay. Porter, conduire. — Porter des provisions en voyage.

Apu. Titre qui dénote la suprême importance d'une personne et qui peut se rendre par Souverain. C'est pour cela que dans la traduction du catéchisme chrétien en quechua, ce qualificatif est appliqué à Dieu. — Grand chef. — Comme adjectif : Sévère, hautain.

Apu-Marutı. Nom propre d'un prince de la haute noblesse, qui vécut au temps de l'empereur Viracocha.

Arı. Oui. Ce mot s'ajoute quelquefois comme suffixe à un impératif, pour indiquer l'instance, l'insistance, l'urgence. Ex. : Rıy, *va ;* rıyarı, *il faut que tu ailles.*

Arwıy. Enlacer. — Emmêler un écheveau, embrouiller. — Au fig. : Surprendre les secrets de quelqu'un, lui tirer les vers du nez.

As. Quelques, quelque chose, un peu. — Plusieurs.

Asıy. Rire. — Se moquer. — Etre gai.

Asuykuy. Approcher, s'approcher.

Asqa. En grande quantité.

Asllata. Un petit peu. — Moins. — Moins souvent.

Aswan. Plus, davantage. — Grand, majeur. — Mieux.

Atıy. Pouvoir. — Suffire. — Aplatir sous une masse, écraser.

Atipay. Atteindre, parvenir, réussir à faire quoi que ce soit de difficile. — Envahir.

Atuj. Renard indigène.

Awaranku. Chardon particulier, dont les piquants sont assez longs pour que les Indiens en fassent des aiguilles. Quelques-uns disent Awarunku.

Away. Tisser. — Entrecroiser les fils. — Tresser. — Au fig. : Tramer.

Awkı. Prince, nom donné non-seulement au roi et au fils du roi, mais, comme titre d'honneur, aux grands chefs de sang royal.

Awha. Traître. — Ennemi, adversaire. — Rebelle. — Grand criminel.

Ay. Ah ! Hélas ! Exclamation de douleur ou d'admiration.

Aya. Cadavre.

Ayhıy. Courir. — Fuir, s'enfuir. — Abandonner. — Echapper à un péril.

Ayha. Chair, viande.

Ayllu. Famille. — Tribu. — Descendance.

Ayllu-ayllu. Famille par famille, tribu par tribu.

Aylluy. Rassembler les tribus.

Aysa-aysa. L'un après l'autre, faisant série.

Aysarıy. Lever, relever. — Trainer. — Porter, en parlant des insignes.

Aysay. Traîner, entraîner. — Porter.

I.

Iskay. Deux, second, double.

I.

I. *Voir* Y.

Iha. Peut-être, sans doute, qui sait ? — Mais. — Ou.

Ihu. Espèce de jonc très-mince que les Espagnols appellent *paille* (Paja) bien qu'en vérité, il n'ait aucune analogie avec la paille européenne. *Juncus ingæ.*

Ihuna. Espèce de couteau à lame droite et pointue, dont les Indiens se servaient pour couper les céréales. Le mot est dérivé de Ihu, *jonc américain.*

Ihuy. Couper les céréales, faucher. — Au fig. : Ravager, dévaster.

Illay. Briller, étinceler, resplendir.

Illurina. La fouille du terrain pour la récolte. Dans un sens plus large : Récolte.

Illuy. Fouiller la terre, déraciner.

Ima. Que, quoi. — Combien. — Quelque chose.

Ima-Sumaj. Ce nom de la fille de Stella veut dire littéralement : Qu'elle est belle !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Imaynan. Comment? Comment se fait-il? Ce mot est la contraction de la locution Ima hinan.

Inka. Inca. Titre des empereurs du Pérou, lequel était exclusivement réservé à la descendance masculine, les femmes ne pouvant en aucun cas monter sur le trône.

Intı. Soleil. Cet astre était le Dieu visible de l'empire des Incas.

Intı-watana. Amarrage du Soleil: locution familière qu'on appliquait à la grande fête du Soleil, dont le nom classique était Raymı. Les Indiens assez avancés en astronomie pour fixer le jour du solstice, désignaient cette époque dans le langage vulgaire par l'expression *amarrage du Soleil*, et la solennisaient par des réjouissances publiques. Cette grande fête avait lieu au mois de décembre à l'occasion du solstice hiémal.

Iñıy. Dire oui. Mot composé de I, *oui*, et Ñıy, *dire*. — Avouer. — Croire. — Déclarer.

O.

Ollantay. Ollantaï, le héros du drame. Nom propre dont l'étymologie est perdue. De nos jours une ville, une forteresse et une rivière de la province d'Urubamba du département du Cuzco, portent ce nom.

Onkurıy. Tomber malade.

Onkuy. Être malade, maladie. — Au fig.: Disgrâce, malheur.

Orku. Mâle. — Mont, montagne. — Nom patronymique.

Orku-Waranka. Chef montagnard. Nom patronymique, commun encore aujourd'hui.

U.

Umaña. Petite tête. Diminutif de Uma, *tête*. — Tout ornement qui termine un objet, tel qu'un gland, une houppe, une poignée d'épée, un pommeau de canne, etc.

Uma. Tête. — Chef.

Uspa. Cendre. Précédé du qualificatif hirı, *froid*, s'applique quelquefois aux cendres des morts.

Utbay. Vitesse, prompt, vite.

Utbay-utbay. A la hâte, rapide comme l'éclair.

Uyway. Allaiter, prendre soin d'un enfant. En anglais: *to nurse*. — Élever.

U.

Ûqu. En, entre, dans, dedans. — Intérieur d'une chose, — Corps. — Dans le sens moral: Conscience, âme.

Uhyay. Boire. — Au fig.: Pénétrer le secret d'un autre.

Ullpuy. Se prosterner. — S'humilier, s'abaisser.

Umpu. Malingre, chétif.

Unanña. Bannière, étendard. — Signal, marque.

Unañay. Marquer, signaler. — Avoir une idée fixe, arrêtée. — Ambitionner. — Remarquer quelqu'un.

Unu. Eau. — En général, tout liquide.

Unku. Habit. — L'habit spécial des Incas, ayant la forme d'une blouse avec trois fentes, à partir de la ceinture, une par derrière et deux latérales.

Unkukuy. S'habiller, se vêtir, se revêtir.

Upalla. Bas, en silence. — En secret.

Upallay. Se taire, taire. A l'impératif, équivaut à Chut!

Urupampa. Urubamba. Province dont la capitale porte le même nom, située au nord-ouest du Cuzco.

Urmañıy. Faire tomber.

Urmay. Tomber, choir, rouler à terre.

Urpı. Colombe. Emblême d'amour chez les Indiens, qui emploient ce mot comme expression de tendresse.

Urpitu. Diminutif de tendresse du mot Urpı, *colombe*.

Usuj. Toutes choses qu'on laisse tomber ou perdre à raison de leur peu de valeur. — Au moral, se dit d'une personne délaissée.

Usuy. Tomber. Se dit des choses qu'on laisse se perdre à raison de leur peu de valeur. — Appliqué aux personnes, peut équivaloir à: Tomber très-bas, déchoir, se rouler, se vautrer dans la fange, succomber.

Usuñıy. Amoindrir, diminuer. — Laisser couler, laisser échapper. — Dissiper.

Usurı. Qualificatif de mépris qui équivaut à Misérable, pauvre diable.

Ususı. Fille par rapport au père.

Usuta. Sandale particulière aux Indiens.

Utıj. Celui qui s'assoupit. — Inerte.

Utıy. S'assoupir, s'engourdir. — Par extension: Languir.

Utikuy. Rester immobile, ne pas bouger. — Dans le sens moral: Se montrer d'une indifférence hautaine aux prières de quelqu'un.

Utqa. Espèce de marbre très-blanc et transparent.

Utqu. Coton, cotonnier, fleur du cotonnier.

Uya. Visage, face. — Façade. — Endroit, par opposition à envers. — Le dehors d'une chose.

Uyakuy. Consentir, céder aux instances.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Uyapayay. Écouter à plusieurs reprises et avec persistance.

Uyapay. Écouter très-attentivement.

Uyapura. Face à face.

Uyarıy. Écouter, entendre. — Entretenir.

Uyay. Être en garde, être en mesure de s'apercevoir d'une chose.

K.

Kañapurı. Entremetteur, courtier. — Rapporteur, faiseur d'histoires controuvées.

Kañarıy. Lâcher. — Quitter un emploi.

Kañay. Envoyer un messager.

Kallpa. Force, vigueur. — Puissance. — Armée.

Kamahı. Commandement.

Kamarisha. Leste, dispos. — Préparé.

Kamarıy. Préparer, disposer. — Confectionner. — Qualifier.

Kamayuj. La personne qui commande. Mot qui s'applique à tout individu ayant une charge, dont il est titulaire.

Kamay. Gouverner. — Commander, ordonner. — Obliger. — Animer, vivifier.

Kanay. Brûler, incendier, consumer.

Kanka. Rôti.

Kañha. Endroit clos de murs. — Enceinte. — Par extension : Palais. — Cour. Les Indiens donnaient ce nom même à leurs temples.

Karu. Grande distance. — Loin, éloigné.

Karu-karu. Très-loin, à perte de vue. — Au-delà.

Kawsaj. Vivant. — Celui qui vit. — Eternel. — Couleur vive.

Kawsay. Vivre. — Vivre heureux. — Vie.

Kay. Être. — Ce, cette, ces. — Ici. — Dans.

Kaypı. Ici.

Kikın. Même. — Lui-même, elle-même, eux-mêmes, elles-mêmes. — La même chose.

Kiñay. Ouvrir.

Killa. Lune. — Mois.

Killa-majhina. Aspersion, lavage de la lune. Expression figurée du langage familier par laquelle les Indiens faisaient allusion aux festins et surtout aux libations joyeuses auxquelles ils se livraient à l'occasion de la fête de la Lune, considérée par eux comme la sœur et l'épouse du Soleil. Cette fête était la seconde solennité religieuse des Incas, et portait dans le langage élevé le nom de *Situa*. Le mot *aspersion* vient de l'usage qu'avaient les Indiens de tremper les doigts dans leurs coupes et de jeter quelques gouttes dans

la direction de l'objet de leur culte en l'honneur duquel ils buvaient.

Killapaskay. Paraître à l'horizon, se lever. Ce mot s'applique exclusivement à la lune.

Kimsa. Trois, troisième, triple.

Kirpay. Fermer. — Mettre le couvercle.

Kitu. Petite colombe, dont la poitrine jaune d'or miroite au soleil. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi ḫorı-kitu.

Kuka. Coca. Arbrisseau d'un mètre à un mètre et demi de hauteur, très-gracieux et régulier de forme, dont le tronc droit et nu jusqu'à la hauteur d'un demi-mètre, est terminé par une boule ovale de feuillage. Les feuilles minces, de forme elliptique, et d'environ sept centimètres de long sur trois de large, ont une vertu salutaire et fortifiante, et l'usage de les mâcher est si général chez les Indiens, qu'on peut en considérer le suc comme l'un de leurs principaux aliments. *Erythroxylon coca.*

Kuntur. Condor, vautour américain. *Sarcorhamphos gryphus.*

Kutay. Moudre, broyer.

Kuñuy. Couper.

Kunan. Maintenant. — Justement.

Kunan-kunan. A l'instant, avant tout.

Kunay. Conseiller. — Commander. — Charger de faire une commission. — Message.

Kunka. Cou. — Gorge. — Voix, en parlant du chant. Ex. : Allın kunkayujmı, *il a une belle voix* : littéralement, *il a un bon cou.*

Kuraj. Majeur, aîné.

Kurur. Pelote de fil.

Kururay. Faire des pelotes de fil, mettre du fil en écheveau. — Débrouiller. Au fig. : Mûrir secrètement un projet important. — Faire rouler à coups de pied.

Kurku. Tronc. — Souche.

Kusı. Gai, heureux. — Appliqué aux astres, à une étoile : Brillant, resplendissant : car en quechua, quand les astres sont brillants, on dit qu'ils sont gais. — Honneur. Ex. : Kusita wasıyman ḫoy, *fais honneur à ma maison.*

Kusı-kusı. Gaiement, plein de joie.

Kusı-ḫoyllur. Étoile de joie. Nom propre de femme, que nous avons traduit par *Stella.*

Kusıy, Égayer, réjouir. — Honorer.

Kuska. Joint. — Apparié, accouplé. — Ensemble. — Semblable. — Qualificatif qui s'applique aux choses qui forment la paire. — Avec.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kutɪ. Fois. — Occasion, cas.

Kutɪɟ. Celui qui retourne, qui revient sur ses pas. — Celui qui renverse.

Kutɪy. Retourner, aller plusieurs fois au même endroit. — Revenir sur ses pas. — Devenir. — Passer de couleur.

Kutiɦɪy. Donner en retour. — payer, dans le sens de rendre en bien ou en mal un bienfait.

Q.

Qayna. Comme cela, ainsi.

Qipu. Nœud. — Quipo. Système complet de nœuds qui constituait l'écriture des Indiens. Ce système consistait en une corde principale formant pour ainsi dire le tronc auquel se rattachaient les cordelettes de couleurs différentes qui portaient les nœuds. La couleur, le nombre des nœuds de chaque cordelette, leur forme spéciale, et l'ordre dans lequel ils se présentaient, renfermaient un sens particulier : on peut dire que ces divers éléments formaient les différents caractères de cette écriture dont jusqu'à présent on n'a pas la clé.

Qipuy. Nouer, lier. — Faire un quipo.

Qiska. Épine.

Qullay. Chatouiller. — Au fig. : Causer une vive sensation de plaisir. — Tressaillir de joie.

Quyapakuy. Se plaindre tristement, avec amertume.

Quyay. Chérir, aimer tendrement. — Compâtir, s'apitoyer. — Triste, tristement. — Très-important. — Précieux.

Quyay-quyay. Affreusement, pitoyablement.

ʜ.

ʜaʜa. Roche, pierre. — Forteresse. — Caveau. — Tanière. Ce mot est aussi un nom patronymique chez les Indiens. — Dur. — puissant.

ʜaʜa-runku. Panier avec des pierres précieuses. Mot composé de ʜaʜa, qui, dans ce cas, équivaut à pierre minérale ou caillou précieux; et runku, espèce de hotte ou panier particulier aux Indiens.

ʜallarɪy. Commencer.

ʜan. Tu, toi.

ʜanpa. Tien.

ʜañarɪ. Nom propre d'une tribu qui faisait partie de la grande province d'Anti-Suyu. Aujourd'hui son territoire appartient au district d'Azuay de la province de Cuenca de la République de l'Équateur. Les hommes de cette tribu étant alors remarquables par leur valeur et leur fidélité, étaient employés pour la garde royale des Incas.

ʜaparɪy. Crier, s'écrier. — Faire du bruit.

ʜaparʜaʜay. Pousser des cris. — Demander à grands cris.

ʜara. Peau, cuir.

ʜaraywa. Tous reptiles de petites dimensions et généralement vénimeux.

ʜarʜuy. Chasser. — Abandonner, délaisser.

ʜarʜusʜa. Celui qui est chassé et qui, par suite, devient fugitif.

ʜarpamanasʜa. Sillonné. — Ridé.

ʜasa. Glace. — Gelée.

ʜasakuy. Se glacer, geler.

ʜasɪ. Oisiveté. — Quiétude. — Patience.

ʜasɪy. Etre oisif, oisiveté.

ʜatɪɟ. Suivant. — Suite.

ʜatɪy. Suivre. — Poursuivre. — Être partisan de quelqu'un. — Suivre l'exemple ou le conseil de quelqu'un. — Imiter quelqu'un.

ʜaylla. Près, auprès. — Devant.

ʜayna. Avant, auparavant.

ʜayna ꝑunʜaw. Hier.

ʜeru. Vase en terre cuite.

ʜespɪ. Les Indiens donnaient ce nom à ce que les minéralogistes appellent Quartz hyalin. Pour rendre la métaphore, nous l'avons traduit par Cristal, d'autant plus que les mêmes Indiens ont appliqué ce nom à tous les objets en verre ou en porcelaine introduits par les Espagnols.

ʜespɪy. Échapper, se sauver. — Compter sur des ressources. Quelques-uns disent ʜɪspɪy.

ʜilla. Fainéant, oisif.

ʜillʜa. Écriture. Bien que les anciens Péruviens ne connussent pas l'écriture phonétique, c'est un fait prouvé qu'ils se servaient d'hiéroglyphes pour leurs inscriptions.

ʜillʜay. Écrire. — Dessiner. — Graver. Ce mot exprime l'action de tracer, à l'aide d'un burin ou d'un pinceau, des signes idéographiques.

ʜokuɟ. Donneur, libéral, prodigue.

ʜoɦuy. S'égayer. Ce verbe s'emploie généralement quand il s'agit de banquets.

ʜoɦukuy. Se réjouir. Ce verbe s'applique surtout aux réjouissances publiques ou au moins communes à plusieurs personnes. — Festoyer.

ʜolla. Nom que les Incas donnaient à la partie méridionale de l'Empire. — Habitants de cette partie. Aujourd'hui cette région est désignée en espagnol par le mot *Collao* et les habitants sont appelés *Collas*.

ʜolla-suyu. La province du Col-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lao. Les Indiens ayant divisé leur empire en quatre grandes parties, sur la base des quatre points cardinaux, cette province était celle du Sud, et comprenait alors tout le territoire actuel de la Bolivie, et de la République Argentine ainsi que du Chili.

ĥollĥi. Argent.

ĥompi. Espèce de pagne qui servait de vêtement aux gens du commun.

ĥompiy. Donner des coups de ĥompi.

ĥonuy. Faire des feux de joie.

ĥonĥay. Oublier.

ĥonĥur. Genou.

ĥonĥurikuy ou ĥonĥurayay. S'agenouiller.

ĥontuy. Parfumer, embaumer.

ĥori. Or. — Doré.

ĥori-kitu. Voir Kitu.

ĥosa. Mari.

ĥosaĥakuy. Se trouver un mari, se marier. Mot qui n'est employé que par les femmes.

ĥoy. Donner, accorder.

ĥoya. Reine, la femme de l'Inca. Ce titre se donnait par extension aux matrones de sang royal.

ĥoyllur. Étoile. Mot communément employé comme nom propre de femme.

ĥusĥo. Cuzco. — Centre, milieu. — Nombril. C'est pour cela que la capitale de l'empire des Incas, dont la position se trouvait au centre du pays, était appelée ainsi. — Cuzcain.

ĥusĥo-Suyu. Gens du Cuzco. — guerrier du Cuzco dans le langage militaire.

ƀ.

ƀapaj. Riche, puissant, illustre : Titre, nom honorifique donné aux Incas.

ƀari. Homme, par opposition à la femme. — Viril, vaillant, courageux.

ƀaŝĥa. Apre au toucher, raboteux. — Grêlé par la petite vérole. — Scabreux, en parlant d'un chemin, de la terre.

ƀaŝhu. Sein, poitrine.

ƀaswa. Sorte de ronde que les danseurs accompagnent de refrains chantés en chœur.

ƀaway. Regarder. — Se mirer. Scruter. — Contempler. — Considérer. — Envisager. — Avoir des égards pour quelqu'un. — Aspirer.

ƀaya. Temps futur, avenir.

ƀaya-punĥaw. Après-demain. — Bientôt, dans peu.

ƀeĥi. Lisse, doux, tendre ; ne se dit qu'en parlant de la peau ou des objets en peau.

ƀeĥipra. Paupière. — Cil. — Sourcil.

ƀellay. Fer.

ƀelli. Sale. — Au fig.: Action indigne.

ƀellihay. Salir.

ƀenĥa. Sortilége. — Mauvais augure. — Ensorcelé. Dans un sens plus large : Maudit, très-malheureux.

ƀepa. Derrière. — Place vacante.

ƀepay ou ƀepariy. Rester en chemin, demeurer en arrière. — Être évincé.

ƀoruy. Décapiter. — Dans un sens plus large : Immoler, tuer.

ƀospay. Se rouler par terre. — Se vautrer.

Q.

Qaĥu. Herbe peu résistante qui flotte au vent. — Par extension : Roseau.

Qalla. Mutilé. — Blessé. — Fendillé.

Qapay. Odeur. — Parfumer.

Qapĥiy. Roussir, rôtir jusqu'au rissolé, frire. — Dans le sens moral : Dépareiller, désassortir, en parlant de choses qui frappent par leur dissemblance. — Au fig. : Se brouiller avec quelqu'un.

Qara. Rasé. — Pelé. — Nudité, nu. — Sans le sou, sans argent. — Désarmé, en parlant des soldats. — Expression de mépris équivalent à Misérable, lâche, pauvre diable.

Qaraj. Dépourvu de sentiment. — Méchant, féroce.

Qaray. Dénuder. — Peler. — Raser. Au fig. : découvrir, mettre à nu une partie du corps.

Qasuy. Frapper violemment. — Contusionner.

Qasukuy. Se maltraiter soi-même. — En parlant du cœur : Se briser, se désoler.

Qaspay. Brûler, rôtir. — Griller.

Qaytu. Fil, ficelle.

Qellu. Jaune. — Pâle.

Qepi. Petit fardeau. — Paquet. — Au fig., signifie les affiquets, les chiffons dont une personne surcharge ses vêtements.

Qepiĥaj. Toute chose qui sert à empaqueter. — Au fig. : Prison.

Qepiĥay. Faire un paquet, empaqueter. — Au fig. : Emprisonner.

Qesa. Nid.

Qesakuy. Se nicher.

Qolluy. S'éteindre. — Détruire. Ces verbes ne s'emploient qu'en parlant de la destruction ou de la disparition d'une famille avec toute sa descendance, d'une population entière. Cette destruction constituait la pénalité la plus terrible de la législation criminelle des Incas.

Qoñi. Chaud, ardent, bouillant.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Qormay. Tomber; s'applique spécialement à une chute morale ou à l'action de tomber dans un piége.

Qosñi. Fumée.

Qosñiy. Fumer, faire de la fumée. — Par extension : Incendier.

K.

Kanɦay. Éclairer. — Allumer. — Briller. — Lumière.

Kanti. Fuseau, quand il est encore garni de sa fusée.

Karaj. Démangé, démangeant. — Endolori. — Cuisant. — Dans le sens moral : Très-triste, plein d'angoisse.

Karay. Piquer. — Démanger. — Dans le sens moral : Compâtir.

Kaspi. Pal, pieu.

Killimsa. Charbon. — Noir foncé.

Kiri. Blessure, blessé. — Torture, torturé, meurtri. — Châtiment. Par extension : La peine capitale.

Kiriy. Blesser. — Maltraiter. — Tuer, en parlant du dernier supplice.

Kita. Déserteur, fugitif; ne se dit généralement que des hommes qui s'enfuient dans les forêts ou des animaux domestiques qui deviennent sauvages.

Kiti. Les alentours, les environs. — Tout endroit déterminé et connu de l'interlocuteur.

Kuɦi. Rapide, rapidement. — Léger.

Kuɦikuy. Marcher légèrement; s'applique à une personne qui, n'ayant pas de soucis, marche d'un pas dégagé.

Kuɦu. Coin. — Dans un sens plus large : Endroit caché.

Kumuy. Se courber. — Baisser la tête. — Obéir.

Kumpa. Bloc de pierre ou de rocher détaché de la montagne.

Kuyuy. Tordre.

Kuyɦi. Iris, arc-en-ciel.

Ɦ.

Ɦaki. Pied. — Jambe.

Ɦahra. Maison de campagne, maison rustique avec le terrain adjacent. — Ferme.

Ɦajnay. Charger, faire porter une charge, un poids. — Lier les bras et les pieds, mettre des menottes.

Ɦallatan. Sueur froide, frisson. Se dit surtout des sueurs de l'agonie.

Ɦanɪn. Valeur, prix. — Juste, équitable. — Justice.

Ɦanɦa. Nom d'une tribu très-belliqueuse, qui, après la conquête des Incas, fit partie de la grande province d'Anti-Suyu.

Ɦara. Nom d'un prince que l'on compte au nombre des descendants de l'empereur Yahuar-Huaccac.

Ɦaski. Messager. Le système des postes chez les Indiens au moyen de messagers était si bien organisé que les quipos et la correspondance orale, ou les ordres donnés de vive voix, se transmettaient avec une grande rapidité.

Ɦaskiy. Recevoir. — Obtenir. — Prendre possession d'un emploi.

Ɦawpi. Centre. — Milieu. — Entre, au milieu, parmi.

Ɦay. Cela, celui-là, celle-là, ceux-là, celles-là.

Ɦayamuy. Arriver ici.

Ɦayanta. Chayanta : province de la Bolivie, située au sud de Cochabamba.

Ɦayay. Arriver. — Atteindre un but, arriver à être ce qu'on désire.

Ɦay-kaskanpi. Dans une circonstance, dans une entreprise donnée. — Sur-le-champ.

Ɦayllarajmi. A peine. — Presque dans ce moment.

Ɦaypaɦa. Dans ce cas, dans cette occasion. — Malgré tout. — Puisque.

Ɦaypas. Malgré. — Quoiqu'il en soit.

Ɦaypi. En, dans, dedans. — Au fond de. — Là, dans cet endroit-là. — Sur-le-champ.

Ɦayraj. Alors. — En ce cas.

Ɦayri. Formule interrogative qui se place toujours à la fin d'un mot ou d'une phrase, et qui équivaut à la formule française *Est-ce que?* Cette formule est quelquefois synonyme du suffixe ɦu.

Ɦeɦa. Vrai, vérité. — Certitude.

Ɦejnipakuy. S'ennuyer. — Détester, avoir en horreur.

Ɦejniy. Haïr, détester.

Ɦimpa. Le côté, la rive opposée.

Ɦinkariy. Se perdre. — S'enfuir.

Ɦinkay. Perdre. — Se perdre, disparaitre.

Ɦiri. Froidure, froid.

Ɦita. Agneau. Les Indiens donnent ce nom à tous les petits des quadrupèdes, spécialement à ceux du lama, de la vigogne et du guanaco, qu'ils entretiennent par plaisir dans leurs maisons. De même que les Espagnols ont donné à ces petits animaux le nom de CORDERO, nous leur avons donné en français le nom d'*agneau*.

Ɦuku. Espèce de bonnet militaire que les chefs portaient en signe de commandement; comme il était surmonté de plumes, on peut le rendre par panache.

Ɦuɦɦa. Cheveu, chevelure.

Ɦuɦɦu. Secousse. — Accès de fièvre tierce.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ʞunka. Dix, dizaine, dixième.

Ʞupa. Queue.

Ʞurakuy. Oser. — Se hasarder. — Tenir tête a quelqu'un. — Affronter.

Ʞuray. Poser, mettre, placer. — Destiner.

Ʞuri. Fils.

H.

Hahay. Cela, celui-là.

Haɦay. Becqueter. — Pincer, piquer.

Haɦikuy. Se secouer. — S'ébranler.

Hayna. Ainsi, de cette manière.

Hika. Beaucoup. — Tant.

ɦ.

ɦaki. Sec.

ɦakiɲiy. Sécher.

ɦakisɦa. Altéré, qui a soif. — Séché.

ɦaɟwa. Bruit.

ɦampi. Espèce de hache et de pique tout à la fois, dont le manche en bois et quelquefois en or avait un peu plus d'un mètre et demi de longueur, et se terminait par une pointe aigue précédée d'une hachette. C'était une arme d'honneur que le roi n'accordait qu'aux seuls chefs de la noblesse quand on les armait solennellement pour la guerre.

ɦapra. Feuillage épais, feuille, branche.

ɦara-muray. Charamuraï: terres situées entre Tambo et Tinquequero, à peu près à une demi-lieue de distance de ce dernier endroit. Tous les habitants d'Urubamba connaissent le nom et les terres en question.

ɦaska. Ébouriffé, hérissé. — Frisé. — Terne, pâle, appliqué aux astres.

ɦaskallikuy. S'ébouriffer, se dresser, en parlant des cheveux.

ɦawar. Corde tressée généralement de chanvre. Il y en a aussi en crins ou en soies de porc. Métaphoriquement et par mépris, on donne dans le drame ce nom au ʟawtu. Le mot ɦawar est très-usité au Cuzco.

ɦaway. Traire. — Au fig.: Opprimer, dans le sens d'exploiter.

ɦeɟtay. Casser une chose avec violence. — Partager.

ɦillu. Noir foncé.

ɦimlliy. Clin d'œil. — Au fig.: Vite, rapide comme l'éclair.

ɦin. Néant, rien. — Silence, silence profond. — Au fig.: Obscurité, ténèbres.

ɦinɲiɟ. Solitaire. — Silencieux.

ɦinpuy. Calmer, apaiser, en parlant des mouvements violents de l'âme ou de la nature.

ɦiphiy. Scintiller. — Faire des éclairs. — Briller, resplendir.

ɦiraw. Temps sec. — Printemps.

ɦirway. Exprimer, presser, tordre quelque chose de mouillé pour en exprimer le liquide.

ɦisi. Soir, soirée.

ɦiwiy. Siffler. — Bruire, en parlant du vent dans les forêts.

ɦullunku. Stalactite. — Glaçons effilés qui, en hiver, restent suspendus dans toutes les chutes d'eau sous forme de stalactites.

ɦuma. Distillé. — Clair, limpide. — En parlant du ciel: Sans ombre, sans nuage.

ɦunɦu. Sauvage, cruel, implacable. Nom donné à une tribu de sauvages, qui se trouve aujourd'hui dans le voisinage de la province de la Convention.

ɦuñuyay. Se contracter par la sécheresse. — Se rider. — Maigrir. Se froncer. — Au fig.: Devenir fin.

ɦusaɟ. Vide.

ɦusay. Vider les lieux, quitter la ville.

ɦuti. Fusée, fil autour du fuseau.

H.

Ha! Exclamation de tendresse, d'admiration.

Haku. Interjection que l'on emploie pour se mettre en marche: on peut la rendre par: Allons!

Hallpa. Terre végétale.

Hamuy. Venir. — Arriver, advenir, survenir. — Se rendre.

Hampi. Remède, médecine.

Hampiy. Guérir. — Donner des remèdes. — Soigner un malade. — Écurer la vaisselle neuve. — Empoisonner les flèches.

Hampuy. Venir; ne s'emploie que quand la venue d'une personne est exigée par les circonstances.

Hanaɟ. Les dehors d'un endroit. — Étranger.

Hanan. Haut. — Partie supérieure. — Chose principale.

Hanan-suyu. Haut pays, région élevée. Nom que les Incas donnaient à la grande province du Cuzco, qui était la tête de leur empire. C'était moins à raison de l'altitude de cette région qu'à cause de son importance dans l'empire qu'elle était ainsi appelée.

Hanqu. Nom propre de personne, encore très-usité au Cuzco.

Hanqu-Wayllu. Nom patronymique d'une grande famille.

Hanka. Boiteux. — Au fig.: Poltron, lâche, incapable.

Hapiy. Saisir. — Prendre. —

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cueillir. — Garder. — Tenir. — Faire prisonnier.

Harawı. *Yarawi*. Mélodie sur un rhythme très-triste, que chantent les Indiens. — Les paroles chantées sur cette mélodie.

Harkay. Arrêter. — Empêcher. — Décourager. — Ramener.

Harpa. Giron ; la place qu'occupe une personne assise sur les genoux d'une autre. — Au fig.: Foyer, intimité.

Hatarıy. Se mettre debout. — Se lever. — Se soulever, s'insurger.

Hatun. Grand.

Hatun-ĥoĥa. Grande lagune. Expression qui s'applique aux grandes fêtes que les Indiens célébraient en l'honneur de l'Inca Wira-ĥoĥa, dont le nom, qui signifie littéralement *Lagune de suif*, lui avait été donné à cause de la blancheur de sa peau. Son palais était bâti sur pilotis dans une lagune, et c'est là que la fête avait lieu. Aujourd'hui, le palais ayant été détruit par les Espagnols, on a élevé sur ses fondements la magnifique cathédrale du Cuzco.

Hatun-punku. Porte principale, la grande porte.

Hatun-wası. Palais, hôtel.

Hatun-Yaya. Pontife Suprême. — Vénérable père.

Hawa. Hors, dehors.

Hayka. Combien.

Haykaj. Quand.—Depuis quand ?

Haytay. Donner des coups de pied, des ruades.

Hayway. Donner quelque chose en allongeant la main.

Herqı. Jeune personne, en parlant de gens vulgaires.

Hikıy. Avoir le hoquet. — Par extension : Sangloter.

Hihay. Verser. — Jeter de l'eau avec violence.

Hillu. Friandise. — Appât.

Hina. Ainsi, ainsi que : placé après le substantif, équivaut à *Comme*. Ex. : ĥarı hina, *comme un héros*.

Hinantın. Entier, entièrement. — Partout. — Tout entier. — Tous. Dans plusieurs cas, synonyme de llipı. Ainsi : llipı runa ou hinantın runa, *tous les hommes*.

Hiwaya. Bloc de pierre que l'on emploie généralement pour les fondements.

Hohararıy. Lever, élever, relever, soulever. — Arborer. — Construire.

Horĥuy. Oter. — Enlever. — Tirer d'une position inférieure. — Faire sortir d'embarras. — Humilier quelqu'un en lui reprochant les services rendus. — Presser quelqu'un pour qu'il se décide à prendre un parti.

Huh. Un. — Autre, nouveau.

Huĥkamallaña. Phrase adverbiale équivalant à *une bonne fois, une fois pour toutes*.

Hukuĥa. Souris : rongeur indigène : *Ucucha Hesperomys*. Aujourd'hui, ce mot s'applique aussi aux rats.

Huĥa. Péché. — Faute. — Crime.

Humpı. Sueur, transpiration.

Humpıy. Suer, transpirer.

Hunta. Plein.

Huntasĥa. Comblé. — Enseveli.

Huntay. Combler. — Remplir. — Exécuter, accomplir tous les ordres reçus.

Huñu-huñu. Très-nombreux. — Par masses.

Huñuy. Réunir, joindre. — Ramener.

Huñukuy. S'assembler.

L.

Layĥa. Sorcier. — Devin. — Ensorcelé, victime de quelque maléfice ou de quelque sort.

Lerqu. Froncement de sourcils, regard de travers.

ll.

llakı. Malheur, tristesse. — Peine. — Peiné, désolé. — Pâle, terne.

llakıpaĥa. Désespéré, désolé.

llakıy. Peiner. — Souffrir. — Compâtir.

llajlla. Faible, débile.

llajta. Pays. — Nation, peuple. — Ville.

llama. Lama : ruminant servant d'ordinaire comme bête de somme dans les pays Trans-Andins. *Auchenia Lama*. Dans les sacrifices au Soleil, ces animaux servaient de victimes.

llampu. Doux au toucher. — Tendre. — Poli, lisse. — Doux, bienveillant, en parlant du caractère.

llantu. Ombre. — Au fig. : Protection, abri.

llantuy. Ombrager. Dans un sens plus large : Protéger, donner appui.

llanta. Tronc. — Bois. — Centre d'une chose.

llapa. Tout. Mot qui, généralement, ne sert que pour les choses qui se comptent.

llapa-llapa. Tous, sans exception, tout le monde.

llatan. Nu. Au fig. : Très-pauvre.

llawtu. Tresse, formée de fils de couleurs différentes, ayant presque un doigt de largeur, que les Indiens enroulaient trois à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

quatre fois autour de leur tête, en en faisant une sorte de guirlande. La couleur rouge, comme signe d'autorité, y dominait. On peut rendre le mot par : Couronne, diadème.

ɭLika. Pellicule. — Toile très-mince. — Voile. — Filet, résille.

ɭLikay. Voiler. — Prendre dans les filets. — Au fig. : Se laisser séduire, être fasciné.

ɭLikɪy. Déchirer. — Écarteler.

ɭLimpay. Déborder.

ɭLipɪ. Tout, tous.

ɭLipɪ-ɭlipɪ. *Voir* ɭLapa-ɭlapa.

ɭLirpu. Prunelle de l'œil, pupille.

ɭLoɟlla. Courant d'eau qui tombe ou qui jaillit, cascade, jet d'eau.

ɭLoɟllarɪy. Tomber, en parlant d'un courant d'eau. — Jaillir. — Au fig. : Courir comme un torrent impétueux.

ɭLoɟllay. Couler, en parlant de l'eau. — Verser.

ɭLoɟsɪy. Sortir. — S'en aller. — Surgir, sortir pour affronter le danger. — Paraître. — Dans une acception plus large : Être produit, se produire.

ɭLoɟsimuy. Sortir d'un endroit pour se rendre chez la personne qui parle. — Venir.

ɭLullu. Tendre, mou. — Mûr. — Flexible. — Vert, en parlant des plantes.

ɭLumpa. Poli, généralement en parlant des métaux.

ɭLuku. Châtiment en usage chez les Indiens, qui consistait en un filet de cuir où le criminel, au moment de satisfaire quelque besoin naturel, se trouvait enveloppé des épaules aux cuisses.

ɭLukuy. Garrotter. — Mettre dans le ɭLuku.

ɭLullay. Mentir. — Séduire par ruse. — Ramener par la douceur. — Tromper.

ɭLulluy. Aimer tendrement, chérir. — Caresser. — Dorloter, gâter un enfant.

ɭLumpaɟ. Chose qui glisse derrière une autre.

ɭLumpay. Se glisser derrière quelque chose.

ɭLutay, Murer, boucher une ouverture. — Par extension : Élever des remparts.

M.

Makɪ. Main. — Bras.

Mahana. Arme. — Armée. — Massue, faite généralement d'un bloc de bois dégrossi. Il y en avait aussi en métal, quelquefois en or, selon le rang du chef qui la portait.

Mahanakuy. Combattre, se battre. Dans un sens plus large : Employer la ruse, trahir.

Mahay. Maltraiter, heurter, contusionner.

Mahay. Se soûler, s'enivrer.

Mahu. Vieillard. — Vieux, en parlant des animaux.

Mahɪy. Laver, spécialement en parlant de la figure, débarbouiller. — Au fig. : Effacer, enlever les tâches. — Venger.

Mama. Mère. — Épithète honorifique que l'on donnait aux matrones et principalement aux supérieures des Vierges d'Élite. Ce mot est parfaitement quechua, malgré son analogie avec le grec d'où viennent *maman* et autres mots semblables de nos langues modernes.

Mana. Non. Négation qui ne s'emploie pas avec l'impératif.

Manapunɪ. — En aucune manière, au grand jamais.

Manataɟ. Non plus.

Manu. Dette.

Manhahɪy. Intimider.

Manharɪy. S'effrayer. — Avoir peur.

Manhay. Craindre. — Redouter. — Avoir du respect. — Peur, crainte.

Mañay. Demander, prier d'accorder. — Mendier.

Masqay. Chercher. — Suivre les traces, courir après quelqu'un.

Mastarikuy. S'étendre. — Se déplier. — S'épancher, en parlant de l'eau.

Mastay. Étendre, allonger. — Au fig. : Expliquer, développer.

Matɪ. Front. Par extension : Le devant de toute chose.

Matɪy. Ajuster. — Serrer. — Presser, comprimer. — Étouffer.

May. Où. Ne s'emploie généralement que dans l'interrogation.

Mayhika. Combien. Ne s'emploie que dans l'interrogation ou dans l'exclamation.

Maymanta. D'où donc ? — Comment se fait-il ?

Maypahas. Toutefois. — N'importe.

Miqɪy. Repas. — Manger. — Dîner. — Nourriture. — Mets.

Miha. Avare.

Millay. Se dégoûter d'une chose, avoir de la répugnance. — Mépriser. — Très-laid, horrible. — Ignoble. — Innombrable. — Trop.

Millay-millay. A l'excès.

Millpuy. Dévorer, avaler, engloutir. — Cacher un secret.

Miray. Pulluler, se propager, se disséminer, se multiplier grandement.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Misâ. Deux couleurs qui s'entremêlent, plus généralement en parlant des étoffes.

Misɪ. Espèce de chat indigène. Ce mot s'applique aujourd'hui aux chats importés de Castille.

Miskɪ. Miel. — Sucré. — Adouci.

Miskɪy. Être sucré. — Dulcifier, adoucir.

Mituy. Ressortir par contraste.

Mitkay. Trébucher, chanceler. — Au fig. : Commencer à sortir de la voie du bien, tomber. — Au fig. : Avoir à lutter, à combattre.

Mita. Fois. — Période de temps divisée par intervalles égaux. — Époque. — Terme.

Miyu. Herbe vénéneuse. Les Indiens l'employaient principalement pour empoisonner leurs flèches. *Strychnos Castelnacana*. — Dans une acception plus large : Poison. — Au fig. : Disgrâce, malheur.

Mosuȷ. Neuf, nouveau.

Moshuy. Rêve, délire.

Moshukuy. Rêver. — Délirer.

Muya. Jardin, verger.

Muñuy. Souffrir un châtiment. — Peiner. — Être dans les angoisses.

Muñuñɪy. Châtier cruellement, torturer.

Muñay. Baiser, embrasser. — Au fig. : Avoir grand respect pour une personne.

Mullpa. Affaibli, qui manque de force. — Vermoulu, usé.

Munakuȷ. Amant, amoureux.

Munakusha. Chéri, bien-aimé. — Adoré. — Désiré ardemment.

Munay. Aimer. — Vouloir, désirer, aspirer à. — Avoir besoin. — Amour. — Charmant, joli, ravissant.

Munay-munay. Aimable. — Doux, doucement. — Joliment.

Munaysapa. Épris d'amour, amoureux.

Murɴ. Chose de couleurs variées. — Émail. — Mosaïque. — Tacheté : En parlant des chevaux. — S'applique également à la petite vérole et aux visages grêlés.

Muspa-muspa. Follement. — Délirant.

Muspay. Délirer, rêver. — Être fou d'amour.

Muyurɪy. Tourner, retourner, tournoyer.

Muyuy. Tourner sur soi-même. — Faire un tour, une excursion, une promenade. — Retourner, revenir.

N.

Nanaȷ. Ce qui cause de la douleur, douloureux. — En grande quantité. — Trop. — A l'excès.

Nanay. Faire mal, causer de la douleur.

Nina. Feu. — Bûcher. — Braise.

Ñ.

Ña, ñan. Déjà.

Ñakay. Maudire. — Dire anathème.

Ñaba. Naguère, il y a un instant, récemment.

Ñakarɪy. Souffrir de longs tourments.

Ñakay. A peine, à grand'peine. — Au prix de sacrifices.

Ñaȷhay. Peigner.

Ñan. Chemin, voie, rue.

Ñaña. Sœur, par rapport à une autre sœur.

Ñaraȷ. Tantôt, déjà. Ce mot ne s'emploie que comme conjonction.

Ñawɪ. Œil. — Vue.

Ñawɦɪ. Côté. — Dans un sens plus large : Tous objets qui nous entourent ; personnes de notre intimité. — Foyer. — En parlant d'un roi : Sa Cour.

Ñawparɪy. Aller, marcher en avant.

Ñawpaȷ. Avant. — Celui qui devance.

Ñawpaȷ-ñawpaȷ. En avant. — A l'avant-garde.

Ñawpay. Devancer, anticiper, hâter. — Aller en avant ou à l'avant-garde.

Ñɪy. Dire. — Aviser. — Ordonner amicalement. — Conseiller. — Appeler.

Ñi. Non, ne, ni, aucun.

Ñitɪy. Presser. — Écraser sous le poids.

Ñiway. Me dire, m'aviser, me conseiller. — M'appeler.

Ñoka. Je, moi.

Ñuñɲu. Fleur visqueuse dont la couleur est rouge de sang, la forme très-effilée, longue de 5 à 6 centimètres.

Ñuñɲu. Ame farineuse des grains. — L'intérieur de toute chose. — Pollen, dans les fleurs. — Doux, tendre. — Triste, en parlant du chant.

Ñusta. Princesse. Titre que l'on donnait non-seulement à la fille du roi, mais à toutes les jeunes filles de sang royal.

P.

Pakay. Cacher. — Couvrir. — Receler.

Paɦarɪn. Demain.

Paɦarɪy. Commencer à faire jour, poindre. — Se réveiller. — Au fig. : Devenir, se trouver élevé ou abaissé par un coup du sort.

Paɦar-paɦar. Au point du jour, à l'aube.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Paña. Univers, monde, terre. — Employé comme suffixe, équivaut à : jusqu'à, au point de.

Pañakamaȷ. Nom que les Incas donnaient à l'Être suprême, littéralement : L'ordonnateur et le maître de l'univers.

Pañakuṭiȷ. Nom du neuvième empereur des Incas.

Pañah. Cent, centaine.

Pañapas. Dans ce cas. — Puisque.

Pañar. Pachar. Propriété rurale dans la province d'Urubamba.

Pahmıy. Briser, casser en deux. Au sens moral : briser le cœur, désoler. Il y a quelques personnes qui prononcent Rahmıy, avec l'initiale aspirée.

Paȷta. Peut-être, qui sait?

Pana. Sœur, par rapport à son frère.

Panay. Peiner. — Souffrir.

Pantay. Se méprendre. — Se tromper. — S'égarer. — Confondre une chose avec une autre.

Pantu. Fleur rouge très-estimée des Indiens qui la regardent comme l'emblême de la tendresse. *Lassiandra Fontanesiana*. — Terme de caresse.

Parahay. Blancheur, blanc ; s'applique principalement à une espèce de maïs très-blanc que produit le Cuzco, et dont les grains sont très-gros.

Paray. Pleuvoir, tomber de la pluie.

Paskarıy. Développer. — Dérouler, étendre. — Expliquer.

Paskay. Délier. — Défaire. — Au fig. : Expliquer, éclaircir, débrouiller, démêler.

Pata. Lieu élevé, hauteur. — Marche d'escalier.

Pay. Lui, il, elle.

Paya. Vieille. Ne s'applique qu'aux êtres animés.

Pırha. Mur, muraille.

Pıshu. Oiseau.

Pi. Quelqu'un. — Qui. S'emploie le plus souvent dans les interrogations.

Pikı. Espèce de puce particulière au pays, qui se loge sous l'épiderme, en y formant une sorte de poche où elle dépose ses œufs ; elle se cache, de préférence, sous les ongles des orteils. *Pulex penetrans*.

Piñay. Nettoyer. — Balayer. — Essuyer. — Détruire, en parlant des insectes.

Pimaypas. Mot composé de Pi, *qui*, May, *où*, et de la désinence Pas, équivalant à *encore*, et qu'on pourrait rendre par *quiconque ;* mais comme le mot quechua s'emploie aussi comme sujet d'une proposition absolue, nous l'avons rendu dans le drame par le pronom indéterminé : *on*.

Piñı. Grains de chapelet. — Perles d'un collier. — Verroterie.

Pisı. Peu. Se dit généralement des choses qu'on mesure.

Pisısonkı. Mot composé de Pisı, *peu*, et Sonkı, *cœur :* Celui qui a peu de cœur, lâche, peureux.

Pisıy. Être insuffisant. — Manquer.

Pisipay. Manquer de force, défaillir, s'épuiser. — Périr, gésir. — S'amoindrir. — Regretter l'absence d'une personne.

Pitu. Couple. Ne s'applique qu'aux personnes et, par exception, à la colombe qui est un emblême d'amour. — Chacune des personnes qui forment le couple. Sous ce rapport, il équivaut à conjoint, camarade, compagne, ami, etc. — Mélange de choses liquides ou farineuses.

Poȷhıy. Quelques personnes disent aussi : Poȷhıy. — Tomber ou lancer en masse. — Déborder en faisant irruption.

Puma. Lion indigène. *Felis concolor*.

Pupay. Engluer. — Prendre dans un piége.

Puka. Rouge. — Rougi.

Pukara. Fort, forteresse.

Pukaray. Fortifier, se fortifier. — Devenir puissant.

Puñuy. Rester, être de reste. — Laisser un reste, un excédant.

Puhyu. Courant d'eau. — Plus spécialement se dit d'une source.

Pullhanha. Bouclier. — Écu. — Dans un sens plus large : Toute armure défensive.

Puna. Collines arides et ouvertes à tous les vents.

Punku. Porte. — Entrée, sortie.

Puñuy. Dormir. — S'endormir. — Passer la nuit.

Puñuna. Lit.

Purıȷ. Celui qui se promène. — Passant.

Purıy. Marcher. — Aller. — Partir.

Purirıy. S'avancer. — Se répandre. — Se propager. — S'épanouir.

Puriskay. Être marchant, en marche. — S'accroître, s'augmenter graduellement.

Pusaȷ. Huit. — Celui qui conduit, conducteur.

Pusay. Conduire, mener, emmener. — Guider. — Enlever quelqu'un pour le cacher. — Éloigner.

Pututu. Trompette guerrière faite d'une conque marine.

Puytu. Puits. — Au fig. : Abîme.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

P.

Rarararay. Pleuvoir à verse. — Au fig., se dit de l'eau qui jaillit avec violence.

Rarı. Transparent, appliqué à une étoffe. — Au sens moral : Clair, intelligible.

Raskarıy. Donner des éclaircissements.

Raskay. Entr'ouvrir. Se dit quelquefois de la bouche quand on parle entre les dents.

Raskiska. Qualificatif que l'on donne aux choses qui s'entr'ouvrent ou s'éraillent par le fait de la sécheresse. En parlant des lèvres : Flétries, desséchées.

Rawarıy. S'en aller rapidement, s'envoler.

Raway. Courir. — Accourir. — Secourir.

Riña. Fâché. — Colère. — Dans le langage amoureux : Ingrat.

Riñakuy. Se fâcher. — Se mettre en colère.

Riñahıy. Fâcher quelqu'un.

Riska. Cinq, cinquième, quintuple.

Rosuko. Écume.

Rukuy. Souffler. — Appliqué aux instruments à vent : Jouer.

Ruru. Plume, plumage.

Rurum. Lieu dépourvu de constructions, comme une place publique, ou d'habitants et de végétation, comme le désert. — Adjectivement : Désert, solitaire, vide; et au fig. : Cruel, sauvage, indomptable.

Rutı. Affliction, angoisse.

Rutıy. Bouillir. — Au fig. : S'affliger.

Ruyu. Nue, nuage. — Brume, brouillard. — Bruine.

Ruyuy. Se couvrir, en parlant du ciel. — Faire du brouillard, bruiner. — Au fig. : Pleurer, être chagrin.

P.

Rakıy. Casser, briser.

Raña. Habit, vêtement. — Parure.

Rañallıy. Vêtir, revêtir.

Rampay. Enterrer, ensevelir. — Au fig. : Éteindre.

Ranka. Feuilles qui enveloppent l'épi du maïs.

Rasña. *Jeune fille.* Ce mot ne s'applique qu'aux femmes de la plèbe.

Renkay. Honte, honteux. — Au fig. : Supplice.

Rinkullu. Fifre.

Riskaka. Oiseau plus petit que la colombe, d'un noir cendré avec des cils blancs, le bec recourbé et jaunâtre, la poitrine et les tarses blancs. *Coccoborus torridus.*

Ritay. Sauter. — Décocher.

Rituy. Rompre, en parlant des cordes. — Arracher. — Expirer.

Ronku. Crevasse, ravin. — Abîme.

Ruku. Plat, plateau, assiette.

Ruñukay. Finir, terminer. — Expirer. — S'éteindre. — Mourir.

Runñaw. Jour, journée.

Runñaw-runñaw. Tous les jours, de jour en jour, au jour le jour.

Ruñu. Cruche, aiguière.

R.

Rakıy. Distribuer, répartir. — Partager.

Rajray. Fendre. — Fêler.

Rankı-rankı. Locution adverbiale qui s'applique à toute chose qui tombe lentement et plus ordinairement à la tombée de la nuit. Au Cuzco, on l'applique aussi, mais rarement, au crépuscule du matin; ce qui me semble un néologisme. — En chancelant. — En dégringolant.

Rankıy. Chanceler. — Tomber lentement.

Rankuy. Entraver. — Enlacer. — Au fig. : Embrouiller.

Ranku-ranku. Entassé en grande quantité. — En masse.

Rankuy. Serrer, étreindre. — Entasser.

Rantı. Substitution. — Remplacement. — Le remplaçant ou le suppléant.

Rapı. Branche, rameau. — Feuille.

Rapra. Aile. — Au fig., s'emploie pour *feuillage.*

Rawraj. Brûlant. Au fig. : Rouge, vermeil.

Rawray. Brûler. — Cuire, démanger. — Éprouver de la cuisson. — Accentuer, faire ressortir.

Rayku. Pour. — Parce que. — C'est pour cela. Ce mot s'emploie presque toujours comme suffixe.

Raykuy. Entrer. Moins usité que yaykuy, haykuy et waykuy, qui s'emploient indistinctement au Cuzco.

Raymı. Grande fête en l'honneur du Dieu-Soleil, que l'on célébrait à l'occasion du solstice hiémal. Ce solstice ayant lieu en décembre, le mot servit aussi à désigner ce mois. Sa véritable signification est : *Danses publiques.*

Rejsikuy. Se reconnaître. — Se réclamer de quelqu'un. — Prétendre être uni à lui.

Rejsıy. Connaître, reconnaître.

Rıy. Aller.

Rikupakuy. Voir une chose en lui donnant une importance excessive. — Se hâter plus qu'il n'est nécessaire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Rikuy. Voir. — Prendre garde. — Considérer. — Songer.

Riqurıy. Apparaître.

Rihhay. Ressembler. — Paraître. — Se faire reconnaître par suite de ressemblance.

Rihra. Épaule. Dos. — La partie supérieure du bras. — Au fig., on l'emploie quelquefois pour *aile*.

Rimarıy. Dire une chose importante, avouer quelque chose.

Rimaj. Celui qui parle. Interlocuteur, personnage.

Rimapayay. Répéter. — Se répéter. — Parler trop. — Rabâcher.

Rimay. Parler. — Dire. — Crier haut, dans le sens de se vanter. — Aborder quelqu'un.

Rinrı. Oreille. — Ouïe.

Ripuy. S'en aller. — Partir.

Rirpu. Miroir. Chez les Indiens, les miroirs étaient de métal poli.

Ritı. Neige. — Blanc.

Rukana. Doigt.

Rumı. Pierre. — Adjectivement : Dur, idiot, imbécile. Ex. : Rumı sonḳo, *cœur dur ;* rumı-uma, *tête sans cervelle.*

Rumı-haḳa. Muet comme une roche, à l'instar d'une roche.

Rumı-Ñawı. Œil-de-Pierre : Nom propre de personne.

Runa. Homme, en comprenant les deux sexes. — Humanité. — Soldat. — Armée. — Homme de la plèbe. — Gens. — Naturel d'un pays ; c'est ce dernier sens que les Espagnols ont rendu par : *Indien.*

Runtu. Œuf. — Au fig. : Blanc.

Rupay. Chauffer, échauffer, réchauffer. — Soleil, pris pour la chaleur de cet astre. — Brûler, embraser.

Ruray. Faire.

Ruru. Pépin. — Rognon, rein d'un animal. — Semence. — Grain de chapelet. — Chacun des nœuds du quipo et de toute corde nouée en forme de chapelet. — Globe de l'œil.

Rurıy. Fructifier. — Produire. Au fig. : Tramer, mûrir un projet hostile.

S.

Saḥıy. Laisser, délaisser. — Abandonner. — Léguer.

Saȷra. Diable, démon. — Diabolique. — Méchant.

Saȷsa. Frisé, ébouriffé. — Scabreux. — Terrain très-accidenté.

Saȷsaywaman. Ce mot composé qui signifie faucon ébouriffé, est le nom de la montagne qui domine la ville du Cuzco du côté nord.

Salla. Nom propre de femme, qu'on emploie encore.

Samarıy. Se reposer, se délasser.

Samay. Respirer. — Reposer. — Haleine, souffle. — Vigueur.

Samı. Joie, plaisir. — Bonheur, félicité. — Heureux. — En parlant de choses inanimées, Sami indique comme adjectif, que la qualité qui distingue ces choses, est à un degré éminent.

Samıy. Aduler, flatter. — Suborner, séduire.

Sansay. Brûler, flamber, enflammer.

Sapa. Chaque, chacun. — Tous : Ce mot équivaut au mot anglais *every* dans certaines locutions. Ex. : Sapa wata *every year*, tous les ans. — Unique, seul. Ce mot, au temps de l'Empire, était un qualificatif honorifique donné aux Incas : Sapa Inca, *unique Seigneur.*

Sapa-sapa. L'un après l'autre, en file.

Sapanmanta. Sans rival, incomparable, le seul pour faire une chose.

Sapay. Moi seul.

Sapı. Racine. — Origine, principe. — Au fig. : Pied.

Sara. Maïs. — Céréale originaire de l'Amérique. *Zea Mais.*

Sayana. Lieu où l'on s'arrête, halte.

Sayarıy. Se lever. — S'élever. — Se placer haut. S'emploie, surtout au sens moral, pour monter à une position plus haute.

Sayay. Se tenir debout. — Occuper une position à bon droit. — S'opposer, résister, tenir tête.

Saykuy. Fatigue. — Se fatiguer, se lasser.

Seqıy. Démembrer avec violence, mettre en pièces. — Arracher. — Au fig. : Écrire largement et nettement en moulant les signes.

Sequy. Étrangler. — Étouffer. — Pendre. — Dans un sens plus large : Tuer.

Seȷñıy. Défaire. — Déranger. — Répandre.

Seȷray. Mettre en déroute. — Réduire.

Sıhay. Monter. — Gravir. — Au fig. : Prospérer.

Sınḥa. Nez. — Odorat.

Sikı. Anus. — Au fig. : Fond, intérieur d'une chose. — Cœur, âme. — C'est dans ce dernier sens que ce mot ajouté comme suffixe à un substantif, indique qu'une personne se laisse entraîner à quelque chose par habitude. Ex. : Puḥllay, *jeu ;* Puḥllay-sikı, joueur par habitude, joueur effréné.

Sihlla. Jolie fleur bleue, qu'on pourrait appeler la violette des Indiens, et dont le nom se donne à toute fille jeune et jolie, et s'appliquait spécialement aux filles d'hon-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

neur de la Cour. Ainsi employé, ce mot n'a pas d'équivalent dans nos langues.

Sillu. Ongle.

Simpay. Tresser, natter.

Sipas. Fille nubile. — Vierge, jeune fille.

Sipi. Anneau, bague, bracelet, collier.

Sipiǰ. Celui qui tue, meurtrier.

Sipiy. Pendre. — Étrangler. — Tuer. — Massacrer.

Sisay. Fourmiller, foisonner. — Au fig. : Se multiplier infiniment.

Sispan-sispan. Qui n'en peut plus, au point de manquer de force ou de patience. — Sur le point de déborder.

Sispay. Toucher à la fin. Ne se dit généralement qu'en parlant d'un travail fatigant ou d'un long voyage. Ce verbe s'applique aussi à l'eau qui déborde.

Soǰya. Endroit boisé. — Dans un sens plus large : Abri, séjour.

Sonĥu. Cœur. — Intérieur. — Centre de toute chose.

Sikiy. Arracher, tirer avec violence. — Attirer, fasciner. Au fig. : Dépasser.

Simi. Bouche. — Langage, idiome. — Voix. — Mot. — Nouvelle. — Secret. — Comme suffixe, il fait d'un nombre cardinal un nombre ordinal. Ex. : Iskay, *deux*, Iskay-simi, *deuxième*.

Sinĥi. Tant, trop.

Suĥuy. Se trainer, se glisser.

Sulla. Douleur, peine, souffrance. — Larme. — Rosée.

Sullay. Souffrir, languir du mal d'amour. — Sangloter.

Sullun. — Dans le sens général s'applique à toute personne morte par suite de mauvais traitements, mais plus habituellement aux fœtus avortés.

Sullka. Mineur. — Cadet.

Sumaǰ. Beauté. — Beau. — Joli, mignon. — Charmant.

Supay. Diable. — Homme méchant, rusé.

Suruy. Trainer par terre, pendre jusqu'à terre, se dit généralement des longues robes, de la queue de certains animaux, etc. — S'écouler lentement. — Tomber goutte à goutte.

Suti. Nom. — Mot.

Suti. Clarté. — Éclat. — Vérité. — Clair. — Brillant. — Vrai. — Facile à comprendre.

Sutuy. Tomber goutte à goutte. — Filtrer, distiller. — Couler.

Suyay. Attendre. — Espérer.

Suyu. Nation, province. — Contrée, région, pays. — Endroit, lieu. — Confins. — Habitant d'un lieu. — Soldat, guerrier, en parlant d'hommes faisant partie de l'armée.

Suyuy. Mouvoir, se mouvoir. — Se traîner.

T.

Taki. Chant, chanson, mélodie.

Takiǰ. Chanteur.

Takiy. Chanter. — Éprouver un grand bonheur.

Takuy. Réunir. — Joindre. — Convoquer.

Takuriy. Mêler, entremêler. — Croiser les races. — Mélanger.

Taĥarpu. — Pieu. — Poteau.

Tahsa. De moyenne taille. — Au sens moral : Allégé, remis.

Tahyay. Se maintenir. — Se tenir. — Se tenir dans une position difficile. — Ne pas changer d'état. — Résister.

Taǰru. Mêlé, entremêlé. — Combiné.

Taǰruy. Mêler, entremêler. — Croiser les races. — Combiner les substances chimiques.

Tampu. Tambo, bourg situé à onze lieues au nord du Cuzco, dans la province d'Urubamba.

Taparaku. Papillon.

Tapuy. Questionner, interroger. — Demander des nouvelles. — Au fig. : Visiter.

Tapukuy. Demander des nouvelles de quelqu'un. — Chercher quelqu'un.

Tariĥusha. Trouvé d'une façon inespérée.

Tariy. Trouver. — Prendre.

Tihray. Rouler sur une pente inclinée. — Enjamber un obstacle. — Faire des démarches forcées. — Au fig. : Mettre sens dessus-dessous, bouleverser. — Appliqué aux étoffes : Se déteindre.

Tinkuy. Se rencontrer, aller à la rencontre. — Trouver. — S'adapter, cadrer, se marier, en parlant des couleurs.

Tiyay. S'asseoir. Dans le sens moral : Habiter, demeurer, séjourner. — Poser. — Reposer. — S'installer.

Toǰlay. Tendre un piége. — Tenter. — Méditer un plan secret pour accomplir un dessein, employer la ruse.

Topu. Mesure indienne pour les terres. — Par extension, se dit des terres elles-mêmes.

Topuy. Mesurer les terres. — Au fig. : Calculer, mesurer toute chose.

Tuku. Chouette. *Bubo Virginianus.*

Tukuy. Tout. — Finir, achever. — Consommer. — Devenir. — Au fig. : Se délaver.

Tukuy-tukuy. Tous, sans exception.

Tukupay. Finir, compléter, achever.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Tumi. Couteau.

Tunki. Doute, chose douteuse. — Nom donné à un oiseau dont le mâle est d'un beau rouge jaune avec une aigrette sur la tête. — Dans le drame, ce mot est employé comme titre.

Tuta. Soir, soirée. — Nuit. — Obscurité.

Tuya. Petit oiseau très-nuisible au temps de la récolte. *Cocoborus Chrysogaster*.

T.

Talla. Personne qui est dans un état de repos, en attendant qu'elle embrasse une profession quelconque. — Chez les Vierges d'Élite, titre que les novices se donnaient entre elles et qui équivaut à *sœur, compagne*.

Tallay. Être au repos.

Tanıy. Cesser. — Rester tranquille. — Finir.

Taskıy. Marcher lentement et sans but. — Se promener. — Appliqué aux enfants : Commencer à marcher.

Taskina. Promenade. — Lieu de promenade.

Tapya. Présage, augure; généralement dans le mauvais sens.

Tunıy. Démolir. — S'écrouler.

Tanihıy. Apaiser, accoiser, s'emploie généralement en parlant des enfants qui crient. Au fig. : Employer la violence pour mettre fin à une situation quelconque; et par extension : Tuer.

Tupaj. Racleur, aiguiseur. — Polisseur.

Tupaj-Yupankı. Nom du dixième empereur des Incas.

Tupay. Racler. — Affiler, aiguiser.

Tupray. Déraciner, débillarder, tailler.

Ŧ.

Ŧaha-ŧaha. En pleine dispersion.

Ŧahay. Séparer. — Disperser.

Ŧajtay. Fouler, aplanir à coups de pieds ou de mains. Au fig. : Abattre, anéantir.

Ŧika. Fleur.

Ŧinki. Uni, se tenant ensemble.

Ŧinki-ŧeru. Deux vases accouplés. — Nom d'une localité.

Ŧinrı. Nain.

Ŧipay. Piquer. — Épingler.

Ŧisay. Épiler. — Éplucher. — Arracher les cheveux, la barbe à quelqu'un, ou la laine aux animaux. — Embrouiller, emmêler.

Ŧojyay. Crever. — Faire éclater avec effort. — Au fig. : Crever d'envie, de dépit, de colère, etc. Crever de fatigue.

Ŧuru. Boue. Dans une acception plus étendue : Argile, terre cuite, poterie. Dans le drame, ce mot est employé pour vase funéraire, et nous l'avons traduit par *Urne*.

Ŧurpuy. Pointu, acéré, perçant.

Ŧurpuska. Percé, piqué.

Ŧustuy. Fouiller avec le grouin en parlant du porc. — Dans une acception plus large : Piétiner. — Au fig. : Abattre, humilier, châtier.

W.

Waki. Ensemble. S'applique généralement à deux choses qui forment la paire: Ainsi, Ñaña waki, *deux sœurs*. Appliqué aux choses de même nature, aux personnes de même condition : Entre. Ex. : Warmi waki, *entre femmes*.

Wakilla. Quelques-uns. — Plusieurs. — Peu de choses, peu de gens.

Wakın. Les autres, le surplus, le reste.

Wahayhay. Garder, conserver, serrer. — Destiner, préparer.

Wahaj. Celui qui pleure. Appliqué aux corps qui ont de la résonnance : Sonore.

Wahay. Pleurer. — Déplorer un malheur. — Appliqué aux instruments de musique : Résonner, vibrer, retentir.

Wahay. Accoucher. — Mettre au monde, donner le jour.

Wahi. Flèche. — Rayon du soleil.

Wahıy. Lancer la flèche.

Wahha. Pauvre, indigent. — Malheureux. — Pauvre diable.

Wajtay. Flageller, fouetter. — Dans un sens plus large : Battre.

Wajyay. Appeler, nommer à haute voix. — Convoquer.

Wallawisa. A la hâte, précipitamment. — Avec obstination. — Entêté, obstiné.

Wallpa. Poule.

Waman. Faucon.

Waminka. Maitre de tout. — Grand chef chez les Incas : mot qui correspond à général d'armée.

Wanay. Se corriger à jamais. — Apprendre à ses dépens.

Wanka. Huanca. Nom d'une contrée qui s'étendait au sud de l'empire.

Wanka-willka. Nom patronymique.

Wanki-wanki. Adverbe formé par la réduplication du mot Wanki : En scintillant, en tremblant, en clapotant, en culbutant.

Wankıy. Ce verbe s'applique à toutes choses qui, dans un état normal, éprouvent des changements subits. Ainsi, en parlant des personnes, il peut se rendre par *faire la culbute*; en parlant de l'eau, *clapoter;* en parlant des étoiles,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

scintiller; de la terre, *trembler,* etc, etc.

Wanhar. Trompette de guerre, au son très-éclatant, formée du tuyau d'une espèce de roseau que l'on appelle *carrizo* au Cuzco, et qui a parfois deux à trois mètres de long. Ce mot est encore très-usité.

Wanba. Qualificatif de mépris qu'on pourrait rendre par misérable, lâche, de peu de valeur, petit.

Wankı. Pression. — Étreinte. Se dit plus souvent de la pression des liens. — Au fig.: Emprisonnement, et par extension : Supplice.

Wankı-wankı. Étouffant, ne se dit que dans le cas de strangulation. Dans le sens moral, s'applique à la joie excessive qu'on éprouve en se jetant dans les bras d'une autre personne.

Wankıy. Serrer fortement avec une corde. — Embrasser, enlacer dans ses bras.

Wañuy. Mort. — Mourir. — Au fig. . Finir, s'éteindre, languir.

Waraka. Fronde.

Warakay. Lancer, faire usage de la fronde.

Waranha. Mille. — Chef militaire de mille hommes. — Nom propre de personne encore en usage chez les Indiens.

Warkuy. Suspendre. — Au fig.: Pendre.

Warma. Adolescent. — Serviteur, valet, garçon, servante, fille.

Warmı. Femme. — Épouse.

Wasa. Épaule, dos. — La partie de derrière de toutes choses.

Wası. Maison. — Demeure, séjour. — Retraite, asile.

Wasqa. Grosse corde faite généralement de sparte, de chanvre ou de laine de lama. — Se dit quelquefois au lieu de waraka, *fronde.* — Dans un sens plus large : Lien.

Wasqarhuy. Suspendre au moyen de cordes. — Au fig.: Pendre. — Mettre au filet, garrotter. — Attacher une porte.

Wata. An, année. — Lien, attache.

Watay. Lier, attacher, joindre. — Ceindre. — Suspendre, pendre. — Dans un sens plus large, s'applique au supplice de la corde.

Watu. Ficelle. — Cordon.

Watupakuy. Prévoir, prédire. — Soupçonner, redouter.

Waturikuy. S'enquérir. — Demander.

Watuy. Deviner. — Soupçonner, pressentir. — Augurer.

Wawa. Fils ou fille. — Bébé. —

Nom caressant qui se donne aux jeunes gens.

Way. Ah! O! Exclamation de tendresse.

Wayqu. Pente de montagne. — Gorge, sein de montagne. — Caverne. — Dans une acception plus large : Lieu écarté et caché.

Wayllu. Affection extrême. — Tendresse.

Waylluy. Idolâtrer. — Aimer tendrement. — Nourrir une espérance. — Se plaindre, se lamenter. — Avoir de la clémence.

Waylluska. Idolâtré, chéri. — Poli. — Doux, tendre.

Wayra. Vent.

Wayruru. Petit arbre de peu de rameaux, au tronc vert, lisse, et portant des épines disséminées çà et là. Les fleurs en sont rouges et disposées en épi. Il produit de longues gousses noires, renfermant des fèves très-dures, luisantes et rouges comme du corail, qui jouaient un grand rôle dans la bijouterie des Incas, et les colliers faits avec ces graines ressemblent à s'y méprendre à des colliers de corail. Le mot Huayruro est espagnolisé au Pérou. Dans la Colombie, on appelle ces graines Chocho. *Erythrina rubra.*

Weĥı. Larme.

Weĥıy. Pleurer à chaudes larmes.

Wısqay. Fermer, enfermer, renfermer.

Wikupay. Tomber en roulant sur soi-même : s'applique le plus souvent aux rochers des montagnes. Dans le sens moral : Ravager, écraser.

Wiĥay. Hauteur, haut; en haut, au-dessus. — Monter.

Wiĥu. Légèrement et en ligne droite. Dans le sens moral : Faire ce que la nature exige.

Wiĥĥuy. Lancer, jeter avec violence. — Chasser.

Willapuy. S'entretenir. — Donner ou se donner des nouvelles. — Murmurer contre. — Colporter.

Willaj. Celui qui donne des conseils, conseiller. — Celui qui prédit, prophète.

Willaj-Uma. Astrologue, oracle, devin. — Titre donné par les Indiens à leurs Grands-Prêtres ou Pontifes. — Mot composé de willaj, *celui qui conseille, qui prédit,* et uma, *tête,* locution qui répond à : Tête pensante, tête prédisante.

Willay. Raconter, donner une nouvelle. — Annoncer. — Dire. — Prophétiser. — Conseiller.

Willka. Miraculeux, divin. — Surnaturel. — Les Indiens ont appliqué ce qualificatif à beaucoup d'endroits, qu'à raison de leurs croyances superstitieuses, une cause quelconque rendait dignes de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

culte. — Habitant de Vilcanota.

Willkanuta. Vilcanota. — La grande cordillère qui sépare aujourd'hui les départements de Puno et du Cuzco.

Willkapampa. Vilcabamba. — Contrée limitrophe de la province des Andes, et qui, après la conquête des Incas, fit partie de la division orientale de l'empire.

Wiñay. Toujours, à jamais. — Croître, grandir.

Y.

Y. Oui. — Même. — Exclamation affirmative qui équivaut à *certes!* Cette consonne a dans ce cas une articulation spéciale, mouillée et privée de tout son vocal. On ne peut l'apprécier qu'entendue de vive voix. En composition avec un autre mot, le mot Y se change en I et se prononce comme voyelle; c'est pour cela que nous faisons usage de l'*i* latin dans le mot : I-ñuy, *dire oui.*

Yaȟakuy. S'habituer. — S'accoutumer, se faire à un endroit.

Yaȟay. Savoir, apprendre. — Science. — Être informé.

Yana. Noir. — Compagnon. — Serviteur. — Personne attachée à une autre par un lien de respect ou d'affection.— Conjoint. Dans ce sens, le mot est synonyme de Pitu.

Yanapay. Aider, contribuer.

Yanawara. — Yanahuara. Propriété rurale située dans la province d'Urubamba et qui garde encore le même nom.

Yanay. Accompagner. — S'unir à. — Servir, soigner. — Suivre.

Yanka. Commun, ordinaire. — Insignifiant. — A la légère, sans conséquence.

Yapa. De nouveau, une autre fois. — Chose qu'on donne par dessus le marché.

Yapa-yapa. A chaque instant, toujours.

Yarȟay. Dans le drame, ce mot se voit, comme ici, contracté pour les besoins de la rime. La véritable prononciation est Yaraȟay, faim, famine. Au moral : Avoir grand besoin.

Yawar. Sang : désigne aussi, comme en français, la noblesse et la famille.

Yaya. Père. — Protecteur, nom donné par respect à tous les supérieurs. Dans la traduction du catéchisme en quechua, on l'a appliqué à Dieu, et dans le langage courant, on le donne actuellement aux ecclésiastiques.

Yaykuy. Entrer, rentrer. — Envahir. Ce mot est synonyme de Waykuy et Haykuy, également usités au Cuzco.

Yaykuykamuy. Entrer ici.

Yunka. Vallée, en général. —

Une vallée particulière de la Bolivie. — Habitant des vallées.

Yupankı. Titre qu'on ajoutait généralement aux noms des Incas et dont le sens littéral est : Tu comptes, c'est-à-dire, tu as de l'importance.

Yupayȟay. Énumérer. — Mesurer. — Marquer, remarquer. — Honorer. — Désigner. — Tenir compte. — Remercier. — Suivre de l'œil.

Yupay. Compter. — Tenir en compte.

Yupı. Traces. — Piste.

Yuraȷ. Blanc, blancheur.

Yuyarıy. Se souvenir, se rappeler.

Yuyaykuy. Mûrir un projet hasardeux, téméraire. — Préméditer quelque chose de perfide, de méchant.

Yuyaȷ. Prudent, sage, mûr. — Vieillard. — Matrone.

Yuyay. Se rappeler. — Mémoire. — Souvenir. — Penser. — Mûrir une idée.

FIN.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE.

Pages.

Dédicace à M. le Général La Puerta VII

ÉTUDE SUR LE DRAME D'OLLANTAÏ AU POINT DE VUE DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE. — Introduction IX

CHAPITRE PREMIER.

PERSONNAGES DU DRAME. — LEUR CARACTÈRE HISTORIQUE. — ETYMOLOGIE DE LEURS NOMS. XXXI

Ollantaï XXXI

Pachacoutic XXXVI

Toupac-Youpanqui XL

Œil-de-Pierre XLII

Chef-Montagnard XLIV

Hanco-Huaillo XLV

L'Astrologue XLVI

Pied-Léger XLVII

Stella XLIX

Anahuarqui L

Bella LI

La Mère Roche LI

Sallia LIII

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE SECOND.

ANALYSE DU DRAME AU POINT DE VUE HISTORIQUE. — TRADITION SUR OLLANTAÏ. — Pages. LV

Scène I. — LVIII

Scène II. — LX

Scène III. — LXI

Scène IV. — LXIII

Scène V. — LXIV

Scène VI. — LXV

Scène VII. — LXIX

Scène VIII. — LXX

Scène IX. — LXX

Scène X. — LXXI

Scène XI. — LXXI

Scène XII. — LXXII

Scène XIII. — LXXIII

Scène XIV. — LXXIV

Scène XV. — LXXVI

La Tradition de *El Museo Erudito* du Cuzco. — LXXVIII

Qui pouvait être l'*Ollantain* (Ollantay)? — LXXX

CHAPITRE TROISIÈME.

LITTÉRATURE CHEZ LES INCAS. — OPINION DE QUELQUES ÉCRIVAINS.

Garcilaso de la Vega. — LXXXV

Prescott. — LXXXVII

Cantu. — LXXXVIII

Anchorena. — LXXXIX

Pages.

Rivero et Tschudi. — LXXXIX

Lorente. — LXXXIX

Vicente Fidel Lopez. — LXXXIX

Barranca. — XCIII

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ART MÉTRIQUE CHEZ LES INCAS. — ÉPOQUE DE LA COMPOSITION D'*Ollantaï*. — DEUX VASES ANTIQUES. — ÉPOQUE DE LA TRANSCRIPTION DU DRAME EN CARACTÈRES LATINS. — XCVII

Époque de la composition du drame. — CIII

Deux vases antiques. — CV

Époque de la transcription. — CVII

CHAPITRE CINQUIÈME.

MANUSCRITS DU DRAME. — TRADUCTEURS ET COMMENTATEURS. — CIX

Manuscrit de Santo-Domingo, publié par Tschudi. — CIX

Texte remanié de Tschudi. — CXIII

Manuscrit bolivien. — CXV

Manuscrit de Justiniani, publié par Markham. — CXV

Le curé Don Antonio Valdez. — CXIX

Nodal. — CXX

Barranca. — CXXII

Carrasco. — CXXIII

Mon texte. — CXXIV

Ma traduction. — CXXVI

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE SIXIEME.

Pages.

CARACTÈRES DE LA LANGUE QUECHUA. CXXXIII

Agglutination CXXXIII

Onomatopée CXXXVIII

Rhythme CXL

CHAPITRE SEPTIÈME.

PHONÉTIQUE. CXLV

Voyelles CXLVIII

Consonnes CLIII

CHAPITRE HUITIÈME.

BIBLIOGRAPHIE. CLXV

Vocabulaires et notions philologiques CLXVI

Grammaires et notions grammaticales CLXIX

Grammaires et Vocabulaires péruviens manuscrits CLXXII

Textes et Traductions d'Ollantaï CLXXIII

OLLANTAÏ

(TEXTE, TRADUCTION ET COMMENTAIRES) 1

APPENDICE

Pages.

Première partie. — (Tradition sur Ollantaï) 157

Seconde partie. — (Explication philologique de quelques passages du texte) 197

VOCABULAIRE

Contenant tous les mots qui se trouvent dans le texte du drame 225

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ERRATA.

Page	*Ligne*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
XI	22	bien que	quand bien même
XI	23	aient	eussent
XII	20	les Etats-Unis de la République	la République des Etats-Unis
XV	19	Antı-suyu	Antı-suyu
XXII	5	l'Incas	l'Inca
XLVI	23	Hanqu-Wayllu	Hanqu-Wayllu
XLVI	29	Willaȷ	Willaȷ
12	8	yupayɦanı	yupayɦanı
14	8	Niway	Ñiway
15	8	Niway	Ñiway
25	33	pers.	3e pers.
29	23	masʂurıy	masʂarıy
32	18	Noɦanɦiswan	Ñoɦanɦiswan
36	31	Quand à toi	Quant à toi
40	5	nıy	ñıy
40	8	Naba	Ñaba
48	9	Noɦan kanta	Ñoɦan ɦanta
49	4	ɦollkıyta	ɦollɦıyta
51	15	On ma	On m'a
55	9	pisiɦan	pisipan
56	10	toɟyan	toɟyan
60	14	kawarıy	ɦawarıy
60	34	calembourg	calembour
79	3	Willaȷ-Uma	Willaȷ-Uma
89	3	ɦaȷ	kaȷ
100	6	pitıskankı	pitıskankı
107	14	ɦay	ɦay
110	6	ɦapaȷ	ɦapaȷ
121	11	wanuypunın	wañuypunın
133	14	nawpaskasaȷ	ñawpaskasaȷ
144	7	wahɦa	wahɦa
157	4	année 1835	année 1837
204	16	Huhllallpas	Hullallapas

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VIDAL

O

RECUERDOS DE YUCAY

POR

GAVINO PACHECO ZEGARRA.

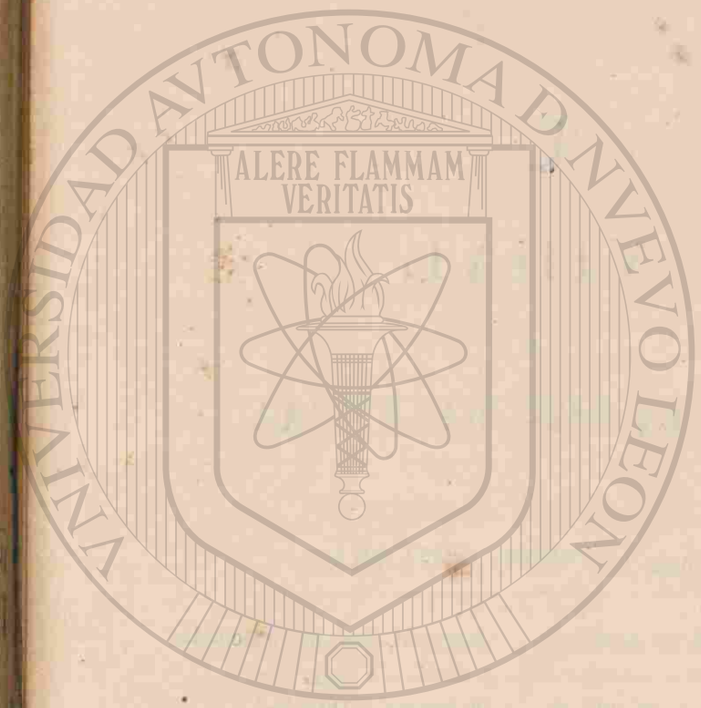
(Roman historique et descriptif, en espagnol, dont les principales scènes se passent dans la vallée d'Yucay, qui s'étend au sud de la forteresse d'Ollanta.)

SOUS PRESSE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IMPRIMÉ A DIEPPE, PAR PAUL LEPRÊTRE ET C^ie.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS







UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

